



HAL
open science

Le visiteur en représentations : enjeux de l'évaluation préalable en muséologie

Joëlle Le Marec

► **To cite this version:**

Joëlle Le Marec. Le visiteur en représentations : enjeux de l'évaluation préalable en muséologie. Héritage culturel et muséologie. Université Jean Monnet - Saint-Etienne, 1996. Français. NNT : . tel-00728893

HAL Id: tel-00728893

<https://theses.hal.science/tel-00728893>

Submitted on 6 Sep 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITE JEAN MONNET
SAINT-ÉTIENNE**

THESE
présentée pour l'obtention du
DIPLOME DE DOCTORAT
(Arrêté du 30 mars 1992)

par

Joëlle LE MAREC

LE VISITEUR EN REPRESENTATIONS
L'enjeu des évaluations préalables en muséologie

Préparée sous la direction de Jean Davallon
Professeur à l'université Jean Monnet

Soutenue le 29 janvier 1996

Jury :

Paul Caro

Directeur de recherche au CNRS, Cité des sciences et de l'industrie

Jean Davallon

Professeur à l'université Jean Monnet

Daniel Jacobi (rapporteur)

Professeur à l'université de Bourgogne

Pierre Mœglin

Professeur à l'université Paris XIII-Paris Nord Villetaneuse

Jacques Perriault (rapporteur)

Professeur à l'université de Poitiers

Bernard Schiele

Professeur à l'université du Québec à Montréal

Remerciements

Bien sûr, je remercie Jean Davallon, directeur de cette thèse, qui m'a amenée à avoir un regard nouveau sur la nature d'un travail intellectuel de fond, à savoir : « déblayer le terrain », poser les piles du viaduc », « charger la locomotive », « surveiller le chargement », « assurer les réglages »... Le voir à l'oeuvre dans sa tâche de direction de thèse n'aura pas été le moindre intérêt de toute cette entreprise. J'ai admiré sa compréhension toujours stupéfiante de l'état d'avancement de la réflexion à chaque phase, et bien sûr, j'ai bénéficié de son oeuvre fondamentale dans le champ de la muséologie.

Je remercie Daniel Jacobi, également génie tutélaire de la muséologie. A la fois toujours disponible et exigeant, il m'a donné des retours décisifs sur ma propre démarche, et m'a permis ainsi de mieux comprendre ce qu'était l'écriture. Je remercie de même Hana Gottesdiener et Marie-Sylvie Poli pour leurs retours, leurs critiques, leurs conseils, et leur soutien. Tout au long de ce parcours, forcément individuel, qu'est la thèse, j'ai toujours eu le sentiment de pouvoir compter sur une écoute et des recours, que ce soit dans le cadre des séances du Centre de Recherche sur les Expositions et les Musées de Saint-Etienne, ou n'importe quand, à toute occasion, dans des échanges informels, au téléphone, par courrier.

Je remercie Martine Volf, responsable du département Programmation, qui a initié le recours à l'évaluation au service de la conception, et a créé la cellule Evaluation. Elle a laissé cette cellule se développer avec une marge de manœuvre certaine et a encouragé la dimension de réflexion et de recherche. C'est pourquoi, au moment où cette dimension se concrétise officiellement par cette thèse, je souhaite de toutes mes forces que l'activité de la cellule se développe et évolue encore, avec son soutien.

Je remercie Pierre Saliot, directeur des Expositions qui a toujours été favorable à ce projet de thèse, et même plus que favorable : « Joëlle où en es-tu de ta thèse ? » m'a accompagnée longtemps dans mon travail. Je suis heureuse d'avoir enfin pu lui fournir une autre réponse que « ça avance ! ». Lui qui a réussi à trouver les rapports de la cellule Evaluation dès son arrivée à la Cité des Sciences, qui y a repéré et valorisé la dimension de recherche, sait combien je souhaite aujourd'hui que cette activité vive et se développe.

Je remercie les concepteurs de la direction des Expositions, et tous les travailleurs de la Cité des Sciences qui ont fait confiance à cette démarche d'évaluation, l'ont fait exister, évoluer, se développer, en particulier Jean-Marc Providence qui a promu l'activité d'évaluation encore inexistante, accompagné les débuts de la cellule, et avec qui les contacts ont été constants (parfois houleux ! Mais l'évaluation génère aussi cela, qui n'est pas négatif). Merci aussi à Nicole Charlopeau, une des premières à s'exposer à l'évaluation d'une exposition permettant ainsi de montrer ce qu'on pouvait en tirer. Merci aussi au département Animation, réservoir de personnes remarquables, et au service Informatique et Audiovisuel des Expositions, avec qui la collaboration est continue.

Je remercie les personnes qui font partie ou qui ont fait de cette chère équipe d'évaluation, en particulier Sophie Deshayes, pour notre entente mutuelle, et pour le plaisir quotidien de travailler ensemble, pour nos échanges pour son aide si précieuse, pour sa réflexion si pertinente et si unique sur une démarche dans laquelle nous sommes toutes deux engagées profondément.

Je remercie Jean-Paul Natali, qui a demandé un jour à une enthousiaste béotienne voulant « faire des choses en muséologie » ce qu'elle entendait par « muséologie ». Il m'a encouragée à faire le DEA, il m'a fait partager ses réflexions, il m'a fait lire Sperber, ce qui n'est pas une mince contribution à mon cheminement.

Je remercie Jean-François Barbier-Bouvet pour le séjour décisif que j'ai fait au service des Etudes et de la Recherche à la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Pompidou, dans une équipe nourrie d'amitié, d'intelligence, d'énergie, dans laquelle j'ai rencontré Martine Poulain et Anne Kuplec. C'est avec cette expérience que j'ai pu voir ce dont était capable une équipe interne à l'institution, à quel degré d'expertise et de richesse de résultats on pouvait arriver grâce à des démarches qualitatives, et grâce à des engagements personnels forts. C'est cela qui a été mon modèle lors de la constitution de la cellule Evaluation.

Je remercie Martine Scrive qui m'a accompagnée dans les débuts de la thèse et a promu des études qualitatives approfondies à l'échelle de l'élément d'exposition.

Je remercie Jean-Louis Martinand, parce que ses cours de D.E.A. et les remarques qu'il m'a faites un jour ont joué un rôle certain dans l'avancement de mon projet. J'ai souvent pensé à lui dans le courant de ce travail.

Je remercie Jacques Perriault qui m'a inspirée de nombreuses fois. Son travail sur les logiques de l'usages et son approche compréhensive et innovante du monde social ont été d'un apport fondamental dans ma propre démarche. Les conversations du café Cluny sont dans mon jardin mental.

Je remercie pareillement Bernard Schiele, les conversations au Sarah Bernhardt ont été aussi des moments sacrés par la naissance des idées.

Comme je ne passe pas ma vie au travail ou dans les cafés parisiens, je remercie Alexandre Delarge, mon muséologue préféré, et par chance mon mari, avec qui j'ai donc pu discuter fort longtemps de la thèse. J'admire chez lui le mélange unique de la rigueur et du talent créateur. Il a su comme aucun muséographe donner la réplique à l'évaluation.

Je remercie mes deux petits bonhommes, Raphaël et Amaury, qui ont pris intérêt à toute l'affaire et qui exigent que je leur lise « mon gros livre » maintenant qu'il est terminé.

Je dédie cette thèse à ma mère, à sa joie et à l'espoir qu'elle nous a confiés. A mes merveilleux frères, ma chère soeur, à Papa qui vit toujours en nous.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE	10
PREMIERE PARTIE : LES IMPLICATIONS DU PHENOMENE DES REPRESENTATIONS SOCIALES POUR LA PORTEE DES EVALUATIONS PREALABLES EN MUSEOLOGIE.....	16
INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE	17
<i>PREMIERE SOUS-PARTIE : LE LIEN ENTRE LA DEMARCHE D'EVALUATION ET LA NOTION DE PUBLIC.</i>	<i>18</i>
CHAPITRE PREMIER : INSTRUMENT AU SERVICE DE LA CONCEPTION OU MODE DE RELATION AU PUBLIC : L'EVALUATION PREALABLE EN MUSEOLOGIE	19
1 La caractérisation fonctionnelle de la démarche d'évaluation préalable en muséologie 20	20
1.1 L'évaluation préalable comme une étape au sein de la séquence d'évaluation	20
1.1.1 <i>Le cycle idéal de l'évaluation avant/pendant/après au service de la conception ..</i>	<i>20</i>
1.1.2 <i>La singularité de fait des évaluations sommatives par rapport aux évaluations préalables et formatives.....</i>	<i>21</i>
1.1.3 <i>L'évaluation formative : vers un processus de quasi-conception.</i>	<i>24</i>
1.1.4 <i>L'évaluation préalable : dans les faits, une démarche difficilement assimilable à la première étape du formatif.</i>	<i>24</i>
1.2 Les démarches d'études préalables externes à la muséologie dans des champs qui en recoupent les enjeux : marketing et didactique	27
1.2.1 <i>L'étude des attentes en marketing.....</i>	<i>27</i>
1.2.1.1 Les recherches sur les attitudes au fondement du développement du marketing.....	28
1.2.1.2 Le marketing et les études de public en milieu muséal	29
1.2.2 <i>L'étude des conceptions</i>	<i>30</i>
1.2.2.1 L'étude des conceptions en didactique.....	30
1.2.2.2 L'étude des conceptions en muséologie.....	30
1.2.3 <i>Discussion : les limites d'une caractérisation de l'évaluation préalable à partir de l'évaluation ou des études préalables</i>	<i>33</i>
2 L'évaluation préalable à travers le discours des évaluateurs	35
2.1 Les évaluations préalables à travers les objectifs et les résultats attendus chez les auteurs anglo-saxons.....	35
2.2 Les textes à la loupe chez les auteurs : à la recherche du sens réel de la démarche	38
2.2.1 <i>Griggs : à la recherche du public expert.....</i>	<i>38</i>
2.2.2 <i>Walker : le jugement du public en phase de projet.....</i>	<i>40</i>
2.2.3 <i>Rubinstein : l'effacement du sens d'une démarche qui reste encore sensible.....</i>	<i>41</i>
2.2.4 <i>Du recueil de la critique au recueil des idées fausses : deux conceptions différentes du public.....</i>	<i>42</i>
3 Discussion finale du premier chapitre : les glissements progressifs d'une notion	44
CHAPITRE 2 : DE L'ESPACE PUBLIC AU MEDIA : LA NOTION DE « PUBLIC » EN MUSEOLOGIE	47
1. Le public comme élément de l'espace public d'exposition	49
1.1. Le phénomène du public d'exposition.....	49
1.1.1 <i>Le public du Salon : enjeu symbolique ou groupe d'amateurs éclairés ?.....</i>	<i>49</i>
1.1.2 <i>Le déni de la fonction critique du public, et l'institutionnalisation du Jury.....</i>	<i>50</i>
1.1.3 <i>L'acception moderne du public comme ensemble de destinataires</i>	<i>51</i>

1.1.4.	<i>Avec la fin de la fonction critique du public, l'apparition d'une sociologie du public du Salon</i>	52
1.2.	La notion de public comme élément de l'espace public dans la « sphère publique bourgeoise »	55
1.2.1.	<i>La notion d'espace public et le rapport aux productions culturelles</i>	55
1.2.2.	<i>La notion d'espace public dans la définition du média exposition</i>	56
1.3.	Retour à l'évaluation : pour une relecture du sens initial de la démarche chez Griggs et Walker	57
2.	De la Révolution aux années 1980 : vers une crise des relations publics/musées	58
2.1.	La Révolution et l'instruction des citoyens : la mission éducative des musées au service de la Nation	58
2.2.	Le public comme élément d'une communauté partageant un territoire : le mouvement de la nouvelle muséologie	61
2.2.1.	<i>La philosophie du mouvement : abolir la distance musée/public</i>	62
2.2.2.	<i>L'absence d'évaluation dans le mouvement de la nouvelle muséologie</i>	62
2.3.	La muséologie thématique au tournant des années 80 : le public comme concept muséographique	66
2.3.1.	<i>La conjonction de la mission éducative et de la muséographie expressive</i>	66
2.3.2.	<i>Le cas particulier de l'exposition thématique à la Cité des Sciences et de l'Industrie : la place « en creux » du visiteur</i>	67
3.	La place du public dans différentes conceptions de la muséologie contemporaine	72
3.1.	Un courant nouveau : le rôle de l'évaluation dans la construction fictive du visiteur	72
3.2.	La question de la relation public/institution dans différents modèles de la muséologie contemporaine	73
3.2.1.	<i>Le modèle patrimonial</i>	74
3.2.2.	<i>Le modèle éducatif</i>	75
3.2.3.	<i>La muséologie de points de vue (ou muséologie d'environnement)</i>	78
4.	Discussion : la question de la liaison entre le public et l'évaluation	84
5.	Conclusion de la première sous-partie	88
	DEUXIEME SOUS-PARTIE : LES REPRESENTATIONS SOCIALES EN MUSEOLOGIE	90
	INTRODUCTION DE LA DEUXIEME SOUS-PARTIE	91
	CHAPITRE 3 : LES REPRESENTATIONS SOCIALES EN MUSEOLOGIE : L'ETAT DE LA QUESTION	93
1.	Les représentations sociales et leurs caractéristiques-clés	94
1.1.	Les origines d'une notion : la double tension entre individus et société, et entre pensée et action	94
1.2.	Les caractéristiques des représentations sociales	95
1.2.1.	<i>Les représentations sociales sont à la charnière de l'individuel et du collectif</i> ...	95
1.2.2.	<i>Elles sont produites et mobilisées au cours d'interactions et dans des processus de communication</i>	96
1.2.3.	<i>Elles sont fonctionnelles</i>	98
1.2.4.	<i>Elles ont une visée pratique</i>	98
1.3.	Discussion : un concept d'une grande portée pour la muséologie, mais difficile à manier	100
2.	Les représentations sociales en muséologie : en renfort des approches pré-existantes	102
2.1.	Les représentations sociales dans l'approche socio-sémiotique de l'exposition	102
2.1.1.	<i>L'approche socio-sémiotique</i>	102
2.1.2.	<i>Le recours aux représentations sociales dans une étude de cas socio-sémiotique : la neutralisation des implications du concept</i>	103

2.2.	Les représentations sociales dans l'analyse de <i>l'opérativité symbolique</i> de l'exposition : une ouverture désignée par les auteurs	105
2.3.	Les représentations sociales dans le développement des études préalables en muséologie	106
2.3.1.	<i>Analyses de représentations de musées ou d'objets de musées</i>	106
2.3.2.	<i>Les représentations sociales et le développement des études préalables de conceptions dans la muséologie scientifique et technique</i>	107
2.3.2.1.	Les relations représentations/conceptions en muséologie : les représentations sociales comme sous-ensemble des conceptions	107
2.3.2.2.	L'effet déstabilisateur des représentations sociales dans la logique d'intervention éducative..	109
2.3.2.3.	La contradiction entre la logique d'étude des représentations sociales et la logique d'étude des conceptions.....	110
2.3.2.4.	Les représentations sociales et le <i>potentiel scientifique et technique muséologisable</i> : une ouverture désignée par l'auteur.....	111
2.3.3.	<i>Entre la dynamique des représentations et le cadrage institutionnel : le cas d'une étude à la Grande Galerie du Muséum</i>	112
2.3.3.1.	Le cadrage proposé : l'espace muséal comme espace de négociation des systèmes culturels .	112
2.3.3.2.	Dans les faits : le cadrage institutionnel s'impose.....	113
2.3.3.3.	La traduction de la dissymétrie production/réception dans la dissymétrie entre le préalable et le sommatif	115
3.	Les représentations sociales en muséologie : la gestion de la distance sociale, mais aussi le révélateur de cette distance.	117
3.1.	La détermination de la distance sociale : une nécessité dans le cadre de la mission institutionnelle éducative	117
3.2.	La dissymétrie entre les savoirs et les pratiques comme modalité de la dissymétrie production/réception.....	118
4.	Retour aux représentations sociales : les ambiguïtés de la notion	121
4.1.	La science des représentations sociales comme science de ce qui n'est pas le savoir savant	121
4.2.	Le savoir scientifique comme réalité objective de la pensée du sens commun ...	123
5.	Conclusion : les représentations sociales en muséologie, chronique d'une contradiction annoncée	125

CHAPITRE 4 : L'APPROCHE EMPIRIQUE APPLIQUEE AUX REPRESENTATIONS SOCIALES EN MUSEOLOGIE : RECOURS A LA NOTION DE SENS COMMUN, ET TRAITEMENT REFLEXIF DES SITUATIONS D'ENTRETIEN

		127
1.	L'abandon de la caractérisation des représentations sociales comme savoir non savant	128
1.1.	La discussion du <i>Grand Partage</i> en sciences humaines	128
1.2.	La sortie du <i>Grand Partage</i>	130
1.2.1.	<i>...par la réflexion sur les relations entre sens et savoir</i>	130
1.2.2.	<i>...par l'approche empirique héritée des Lumières</i>	132
2.	Les orientations ouvertes par l'empirisme	134
2.1.	Une tradition épistémologiquement fondée	134
2.2.	Les situations d'enquêtes préalables dans Janus : l'analyse empirique-réflexive éclairante <i>a posteriori</i>	137
2.2.1.	<i>Les évaluations préalables sur Janus, et le projet d'évaluation de ces évaluations</i>	137
2.2.2.	<i>Analyse de l'expérience à travers les réactions exprimées : pour une relecture des résultats à la lumière d'une approche réflexive</i>	138
3.	Quatre niveaux de la démarche empirique appliquée à notre propos	142
4.	Conclusion de la deuxième sous-partie	145

DEUXIEME PARTIE : LES QUATRE AXES D'INTERPRÉTATION DANS LE TRAITEMENT DES ETUDES PRÉALABLES A LA CITÉ DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE.....	147
INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE.....	148
CHAPITRE 5 : LE FIL DES ETUDES SUCCESSIVES : DE L'EVALUATION A LA RECHERCHE	149
1. La constitution progressive du corpus	150
1.1. Un corpus d'interprétations plutôt qu'un corpus de données.....	150
1.2. Les deux niveaux d'activité de l'équipe d'évaluation permanente.....	150
2. La position des évaluateurs entre visiteurs et concepteurs : l'impact sur l'opérativité sociale des enquêtes	155
3. L'apport de chaque étude à l'émergence progressive des trois niveaux de résultats : systèmes de représentations, statut des visiteurs, et anticipations des usages	159
4. Les axes de l'interprétation	164
CHAPITRE 6 : ANALYSE DES REPRESENTATIONS : REDEFINITION DES OBJETS PAR LES VISITEURS	169
1. De la structuration thématique institutionnelle aux systèmes de représentations.....	170
2. La caractérisation du champ scientifique.....	174
2.1. Dans quel cadre est-il pertinent de parler de science ?	174
2.2. La science comme élément d'un champ de réalité dans les thèmes à dimension environnementale.....	176
2.2.1. <i>La science asservie aux logiques industrielles et économiques destructrices, et agent de ces logiques</i>	<i>177</i>
2.2.2. <i>La science source de solutions aux problèmes environnementaux : état des lieux fiables et solutions techniques</i>	<i>179</i>
2.2.3. <i>La science comme champ autonome de connaissances</i>	<i>179</i>
2.2.3.1. L'espace comme lieu de science	180
2.2.3.2. Les pratiques scientifiques.....	181
3. L'environnement comme Thème des thèmes : des relations homme/nature au cycle des relations homme/nature/homme.....	185
3.1. Le sentiment romantique de la nature	186
3.1.1. <i>L'énumération suggestive.....</i>	<i>186</i>
3.1.2. <i>Le sentiment romantique de la nature dans les représentations de l'océan</i>	<i>186</i>
3.2. L'environnement comme système de représentations des problèmes.....	189
3.2.1. <i>Les trois catégories de problèmes environnementaux : le bouleversement des équilibres (destruction), le pillage des ressources (violation), la pollution des milieux (souillure).....</i>	<i>190</i>
3.2.2. <i>La nature comme univers de la connaissance « gratuite », l'environnement comme univers de la connaissance « utile »</i>	<i>192</i>
4. La maîtrise de l'homme sur son propre destin : entre affranchissement des contraintes naturelles et asservissement aux contraintes économiques	197
4.1. L'existence du monde humain hors-nature.....	197
4.2. La perte de maîtrise au sein du monde humain.....	199
4.2.1. <i>La logique de développement économique et l'impact sur les relations homme/nature</i>	<i>200</i>
4.2.2. <i>La perte de maîtrise au sein du monde humain</i>	<i>204</i>
4.2.2.1. Dépendance à la technique et bouleversement des rapports sociaux.....	205
4.2.2.2. La mort à la civilisation nouvelle et le report de la capacité de survie sur la génération future	205
4.3. La pensée sur les problèmes du monde humain et la pensée sur les problèmes de l'environnement : utopie et sens commun.....	207

5.	L'attribution de signification au traitement des thèmes par l'institution.....	211
5.1.	L'attribution de signification par référence au champ médiatique.....	212
5.1.1.	<i>Le modèle du discours médiatique déjà existant</i>	<i>213</i>
5.1.2.	<i>Le positionnement « sur » le débat médiatique.....</i>	<i>214</i>
5.1.3.	<i>L'absorption du cadre institutionnel par le thème.....</i>	<i>215</i>
5.2.	L'attribution de signification par référence au champ de la diffusion des sciences et des techniques.....	216
5.2.1.	<i>Le cas d'un thème absolument scientifique : « Espace »</i>	<i>216</i>
5.2.2.	<i>Le cas d'un thème technico-scientifique : « Energies ».....</i>	<i>217</i>
5.2.3.	<i>Le cas d'un thème qui peut être absolument technique : « Automobile ».....</i>	<i>218</i>
5.3.	L'exposition comme intervention dans le champ de réalité du thème	219
5.3.1.	<i>Les thèmes à dimension environnementale, qui recouvrent des problèmes importants.....</i>	<i>220</i>
5.3.1.1.	La vérité du contenu présenté	221
5.3.1.2.	L'orientation prospective	222
5.3.2.	<i>Les thèmes qui recouvrent des réalités vécues directement par des visiteurs</i>	<i>223</i>
6.	Discussion : le rapport thème/traitement du thème : la loi du plus fort dans l'appréciation des enjeux	227

CHAPITRE 7 : LA CONSTRUCTION DU STATUT DE MEMBRE DU PUBLIC PAR LES VISITEURS

INTERROGES.....	229
1 La situation d'entretien comme base de la construction du statut de membre du public	230
1.1 La situation d'entretien en tant que dispositif méthodologique.....	230
1.1.1. <i>Le point de vue purement méthodologique</i>	<i>231</i>
1.1.2. <i>Le point de vue à la fois social et épistémologique.....</i>	<i>232</i>
1.2. La situation d'enquête dans la situation de visite	235
1.3. La situation d'enquête comme situation de communication	236
2. La position de parole et son contenu.....	238
2.1. Les positions de parole stables.....	238
2.1.1. <i>La prise de position des visiteurs interrogés en tant que cibles de l'action pédagogique.....</i>	<i>239</i>
2.1.2. <i>La prise de position des visiteurs interrogés en tant qu'acteurs dans le champ de réalité concerné</i>	<i>242</i>
2.1.2.1. Le refus.....	243
2.1.2.2. Le droit d'être ignorant, « simple usager »	245
2.1.2.3. Les experts du thème	246
2.2. Les positions de parole fluctuantes	247
2.2.1. <i>Variations de la position de parole sous l'influence des protocoles d'entretien.....</i>	<i>247</i>
2.2.1.1. Le statut de répondant face à la proposition institutionnelle	248
2.2.1.2. Le statut d'acteur dans le champ de réalité	251
2.2.2. <i>Variations de la position de parole dans le fil du discours</i>	<i>257</i>
2.3. Le décalage entre la position de visiteur en entretien et la position de visiteur visitant	261
2.3.1. <i>La disparition des attentes</i>	<i>261</i>
2.3.2. <i>Le passage de la situation d'entretien à la situation de visite</i>	<i>263</i>
2.3.2.1. « Vues sur Mer » : les attentes réinvesties dans la construction du sens	264
2.3.2.2. La communication dans le passage avant/après la visite	267
2.3.2.3. La dissymétrie dans le rapport de communication	269
3. Discussion : l'activité de membre du public et l'activité de visiteur	273

CHAPITRE 8 : ANTICIPATIONS DES MODELES D'USAGE DE L'EXPOSITION.....

1 Les modèles d'usage mobilisés au stade le plus précoce, à partir des seuls thèmes...	277
1.1. L'anticipation des situations de visite	277

1.1.1.	<i>La mobilisation de références muséographiques.....</i>	278
1.1.2.	<i>La mobilisation de méthodes liées à la culture du thème.....</i>	281
1.2.	L'anticipation des intentions de communication et des techniques de traitement du thème	284
1.2.1.	<i>Le cas des thèmes de société : la révélation ou la sensibilisation.....</i>	284
1.2.1.1.	La transformation de la vision du monde.....	285
1.2.1.2.	La sensibilisation.....	288
1.2.2.	<i>Le cas des thèmes scientifiques : l'anticipation des techniques d'accès au savoir</i>	291
1.2.2.1.	Les modèles explicatifs.....	292
1.2.2.2.	Le franchissement des obstacles à la construction du savoir.....	297
2.	Les modèles d'usage mobilisés face à des propositions formalisées.....	300
2.1.	L'interprétation du contenu global de la proposition.....	300
2.2.	Le cheminement propre constitué en contenu.....	303
3.	Les modèles d'usage anticipés par les visiteurs dans l'exposition elle-même.....	306
4.	Discussion : pour une mise en question de la discontinuité entre les figures de visiteurs construites avant et après la visite de l'exposition.....	313
5.	Conclusion de la deuxième partie.....	314
CONCLUSION GENERALE.....		316
1.	La question des relations entre évaluation et recherche.....	317
2.	Le système de l'exposition : pour une méthodologie de la communication.....	323
3.	Les implications du choix des thèmes de société par les institutions culturelles.....	326
4.	De la capacité critique à la capacité d'attente : à la recherche du public comme collectif social.....	328
5.	Usage et anticipations de l'usage : la caractérisation de l'activité du visiteur.....	329

INTRODUCTION GENERALE

L'évaluation et la recherche en muséologie s'exercent dans une connivence remarquable : Samson rappelle, dans une analyse historique de l'évaluation dans le contexte Nord Américain¹ que la première étude « empirique » du muséologue Gilman en 1916 est bientôt suivie d'études « beaucoup plus rigoureuses » (Samson, 1993a, p. 45) menées par des chercheurs travaillant dans des universités comme les psychologues Robinson en 1928 et Melton en 1935, études suscitées par l'American Association of Museums et financées par des corporations privées comme la Carnegie Corporation. A ce titre, l'évaluation comme différenciation de la recherche sur les publics appliquée à l'amélioration des performances de la muséographie semble s'inscrire dans la connivence traditionnelle, beaucoup plus large, entre les musées et la recherche. La recherche au sein des musées a nourri la muséologie, et le milieu muséal a continuellement suscité la recherche. Dans le champ plus particulier de la muséologie des sciences et des techniques, l'évaluation a été particulièrement développée « comme un sous-produit naturel de sa mission de partage des connaissances, confrontée à l'épreuve des faits » (Schiele, 1989, p. 85).

La communauté de points de vue et d'intérêts entre la recherche sur les publics et les objectifs pédagogiques des musées à caractère scientifique et technique se fonde sur une préoccupation culturelle et politique issue des Lumières qui, dans tout l'Occident, lie étroitement l'accroissement du savoir scientifique et la diffusion de ce savoir scientifique au service du développement social et de la construction de la citoyenneté. Il est d'usage que la recherche se préoccupe elle-même tout à la fois de l'accroissement des connaissances sur le monde et de l'accroissement des connaissances sur les processus de diffusion et de transmission de cette connaissance sur le monde, puisque ces deux aspects relèvent de la même pertinence culturelle de la science et de sa diffusion en Occident.

Des auteurs comme Miles se réfèrent très nettement et très directement à cette mission commune à la recherche scientifique et aux institutions muséales pour cadrer sa propre réflexion sur l'évaluation².

C'est cette connivence qui a fondé en pertinence la naissance de la didactique, et c'est elle qui fonde en pertinence l'évaluation comme pratique « scientifique » (Bitgood, 1989) au sens où elle applique des méthodes de recueil de données destinées à garantir l'objectivité des résultats des études menées grâce à ces données. Mais dans la présentation que fait un auteur comme Bitgood de l'évaluation, le lien de cette pratique à la mission commune de la science et de la diffusion des sciences est effacé. Une pratique de service, au service de la diffusion des sciences et représentant à ce titre les intérêts de la science, y devient une pratique dont le caractère scientifique revendiqué est autonome par rapport aux objectifs institutionnels de diffusion des sciences, comme si ceux-ci constituaient un simple cadre naturel et objectif, un espace-temps substrat dans lequel s'inscrit la production de connaissances en muséologie. Ces résultats sont tout à la fois des informations concernant les visiteurs qui peuvent permettre d'optimiser les objectifs éducatifs et communicationnels des institutions muséales, et des « découvertes » qui permettent progressivement de repérer, de construire, et de décrire le système visiteur/exposition comme champ théorique de la muséologie.

L'émergence et l'étude de ce système visiteur/exposition a coïncidé avec le recours massif aux concepts et démarches issu du champ de la communication en muséologie (Schiele, 1989). La construction du visiteur opérée par les recherches sur les publics, c'est-à-dire en grande partie par l'évaluation, est indissolublement liée aux propriétés théoriques de l'exposition comme médium de communication.

1. Voir aussi Samson et Schiele (1989); Samson (1993a); Schiele (1993).
2. Voir en particulier Miles (1989).

La constitution du rapport de communication qui est au coeur du système visiteur/exposition a l'immense double avantage de constituer sur le plan scientifique une stratégie très efficace de découverte et de production de connaissances, et de favoriser, sur le plan institutionnel, une pensée rationalisante permettant de gérer le plus efficacement possible ce rapport de communication. Il est probable que grâce à cette connivence historique entre la recherche et les intérêts institutionnels, les intérêts institutionnels ont contribué à protéger un certain temps la réflexion scientifique en muséologie du séisme qui ébranle par ailleurs toute la recherche sur les médias : l'effet boomerang de la réhabilitation du rôle des récepteurs dans le mécanismes de la communication. Faisant suite à la conception d'un récepteur passif et soumis, le courant de recherche inspiré par la démarche de Cerateau sur les usagers, en focalisant sur la capacité créatrice du récepteur, a conduit à masquer les limites dans lesquelles s'exerçait cette capacité.

Ces limites sont liées aux contraintes des différents supports d'information (Vitalis, 1994, p. 8)³ mais aussi aux intérêts que trouve l'idéologie néolibérale marchande dans la célébration du pouvoir du récepteur, qui n'est qu'une des manières de nommer le consommateur, ou le client⁴. Une pratique scientifique produisant des résultats objectifs au service d'une cause éducative ne peut que susciter l'adhésion collective dans nos sociétés issues des Lumières, alors même qu'elle peut ainsi très rapidement servir très directement l'arrivée massive de la marchandisation de la culture. En effet, celle-ci ne cesse de mettre en avant les intérêts des consommateurs qu'elle a mis au centre de ses préoccupations : l'engrangement massif de données « scientifiques » sur les personnes susceptibles de consommer a permis de construire la figure du consommateur comme étant une figure intégratrice de toutes les dimensions de l'être humain dans nos sociétés : systèmes de valeurs, croyances, attitudes, comportements, modes de sociabilité. Progressivement, c'est le système marchand qui absorbe ainsi non seulement les sphères sociales et culturelles, mais aussi, à terme, la sphère scientifique. Il est frappant de lire sous la plume de Bitgood, quand il développe le caractère scientifique de l'évaluation « du point de vue de la conception sociale des musées », une phrase telle que celle-ci :

« La conception sociale (de l'évaluation) favorise les décisions démocratiques en garantissant la prise en considération de tous les usagers du musée. La plus grande réalisation de ce mouvement est peut-être d'avoir su donner les pleins pouvoirs aux visiteurs » (Bitgood, 1989, p. 88).

Cette vision est défendue au prix d'une confusion constante entre les objectifs institutionnels et les besoins des visiteurs, qui semblent toujours se compléter harmonieusement. La phase de planification du projet de conception, telle qu'exposée par Bitgood, fait intervenir au « titre de l'étude du plan conceptuel »⁵, « une étude de marché », « une épreuve thématique » et « une étude de faisabilité » (ibidem, p. 91). A côté des études d'audiences qui facilitent la programmation saisonnière destinée à certains segments, Bitgood évoque la nécessité d'études préalables destinées à « mieux juger des besoins des visiteurs ». La liste des questions auxquelles il attend des réponses à cette phase est très significative de ce que recouvre la notion de besoin : « Qui va faire usage des locaux ou de l'espace ? Les usagers seront-ils nombreux ? A quelles activités s'adonneront-ils ? Combien de places ces activités exigent-elles ? » Il rajoute dans la foulée les trois questions considérées comme importantes par Shettel à ce stade « Que savent déjà les utilisateurs du sujet ? Quelles idées fausses s'en font-ils, le cas échéant ? et « Qu'est-ce qui les intéresse surtout ? » (ibidem, p. 92). L'hétérogénéité des registres contraste avec une volonté scientifique affirmée, qui semble se réfugier dans les seules techniques de recueil de toutes ces données.

-
3. Voir aussi un état de la question du récepteur dans les études de médias qui ont fait l'objet du numéro 11/12 de la revue *Hermès* « A la recherche du public », notamment toute la première partie : « La parole au public : la fin du refoulement? ».
 4. Voir à ce sujet Mattelart (1995).
 5. Selon les termes de Hayward (1989).

Plus lucide et plus désenchantée est la position de Miles. Pour celui-ci, les objectifs institutionnels pour lesquels oeuvre l'évaluation sont des objectifs de communication entre les « scientifiques » et les « profanes » via les « travailleurs des musées » (Miles, 1989). A ce titre l'évaluation préalable des « conceptions parallèles » permet d'anticiper les « fausses interprétations », et l'évaluation formative qui lui fait suite permet de tester des codes dont l'accès, commun aux communicateurs et aux visiteurs, puisse permettre une communication efficace des messages. Mais si l'évaluation permet de réaliser des expositions réellement performantes sur le plan formel, Miles souligne que les visiteurs, libres d'aller ou non voir l'exposition, et libres de donner délibérément des sens non prévus au message, peuvent en fin de compte rendre vain cet effort. Il prône donc la nécessité de prendre aussi en compte les motivations des visiteurs et de « mettre les objectifs affectifs avant les objectifs cognitifs ».

« En termes plus généraux, nous sommes amenés à nous demander ce que les visiteurs attendent de leurs visites, ce qui motive ces visites, s'ils les apprécient et quels sont les effets ultérieurs de leur passage au musée. Quand on se pose ces questions, on finit par considérer les musées comme des lieux de divertissement et d'interaction sociale autant que d'information et peut-être en arrive-t-on à la conclusion qu'ils ne peuvent constituer des centres d'information pour les masses s'ils ne sont d'abord des endroits où on s'amuse et se livre à une interaction sociale » (ibidem, p. 152).

L'évaluation préalable apparaît ici chargée d'une toute autre vocation que dans le contexte de l'optimisation des objectifs de communication : elle est destinée à permettre de composer avec des attentes et des besoins du public qui peuvent être contradictoires avec ces objectifs, mais dont la prise en compte est déterminante pour la simple survie de mode de communication qu'est l'exposition.

Disant cela, Miles est cependant paradoxalement assez proche de Bitgood : persuadé que c'est le pouvoir de choix du consommateur qui est déterminant en dernier recours, il est assez désenchanté sur la relation public/musée. En effet, il reste convaincu que les principaux besoins et attentes de ces visiteurs-consommateurs ne sont guère des besoins cognitifs, mais des besoins affectifs et ludiques, ou bien des besoins liés aux conditions de visite (fatigue, inconfort, difficultés d'orientation). Cette idée est partagée par de très nombreux responsables des musées et promoteurs de l'évaluation, au point que les considérations concernant le fléchage des toilettes, des sorties et des restaurants soient devenues pratiquement synonymes du souci de public dans nombre de colloques en muséologie.

Ce type de position a pu être favorisé involontairement par une orientation des études de réception dans le champ des médias, et des études d'usages dans le champ des technologies du quotidien ou des nouvelles technologies de la communication : ces études ont en effet souvent mis l'accent sur le caractère alternatif des motivations propres aux usagers, dans le domaine privé de la sphère domestique ou de la micro-socialité, par rapport aux grands intérêts stratégiques des concepteurs et des promoteurs des médias et des technologies. Cette microsociologie des usages redouble en quelque sorte la provocation que constituait déjà l'intérêt pour l'univers du quotidien, en y mettant en valeur l'importance de l'affectif, du symbolique et du sensible⁶, dimensions fort méprisées

6. Typiques sont à cet égard les études d'ethnologues comme Jean-Claude Kaufmann (1992) sur la machine à laver la vaisselle ou de Sylvette Denèfle (1992) sur le lave-linge. L'anthropologue Pierre Sansot s'est également intéressé tout à la fois aux aspects les plus ordinaires de la vie chez les *gens de peu* (1991) (bricolage, camping, scènes de ménage), avec une approche qui privilégie un regard sensible, poétique et affectif de la culture de la pauvreté. Dans son cas, il y a trois niveaux qui se renforcent mutuellement dans la revendication d'une approche alternative par rapport à des problématiques « nobles » :

- le cadre global : une culture de la pauvreté,
- les aspects étudiés dans ce cadre global : les éléments les plus modestes de la vie quotidienne,
- la démarche d'étude de ces aspects : une approche sensible, quasi littéraire.

par les tenants traditionnels d'approches politico-économiques sur les relations entre médias et société, ou entre technologie et société, qui mettent l'accent sur les déterminations des pratiques sociales⁷. Perriault a ainsi consacré avec l'approche des « logiques d'usage » une analyse de l'invention technique, du public à l'inventeur (Perriault, 1989);

La micro-sociologie des usages a ainsi permis de reconnaître la vitalité et la force des logiques d'usages micro-sociales, mais en consacrant bien involontairement la dissociation entre le monde des usages qui sont intéressants pour ce qu'ils nous révèlent d'une analyse des tactiques (enjeux affectifs, symboliques, sensibles, ruses, « braconnages »⁸), et le monde des producteurs qui sont étudiés pour ce qu'ils révèlent d'une analyse des stratégies des acteurs sociaux (notamment par la constitution de réseaux d'alliances pour la mise au point des systèmes technologiques, selon le modèle développé par les chercheurs en sociologie sciences⁹). La réception reste une affaire privée, et son pouvoir sur les productions qui émane des réseaux technico-économiques est en dernier ressort, malgré tout l'univers des significations attachées à l'usage, le simple pouvoir de choisir, de consommer ou non.

Mais le concept de représentations sociales tel qu'il a été façonné par Moscovici, précisément dans la sphère des médias avec son étude en 1961 du traitement des connaissances en psychanalyse dans différents organes de presse en fonction de l'idéologie et des groupes sociaux auxquels ils s'adressent, vient ouvrir des perspectives neuves pour l'appréhension du rapport de communication entre les musées et les publics. Les représentations sociales ont l'avantage de ne pas engager la recherche sur les visiteurs dans une orientation déjà polarisée vers ce qui est soit « positif »¹⁰ par la réalisation, qu'elle soit vue du point de vue du concepteur ou du point de vue supposé du visiteur (l'impact du dispositif produit ou bien l'usage produit) soit encore inexistant du point de vue du dispositif (les fausses conceptions, les besoins, et tout ce qui peut intéresser le muséologue au sein de l'infinité des dimensions individuelles et collectives chez les individus qui sont potentiellement des visiteurs).

Le concept étant à l'articulation du collectif et de l'individuel, du cognitif et de l'affectif, son utilisation exige en outre des chercheurs une révision des présupposés théoriques traditionnels qui fondent le partage des territoires entre les besoins et tactiques des utilisateurs et les objectifs et stratégies des producteurs, puisqu'elle met en question l'ensemble du sens des communications sociales de tous ordres, à quelque niveau que ce soit, la hiérarchisation de ces communications n'étant plus l'enjeu majeur du fonctionnement social.

Si les représentations sociales ont fait une entrée remarquée en évaluation depuis quelques années, les implications du concept n'ont pas été véritablement assumées, guère plus que dans la plupart des champs de recherches dans lesquelles elles sont massivement convoquées actuellement, précisément parce que le cadre dans lequel s'exercent ensemble et l'une pour l'autre la production des connaissances scientifiques et la diffusion de ces connaissances, ne requiert pas une mise en cause de la distinction hiérarchique producteurs/récepteurs, qui est le cadre structurant la recherche et l'action institutionnelle, bien que ce cadre, comme on l'a souligné, risque fort d'être rapidement investi et débordé par son absorption au service de la marchandisation généralisée de la société.

7. En ce qui concerne les études sur les médias, on se réfère en particulier à Curran (1993).

8. Selon le terme cher à Certeau (1980). Voir Mallein et Toussaint (1990) pour la distinction entre stratégies et tactiques d'usage.

9. Voir notamment Callon (1988), Latour et Woolgar (1988).

10. On a d'ailleurs avec cette bipolarisation des recherches sur le visiteur entre ce qu'il est avant et qui peut déterminer sa réaction à venir dans l'exposition, et ce qu'il fait en fin de compte nécessairement positif par le fait que *ça a eu lieu*, un bel exemple de l'importance de la pensée du sens commun, tournée vers la réalisation efficace, dans la structuration même de la recherche sur les visiteurs.

Plusieurs années d'études préalables à la cellule Evaluation de la direction des Expositions de la Cité des Sciences et de l'Industrie (C.S.I.) se sont ainsi développées dans le champ naissant des études de représentations en muséologie. Cette thèse est fondée sur une analyse approfondie des entretiens réalisés lors de ces évaluations, dans le but de pousser l'interprétation des résultats dans le sens des implications du concept des représentations sociales. Pour se dégager de l'obstacle majeur que constitue la connivence entre la vocation de l'évaluation dans le cadre des objectifs institutionnels d'optimisation de l'impact des expositions, nous avons poussé les implications d'un regard « du point de vue des visiteurs » au-delà du contenu des discours, vers la situation de communication elle-même. Pour cela, les travaux sur la communication développés par Sperber et Wilson nous ont été très précieux pour bénéficier d'une maîtrise de la conscience réflexive de l'enquêteur sur la situation d'enquête elle-même. C'est au sein de ces situations d'enquêtes que les représentations sociales sont « en train d'être utiles » à la fois pour l'enquêteur et le visiteur car ils sont co-engagés dans l'optimisation de la pertinence de leur communication.

C'est par une analyse du discours du visiteur fondée sur une restitution par le chercheur d'une partie de l'interprétation au visiteur, que l'on peut directement voir à l'oeuvre les systèmes de représentations qui fondent la *métis*¹¹, la pensée sociale, tournée vers l'action, anticipant les usages possibles de l'exposition au titre du statut possible de visiteur ou bien de membre de public. Ce qui se dessine alors, dans cette phase préalable où le visiteur n'est pas uniquement voué à ruser dans un cadre fortement contraint et limité par ce qui lui est proposé, c'est la capacité d'anticiper des usages dont il a encore le choix, soit au nom de l'institution dont il fait partie en tant que membre du public potentiel, soit en son nom de visiteur. Ce faisant, il exprime une part d'aspirations¹² qu'il est encore pertinent d'exprimer à ce stade, constitutives des représentations telles qu'elles sont mobilisées dans le cadre de l'entretien sur un projet à venir.

L'expression de ces aspirations, parfois immenses, peut être liée à la question de la capacité critique du public, qui est passée progressivement de l'espace public des expositions à la sphère professionnelle des producteurs. L'évaluation est précisément une des manifestations de ce refoulement de la capacité critique dans la sphère professionnelle.

La critique publique, remarquablement inexistante dans les musées, persisterait dans des aspirations sans cesse suscitées par le dispositif social de l'exposition tel qu'il fonctionne. L'évaluation préalable ne ferait alors que recréer, à son insu, un espace social d'une pré-critique (celui des aspirations), dont la nature et le contenu bouleversent considérablement la figure du visiteur pourtant construite par l'évaluation elle-même.

La première partie de la thèse sera consacrée l'examen de la relation entre la notion de public et la pratique d'évaluation. Cette relation est bien souvent pensée dans le cadre même de l'action institutionnelle¹³.

Nous partirons ici d'un état des définitions de l'évaluation, notamment l'évaluation préalable. Nous verrons comment certaines orientations initiales de l'évaluation préalable mettent en lumière la relation entre cette démarche et la question de l'absence d'un espace critique. Cette relation initiale a

-
11. Detienne et Vernant (1974) ont analysé dans la Grèce antique une forme d'intelligence tournée vers l'action, combinant le flair, la sagacité, le savoir-faire. Cette *métis* - intelligence de la ruse - a été refoulée dans l'ombre par les philosophes à partir du Vème siècle, du côté du non-savoir.
 12. Voir Chombart de Lawe pour une sociologie des aspirations.
 13. C'est pourquoi, lorsque la notion d'évaluation est mise en question par des chercheurs qui changent de référentiel et mettent en perspective les pratiques muséales avec les conditions sociales, économiques, et culturelles d'une époque donnée, la notion de public se déréalise totalement à son tour et devient suspecte de n'être qu'une construction fictive. Voir notamment Mac Donald et Silverstone (1990), Mac Donald (1993).

été occultée par la conception dominante de l'évaluation préalable dans le cycle des évaluations centrées sur l'objectif, telle que promue par Screven.

Nous aborderons ensuite la question du public des expositions comme élément d'un espace public naissant au XVIII^{ème} siècle en France, puis le retrait de la capacité critique de ce public avec l'annexion de la fonction critique à la sphère professionnelle des producteurs.

La conception éducative des expositions au sein des musées, qui a bénéficié de cette perte de la fonction critique du public, nous amènera à la muséologie des sciences et des techniques et au cas particulier de la Cité des Sciences et de l'Industrie. Le parti-pris thématique, qui se rattache à l'émergence de la muséologie de points de vue, y a suscité la résurgence d'un « besoin du point de vue du public », et l'essor des études préalables de représentations.

Nous aborderons ensuite, les implications de l'étude des représentations sociales en muséologie. Après un rappel des caractéristiques-clés des représentations sociales, nous aborderons la manière dont elles ont été adoptées en muséologie, avec des limitations importantes. Ces limitations sont cependant déjà présentes dans certaines définitions des représentations sociales dans le champ même de la psychologie sociale. Elles contribuent à limiter les représentations sociales à la sphère du savoir de sens commun par opposition au savoir du spécialiste. Nous proposerons dans cette seconde partie de substituer à la conception de l'entretien comme mode de recueil de données nécessaires à la caractérisation des représentations sociales, une conception de l'entretien comme situation de communication mettant en jeu des positions de parole, des compétences sociales, et des hypothèses qui relèvent de la pensée sociale en acte. Cette approche très empirique, héritée de l'analyse micro-sociale, est méthodologiquement armée par le développement d'une conscience réflexive sur la situation de communication qui doit considérablement aux travaux de Sperber et Wilson.

Dans la deuxième partie, nous détaillerons les quatre moments de l'interprétation dans le traitement des études préalables à la Cité des Sciences et de l'Industrie :

- la constitution du corpus et l'engagement dans la durée ethnographique, étude après étude;
- le passage des thèmes d'expositions qui constituent l'objet des études, aux thèmes des entretiens qui constituent l'objet des représentations sociales;
- le statut de membre du public, et le statut de visiteur à travers les situations d'enquête;
- les anticipations des modèles d'usage de l'exposition.

**PREMIERE PARTIE : LES IMPLICATIONS DU
PHÉNOMÈNE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES
POUR LA PORTÉE DES ÉVALUATIONS PRÉALABLES
EN MUSÉOLOGIE**

INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE

Cette première partie comporte deux sous-parties.

La première sous-partie sera consacrée à l'examen du lien entre la question de l'évaluation préalable et la question du public en muséologie. Ce lien, qui peut sembler naturellement fonctionnel et relativement simple dès lors que l'évaluation se définit comme un moyen de mieux connaître le public, s'avère fort intéressant et riche en perspectives nouvelles dès lors qu'il peut être reconsidéré dans une perspective pratiquement inverse par rapport à l'approche fonctionnelle classique, la notion de public étant définie comme élément de l'espace public, et l'évaluation étant une activité dont les implications dépendent du fonctionnement de cet espace public.

Cette première sous-partie comportera deux chapitres.

Dans le premier chapitre, nous examinerons le problème de la caractérisation de la démarche d'évaluation préalable, qui s'avère impossible à définir à l'intérieur des frontières du champ même de l'évaluation.

Dans le deuxième chapitre, nous aborderons ensuite la façon dont la démarche d'évaluation préalable peut procéder du fonctionnement de l'espace public tel que défini par Habermas au XVIIIème siècle. Cela nous amènera à discuter le lien entre la question de l'évaluation préalable et celle du public.

La deuxième sous-partie sera consacrée à l'apport possible des représentations sociales pour une interprétation de corpus d'évaluations qui prenne en compte la « discutabilité » du lien entre évaluation et public, c'est-à-dire, qui puisse permettre de ne pas fixer *a priori* le sens des choses dites par les visiteurs par rapport au cadre de l'évaluation, et qui puisse par contre permettre d'intégrer le sens des situations d'enquête en tant que résultats et non plus seulement en tant que cadre.

Cette deuxième sous-partie comprendra les chapitres trois et quatre.

Dans le troisième chapitre, nous examinerons un des développements récents des évaluations préalables en muséologie avec le recours à l'analyse des représentations. Nous discuterons du concept des représentations sociales, des limitations actuelles de son usage en muséologie. Nous aborderons ensuite les implications du concept et sa portée pour une interprétation du sens des évaluations préalables en relation avec la question du public.

Dans le quatrième chapitre, nous proposerons une approche méthodologique pour la mise en oeuvre de l'étude des représentations sociales dans les évaluations préalables, en mettant l'accent sur l'approfondissement des possibilités d'interprétation du sens même des situations d'enquête.

**PREMIERE SOUS-PARTIE : LE LIEN ENTRE LA DEMARCHE
D'EVALUATION ET LA NOTION DE PUBLIC**

CHAPITRE PREMIER : INSTRUMENT AU SERVICE DE LA CONCEPTION OU MODE DE RELATION AU PUBLIC : L'ÉVALUATION PRÉALABLE EN MUSEOLOGIE

Dans ce chapitre, nous examinerons la caractérisation de l'évaluation préalable en muséologie : nous discuterons ainsi des limites des définitions classiques proposées par les auteurs, puis nous ouvrirons l'interprétation du sens de la démarche d'évaluation préalable à partir du discours des auteurs.

1 La caractérisation fonctionnelle de la démarche d'évaluation préalable en muséologie

Nous proposerons ici un état des lieux de la caractérisation fonctionnelle de la démarche d'évaluation préalable chez les auteurs.

1.1 L'évaluation préalable comme une étape au sein de la séquence d'évaluation

Dans le champ de la muséologie, la conception dominante en matière d'évaluation envisagée comme une catégorie de pratiques pouvant être définies ensemble de manière homogène et globale, en fait une démarche au service de la conception des expositions qui, dans l'idéal consisterait en un suivi continu des étapes de la conception. Dans cette conception dominante l'évaluation préalable n'est que le premier stade d'un processus évaluatif intégré.

1.1.1 Le cycle idéal de l'évaluation avant/pendant/après au service de la conception

Si l'on cherche à caractériser les évaluations existantes à partir d'une définition globale de l'évaluation, il faut regrouper un ensemble très varié de démarches aboutissant à apporter des informations sur les visiteurs de musées ou d'expositions ou sur les musées et expositions. Le dénominateur commun à toutes ces démarches se rattache, parfois directement, parfois de manière assez lointaine, à une vocation d'optimisation de la conception. La différenciation de cet ensemble de démarches en grandes catégories unanimement admises par les auteurs s'opère d'ailleurs selon leur rapport à la conception, rapport fonctionnel qui se traduit par une séquence temporelle entre les évaluations avant, pendant, et après la phase de réalisation de l'exposition.

L'évaluation comme démarche d'optimisation de la conception devient un accompagnement technique de celle-ci, et permet d'apporter régulièrement un retour du public sur ce qui est en cours de conception. La programmation fonctionnelle de l'intervention de l'évaluation dans un processus de conception devient dans l'idéal un processus continu, tel celui que Screven a proposé (Sreven, 1976). Un même projet de conception fera l'objet d'un ensemble d'évaluations menées à différents stades.

Cette conception intégrée de l'évaluation épousant les objectifs de la conception, devenant partie prenante de la conception, est aussi une sorte d'idéal très consensuel de ce que devrait devenir à terme l'évaluation si tout se passait au mieux, dans un modèle qui met en scène l'intégration de l'évaluation et de la conception¹⁴.

Ce processus continu idéal peut être ramené dans les faits à trois temps de base selon les moments-clés de la conception : avant/pendant/après :

14. Le processus d'intégration des activités dans l'entreprise contemporaine est décrit par Mattelart à propos de l'extension des réseaux de communication : « Ce mot renvoie à une vision cybernétique de l'organisation des grandes unités économiques sur le marché monadialisé. Intégration des espaces de la conception, de la production et de la consommation. Et enfin, intégration des sphères d'activité jadis séparées. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à rappeler les néologismes apparus récemment dans la langue technique, anglo-américains par excellence : *advertorials* (contraction de *advertising* et *editorials*), *infomercials* (*information* et *commercials*, *infotainment* (*information* et *entertainment*)) et plus récemment, *edutainment* » (Mattelart, 1995, p. 25).

- avant la conception, ou plutôt, très en amont de la conception, dans les premiers moments : l'évaluation préalable concerne les projets. Il s'agit d'apporter des informations sur le déjà-là du public, pour prévenir les obstacles à la transmission des connaissances, et à la communication, ou bien pour optimiser l'impact¹⁵ de l'opération projetée,

- pendant la conception et la réalisation de l'exposition : l'évaluation formative permet de tester la réception de maquettes d'éléments de présentation de l'exposition en cours d'élaboration,

- après ouverture de l'exposition : l'évaluation sommative permet d'étudier la réception de l'exposition et ses effets sur le visiteur.

Gottesdiener (1987a) mentionne aussi « l'évaluation de l'évaluation » qui porte sur les recommandations qui ont pu être faites à la suite de l'étude (Lewis et Alt, 1982) :

« Leur efficacité peut parfois être difficile à juger car la réalisation des modifications peut ne pas correspondre aux suggestions, ou peut avoir entraîné des effets difficiles à prévoir » (Gottesdiener, 1987a, p. 9).

Avec cette évaluation de l'évaluation, est entrevue l'intégration de l'évaluation à la conception, la réconciliation de deux activités affrontées, qui amène le recours nécessaire à une seconde boucle d'évaluation sur le processus ainsi intégré.

1.1.2 La singularité de fait des évaluations sommatives par rapport aux évaluations préalables et formatives

Mais ce schéma reste encore très éloigné de la réalité courante : le classement pendant/avant/après entre évaluations préalables, formatives et sommatives reste le plus souvent un simple regroupement commode d'un ensemble de démarches très hétérogènes en trois paquets distincts.

Très rares sont les projets pour lesquels sont menées les trois types d'évaluations¹⁶. Mais il est certain que l'évaluation formative est nécessairement très proche de la conception, puisqu'elle est destinée à répondre à des questions et tester des hypothèses qui n'ont de pertinence que par rapport à des préoccupations de conception. Elle incarne à elle seule le statut idéal de l'évaluation comme outil au service de la conception, représenté en théorie par le processus continu ou en trois temps avant/pendant/après.

15. Guichard a développé dans sa thèse le concept d'*impact* pour désigner spécifiquement le type d'effet recherché dans le dispositif d'éducation informelle qu'est l'exposition (Guichard, 1990).

16. En France, de tels cycles complets ont été effectivement réalisés, pour l'exposition de préfiguration de la Grande Galerie du Museum (voir Eidelman, Samson, Schiele et Van Praët, 1993. Voir aussi Van Praët et Eidelman, 1993), à la Cité des Sciences et de l'industrie dans le cadre de l'Inventorium et de la Cité des Enfants (voir Guichard, 1990; Guichard, 1993) et sur Explora, pour l'exposition « l'Homme et l'Environnement » (voir Le Marec, 1993; Providence, 1993). Pour ce qui concerne l'expérience menée sur Explora à la Cité des Sciences et de l'Industrie, il est apparu très clairement que la logique d'évaluation préalable n'avait rien à voir avec la logique des tests formatifs, ceux-ci n'étant pas intégrables à la réalisation de l'exposition envisagée comme un tout, sinon à la réalisation des nombreux micro-projets de conception d'éléments d'exposition qui constituent à cette phase le front de l'exposition. Par ailleurs, le taux de prise en compte des résultats des tests formatifs, plus ou moins faible selon les cas, mais fort loin dans les trois expériences de ce qu'il devrait être dans l'idéal d'un processus réellement intégré, constitue en lui-même un état de fait qui nécessite une réflexion majeure. Quelques facteurs évidents apparaissent dans ces trois cas, liés à des arbitrages complexes entre la multitude d'intervenants (graphistes, scénographes et architectes, conseillers scientifiques) parmi lesquels l'évaluateur n'est « qu'un joueur de plus » sur un terrain déjà très investi, selon une expression de Schiele.

Par contre, on peut constater dans les faits une relative singularité de l'évaluation sommative par rapport aux autres type d'évaluations. Les études de pratiques de visite au sein des expositions, apparues bien avant l'évaluation formative, sont les plus anciennes en muséologie (Gilmann, 1916) et les plus diversifiées dans leurs objectifs, leurs méthodes, et leurs relations au processus de conception, dont il n'est pas rare qu'elles soient totalement coupées. Lorsqu'est apparu le schéma de l'évaluation en trois temps, intégrée à la conception, le terme « évaluation sommative » est venu coiffer la multitude d'études et recherches de tous ordres menées dans les expositions achevées, toutes ces études ou recherches pouvant présenter potentiellement un intérêt pour l'amélioration du dispositif muséographique, même si elles ne sont nullement menées dans ce but.

Si les évaluations dites sommatives sont apparues plus tôt et sont beaucoup plus nombreuses que les évaluations préalables et formatives, c'est aussi qu'elles ne supposent pratiquement pas *a priori* la contrainte de l'intégration à d'autres activités dans le cadre de l'institution où elles sont menées. Leur mise en oeuvre est plus simple car moins dépendante d'une demande émanant de l'institution, et d'une manière générale, de toutes relations liées à la conception et de toutes contraintes de programmation et de mise en oeuvre de l'opération en fonction du contexte institutionnel. L'exposition est en principe un lieu public, dans lequel toute personne qui le souhaiterait peut conduire une étude. La recherche sur les expositions, et les évaluations sommatives, a contribué à autonomiser le phénomène de l'exposition au sein du monde muséal, et à le constituer en champ de réflexion et objet d'étude spécifiques.

Les résultats des évaluations formatives, du fait de leur caractère intégré, ont en principe une portée assez limitée, ils n'intéressent qu'un tout petit nombre de personnes impliquées directement dans la conception des éléments d'exposition pour lesquels les tests ont été demandés. Par contre, cet intérêt est aigu, et l'impact de ces tests peut être très direct et très immédiat sur les processus de conception.

Les résultats des évaluations dites sommatives, c'est-à-dire des études menées dans les expositions, ont une portée plus grande car ces études sont en principe centrées moins sur des éléments particuliers que sur des pratiques de visite, dont la connaissance vient grossir un corpus de savoirs sur les comportements des publics. Par contre, leur impact sur les processus de conception est beaucoup plus diffus et difficile à établir.

Ces études dites sommatives relèvent fréquemment d'une démarche mixte de recherche et de pratique institutionnelle, mais sont souvent plus liées à un besoin de retour sur le fonctionnement des expositions ou sur les pratiques de visite, dans le cadre général de la réflexion, sinon de la recherche proprement dite, en muséologie, qu'aux intérêts spécifiques de la conception des expositions qui en font l'objet. C'est le cas même lorsque de telles études sont menées par des services internes aux musées dans lesquels sont conçues ces expositions¹⁷. Dans ce cas, même si la programmation des évaluations reste liée à une politique générale du centre de culture qui reflète des enjeux culturels communs à l'ensemble de ses activités (parmi lesquelles la conception des expositions et les évaluations), elle reste souvent une activité relativement indépendante des enjeux directs de « production », qui se développe selon des axes d'études dont elle garde l'initiative, à la manière des centres de recherche (c'est le cas du service Etudes et Recherche de la Bibliothèque du Centre Georges Pompidou, ou celui de la cellule Evaluation de la direction des Expositions à la Cité des Sciences et de l'Industrie).

17. C'est particulièrement le cas, aux U.S.A., des études menées par Robert Wolf à la Smithsonian Institution (Voir notamment Wolf, 1980) et en France des études menées par le service des Etudes et de la Recherche de la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Georges Pompidou (Voir notamment Veron et Levasseur, 1983).

A l'inverse, lorsqu'elles sont pratiquées par des organismes de recherche, c'est la plupart du temps grâce à des financements des musées eux-mêmes, ou bien dans le cadre de programmes volontaristes dont l'ambition majeure est, au moins autant que l'accroissement des connaissances, un retour sur les retombées en termes d'efficacité culturelle pour les institutions qui sont les terrains de recherche¹⁸ : recherche appliquée donc, dont les méthodes et les analyses se démarquent souvent assez peu de celles qui sont développées en interne au sein des institutions.

Le passage obligé de la recherche par le recours à des enquêtes auprès du public est déterminant dans cette situation.

L'évaluation sommative s'avère en fin de compte être un terme bien étroit et mal commode pour désigner le champ des études de public et des analyses menées dans les expositions, que la conception de l'évaluation comme processus intégré au service de la conception à partir des années 70 n'a certes pas réussi à canaliser.

A côté des objectifs de mesure de l'atteinte des objectifs pédagogiques (évaluation centrée sur les objectifs), et des objectifs d'exploration des logiques d'interaction entre le visiteur et l'environnement muséographique (évaluation « naturaliste »)¹⁹, on trouve une diversité impressionnante de recherches qui font intervenir à un moment ou un autre des enquêtes auprès des visiteurs d'expositions ou de salles de musées, mais pour lesquelles l'exposition ou le musée est avant tout un terrain de recueil de données pour des approches disciplinaires variées. Les phénomènes culturels ou sociaux qui constituent les objets de ces recherches sont eux-mêmes de plus en plus différenciés.

Ces recherches peuvent être centrées sur des dimensions de l'exposition comme dispositif communicationnel pour la transmission de messages scientifiques (Miles, 1982), comme système sémiotique (Schiele et Boucher, 1989; Davallon, 1896), comme média (Davallon, 1992; Davallon, 1994), comme espace de réception des oeuvres (Passeron et Pedler, 1991).

Les études ou les recherches peuvent porter sur certains des dispositifs qui la constituent : les panneaux et les étiquettes (Jacobi, 1989; Jacobi, 1993; Poli, 1992), l'audiovisuel (Bastide, Guedj, Latour et Stengers, 1988; Scrive, 1989), les éléments interactifs (Le Marec, 1993).

Elles peuvent enfin se centrer sur le phénomène de la visite, dans des approches sociologiques explorant les conditions de la visite comme pratique culturelle (Donnat, 1993, Eidelman, 1992), dans des approches psycho-cognitives (Gottesdiener, 1987b; Uzzell, 1992), ou dans des recherches sur la sociabilité (Niquette, 1994). La liste est évidemment ouverte, et les références fort incomplètes, ne sont proposées qu'à titre indicatif.

« Réception », « zones d'impact », « usages », « interactions », « parcours », « conceptions », « représentations » : les concepts qui ont été mobilisés ou mis au point dans ces recherches ne font pas actuellement partie d'un système théorique autonome qui constituerait la muséologie. Ils constituent un champ intermédiaire entre l'élaboration théorique et la vulgarisation immédiate au profit de la réflexion et l'action institutionnelle, état qui caractérise en permanence la muséologie et sa dynamique propre.

18. En France le programme REMUS (Aide à la Recherche en Muséologie des Sciences et des Techniques), a été lancé en 1989 par la Mission Musées dans le but de favoriser le développement de recherche en muséologie des sciences et des techniques, et repose sur la création d'équipes partenariales entre « des établissements d'enseignement supérieur, de recherche et d'action culturelle, et des lieux de culture ou d'histoire des sciences et des techniques (musées, CCSTI, boutiques de sciences...) » (préface de Roland Bertrand aux Actes du premier colloque REMUS en 1991).

19. Pour un commentaire et des exemples de ces différentes approches, voir Gottesdiener (1987).

Encore ne parlons-nous ici que des contextes institutionnels culturels qui sont ceux dans lesquels se développe l'évaluation classiquement fondée sur l'analyse de l'offre et les études de publics. Sans parler des secteurs de la réflexion muséologique traditionnelle où l'évaluation est inexistante, il existe un développement de la muséologie dans le champ de l'action sociale, qui promeut des conceptions totalement différentes de l'évaluation comme instrument d'une dynamique collective. Varine en particulier, développe les techniques d'auto-évaluation au service de la construction de projet communautaire (Varine, 1991).

1.1.3 L'évaluation formative : vers un processus de quasi-conception.

L'évaluation formative à l'inverse, a tiré profit de son ancrage institutionnel dans les métiers et les équipes de la conception, bien plus que des relations avec la recherche universitaire. Elle pourrait pratiquement se développer dans le champ même de la conception en tant que partie intégrante de la compétence et de la démarche de conception, ce dont témoignent fort bien les exemples développés dans le manuel d'évaluation formative *Try it!* publié à l'initiative de la Smithsonian Institution en 1991 (Taylor, 1991).

Les deux types d'évaluations sont parfois comparés, et opposés, au nom de la différence d'ancrage très importante qui les fonde : du point de vue de la conception, l'évaluation sommative serait sans objet car elle interviendrait trop tard pour permettre une prise en compte des résultats dans la conception, à la différence de l'évaluation formative, beaucoup plus utile à la conception. Ce point de vue est promu non seulement par de nombreux concepteurs, mais aussi par les chercheurs en muséologie qui défendent l'usage des recherches au service de l'efficacité culturelle dans les institutions dont ils sont partenaires.

1.1.4 L'évaluation préalable : dans les faits, une démarche difficilement assimilable à la première étape du formatif.

Dans le milieu anglo-saxon, l'évaluation préalable est la « front end evaluation » (FRE). Selon Screven le terme fait son apparition en 1970 sous la plume de Harless, dans les milieux éducatifs, pour définir l'analyse initiale des causes possibles de déficiences dans « l'acquisition de savoir-faire ou de connaissances »²⁰ (Screven, 1990, p. 38). Mais il ne s'agit pas encore d'une démarche d'enquête. Les premières enquêtes mentionnées comme « front-end evaluation » dans la littérature n'apparaissent qu'en 1981 et 1982. Elles sont effectuées dans deux musées des sciences, de grande envergure : le Royal Ontario Museum et le British Museum of Natural History. Au Royal Ontario Museum, elles prennent place dans le cadre de la rénovation des salles du musée, à l'occasion de la mise en place d'une méthode de programmation utilisant une approche en équipe et incluant l'usage de l'évaluation au cours de la programmation. Ces études ne sont pas publiées.

Au British Museum of Natural History, elles sont effectuées à l'occasion de la préparation d'expositions : British Natural History en 1981, Mammals diversity et More about Chromosomes en 1982, et à l'occasion de la rénovation d'une salle du musée : Insect Gallery, en 1982.

Griggs en 1984, dans son célèbre article « Evaluating Exhibition », définit l'évaluation préalable par sa place dans le cycle classique des évaluations après/pendant/avant l'exposition.

20. « Trainee's skill/knowledge »

L'objectif de l'évaluation préalable, clairement formulé par Griggs, et qui apparaît constamment chez les auteurs, est d'éviter les erreurs avant qu'elles ne soient commises²¹. Plus l'évaluation est effectuée à un stade précoce, plus elle est efficace, parce qu'il est alors plus facile de prendre en compte ses résultats.

Pour Griggs, l'enquête menée au stade de l'évaluation préalable peut être assimilée à une étude de marché. Elle se définit également par les trois types de résultats qu'elle permet d'obtenir :

- ce que les visiteurs savent du thème
- leurs fausses conceptions (« misconceptions »)
- ce qui les intéressent

Apparue plus tardivement en France, terre récente en matière d'évaluation, l'évaluation préalable fait actuellement l'objet d'un intérêt remarquable, dans le milieu de la muséologie et chez les concepteurs.

Les études réalisées par Guichard pour l'Inventorium à la Cité des Sciences et de l'Industrie, sont des études de conceptions des enfants, au service de la conception d'éléments d'exposition comme intervention didactique, bien développées dans sa thèse (Guichard, 1990). Elles ont été poursuivies après l'ouverture par un recours systématique à l'évaluation et la recherche, fortement soutenue par la vocation éducative affirmée de la muséologie enfantine.

En ce qui concerne le public adulte, d'autres études préalables également réalisées très précocement, au stade des expositions Janus pour la préfiguration de la cité des Sciences en 1985, et confiées à des bureaux d'étude marketing ont été fortement critiquées, avant de tomber dans l'oubli²², sans guère susciter de descendance immédiate lors de la création d'un département Evaluation et Prospective à l'ouverture de la Cité des Sciences et de l'Industrie en 1986.

Les études préalables démarrent véritablement au tournant des années 1990, avec les programmes de renouvellement des expositions permanentes dans centres de culture scientifique et technique tels que la cité des Sciences et de l'Industrie (Le Marec et Hiard, 1990) et le Museum national d'Histoire naturelle (Eidelman et Schiele, 1990) ou avec la programmation de nouveaux musées à caractère scientifique ou technique comme l'Archimium de Saint Fons (Davallon et François, 1991).

Les études préalables ont dans les années suivantes constitué une part importante de l'activité de la cellule Evaluation de la direction des Expositions à la Cité des Sciences et de l'Industrie, qui en a réalisé pratiquement pour tous les projets de renouvellement des expositions permanentes depuis 1989.

Au Québec enfin, des évaluations préalables se développent également à l'heure actuellement, mais dans le contexte de la muséologie de société plus que dans les centres de cultures scientifiques et techniques notamment au sein du musée de la civilisation à Québec (Coulombe, 1993; Samson, 1993b), et à Parc Canada (Samson et Thibodeau, 1995), deux structures dotées de services internes spécialisés dans l'évaluation.

21. « If done properly, it helps to avoid many subsequent problems » (Griggs, 1984, p.417)

22. Nous y reviendrons largement plus loin.

L'évaluation préalable semble selon toute apparence se rattacher à la logique technique de l'évaluation formative, dont elle constituerait la première étape, conformément au schéma de Scriven.

Toutes les évaluations on en effet pu être envisagées et menées parce qu'elles ont été suscitées par une demande de la part d'une équipe de conception, ou à tout le moins, parce que la proposition qui leur avait faite suffisamment tôt par des évaluateurs très proches d'eux, mis au courant du projet à un moment où celui-ci n'était pas publié, a été acceptée par eux.

Il est significatif à cet égard que la première étude préalable qui ait été menée à la Cité des Sciences et de l'Industrie sur Explora pour le projet d'exposition sur le thème de l'environnement, celle qui a été menée pour la fourmillière de l'Inventorium, et celle qui a constitué la première phase des études pour la Grande Galerie du Museum, aient toutes trois été entreprises dans le cadre d'un projet d'intégration de l'évaluation à la conception. Elles ont toutes trois été suivies de tests formatifs.

L'évaluation préalable se développe donc à l'ombre des activités institutionnelles, « derrière » l'exposition, avec la production de documents internes peu diffusés dans un premier temps, mais elle bénéficie immédiatement, par principe, de la bonne image que peuvent avoir des activités « au service de » (l'action efficace) telles que l'évaluation formative, et ce d'autant plus qu'elle intervient très en amont, ce qui est un gage supplémentaire d'efficacité et un « progrès » dans les relations évaluation/conception.

Elle semble en effet réunir toutes les qualités pour réaliser enfin le vieux rêve de la réconciliation entre évaluation, recherche et conception : faibles contraintes pour le projet (à la différence de l'évaluation formative), richesse des résultats intéressant directement les concepteurs, et neutralité de ces résultats par rapport aux analyses de réception et d'impact d'exposition, et enfin, accès privilégié à l'étude du merveilleux gisement des conceptions et des représentations sociales dans le contexte des sciences et des techniques. Ces deux catégories de phénomènes : conceptions et représentations sociales correspondent d'ailleurs à des secteurs de recherche très dynamique en France, en didactique d'une part où les conceptions ont donné lieu à une très grande quantité de travaux et publications²³, et en psychologie sociale, où les représentations sociales, après les travaux de Moscovici sont au coeur du développement de la discipline elle-même²⁴.

Pourtant, les évaluations préalables telles que développées par la suite à la cité des Sciences et de l'Industrie se démarquent immédiatement de ce projet d'intégration évaluation/conception que la première d'entre elles, consacrée à l'environnement, voulait incarner dans son projet même. Elles se développent selon une autre logique. Les demandes qui les suscitent émanent d'autres besoins que celui d'une assistance technique à la conception de dispositifs communicationnels. Contrairement aux tests formatifs qui continuent à y être pratiqués ponctuellement pour des projets de conception d'éléments d'exposition, elles font l'objet de demandes qui ne sont pas effectuées au titre d'un besoin d'évaluation. Elles peuvent en effet être réclamées par des équipes qui affirment une certaine méfiance ou hostilité à l'égard de la démarche d'évaluation. Leur demande pour une étude préalable n'est pas à rattacher à un besoin d'évaluation. Par ailleurs, les résultats des études préalables révèlent rapidement d'autres potentialités que celles qui avaient été envisagées au départ.

23. Voir l'état des recherches sur les conceptions des apprenants à propos de la biologie, dressé par Giordan et Martinand (1988).

24. Voir un état de la discipline dans l'ouvrage collectif consacré à la psychologie sociale, sous la direction de Moscovici, en 1984.

On peut tenter de caractériser le besoin d'évaluation préalable hors de la démarche d'évaluation, en se référant à d'autres dimensions publiquement désignées dans cette démarche par des responsables ayant eu recours à ces évaluations préalables. Ainsi, Miles (1989) distingue très clairement deux dimensions, qui sont de son point de vue même assez contradictoires.

L'évaluation préalable permet de mieux connaître les savoirs préalables des visiteurs et leurs représentations, et à ce titre, elles sont utiles, pour optimiser la transmission des messages scientifiques qui leur sont destinés, conformément à la mission éducative des musées.

Mais elle apparaît aussi comme le moyen de satisfaire à certaines attentes qui pourront rendre l'exposition plus plaisante, plus attractive, et lui garantir ainsi un certain succès public attesté par des performances de fréquentation et de satisfaction²⁵.

L'examen de la démarche d'évaluation préalable par d'autres moyens que sa caractérisation par rapport au cycle intégré avant/pendant/après l'évaluation nous permet d'affronter ces contradictions.

Cet examen se fait en deux étapes :

- le recours à des démarches externes qui ont pu inspirer l'évaluation préalable en muséologie, telles que l'étude des attentes en marketing, et l'étude des conceptions en didactique,
- l'examen détaillé de la littérature portant sur des évaluations préalables, qui permettraient de caractériser l'évaluation préalable « en soi » par les objectifs et les résultats.

1.2 Les démarches d'études préalables externes à la muséologie dans des champs qui en recoupent les enjeux : marketing et didactique

L'étude préalable hors musée est déjà fortement promue, et utilisée, dans deux domaines au moins qui peuvent recouper partiellement la muséologie et ses enjeux, mais sous des dimensions contradictoires : les études de marché d'une part, et les études des conceptions en sciences et l'éducation et en didactique d'autre part.

1.2.1 L'étude des attentes en marketing

Les études préalables à la conception et à la diffusion de produits de consommation sont destinées à connaître les « attentes », les « besoins » et « les représentations » des clients potentiels.

25. Par ailleurs, en plus de ce balancement entre les dimensions éducatives et « commerciales » de l'exposition que l'évaluation préalable permet d'exprimer, l'évaluation préalable telle qu'elle est parfois demandée par des concepteurs de la Cité des Sciences et de l'Industrie peut également, d'un tout autre point de vue, être souhaitée pour assurer une certaine représentativité virtuelle d'un public, encore inexistant, au sein d'un projet qui est voulu pour lui. Dans ce cas, c'est la dimension communicationnelle de l'exposition qui s'exprime dans ce besoin d'être mis en relation de quelque manière avec un public trop inexistant à ce stade, et dont l'existence n'est pas même encore acquise. Les conditions dans lesquels sont alors placés les concepteurs ont de quoi donner le vertige. Ce sont des visiteurs « anciens » des expositions ouvertes qui deviennent pour le concepteur les représentants d'un public potentiel, d'un public-projet, dans le projet de communication qui est en cours.

1.2.1.1 Les recherches sur les attitudes au fondement du développement du marketing

Ces études ont très fortement bénéficié d'un courant de recherches en psychologie expérimentale et en psychologie sociale : celles qui concernent les attitudes.

Par rapport aux conceptions ou aux représentations, la notion d'attitude élaborée dans des conditions expérimentales, s'attache particulièrement à ce qui peut prédisposer un passage à l'acte chez l'individu. Elle est ainsi définie comme « un état mental prédisposant à agir », une « force acquise qui pousse l'individu à se conduire de telle manière » (Thomas et Alaphilippe, 1983, p. 5). Selon ces mêmes auteurs, ce type de recherches expérimentales connaît deux soutiens très importants dès les années 30 :

- les milieux politiques, avec la multiplication des études sur le rapport à la norme, au pouvoir, aux systèmes de valeur. Le « conservatisme » a ainsi été théorisé comme attitude de base en 1934 par Thurstone et Likart.

- les milieux commerciaux qui ont le souci de mettre au point des techniques de vente et appliquent rapidement les échelles d'attitudes élaborées par Bogardus. Les milieux commerciaux contribuent largement au financement de la recherche en psychologie expérimentale sur les attitudes.

Parallèlement, se développent les sondages d'opinion, qui intéressent également les firmes commerciales et les partis politiques, avec la création de l'IFOP en 1938 et de la SOFRES en 1945.

Des recherches plus récentes (Fishbein et Ajzen, 1975) définissent une structure des attitudes en trois composantes :

- affective (attirance/répulsion : émotions)
- cognitive (images, stéréotypes)
- conative (intentions ou décisions relatives à l'action)

Les attitudes apparaissent comme étant intermédiaires entre les représentations sociales, considérées comme éléments stables et fondamentaux, qui fonctionnent comme codes communs aux membres d'une même communauté, et les opinions, ponctuelles et variables, qui manifestent la forme prise par les représentations en direction d'un objet particulier, à travers une prise de position verbale.

Des recherches sur les changements d'attitudes se sont également développées, avec deux théories :

- théorie de l'apprentissage, dans sa version behaviouriste de la séquence stimulus/réponse
- théorie de la consistance cognitive avec Lewin : le problème du changement social se pose en terme de déstabilisation du champ de forces qui structure le champ social et psychologique, soit en ajoutant des forces du côté des motivations que l'on veut voir prédominer, soit en retirant du côté opposé.

Des axes de recherche comme les effets du pouvoir, les changements de normes collectives, la persuasion (Kapferer, 1978), l'argumentation, les processus de décision (Nicosia, 1971) donnent le ton des courants qui caractérisent, surtout aux U.S.A, l'accent mis sur les mécanismes provoqués

de transformation des attitudes « en dépit » des systèmes de valeurs stables et consensuelles au sein des groupes sociaux.

1.2.1.2 Le marketing et les études de public en milieu muséal

En muséologie, les études marketing sont au départ surtout commanditées dans l'idée de s'en remettre en toute sécurité à un professionnalisme méthodologique souvent très valorisé par les bureaux d'étude. Ainsi, celui de Rosalyn Rubinstein²⁶ s'est spécialisé dans les entretiens de groupe, qui l'ont rendu célèbre dans le milieu muséal Outre Atlantique. C'est également dans cet esprit que de nombreuses études réalisées dans les premiers temps d'existence de la Cité des Sciences et de l'Industrie ont été confiées à des cabinets d'étude²⁷ qui s'étaient spécialisés dans le secteur culturel, sans que leur recours implique le moins du monde des préoccupations commerciales, sinon une sorte garantie de principe quant à leur lisibilité et leur facilité d'usage, garantie que des études confiées à des chercheurs pouvaient *a priori* être soupçonnées de ne pas offrir à un moment où très peu d'universitaires étaient identifiés dans ce domaine (qui contacter ? et où ?).

Les préoccupations commerciales, quant à elles, ne sont pas nouvelles au musée, mais elles touchent traditionnellement des secteurs précis de ses activités (tarification, communication publicitaire, éditions commerciales, etc.) parfois regroupés dans des divisions de l'organigramme qui concentrent toute cette dimension commerciale. Elles s'expriment dans l'évaluation à travers le secteur des études de notoriété, de fréquentation, et la détermination de segments de publics, encore relativement éloignés des enjeux directs de programmation et de conception d'exposition.

Ce n'est que récemment qu'une culture marketing commence à remonter des études de fréquentation vers des secteurs qui incarnent les dimensions culturelles du musée, notamment par l'intégration et la synergie de l'action des différents services lors de la préparation des expositions, qui donnent lieu à de multiples opérations et produits dérivés. L'évaluation est évidemment concernée au premier chef par cette percée de la culture marketing, rien ne ressemblant plus à une étude de public qu'une étude de clientèle ou étude de marché, dont le marketing a fait une spécialité.

Cependant, c'est le secteur des évaluations dites sommatives, beaucoup plus traditionnel, qui a été le plus sensible dans un premier temps à cette montée de la culture marketing dans le champ de l'évaluation, notamment avec la volonté des partenaires financiers de disposer d'informations sur les comportements du public dans des expositions réalisées avec leur soutien financier²⁸, les évaluations préalables restant quant à elles très confidentielles et directement inspirées par des problématiques internes à la production des expositions.

La situation change cependant rapidement lorsque des partenaires financiers et industriels participent à la conception : ils sont les premiers intéressés par la découverte des fonds d'évaluation préalables et formatives.

26. Voir notamment Rubinstein (1988) et Rubinstein (1990).

27. Notamment ARCmc et le cabinet P. Coulaud. Voir par exemple ARCmc (1987), Coulaud (1988).

28. Voir par exemple Coulaud (1989).

1.2.2 L'étude des conceptions

L'étude préalable des conceptions, issue de la didactique comme discipline-mère de la muséologie des sciences et des techniques conçue comme technique d'intervention didactique, constitue le courant actuellement dominant dans l'évaluation préalable en milieu muséal.

1.2.2.1 L'étude des conceptions en didactique

L'étude des conceptions en didactique est au coeur de la vocation de la discipline à améliorer l'enseignement des sciences et la diffusion du savoir scientifique, avec, au tournant des années 70, « la redécouverte du rôle central, actif, des apprenants dans la construction de leurs propres connaissances » (Clément, 1993, p. 26).

Le terme « conception » est proposé en remplacement du trop polysémique « représentations » par Giordan et de Vecchi (1987), et Giordan et Martinand (1988), mais la notion hérite des représentations sociales, tout en étant fortement influencée par les travaux de Piaget. Elle intègre notamment la notion d'obstacle à la suite de Bachelard.

Jack Guichard (1990) rappelle que les recherches en didactique reposent en effet sur l'idée que la pensée scientifique se constitue « comme un ensemble d'erreurs rectifiées » (Bachelard, 1938, rééd. 1986, p. 16). Elle suppose la remise en question des conceptions des apprenants. La connaissance de ces conceptions peut permettre de proposer une stratégie didactique plus efficace, dans la mesure où « bien entendu, précise Guichard, la logique de mise en oeuvre s'apparente aux finalités de l'enseignement scientifique ». L'existence de ces pré-savoirs a été observée depuis fort longtemps, Cuvier les prenait en compte dans ses conférences d'anatomie comparée. Du point de vue de la connaissance scientifique et des finalités éducatives, ils s'agit de modèles d'organisation des connaissances encombrés d'erreurs, qui résistent au savoir enseigné si l'enseignement ne les prend pas en compte.

La formation de l'esprit scientifique comme l'appropriation de connaissances scientifiques nécessitent donc un changement dans les modes de connaissances.

Les pré-savoirs sont étudiés chez les enfants pour aider au franchissement des obstacles à l'appropriation du savoir scientifique.

L'étude des conceptions en situation scolaire est très développée, mais dans la mesure où l'exposition scientifique a une fonction didactique, et propose une situation d'éducation informelle, « on peut utiliser les conceptions comme un « moyen de connaître » et de sélectionner des éléments à mettre en oeuvre » (Guichard, 1990, p. 92). « Le savoir faire du concepteur doit donc passer par une connaissance des pratiques de références et des stratégies d'appropriation du savoir et (ou) des lieux par le visiteur » (Ibidem, p. 93). On voit aisément l'intérêt d'études permettant d'aider les concepteurs à transposer un savoir afin de le communiquer aux visiteurs.

1.2.2.2 L'étude des conceptions en muséologie

L'évaluation préalable dans le contexte des musées scientifiques et techniques est pratiquement assimilée aujourd'hui à l'étude des conceptions. Elle suppose une grande distance entre le milieu des producteurs, proche des sources du savoir scientifique, et le « grand public », et elle contribue à justifier et à réaliser le projet de combler un peu de cette distance, qui s'inscrit lui-même dans un idéal démocratique de réduction des inégalités culturelles.

L'étude des conceptions a cependant deux spécificités marquantes, qui posent bien les limi-

tes de la démarche en tant qu'évaluation préalable:

- elle est souvent prise en charge par des chercheurs en sciences de l'éducation dans le cadre de recherches centrées sur les conceptions elles-mêmes,
- dans le cas de la cité des Enfants à la Cité des Sciences et de l'Industrie, il s'agit bien réellement d'une évaluation à des fins muséographiques, mais adaptée au public très particulier des enfants.

Dans les deux cas, le contexte muséologique est mis entre parenthèses, voire évacué : soit que le musée ne soit plus qu'un terrain de recherches, soit que pour un public jeune, le musée soit avant tout envisagé comme un outil éducatif.

Bien que l'étude des conceptions soit une tradition française très développée en didactique, nous allons commencer par aborder le milieu anglo-saxon, qui a beaucoup promu le principe de ces études dans les musées.

1.2.2.2.1 Borun : le musée comme laboratoire pour l'étude des conceptions

De fait, un des phénomènes qui a certainement contribué le plus à éclipser la conception originelle de l'évaluation préalable, mais dans le même temps, à promouvoir l'évaluation préalable, est sans aucun doute la fortune de l'étude des fausses conceptions (« misconceptions ») appliquée au contexte de la muséologie des sciences. Aux Etats-Unis, Borun est constamment citée pour avoir effectué ce type d'études, qui a véritablement fasciné les auteurs. Elle a ainsi mené au Franklin Institute Science Museum une étude de longue durée pour « découvrir les fausses conceptions des visiteurs concernant la gravité et la pression, et pour développer des unités de présentation qui aident les gens à restructurer ces conceptions et à accroître leur compréhension des explications scientifiques » (Borun, 1989, p.135)²⁹. Ce qui est en jeu est un modèle de muséologie scientifique qui doit apprendre (« teach ») de manière efficace, et dont l'outil de base est l'unité de présentation (« exhibit »). L'évaluation préalable se rattache directement à l'évaluation formative car elle sert à accroître la valeur éducative des manipulations (« hands-on science exhibits »). De façon très significative, dans l'exemple que Borun tire de son corps d'enquête, ce qui est apparent, montré, est l'ampleur des erreurs du public en général à propos d'une notion scientifique (relation entre gravité et pression de l'air).

Borun importe la démarche des « science educators » et des « educational psychologists » jusqu'alors préoccupés du contexte scolaire de l'apprentissage des sciences. Apparaît d'entrée de jeu le grand classique bachelardien du-visiteur-qui-n'est-pas-une-page-blanche (« a clean slate »). La relation entre l'évaluation muséale et les sciences de l'éducation est un échange : les sciences de l'éducation apportent une démarche particulièrement riche de perspectives compte-tenu de la mission pédagogique du musée des sciences. Pour Borun, le musée est avant tout un excellent laboratoire pour l'étude des conceptions fausses (ibidem, p. 136)³⁰, car il permet des conditions de recherche privilégiées et des études auprès de nombreuses tranches d'âges.

De même que rapidement s'est répandue une fascination certaine pour l'étude des conceptions naïves de notions scientifiques avec Borun, l'évaluation s'est moins centrée sur des problèmes

29. « The Franklin Institute Science Museum is engaged in an eighteen months-study to discover visitors' misconceptions about gravity and pressure and to develop exhibits which help people restructure these concepts and achieve an understanding of the scientific explanation »

30. « The science museum attracts visitors of all ages, affording an opportunity to study misconceptions across a broad age range. Thus, it is an excellent laboratory for the study of misconceptions ».

spécifiquement muséologiques, encore mal identifiés et encore moins théorisés de manière pertinente par rapport aux logiques d'action, que sur des problèmes d'éducation. Borun annonce clairement que le musée peut offrir des opportunités pour étudier les conceptions auprès d'un éventail de catégories d'âges différents. A la différence de Griggs et Walker qui, comme nous le verrons un peu plus loin, tentent grâce aux évaluations préalables de préfigurer des situations muséologiques et de confronter les visiteurs à des solutions d'adéquation forme/contenu différentes, Borun isole les concepts (relation pression de l'air/gravité) pour les étudier « en soi ». Cette démarche est certes cohérente avec une mission éducative des musées, mais surtout, et Borun le souligne, elle naît de l'opportunité qu'offre le musée d'élargir le terrain d'étude des conceptions naïves, jusque là limité aux situations scolaires. Ce faisant, on fait comme s'il était absolument indiscutable de privilégier ce rôle particulier des musées qui serait de remplir la mission éducative dévolue à l'école (la construction d'un savoir scintifiquement correct) auprès d'un public plus large. On étudie les conceptions naïves parce que c'est important de les étudier pour mieux remplir la mission éducative du musée, mais surtout, parce que le musée offre des possibilités exceptionnelles de mener ces études de conceptions naïves dans un contexte nouveau par rapport aux situations scolaires.

1.2.2.2 Guichard et le public enfant

En France, on trouve dans la thèse de Guichard (1990) une présentation des méthodes d'évaluation inspirées par les recherches sur les apprentissages dans le cadre scolaire, et appliquées au contexte spécifique du musée. Lui-même a mené de nombreuses évaluations pour l'Inventorium et la Cité des Enfants à la Cité des Sciences et de l'Industrie : le recours à l'évaluation préalable intervient pour lui comme la première des trois étapes-clés du diagnostic didactique pour la conception d'une exposition comme processus d'apprentissage à destination d'un public parfaitement ciblé : les enfants de 6 à 12 ans. Dès la définition du projet, le pré-test destiné à rechercher les conceptions des enfants permet de définir des impacts, ceux-ci étant fortement pré-déterminés par la décision initiale du propos à transmettre, et de proposer une mise en objets³¹. Sont aussi recherchés les connaissances antérieures des enfants, leur intérêt pour le thème, et leur questionnement spontané.

Le test de la capacité des enfants à s'étonner et à poser des questions peut inspirer directement la mise en oeuvre de solutions muséographiques, points d'ancrage pour le propos du concepteur. Il est à noter que dans ce type d'évaluation préalable, le public est très ciblé, l'impact visé est spécifiquement muséologique, mais le pré-test est proposé « hors tout contexte », selon les mots mêmes de l'auteur.

Le caractère muséologique est une dimension décidée du point de vue de la conception, ce qui est parfaitement cohérent avec la conception de l'exposition comme outil d'intervention didactique, mais ce qui n'est possible que parce que le statut social de l'enfant et par conséquent son statut de visiteur, sont décidés depuis le monde adulte, conformément au rôle assumé par la classe adulte dans nos sociétés, et au projet social collectif d'éducation, à destination de nos enfants.

31. Dans une seconde étape, les tests des prototypes permettent de préciser les impacts et de repérer les obstacles. Enfin, dans une troisième étape, l'environnement muséologique de l'exposition proprement dite permet de développer plusieurs niveaux de lecture selon les publics et le contexte de visite.

1.2.3 Discussion : les limites d'une caractérisation de l'évaluation préalable à partir de l'évaluation ou des études préalables

Ces deux types d'études, préalables à l'intervention (commerciale, et éducative), trouvent évidemment chacune un terrain d'application possible avec le musée, organisme culturel protéiforme qui peut s'identifier tantôt à l'industrie des loisirs et de la culture, tantôt à un lieu d'éducation informelle.

Il est évidemment difficile de tenir les deux positions, mais à tout le moins, la vocation éducative semble encore avoir le dessus, particulièrement pour le public des enfants.

Ces deux courants d'études préalables n'ont aucune spécificité muséologique, mais dans la mesure où une telle spécificité muséologique fait problème au point d'être contestée dans les centres de culture tels que la Cité des Sciences et de l'Industrie, spécialisés dans les fonctions muséales de présentation et d'éducation, sinon de collecte et de conservation, il peut être aisé de s'appuyer sur les engagements que constituent de fait le recours à l'une ou l'autre étude de public, pour faire « exister » par le biais des résultats obtenus, la vocation d'industrie du loisir dans un cas, la vocation éducative dans l'autre cas.

C'est pourquoi les études des attentes sont une forte tentation pour les institutions culturelles, sommées de rendre compte de leurs résultats vis-à-vis des tutelles, et de justifier des budgets très importants dont elles disposent. Pour de nombreux gestionnaires soucieux de mettre en équation l'efficacité culturelle, la mesure de cette efficacité est spontanément imaginée comme pouvant être réalisée au moyen des études de l'évolution de la fréquentation et de la satisfaction. A la Cité des Sciences et de l'Industrie comme dans les autres établissements culturels de même type, aucune politique de construction d'un outil de mesure de l'impact défini par rapport aux objectifs fondateurs n'a été mise en oeuvre. La fréquentation « inventant » de fait l'impact global de l'institution sur le public, répondre aux attentes et satisfaire ce public semble être le plus sûr moyen d'améliorer cet impact d'efficacité culturelle.

Les études d'attentes sont dans le même temps un véritable repoussoir pour les concepteurs d'exposition, gardiens de la vocation culturelle, soucieux de privilégier la qualité des contenus scientifiques. C'est ainsi qu'ils déclareront volontiers, non sans fierté, avoir pris le contrepied des attentes exprimées, et qu'ils se définiront comme des « garants du contenu » face à toutes pressions qui peuvent menacer l'intégrité scientifique de ce contenu, alors même qu'ils resteront demandeurs d'études d'attentes.

On pourrait s'attendre à ce que ces deux conceptions du rôle de l'évaluation préalable s'affrontent fortement chez ceux qui pratiquent ce type d'évaluation. En effet, elles incarnent deux vocations très contradictoires du musées et des expositions, qui suscitent la tension perpétuelle entre les corps de métiers incarnant la vocation plus culturelle, et les corps de métiers incarnant le souci du développement de l'établissement en tant qu'entreprise culturelle (fréquentation, notoriété, ressources propres, etc.).

Or, nous allons voir qu'il n'en est rien : ces deux logiques peuvent être invoquées simultanément par certains évaluateurs, promoteurs de l'évaluation préalable, qui cherchent à rendre leur activité plus attractive en cumulant les arguments éducatifs et les arguments marketing. Une telle contradiction est rendue possible par la proximité du traitement de la notion de public que les deux démarches impliquent. Dans les deux cas, l'exposition est vue comme un moyen d'intervention sur le public, un dispositif médiatique au sens d'une technologie produisant des effets.

Dans les deux cas, études marketing et études des conceptions, le « public » n'est pas un groupe constitué sur la base d'un lien social volontaire. Il est au contraire la cible d'une action volontariste.

Dans le cas du recours à des études préalables de conceptions, le public est la population des enfants que la communauté des adultes mène à l'âge adulte en lui transmettant l'héritage culturel collectif. Le consensus sur la pertinence de la mission éducative des établissements culturels vis-à-vis des enfants est quasi-absolu et fonde notre culture : c'est la communauté des adultes-parents, producteurs, accompagnateurs, relais, qui constitue le groupe constitué sur la base d'un lien social volontaire, face au public des enfants.

Dans le cas du recours à des études marketing, le public n'est pas non plus un groupe fondé sur un lien social volontaire (les consommateurs, les usagers des services publics sont cependant parfois sommés de constituer de tels groupes sociaux « actifs » collectivement), mais ils ne sont pas non plus une cible déterminée *a priori* dans une institution culturelle comme la Cité des Sciences et de l'Industrie et la plupart des établissements comparables, qui n'ont pas de politique marketing dans les faits : du point de vue des études d'attentes, le public est concrètement un ensemble d'individus ayant réagi à un dispositif prédéterminant son statut.

Nous allons développer dans le sous-chapitre qui suit cette promotion de l'évaluation par les bénéficiaires qu'elle offre, révélant une conception d'elle-même comme outil au service de la fabrication d'un dispositif technologique destiné à produire des effets « à la demande » en quelque sorte. Mais dans le même temps, nous verrons que ces mêmes évaluateurs changent de point de vue avec le passage à l'acte, comme si l'exercice même de leur pratique les contraignait inévitablement à lui prêter, en fin de compte, un autre sens, qui échappe à l'intentionnalité première, et qui, de ce fait, révèle une dimension de la démarche qui dépasse le statut d'outil au service de la fabrication d'un autre outil.

2 L'évaluation préalable à travers le discours des évaluateurs

L'analyse du discours de ces auteurs, au-delà du contenu informatif de ce qui est dit, nous révèle des dimensions fondamentales de l'évaluation préalable comme pratique vécue d'interactions avec les visiteurs interrogés en tant que représentants du public.

2.1 Les évaluations préalables à travers les objectifs et les résultats attendus chez les auteurs anglo-saxons.

Rappelons tout d'abord que Griggs (1984) considère que l'évaluation préalable, analogue à une étude de marché, se définit dans son principe par les trois types de résultats qu'elle permet d'obtenir concernant :

- ce que les visiteurs savent du thème
- leurs fausses conceptions (« misconceptions »)
- ce qui les intéresse.

Mais l'étude préalable particulière que Griggs décrit ensuite ne relève pas de l'étude de marché, ni même d'une étude de public qui serait réalisée à un stade précoce de la conception. Il s'agit beaucoup plus de l'ensemble d'une démarche préalable incluant le recours à des applications de la recherche en psychologie, et surtout, à des résultats d'évaluation fréquemment obtenus et généralisables. L'évaluation préalable devient un bricolage *ad hoc* qui permet de fonder la conception d'une exposition sur une connaissance du public, réalisée à des niveaux multiples. Ainsi, l'exploitation de l'évaluation sommative, considérée par Griggs comme ayant une visée théorique (élaboration d'une théorie de la visite) est à verser dans la démarche de l'évaluation préalable. Celle-ci est alors une démarche d'exploration et d'études préliminaires nourrie par une riche expérience des visiteurs, de leurs conceptions, de leurs connaissances de leurs intérêts, de leurs pratiques, vis-à-vis du thème particulier de l'exposition, vis-à-vis des expositions en général, et plus largement encore, par une connaissance théorique des mécanismes de la perception.

Walker (1989), du Royal Ontario Museum, se réfère d'emblée à Griggs, et définit l'évaluation préalable avant tout par la place, dans le processus de conception, mais plus encore par la relation étroite à la programmation, puisque ces évaluations sont incluses dans une démarche d'équipe et dans un processus de programmation de rénovation des salles du musée.

Les résultats attendus dans celles qui ont été menées effectivement diffèrent légèrement de ceux que Griggs décrit. Il s'agit de résultats sur :

- les intérêts des visiteurs
- leurs connaissances préalables
- leurs activités et préférences

On remarque qu'à travers l'association de ces trois types de résultats, c'est un degré d'implication et d'engagement par rapport au thème qui est recherché chez les visiteurs.

C'est avec l'article de Screven « Uses of evaluation before, during and after exhibit design » (1990), un changement important se produit dans la façon de définir l'évaluation préalable : l'évaluation préalable est présentée d'une part comme un stade précoce du processus d'évaluation, avant l'évaluation formative qui en est le prolongement direct (il est remarquable que Screven parle déjà des « exhibits » à propos de l'évaluation préalable) et d'autre part par la diversité des informations qu'elle permet de recueillir auprès des visiteurs. Screven fait un peu comme s'il souhaitait dire tout ce qu'il y a à dire qui puisse mettre en valeur la démarche.

Chez Griggs et Walker, elle est également mise en valeur, mais seulement pour la diversité d'approches et d'applications possibles chez le premier, seulement en tant que démarche inscrite dans un processus de programmation, et centrée sur le recueil d'un type d'informations précises et limitées pour la seconde.

Screven promeut une évaluation préalable capable de répondre à tous types de questions concernant le public, bien qu'elle soit décrite comme pouvant être parfaitement intégrée à la conception.

La promotion de l'activité passe par sa dé-différenciation. Comme si Griggs et Walker, professionnels internes aux musées, communiquaient malgré tout le point fort d'une démarche dont ils ont effectivement tiré parti, tandis que Screven, promoteur ardent de l'évaluation, tentait d'intéresser un maximum d'utilisateurs potentiels.

En effet, Screven ne se réfère pas à des études effectivement réalisées et décrites, mais tente de présenter l'évaluation préalable en soi.

La gamme des résultats possibles est très large :

- « *Les savoirs et les préconceptions des visiteurs concernant le thème de l'unité d'exposition, leurs styles cognitifs, les contraintes de temps, attitudes, motivations* »³² (Screven, 1990, p. 38),

et plus loin dans le même article :

- « *les besoins des visiteurs, leurs attitudes, leurs conceptions fausses, et ainsi de suite* »³³ (ibidem, p. 40)

et plus loin encore :

- « *les savoirs initiaux, expériences, conceptions fausses, attitudes à l'égard des thèmes projetés* »³⁴ (ibidem, p. 40)

et encore :

- « *les attitudes existantes, cadres de référence, points de vue familiers, fausses conceptions, croyances* »³⁵ (ibidem, p. 40).

Ces quatre énumérations successives dans le même article, chacune différente de la précédente, donnent l'impression d'échantillons pris dans un fonds inépuisable de types d'informations possibles.

32. « Visitors'existing knowledge and preconceptions about the exhibit topic, their learning styles, times constraints, attitudes, motivations, etc. » .

33. « Visitors needs, attitudes, misconceptions and so on » .

34. « Entering knowledge, experiences, misconceptions, attitudes toward intended topics »

35. « Existing attitudes, frames of references, colloquialisms, misconceptions, beliefs »

L'utilisation des connaissances ainsi obtenues auprès du public est plus ou moins détaillée selon les auteurs. A ce sujet, Screven rappelle les objectifs de la conception : à la différence de Griggs, pour lequel l'objectif n'est pas forcément de modifier quelque chose chez le visiteur mais de s'en faire comprendre, Screven donne une liste des différents points pour lesquels la conception souhaite parvenir à des modifications observables chez le visiteur :

« des comportements, des attitudes, des sentiments, l'envie d'apprendre plus, l'aptitude à apprendre, et des connaissances »³⁶ (ibidem, p. 39).

Les informations apportées par l'évaluation préalable peuvent permettre d'aider à atteindre ces objectifs grâce à des décisions du type :

« Décider des objectifs principaux des unités d'exposition, et fixer leur hiérarchie et leur présentation, décider du vocabulaire, des moyens de motiver l'attention et l'intérêt des visiteurs, de la mise en forme des textes, des titres, des éléments graphiques, et surtout, traiter distorsions qui peuvent exister à cause des préconceptions des visiteurs concernant le thème d'une unité d'exposition »³⁷ (ibidem, p. 38).

Plus loin :

« L'évaluation préalable peut aussi directement modifier les priorités fixées par l'équipe de conception pour les dimensions éducatives des unités d'exposition et leurs objectifs »³⁸ (ibidem, p. 40).

Et plus loin encore :

« L'évaluation préalable peut également aider à choisir les supports et les stratégies de conception, car elle peut permettre d'identifier les préférences des visiteurs ciblés en matière de supports, et leurs styles cognitifs »³⁹ (ibidem, p. 41).

Nous voici revenus dans une approche marketing, avec la segmentation du public.

Et enfin, comme chez Griggs, l'évaluation permet d'éviter les erreurs :

« De telles informations mettent en évidence les sources de confusion possibles et les résistances qui peuvent apparaître lorsque les visiteurs sont confrontés aux thèmes des unités d'exposition »⁴⁰ (ibidem, p. 40).

Screven est le seul à proposer de manière aussi profuse et détaillée la manière dont les résultats peuvent être pris en compte. Cela est dû en grande partie au fait que pour lui, l'évaluation préalable remplit le même rôle que l'évaluation formative à un stade un peu plus avancé, à savoir, à l'échelle de l'unité d'exposition (l'« exhibit ») : lever les obstacles à la réalisation des objectifs pédagogiques, à un stade où les choses sont encore moins déterminées, où les potentialités sont encore plus nombreuses.

On retrouve chez Rubinstein l'idée que l'évaluation préalable sert à obtenir de l'information sur « le public-cible prévu de l'exposition »⁴¹, informations telles que :

-
36. « Behaviours, attitudes, « feelings », interest in learning more, learning to learn and knowledge » .
 37. « To decide for major exhibit goals and their priorities, exhibit layouts, terminology, approaches to motivating visitor attention and interest, text formats, headlines, graphics and particularly, to deal with distortions that occur from visitor preconceptions about an exhibit's topic »
 38. « Front-end evaluation also can directly alter the priorities the exhibit team assigns for exhibit teachnig points and goals »
 39. « Front-end evaluation also helps selects media and design strategies because it can identify media preferences and learning styles of target visitors »
 40. « Such information alerts you to sources of potential confusion and resistance that might occur when visitors are confronted with exhibit topics »

« le bagage initial, y compris les fausses conceptions et les savoirs naïfs, mais aussi les centres d'intérêts et les attentes en rapport avec les éléments d'exposition prévus et les thèmes » (Rubinstein, 1990, p. 87)⁴².

L'objectif est encore d'éliminer les risques d'erreurs dus à de fausses idées que les concepteurs peuvent se faire du public. Les évaluations conduisent à :

« préciser en connaissance de cause les publics cibles, les objectifs, la structuration de l'information, la muséographie, etc. » (ibidem, p. 87)⁴³.

La nature des résultats de l'évaluation préalable devient précise lorsque les auteurs ont en tête des études particulières, elle atteint un degré d'indifférenciation étonnant lorsque les auteurs, comme Screven, essaient de généraliser et de conceptualiser par rapport à la démarche plutôt que par des exemples. L'évaluation préalable à ce stade semble devoir échapper à tout fondement théorique, et ne pouvoir se définir que par les services qu'elle peut rendre. Seules les « fausses conceptions » donnent quelque relief théorique aux énumérations. Il faut d'ailleurs remarquer que seule l'étude des conceptions s'est jusqu'ici nettement individualisée dans le champ des évaluations préalables en muséologie par l'effet d'une convergence très nette entre des enjeux de recherche et des objectifs de conception spécifiques pour le public enfant.

On pourrait poursuivre encore longtemps cette revue descriptive et typologique de l'évaluation préalable décrite par les auteurs avec des énumérations toujours inachevées de tous les résultats potentiels et de tous les usages que l'on peut en faire.

Mais nous préférons tenter une approche un peu différente de ces mêmes auteurs : une analyse plus fouillée de cette même littérature comme source existante pour comprendre le décalage entrevu chez Griggs et Walker entre la promotion de la démarche de principe et ce qu'ils choisissent de mettre en valeur lorsqu'ils rendent compte d'une étude particulière.

2.2 Les textes à la loupe chez les auteurs : à la recherche du sens réel de la démarche

2.2.1 Griggs : à la recherche du public expert

Ce qui frappe tout de suite dans l'article de Griggs (1984), c'est le fait que lorsqu'il passe d'une définition et un commentaire général sur l'évaluation préalable à l'exemple précis de l'évaluation préalable entreprise pour l'exposition « British Natural History », il apparaît immédiatement que les principes théoriques sont totalement absents dans l'évaluation préalable entreprise par Griggs telle qu'il la décrit : celle-ci apparaît comme une démarche de communication en actes plus qu'un recueil et un traitement de données en provenance du public.

Sa préoccupation immédiate est la sélection d'un échantillon de public qui corresponde au public de l'exposition tel que déterminé à l'avance, préoccupation fort peu apparente chez les auteurs dans notre revue descriptive du point de vue de l'évaluation préalable « en soi ». La nature de ce public-cible (les amateurs d'histoire naturelle, c'est à dire ceux qui ont plus qu'un intérêt occasionnel pour l'histoire naturelle et qui ont un degré d'engagement dans l'étude de l'histoire naturelle) conditionne entièrement le besoin d'une information très spécifique : de quatorze entretiens longs

41. « The prospective target audience of the exhibition »

42. « Background knowledge including misconceptions and naïve notions as well as interests and expectations with respect to the proposed exhibits and subject matter ».

43. « Lead to informed development of refinements of proposed target audiences, objectives, structure of information, interpretation and design approach **and so on.** »

seront tirés des informations sur le type de présentation prévue (présentation taxinomique de spécimens ou bien présentation contextualisée) : on recherche un consensus dans le public cible concernant ce qu'il veut de l'exposition. Griggs choisit même de raconter :

« *Plusieurs visiteurs insistèrent sur le fait qu'ils ne voulaient pas voir des rangées de papillons épinglés* » (Griggs, 1984, p. 419)⁴⁴.

L'exposition a du être axée sur le thème de l'habitat « pour proposer un outil plus fonctionnel au public cible » (ibidem)⁴⁵.

Tout est important dans cette première description d'évaluation préalable. Comme il arrive souvent, ce qui a été publié ensuite a rendu compte d'une diversification des objectifs, des méthodes, des démarches, des possibilités, qui a considérablement amorti et brouillé la portée de cette dynamique originelle, fondatrice, du recours à l'évaluation préalable : anticiper la relation au public de l'exposition, dans une sorte de simulation où le rôle donné au visiteur est un rôle d'expert, à tout le moins, de partenaire privilégié.

Dans cette démarche d'origine, l'évaluation préalable est née non pas comme type d'enquête de public, non pas comme outil technique d'optimisation de la conception pédagogique, mais comme une des modalités d'un rapport privilégié avec un public privilégié, éclairé. Imaginons un instant que l'évaluation préalable ait été envisagée pour tester la pertinence et la légitimité du choix *a priori* d'un public d'amateurs auprès du public du musée dans son ensemble : on a immédiatement la ligne de fracture entre l'évaluation préalable « en soi », réservoir de possibilités, et l'évaluation préalable telle qu'elle est née, d'une relation pré-déterminée à un public privilégié, comme optimisation de cette relation.

On remarque que le public est interrogé sur ce qu'il veut de l'exposition et on cite dans l'article, comme résultat significatif, ce qu'il ne veut pas : on radicalise encore ce statut d'expert vis-à-vis des aspects les plus techniques de la conception elle-même. Le visiteur est jugé compétent pour juger du bien fondé des présentations, parce qu'il est impliqué et engagé dans le thème lui-même. Cet appel au jugement est fondamental, quand on sait à quel point ce concept de jugement a joué au détriment de l'évaluation. C'est véritablement ce statut de connaisseur et même celui d'amateur, bien défini au XVIIIème, qui est ici utilisé pour construire le public et le rendre acteur.

Il y a dans le même temps deux démarches liées : la définition d'un public partenaire et le recours à l'évaluation préalable. On a envie de dire que le public doit être connaisseur pour être partenaire.

Tout l'article de Griggs reflète la contradiction qu'on retrouve aujourd'hui en permanence dans l'évaluation et dans la pratique muséale dans son ensemble, entre des positions de principes « théoriques » (ou politiques) qui mettent en valeur l'évaluation préalable par la richesse des possibilités d'usage qu'elle offre, et la pratique réelle, qui lorsqu'elle est racontée, n'a rien d'une illustration de ces principes de base, mais qui est d'une autre nature. En effet, la pratique réelle échappe aux principes théoriques car elle fait accéder à une expérience : celle de réaliser déjà la rencontre avec le public cible de l'exposition et d'avoir déjà son avis.

44. « Several visitors emphasized that they did not want to see butterflies pinned up in rank » .

45. « To provide a more functional tool for the target audience » .

2.2.2 Walker : le jugement du public en phase de projet

Dans l'article de Walker (1989), l'auteur rappelle que des évaluations préalables ont déjà été menées au British Museum of Natural History et annonce que dans le cadre de la programmation de nouvelles salles du musée, « des évaluations préalables ont également été menées au Royal Ontario Museum mais elles n'ont pas été publiées non plus » (Walker, 1989, p. 140)⁴⁶. Il s'agit des évaluations menées pour les salles « Ancien East », « Europeans », et « Birds ».

L'équipe voulait déterminer :

« les centres d'intérêts des visiteurs, leurs connaissances préalables et leurs préférences dans des domaines liés aux arts décoratifs européens, et à la présentation de tels objets » (ibidem, p. 140)⁴⁷.

Les objectifs, on l'a remarqué plus haut, reviennent à rechercher un degré d'implication par rapport au thème (la recherche des activités : recherche des pratiques des curieux, amateurs et connaisseurs), et à connaître leurs préférences quant au type de présentation.

L'échantillon se veut cette fois représentatif du public du musée (140 visiteurs), mais on cherche à isoler dans cet échantillon des fractions correspondant à différents degrés de proximité au thème. Walker choisit là encore de rendre compte de l'étude en présentant un résultat qui concerne la préférence exprimée par la personne interrogée face à deux types de présentations des objets : non contextualisés, ou bien contextualisés au moyen d'un scénario ou d'un environnement reconstitué.

Les visiteurs s'avèrent être bien informés et pratiquent des activités liées à l'histoire et l'art de l'Europe (violin d'Ingres, visites, suivis de cours, etc.) : le critère qu'elle privilégie dans la présentation de l'étude n'est donc pas un niveau de connaissances ou d'intérêt, mais un degré d'implication directe par rapport au thème.

Contrairement à Griggs, elle n'a pas pré-déterminé son public-cible sur ce critère, mais elle n'en recherche pas moins chez les visiteurs du musée la nature de leur implication par rapport au thème, comme si elle recherchait aussi cette relation de base avec un public partenaire : c'est là encore ce critère d'implication qui qualifie pour elle le public, beaucoup plus que des critères socio-démographiques classiques. Elle aussi, comme Griggs, les interroge sur les types de présentation possibles et décrit :

« même les visiteurs ayant des loisirs liés aux Beaux-Arts privilégient clairement les panneaux thématiques » (ibidem, p. 141)⁴⁸.

C'est une véritable rhétorique de la légitimité qui est en oeuvre : « même ceux qui... », et qui tranche curieusement avec la formulation qu'on imaginerait plus aisément aujourd'hui : « les visiteurs qui n'ont aucune pratique privilégient... » : la légitimité dans ce dernier cas est celle du vulgarisateur qui cherche à réduire des distances, ou plus exactement des inégalités culturelles.

« Ces observations suggèrent que les idées traditionnellement admises, selon lesquelles les visiteurs avertis n'ont pas besoin de présentations aussi riches en information que les visiteurs non avertis, peuvent être remises en cause » (ibidem, p. 142)⁴⁹.

46. « Some front end evaluation have also been carried out at the Royal Ontario Museum over the past few years of the Gallery Development Program but these also have not been published » .

47. « visitors interests, and prior knowledge, activities and preferences in the areas related to European Decoration Arts and to the display of such objects » .

48. « Even sample visitors who had fine art-related hobbies clearly ranked the thematic poster first » .

Elle conclut en décrivant le prise en compte effective des préférences exprimées par les visiteurs, qui vont dans le même sens que les évaluations de Griggs.

De façon encore plus marquée que chez Griggs, Walker se sert de l'évaluation préalable pour entre en contact avec un public partenaire. Il est piquant de constater qu'elle réinvestit cet intérêt au titre de résultats scientifiquement acquis, en avançant la découverte inédite d'un besoin de présentations aussi riches en informations chez les visiteurs avertis que chez les non-avertis.

2.2.3 Rubinstein : l'effacement du sens d'une démarche qui reste encore sensible

La plupart des autres articles traitant de l'évaluation préalable perdent cette perspective : on y trouve plutôt une mise en valeur de la variété des informations qu'elles permettent d'obtenir sur le public.

On retrouve par exemple cette vision très extensive de l'évaluation préalable chez Rubinstein, mais même chez elle, il subsiste la trace de ce qui est réellement important pour le praticien, au-delà, ou à l'origine, de l'énumération des informations possibles.

Dans une première partie d'un de ses articles, elle cite les résultats que l'on peut obtenir par l'évaluation préalable :

« le bagage initial, y compris les fausses conceptions et les savoirs naïfs, mais aussi les centres d'intérêts et les attentes en rapport avec les éléments d'exposition prévus et les thèmes » (Rubinstein, 1989, p. 90)⁵⁰.

Mais un peu plus loin, après avoir présenté la méthode des groupes d'entretien, elle cite les types de résultats que cette méthode a permis d'obtenir :

« les réactions et attitudes du public vis-à-vis du concept d'une exposition, les attentes et suggestions de thèmes d'unités d'exposition, l'intention de visiter ou non et pourquoi, aussi bien que le bagage initial de connaissances (ou de fausses conceptions) concernant le thème de l'unité d'exposition » (ibidem, p. 90)⁵¹.

Il y a purement et simplement une inversion entre les deux formulations successives : ce qui est mis en avant des résultats qu'elle connaît pour les avoir obtenus grâce à sa méthode, c'est encore une fois des suggestions et des attentes, et secondairement seulement, des connaissances.

Nous ne sommes pas surpris de trouver encore un peu plus loin que :

« les groupes-cibles permettent d'identifier des thèmes qui importent réellement aux participants (le public cible de l'exposition) » (ibidem, p. 90)⁵².

Même si la méthode elle-même et l'orientation nettement marketing de Rubinstein est pour beaucoup dans la manière de valoriser le type de résultats obtenus, c'est encore une fois l'expérience vécue de l'évaluations vécue qui semble prendre le pas sur les généralisations de principe, et qui amène un changement de perspective. A la différence de Griggs et Walker cependant, Rubinstein ne

49. « These observations suggests that the traditional assumption that informed visitors do not require as much information in exhibits as unformed visitors may be a false one »

50. « Background knowledge including misconceptions and naïve notions, but also, interests and expectations about the exhibit topic » .

51. « Audiences reactions and attitudes towards the concept of an exhibition and why, expectations and suggestions for topics and exhibits, interests in attending or no attending and why, as well as general background knowledge (or misconceptions) about the exhibit topic »

52. « Focus groups can identify issues which really matter to participants (the exhibition target audience) »

centre pas son article sur des études précises, elles ne les évoque qu'à titre d'exemples, mais cela suffit pour faire voisiner dans le même article les deux conceptions de l'évaluation préalable.

De façon caractéristique elle fait suivre le terme « participants » de l'expression « le public cible de l'exposition »⁵³ expression placée entre parenthèses. Cette mise en parenthèses est ambiguë : les participants représentent-ils le public cible de l'exposition ? En quel sens ? Statistique ?, Symbolique ? Moral ? S'agit-il du rôle pris par les participants au groupe ? Du rôle qui leur est conféré par les évaluateurs ? Du rôle qui est inféré après coup à partir des résultats ? On saisit là sur le fait, l'indétermination du concept de public dans la pratique d'évaluation.

En fin de compte, ce qui s'exprime le discours de l'auteur sur l'évaluation préalable, c'est la valeur du degré d'engagement des visiteurs par rapport à un thème.

2.2.4 Du recueil de la critique au recueil des idées fausses : deux conceptions différentes du public

Pourquoi Screven et d'autres auteurs ne mettent-ils pas d'emblée en avant les attentes et besoins que les visiteurs semblent exprimer si fortement, au point qu'ils viennent au premier plan dans les résultats des exemples cités chez Griggs, Walker, et dans une moindre mesure Rubinstein ? On le comprend mieux à la lecture des « huit idées fausses à propos d'évaluation »⁵⁴ recensées par Screven (Screven, 1990, p. 59).

Il commence précisément par celle-ci :

« les attentes et besoins, etc., favorisent un traitement superficiel » (ibidem, p. 60)⁵⁵

et il combat cette idée fautive en argument : rien à craindre, puisque le personnel des musées et les experts restent l'instance de décision ultime en ce qui concerne le message des unités de présentation et la priorité qui leur est donnée.

Ce qui est présenté comme pouvant être le danger de l'évaluation préalable tient précisément à ce qui est présenté comme fondamental chez Griggs et Walker : l'initiative donnée au visiteur pour décider de quelque manière du traitement muséologique. C'est pourquoi Screven précise que la décision relève exclusivement, en dernier ressort, du pouvoir de décision du professionnel : l'évaluation préalable apporte de l'information, elle ne contraint pas, elle n'institue pas une relation et les obligations imprévues qui peuvent en découler.

On retrouve chez Guichard la même volonté de préciser que « c'est le concepteur qui reste responsable du choix des connaissances et de leur organisation », la conception pouvant être « régulée par la prise en compte du point de vue du visiteur » (Guichard, 1990, p. 93). Ce statut de responsable est d'autant plus légitime dans une mission de démocratisation culturelle qui confère à l'auteur la tâche de réduire la distance à son destinataire : son capital culturel lui assure tout autant une proximité aux savoirs qu'il transmet, qu'une supériorité dans la compréhension des enjeux culturels qui justifient son action : le fait d'avoir des destinataires non volontaires, rebutés, rétifs, n'a jamais constitué dans l'enseignement une mise en cause de cette capacité à savoir « pour deux » en quelque sorte, ce qui convient au destinataire, et sous quelle forme lui transmettre.

53. « The exhibition target audience »

54. « Eight misconceptions about evaluations »

55. « The needs and expectations of visitors uncovered by front-end evaluation encourages superficial treatment of topics and panders to visitor interests rather than an expert's view of the topics ».

Il y a cependant une différence de taille entre la situation de visiteur expert mise en valeur par Griggs et Walker, et celle qui est commentée par Screven et Guichard : les visiteurs de Griggs et Walker sont des « amateurs » : ils sont proches des « auteurs ». Screven pense incontestablement avant tout au public des « profanes » à qui il faut continuellement penser et se référer, et qui sont la cible véritable de la mission d'éducation scientifique du musée. Guichard pense au public des enfants, qui sont à un stade encore précoce de développement du savoir. L'existence d'une fracture nette entre le milieu de la conception et des experts, et celui des visiteurs profanes, se manifeste dans la répulsion à l'égard de toute dérive démagogique que constituent les études d'attentes, hors mission culturelle, et corrélativement, dans l'intérêt pour les études des fausses conceptions ou conceptions naïves du visiteur pour l'identification des obstacles à la transmission.

En matière de muséologie scientifique, cette distinction entre le public et les experts serait d'autant plus forte que l'esprit pré-scientifique se différencierait radicalement de l'esprit scientifique. Dans le contexte particulier de la muséologie scientifique, il y a une sorte de redoublement entre la rupture initié/profane dans le cercle initiatique, qui détermine les monopoles de la production des biens symboliques chez les groupes sociaux⁵⁶, et la rupture a-scientifique/scientifique chère à la psychologie génétique et à la psychologie sociale⁵⁷.

56. Voir Bourdieu (1971).

57. A la différence près la pensée a-scientifique et la pensée scientifique sont étudiées dans un rapport inverse selon qu'elles sont décrites l'une par rapport à l'autre par la psychologie génétique ou par la psychologie sociale. Dans le premier cas, la pensée scientifique succède par rupture à la pensée a-scientifique acquise dans l'enfance. Dans le second cas, les sciences constituent la source même de la pensée sociale de sens commun qui les transforment en les intégrant aux représentations et idéologiques. Voir Moscovici (1983).

3 Discussion finale du premier chapitre : les glissements progressifs d'une notion

L'évaluation, lorsqu'elle est définie pas les résultats qu'elle permet d'obtenir et la prise en compte du public qu'elle autorise en tant qu'outil au service de la conception, est on l'a vu une démarche curieusement indéterminée, puisqu'en tant que telle, elle peut répondre à des objectifs très divergents, éducatifs, commerciaux, relationnels⁵⁸.

Cette indétermination s'accroît encore quand on remarque que l'évaluation peut ne pas être une démarche au service de la conception, mais qu'elle peut se prêter à différentes déformations : elle peut ainsi être pratiquée en tant que recherche par des chercheurs qui s'intéressent avant tout aux conceptions, et trouvent un terrain d'étude intéressant dans le musée.

Par contre, nous avons largement traité plus haut le cas d'évaluations préalables dont la portée a fait l'objet d'une transformation sous l'influence des choses dites par les visiteurs interrogés : quand Rubinstein (1989) cite parmi les résultats de son groupe cible, l'identification « des thèmes qui importent réellement aux participants », résultat qui ne rentrait nullement dans ses objectifs initiaux, il s'agit bien de rendre compte du fait que des participants aux groupes qu'elle a animés ont saisi l'occasion de l'entretien pour faire passer un message qui l'a touchée et qu'elle retransmet au titre des résultats possibles des études préalables. Les visiteurs interrogés ont pris un certain pouvoir dans la situation d'entretien, pour ainsi faire passer leur intérêt.

Les visiteurs ont donc une possibilité d'orienter la portée de l'évaluation même si les objectifs de celle-ci sont pré-déterminés. C'est là très certainement une des causes de l'ambiguïté relevée dans la littérature entre les objectifs de l'évaluation (quelles informations on décide d'obtenir) et les possibilités de l'évaluation (quelles informations on obtient). On a un mouvement constant entre ce que l'on cherche à obtenir par rapport à des objectifs pré-définis :

« Les méthodes d'évaluation employées dépendant du type d'information recherchée » (Screven, 1990, p. 38)⁵⁹

et ce qu'on fixe comme objectif *a posteriori* parce qu'on a trouvé du nouveau, imprévu, dans ce que les visiteurs ont dit en fin de compte :

« la question fondamentale est la suivante : comment allez-vous utiliser l'information ? » (ibidem, p. 36)⁶⁰.

On a vu dans les paragraphes précédents que l'évaluation prend un sens différent selon qu'elle est modélisée en fonction d'objectifs, dans une vision programmatique, ou bien vécue, et « subie » de l'intérieur d'un lieu muséal. La tension entre les deux modes est sensible parfois chez les mêmes auteurs, selon qu'ils racontent ou qu'ils formalisent la démarche d'évaluation dans le même article, comme chez Griggs, Walker et Rubinstein.

Comment se fait-il qu'une telle contradiction existe entre une conception « vécue » de l'évaluation comme mode de dialogue avec un public d'élite exerçant son jugement, et une conception

58. Encore, nous ne développerons pas ici une possibilité d'intégration des résultats des évaluations préalables à la conception. Lionel Charles, membre de l'équipe de conception de l'exposition « L'Homme et l'environnement » à la Cité des Sciences est de l'Industrie, nous a ainsi confié l'idée que les résultats d'évaluations préalables pouvaient de son point de vue intéresser en tant que savoir en sciences sociales susceptible d'être inclus dans le contenu du thème traité.

59. « Which methods are appropriate depends on the type of information you are seeking »

60. « The basic question is : what are you going to do with the information ? » .

« formalisée » de l'évaluation comme pourvoyeuse d'informations au service de la réalisation des objectifs de l'action de communication qu'est l'exposition ? Et comment se fait-il que la conception vécue ait été à ce point enfouie qu'il n'en reste plus trace dans l'évaluation préalable telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, ou plutôt telle qu'on en parle aujourd'hui ?

Au coeur de cette contradiction réside certainement une dimension importante de l'évaluation, forcément mal maîtrisée puisque ce sont les évaluateurs qui tout à la fois parlent de leur expérience et proposent la manière dont l'évaluation participe à l'édification théorique de la muséologie.

L'écart entre le récit et la formalisation est un débordement de la dynamique de l'évaluation au-delà de la place qu'elle occupe dans le projet de ses promoteurs. Ou plutôt, il est un déplacement du sens de cette démarche depuis le projet, vers la place qu'elle occupe hors tout objectif dans le fonctionnement d'un espace public tel que le musée : les auteurs-évaluateurs sont en quelque sorte « débordés » par leurs résultats.

Nous allons voir dans le chapitre suivant, comment substituer à la vision fonctionnaliste de l'évaluation préalable vue du point de vue de l'évaluation, une vision qui intègre la caractérisation de l'exposition comme espace public, et la caractérisation du public par rapport à cet espace public et non plus par l'évaluation.

CHAPITRE 2 : DE L'ESPACE PUBLIC AU MEDIA : LA NOTION DE « PUBLIC » EN MUSEOLOGIE

Il est essentiel, dans une perspective de recherche, de dissocier clairement l'évaluation et le public. Dans l'usage courant fait de la démarche d'évaluation, le concept du public est un « allant de soi » tant il est pratiquement soudé à l'évaluation. Or, on l'a vu, évaluation et public se cachent l'un l'autre. Ou plutôt, on peut décrire le public sous de nombreuses dimensions grâce aux évaluations, mais on ne peut penser le concept de public par l'évaluation : l'évaluation ne fonde pas le public, tout au contraire, c'est la présence perpétuelle du public, soudé à l'exposition, qui fonde l'évaluation.

Dans ce deuxième chapitre, nous allons tenter de saisir le concept de public en nous dégageant de l'évaluation.

Dans un premier temps, nous nous appuyerons sur une analyse historique qui permet de définir le public comme élément de l'espace public lors de l'avènement des expositions comme phénomènes liés à la constitution de l'espace public. Ce type d'analyse nous permettra d'interpréter le sens de la démarche d'évaluation préalable chez des auteurs comme Griggs et Walker, qui restent cependant très minoritaires.

C'est pourquoi, dans un deuxième temps, on s'attachera à retracer la transformation des musées et du rapport au public après la fin du XVIIIème siècle. C'est cette transformation qui a selon nous imposé progressivement le musée des sciences comme outil pédagogique à destination d'un public-cible, et une conception dominante de l'évaluation au service de cet outil. Cependant, cette conception doit être fortement relativisée à la lumière d'autres conceptions de la relation public/musée, qui s'incarnent dans d'autres types de muséologies que celles qui se sont développées dans les musées des sciences, dans des approches privilégiant l'expression. La conjonction dans l'exposition thématique de ces deux courants très différentes : mission éducative, et langage muséographique expressif, suscite une crise des relations publics/musées qui se traduit par une pression croissante sur l'évaluation.

Enfin, dans un troisième temps, nous développerons un regard plus analytique de la place du public et de l'évaluation dans les différents modèles de la muséologie contemporaine.

Il s'agira à travers cette mise en perspective, de sortir la question du public dans les musées du point de vue interne des objectifs de conception dont cette notion est souvent prisonnière. L'évaluation, souvent subordonnée à la conception d'exposition et au recours que cette conception d'exposition fait du public, ne fait elle-même souvent qu'extérioriser illusoirement ce public interne aux objectifs de conception, en lui créant un monde du dehors tout relatif, qui lui permet à tout le moins d'objectiver ce public dans ce dehors maîtrisé. Mais nous avons vu dans le premier chapitre que le phénomène du public, dans sa signification et ses manifestations, déborde nécessairement l'évaluation et peut même s'avérer définir à son tour le sens de celle-ci.

Cette question du public sera restituée dans le contexte beaucoup plus extérieur de l'espace public qu'est le musée en général, et l'exposition en particulier : on a alors quelque chance de saisir le phénomène du public « en visite » dans le lieu d'exposition, désolidarisé de la question de l'évaluation, mais toujours vu dans une perspective muséologique, qui n'est pas forcément celle de la sociologie de la culture⁶¹.

61. Le phénomène de la visite a ainsi été largement étudié à travers ce qu'ils révèle des déterminants de la pratique culturelle. On pense évidemment à Bourdieu et Darbel (1966).

1. Le public comme élément de l'espace public d'exposition

Dans cette section, nous passerons à plusieurs reprises de l'analyse historique à la pensée contemporaine en muséologie : en effet, notre propre analyse n'est pas historique, elle s'appuie sur une analyse historique dans la mesure où c'est d'une telle analyse que sort la notion d'espace public.

1.1. Le phénomène du public d'exposition

Nous allons remonter au moment fondateur de la création du Salon, analysé par l'historien Crow comme étant un phénomène majeur de la vie culturelle parisienne à la fin du XVIII^{ème} siècle.

1.1.1. Le public du Salon : enjeu symbolique ou groupe d'amateurs éclairés ?

L'exposition organisée dans le Salon Carré du Louvre par l'Académie de Peinture et de Sculpture à partir de 1737 toutes les années impaires, ouvre pour une durée de six semaines, le jour de la Saint-Louis (25 Août). Les tableaux couvrent les murs et la cage d'escalier. Le succès est énorme : un nombre considérable de visiteurs s'y pressent, et le phénomène que constitue la venue de ce public est au moins aussi remarquable et fascinant pour les observateurs de l'époque que les oeuvres exposées elles-même.

Ainsi, Crow (1972, rééd. 1985) commente les réflexions du critique d'art Pidansart de Maïrobert (1777), en soulignant les contradictions entre d'une part l'idée d'un nouveau corps social qui, au-delà des barrières de rangs et d'ordres, produirait un nouveau savoir, utile aux artistes et d'où seraient absentes passions, jalousies et conformisme, et d'autre part, l'insistance sur les innombrables détails, les anecdotes, les expériences privées, qui circulent dans l'enceinte du Salon.

Crow peut dès lors, à partir de témoignages du XVIII^{ème} siècle, fonder une distinction entre le public, c'est à dire un collectif (« commonality ») exerçant un jugement légitime sur les productions artistiques, une totalité signifiante pour et par quelqu'un, et l'audience, « phénomène additif », composé de groupes et d'individus identifiables par les catégories de sexe, richesse, résidence, activité. L'audience est une manifestation concrète du public mais n'est jamais identique à lui.

Et ce qui est fondamental, ce public est doublement fondé : par ses membres directement « quand une fraction suffisante de l'audience croit en cette représentation, le public peut devenir un acteur important de l'histoire de l'art » (Crow 1972, rééd. p. 5)⁶² et par son rôle en tant que représentation, dans le nouvel espace public au sein du conflit de représentations, de langage, de symboles, et de droit d'usage de ces représentations : qui a le droit de faire partie légitimement du public? Qui peut parler au nom des intérêts du public? Qui, parmi les artistes peut se réclamer de son soutien :

« Les peintres sont sommés par la presse et la critique d'art de prendre en compte les besoins et désirs du « public » de l'exposition : les journalistes et les critiques le demandent en se réclamant du soutien du public ; les officiels, responsables de la politique artistique de l'Etat, s'empressent de déclarer que leurs décisions ont été prises dans l'intérêt du public : et les collectionneurs commencent à demander quelles peintures ont reçu le sceau de l'approbation du public » (ibidem, p. 2)⁶³.

62. « and when sufficient numbers of the audience come to believe in one or another of these representations, the public can become an important art-historical actor. »

63. Painters found themselves being exhorted in the presse and in art-critical tracts to adress the needs and desires of the exhibition « public » ; the journalists and critics who voiced this demand claimed to speak with the

Les effets du Salon sur la vie culturelle française sont en effet très importants : le public joue un rôle socialement légitimé dans la justification de la pratique artistique et dans l'attribution de la valeur des produits de cette pratique.

On retrouve à l'heure actuelle ce double fondement du public du XVIIIème, d'une part représentation et enjeu symbolique pour des acteurs impliqués dans le Salon, et d'autre part groupe d'amateurs exerçant un jugement sur ce qui est présenté. Le premier gagne certainement du terrain à notre époque : le public envisagé comme représentation offre bien des avantages, surtout dans une acception du mot *représentation* qui lui confère le sens de fiction. Le public comme fiction fabriquée pour servir les intérêts des acteurs impliqués dans l'institution culturelle fait recette actuellement, d'autant plus qu'il se prête à un style d'approche critique débarrassé de toute apparence politique, purement « sociologique ». Cependant, ce que Crow exprime dans son analyse, c'est non pas « l'invention » d'un public, mais la tension entre la représentation du public utilisée par tous ceux qui ont un intérêt dans le Salon, et le statut de membre du public.

Il est à remarquer que les journalistes et critiques d'art sont en effet nécessairement membres du public eux-mêmes, et qu'ils cherchent à se réclamer de ce statut. A ce qu'il semble, à travers l'analyse de Crow, la légitimité culturelle, en ces temps historiques n'est pas d'emblée du côté de la compétence de l'auteur, mais du côté du jugement du public. Et les journalistes ne se placent pas du côté des auteurs en médiateurs de leur message vers un public externe, ils se placent du côté du public en médiateurs de son jugement vers l'institution et les artistes.

L'analyse de Crow apparaît fondamentale pour notre propos : dans le cadre précis de sa problématique (la peinture et la vie publique du XVIIIème siècle), l'effort qu'il consacre à rendre compte de la naissance d'un public d'exposition ne passe pas par l'effort de retrouver des données sur ce public pour en fournir une description la plus objective ou la plus complète possible, mais par l'effort de s'interroger sur la signification de ce public : son rôle donc, comme entité sociale et symbolique agissante. Le public ne se réduit pas à l'ensemble de ceux qui viennent dans un lieu (qui constitue l'audience), « il » est acteur, caractérisé par une activité critique, par l'exercice d'un jugement. Mais cette force et ce sens ne peuvent se réaliser qu'au prix du sacrifice de l'audience, c'est à dire qu'il faut quitter l'attestation d'existence et l'expression concrète de la foule du Salon, et traiter de représentations, pour avoir accès à la puissance agissante de ce public sur la vie artistique. Ce qui reflète directement la signification de ce public, c'est la critique, comme activité exercée tout d'abord par les connaisseurs et amateurs qui sont les destinataires de fait (le public de l'Académie en quelque sorte, impliqué directement dans la production artistique), puis, dans la mesure où la « foule » entre au Salon, par le « public ». Celui-ci devient l'équivalent de notre « grand public » du point de vue de l'institution.

Mais l'opinion critique du public, sollicitée dans un premier temps, en ce qu'elle émane d'une nouveau corps social neuf, libre, égalitaire, se voit très rapidement refuser toute légitimité dès lors qu'elle commence à s'élever publiquement depuis le grand public.

1.1.2. Le déni de la fonction critique du public, et l'institutionnalisation du Jury

L'Académie, les artistes, n'ont bientôt pas de mots assez durs pour fustiger les avis incompetents de ce public, représenté par la critique d'art naissante, et notamment La Font de Saint Yenne.

backing of the public ; state officials responsible for the arts hastened to assert decisions had been taken in the public's interest : and collectors began to ask, rather ominously for the artists, which pictures had received the stamp of the public's approval. »

La situation évolue vers l'institutionnalisation d'une critique professionnelle, le Jury officiel du Salon qui institue la rupture entre « les consommateurs primaires et les consommateurs secondaires » des productions artistiques.

La création de l'espace de l'exposition, espace physique véritablement libre d'accès, oblige en quelque sorte l'institution, en l'occurrence l'Académie, à recréer dans un autre champ une frontière entre « son » public et l'audience du Salon.

Avec le Jury, l'Académie n'a plus à rechercher le jugement du public, elle se considère comme déjà compétente sur ce qu'elle expose. Plus encore, l'Académie va intégrer directement la critique à l'activité de production, puisque l'institution du Jury est annoncée comme étant une discipline interne complémentaire utile au fonctionnement de l'Académie.

L'institution du Jury du Salon, qui apparaît en réaction à la critique, apparaît précisément comme une volonté de l'institution, d'annexer une activité qui était l'apanage du public, et de créer un public professionnel dont l'activité entre en compétition avec celle du public pour effacer celle-ci. Il y a désormais une différence entre un public spécialisé dans la critique et un public amateur dans la critique, et la production de la critique entre dans la discipline spécialisée⁶⁴.

Le Jury institutionnalise la rupture entre audience et public, celui-ci étant un groupe de « consommateurs primaires » (acheteurs potentiels), opposé à la foule des « consommateurs secondaires » (visiteurs). Les consommateurs primaires sont un public de principe, qui n'a nul besoin d'être réellement présent lors de l'exposition, mais qui contribue à la « production ».

1.1.3. L'acception moderne du public comme ensemble de destinataires

On ne peut alors manquer de faire le parallèle entre cette structuration du public imposée par le pouvoir et le monde des producteurs, et celle qui a été mise en évidence lors de l'étude de l'exposition « les Immatériaux » au Centre Georges Pompidou par Heinich, qui applique les conceptions de Bourdieu à l'échelle de l'analyse du phénomène de l'exposition.

L'espace culturel y est un système de proximité vis-à-vis du centre de production, artistique ou intellectuelle :

« On peut ainsi décrire une succession de cercles emboîtés qui irait de l'auteur au groupe des producteurs, aux spécialistes ou aux intermédiaires (vulgarisateurs), puis aux « doctes » ou aux intellectuels. Ou encore, dans le cadre de cette exposition : de l'auteur, aux co-réalisateurs (employés par le centre), aux pairs (producteurs intellectuels), aux intermédiaires (responsables culturels, journalistes), au public averti (formulant une opinion non disqualifiante), au public « extérieur » (sans opinion, ou disqualifiant l'exposition), au « non-public » - celui qui n'y a pas mis les pieds » (Heinich, 1986, p. 50).

Dans le schéma que propose l'auteur, l'exposition fournit l'occasion d'occuper une position dans l'espace culturel, dont le centre est occupé par les producteurs (artistes ou intellectuels).

« L'exposition fait jouer une frontière fluctuante, et ce jeu constitue un enjeu : l'appartenance au cercle magique des intellectuels (au sens large du public averti) et d'autre part, la proximité avec le centre de production » (ibidem, p. 50).

Les profanes se situent de l'autre côté de la frontière. Ce qui est important est le fait que cette frontière « passe non seulement par les pratiques (l'opposition entre public et non-public), mais aus-

64. « The imposition of an exhibition jury in that year (1748) is interpreted as a conscious effort to deprive the critics of *material for discussion* (vain hope) and to limit their impact on taste, while at the same time effecting a complementary *internal discipline* inside Academy » (Crow 1972, rééd. 1985, p. 15).

si par celui, « subjectif », des « opinions exprimées » (ibidem p. 51). Dans cette topologie du public, l'exposition est cependant, quant à elle, réduite à un test projectif pour l'émission d'opinions, et n'est pas envisagée comme un lieu important. Le lieu réel est le lieu de production.

Bien sûr, il est aisé d'avancer que le fait d'aller dans une exposition est un acte qui rapproche du cercle de production. Dans l'exposition se trouvent les objets et le discours créés par les producteurs. Ils peuvent être considérés comme les médiateurs de cette relation au producteur.

Dans ce schéma, il ne semble pas nécessaire de traiter l'espace de l'exposition comme un espace réel : celui-ci devient tout au plus un lieu public, dans lequel peut se créer du lien social du fait de la co-présence des visiteurs : l'exposition reste un espace de rencontres. A défaut d'un lien fondé sur la discussion et de l'exercice du jugement public, on se « rabat » sur la fonction de lieu de brassage social et de rencontres, ressource déjà exploitée au temps au Salon, lorsque l'on y analysait le phénomène du public :

« Le Salon fait venir un mélange de classes et de types sociaux, souvent peu accoutumés à partager les mêmes loisirs. Leurs étonnantes rencontres donnent constamment matière à des commentaires satyriques. »
(Crow, 1972, rééd. 1985, p. 1)⁶⁵

Encore aujourd'hui, le refuge des idéaux démocratiques, face à l'échec d'un idéal de culture collective, élaborée et partagée par l'ensemble d'une communauté, reste le thème récemment redécouvert de la sociabilité au musée. Par contre, il n'est plus guère question de brassage social, tout au plus d'exercice de la microsocialité domestique au sein des espaces muséaux. Les efforts actuels pour rechercher, du point de vue des utilisateurs individuels, les preuves de l'existence du lien social, sont la condition préalable nécessaire pour refaire exister un public non pas comme phénomène additif, ou comme cible, mais comme entité sociale : cette démarche, difficile et longue, d'affranchissement du regard des analystes par rapport aux logiques politiques des institutions, passe par l'analyse qualitative, microsociale, par les biographies. Elle est apparue comme très innovante par rapport aux conceptions plus classiques, conceptions marxistes des rapports entre le public comme entité abstraite représentant une masse confrontée au pouvoir, ou bien conceptions sociographiques du public comme pré-déterminé à partir de critères descriptifs de la pratique culturelle.

Or, on peut faire l'hypothèse que cette démarche par la microsocialité est la résurgence au terme d'un détour considérable, de dimensions enfouies avec la séparation des fonctions de rencontres et de discussions qui caractérisent l'espace public, séparation dont nous avons une trace précise dans le cas de la muséologie.

1.1.4. Avec la fin de la fonction critique du public, l'apparition d'une sociologie du public du Salon

On trouve également, au XVIII^{ème} siècle toujours, une autre modalité, qui nous est très familière aujourd'hui, de la liaison espace/public comme groupe constitué. De nombreuses analyses d'observateurs au XVIII^{ème} siècle cherchent déjà à décrire les visiteurs, leurs caractéristiques, leurs comportements, leurs opinions, et attestent ainsi d'une existence de ce public qui sans cela resterait « fantôme » du point de vue de son impact sur la sphère culturelle de la production⁶⁶. A la diffé-

65. « The Salon brought together a broad mix of classes and social types, many of whom were unused to sharing the same leisure-time diversions. Their awkward, jostling encounters provided constant material for satirical commentary » .

66. Actuellement, les intérêts économiques en jeu, avec la marchandisation de l'offre muséale, créent une situation dans laquelle le public a de nouveau un impact effectif, crucial, sur la destinée de l'institution culturelle : cependant, ce n'est toujours pas la production culturelle en tant que telle qui « subit » l'impact du public à l'intérieur de ces institutions, mais la politique générale d'établissements qui cherchent à accroître leur

rence du précédent courant (l'analyse de la sociabilité dans l'exposition), celui-ci est traditionnellement fortement représenté, il est traditionnel et dominant en quelque sorte. Le public est réaggrégé, recondensé de l'extérieur, par le biais de la vision construite des analystes. Ainsi est rempli le vide laissé par la disparition prématurée de la fonction de discussion, sans que soit réellement mise en question cette disparition. Cette approche existait déjà avec le Salon : l'institutionnalisation et la professionnalisation de la discussion critique avec la création du Jury allaient nécessairement de pair avec une nécessité d'analyser le public, d'attester de son activité et de son existence (et de rationaliser cette analyse pour lui donner des garanties de réalité et de vérité), l'existence et le poids de ce public restant absolument nécessaires à l'identification de l'exposition comme élément de l'espace public.

Rien d'étonnant donc à ce que les textes consacrés au public, dès le XVIII^{ème} siècle, abondent en descriptions des visiteurs, descriptions dans lesquelles on retrouve pratiquement tous les thèmes des évaluations et études de public que nous connaissons aujourd'hui.

Les textes concernant le Salon au XVIII^{ème} siècle, rapportés par Crow toujours, nous révèlent ainsi de nombreuses dimensions du public. Certaines concernent son activité (liée à l'espace public occupé). D'autres, sur lesquelles nous nous attarderons, ses pratiques et modes d'interprétation. La description du public n'y est plus celle d'un groupe d'opinion dérivé des théories démocratiques, ni celle d'une foule agitée de courants imprévisibles, soumise à la contagion impulsive des sensations et des rumeurs, mais celle de différents groupes (les futurs segments) caractérisés par des modes de perception différenciés. Ces groupes ne correspondent pas à ce que nous appellerions des catégories socio-démographiques. Les auteurs tiennent à le préciser pour mieux faire apparaître l'émergence d'une structuration de la micro-société du Salon, sur des critères spécifiques, locaux en quelque sorte, liés à la perception des oeuvres. En 1785 l'exposition est :

« un grand théâtre... Paris s'y rend, toutes classes de citoyens se pressent au Salon...L'expérience des uns, les lumières des autres, l'extrême sensibilité d'une fraction, et surtout, la bonne foi de la majorité, arrivent finalement à produire le jugement le plus équitable possible » (ibidem, p. 18)⁶⁷.

Carmontelle, cité par Crow, tente lui aussi de décrire le public du Salon, et esquisse une théorie qui distingue le leader d'opinion des autres spectateurs, mais :

« sa description longue, péjorative, prétentieuse, est un échec total dans son effort pour susciter l'image d'une opinion publique cohérente et avisée » (ibidem p. 19)⁶⁸.

Proche de Carmontelle, Louis-Sébastien Mercier, toujours cité par Crow, tente lui aussi de décrire le Salon, mais apporte (enfin !) un élément fondamental dans ce qui semble n'être que le compte-rendu désabusé de l'hétérogénéité et de l'incohérence du Salon : l'intérêt pour la façon dont les spectateurs interprètent le sujet des oeuvres en mobilisant superstition et culture populaire :

« Le sacré, le profane, le pathétique, le grotesque : les tableaux offrent toutes sortes de thèmes historiques ou mythiques tous mélangés. (...) Les spectateurs forment une foule non moins confuse que les objets qu'ils

fréquentation. D'où la contradiction apparente entre le faible impact du public sur la création et la muséologie proprement dite, et le fort impact du public sur les secteurs marketing en plein essor.

67. « The exhibition is a vast theater, where neither rank, favor, nor wealth can reserve a place for bad taste... Paris comes alive, all classes of citizens come to pack the Salon... The experience of some, the enlightenment of others, the extrême sensibilité of one segment, and above all, the good faith of the majority, arrive finally to produce a judgement all the more equitable in that the greatest liberty has presided there ».
68. « This long, pejorative description of the Salon scene, with its mean streak of snobbery, is an exceptional moment of failure in his effort to reiterate an image of purposeful and coherent public opinion ».

contemplant. Un flâneur type prend les personnages de mythes pour des saints du Paradis, Charon pour Saint-Pierre, un satyre pour un démon, et l'Arche de Noé pour le coche d'Auxerre » (ibidem, p. 20)⁶⁹.

Même si Mercier force le trait et si sa description relève plus de la satire que de l'observation, elle témoigne d'une nouvelle pertinence de ce type de référence au décalage entre culture classique et culture populaire, et de son impact sur l'interprétation des oeuvres, dans la mesure où celles-ci sont « faites pour être jugées par les yeux du peuple », et où, pour Mercier, le Salon est un événement fondamentalement populaire.

« Le public hiérarchise la Salon à sa manière, fait sa sélection avec très peu d'aide, voire pas d'aide du tout. Les aménagements de l'exposition, aussi bien que la répartition des genres et des sujets des peintures, étaient « arrangés » pêle-mêle », et présentaient très peu de cohérence pour le spectateur » (ibidem, p. 21)⁷⁰.

En outre, Mercier dénonce les sujets traités par les peintres, notamment les portraits, qui sont faits pour les boudoirs des marquises et des comtesses, et ne devraient jamais affronter le regard du public en un lieu où la Nation se presse. Une même logique inspire l'intérêt pour la façon dont les visiteurs interprètent, et la critique virulente des sujets présentés : Mercier se réfère à la signification que revêt, pour le spectateur, ce qui lui est donné à voir, il se place du point de vue du spectateur. La signification des oeuvres n'est pas donnée *a priori* par les artistes et l'Académie, elle naît sous le regard du spectateur, regard toujours légitime dans la mesure où ce spectateur est convié à venir voir. La culture populaire, qu'il réinvestit dans l'interprétation des images, est alors aussi une leçon qui met en cause les prétentions des autorités et des peintres⁷¹.

Si Crow ne veut pas s'aventurer plus loin dans la prise en compte de cette « autre culture » pour sa description de l'apparition d'une sphère artistique publique, faute de matériaux, nous pouvons tout de même mettre cette information en perspective avec la prise en compte des connaissances fausses, que nous retrouverons dans une perspective éducative dès la Révolution. Pour Crow, cette référence à une culture alternative est à replacer dans la réflexion sur le fait que la scène publique existe alors même qu'il n'existe pas de parole publique, pas de canal qui permette l'expression d'une opinion non officielle⁷². Il ne déplore pas le fait que les visiteurs n'aient pas appris les connaissances qui leurs permettraient d'identifier les sujets traités : il commente ce fait à l'intérieur du concept de public comme siège de l'élaboration du commentaire et de l'opinion.

69. « The sacred, the profane, the pathetic, the grotesque ; the pictures offer every subject of history and myth all in a jumble : the sight is confusion itself, and the spectators form no less motley a crowd than the objects to contemplate. A typical idler takes the characters of myth to be heavenly saints, Typhoeus to be Gargantua, Charon to be St Peter, a satyr to be a demon, and Noah's Ark to be the Auxerre coach ». On nous pardonnera de retraduire Louis Sébastien Mercier de l'anglais. Les derniers mois de rédaction se sont déroulés dans des conditions où il était impossible d'accéder au texte original, les éditions courantes facilement accessibles étant toutes incomplètes.

70. The public puts the Salon in its own order, makes its just determinations, with little or no help from above. The physical arrangements of the exhibition, as well as the distribution of types and subjects of paintings, were « pêle-mêle » arranged, and presented little coherent order to the spectator ».

71. « The crowd draws on a reservoir of popular materials distinct from the elite culture on display - Gargantua, demons, Christian legend. Again, Mercier may be reaching for humorous contrast, but the reference is made with some specificity and even affection. Might these Salon visitors be able to deflate the pretensions of patrons and painters because they have an alternative culture at their disposal? » (ibidem, p. 21).

72. « It is a peculiar proposition, that there be a public arena yet at the same time no public speech, nor regular medium for the expression of unofficial opinion » (ibidem, p. 10).

1.2. La notion de public comme élément de l'espace public dans la « sphère publique bourgeoise »

Le point de vue développé par Crow peut être enrichi et éclairé considérablement par une autre analyse du Salon, non plus comme événement suscitant la naissance d'un public, et de toutes les représentations, activités, êtres de langages, enjeux, générés directement ou indirectement par ce public, mais comme lieu, élément de l'espace public qui se met en place à la fin du XVII^{ème} siècle. On doit à Habermas (1962) l'analyse de la constitution de cet espace public, caractérisé par l'activité critique d'individus éclairés à l'égard du pouvoir politique comme à celui des productions culturelles.

1.2.1. La notion d'espace public et le rapport aux productions culturelles

Merlin dans son analyse des relations entre public et littérature en France au XVII^{ème} siècle, s'appuie sur la thèse d'Habermas, qu'elle commente : Habermas reprend l'évolution de la notion de public esquissée par Auerbach (Merlin, 1994, p. 24). Dérivé de la *respublica* ou du sens d'« espace public au sens politique du terme », le *public* devient pour Auerbach « l'espace public touché par la publication », une élite économique et culturelle. Reprenant cette définition du *public* comme « public bourgeois », Habermas montre comment dans le processus qui fait passer le public de l'espace public politique à la sphère publique bourgeoise, le public littéraire s'autonomise. Au contraire de la « sphère publique structurée par la représentation », où se déploie l'autorité et où se rendent visibles les rapports de force, dans le spectacle des signes et des attributs des personnes en présence, « la sphère publique bourgeoise » qui lui fait suite à la fin du XVII^{ème} siècle n'est pas un lieu d'autorité, ni de spectacle : c'est dans le discours, la discussion raisonnée, que se fonde la légitimité. La société civile naissante est la projection de l'espace du privé en réaction contre la sphère publique de la représentation. C'est pourquoi ce sont des lieux tels que les salons, les clubs, les cafés, des lieux où les personnes se retrouvent à égalité pour discuter publiquement, qui contribuent progressivement à la constitution de la sphère littéraire publique.

Merlin (1994), par d'autres voies qu'Habermas, arrive à une analyse de la notion de public très proche de la sienne, mais elle lui réintègre une dimension mystique, celle du « corps mystique » : le *public* est public parce qu'il est totalité mystique. Le *public* détermine une scène où chacun regarde et chacun joue, et qui renvoie au théâtre du monde placé sous le regard de Dieu. La notion de public, dans la littérature, permet de penser *l'en-commun*, et non pas le pôle du récepteur. Auteurs et lecteurs forment la communauté présupposée de la représentation littéraire. La scène sur laquelle ils sont ensemble fonde leur communication, « ce au nom de quoi ou de qui l'oeuvre littéraire est posée là, entre eux, sans pour autant qu'elle les pose, eux, en les enfermant, et qui demeure comme flottant - non synthétisable » (Merlin, 1994, p. 392).

Dans cette acception, la communication ne doit rien au modèle fondé sur l'émission de messages. Elle est dépendante absolument du paradigme de la *respublica*, ou du *corps mystique*, en ce qu'elle avant tout une manifestation du public comme entité politique ou ontologique. Même si les conceptions du public comme ensemble de particuliers se répandent au XVII^{ème} siècle, « l'addition des voix particulières produit une alchimie épurant la partialité des jugements » (ibidem, p. 282), ce que nous avons vu sous la plume des critiques du Salon : la figure de l'opinion publique et la fonction critique publique chère aux Lumières, exercée par un sujet transcendant qui ne meurt pas et constitue un Tout, n'est pas en rupture avec la conception politique et mystique initiale. Par contre, l'évolution de la conception du public avec le remplacement du lien ontologico-politique entre les être par le lien social, l'*amicitia* cicéronienne, les liens attachant chaque particulier à ses proches, évoque irrésistiblement l'attrait contemporain des recherches sur la sociabilité, proposées comme un nouveau regard sur le public. Merlin fait par ailleurs une place très originale et intéressante à une analyse du phénomène du public qui ne se limite pas à une vision rationaliste et historique de la

pensée sur le public, dont on pourrait suivre les manifestations au fil des siècles. Elle souligne le rôle de la pensée volontariste, plus théorique que pratique, une pensée traitant l'urgence toujours contemporaine et prônant l'expérimentation sociale, dans la force cohésive du public comme totalité. Le public ne s'analyse pas à partir d'une discipline car le public :

« est une forme plus qu'une figure, une configuration de rôles, une dramaturgie. Des cadres symboliques la précèdent, l'enveloppent, et les modalités par lesquelles les individus se les approprient sous la poussée de facteurs socio-historiques complexes les modifient en retour » (*ibidem*, p. 389).

Poulot (1993) s'attache également à la notion d'*oeuvre* qui naît dans le contexte de l'émergence de la sphère publique bourgeoise. Les productions culturelles cessent alors d'être des outils de représentation destinés à manifester l'autorité transcendante, pour devenir des *oeuvres* au sens moderne, prétextes à la discussion, au commentaire, et à l'exercice du jugement critique.

1.2.2. La notion d'espace public dans la définition du média exposition

Davallon (1993) reprend également la notion de sphère publique bourgeoise, mais cette fois-ci dans l'analyse de l'exposition comme média, c'est-à-dire un *dispositif médiatique* gérant une *relation sociale* et s'inscrivant dans un *espace social* de production du discours. Il intègre ainsi le concept d'espace public dans la définition du média. Cette lecture remet en cause en muséologie la lecture purement sociographique du public des expositions, comme fraction de la population caractérisée par un type de pratique (ou de consommation) qui dépendrait avant tout d'un rapport socialement déterminé à la culture cultivée, puisque la notion de public est partie-prenante de l'espace. Le public est lié au *public* c'est à dire à l'espace public. C'est en ce sens que l'on peut comprendre qu'Auerbach, ayant rattaché la notion de public à l'espace public, ait pu dire à propos du mot *public* « qu'il ne dit pas grand chose d'un point de vue sociologique » (Auerbach, cité par Merlin, 1994, p.25).

L'institution du Jury telle que décrite par Crow, peut alors être interprétée comme un moyen de rapatrier la fonction de discussion, spécifique de l'exposition en tant qu'élément de l'espace public, vers le lieu de production.

D'où l'extrême ambiguïté du public du Salon comme entité sociale dont l'existence ne va pas de soi, dont l'existence est même combattue, bien que ce soit par rapport à elle que se prennent les positions : ce n'est pas la production artistique qui constitue un enjeu au bout du compte, mais la production d'une expression collective, le commentaire.

L'introduction du concept d'espace public amène à proposer, au lieu du modèle proposé par Heinich (1986) des cercles emboîtés depuis la production jusqu'au non-public, dans une progression continue de part et d'autre d'une frontière initiés/profanes, une différence de nature pure et simple entre le public, défini par rapport à l'espace public, et la production artistique ou intellectuelle. Les enjeux ne se réfèrent plus à la production, mais à l'inverse, à l'activité exercée en propre par le public, fut-il celui des amateurs et connaisseurs, c'est à dire la critique, et nous y rajouterons l'interprétation.

Avec l'absence de champ disciplinaire muséologique, c'est la sociologie de la culture qui a longtemps traité le phénomène du public des expositions, hors toute référence à l'espace public que constitue l'exposition⁷³.

73. A notre avis, les évaluations telles que celle pratiquée par Heinich, ou encore, à la Cité des Sciences, par Coulaud qui établit une typologie de quatre types, du visiteur « non averti et non impliqué » (en matière de culture scientifique et technique) au visiteur « averti et impliqué », renouent avec la structuration imposée lors de

L'opération d'oblitération par l'Académie de la fonction de discussion qui fondait l'exposition comme élément de l'espace public a aveuglé à sa suite une grande partie de la recherche sur l'exposition et son public, assujettie à la perpétuation de cette oblitération.

Mais cela ne signifie aucunement que l'exposition n'est pas encore et toujours un espace public au sens où il a été défini, c'est-à-dire qu'il échappe forcément aux limites des définitions et représentations qui en sont construites.

L'existence bien réelle du lieu d'exposition empêche la fixation définitive de la frontière public/audience, il réactive continuellement la possibilité d'une relation nécessaire des deux, et donc, d'une autonomisation du public et de son activité critique par rapport à l'institution organisatrice du Salon.

C'est pourquoi la démarche de Davallon, qui va rechercher cette caractérisation originelle de l'exposition comme élément de l'espace public pour re-définir ce qu'est un média à partir de l'analyse de l'exposition, rompt opportunément avec une tradition inverse qui définit l'exposition à partir des caractéristiques des médias telles que définies par l'école américaine des communications⁷⁴. Il intègre dans son analyse de la caractérisation de ce média, la place de celui-ci dans l'espace social englobant : le média n'est pas un intermédiaire reliant, et séparant du même coup, un pôle producteur d'un pôle récepteur, il fonctionne dans un espace culturel collectif, et y règle des rapports sociaux.

Ainsi, le discours critique, qui était une activité caractérisant en propre le public, est retourné à la production sous la forme du discours savant, histoire de l'art, qui remplacera le commentaire critique.

« Bien plus, comme les objets servent de base à l'élaboration de ces mêmes discours savants, la spatialité de la représentation et le registre du commentaire deviendront étroitement mêlés. L'exposition dispose alors simultanément de la puissance formelle de l'un et de la capacité communicationnelle de l'autre (...) Cette internalisation du discours savant dans l'organisation spatiale de la présentation qui cherche à régler et à préfigurer le discours des visiteurs (ce que j'ai appelé le discours du commentaire) fait que le dispositif médiatique de l'exposition s'identifie à l'ensemble de l'espace de réception (...) L'exposition devient un véritable dispositif communicationnel » (Davallon, 1993, p. 108).

1.3. Retour à l'évaluation : pour une relecture du sens initial de la démarche chez Griggs et Walker

Si l'on retient cette lecture, on s'aperçoit alors que ce que fait Griggs de l'évaluation préalable n'est rien moins que la ré-invention des conditions de possibilité et de visibilité de l'émergence du discours du commentaire chez un public d'amateurs éclairés. Il veut de nouveau que ce public existe et utilise l'espace de l'évaluation, espace symbolique dans l'espace concret de l'exposition, pour ré-introduire le droit de jugement qui caractérise l'activité du public éclairé, aux fins d'internaliser le discours du commentaire dans le dispositif spatial.

Griggs n'est pas un « producteur direct », il est un professionnel de musée, et cette situation le différencie totalement du statut des organisateurs du Salon au XVIIIème, membres de l'Académie, en charge directe de la production artistique. Il n'y a pas de raison, en théorie, pour les professionnels des musées, de cultiver la connivence et la proximité avec la sphère de la production, plutôt qu'avec le public. Encore faut-il, lorsque ce public n'est plus qu'une masse réceptrice, ou qu'un phé-

l'institutionnalisation du Jury, et curieusement, annulent l'effort qui a peut-être fondé les études de public : instituer autrement le public nécessaire au fonctionnement de l'exposition comme élément de l'espace public.

74. Voir notamment Moles (1973), Mac Luhan (1968).

nomène additif, le « redécouvrir » à l'oeuvre, dans l'exercice de son activité de jugement. L'évaluation chez Griggs et Walker réactive cette possibilité, lorsqu'elle touche un public d'amateurs triés sur le volet, donc légitimés pour exercer un jugement.

Nous faisons l'hypothèse que les « anomalies » relevées dans les textes de Griggs et Walker, lors de l'émergence de l'évaluation préalable en muséologie, et dans une moindre mesure, dans les textes de Rubinstein, sont liées au fonctionnement de l'exposition comme espace public, et constituent, à distance, un rappel assez net de la situation originelle du Salon : l'exposition n'a alors aucun objectif éducatif, elle fait fonctionner un public comme entité sociale exerçant un jugement sur les productions qui lui sont soumises.

Griggs et Walker font partie de la communauté muséale : la démarche d'évaluation préalable est destinée à recueillir des informations auprès du public, pour optimiser la conception. Mais en tant qu'acteurs internes, ils découvrent dans la démarche d'évaluation, à travers les résultats fournis, un public de référence.

Comment se fait-il, cependant, qu'un corps de professionnels de musées, donc de médiateurs, se soient constitué, que des évaluations aient été menées, sans que n'apparaissent plus tôt et plus largement les conditions de cette réactivation de l'activité du public critique, et surtout, comment se fait-il qu'elle soit restée limitée à quelques approches pionnières, avant d'être oubliées pendant plusieurs années ?

C'est à ce point que nous allons développer l'investissement massif des musées par le projet éducatif, à la veille de la Révolution, et jusqu'à nos jours. Cette question occupera le début de la deuxième section.

2. De la Révolution aux années 1980 : vers une crise des relations publics/musées

De la Révolution naissent deux courants contrastés dans la vision du rapport musée/public : la conception éducative, dans laquelle le public-cible est au centre de l'effort de médiation de ceux qui savent vers ceux qui ne savent pas, et la conception patrimoniale, dans laquelle l'institution muséale cherche à mobiliser une communauté pour la construction permanente d'une expression culturelle actuelle et collective. La muséologie thématique contemporaine, qui utilise des techniques muséographiques issues de la conception patrimoniale, au service de la conception éducative, instaure des relations fondamentalement contradictoires avec un public que l'évaluation s'est chargée de reconstruire comme entité cohérente.

2.1. La Révolution et l'instruction des citoyens : la mission éducative des musées au service de la Nation

Le projet éducatif s'exprime par défaut dès le Salon, lorsqu'un observateur comme Mercier constate le décalage entre ce que nous appellerions aujourd'hui les « fausses conceptions » issues de la culture populaire et du fonds des légendes et des mythes, mobilisés par les spectateurs dans leur interprétation des oeuvres, et les thèmes mythologiques et historiques de la culture classique qui sont traités dans ces oeuvres. Mais c'est avec la Révolution que ce projet éducatif va absorber brutalement la relation public/musée.

A la Révolution, le projet éducatif bouleverse entièrement toutes les déterminations sociales et les rapports sociaux. C'est précisément son but.

Dans la construction de la Nation et de la citoyenneté, le musée, plus que l'exposition, condense les enjeux considérables de la patrimonialisation du bien collectif, et de l'instruction d'un peuple⁷⁵. Enjeux de patrimonialisation des biens collectifs, et volonté éducative, amènent le musée, plus que l'exposition, à jouer un rôle central dans l'élaboration de l'édifice institutionnel de la Nation.

De notre point de vue, la signification de l'exposition change : d'élément de constitution de l'espace public avant la Révolution, elle devient instrument au service de la volonté éducative. De 1790 à 1792, prévaut le projet d'un museum central et d'une bibliothèque, destinés à la réunion des arts, des lettres et des sciences. De 1792 à 1795, la Convention crée quatre musées : le Louvre (1792), le Museum d'Histoire naturelle (1793), le Conservatoire des Arts et Métiers (1794 à 1798) et le musée des Monuments Français (1795)⁷⁶.

Le but principal du Museum d'Histoire Naturelle, d'après le décret de création, est « l'enseignement public de l'histoire naturelle, prise dans toute son étendue ». Pour le Conservatoire, le décret précise que l'« on y expliquera la construction et l'emploi des outils et machines utiles aux arts et aux métiers »⁷⁷. Ce sont les musées des sciences qui incarnent dès ce moment, et à jamais, la mission éducative, les musées des Beaux-Arts évoluant sur un rameau différencié de l'histoire des musées, beaucoup plus au service direct des enjeux de prestige des pouvoirs institués.

Par ailleurs, l'exposition comme technique de transmission de connaissances est massivement utilisée hors les murs des musées : des techniques interprétatives sont proposées partout dans les lieux publics, afin de toucher le plus grand nombre de citoyens : mise en place de systèmes pédagogiques pour une dénomination « utile » des rues et des places publiques, rédaction de cartels accompagnant les plantations de pommes de terre effectuées dans les jardins publics pour assurer un ravitaillement aux parisiens, les propositions reviennent continuellement dans les compte-rendus des séances sous la Convention.

On ne peut que rappeler une fois encore l'intensité de la réflexion et de l'action menée au nom de l'instruction sous la Révolution. Cette instruction va permettre l'avènement de l'homme nouveau issu des Lumières, elle va permettre à la Nation de naître à son destin neuf. Les musées sont saisis, « éclairés » entièrement par la mission d'instruction qui balaie littéralement, au moins pour un temps, l'exposition comme lieu d'expression du commentaire critique, et d'une manière générale, tout le jeu social. Au moment de l'incarnation du mythe de l'aube nouvelle, et d'une cons-

75. Les fausses conceptions issues des croyances et des mythes sont combattues par les savants au service de l'instruction des citoyens. Jean-Marc Drouin, au cours d'une conversation informelle, m'a ainsi appris que Cuvier, savant et vulgarisateur, s'attaque dans ses conférences aux idées erronées sur l'existence d'animaux fabuleux que l'anatomie comparée rend désormais inimaginables. Il base ses démonstrations sur la mise en scène de cette destruction des idées fausses. Il est fort intéressant de constater que dans le contexte du Salon, au XVIII^e siècle, la confrontation culture classique/culture populaire n'inspire pas à Mercier des idées éducatives. Il interprète cette confrontation dans la perspective du public souverain, qui exerce son activité propre, d'interprétation sinon de jugement critique, dans l'espace public du Salon. De nouveau, nous voyons les choses se décaler dans le contexte révolutionnaire où les enjeux d'unification de la Nation (mise à niveau, but homogène, collectif, unitaire : idée d'un seul musée), et l'extrême puissance de la sphère scientifique qui incarne véritablement le génie nouveau, la réalisation en marche de l'utopie des Lumières, favorisent l'idée d'une culture scientifique efficace. Dans ce contexte donc, où les plus grands scientifiques s'occupent tout à la fois de l'effort de fabrication des armes (mise au point de procédés chimiques), des progrès de la connaissance de la Nature, et de l'instruction du peuple, se développent des techniques de vulgarisation qui prennent en compte les savoirs populaires pour pouvoir faire table rase des superstitions et croyances, et construire le citoyen.

76. Sur les débats concernant la période Révolutionnaire, voir le commentaire de Poulot (1992) dans un article où il expose une analyse détaillée de l'historiographie des musées. Poulot (1989) a consacré sa thèse à la formation des musées, pendant la période révolutionnaire. Voir aussi le catalogue de l'exposition *La jeunesse des musées*, Musée d'Orsay, 7 Février- 8 Mai 1994.

77. Voir l'entretien avec André Desvallées publié en Juin 1993 dans *Publics et Musées* 3, p. 138-145.

truction volontaire et collective de la Nation, les espaces sociaux sont littéralement désocialisés, mettant à nu les fondations anthropologiques de l'action : les lieux révolutionnaires deviennent des moyens d'action.

Paradoxalement, c'est la Révolution, grand promoteur de l'espace public, qui va écraser le commentaire critique, bien trop élitare, sous la volonté collective.

Héritiers directs de la Révolution, nous gardons comme valeur essentielle l'instruction publique, et la mission éducative des musées vis-à-vis de leurs communautés de référence. Nous en gardons aussi la conception des lieux tels que les expositions comme moyens d'action, comme instruments sous la responsabilité des promoteurs de l'action, et bien plus que comme éléments de l'espace public.

Le public ne s'est jamais remis de ce double enfouissement : la perte de la prérogative de discussion d'abord, puis le gain d'un statut de « cible » de l'action des pouvoirs publics qui sont tout à la fois responsables des initiatives et action menées au nom de la collectivité, et volontaires dans leur mission de service public.

Ainsi, les objectifs éducatifs ont en quelque sorte annulé une grande partie du problème du public, du musée, et de l'exposition, à la faveur d'une dynamique éducative indiscutable, plus autoritaire, mais plus démocratique et égalitaire que l'exercice naissant du commentaire critique.

La scène se joue de nouveau aux U.S.A. dès le début du siècle : un fort courant d'évaluation s'y est développé avec les grandes expositions dont l'enjeu était, là encore, de forger rapidement et massivement un niveau d'instruction de base. Calver, Derryberry et Mensch dans les années 40, ont ainsi étudié la valeur éducative des expositions sur la santé publique organisées par le gouvernement.

Mais surtout, comme le remarque Bernard Schiele (1992), les années 60 marquent un tournant décisif : le développement d'évaluations fondées sur la pratique de la visite scolaire dont on souhaite mesurer les retombées en terme d'apprentissage.

L'enjeu éducatif se porte en lui-même garant de la prise en compte du public pour qui est menée l'action muséale, et du même coup cet enjeu fixe indiscutablement la nature et l'existence du public comme entité sous la responsabilité des promoteurs professionnels et institutionnels, qui font entrer dans le champ de leur compétences techniques le réglage de la relation à ce public. Mais simultanément, il permet cette prise en compte sous la forme et au niveau décidé par l'éducateur. Les rôles sociaux sont distribués, il est établi que le membre du public en tant que citoyen, donne sa confiance au spécialiste et s'en remet à l'alliance des autorités politiques et des spécialistes scientifiquement compétents, pour assumer quant à lui son rôle de visiteur venu au musée pour apprendre (et non pour commenter)⁷⁸.

Ce sont donc bien évidemment les musées des sciences, qui sont le théâtre privilégié de la relation institution éducative/public (celui-ci étant *a priori*, par principe, désireux d'être éclairé et instruit.) Ce public, devenu très large, n'est cependant pas l'audience, ce n'est pas un phénomène additif de co-présence, dans la mesure où les membres sont inspirés en principe, par une adhésion à un statut collectif de membre d'une communauté destinataire de l'action institutionnelle, elle-même

78. L'attention portée à la satisfaction ou à la non-satisfaction n'a rien à voir avec une attention qui serait portée au jugement du visiteur « en soi », elle est le corollaire de la préoccupation de faire venir ou fidéliser le public non touché ou volatile.

porteuse d'une mission cohérente avec des valeurs collectives de l'ensemble de la communauté qui regroupe le public et les institutionnels.

Mais ce public, entité sociale de principe, est caractérisé concrètement comme un ensemble d'individus n'ayant aucune action collective eux-mêmes (exactement comme le public scolaire d'ailleurs), mais touchés individuellement par l'exposition ou le musée.

En ce sens, le public de principe se dissout totalement en audience dès lors qu'il se matérialise sur les lieux de l'exposition. L'audience de l'action éducative, de ce point de vue, est de même nature que l'audience au sens marketing : l'action est orientée d'un organisme émetteur propriétaire entièrement de l'initiative et de l'action à portée collective, vers « son » public⁷⁹.

Dans les deux cas également, on comprend aisément pourquoi la recherche sur les attitudes et les changements d'attitudes, les conceptions, les processus d'apprentissage, ont été très importants dans la mise au point de l'évaluation préalable adaptée à cette nouvelle conception du rapport public/musée, particulièrement dans les musées de sciences.

2.2. Le public comme élément d'une communauté partageant un territoire : le mouvement de la nouvelle muséologie

La Révolution peut être abordée sous un autre angle que celui du colossal effort d'instruction publique qui amène la création d'un grand nombre d'institutions, et auquel participent les musées : celui de la création d'un patrimoine collectif garantissant l'identité de la Nation, et dont la jouissance est donnée à tous les citoyens. De ce point de vue, le musée est moins un phénomène progressivement constitué, avec l'étape des cabinets de curiosités, dans une histoire dont le commencement est toujours repoussé à mesure que les connaissances s'accroissent, qu'un acte décisif et volontaire de confiscation des biens du clergé et de la noblesse, puis leur collectivisation et présentation au public le plus large : il y a volonté initiale de susciter l'appropriation immédiate par une collectivité encore bien abstraite qui prend ainsi sa chair. Cette dimension sociale, qui suscite la création par décret des grands musées révolutionnaires, amène également, nécessairement, des initiatives qui débordent la seule communauté des représentants au gouvernement, notamment avec la création en 1795 du musée des Monuments Français par Alexandre Lenoir, initiative clandestine, lors de sa création mais qui rencontre une adhésion publique telle qu'il est institutionnalisé *a posteriori*. Ce musée destiné à donner aux citoyens le sentiment d'appartenance à une histoire commune, répond à une préoccupation sociale par un mode de communication, de médiation originale : une muséographie qui permet la mise en situation du visiteur individuel dans un environnement traduisant la relation à l'histoire de la communauté à laquelle il appartient. Dès la Révolution, la muséologie est caractérisée par une tension initiale très forte entre la place des musées, créés par décrets, très proches du pouvoir, incarnant l'identité nationale et participant d'une politique générale volontariste de la Nation, et leur vocation de lieux publics authentiques, porteurs d'enjeux sociaux vivants et multiples remontant de la communauté elle-même.

79. L'inévitable définition du dictionnaire (ici le Petit Robert, édition de 1991) donne en effet du mot *public* une des définitions suivantes : « L'ensemble des gens qui lisent, voient, entendent les oeuvres (littéraires, artistiques, musicales), les spectacles. *Livrer son ouvrage au public. Conquérir un vaste public, le grand public. « Combien de sots pour faire un public ? »* (Chamfort). « *Comment en faire un public, c'est à dire une unité organique de lecteurs, d'auditeurs et de spectateurs ?* » (Sartre) - Le public de qqn : celui qu'on touche ou veut toucher. *Il a son public.* » C'est cette dernière acception qui retient notre attention ici, car elle manifeste bien que le public est non seulement destinataire, mais même propriété de l'auteur qui s'adresse à lui. On notera au passage le caractère étonnamment péjoratif de la plupart des exemples choisis pour illustrer ce mot.

2.2.1. La philosophie du mouvement : abolir la distance musée/public

Deux siècles plus tard, au tournant des années 70, tout le courant de la nouvelle muséologie bouleverse, à une échelle mondiale, un milieu de la muséologie dominé par les enjeux de conservation et d'étude des collections, et par la suprématie des Beaux-Arts.

Les textes réunis dans les deux tomes de l'ouvrage collectif *Vagues*⁸⁰, donnent une vision détaillée et diversifiée de tout le mouvement : la neuvième conférence de l'ICOM en 1971, sur le thème « Le Musée au service des Hommes aujourd'hui et demain » n'est qu'un des nombreux moments forts d'une réaffirmation du caractère essentiel de la fonction sociale des musées, qui amène la création des musées de voisinage, des musées de site, des écomusées : des initiatives très différentes sont fédérées par une volonté globale identique : abolir la distance entre le public et le contenu du musée.

La notion du public, et celle de patrimoine, en sortent profondément transformées. C'est la notion de territoire qui devient centrale et qui incarne le lien entre un collectif et un patrimoine. Le musée participe de ce lien communauté/territoire, bien plus que de l'espace public de la sphère bourgeoise. Ce n'est plus le commentaire, mais la patrimonialisation elle-même qui est en jeu dans la construction culturelle.

La nouvelle muséologie a en effet innové sur deux fronts :

- La vocation communautaire. Le concept de musée éclate. Il est étendu spatialement aux dimensions d'un territoire, et le patrimoine est envisagé comme un environnement naturel et culturel vivant, en constant devenir.

Dans l'écomusée de type communautaire, la notion de public n'a pas forcément autant de pertinence que celle de communauté de référence du musée, communauté capable d'initiative, utilisant le musée comme instrument de son propre développement (Varine, 1991).

- La création d'un nouveau langage muséographique dans les musées, avec la revendication de la vocation communicationnelle des expositions, et d'une expression poétique. Dans la mesure où le musée communique à un large public (enjeu médiatique) et où il propose moins une collection qu'une traduction des relations de l'homme à son environnement, naturel ou culturel (enjeu épistémologique), la création d'un langage muséographique a fait l'objet d'innovations majeures avec le mouvement de la nouvelle muséologie. Duncan Cameron (1968, 1971a) notamment a développé longuement ce thème.

2.2.2. L'absence d'évaluation dans le mouvement de la nouvelle muséologie

On peut se demander pourquoi un mouvement ayant eu pour vocation la transformation des relations publics/musées n'a pratiquement généré aucune dynamique d'évaluation. Cette question est importante en ce qu'elle manifeste d'emblée le fait que la réflexion sur les publics ne s'incarne pas forcément dans les études sur les publics. Celles-ci peuvent tout au contraire incarner une des modalités d'un type de rapport publics/musées qui peut apparaître pour certains professionnels comme une modalité de la distance publics/musées.

Deux phénomènes retiennent notre attention :

80. *Vagues - une anthologie de la nouvelle muséologie*. Tome 1. 1992, et Tome 2 1994. éditions W. M.N.E.S.

- le mouvement de la nouvelle muséologie a touché les musées d'ethnologie, pratiquement pas les musées d'art et les musées des sciences

- bien qu'étant inspiré par une volonté de se rapprocher du public, voire de transformer totalement les relations musées/publics, le mouvement de la nouvelle muséologie n'a que fort peu promu l'évaluation, bien que Cameron soit à la fois une figure marquante de la nouvelle muséologie, et un pionnier dans les milieux de l'évaluation.

Comme le souligne Desvallées⁸¹ :

« la nouvelle muséologie est surtout le fait de musées sensibles à la dimension sociale et politique de leur contenu. Les ethnologues, les archéologues sont sans doute plus sensibles à une approche anthropologique de la réalité et au concept global de patrimoine, naturel et culturel, qui a été promu par la nouvelle muséologie ».

Les mêmes arguments peuvent-ils être mis en avant pour expliquer l'absence de promotion du recours à l'évaluation ? Au regard de la volonté de prise en compte directe de la culture vivante par les ethnologues et les anthropologues qui exposent une traduction de la réalité façonnée par les communautés, celles-ci étant productrices directes du savoir étudié et exposé, l'évaluation serait pratiquement dénuée de toute pertinence. L'évaluation comme démarche permettant la prise en compte du point de vue du public dans la démarche de programmation et de conception serait en effet déjà intégrée à l'ensemble de la démarche des concepteurs inspirée par des enjeux sociaux, qui prennent en compte le public par le fait même qu'ils sont voués à s'intéresser aux groupes sociaux.

L'évaluation comme démarche professionnelle spécialisée mise en oeuvre à l'initiative de l'institution peut alors n'apparaître, au contraire, que comme un moyen de mise à distance du public qui n'est plus pris en compte que sous certaines dimensions choisies par l'institution parce qu'intéressantes pour elle. La symétrie du rapport musée/public au sein du musée d'ethnologie (le public au sens de communauté de référence étant créateur de savoir) est fort compromise par l'évaluation, qui institue pour ce public un statut de « cible » de l'action du musée.

Significatifs à cet égard sont les débats qui ont eu lieu sur un colloque consacré à la question des relations entre les musées et les communautés⁸². Ils mettent en évidence des cas de figure où la notion de *public* et celle de *communauté de référence* peuvent s'affronter au sein d'un même musée. C'est le cas au musée des Civilisations du Canada, à Toronto où existe d'une part un travail auprès des communautés de référence pour la collecte et l'interprétation des témoins exposés, et d'autre part, des évaluations auprès du public, essentiellement touristique.

Il n'est donc guère étonnant que Varine ait pu dénoncer le recours à l'évaluation comme étant une intervention exogène d'experts entérinant les prérogatives d'une fraction de la population en matière d'initiative culturelle, et donnant caution aux positions respectives du public, passif, cible de l'action culturelle, et des promoteurs culturels, actifs, au mieux particulièrement bienveillants pour leur cible et soucieux de l'efficacité de leur action. Ainsi est géré l'accès du public aux productions culturelles, et est orchestrée l'adhésion de ce public aux objectifs des experts. Selon Cameron, l'accès devient en effet la possibilité de « comparer ses propres perceptions ou réalités avec la vision soi-disant objective de ce qui était accepté et approuvé dans votre société » (Cameron, 1971b, p. 85).

Cependant, dans l'immense majorité des cas où le musée préexiste à une préoccupation communautaire, le problème de la prise en compte du public ne s'en pose pas moins : un musée peut

81. Voir l'entretien publié dans *Publics et Musées* 3, Juin 1993, p. 138-145.

82. Actes publiés dans Karp et Lavine (1992).

être créé avec la simple justification de sa propre existence en tant qu'institution culturelle, sans aucune communauté de référence, et n'en constituer pas moins, obligatoirement, un lieu social dès lors qu'il est destiné au public. L'évaluation est alors un moyen de recréer le lien à une communauté de référence de toutes façons nécessaire à l'existence du musée, qui serait sans cela entièrement coupé de toute préoccupation sociale concrètement vécue dans le lieu lui-même.

Un grand musée national peut certes se référer à des préoccupations sociales abstraites, à l'échelle nationale et historique, sa dimension communicationnelle ne peut cependant être assumée qu'ici et maintenant, sur le champ en quelque sorte.

C'est pourquoi, si la nouvelle muséologie n'a aucunement promu l'évaluation dans musées qu'elle a suscités et notamment les écomusées, et l'a même dénoncée, Desvallées remarque⁸³ que les tenants de ce mouvement ont pu promouvoir la démarche d'évaluation dans les institutions muséales traditionnelles dans lesquelles ils travaillaient, notamment les musées des Beaux-Arts, comme a pu le faire Danièle Giraudy au musée Picasso d'Antibes, avec la collaboration de Screven, ou bien au Département des Publics de la Direction des Musées de France où Evelyne Le Halle a mis en place l'Observatoire des Publics⁸⁴.

Mais qu'en est-il de la place de l'évaluation au sein du deuxième axe du mouvement, à savoir l'élaboration d'un nouveau langage muséographique?

Ce langage implique des formes de relations entre l'institution et un public conçu non pas comme communauté de référence susceptible d'intervenir en amont de la conception, mais comme ensemble d'acteurs de l'évènement vivant que constitue l'exposition.

Nous avons déjà remarqué que Cameron avait contribué à la fois au développement de ce nouveau langage, et au développement de l'évaluation. Cependant, ces deux dimensions sont très dissociées dans ses écrits, ce qui ne fait que refléter la quasi-absence de l'évaluation dans le mouvement d'ensemble de rénovation du langage muséographique, qui recouvre des démarches individuelles de conception très hétérogènes. Certaines d'entre elles récusent l'évaluation comme processus réducteur, véhiculant un esprit gestionnaire et rationalisant peu compatible avec la dimension essentiellement créative de la conception, et d'autres s'intéressent au contraire de très près à l'évaluation comme moyen de faire progresser l'élaboration d'un mode de communication avec le public, et d'avoir un retour sur ce processus de communication différée.

L'élaboration du langage muséographique est pris entre deux pôles d'intentions : les intentions didactiques d'une part, les intentions poétiques d'autre part, qui doivent fusionner dans la mise en oeuvre.

Gabus écrit ainsi :

« Chaque exposition est, ou devrait être, un essai d'humanisme et un spectacle » (Gabus, 1965, p. 337).

A la répartition des volumes, au choix des vitrines et à tous les aspects matériels de la présentations des objets, s'intègre l'aspect intellectuel des thèmes c'est-à-dire :

« une pensée didactique, c'est-à-dire une structure, une chronologie des faits et une certaine recherche d'échos poétiques qui devrait, comme pour toute oeuvre d'art authentique, créer ce miracle de la transmission, à travers des objets morts, des émotions de la vie » (ibidem, p. 339).

83. Dans une conversation informelle sur le sujet.

84. Voir *Musées et Visiteurs - un observatoire permanent pour les publics*. 1993. Paris : Direction des Musées de France.

Gabus prend ici le thème de l'exposition comme oeuvre d'art, qui a fait couler tant d'encre, notamment pour débattre des concepts de muséologie d'auteur, opposée à la muséologie d'équipe. Si l'on s'en tient à la muséographie proprement dite, et non pas au statut du commissaire d'exposition, Desvallées se demande également quelle peut être la différence, pour le spectateur, entre une bonne scénographie ou une bonne muséographie, et une installation artistique (Desvallées, 1992, p. 30).

Les artistes ne se sont-ils pas posés eux-même le problème de la place du spectateur et de son intervention dans l'oeuvre, au moment où les musées s'interrogeant quant à eux sur le rapport des oeuvres présentées avec le public ? Certaines initiatives (le CRAPAC de l'écomusée du Creusot), ont tenté d'opérer la jonction entre les deux champs, artistiques et muséographiques.

Actuellement, l'intervention croissante d'architectes scénographes chargés de revêtir luxueusement les supports et de les disposer sur une scène a pu donner l'impression que la muséographie expressive répond essentiellement à des besoins de simple décor ou de mise en ambiance. Cependant, des muséographes poursuivent l'élaboration d'un langage muséographique mobilisant des concepts spécifiques de l'expérience de visite, et visant à une communication poétique avec le public⁸⁵, cette communication poétique étant par exemple un moyen de préserver ce qui est exprimé de l'usure propre à ce qui est déjà attendu comme pouvant être exprimé. L'exposition, réalisation éphémère et nécessitant des efforts considérables de mise en oeuvre, est cependant un des moyens privilégiés de ce type de communication poétique, mise en disponibilité quasi totale de l'individu, capable de le mettre en mouvement de tout son être vers ce qui demande à être pensé, au sens que Heidegger pourrait donner en parlant de la poésie à ce mouvement général de la pensée vers ce qui ne parvient jamais à être pensé en toute logique. C'est alors un engagement dans une relation interpersonnelle avec les visiteurs visitant l'exposition, individus partageant une même culture avec le concepteur, mais porteurs d'histoires et de sensibilités différentes, qui caractérise l'effort de conception. A travers le concepteur qui « porte » individuellement la responsabilité de l'action institutionnelle, et les visiteurs qui s'engagent dans la visite, la relation institution/public est incarnée par une infinité de micro-rencontres inter-individuelles qui constituent la vie de l'exposition comme lieu social, sur le terrain de l'exposition. Ce niveau est peut-être celui d'un inconscient social, intensément vécu dans l'exposition, mais largement indicible, difficilement réutilisable dans des stratégies institutionnelles fondées sur la prise de parole de représentants. C'est au niveau d'un partage et d'une diffusion des représentations sociales elles-mêmes, phénomène rendu collectif par l'avènement public de multiples expériences individuelles, que le langage muséographique poétique opère. Les expositions de Jean-Pierre Laurent au musée Dauphinois illustraient particulièrement l'élaboration de ce nouveau langage, et le primat de l'exposition sur les collections dans la structure du musée lui-même. Il faut d'ailleurs souligner que Jean-Claude Duclos, successeur de Jean-Pierre Laurent, a intégré une démarche d'évaluation lors de la conception des textes pour le Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère⁸⁶.

85. Voir notamment Delarge 1992 pour une réflexion sur la démarche de conception muséographique.

86. Cette démarche évaluative a fait l'objet d'une communication de Poli, Maillard et Champion au symposium Franco-Canadien sur l'évaluation dans les musées, 23-24 Mars 1995, Centre Georges Pompidou, et d'une communication de Duclos et Jacobi au Séminaire *Evaluer l'exposition* à l'Ecole Nationale du Patrimoine, 27-28 et 29 Mars 1995.

2.3. La muséologie thématique au tournant des années 80 : le public comme concept muséographique

2.3.1. La conjonction de la mission éducative et de la muséographie expressive

La vague de création et de rénovation des musées des sciences et techniques dans les années 80 est directement issue de la communication scientifique à destination des non-spécialistes, qui s'institutionnalise à ce moment.

Dans sa thèse, Triquet (1993), à la suite de Fayard, distingue trois temps de la communication scientifique : celui de la vulgarisation scientifique, marginale, qui reste le fait d'amateurs disposant de moyens limités, celui de l'action culturelle scientifique, volontariste, qui mobilise un nombre d'acteurs beaucoup plus grand, et celui, plus récent, de la communication scientifique publique, incarnée dans des structures professionnelles et qui est marquée par un recours croissant aux techniques de la communication, et par une orientation tournée vers la sphère des médias. Avec l'orientation médiatique, la muséologie d'idées succède à la muséologie d'objets. Dans la plupart des centres de culture scientifique et technique, et à la Cité des Sciences et de l'Industrie, l'absence de collections consacre la vocation communicationnelle, et le recours à l'exposition comme outil de médiatisation d'un savoir.

C'est dans un tel contexte que s'opère le mariage entre la vocation éducative traditionnelle du musée des sciences, et le développement des techniques muséographiques, rendu possible par l'émergence de la volonté de construire des langages muséographiques, vingt ans plus tôt, notamment au sein du mouvement international de la nouvelle muséologie.

Les modes de conception sont cependant très souvent centrés sur les contenus « à faire passer » : dans l'élaboration des projets d'exposition, l'étape du pré-programme correspond à un exposé des contenus explicités et ordonnés sur le papier, l'étape de la conception des supports lui étant postérieure.

On observe une dissociation assez nette entre la scénographie générale, et la conception des éléments d'exposition proprement dits (souvent dénommés « supports ») : éléments graphiques, éléments interactifs et audio-visuels, manipulations, objets, etc. En effet, les éléments du vocabulaire muséographique restent encore un attelage entre la conception par éléments (les « exhibits ») chère aux grands centres des sciences de l'après-guerre, du type de l'Exploratorium, et l'ambition de construire des environnements intégrés du type de ceux que les musées de société ont développés de leur côté.

Au service de la mission éducative, les éléments du vocabulaire muséographique deviennent alors, assez logiquement, des instruments (les supports) de la transmission des savoirs. Les modes de relation au public sous-jacents à la conception des environnements expressifs ou poétiques dans les musées de société restent cependant à l'état d'une collection de procédés de mises en situation ou de mises en ambiance, l'utilisation des miroirs dans l'exposition étant par exemple devenu un des clichés de cette collection de procédés.

On se retrouve dès lors avec une contradiction majeure en muséologie : la volonté d'abolir la distance entre le public et le contenu du musée, et de transformer le temple en forum, instrument de patrimonialisation collective d'une communauté vivante, a permis le développement d'un langage muséographique nouveau, qui s'est élaboré dans les expositions temporaires au sein des musées dits de société.

Dans les musées des sciences, les objectifs éducatifs annulent littéralement le problème du public tel qu'il s'est posé dans le débat social puisque le public se définit non pas comme communauté, mais comme cible d'une action éducative éternellement justifiée depuis les Lumières et la Révolution. Le miracle du public-enfant est de réaliser la possibilité de ce public unidimensionnel, défini comme cible à l'état pur. De façon très significative, les musées et expositions spécialement conçus pour le public-enfant ne sont pratiquement pas touchés par la montée en puissance de la scénographie générale, et continuent de privilégier l'échelle de l'unité de présentation.

Dans le cas des espaces et musées destinés au « grand public », l'exposition thématique est devenue le mode d'action privilégié, mobilisant le répertoire du vocabulaire muséographique poétique qui tire sa puissance du recours direct au registre des représentations et de l'imaginaire. Il ne peut y avoir que concurrence, dans le même environnement, entre le registre de la communication poétique et le registre de l'intervention didactique, puisque l'intervention didactique a notamment pour vocation de combattre les obstacles que constituent les représentations et l'imaginaire, pour permettre la construction du savoir.

Le public, vidé de sa cohérence sociale, comme communauté ou bien comme cible, devient dès lors un concept lui-même très contradictoire.

La situation a des avantages et des inconvénients : le maintien du public à l'état de concept, discutable, et mobilisable à merci, facilite grandement le découpage et l'isolement d'un champ muséologique extrait du monde social, et fait passer la totalité du processus de communication dans le pur registre de la production. Le public, comme concept, intervient ainsi dans le développement des stratégies impliquant les acteurs confrontés dans la production des expositions. Le public comme zone d'incertitude dans une analyse des organisations (Triquet et Davallon 1993), ou le public comme contenu, au même titre que le contenu de la science elle-même, font désormais partie intégrante de la dynamique de conception et participent de l'élaboration d'un métier scientifique formalisé dans toutes ses dimensions, y compris celle de la communication avec le public, en lieu et place d'une activité de conception vécue comme une intervention artistique ou comme intervention sociale, sans cesse remise en cause au point de contact avec le public.

Par contre, la « déconstruction » du public crée une situation de crise aiguë, dans laquelle la mission sociale du musée perd de sa pertinence, tandis que dans le même temps, les stratégies des acteurs dans la constitution d'un champ autonome gagnent en visibilité. La situation témoigne d'un état de désenchantement certain.

L'évaluation n'est pas de trop pour maintenir le public à l'état de concept opératoire, discutable dans le registre même de la conception, et dans le même temps attester de l'existence concrète de ce public comme ensemble d'individus « vrais », authentiquement présents et authentiquement actifs dans l'exposition, et entretenir sans cesse les braises d'une demande sociale dont on veut pouvoir se réclamer, sans qu'elle menace cependant l'appropriation totale de l'ensemble des prérogatives de production culturelle par l'institution.

2.3.2. Le cas particulier de l'exposition thématique à la Cité des Sciences et de l'Industrie : la place « en creux » du visiteur

La muséologie à la Cité des Sciences et de l'Industrie (C.S.I.) est caractérisable par les expositions, mais aussi par les programmes, dans lesquels sont explicités et hiérarchisés les partis-pris. Elle reste fort difficile à caractériser car entre le niveau détaillé des objectifs et des moyens institutionnels et le niveau détaillé des objectifs et moyens pour chaque élément de présentation, le niveau des expositions proprement dit fait rarement l'objet de réflexions formalisées. En effet, il existe, à l'échelle globale de l'institution, des orientations débattues dès l'origine par le groupe de liaison, et

définies finalement dans le rapport Lévy, qui s'appuient sur des convictions politiques quant au rôle que la communication scientifique

A l'autre bout de la chaîne, les éléments de présentation peuvent faire l'objet d'une démarche de conception dans laquelle les objectifs de médiation sont constamment explicités et formalisés. Nous avons étudié surtout le cas des éléments interactifs à scénario, dont la mise au point nécessite, de la part des concepteurs, une anticipation argumentée et détaillée du déroulement d'une interaction avec les visiteurs. Cette démarche a quitté le niveau des approches individuelles de chaque concepteur pour devenir une philosophie commune à l'ensemble d'un service, dans le cas des interactifs.

Formulations politiques d'une part, formulations médiatiques spécifiques de spécialisations professionnelles d'autres part : le niveau de l'exposition est, dans la pratique, très hétérogène, et les types de formulations d'objectifs reflètent encore beaucoup plus des styles d'équipe très différents, qu'une approche commune⁸⁷.

C'est au niveau théorique que ce niveau des expositions à la Cité des Sciences a pu faire l'objet des formulations les plus intéressantes par rapport à nos préoccupations de recherche : ainsi, la notion d'exposition thématique est apparue très tôt comme un concept spécifique, sous la plume de Natali⁸⁸ et Martinand en 1987, au moment de l'ouverture de la Cité des Sciences. Encore une fois c'est dans les moments initiaux que l'on peut trouver l'expression des idées et des parti-pris qui ne sont plus par la suite exposés avec autant de force et de netteté.

L'article tente donc de définir l'exposition scientifique thématique : ce qui caractérise d'abord et avant tout la muséographie à la Cité des Sciences et de l'Industrie, c'est ainsi l'abandon de la structuration disciplinaire des savoirs, volonté commune à de nombreuses autres modes de diffusion de l'information scientifique, notamment la presse.

L'intérêt de l'article est de fonder la muséologie sur une dialectique production/réception qui fait une large place au visiteur, anticipé du point de vue des concepteurs. Une antinomie de base existe entre les objectifs didactiques du concepteur (traiter des thèmes scientifiques, c'est transmettre des informations inévitablement complexes) et les « attentes de situations de plaisir par les visiteurs (plaisir ludique, cognitif ou émotionnel, motivant la visite). Du fait de la seule préoccupation pédagogique du concepteur, les expositions scientifiques ont parfois été développées selon des schémas disciplinaires : on peut citer par exemple les salles traditionnelles du Palais de la Découverte » (Natali et Martinand, 1987, p. 116). Mais, du fait d'une « volonté manifeste d'un large public à accéder aux informations scientifiques par d'autres biais plus attractifs que ceux qui consistent à recréer dans un musée les travaux pratiques ou les cours magistraux issus des structures scolaires ou universitaires » (ibidem, p. 116), le concepteur va mettre en place des propositions thématiques qui tentent de faire de lien entre l'univers scientifique et la demande sociale.

Les auteurs distinguent la conception thématique de type interdisciplinaire, la conception thématique favorisant l'expression du concepteur, qui s'adresse à des publics trop particuliers (des publics de pairs), la conception thématique en vue d'une approche globale du visiteur, qui fait une large place au visiteur, à ses « attentes, expériences, savoirs disponibles, questionnements et pratiques » (ibidem, p. 117), conception qui est, précisent-ils, celle d'Explora. La difficulté de concep-

87. Pierre Saliot, directeur des Expositions à la Cité des Sciences, souligne que les évaluations contribuent à proposer et construire des formulations collectives de la médiation muséologique, dans le milieu professionnel de la conception des expositions.

88. Jean-Paul Natali a été un des chefs de projet lors de la phase initiale d'instruction des thèmes pour la création d'Explora.

tion se situe alors au niveau de « l'interaction entre l'ensemble des choix de conception et l'ensemble des attitudes du visiteur » (ibidem, p. 117) elle est orientée par « un choix de relation au public souhaité de l'exposition ».

Le concepteur anticipe donc un visiteur qui n'est donc nécessairement plus une page blanche, mais qui est au contraire armé de ses propres connaissances, sa propre démarche, ses attitudes et questionnements, pour venir dans l'exposition et explorer un « paysage » mis en place par le concepteur à son intention (ibidem, p. 119).

« Le savoir-faire d'un concepteur thématique suppose la connaissance plus ou moins définie (évaluation), appréhendée (intuition), ou supputée (hypothèses) des stratégies d'appropriation du savoir par le visiteur » (ibidem, p.119).

Il peut paraître surprenant que dans ce schéma, où est requise la place du visiteur, l'évaluation ne soit pas intégrée. Le point de vue du visiteur est supputé par principe, et est ainsi élaboré entièrement dans la sphère de conception. Le concepteur, déjà spécialiste des savoirs, s'institue de par sa compétence scientifique également spécialiste *de facto* des savoirs des visiteurs. Spécialiste de la communication, il s'institue représentant des deux pôles de la communication, et promoteur du processus de communication.

Par contre, selon ce même schéma, la manière dont l'évaluation préalable s'est d'emblée installée entre les visiteurs et les concepteurs, et dont elle s'est immédiatement orientée vers les représentations sociales, apparaît comme parfaitement cohérent avec ce qui s'est passé effectivement dans l'histoire des expositions à la Cité des Sciences.

C'est que malgré tout, le concepteur souhaite par dessus tout persuader, faire reconnaître ses parti-pris par des visiteurs qui mobiliseraient expériences, savoirs, attitudes et questionnements. Il lui suffit en quelque sorte, de présupposer cette base chez des visiteurs individuellement différenciés, et savoir mettre en scène ses parti-pris. « La conception régulée par la prise en compte du point de vue des visiteurs » d'une part, « la visite induite par les parti-pris du concepteur » (ibidem, p. 120) d'autre part, n'ont guère de chance de se rejoindre dans la mesure où le point de vue du visiteur est supputé par principe : c'est sur l'induction de son parti-pris que le concepteur va mettre l'accent. C'est le « paysage » dont on postule qu'il est l'objet tout à la fois de la conception et de la visite, qui va faire l'objet de tout l'effort pour favoriser la rencontre entre les parti-pris des uns et le point de vue des autres.

Les auteurs soulignent ensuite la nécessité de favoriser l'entrée la plus directe dans le thème, et pour ce faire d'établir un pont entre des connaissances, des idées, des expériences, des notions, des questions qui sont déjà connues du visiteur, et celles, nouvelles pour lui, qui constituent le noyau des informations et des données sur ce thème. La structuration du thème devient un système de guidage, souple, s'adaptant aux besoins et aux intérêts du visiteur, « pour lui permettre d'entrer dans un ensemble de connaissances par celles qu'il avait et qu'il identifie vers celles qui lui sont encore inconnues ». Mais le savoir exposé est un savoir recomposé par la conception, le visiteur doit assimiler le cadre conceptuel dans lequel se placent les informations. Ce cadre doit être persuasif.

Le *paysage* est alors le style, au confluent de la liberté d'expression des concepteurs, et de la liberté d'appropriation des visiteurs.

Une telle formalisation du travail de conception reflète ce qu'a été la Cité des Sciences dans sa première version, actuellement très bouleversée par le renouvellement des expositions permanentes qui se poursuit depuis 1989.

Elle présuppose nécessairement une prise en compte importante du point de vue des visi-

teurs, sans pourtant s'appuyer sur l'évaluation : il « suffit » de présumer des comportements et des attentes des visiteurs. Certaines de ces hypothèses et intuitions apparaissent sans l'article :

- le *paysage* de l'exposition est le cadre de la rencontre

- « le visiteur ne cherche pas directement des messages et un discours, mais parcourt un ensemble d'éléments dont il attend des informations et du plaisir sur les questionnements qui lui sont propres » car « le visiteur ne part pas de zéro : il dispose de sa propre pratique familière: tout repose sur la capacité d'un savoir scientifique donné à être transposé dans un cadre qui ne lui est pas habituel, et sur les aptitudes des visiteurs à opérer la transposition inverse : redonner le sens initial d'une connaissance » (ibidem, p. 125).

Les auteurs présupposent d'emblée le niveau, au sein de l'univers représentationnel, auquel se réalise la réception : non pas au niveau de l'élément particulier, mais au niveau global du paysage, non pas au niveau du discours et des messages, mais des informations et du plaisir individuels, « par rapport à son propre questionnement ».

En cela, on mesure à quel point les implications de la conception thématique restent prédéterminées, à l'ombre du modèle de la transposition didactique.

En première lecture, le dialogue préalable avec les visiteurs semble une nécessité absolue, mais cette nécessité n'est pas ressentie dans les faits parce que le principe de cette prise en compte, à un niveau purement théorique, semble suffisant, le visiteur reste largement une abstraction, et non un être social existant et actif. Dans les représentations que les auteurs se font des visiteurs, ceux-ci sont à la fois beaucoup plus loin de la logique conceptuelle des concepteurs que ne le révèlent les évaluations, et beaucoup plus proches de la logique formelle des expositions que ne le révèlent ces mêmes évaluations telles qu'elles ont été menées par la suite, à partir de 1989 au sein de la cellule Evaluation de la direction des Expositions. Le visiteur imaginé par les auteurs comprend directement la structure formelle, qui est première dans la rencontre. Et pourtant sa structure mentale, serait-on tenté de dire, est radicalement différente de celle des concepteurs. Par ailleurs, ces visiteurs imaginés sont des individus réagissant pour leur propre compte, et non en tant que membres d'un public, ou d'une entité sociale collective.

Ce que nous apprennent les évaluations menées dans les expositions à la C.S.I⁸⁹.est précisément l'inverse : les visiteurs sont en général des êtres qui sont de la même « espèce conceptuelle » que les concepteurs, et leur démarche est beaucoup plus symétrique de celle des concepteurs que ceux-ci ne le croient : les visiteurs recherchent moins des informations et du plaisir que des intentions et des parti-pris. De ce point de vue, le lieu public que constitue l'institution culturelle transcende totalement les points de vue des professionnels ou des visiteurs : les uns et les autres y sont « portés » par des enjeux sociaux qui symétrisent leurs situations respectives.

Par contre, la situation du visiteur qui visite rend le visiteur sensible non pas au paysage de l'exposition embrassée dans sa structure spatiale, mais à un cheminement-découverte effectué dans une durée. Enfin, il s'avère que les visiteurs se réfèrent à un statut social de visiteur qui rend difficilement accessible ce qui serait un questionnement individuel « hors de tout contexte », et qui suscite des attentes et des motivations adéquates à ce statut, intermédiaire entre statut individuel et statut de membre d'un groupe social. Nous reviendrons largement sur ces résultats.

89. Voir en particulier les résultats publiés des études sur les interactifs (Le Marec, 1993), qui font eux-même écho aux résultats des études de visite d'expositions menées par la cellule Evaluation des Expositions à la C.S.I.

Le décalage entre les présupposés des auteurs de l'article et les résultats d'évaluation nous montrent, au moins, que les idées de ces auteurs sont très marquées par la confiance en la capacité qu'aurait l'exposition d'induire l'appropriation dans le sens souhaité par la conception. L'idée d'une « rencontre », défendue par les auteurs se vérifie effectivement, mais elle a pour cadre non pas le « paysage » globalement signifiant de l'exposition, mais les points de vue découverts dans le temps de la visite, au cours de la séquence de visite.

Cette conception très paradoxale de l'exposition thématique, dans laquelle la place du visiteur est fondamentale, mais où les attentes et pratiques de celui-ci ne sont que devinées ou supputées, est restée valable jusqu'au début du renouvellement d'Explora, en 1989, trois ans après l'ouverture de la Cité des Sciences.

Lorsque le renouvellement des expositions permanentes a été mise en chantier, les choix thématiques et muséographiques sont apparus comme devant être nécessairement fondés sur une évaluation de l'efficacité et la pertinence de l'existant. Est alors apparue la nécessité d'évaluations permettant de comprendre comment fonctionnaient les expositions, centrées sur les expositions, plutôt que les visiteurs. Martine Volf, chargée du Schéma Directeur du renouvellement, a formulé une demande pour l'analyse des « performances muséographiques » de la totalité des expositions permanentes et des éléments et de ces expositions.

Cette demande, qui a suscité la création de la cellule Evaluation, nous a conduite (Clotilde Bréaud et moi-même) à l'idée que s'il était impossible de mener des études basées sur des enquêtes auprès des visiteurs dans le délai octroyé, l'on pouvait prendre du recul par rapport à l'existant en s'appuyant sur les « super-visiteurs » que sont les animateurs. Ce faisant, on retrouvait d'une certaine manière la démarche initiale de Griggs.

En fin de compte, le concept d'exposition thématique propre à la Cité des Sciences portait en creux la place du visiteur sans que celui-ci soit concrètement appelé à se représenter lui-même dans cette place. Celle-ci a été d'abord investie par les intuitions et hypothèses que les concepteurs avaient à l'égard des visiteurs. La préoccupation du public y est cependant réelle, aiguë.

3. La place du public dans différentes conceptions de la muséologie contemporaine

Les deux sections précédentes nous ont permis d'aborder la question des relations publics/expositions en essayant de nous démarquer de l'intermédiaire naturel que constitue traditionnellement l'évaluation dans l'analyse de cette relation. Nous allons dans cette troisième section discuter de manière plus analytique de la place du public dans les différents courants de la muséologie contemporaine, tels que modélisés dans des catégories issues de la réflexion récente en muséologie. Mais auparavant, nous aborderons une des manifestations de la crise des relations publics/musées qui concerne directement l'évaluation : l'apparition d'un courant de recherche qui s'attache à discuter de façon critique la relation évaluation/public.

3.1. Un courant nouveau : le rôle de l'évaluation dans la construction fictive du visiteur

Récemment, certains auteurs (Schiele, 1992) n'ont pas manqué, à juste titre, de suspecter l'évidence que constitue l'alliance de l'évaluation et du public, la première étant par nature toute entière au bénéfice du second. Ils se sont penchés sur la pratique d'évaluation sous l'angle de ses liens avec les autres pratiques institutionnelles dans des analyses du fonctionnement institutionnel où c'est l'évaluation qui constitue l'objet étudié, et qui est prise comme référent dans la relation évaluation/public.

Ces approches suggèrent que la question des relations évaluation/exposition peut être ensagée sans forcément faire intervenir une réalité naturelle que constituerait *a priori* le public dans sa réalité physique, pour justifier l'évidence de cette relation. Le public serait le médiateur de cette relation évaluation/conception.

Ainsi Schiele souligne que l'exposition médiatique, comme dispositif d'organisation de supports qui intègre déjà les modes d'appropriation dont elle fera l'objet, est sous la dépendance absolue de l'attribution d'un sens par les visiteurs :

« Tout le travail de mise en exposition ne prend son sens qu'en regard d'un visiteur fictif, en quelque sorte idéal, construit par des représentations intuitives et subjectives que s'en font les concepteurs et sommé de se conformer à leur système d'attentes préconstruit » (Schiele, 1992, p.74).

L'exposition médiatique et son destinataire sont alors « des artefacts du point de vue qui les construit » (ibidem, p. 75).

L'évaluation joue un rôle fondamental dans cette co-construction et cette co-conceptualisation de l'exposition et du visiteur.

« C'est la convergence fonctionnelle du souci de l'efficacité de l'exposition et d'un cadre pour la penser qui assigne un espace au visiteur » (ibidem, p. 77).

Ce que dit ainsi Schiele en partant de l'évaluation s'emboîte parfaitement bien sur le point de vue de développé en partant de la conception par Martinand et Natali (1987) à propos de l'exposition thématique, (par opposition à l'exposition disciplinaire), qui est homologue de l'exposition médiatique sous cet angle : ce visiteur fictif mais nécessaire, construit à partir d'intuitions et d'hypothèses tel que Schiele le commente, nous l'avons déjà rencontré chez ces auteurs.

Ce que disent en substance Natali et Martinand, c'est que l'exposition thématique dessine en creux la place du visiteur.

Ce que dit en substance Schiele, c'est que l'exposition comme média dessine en creux la place de l'évaluation.

Ou plutôt, la place en creux que dessine l'exposition comme média, qui est l'exposition thématique, est celle d'un visiteur abstrait, celui-là même qui peut être idéalement construit par une évaluation qui est elle-même, à l'inverse du visiteur abstrait, une pratique très concrète, un « existant-déjà » dans le dispositif institutionnel.

Schiele dénonce l'objectivisme empirique de l'évaluation et souligne sa place au sein de la sphère muséale, dans laquelle elle produit des théorisations, tout en restant fondamentalement une démarche d'optimisation liée aux enjeux de la conception.

« Le discours s'élabore dans et par les acteurs engagés dans la pratique vécue des acteurs engagés dans la pratique muséale comprise au sens large : il est donné d'emblée et reçu tel quel par ceux qui oeuvrent dans ce milieu, sans qu'ils puissent le rapporter aux conditions de possibilité qui lui donneraient un sens (...) C'est pourquoi ce discours est la manifestation d'une structure idéologique à l'oeuvre » (ibidem, p. 82).

C'est pourquoi aussi « l'histoire du visiteur d'exposition serait un peu l'histoire de ce qu'on attend de lui et celle des moyens mis en oeuvre pour qu'il s'y conforme » (ibidem, p.82).

Certaines recherches dans le champ de l'anthropologie culturelle suivent ce type d'approche, dans le cadre plus global du rapport entre les institutions muséales et les visiteurs : ainsi, Mac Donald (1993) suggère que l'évolution des musées ces dernières années correspond à la naissance d'un nouveau « corps des visiteurs » (actif plus que passif, fragmenté plus que collectif) dans les expositions. Lors des recherches sur les publics, les résultats construits sur des paradigmes sont réinvestis dans des procédures de conception qui entretiennent ces mêmes paradigmes. Ce phénomène s'inscrit lui-même dans des cadres idéologiques, économiques et culturels, à l'échelle des sociétés.

Il y a dans ces analyses une sorte d'autonomisation progressive d'un objet de recherche qui est le duo réflexif institution-recherche : pour dénoncer l'objectivisme concernant les connaissances acquises sur les visiteurs, on fait apparaître les structures idéologiques de la production de savoirs concernant les visiteurs dans l'exposition, ou bien on démontre que l'apparition d'un nouveau « corps » des visiteurs, plus actif, ne résulte pas tant d'une meilleure prise en compte de ces visiteurs que de d'évolution globale massive du contexte socio-historique.

Les auteurs produisent des analyses qui évacuent elles-mêmes toute référence à une existence concrète du public des expositions. Ce qui existe concrètement, ce sont les institutions et les pratiques qu'elles engendrent. Dès lors, leurs théories produisent elles-mêmes un effet d'analogie qui les confirme : le visiteur n'y est utile qu'à l'état de concept construit par les institutions ou la société. Cela montre donc comment les institutions, et les expositions, peuvent ne se référer qu'à un visiteur fictif.

Mais on peut envisager une analyse de la relation public/musée qui ne nécessite pas le recours à l'intermédiaire « naturel » de l'évaluation, sans pour autant avoir à dénoncer celle-ci comme agent d'une invention fictive du visiteur qu'elle prétend révéler.

L'évaluation entre en scène au moment où le public, qui existe à l'origine, s'abstrait et s'incorpore dans la caractérisation du musée.

3.2. La question de la relation public/institution dans différents modèles de la muséologie contemporaine

Nous allons brièvement évoquer quatre types de muséologie dans lesquelles l'évaluation,

particulièrement l'évaluation préalable, a ou non sa place, place qui n'est pas homologue de celle du public.

3.2.1. Le modèle patrimonial

On reprend ici la distinction établie par Van Mensch (1987) et commentée par Davallon (1993) entre muséologie d'objets et muséologie d'idées : la muséologie d'objets ou de collections, à fort enjeu de patrimonialisation (patrimonialisation entendue au sens de l'accroissement de la valeur marchande et symbolique accordée aux objets collectés et conservés), étant incarnée par le musée des Beaux-Arts⁹⁰. Pour s'interroger sur le sens que peut avoir l'évaluation dans la muséologie d'objets, il faut distinguer deux niveaux contradictoires :

1. La gestion de l'incompatibilité essentielle entre la collection et la visite celle-ci étant source de dangers pour la collection, difficilement conciliables avec la préservation des oeuvres. De plus, la présence du public multiplie les risques d'événements imprévisibles, qui exigent une capacité de réaction et une organisation qui ne sont guère celles du musée⁹¹. Malgré tout, la visite est essentielle à la vie du musée, elle est nécessaire pour attester concrètement de la propriété et de la jouissance collective des biens de la nation, et de l'utilité publique de l'institution. La mesure de la fréquentation permet alors de témoigner du phénomène de la visite, et de l'impact de l'institution sur le « public » qui, à ce niveau de généralité, peut rester assimilable à un phénomène concret d'une masse de visiteurs venus dans l'espace muséal, représentant la communauté potentielle des citoyens⁹². L'étude de la visite pose par contre un problème, du fait de cette incompatibilité entre visiteurs et collections. Poulot (1994) souligne que la visite est un chapitre mineur dans l'histoire des musées. Elle sert le plus souvent à l'illustration des idées développées sur le rôle des musées. Il est caractéristique que la totalité de la partie consacrée aux visiteurs dans l'exposition « la jeunesse des musées » (Paris, Musée d'Orsay, 7 février-8 mai 1994) ait consisté en un diaporama de caricatures de visiteurs et de situations de visite datant du XIX^{ème} siècle : on établissait ainsi une connivence quelque peu cruelle entre les visiteurs de l'exposition « la jeunesse des musées » et ses concepteurs, sur le dos de ces autres visiteurs ridiculisés pour l'infinie distance culturelle qui les séparent des pratiques de la culture cultivée.

2. La dissociation entre le public et les visiteurs. Davallon souligne que la rencontre entre les visiteurs et les oeuvres lors de la visite n'est que la partie visible d'un dispositif de l'exposition dans lequel se trouve « internalisé » le savoir de l'histoire de l'art, qui est donné de manière codée dans la mise en espace, et qui va opérer la patrimonialisation au regard du public. Celui-ci doit s'approprier le discours savant à l'extérieur du musée (école, famille, discussion, etc.) et l'apporter lui-même lors de sa visite. Le public est dès lors constitué en dehors de la présentation, « l'acquisition du savoir et la constitution de l'acteur social en membre du public se jouant ail-

90. Les musées de d'histoire naturelle sont dans une situation très proche.

91. C'est la présence humaine, les gardiens, agents d'accueil et autres, qui sont implicitement chargés de réagir et d'absorber tous les incidents imprévisibles liés à la présence des visiteurs. Il est significatif que ces gardiens, comme la plupart des personnels « face public » soient relativement marginalisés dans le milieu professionnel du musée : leur tâche est en effet précisément, implicitement, le foyer d'une insupportable contradiction. Elle consiste à simultanément représenter le musée au service du public, et à préserver le musée du public, potentiellement générateurs de problèmes permanents.

92. Les enjeux touristiques liés à la valorisation et à l'exploitation du patrimoine changent quelque peu cette position de principe très généraliste, dans la mesure où le public devient une entité beaucoup plus précise : une clientèle, une catégorie de personnes pouvant consacrer une part de leur temps et de leur revenus à la visite des monuments et équipements culturels. Les études de public, parmi lesquelles les récentes études sur les zones de chalandise telles que pratiquées au Québec peuvent alors correspondre à un enjeu commun à différents partenaires impliqués dans une politique de développement local : musée, collectivités, acteurs économiques, et constituer un instrument de gestion dans le cadre de cette politique de développement.

leurs » (Davallon, 1993, p. 113). Ce membre du public doit avoir appris un peu comme un conservateur.

Le musée des Beaux-Arts assume lui-même une fonction éducative pour ceux qui apprennent à l'extérieur de la présentation, et parfois, développe un territoire tout à la fois externe à la conservation et externe à la visite, dans lequel, par le biais de l'action culturelle et des services éducatifs, il contribue à la formation permettant d'acquérir le savoir savant.

Pour peu que les membres du public ainsi définis comme acteurs sociaux, et les visiteurs présents dans les salles, soient considérés comme identiques, on comprend qu'il ne soit nullement question d'avoir recours à l'évaluation préalable, le conservateur étant l'homologue du visiteur-membre du public, (il est « le visiteur le plus compétent »), et le musée ne pouvant tolérer la référence à un commentaire vulgaire, sous peine de perdre toute légitimité au regard... de son public !

Davallon a également souligné la circularité communicationnelle entre conservateur et visiteur, qui tient au fait que « le savoir sert à régler à la fois le choix, la présentation et l'interprétation » (ibidem, p. 113). Il est paradoxal de noter que cette circularité est au fondement du principe de mise en exposition dans des musées qui ont effacé toute trace de discours dans l'exposition « laissant penser que le musée est constitué de la seule collection des objets présentés ». C'est que le public des musées est déjà constitué depuis longtemps, et que la communication s'est déjà opérée dans un champ social déjà existant, et déjà riche en liens sociaux par ailleurs. On est alors dans la situation où tout est déjà fait par ailleurs pour le public du musée, au moment où les visiteurs qui démarrent éventuellement leur relation à l'art et à l'institution muséale arrivent à ses portes, et ne constituent plus qu'un phénomène dérangent : en forçant le trait, on peut dire que le visiteur ayant pris la décision de venir au musée dans l'intention d'apprendre est déjà un « mauvais » visiteur.

Mais, comme on l'a vu plus haut, les visiteurs objectivement présents, dans les salles, mais aussi aux portes des musées et dans les files d'attentes aux grandes expositions, attestent de la réalité concrète du musée comme espace public propriété de toute la Nation.

Cependant, il y a toujours du musée d'idées dans le musée d'objets en cas d'exposition, ou plutôt, les objets sont alors le plus souvent accompagnés d'un minimum d'autres éléments d'accompagnement qu'il faut créer pour l'occasion : outre la présentation elle-même, des titres, légendes, panneaux, audio-visuels, sont conçus spécialement pour l'exposition, dans un but de transmission d'informations à destination des visiteurs. Ces éléments sont autant de micro-projets dont l'enjeu est une efficacité de la communication *in situ*, sur le lieu de l'exposition, et qui peuvent donc sans qu'il y ait innovation ou rupture par rapport à la muséologie d'objets, faire l'objet d'évaluations (tests, évaluations sommatives, voire évaluations préalables en principe sinon dans les faits) dans un processus d'optimisation de ces outils de communication. C'est nécessairement la volonté particulière d'un communicateur, qu'il s'agisse du conservateur, du commissaire de l'exposition lui-même, ou d'un professionnel en charge du projet dans le projet (muséographe, rédacteur, enseignant, réalisateur audio-visuel, etc.), qui préside à la démarche pour ce qui concerne spécifiquement de tels outils de communication qui constituent des projets dans le projet⁹³.

3.2.2. Le modèle éducatif

Dans le modèle éducatif, c'est la muséologie d'idées qui prédomine, particulièrement incarnée par les musées des sciences et des techniques, territoire de l'éducation informelle. L'exposition

93. Voir notamment Gottesdiener (1992), Gottesdiener et Boyer (1992), pour l'évaluation des textes dans les musées d'art.

documentaire, ou thématique pour reprendre la terminologie exposée plus haut, est l'outil de communication qui propose à la fois un contenu, et les moyens d'interpréter ce contenu (Davallon, 1993). Contrairement aux musées de collections (muséologie d'objets), le visiteur n'a pas à amener son savoir avec lui, l'exposition lui fournit, en principe, à la fois le savoir et le mode d'emploi permettant d'y accéder. Le *public*, émanation imprécise de la communauté des citoyens, représentés par les citoyens éclairés qui ne sont pas forcément les visiteurs effectifs dans le musée d'objets, devient alors tout au contraire l'ensemble des visiteurs effectifs, susceptibles d'être *touchés* par l'exposition.

L'exposition thématique telle que définie par Natali et Martinand (1987) incorpore la place du visiteur, définie préférentiellement par la référence à l'éducation et préférentiellement d'après un visiteur-modèle dont le niveau est défini comme étant un savoir initial de l'homme de la rue, non scientifique. C'est pourquoi l'exposition thématique peut tout à la fois faire tant référence à la place du visiteur, sans aucunement prévoir d'autres moyens d'anticiper ses caractéristiques que l'intuition du concepteur. C'est que la matrice référentielle de la muséologie d'idées est arbitrairement et idéalement réduite à une des figures de visiteurs possibles, considérée comme étant la plus vraie, tout à la fois la plus réaliste, et celle qui a le plus besoin de l'intervention médiatique : le visiteur le moins savant, le moins éclairé.

Reste que la place de l'évaluation apparaît comme naturellement nécessaire dans la muséologie d'idées. Et d'ailleurs, les premières typologies de visiteurs sur Explora (Coulaud, 1987) concrétiseront ce modèle implicite d'une caractérisation du public en fonction du niveau de savoir, des néophytes aux initiés.

En effet, il y a conjonction entre un programme idéologique qui est fondateur d'un contrat social dont la valeur est voulue universelle : la transmission et l'extension des Lumières, et une théorie scientifique : la transmission et l'apprentissage des savoirs scientifiques par un processus de rupture par rapport à une « pensée sauvage ». La transmission des savoirs est à la fois un modèle théorique et un objectif pratique. Il y a mariage des enjeux institutionnels et des enjeux de recherche scientifique (didactique, sciences de l'éducation, psychologie sociale), dans une figure du redoublement de l'avancée de la pensée scientifique.

L'évaluation peut revêtir tantôt la forme du protocole de recueil de données, ou de l'expérimentation, dans un programme de recherche destiné faire fonctionner et mettre à l'épreuve un système de concepts théoriques : conceptions, obstacles, pratiques de référence, impacts ; tantôt la forme d'une technique d'optimisation au service des objectifs de production de l'institution ayant reçu le mandat d'une intervention éducative.

Le statut de l'évaluation préalable des conceptions en sort renforcé dans le milieu muséal et dans le milieu scientifique associé, car son utilité est plusieurs fois évidente. Mais ce statut est aussi considérablement brouillé et suspect aux yeux d'observateurs externes très distants par rapport aux enjeux institutionnels, comme peuvent l'être les sociologues des organisations ou les chercheurs en anthropologie sociale. Ceux-ci ne s'étant guère intéressés, jusqu'à très récemment, au cas du musée, celui-ci reste un micro-monde étudié de l'intérieur, et d'un extérieur très relatif⁹⁴.

94. Il est significatif à cet égard que tout un courant de la muséologie théorique, bien développée dans les pays de l'Est, entreprend de se constituer en univers épistémologiquement autonome, la muséologie y étant une épistémologie expérimentale, doublée de sa propre épistémologie. Voir notamment l'intervention de Schärer au Colloque *Musées et Recherche* les 29, 30 novembre et 1er décembre 1993. Paris : D.M.F, Musée des Arts et Traditions Populaires. Dans cette communication, Sherer définissait la muséologie comme l'étude des comportements de l'homme envers les valeurs idéelles des choses : pourquoi et comment l'individu et la société muséifient, collectionnent, analysent ou communiquent et pourquoi un individu, une ethnie, ne le font pas. La muséologie est selon lui une science des relations entre l'homme ou la société et le patrimoine.

C'est pourquoi ce micro-monde est resté idéologiquement très actif et positif alors même qu'il baigne dans un milieu universitaire traditionnellement peu propice à l'activisme : l'évaluation des conceptions dans ce contexte très favorable, peut être à juste titre promue et célébrée pour sa double efficacité sociale, au service de l'avancement des connaissances et de la mission institutionnelle.

C'est pourquoi les responsables institutionnels peuvent reporter leur intérêt pour l'évaluation comme outil utile au fonctionnement efficace de l'entreprise institutionnelle, vers l'évaluation comme lien à la recherche : il peut y avoir plus de profit à revendiquer un rôle de partenaire de la communauté scientifique dans l'avancement des connaissances, sanctionné par les publications universitaires, qu'à revendiquer un effort et une démarche technique dans l'optimisation de l'action vers les publics⁹⁵.

L'évaluation comme corps professionnel en cours de constitution, à la recherche d'une place et d'une reconnaissance dans le monde professionnel des musées offre d'ailleurs en dot un accès au champ universitaire et aux gains de légitimité qu'offre celui-ci, et une place dans l'histoire raisonnée des musées⁹⁶.

Mais une telle connexion entre recherche et institution par le biais de l'évaluation introduit une circulation fermée, un fonctionnement autoréférentiel entre les deux pôles, et relègue au second plan la figure du visiteur, concept nécessaire, mais jamais acteur pouvant faire bouger le système construit⁹⁷.

En revenant à la conceptualisation des rapports entre institution et public proposée par Davallon, on peut avancer plus loin dans le problème de la dissociation entre la « cause » des visiteurs et celle de l'évaluation. Davallon écrit en effet :

« La situation communicationnelle pédagogique est caractérisée par une dissymétrie relationnelle, mais aussi, dans le cas de l'école, par une continuité de monde entre enseignants et enseignés. Les statuts de l'enseignant et de l'enseigné sont en effet dissymétriques puisque l'enseignant « sait » tandis que le second ne sait pas. Ils appartiennent cependant à un monde commun de savoir, la finalité de la relation étant une réduction de la dissymétrie. Lorsqu'on transpose ce modèle pédagogique à l'exposition, on pose déjà a priori une dissymétrie entre l'expositeur et le visiteur. Mais surtout, on postule une continuité de monde (de relation pour être plus précis) entre les deux. Ce faisant, on ignore deux coupures : celle qui sépare le monde de la science de celui des expositions, mais surtout, celle qui sépare l'exposition de la relation que le visiteur établit avec cette exposition (c'est à dire de la visite). Ce qui revient à ignorer la spécificité communicationnelle de l'exposition qui est fondée sur la construction d'un monde intermédiaire entre le monde quotidien et le monde scientifique » (Davallon 1994, sur disquette éditée).

Or, dans bien des cas, non seulement l'évaluation ignore la coupure entre l'exposition et la relation que le visiteur établit à l'exposition, mais dans le cas de l'évaluation préalable des conceptions, elle crée même l'illusion d'une continuité de monde entre l'exposition et la relation que les visiteurs potentiels peuvent établir à l'exposition, et ce faisant, l'illusion d'une discontinuité entre le

95. Voir à ce sujet la position de Reich (1988), exposée dans son article intitulé « Visitor Evaluation from the Director's Viewpoint ».

96. Le Colloque *Musées et Recherche* cité dans la note précédente a cependant permis de constater à quel point la recherche « noble » dans les musées est largement identifiée à la recherche scientifique sur les collections, les chercheurs en sciences humaines intéressés par le musée, et en muséologie, étant parfois considérés comme outsiders, marginaux par rapport à la vraie communauté scientifique vraie que constitue le corps des conservateurs et historiens spécialisés dans les recherches sur les collections.

97. Rappelons les travaux de Triquet dont la thèse (1993) utilise des concepts issus de la sociologie des organisations pour étudier la place du visiteur dans les stratégies des acteurs impliqués dans la production d'une exposition scientifique. Le visiteur y est une zone d'incertitude que chacun peut tenter de maîtriser au profit de ses intérêts propres.

visiteur et la visite : elle parachève la déconstruction du visiteur et le rapatriement de l'ensemble des dimensions de l'exposition, y compris la relation visiteur/exposition (la visite) dans le monde construit des producteurs : scientifiques et expositeurs. L'évaluation parachève cela car elle actualise un système non encore théorisé, un système de points de vue, et lui confère la consistance d'un système d'évidences.

Il se trouve que cette vocation à transformer un système de points de vue en système de faits ou d'évidences est une des caractéristiques de la pensée du sens commun⁹⁸. Le fait que l'évaluation (au même titre que l'ensemble des professionnels des musées) puisse procéder de la pensée du sens commun tout en revendiquant une démarche scientifique et en s'efforçant d'objectiver ce sens commun chez les autres peut sembler fort paradoxal. En réalité, la pensée du sens commun est une pensée adaptée à l'action, et l'évaluation est fondamentalement tendue vers l'action, fut-ce par le biais de l'élaboration d'un corpus de connaissances et de sa naturalisation continue dans le but de se garantir la maîtrise la plus efficace du contexte de l'intervention pédagogique ou médiatique.

Or, nous allons dans cette thèse nous efforcer de démontrer que dans les musées d'idées, qui ont développé les outils de communication - et ont suscité l'avènement de l'exposition comme média - les visiteurs sont bien réels, et interviennent de toutes façons dans le jeu, notamment par les opportunités qui leur sont offertes par les situations d'évaluation.

Notamment, ils cherchent à rétablir la circularité communicationnelle perdue, en essayant de se mettre à la place de ce que les concepteurs ont voulu pour eux, en essayant de devenir les visiteurs que les concepteurs ont rêvés, pour accéder depuis ce point de vue au sens des expositions - sens étant entendu non pas comme une combinatoire d'effets de sens dans le système de signes qu'est l'espace d'exposition mais comme le produit d'une interprétation pertinente de ce que l'on a voulu leur dire dans le rapport de communication qu'est l'exposition - par le biais de la recherche des intentions de communication.

3.2.3. La muséologie de points de vue (ou muséologie d'environnement)

Davallon (1993) a développé l'idée selon laquelle l'évolution actuelle des musées et des expositions voit l'avènement d'une muséologie dite de points de vue, centrée non pas tant sur des objets ou des savoirs, que sur le visiteur lui-même. Cette muséologie de points de vue, particulièrement incarnée par les reconstitutions d'environnements et les parcours audio-guidés des expositions-spectacles, peut être définie au plan conceptuel et au plan technique.

Au plan technique : techniques de spectacles et nouvelles technologies de l'information opérationnalisent la relation visiteur/exposition avec trois « modèles » dans lesquels la place du visiteur est déjà pensée dans le dispositif technique qui ne saurait fonctionner sans lui : l'exposition n'existe alors que par la visite. Le visiteur est lui-même un dispositif comme on le voit de façon frappante dans l'élément interactif « Identités au choix » sur Explora à la Cité des Sciences et de l'Industrie⁹⁹, dans l'exposition, dans l'exposition « Le désert et le monde », au musée Dauphinois de novembre

98. Voir Gonseth (1993).

99. Dans l'élément « Identités au choix », le visiteur essaie des tenues différentes : il se contemple dans un miroir sur lequel sont projetés des vêtements. Cette technique est également mise au oeuvre au musée de la chemise à Argenton sur Creuse. L'analyse des pratiques de cet interactif à la Cité des Sciences (Le Tirant 1991) met en évidence chez le visiteur très fortement mis en scène face aux autres, une tendance à échapper à la situation en s'intégrant totalement au dispositif. Il renonce en effet à la responsabilité de sélectionner les vues, et laisse les personnes qui l'accompagnent piloter l'interactif, lui-même devenant une marionnette, un instrument intégré à la manipulation.

1984 à décembre 1986¹⁰⁰, dans l'exposition « Les ancêtres sont parmi nous » présentée de juin 1988 à janvier 1989 au Musée de Neuchâtel¹⁰¹, ou encore dans la partie finale de l'exposition « Histoire d'Amériques »¹⁰², présentée à la Défense en 1994. Ce visiteur est acteur au sens technique d'un intervenant dans le fonctionnement.

La référence au théâtre devient d'ailleurs une métaphore envahissante : l'exposition est affaire de mise en scène ou de scénographie depuis quelques années, mais on voit apparaître des programmes d'expositions (« l'Homme et l'environnement à la Cité des Sciences et de l'Industrie en 1989) ou de musées (La Grande Galerie de l'Evolution) présentées en « Actes » (Acte 1, Acte 2, Acte 3...).

Plus importante est sans aucun doute une référence culturelle tacite au théâtre comme mode d'expression culturelle noble mais néanmoins vivant et populaire, voire révolutionnaire. Le théâtre a été vu par les maisons de la Culture dans les années 70 comme le moyen de toucher le « non-public », et comme alternative aux formes de la culture bourgeoise, assumant la subjectivité, et l'imprévisibilité des situations vivantes (dynamique sociale). La muséologie interactive reprend à son compte, de façon assourdie, certains de ces thèmes et pourrait bien constituer sous cet angle un équivalent muséologique du rôle qu'a pu jouer le théâtre dans le paysage culturel d'alors. Le visiteur devient acteur : la créativité spontanée et l'individualité de chaque individu est assumée dans le projet même, et l'imprévisibilité des situations ainsi ouvertes devient alors la figure de l'alternative, en opposition à la muséologie d'objets, et même de savoirs.

La prolifération des expositions sur les médias, dont le modèle éclatant reste « Cités-Cinés », présentée de décembre 1987 à février 1988 à la Grande Halle de la Villette, constitue peut-être une mise en culture tout à fait inédite des médias, par la suppression du public (des spectateurs et des auditeurs), et son remplacement par un autre public ayant acquis un autre statut (des visiteurs), et constitué des mêmes personnes.

100. Les visiteurs de l'exposition distinguent derrière des voiles des moniteurs vidéo diffusant dans l'ancienne chapelle de Sainte-Marie d'En Haut une entrevue accordée par le portier des Chartreux à Pierre Dumayet à l'occasion de la réalisation d'une des émissions de *Cinq Colonnes à la Une*. Pour écouter, on peut s'agenouiller sur le banc de communion juste devant le voile. Le niveau sonore est faible, la luminosité très contrôlée. D'entrée, c'est l'attitude de l'écoute tendue est recueillie qui est suscitée chez les visiteurs, et qui participe de l'ambiance générale de l'exposition.

101. Dans une des salles de cette exposition, sont installés différents autels consacrés à une galerie d'ancêtres les plus divers (Sitting Bull, Elvis Presley, Jean XXIII, Henri Dunant, Haïlé Sélassié). Tous sont construits sur le même modèle, avec un portrait en grand format, une vitrine de reliques (fragment de soutane authentifié, cravate d'Elvis Presley certifiée...) et un document biographique (une vidéo pour certains). Le visiteur est affectivement touché par « son » ancêtre éventuel (des membres du fan club d'Elvis Presley ayant programmé une visite) mais le culte qu'il s'apprête à rendre est mis en spectacle et s'intègre au sens critique latent de la présentation. C'est au moment où il s'apprête à rendre son culte, excluant évidemment toute réflexivité critique, que le sens critique de l'ensemble de la présentation, dont il est absent *a priori*, se révèle justement à cause de son geste, qui est devenu partie du dispositif.

102. Au terme d'un parcours par ailleurs fort classique, l'exposition s'achève dans une salle de dimensions réduites où le visiteur est obligé de circuler autour d'une cage sur la face interne de laquelle sont présentées des portraits d'Amérindiens, pour la plupart photographiés par Curtis pendant leur captivité. Sur les murs de la salle sont exposés des papiers peints typiques des intérieurs bourgeois de la côté Est à la même époque, représentant des « vues ». Le visiteur est sommé de choisir le face-à-face muet presque physique avec les figures humaines en cage, ou bien la contemplation des papiers peints, où s'étale une vue bourgeoise, rose et légère du nouveau Monde, avec, à quelques centimètres de son dos, la cage qui gêne forcément sa circulation et les regards morts fixés sur lui. La mise en situation est presque insoutenable. Dans cette salle vient se concentrer tout l'impact d'une de ces expositions-fleuves qui mettent en scène leurs propres techniques muséographiques. Celle-ci est sauvée par ce dernier moment, le seul que l'on retienne.

La décontextualisation des objets et des savoirs présentés a été depuis l'origine, la faille des musées, continuellement critiquée après Quatremère de Quincy.

Elle devient une force de la muséologie de points de vue, qui, selon Davallon, fabrique un monde utopique qui sert d'enveloppe à la rencontre avec les objets. Mais cette construction n'est pas une simple contextualisation technique, aussi sophistiquée soit-elle : en effet, est également revendiquée une « recomposition des savoirs » au plan conceptuel¹⁰³.

Le visiteur évolue alors dans un environnement hyper-médiatique, référé non pas à la réalité d'origine des objets ou des savoirs, mais à des points de vue sur ces objets et ces savoirs, points de vue qui ressemblent cependant fortement à des savoirs, d'autant plus qu'ils ne peuvent être rapportés à des auteurs, les expositions étant le plus souvent anonymes et collectives.

La sémiologie a été une des premières approches à percevoir réellement et à assumer la complexité propre à ce type de muséologie. Veron et Levasseur notamment (1983) y ont vu la naissance d'un univers des signes reposant sur trois ordres de sens : l'image, le texte, et l'espace. Mais ce faisant, on prend pour référent une structure formelle qui reste très concrètement l'oeuvre d'acteurs de production des savoirs, opérant depuis la création des savoirs jusqu'à leur mise en exposition¹⁰⁴.

Nous verrons que l'on peut traiter cette complexité de façon toute différente, et plus radicale en nous posant la question suivante : quel est ce monde utopique de l'exposition de points de vue, et à quoi peut-il bien être référé qui ne soit pas un corps de savoirs constitués? Si l'on abandonne l'hypothèse que ce monde est une illusion façonnée par le bruit des opérations de transposition, de transcodage, de traduction d'un savoir, lequel reste en fin de compte, derrière tous les tours de passe-passe des muséologues et des théoriciens, le savoir de référence caché, pôle ultime de la circulation des savoirs, on est obligé d'attribuer un rôle soudain démesuré à la subjectivité de chaque auteur, à ses décisions propres.

On se retrouve avec des pôles de référence qui sont autant d'individualités, ce qui ne fait que brouiller encore davantage les choses.

Pour répondre à cette question, il faut revenir à l'idée initiale qui sous-tend la muséologie de points de vue : c'est le visiteur qui est au centre de la visite. Il en est moins le destinataire que le principe organisateur. Il est constitué en référence, situation rendue possible par le progressif envahissement de tout le champ muséologique par la théorie de la communication devenue réalité concrète.

La muséologie de points de vue n'abandonne nullement le pouvoir de l'objet, et la valeur du savoir : elle est une muséologie du second degré, cumulative, qui intègre donc une culture muséographique à un contenu : celui-ci est contextualisé sans son propre contexte de traitement, un peu comme dans le cinéma où se multiplie l'auto-référence à la culture cinématographique dans le traitement de certains contenus. Le cinéma s'y constitue l'analyste de sa propre compétence médiatique. Une esthétique du traitement analytique se développe.

La relation au visiteur dans la muséologie de points de vue devient alors très paradoxale :

103. Le programme de « L'homme et l'environnement » sous la plume de Jean Marc Providence, propose un tel concept de *recomposition des savoirs*.

104. Voir aussi Schiele, Perraton et Boucher (1987).

- l'abandon d'objectifs très volontaristes portés par une mission sociale autoritaire que les musées n'osent plus guère revendiquer, avec, dans le même temps, le développement de prises de position par rapport au débat social, ces prises de position étant nécessairement attribuées à l'institution.

Celle-ci se retrouve donc, indirectement, de nouveau très agissante, mais d'une manière moins contrôlée par elle-même, et plus prompte à attribuer au public la responsabilité de l'impact : le public n'est pas une cible, il est un opérateur, mais à son insu. On compte sur lui pour clore l'exposition conçue comme oeuvre ouverte, la somme des détournements d'usages et des dérives de sens étant considérée comme débouchant nécessairement, en fin de compte, sur une « moyenne » représentative du sens authentique qu'il y aurait à tirer de l'exposition et que ne pourrait pas même connaître ceux qui l'ont conçue. On se retrouve dans une situation relativement symétrique de l'idée examinée plus haut selon laquelle l'*opinion publique* apparue au XVIIIème siècle, reflétait le jugement finalement juste d'une entité collective, bien que cette entité soit concrètement la résultante de l'expression d'individus particuliers ayant chacun des idées propres et éventuellement fausses. Dans le cas de la muséologie de points de vue, c'est un *sens public* qui est plus ou moins tacitement escompté comme étant la fin de l'exposition.

- la démultiplication des possibilités d'usage et d'interprétation avec les nouvelles technologies de l'information, et l'inflation des « effets » sociaux, affectifs, cognitifs, avec dans le même temps, une volonté d'explication du discours et de ses intentions. Cette volonté d'explication est ambivalente, elle voisine avec une fascination pour la dynamique de la réception qui multiplie les « braconnages »¹⁰⁵. et qui, en fin de compte, témoigne de la richesse et du caractère vivant du dispositif de l'exposition.

Dans les deux cas, le paradoxe de la muséologie de points de vue est peut être le suivant : l'institution muséale a l'ambition de se transformer en pôle d'analyse développant une réflexion sur les phénomènes humains, alors même qu'elle reste une institution totalement engagée (compromise) dans la vie de la cité. Tout l'effort est alors de s'effacer devant ce qui est produit, comme devant être le fruit d'une pensée collective, auquel cas le public reprendrait un sens fort, et surtout, la responsabilité exorbitante qui fut celle de l'institution : c'est sur lui que serait transféré l'horizon utopique du rôle social du musée, l'institution revendiquant la modestie de l'analyse. Si cette hypothèse est juste, encore faut-il que ce changement ne se fasse pas sans la conscience et la volonté des principaux concernés : les visiteurs.

D'où la place très particulière de l'évaluation dans la muséologie de points de vue. On comprend aisément que sa vocation technique dans la muséologie éducative (un outil d'optimisation de l'intervention didactique) ne soit pas privilégiée dans la muséologie de points de vue, où c'est sa vocation analytique qui vient appuyer les revendications de l'exposition à être elle-même analytique, générant un savoir inédit.

L'évaluation a servi cette muséologie déjà : c'est partiellement la diffusion des études de public qualitatives issues d'une démarche « naturaliste » depuis Veron et Lévasseur, et la nouvelle image des expositions qui en est résultée, qui a pris la place de l'ancien consensus social non discutable en faveur de la mission sociale autoritaire des institutions.

Elle a permis dans le même temps aux concepteurs de penser sous des formes individualisées leur rapport aux visiteurs. Ils ne se sont pas tant servis des études de public ainsi réalisées qu'ils n'ont été fascinés par la richesse des résultats obtenus concernant les usages et les constructions de sens. Par ailleurs, l'évaluation a contribué à développer une conscience « culturelle » de l'activité de

105. On se réfère évidemment de nouveau à Certeau 1980.

conception des expositions, en diffusant les modèles théoriques de la communication et de la sémiologie auprès des concepteurs. Le test d'objectif n'a plus lieu d'être, la diversité des effets de sens générés par l'exposition continuant à être le résultat le plus marquant des évaluations sommatives, et continuant à jouer son rôle de redécouverte du média exposition.

Les études préalables, quant à elles, tout à la fois accompagnent cette muséologie de points de vue et la justifient : encore une fois, à défaut de consensus social fort pour une institution désormais sans cesse discutée et sans cesse en crise, le point de vue du visiteur fait office de référence sociale externe, de commentaire sur l'action menée (la référence à la « demande sociale » devient insistante) tout en étant à l'initiative interne de l'institution.

Il en résulte une logique de conception/évaluation très flottante, le visiteur étant :

- soit destinataire de l'intervention pédagogique, représentatif de l'état initial, limite contre laquelle l'exposition se construit pour transformer cet état initial au moyen d'un savoir fondé et de méthodes éprouvées par une communauté de spécialistes,

- soit client, bénéficiaire d'un produit ou d'un service, et à ce titre, pouvant exprimer des attentes et libre de consommer ou non ce qui lui est proposé,

- soit représentant de l'inconscient collectif et de la culture vivante, pourvoyeur de représentations et d'opinions qui peuvent être intégrées au contenu de l'exposition, comme savoir possiblement exposable pour développer un point de vue sur un sujet traité, cette dernière option étant originale, et rendue possible par la muséologie de points de vue.

Deux points sont importants dans cette gamme de points de vue que peut donner l'évaluation sur les visiteurs :

1. C'est l'institution qui a l'initiative des évaluations, c'est elle qui a le choix, en quelque sorte, entre les trois options. C'est une position de pouvoir, et d'antériorité, qui est indiscutée : personne n'a jamais vu de groupes de visiteurs se mobiliser pour faire valoir des revendications au sein de l'institution, les associations ou sociétés des amis n'ayant aucunement pris à ce jour une telle position.

2. L'utilisation potentielle des représentations comme étant un savoir possiblement exposable est une chose nouvelle dans les musées des sciences¹⁰⁶. Même si ce savoir n'est évidemment pas considéré comme ayant la même valeur qu'un savoir scientifique (excepté si l'on décidait une exposition sur le thème des pratiques culturelles et des comportements de visite, comme ce fut le cas de l'exposition « Le visiteur et son double », conçue par le Service des Etudes et de la Recherche de la Bibliothèque Publique d'Information au Centre Pompidou pour restituer aux visiteurs les connaissances acquises sur le public de la B.P.I), il n'en reste pas moins qu'il est de même nature que celui des concepteurs d'exposition.

Mais ceux-ci ont un droit d'interprétation élargi sur toutes les informations utilisables à des fins de conception d'exposition, que celles-ci proviennent de la communauté scientifique ou des visiteurs via l'évaluation : il n'y a ni symétrie ni continuité de monde assumée et reconnue entre visiteurs et concepteurs, mais plutôt chevauchements, et remise en jeu perpétuelle du statut imaginaire de chacun, au nom de l'expérimentation muséologique : c'est pourquoi, à la limite, le concepteur

106. Rappelons que les musées de société exposent un tel savoir social, mais qui n'est pas recueilli par des évaluateurs en tant que contenu excédentaire, sinon par les ethnologues et archéologues en tant que contenu du savoir de leur discipline.

peut utiliser les évaluations préalables à une contre-prise en compte des attentes exprimées par les visiteurs interrogés. Ces attentes constituent un matériau à exploiter au même titre que l'ensemble des informations disponibles, au nom d'un effort créatif du concepteur, qui affirmera fréquemment « ne pas pouvoir dire clairement comment il a utilisé les résultats »¹⁰⁷ car cela fait partie « de tout ce qui l'a inspiré », et même, insistera sur le fait que, fort de sa liberté d'interprétation créatrice, qu'il tire vers l'activité de conception, il peut « prendre les visiteurs à rebrousse-poil et faire l'inverse de ce qu'ils attendent ».

Cela permet également d'expliquer certaines prises de position face aux études d'évaluation, qui seraient difficilement compréhensibles sans cela : ainsi, un concepteur a pu juger un rapport d'évaluation sommative comprenant une liste de citations extraites d'entretiens et classées sous des rubriques correspondant au texte de chaque question posée à l'entretien, comme étant « plus utile et plus intéressant » qu'une analyse du contenu des entretiens réalisée par un spécialiste : le premier rapport lui laisse l'initiative et la propriété d'une interprétation qui est dès lors versée dans la compétence de conception, les fragments d'entretiens fournissant un matériau de base. Entretiens et analyse sont séparés, chacun rejoignant un monde distinct, l'analyse étant affectée à celui de la conception et quittant le pôle de la réception, dans lequel se situe fréquemment l'évaluation (l'évaluateur comme « avocat du public »).

107. Argument formulé à plusieurs reprises lors d'entretiens avec des concepteurs-producteurs d'expositions de la Cité des Sciences et de l'Industrie.

4. Discussion : la question de la liaison entre le public et l'évaluation

On l'a vu plus haut, la place de l'évaluation dépend de la place du public dans l'idée que l'on se fait à un moment donné du rôle de l'exposition et du musée, l'évaluation suit cette pré-détermination du public, mais d'une manière qui n'est ni évidente ni simple. Une fois de plus, on se trouve face à une situation paradoxale : l'évaluation ne donne jamais tant d'informations permettant d'accroître les connaissances sur le public et les visiteurs que lorsque la place du public a préalablement été assignée de façon volontariste. C'est pourquoi l'évaluation telle que nous la connaissons aujourd'hui, qui acquiert un statut conceptuel généraliste, est attribuée à deux modèles privilégiés qui sont très loin de représenter la totalité des modèles de relation public/musée ou visiteur/exposition :

- le modèle éducatif :

La place du public y fait partie des prérogatives de l'action institutionnelle, elle y est fixée.

Cette décision se fait dans le cadre d'un consensus social historique concernant le partage du savoir et ses modes de transmission de ceux qui savent à ceux qui ne savent pas.

Il y a recouvrement entre la « surface » sociale de ce public visé (potentiel) défini par un statut qui est préalable à l'action, et la description du public atteint, celui qui est venu et qui est encore défini par le même statut au regard de l'action éducative entreprise à son intention. En un sens, le public de l'institution est à peu près la même chose que son public.

L'évaluation est relativement peu ambiguë car son rôle est pré-déterminé. Elle n'ouvre pas le rapport institution/public sur de l'indéterminé. A cause de son efficacité, elle renforce au contraire le système de déterminations préalables qui régit ce rapport. L'évaluation préalable n'a rien de différent par nature de l'évaluation formative ou de l'évaluation sommative.

- le modèle esthétique :

La place du visiteur y est encore fixée d'avance, mais cette fois, il y a dissociation nette entre le public potentiel visé (le public-frère, qui partage la culture de la communauté des concepteurs, et qui a par ailleurs d'autres interactions avec elle), et le public effectif, toujours décevant au regard de la figure de l'ami-visiteur (au sens que Calvino donne à l'ami-lecteur). Ce public effectif a donné naissance aux phénomènes de l'audience et de la visite, étudiés quasi indépendamment de la relation fondatrice entre l'institution et son public, par des chercheurs et des organismes spécialisés qui interprètent ces phénomènes dans le cadre plus large de la sociologie de la culture.

Il n'est pas question de consensus social, mais de connivence sociale, sur le mode de la reconnaissance mutuelle des compétences et du savoir commun.

L'évaluation préalable est inexistante sinon dans les micro-projets de réalisation d'outils d'information spécifiques.

Quant à la prise en compte du phénomène de l'audience, elle intervient « en plus ». Ce phénomène de l'audience est géré. Les politiques commerciales sont une des manières de gérer ce phénomène en réaffectant à l'audience un statut nécessaire dans le fonctionnement institutionnel. Mais ce statut n'est certes pas fondé sur une connivence, ni même sur un consensus, il relève bien d'une vision plus gestionnaire que sociale. Quant à l'action culturelle, elle aussi prend en compte le phé-

nomène de l'audience, mais d'une façon fort différente, en essayant de faire accepter que l'audience ait statut de public, du seul et unique public, celui qu'il faut aimer en quelque sorte.

- Le modèle médiatique :

Il y a alors un effet de génération qui complexifie sensiblement la relation public/institution, et la place de l'évaluation : en effet, la place du visiteur y est préalablement pensée d'après le modèle de la communication, d'après la culture médiatique qui fournit les références nécessaires aux meilleures conditions de réception (un « habitus médiatique » en quelque sorte), et d'après une culture sociologique en matière d'audiences de musées et d'expositions : la place préalable du public potentiel (du public-cible) est partiellement, et partiellement seulement issu de ce « mix », qui intègre aussi les données descriptives sensibles ou des typologies séduisantes. Mais c'est bien une image qui tient lieu de statut. Ce visiteur initial, construit avec tant de raffinements, n'a d'autre rôle social que celui d'être visiteur. C'est déjà, de ce point de vue, un visiteur anticipé, dont la figure est à ce point nourrie de données, de représentations, de théorie, qu'elle peut devenir le support de discussions où sont confrontées plusieurs dimensions, qui lui donnent ainsi consistance et réalité dans le débat.

Cet état des choses coïncide avec un abandon des missions traditionnelles des musées, et avec la tendance à chercher dans la demande sociale, dans le public, de nouveaux objectifs communicationnels.

Il y a non pas recouvrement ou dissociation entre le public effectif et le public potentiel du point de vue du statut, mais agrégation, et recombinaison de traits mixtes : imaginer le public fait partie du travail créateur/communicateur du concepteur dans une dynamique flottante de conception/réception, et surtout, simultanément, dans l'extension du champ de l'évaluation à tout ce qui concerne le public, dans toutes ses dimensions pensables.

La situation est à la fois commode et périlleuse : l'évaluation, acceptée par la communauté professionnelle des musées, a le grand avantage de rationaliser la mise à distance du public, qui reste de règle dans l'économie de la production culturelle, tout en offrant toutes les apparences d'un rapprochement sans précédent avec ce public. En effet, grâce à la masse de données recueillies et validées par les évaluateurs, à leur organisation, leur diffusion, leur conceptualisation théorique, le musée et l'exposition semblent bien pouvoir se passer, en principe, du point de vue des visiteurs pour penser le public potentiel et le public effectif.

Le micro-milieu du musée et des expositions peut ainsi espérer parvenir à maîtriser le « facteur » public, et ainsi, à anticiper les effets de toute mutation et de toute crise : ayant construit son propre contexte social, ayant élaboré son « externe » à partir de l'interne, aucun séisme de saurait l'affecter réellement.

Mais ce confort a des revers : l'absorption par le milieu de la conception de tous les facteurs exogènes, l'internalisation de la demande sociale attribuée à un public hyper-réaliste, le recours aux intentions projetées repérées chez les visiteurs interrogés, et le gisement des représentations sociales étudiées chez les visiteurs comme savoir social possiblement exposable sur tel sujet à traiter, coupent peu à peu ce micro-milieu de la réalité sociale vivante. Après la déconstruction de la relation musée/public, les amarres avec les missions traditionnelles sont rompues, sans pour autant que des facteurs de changement puissent réellement venir d'un extérieur. La volonté active repose toujours nécessairement sur une pensée qui ne se pense pas. Or, le musée revendique une pensée analytique et rationalisante, incompatible avec le risque de l'action. La volonté des musées est celle de leur milieu, et la volonté de leur milieu est un désir de création d'un monde analysé.

L'évaluation dans ce contexte, devient une nouvelle « discipline », génératrice de savoir,

homologue de l'univers de production et de présentation de savoir qui est celui des musées, et non pas une action, risquée, une intervention génératrice de dynamique sociale imprévisible. Dans la situation actuelle, la pensée sur l'évaluation et le public est dans une impasse, engagée dans un processus de déconstruction généralisée producteur de nouveaux savoirs mais destructeur du désir d'action : vient le temps des dénonciations, des démystifications. La construction d'un point de vue du visiteur est dénoncée comme étant une invention. Le musée devient un objet, un monde, enfin, mais tragiquement, externe à lui-même, sous le regard des anthropologues de la culture engagés eux aussi dans le monde analysé.

Peut-on sortir d'une telle impasse ? Nous cherchons à montrer que nous ne sommes en réalité jamais dans cette impasse, nous ne pouvons nous y trouver, car cette impasse est un effet d'analyse, une représentation encore.

Il existe un risque, actuellement, à focaliser toute démarche de recherche en muséologie, qui se veuille alternative à l'empirisme objectiviste de l'évaluation, sur la démystification du processus d'invention du visiteur par l'évaluation. Le risque est celui de s'enfoncer dans le cycle récurrent des analyses sur les analyses, dans le cadre institutionnel lui-même qui continue à être le « monde objectif » dans lequel opère la muséologie.

On se trouverait dans la situation de devoir soupçonner toute étude de public comme participant d'un complot stratégique destiné à produire un savoir qui n'aurait d'autre but que d'assurer un pouvoir à ses inventeurs et ses promoteurs, au sein du monde institutionnel, émanation du monde social.

Nous soutenons que l'intérêt pour le public peut relever d'un intérêt pour les communications sociales, intérêt « désintéressé » par rapport à des enjeux institutionnels stratégiques qui peuvent évidemment aussi exister dans le même temps.

Plutôt que de prendre ses distances avec l'évaluation, au nom de la construction d'un savoir de dévoilement sur les pratiques, en prenant ses distances avec ce à quoi s'intéresse l'évaluation, c'est-à-dire le monde objectif des phénomènes liés à la visite des musées et des expositions, on peut tenter de dépasser les limites de la pratique institutionnelle qu'est l'évaluation, au nom de la construction d'un savoir sur les phénomènes objectifs liés à la visite des musées et des expositions, en quittant le cadre institutionnel de la pratique pour un cadre non pas élargi, mais au contraire rétréci au cadre des communications sociales telles qu'elle sont vécues au musée par les visiteurs.

Notre hypothèse est la suivante :

Les techniques non directives permettent d'écouter ce qui, en dépit de tout, a été choisi d'être dit par des visiteurs, et l'approche par les représentations sociales permet, conceptuellement et méthodologiquement, de quitter les positions de l'analyste : dans cette approche en actes, il y a possible re-symétrisation de la relation visiteur/représentant de l'institution muséale, à un nouveau degré de complexité, par la dissociation de ce qui est statut du public et qui relève de l'expression volontaire des visiteurs interrogés face à l'interlocuteur, et ce qui est reconstruction du public par le biais de l'analyse du contenu de ce qui exprimé lors de l'entretien, en réponse aux questions de l'enquêteur. L'évaluation, et le musée via l'évaluation, sont en effet engagés dans un mode d'échange avec des visiteurs membres du public, dont la maîtrise leur échappe partiellement pourvu que soit reconnu un niveau de discours qui reste irréductiblement la propriété des visiteurs interrogés. Nous voulons dire ainsi que si l'entretien est analysable dans sa totalité par l'expert, ce qui a été dit par les personnes interrogées a voulu être dit par elles : ce qu'elles ont ainsi voulu dire reste digne d'intérêt en tant que ce qui a voulu être dit par elles « même » après analyse de contenu. C'est en cela qu'il existe toujours un niveau de discours qui est celui qui appartient en propre à ceux qui le tiennent.

Bien entendu, cela n'est possible que dans les limites très contraignantes de situation d'enquête au sein de l'espace muséal, et dans le cadre de programmes d'évaluations au service de projet d'expositions, mais il s'agit de situations réelles, dans lesquelles s'exerce réellement un statut de membre du public.

5. Conclusion de la première sous-partie

Actuellement l'évaluation, particulièrement dans les musées scientifiques, peut être vue dans une perspective positive qui intègre le lien culturel fort entre les objectifs du savoir scientifiques et les objectifs de sa diffusion, comme le moyen d'accéder au public, de le faire exister de façon objective par le moyen du recueil de données d'enquêtes, afin de permettre sa prise en compte lors de la conception d'expositions ou la programmation de musée, et ainsi l'optimisation de la communication à visée pédagogique. L'évaluation préalable, récemment pratiquée, n'est alors que l'illustration du développement progressif de la démarche, et de son efficacité croissante puisqu'elle remonte ainsi vers des stades de plus en plus précoces de la conception, où les changements de plus en plus importants peuvent être envisagés.

L'évaluation peut également être vue, dans une perspective alternative critique, comme un moyen d'inventer un public fictif dans une vision où la fabrication du savoir est nécessairement une stratégie de pouvoir dans le cadre institutionnel. Dans ce cas, les rapports de force sociaux l'emportent, d'une certaine manière, sur les communications sociales : ils sont considérés implicitement comme ayant un degré de réalité supérieur à ces dernières.

L'évaluation préalable est alors le signe d'une absorption croissante du champ muséologique par une pratique qui contribue à mettre « son » visiteur au centre du dispositif.

Ce débat perd beaucoup de sa pertinence si l'on dissocie la question des relations public/musées de la question des relations évaluation/musées.

En effet, un bref parcours historique nous a permis de voir que la notion de public de l'exposition telle qu'elle apparaît au XVIII^{ème}, comme élément de l'espace public en formation, est fondamentalement différente de celle que nous manipulons aujourd'hui. La suppression de la légitimité critique qui fondait au départ ce public, transférée à la sphère professionnelle, puis la constitution de ce public en cible de l'action éducative confiée aux musées, a privé celui-ci de toute forme de statut autonome exprimable.

Un nouveau statut est actuellement fabriqué pour reconstituer ce public comme force sociale agissante : celui de consommateurs.

Mais il s'agit d'une surimposition très récente, qui masque d'autres potentialités latentes.

Celles-ci ont pu s'exprimer de nouveau par le biais de l'évaluation, mais pas au sens traditionnel où celle-ci véhiculerait un point de vue du public scientifiquement représentatif, en direction des acteurs de la production muséale. C'est dans des dimensions oubliées d'évaluations préalables conçues comme des moyens de reconstituer un public au sens de groupes d'amateurs éclairés institutionnellement légitimés par l'évaluation dans leur activité critique, que ce statut est ré-entrevu, puis de nouveau enfoui dans le développement d'une évaluation épousant les objectifs muséologiques destinés à combler le fossé entre les plus savants et les plus ignorants, et qui privilégie donc la caractérisation du public par sa distance culturelle au savoir savant, et le constitue comme cible de l'action éducative.

Cependant, à chaque évaluation comportant des entretiens, la constitution du public en cible de l'action éducative peut être remise en jeu à l'échelle de l'interaction directe entre un visiteur et un représentant de l'institution : pour les besoins de l'enquête, il y a nécessaire re-symétrisation partielle, et très éphémère, des relations visiteurs/membres de l'institution. Une telle re-symétrisation n'a pas d'incidence réelle sur les relations publics/musées, car elle n'est qu'un artéfact de la situation

denquête : le traitement des données qui lui fait suite rétablit immédiatement le rapport habituel et même le renforce. L'étude préalable des représentations entre dans ce cadre.

Par contre, si l'étude se centre sur les représentations sociales elles-mêmes en tant que dynamique de la pensée sociale en acte, plutôt que sur le décalage entre des contenus de représentations des visiteurs et des contenus de savoirs exposables, on exploite les situations ouvertes par l'évaluation préalable dans le champ des relations publics/musées, mais dans une perspective qui échappe aux limites de l'évaluation en tant que démarche institutionnelle.

Nous nous efforcerons dans la deuxième partie de dégager les implications de l'analyse des représentations sociales en muséologie.

**DEUXIEME SOUS-PARTIE : LES REPRESENTATIONS SOCIALES EN
MUSEOLOGIE**

INTRODUCTION DE LA DEUXIEME SOUS-PARTIE

On l'a vu plus haut, il apparaît que la démarche d'évaluation traditionnellement entendue comme mode de restitution d'un point de vue des publics, ne permet pas par elle-même de penser la relation musée/public d'une manière qui puisse prétendre s'affranchir du modèle de la transmission. Ce modèle est tout à fois théorique et institutionnel, et dans cette dernière modalité, l'évaluation y constitue un mode de maîtrise (plutôt que de réduction) de la distance au public.

L'évaluation semble être peu adéquate pour réellement penser le statut du public¹⁰⁸.

Le recours au concept de représentations sociales (ou de l'ordre des phénomènes regroupés sous le terme de représentations sociales) apparu depuis peu en muséologie, apparaît comme une ouverture très intéressante. Elle permet d'espérer donner un contenu théorique consistant à la notion de « public », sans faire le sacrifice des données d'enquêtes réalisées auprès de ses membres.

On peut ainsi espérer faire jouer à ce concept de public un rôle dynamique, perturbateur du modèle de la relation exposition/public comme avatar du modèle de la communication émetteur/récepteur, et contribuer à ouvrir à la recherche de terrain le modèle théorique de l'exposition comme média.

Cette deuxième sous-partie comportera les chapitre 3 et 4.

Dans la chapitre 3, nous aborderons tout d'abord les principales caractéristiques des représentations sociales telles que définies en psychologie sociale, caractéristiques qui font des représentations sociales un concept très riche mais difficile à manier.

Nous examinerons ensuite le décalage entre la réflexion suscitée en muséologie par leur apparition, et leur usage effectif, récent, à travers des cas publiés très détaillés.

L'analyse de ce décalage nous amènera à revenir aux représentations sociales pour examiner au sein même de la psychologie sociale les contradictions qui existent entre les définitions d'un concept très « plastique », et les types d'approches dans lesquels il est intervenu.

Nous envisagerons pour finir les implications du concept par rapport à notre propre approche, et nous proposerons dans le chapitre 4 une démarche empirique et un mode d'interprétation adéquats à ces implications. Cette démarche empirique, dont la tradition épistémologique sera retracée brièvement, est en effet particulièrement adéquate pour résoudre les contradictions fréquentes dans l'approche des phénomènes mettant en jeu la relation entre le sens et le savoir, ce qui est précisément le cas des représentations sociales.

L'ensemble de cette sous-partie sera caractérisée par un va et vient entre les représentations sociales et le contexte muséologique. Cette construction, qui donnera parfois l'impression de revenir

108. Récemment, certains ont fait ce constat, et tentent d'aborder le statut du public sans avoir recours à l'évaluation, et d'une manière plus générale, sans aucune enquête destinée à accroître les connaissances sur les publics. Voir Triquet et Davallon, 1993. Les auteurs considèrent le public comme une zone d'incertitude dans la stratégie des acteurs intervenant dans la production d'une exposition. Cette approche permet de dissocier le « public », concept intervenant dans la production, des individus qui constituent le public. Cela permet de centrer l'analyse sur la production, aucun individu représentant ou membre du public n'étant physiquement impliqué dans la production. Nous partons du même constat : ce n'est pas le public qui intervient dans la conception, ce sont des représentations du public. Mais à l'inverse des précédents auteurs, nous nous intéressons non pas au mécanisme de la production, mais au statut de public tel que vécu par des visiteurs physiquement existants.

sur ses pas dans la lecture, est cependant nécessaire pour garder un cheminement de la pensée et un mode de raisonnement qui reflètent ce qu'a été notre démarche, en permanence et à tous les niveaux.

CHAPITRE 3 : LES REPRESENTATIONS SOCIALES EN MUSEOLOGIE : L'ETAT DE LA QUESTION

On abordera ici alternativement la définition des représentations sociales, et l'application de ce concept en muséologie. C'est en effet par l'analyse des représentations sociales que l'on peut ouvrir la notion de public, lui donner un contenu théorique nouveau, tout en gardant la ressource de l'étudier en tant que phénomène complexe, observable dans ses manifestations, par l'enquête de terrain.

1. Les représentations sociales et leurs caractéristiques-clés

Les représentations sociales sont un ordre de phénomènes qui tirent leur richesse et leur complexité de leur position difficile dans le champ des sciences sociales. Leurs caractéristiques-clé reflètent cette position sans cesse intermédiaire, toujours susceptible de différentes interprétations.

1.1. Les origines d'une notion : la double tension entre individus et société, et entre pensée et action

Les représentations sociales incarnent la forme contemporaine d'un des débats majeurs dans les sciences sociales à l'époque de ses pères fondateurs, au tournant du siècle : existe-t-il une pensée sociale? Une pensée qui puisse entrer dans le cadre d'une théorie de la société et qui conforterait dans le même temps l'idée d'une telle théorie de la société ?

Moscovici (1989) a commenté lui-même les origines d'une notion qu'il a fait émerger (Moscovici 1961), près d'un demi-siècle après l'éclipse du concept de représentations collectives forgé par Durkheim (1901). Il voit les représentations collectives comme des productions invariantes et statiques de la pensée collective, partagées et reproduites par une sorte d'intelligence unique. A ce titre, elles sont autonomes, séparées des représentations individuelles qui sont éphémères et fluctuantes.

Weber, par contre, fait des représentations une notion décrivant un cadre de référence qui, chez les individus en situation collective, structure la pensée en l'orientant vers l'action :

« Il semble bien que ces situations collectives qui font partie de la pensée quotidienne ou de la pensée juridique (ou d'une autre pensée spécialisée) sont des représentations de quelque chose qui, pour une part de l'étant, pour une part du devant être, flotte dans la tête des hommes réels (non seulement les juges et les fonctionnaires, mais aussi le « public ») d'après quoi ils orientent leur activité; et ces structures comme telles ont une importance causale considérable, souvent même dominante, pour la nature du déroulement de l'activité des hommes réels »(Weber 1971, p.12, cité par Moscovici 1989, p. 64)¹⁰⁹.

Le foyer des représentations sociales est dans cette double tension entre l'attention à la société comme un tout autonome d'une part, et l'attention aux individus en situation collective d'autre part, et entre une attention aux savoirs comme formes stables et objets de la pensée d'une part, et une attention aux cadres structurant le passage dynamique de la pensée à l'action d'autre part.

Moscovici accorde cependant la paternité « véritable » du concept à la conception Durkheimienne, qui postule une séparation entre les représentations collectives, stables, et les représentations individuelles, fluctuantes.

Les représentations sociales telles qu'analysées par Moscovici lui permettent en effet d'envisager une jonction entre l'individuel et le collectif, mais par un processus de médiation qui présuppose nécessairement la séparation initiale structurante entre ces deux niveaux.

Dans son travail sur les représentations sociales de la psychanalyse il considère ces phénomènes comme des systèmes de connaissances qui s'actualisent dans des processus de communication, notamment des processus inter-individuels, qui permettent « aux sentiments et aux individus de converger, de sorte que quelque chose d'individuel peut devenir social ou vice versa » (ibidem p.82). C'est cette articulation entre l'individuel et le collectif qui substitue à la perspective des repré-

109. On remarque au passage, d'une part la catégorie des hommes de droit, fondateurs des sciences sociales, comme incarnant la pensée spécialisée, face au « public » .

sentations collectives de comprendre la société comme une structure permanente, celle des représentations sociales qui permet de s'intéresser à la vie sociale en train de se faire, dans une société qui change.

Les représentations sociales sont devenues fédératrices de la diversité des approches développées en psychologie sociale, dans la mesure où celle-ci s'intéresse aux interactions humaines, que ce soit entre les individus ou entre les groupes sociaux. Mais cette diversité d'approches, revendiquée par la discipline¹¹⁰ a introduit de multiples variantes dans une notion qui peut apparaître extrêmement plastique.

1.2. Les caractéristiques des représentations sociales

On trouve dans la littérature un grand nombre de définitions des représentations sociales avec des variantes nombreuses, mais toutes s'accordent sur quelques caractéristiques-clés.

1.2.1. Les représentations sociales sont à la charnière de l'individuel et du collectif

Cette situation caractérise le concept chez les auteurs, mais les définitions contiennent déjà des systèmes formels implicites pour rendre compte du fonctionnement de cette charnière : vecteurs et modes de médiation qui font circuler des éléments entre les individus et le corps social chez l'un, lieux-carrefour intermédiaires entre les systèmes de pensée collectifs et les consciences privées chez l'autre. Ces formalisations implicites portent en germe des hiérarchies causales ou bien des modèles systémiques :

« Elles relient la vie abstraite de notre savoir et de nos croyances à notre vie concrète d'individus sociaux » (Palmonari et Doise 1986, p. 16).

ou encore :

« Elles sont reliées à des systèmes de pensée plus larges, idéologiques ou culturels, à un état des connaissances scientifiques, comme à la condition sociale et à la sphère de l'expérience privée et affective des individus » (Jodelet 1989, p. 35).

Dans les faits, les études privilégient malgré tout les études menées auprès de groupes sociaux, ou de catégories sociales, et insistent sur le fait que la dimension sociale ne peut être atteinte que sur des recherches portant sur le niveau collectif. Même lorsque qu'il est question d'individus particuliers, on trouve l'idée sous-jacente que ces individus sont des acteurs d'un champ, qui s'expriment depuis leur position de classe et obéissent aux lois régissant la distribution des valeurs dans leur champ. Cette conception fait des représentations sociales un équivalent de la notion d'*habitus* forgée par Bourdieu (voir Doise 1986, p.86 et sq.) et se centre sur l'incorporation des structures fondamentales d'une société.

La plupart du temps, même si on trouve dans la psychologie sociale la dimension individuelle et la dimension collective, il s'agit beaucoup moins de dimensions articulées dans des études qui portent précisément sur la charnière entre l'individuel et le collectif, que de deux pôles distincts qui opposent au sein de la même discipline des familles d'études portant soit sur le fonctionnement de la société, soit sur des processus particuliers et spécifiques.

110. On s'en convaincra en se reportant aux contributions des différents auteurs, et à la bibliographie établie par Jodelet et Ohana, dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de Jodelet en 1989.

Les études portant sur le phénomène des représentations sociales elles-mêmes, ancrées sur l'ambition fondatrice d'une théorie de la société, n'y changent pas grand chose, car elles-même se scindent selon ces deux approches. Billig (1982) cité par Doise (1986) y voit « l'expression d'une opposition plus générale qui caractérise des conceptions historiques de la vie en société » (Billig 1982, cité par Doise, 1986, p. 35).

Doise insiste cependant sur le fait que les études de processus spécifiques rencontrent parfois les études plus globales de la dynamique des rapports sociaux, l'avenir de la discipline étant pour lui dans la multiplication de telles « rencontres ». Parions que ces rencontres ont de fortes chances d'être en réalité des rapports étroitement hiérarchisés dans lesquelles les études des processus spécifiques sont vues comme ayant le plus grand intérêt à rencontrer les études plus globales, ce qui est certainement moins vrai de l'inverse, les études globales pouvant certainement se dispenser de l'effort de rencontrer les études de processus spécifiques.

Sperber (1989) par contre, pose frontalement la question de ce rapport individuel/collectif comme étant la question même de la dimension culturelle des représentations, qui doit commander l'effort de recherche. Il discute du rapport entre les représentations mentales privées et les représentations publiques, et avance l'idée d'une épidémiologie des représentations, qui « devrait entrer dans une relation d'interpénétration partielle et de pertinence réciproque avec la psychologie cognitive ». Et plus loin :

« Dans une perspective épidémiologique, l'explication d'un fait culturel, c'est-à-dire de la distribution d'une représentation, est à chercher non dans un mécanisme global, mais dans l'enchaînement de micro mécanismes. Quels sont les facteurs qui amènent un individu à exprimer une représentation mentale sous la forme d'une représentation publique ? Quelles représentations mentales les destinataires de la représentation publique sont-ils amenés à construire ? Quelles transformations de contenu ce processus de communication est-il susceptible d'entraîner ? Quels facteurs et quelles conditions rendent probable la communication répétée de certaines représentations ? Quelles propriétés, générales ou propres à un contexte particulier, possèdent les représentations capables de garder un contenu relativement stable dans un tel processus de communication répété ? C'est à de telles questions qu'il faut répondre pour expliquer véritablement un fait culturel » (Sperber 1989, p. 128-129).

Même si nous ne nous situons pas dans ce projet d'une épidémiologie des représentations, cette façon de poser le problème du lien individuel/collectif à partir du lien entre les représentations mentales et les représentations publiques, et l'orientation empirique proposée, avec l'étude de micro mécanismes, semble fort intéressante pour l'étude du phénomène dans le contexte muséologique, car elle permet de rompre avec des catégorisations de principe du type :

Représentations collectives/savoirs stables vs représentations individuelles/savoirs fluctuants

ou bien du type :

Sphère de la raison vs sphère de l'affectif,

De telles catégorisations posent en effet le lien individuel/public en termes implicitement hiérarchiques.

1.2.2. Elles sont produites et mobilisées au cours d'interactions et dans des processus de communication

Moscovici (1961) a bien montré comment les représentations se modifient quand elles sont actualisées dans des rapports de communication différents. Cette communication correspond à des phénomènes fort différents selon les auteurs et leurs orientations de recherche. Mais elle correspond également à des phénomènes différents dans la dynamique du phénomène lui-même.

Ainsi Jodelet (1989) distingue chez Moscovici au moins trois « niveaux » d'incidence de la communication dans le phénomène des représentations sociales :

- Un niveau médiatique :

Moscovici a décrit des systèmes de communications médiatiques : propagande, propagation, et diffusion. Ces systèmes sont dotés de propriétés structurales, héritées d'une théorie du fonctionnement social en terme de structuration des rapports sociaux. Ces systèmes médiatiques sont générateurs d'effets, ils contribuent à la régulation des rapports sociaux, grâce à leur rôle dans la formation des opinions (par la diffusion), des attitudes (par la propagation), des stéréotypes (par la propagande).

- un niveau institutionnel :

Ce sont les processus de formation des représentations, objectivation et ancrage, qui permettent alors de relier la perception de la réalité, et le traitement de l'information à l'échelle de l'activité cognitive des individus, et aux conditions sociales dans lesquelles s'exerce cette activité. C'est à ce niveau que les représentations sociales ont pu être rapprochées de l'*habitus*, qui, sous la plume de Bourdieu, caractérise des « systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de leur fin et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre » (Bourdieu 1980, p. 88-89).

Pour Bourdieu (1979), La conduite « raisonnable » nécessite une type de savoir pratique mettant en oeuvre des schèmes classificatoires, « qui sont le produit de la division objective en classes (classes d'âge, classes sexuelles, classes sociales) ». Ainsi est rendue possible « la production d'un monde commun et sensé, d'un monde de sens commun » (Bourdieu 1979, p. 545).

- un niveau inter-individuel :

A ce niveau, les individus réagissent à l'information concernant l'objet représenté. Entrent en jeu la dispersion et le décalage des informations, inégalement accessibles selon les groupes et la « pression à l'inférence due à la nécessité d'agir, prendre position ou obtenir la reconnaissance ou l'adhésion des autres » (Jodelet 1989, p. 47). Si Jodelet se penche ici, de nouveau, sur les enjeux de structuration des rapports sociaux dès ce niveau inter-individuel, d'autres auteurs s'attachent au fonctionnement logique de la pensée naturelle.

La *logique naturelle* est alors étudiée soit dans ses propriétés dans des situations d'interlocution (Grize 1989), soit dans les propriétés du raisonnement de sens commun. Geertz (1986) détermine ainsi les propriétés ou « quasi-qualités » de la pensée de sens commun : « naturel », « esprit pratique », « minceur », « absence de méthode » « accessibilité ».

C'est à ce niveau inter-individuel, voir intra-individuel, que le phénomène des représentations sociales est très proche de la psychologie génétique. Lorsque Piaget (1947) cherche quelles sont les représentations du monde chez l'enfant aux différents stades de son développement, et quelle est la structure de la causalité enfantine, il caractérise des processus de formation de la pensée dans un environnement social. Il ne manque pas, d'ailleurs, de chercher dans quelle mesure la pensée adulte ordinaire conserve les structures de la pensée enfantine, par exemple dans le sentiment de participation, c'est-à-dire le sentiment que des êtres et des phénomènes sans contact spatial ni connexion causale peuvent être partiellement identiques ou exercer une influence l'un sur l'autre.

Le concept de participation repris par Piaget ayant été préalablement défini en 1910 par Levy-Bruhl pour caractériser la pensée primitive, on trouve ici une des multiples modalités de la mise en relation pensée enfantine/pensée primitive/pensée de sens commun dans les sciences humaines, modalité structurante pour fonder à partir de la pensée sur l'Autre, un lien interdisciplinaire entre les différents niveaux de la recherche sur les mécanismes psychologiques et sociologiques dans nos sociétés. Nous en discuterons largement plus loin.

Ces trois niveaux de communication dégagés par Jodelet à la suite de Moscovici, qui mettent chacun en jeu les représentations, correspondent non seulement à des échelles de phénomènes (des communications inter-individuelles aux communications médiatiques), mais aussi à des approches théoriques distinctes traditionnelles à chacune de ces échelles : mécanisme de régulation sociale à l'échelle institutionnelle, mécanisme générateur « d'effets », tels que la formation des opinions au niveau médiatique, mécanisme du traitement cognitif de l'information au niveau inter-individuel.

Il est dès lors fort difficile d'étudier le phénomène des relations sociales sans « préférer » à chaque niveau de l'échelle, la conception de la communication qui lui correspond, lorsqu'on ne se donne pas *a priori* l'objectif d'étudier ces trois niveaux de front, avec le choix d'un terrain et d'un objet adaptés à cet objectif.

Là encore, l'idée de Sperber, pour une anthropologie des représentations a l'intérêt d'envisager une approche des représentations dans leur dimension communicationnelle fondée sur l'exploitation d'une contrainte méthodologique : notre accès au contenu des représentations étudiées se fait par le mécanisme même de leur communication, au niveau inter-individuel :

« Plutôt que de postuler ou d'inventer je ne sais quelle herméneutique qui nous donnerait accès à des représentations appartenant à une société, une aire culturelle, voire à l'espèce, sans pour autant être dans la tête, ou dans l'environnement physique de ses membres, il s'agit de rendre plus fiable notre aptitude ordinaire à interpréter ce que disent et pensent des individus comme vous »(Sperber, 1989, p. 129).

1.2.3. Elles sont fonctionnelles

La fonctionnalité principale des représentations sociales est selon les auteurs, et selon les deux niveaux d'études précédemment décrits, le dynamisme et la stabilité des rapports sociaux dans une orientation plus sociologique, ou bien la domestication de l'étrange dans une orientation plus cognitive.

Les représentations sociales sont en effet multi-fonctionnelles puisqu'elles manifestent leur fonctionnalité aux différents niveaux de leur émergence à l'échelle individuelle, de leur structuration collective à l'échelle institutionnelle, et de leur mobilisation dans l'édification des conduites au niveau médiatique. Cette fonctionnalité des représentations sociales est véritablement fédératrice de la diversité des recherches menées sur le phénomène. Elle manifeste le caractère dynamique des représentations comme processus, à travers tout le mouvement qui anime chaque niveau vers le suivant, de la construction du raisonnement individuel et son exercice au niveau inter-individuel, jusqu'à la construction des conduites et leur actualisation dans l'action collective.

Une fois encore, c'est une finalisation hiérarchisée de l'individuel vers le collectif qui sous-tend la conception transversale de la fonctionnalité des représentations sur l'ensemble des recherches menées. Mais cette finalisation latente est particulièrement propice au dynamisme de la psychologie sociale et aux efforts de mise en commun des résultats.

1.2.4. Elles ont une visée pratique

Elles orientent et organisent les conduites et les communications sociales.

Cette propriété diffère de la précédente en ce qu'elle concerne plus particulièrement la caractérisation de la pensée du sens commun comme pensée produisant des concepts destinés à permettre et justifier l'action, qui manifeste la maîtrise acquise des situations auxquelles sont confrontés à tout moment les individus et les groupes.

Il est à remarquer que la visée pratique qui est associée à la pensée de sens commun et ses « *opérateurs de construction du monde* »¹¹¹, s'oppose fréquemment dans la littérature à la pensée savante, réflexive et dont la visée pratique est son propre fonctionnement et son propre perfectionnement¹¹².

Cette opposition pensée de sens commun/ pensée savante est fréquemment évoquée depuis Levy-Bruhl sur le mode d'une infériorité de la pensée ordinaire (primitive), ontologiquement « antérieure » à la pensée savante sur une ligne d'évolution qui conduirait théoriquement de la première à la seconde. Même lorsque des chercheurs contemporains font mine de s'intéresser à la pensée ordinaire de manière objective, sans la considérer *a priori* comme inférieure à la pensée scientifique, ils ne tardent pas à la brocarder, et à en souligner tous les ridicules du point de vue qui est le leur en tant que représentants du savoir savant¹¹³.

Sperber et Wilson ont eux-même abordé au passage cette distinction entre la pensée ordinaire et la pensée scientifique, mais d'une manière qui met en évidence le caractère nécessaire et pertinent du fonctionnement de la pensée ordinaire dans le contexte où elle s'exerce. Les représentations peuvent alors être vues comme servant à l'élaboration et à la mobilisation rapide des informations et des perceptions, au service de la construction d'une réalité commune à un ensemble social : les scientifiques ont pour mission de construire du savoir en prenant tout le temps et en respectant toutes les contraintes nécessaires. Dans les autres situations, « les humains ont pour but non pas d'évaluer la pertinence d'informations nouvelles, mais de traiter ces informations de manière aussi productive que possible » (Sperber et Wilson 1986, trad. 1989, p. 214).

Bourdieu, quant à lui, met en évidence cette même distinction entre la logique pratique et l'habitus scientifique, distinction rendue sensible dans son évocation des difficultés méthodologiques pour l'étude de cette logique pratique. Bourdieu n'est pas dans une logique de « qui peut le plus peut le moins ». Il fait acte d'humilité lorsqu'il cherche à rentrer dans la compréhension de la logique pratique :

« Sans parler du fait que l'intention même de comprendre les logiques pratiques suppose une véritable conversion de toutes les dispositions acquises, et en particulier, une sorte d'oblation de tout ce qui s'associe d'ordinaire à la réflexion, à la logique et à la théorie, activités « nobles », toutes entières dressées contre les modes de pensée « communs », la difficulté était d'autant plus grande que l'interprétation ne peut avancer d'autre preuve de sa vérité que sa capacité de rendre raison de la totalité des faits et de manière totalement cohérente » (Bourdieu, 1980, p. 24).

Mais Bourdieu souligne que la logique pratique n'est appréhendable que par des constructions qui la détruisent, par les techniques de l'objectivation, que seules permettent les acquis de l'objectivisme structuraliste, qui est le contraire de la logique pratique.

111. L'expression est empruntée au titre d'un article de Jean-Michel Adam (1993).

112. Si l'on excepte la visée pratique au sens stratégique telle qu'on pourrait l'entendre en sociologie des Sciences sous la plume de Latour. Mais nous ne nous situons pas ici dans cette analyse des représentations et conduites sociales qui seraient essentiellement déterminées par des objectifs stratégiques chez les acteurs sociaux. Les analyses de Bourdieu sur le sens pratique s'appliquent aux individus en tant qu'agents sociaux, et non en tant qu'acteurs.

113. C'est le cas de plusieurs auteurs ayant contribué à l'ouvrage collectif *Si... Regards sur le sens commun*, sous la direction de Hainard et Kaehr, notamment Perrot et Gonseth.

Encore une fois, les idées de Sperber pour une anthropologie des représentations nous permettent d'envisager la possibilité de saisir cette visée pratique des représentations, en nous plaçant à l'intérieur des mécanismes individuels de communication dans lesquels s'actualisent les représentations, et par lesquels se réalise aussi la visée pratique dès ce niveau de la communication inter-individuelle. Ce faisant, on renonce évidemment à l'ambition de saisir une logique pratique à l'échelle d'une société et d'une culture, mais dans notre contexte de recherche, nous sommes fort éloignée d'une telle ambition.

1.3. Discussion : un concept d'une grande portée pour la muséologie, mais difficile à manier

Les représentations sociales ont *a priori* l'avantage de fournir des éléments théoriques pour penser :

- l'interaction des visiteurs et de l'exposition, et d'une manière plus large,
- l'élaboration du savoir au sein de l'exposition (soit par les concepteurs soit par les visiteurs).

Elles permettent d'envisager de faire l'économie du modèle de la transmission très prégnant en muséologie, mais elles sont cohérentes avec les approches théoriques de la muséologie de points de vue, puisqu'elles mettent l'accent sur la dimension sociale des savoirs, sur leur rôle dans la communication, sur les modes d'appropriation rapides des savoirs « étranges » (à tout le moins nouveaux), dans des cadres d'interprétation préexistants, et sur l'importance du contexte.

Elles permettent de situer la muséologie hors du champ de l'éducation (même si les expositions ont une visée éducative, cela n'a rien à voir) dans le champ des communications sociales et de l'élaboration d'un savoir partagé. Elles laissent donc présager la constitution d'un modèle permettant de penser la relation au public. Elles permettent également d'espérer faire basculer le pôle actif du cycle de la conception/réception du côté de la réception, celle-ci devenant un foyer du travail d'élaboration du savoir social. Le processus d'appropriation des savoirs, informations et situations nouvelles (des données) n'a plus besoin pour être examiné et étudié, de se caler *a priori* sur la « réalité de référence » que constituent les contenus de départ : le monde dans lequel évoluent les visiteurs des musées n'est plus un monde *a priori* de signes, d'intentions du créateur naturalisées en contexte objectif¹¹⁴.

Cela ne signifie pas cependant, que les intentions n'interviennent pas dans la réception, mais elles ne sont pas posées *a priori* comme conditions de possibilité de l'appropriation. Si elles interviennent comme conditions de possibilité *a posteriori*, après l'analyse, cela change de toutes façons totalement les implications concernant la relation au public.

Cependant, la complexité du phénomène des représentations sociales, structuré en différents niveaux qui risquent d'appeler chacun des approches disciplinaires traditionnelles important des cadres théoriques à chaque fois distincts (la sociologie pour les phénomènes appréhendés à l'échelle collective et dans les communications médiatiques, la psychologie et la psychanalyse pour les phénomènes appréhendés à l'échelle individuelle et dans des micro-communications), rend évidemment

114. Les représentations sociales pourraient bien opérer le même genre de simplification, sur le versant de l'appropriation, que celle que la sémiologie a opérée du côté de la conception. Dans les deux cas, *a priori*, l'exposition est étudiée dans son fonctionnement sans qu'il soit besoin de la considérer comme étant l'expression continue de la volonté d'un concepteur ou d'une institution.

difficile l'appréhension d'une notion susceptible de subir de multiples réductions, ou bien de susciter une possible confusion entre les différents niveaux.

2. Les représentations sociales en muséologie : en renfort des approches pré-existantes

Dans les faits, les représentations prennent une tournure particulière en muséologie : elles ont paradoxalement renforcé des approches ou orientations pré-existantes, tout en élargissant les perspectives de ces approches et orientations. Elles ont également contribué à donner un lien à des approches hétérogènes :

- l'approche socio-sémiotique de l'exposition comme média
- l'étude des conceptions, préalable à la conception de l'exposition comme intervention didactique
- l'essor considérable de l'évaluation préalable, dans le contexte français, qui en a fait un moyen de développer les relations évaluation/conception. En cela, le contexte francophone se différencie du contexte anglo-saxon où c'est la démarche d'évaluation formative qui a joué un rôle considérable dans ce rapprochement évaluation/conception. A l'inverse, la démarche d'évaluation formative systématique n'a pas réellement séduit les concepteurs en France¹¹⁵.

Nous allons détailler ces points dans la suite de l'exposé :

2.1. Les représentations sociales dans l'approche socio-sémiotique de l'exposition

Rappelons d'abord en quoi consiste cette approche en muséologie.

2.1.1. L'approche socio-sémiotique

L'approche socio-sémiotique de l'exposition a été bien développée dès les années 1980. Davallon, dans l'avant-propos de *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers*, propose trois approches possibles de l'exposition, dont celle qui relie les techniques de l'exposition chargées de matérialiser le message et la relation sociale que l'exposition installe entre le producteur et le visiteur (par exemple, l'exposition didactique dont le but est la transmission d'informations instaure de ce fait un rapport entre les visiteurs et les producteurs dont l'objectif est de transmettre une information). Le chercheur analyse comment la visite répond toujours à des régularités. Il va chercher ses outils « du côté de la sémiotique bien sûr, qui lui permet d'analyser l'exposition en tant que fait de langage : mais il doit aussi adopter l'attitude du psychosociologue ou du sociologue de manière à approcher l'exposition et la relation de communication dans laquelle elle s'inscrit comme des faits sociaux. Dans ce cas, son approche est à proprement parler « socio-sémiotique » (Davallon, 1986, p. 10-11).

Schiele et Boucher ont mis en oeuvre cette approche dans l'étude d'une exposition permanente du Palais de la Découverte avec l'objectif de vérifier si « l'exposition était caractérisée par des propriétés et si les relations que le public nouait avec elle en découlaient » (Schiele, 1987, p. 71). L'approche est sémiotique dans la mesure où l'exposition est abordée « en termes de significations », comme « médium symbolique structuré » (ibidem, p. 81).

115. A l'exception de quelques cas bien particuliers, comme la Cité des enfants à la Cité des Sciences et de l'Industrie, qui a testé le tiers des éléments muséographiques de l'exposition (Guichard 1993)

Toute l'analyse de la salle du système solaire au Palais de la Découverte tente de décrire les structures qui organisent la mise en forme du discours de l'exposition. Les différents points de l'analyse sont :

- le jeu des référents,
- le rapport de communication instauré,
- le système textuel de l'exposition,
- le montage des syntagmes en séquences.

L'approche est entièrement tournée vers la caractérisation de l'exposition comme dispositif technique de mise en forme d'une stratégie de communication.

2.1.2. Le recours aux représentations sociales dans une étude de cas socio-sémiotique : la neutralisation des implications du concept

Cette approche mobilise, à la marge, la notion de représentations sociales en ce qu'elle considère l'exposition non pas comme un vecteur d'informations en soi, mais comme « immédiatement et pleinement « sens » (ibidem, p. 78) : elle ne contient pas un sens objectif, elle est à la fois discours et dispositif, « complexe d'interactions, constitutives d'un flux d'informations, générant des signifiants qui sont autant d'opérateurs sémantiques virtuels... L'appropriation symbolique de l'exposition ne résulte ni du travail du message uniquement, ni de celui du récepteur, mais de leur nécessaire dialectique » (ibidem, p. 79).

Tel est le cadrage théorique proposé. Cependant, la méthode choisie n'a guère de chance de dégager cette dialectique, puisqu'on commence par étudier le travail du message. Elle reste à l'horizon d'une autre étude à venir, qui viendrait compléter l'analyse du message, une fois celle-ci achevée. De la comparaison des deux études, l'une sur l'exposition, l'autre sur la réception, naîtrait éventuellement cette dialectique message/récepteur.

Dans un article sur cette recherche, publié plus tard par les auteurs de l'étude dans l'ouvrage consacré aux représentations sociales sous la direction de Jodelet (Schiele et Boucher, 1989), la notion de représentations sociales est cette fois beaucoup plus mobilisée que dans l'étude telle qu'elle est relatée dans *Ciel! Une exposition*, et éclaire de ce fait la façon dont les auteurs voient leur place dans l'approche socio-sémiotique. Le projet dans cet article s'inscrit dans le projet général de voir comment les médias (dont l'exposition est un cas particulier) contribuent à la formation des représentations, qui correspondent à la reconstruction de la « réalité scientifique », par l'invention de nouvelles significations dans l'environnement quotidien, et la transformation du rapport au réel qui en résulte.

Dans le cas particulier de l'étude entreprise d'une salle du Palais de la Découverte, les auteurs entendent rompre avec l'approche de l'exposition en termes d'efficacité et de performance, pour lui substituer une approche de l'exposition en termes de signification :

« nous cherchons à saisir les modalités de son opérativité symbolique, c'est-à-dire le rapport de négociation et d'échange qu'elle rend possible entre l'ensemble des informations qu'elle offre au visiteur et le cadre d'accueil que constituent les représentations de celui-ci » (Schiele et Boucher, 1989, p. 409).

L'ouverture énoncée à travers le projet général est intéressante car elle suggère une mise en correspondance des propriétés du média avec les mécanismes de mise en forme des représentations au cours de leur actualisation dans un mode de communication particulier.

Mais il s'avère que pour les auteurs *stratégie communicationnelle* et *stratégie représentationnelle* sont bien distinctes et que « l'analyse des stratégies communicationnelles est nécessaire et préalable à toute compréhension des stratégies d'appropriation du visiteur car l'organisation du message présuppose une représentation de ce dernier et une conception de la relation de communication à instaurer avec lui » (ibidem p. 423).

Ce parti-pris ne peut que favoriser le renforcement du traditionnel modèle de la transmission, avec ses implications néo-béhavioristes sensibles dans la conclusion :

« Bien que la reconstruction du sens revienne pragmatiquement au récepteur, celle-ci ne peut s'effectuer qu'à partir du mode d'emploi et des conditions d'accès proposés par l'exposition, car comme l'a bien montré Davallon (1983) l'exposition désigne avant tout un mode de réception, de consommation d'objets et d'éléments exposés. L'exposition indique toujours comment regarder » (ibidem, p. 423).

Revient ici au premier plan l'exposition comme dispositif permettant d'activer des stratégies d'appropriation, dispositif technique dont on ne voit pas pourquoi il ne se prêterait pas par conséquent à des évaluations en terme d'efficacité, et surtout, pourquoi il nécessiterait le recours à la notion de représentations sociales.

La stratégie communicationnelle ainsi posée comme point de départ et origine d'un processus de communication ne nécessite pas en réalité le recours aux représentations sociales : l'étude de la dimension représentationnelle, réservée à la réception, est en effet différée, en même temps qu'est différé l'épineux problème de la dialectique production/appropriation, puisque l'exposition au départ, telle qu'elle est conçue, commande les stratégies d'appropriation¹¹⁶.

Ce problème de la dialectique production/appropriation n'a plus à être différé, il est en réalité déjà posé dès cette étape puisque si l'analyse des stratégies communicationnelles est préalable à la compréhension des stratégies d'appropriation du visiteur, c'est que « l'organisation du message présuppose une représentation de ce dernier et une conception de la relation de communication à instaurer avec lui ». Cette idée ressemble fort à celle qui a été développée par Natali et Martinand (1987), pour qui toute conception présuppose une représentation du public qui relève de la compétence de conception¹¹⁷.

Elle est ici très paradoxale : on ne voit pas comment cette représentation du visiteur serait de qualité fondamentalement différente de celles qui relèvent du sens commun (du monde de tout le monde) et comment elle pourrait être au fondement d'une structure de mise en forme du discours et de la relation dotée des conditions de pertinence *a priori* commandant le rapport de communication concepteur/visiteur, de conditions de pertinence absolues en quelque sorte, ou bien dotée de propriétés formelles déclenchant des mécanismes de réception qui seraient déjà connus autrement que par cette représentation du visiteur.

116. Par ailleurs, les représentations sont ainsi implicitement assimilées à l'univers passif de la consommation, à l'opposé de la pratique effective culturellement créatrice, de production/exposition des savoirs. A un moment au moins de l'article de Schiele et Boucher, le terme « représentationnel » a une connotation péjorative : « Le travail de la vulgarisation est donc essentiellement idéologique : il perpétue le scientisme sous la forme qu'il prend au XXème siècle (Jurdant, 1973) ; il est aussi « représentationnel » : le rôle de « vitrine des sciences », de constante mise à distance des producteurs et des consommateurs de savoirs interdit l'accès direct à une pratique effective (Levy-Leblond, 1984) ; il se condamne à une perpétuelle réorganisation des représentations (Roqueplo, 1974) » (ibidem, p. 408).

117. Voir plus haut, dans la première sous-partie, la discussion de cet article.

2.2. Les représentations sociales dans l'analyse de l'opérativité symbolique de l'exposition : une ouverture désignée par les auteurs

Les auteurs abordent cependant, « l'opérativité symbolique »¹¹⁸ de l'exposition, qui implique théoriquement « l'analyse des systèmes de croyances et de pensées que l'exposition mobilise, et qu'elle cherche à transformer ou à conforter » (Davallon, 1986, p. 11). On passe à deux doigts d'une analyse de la mise en forme des savoirs par des concepteurs mobilisant eux-mêmes, après d'autres, des représentations dans un processus de communication dont ils sont les opérateurs. Schiele et Boucher toujours à propos de la salle du système solaire du Palais de la Découverte, avancent tout de même que :

« l'exposition actualise une structure binaire de type « nous » : « nous » disons que P, et de ce fait, tente de gommer systématiquement toute marque d'énonciation. L'élosion du sujet chercheur, par laquelle elle favorise une représentation d'une science objective, ancre et renforce la conception d'une « réalité » qui s'énonce d'elle-même et s'impose comme allant de soi. Le travail idéologique de cette exposition perpétue une conception positiviste de l'émergence des connaissances » (Schiele et Boucher, 1989, p. 422).

Au travers d'un intérêt pour l'idéologie véhiculée, on a ici la principale mention d'une intervention des représentations sociales dans le processus de mise en exposition.

Mais il s'agit d'un commentaire critique : l'idéologie est une catégorie particulière des représentations qui vit par la force d'un système conceptuel quasi-logique, défendu par un appareil qui la maintient. La représentation sociale est au contraire, comme le rappellent Palmonari et Doise (1986) constituée de blocs conceptuels divers, et elle évolue dans un univers toujours en mouvement.

Même dans cette perspective plus « dialectique » de la référence aux représentations sociales dans la conception et dans la réception, on constate une dissymétrie initiale de principe dans l'analyse : à la production est attribuée la mécanique systématique de l'idéologie, à la réception est attribuée la dynamique plus imprévisible et diffuse des représentations sociales¹¹⁹.

Pourquoi une telle analyse des représentations dans le processus de communication impliquant à la fois les visiteurs et les visiteurs paraît-elle à la fois si proche et si improbable?

Il semble que la muséologie des sciences et techniques étant tout à la fois un champ de la vulgarisation scientifique, et une branche de la didactique, la rupture entre « le monde des spécialistes » et « le monde de tout le monde » soit trop structurante en quelque sorte¹²⁰.

Si l'on reprend par ailleurs la dernière citation de Davallon par Schiele et Boucher (voir ci-dessus) : « l'exposition désigne avant tout un mode de réception, de consommation d'objets et d'éléments exposés. L'exposition indique toujours comment regarder », les récents travaux de Davallon jettent un éclairage particulier sur cette propriété de l'exposition comme média : celle-ci n'est une structure déterminant le mode d'emploi et les conditions d'accès aux messages que dans la me-

118. Voir aussi pour cette notion Davallon (1986).

119. Paradoxalement, beaucoup plus « symétrisante » est la position de Triquet (1993) qui ne parle pourtant aucunement de la réception : en effet, dans sa recherche, les représentations du public qui sont mobilisées, partagées, confrontées, et échangées dans le courant de la conception, montrent la puissance active de ces représentations sociales, savoirs sociaux sur les publics, dans le processus de communication que constitue la conception à partenaires multiples d'une exposition scientifique et technique.

120. Schiele et Boucher (1987), à la suite de Jacquinet (1977) reprennent la distinction entre les trois mondes : le monde de tout le monde, le monde du spécialiste et le monde de la classe. Ils y ajoutent le monde mass médiatique. Cette structuration se prête particulièrement bien à une application du schéma de la communication : deux pôles fixes, univers sociaux disjoints, isolés par leur mode de rapport au savoir (un des pôles étant producteur de savoir, l'autre pas) et un (ou deux) monde intermédiaire entre les deux.

sure où elle a internalisé des savoirs et des usages sociaux : l'exposition contient un mode d'emploi non parce qu'elle est dispositif technique expert, mais précisément parce qu'elle est un espace public, « monde d'usages » dont elle s'est nourrie, en tant qu'univers représentationnel¹²¹.

2.3. Les représentations sociales dans le développement des études préalables en muséologie

Il convient de distinguer deux lignées dans le développement de ces études préalables des représentations. La première, minoritaire, se centre sur la perception du musée lui-même, et d'objets du musée lui-même, à l'occasion de projets de rénovation ou de création du musée. La seconde, plus développée actuellement, se centre sur les savoirs, à l'occasion de projet d'expositions ou de rénovation dans le cadre de centres de culture scientifique. C'est dans cette dernière catégorie que se situent nos propres réflexions. Nous allons cependant, avant d'aborder celles-ci, nous arrêter sur deux cas d'études préalables des représentations de musées ou d'objets de musées.

2.3.1. Analyses de représentations de musées ou d'objets de musées

Pankowski (1990), relate une étude de représentations effectuée au Royal Ontario Muséum, dans le cas de l'aménagement d'une salle consacrée à une collection d'objets témoins de la culture de l'âge du Bronze en Chine. Le but n'est pas d'avoir un état du savoir préalable ou des idées pré-existantes sur ce thème : les conservateurs partent du principe que contrairement à des collections d'automobiles ou autres objets visuellement très familiers, les objets de cette collection ne seront pas reconnus pour ce qu'ils disent de la culture de l'âge du Bronze, mais susciteront des questions bien plus élémentaires : « qu'est-ce que c'est? ». L'ambition de l'étude ne s'inscrit pas dans un projet pédagogique de transmission de savoir, mais dans le projet purement muséographique de maîtriser la « première impression », la rapide lecture initiale de l'espace muséographique par le visiteur¹²², en développant une connaissance de la manière dont les visiteurs « lisent » les objets qui ne leur sont pas familiers : il s'agit d'aider l'équipe dans sa tâche de conception d'une muséographie qui permette une démarche d'interprétation des objets présentés.

L'équipe du musée installe donc une sélection d'objets majeurs de la période, au milieu d'une salle présentant une variété d'autres objets n'ayant aucun lien entre eux, et sans aucun élément qui puisse aider à leur interprétation.

Il apparaît tout d'abord que les visiteurs n'identifient pas la provenance des objets, mais exclusivement leur caractère ancien : les objets eux-mêmes ne peuvent donc permettre d'interpréter la salle dans laquelle ils seront présentés comme étant une salle consacrée à la Chine. La scénographie devra donc prendre en charge une mise en contexte minimale qui puisse d'emblée suggérer qu'il s'agit de « choses chinoises ».

Au-delà de ce type d'information et de son usage, l'étude permet également de faire émerger quelques questions, dans une perspective de recherche : il s'agit alors des modes de reconnaissance et d'identification d'objets mis en oeuvre par les visiteurs face à l'étrange. Par exemple, l'auteur remarque que les efforts des visiteurs pour reconnaître des objets déjà vus quelque part passe par l'effort de retrouver le contexte physique dans lesquels de tels objets auraient pu être vus.

121. Voir Davallon (1993).

122. Cette préoccupation est d'ailleurs parfaitement corroborée par les études des logiques de visites que nous avons pu faire à la cellule Evaluation dans plusieurs expositions : les premiers moments, l'abordage de l'exposition, sont décisifs dans l'appréhension globale de la visite. Nous y reviendrons plus loin.

Une autre observation se rapproche de notre propos car elle concerne les méthodes mises en oeuvre par les visiteurs dans la conversion des objets en information : en effet l'auteur remarque que la moitié des visiteurs « travaillent » à l'interprétation du groupe d'objets, tandis que l'autre moitié traite chaque objet comme un problème à chaque fois nouveau. Malheureusement, il s'agit moins d'un résultat que d'une piste suggérée par les commentaires des visiteurs, qui pourrait le cas échéant inspirer des recherches futures. En effet, ce type d'étude préalable basée sur l'exploration des rapports aux objets dans le musée est ici pratiquée dans le but précis d'améliorer les dispositifs d'interprétation visant à établir les liens entre les objets et les concepts.

Dans notre second exemple, c'est le rapport au musée lui-même qui est exploré : le musée est alors saisi comme objet de représentations sociales qu'il importe de comprendre avant d'envisager des transformations massives. Il s'agit de l'étude réalisée au musée national des techniques du Conservatoire des Arts et Métiers (Gottesdiener et Davallon, 1992).

Les auteurs dégagent une antinomie entre deux systèmes de représentations : celui du musée, qui suscite des positionnements affectifs forts, et celui de la technique, qui suscite l'évitement d'un sujet perçu comme froid et ennuyeux. C'est l'approche historique qui permet de faire basculer le sujet technique, rebutant, dans la sphère des hommes et des idées, vers le pôle affectif. L'histoire devient mémoire, et mémoire collective. La fonction anthropologique du musée apparaît nettement plus intégratrice que sa fonction didactique. Les préconisations des auteurs visent à faire reconnaître et respecter le fonctionnement de ce musée particulier, notamment le poids symbolique et la dimension mythique du musée.

Cette étude soulève la question de l'hétérogénéité, voire de l'antinomie, entre d'une part la valeur du musée proprement dit, comme objet de représentations mobilisant chez les visiteurs la construction imaginaire et la part de rêve dans l'élaboration de la mémoire collective, et d'autre part la valeur du savoir technique, qui se prête à des traitements pédagogiques dont le public devient la cible. Au cœur de ce conflit de représentations, réside une des modalités de l'affrontement entre sens et savoir, sur lequel nous reviendrons largement plus loin.

2.3.2. Les représentations sociales et le développement des études préalables de conceptions dans la muséologie scientifique et technique

C'est actuellement la voie royale de l'utilisation des représentations sociales en muséologie : l'étude préalable des conceptions ayant prouvé son efficacité dans le domaine de la muséologie enfantine, les représentations sociales laissent espérer dans le domaine de la muséologie pour *le grand public* (actuellement rebaptisé *les publics*), un fort développement des études préalables, d'autant plus que les conceptions sont issues du concept des représentations sociales.

Nous allons dans les sections qui suivent détailler dans un premier temps les relations représentations/conceptions, à partir d'une réflexion de Clément, et d'autre part, analyser ces relations à travers le cas concret d'une étude de représentations/conceptions, réalisée dans le cadre du projet de rénovation de la Grande Galerie du Muséum.

2.3.2.1. Les relations représentations/conceptions en muséologie : les représentations sociales comme sous-ensemble des conceptions

La muséologie a hérité du courant de recherche que la didactique a développé pour l'étude des conceptions des apprenants, la muséologie des sciences et des techniques étant considérée par de nombreux didacticiens et évaluateurs issus de la didactique comme une branche de la didactique, dans le champ de l'éducation informelle par extension du champ initialement scolaire qui est celui

de l'éducation formelle.

Clément (1993) développe le thème de la convergence historique entre l'école et les musées de sciences, aux U.S.A. et en France. Leurs finalités sociales sont identiques. Ayant même vocation éducative que l'école, les musées des sciences et techniques relèvent davantage du champ de l'éducation que de celui de la muséologie traditionnellement préoccupée de collections, dans le domaine des sciences naturelles, des Beaux-Arts, de l'archéologie, de l'histoire et de l'ethnographie. Les modèles de la relation au public ont évolué parallèlement en didactique et en muséologie (Clément distingue des modèles successifs, inspirés par le béhaviourisme, le constructivisme, l'essor des sciences cognitives, l'approche sémio-linguistique). Issues des représentations en psychologie sociale, les conceptions ont été ainsi rebaptisées pour identifier la spécificité du champ didactique, et éviter les dérives très nombreuses auxquelles se prête le terme de « représentations ». Elles ont été au centre de l'essor des recherches sur les mécanismes cognitifs intervenant dans l'apprentissage des savoirs, ou plutôt de l'appropriation des savoirs.

Un nombre croissant de recherches convergent après Piaget pour établir que « toute personne a déjà ses propres conceptions sur tout ce qui peut être objet d'une opération d'éducation scientifique et technique. Ne pas en tenir compte revient à les renforcer à son insu » (Clément 1993, p. 149). Il apparaît donc indispensable dans le contexte scolaire comme dans le contexte muséologique, de prendre en compte les conceptions sur les questions scientifiques à propos desquelles on veut communiquer des connaissances. Identifier ces conceptions en préalable à la conception des expositions relève de l'évaluation préalable des conceptions.

La notion de représentation sociale revient de nouveau au service de la notion de conception, avec l'extension de la didactique au champ de l'éducation informelle, pour permettre de traiter certains aspects des conceptions liés au contexte nouveau, notamment le public touché, adulte et volontaire. La muséologie restant pour l'auteur dans le champ de la didactique, les représentations sociales sont considérées comme « faisant partie des conceptions des visiteurs » (ibidem, p. 153).

Elles permettent de tenir compte des caractéristiques sociales des visiteurs auxquelles se rapportent leurs conceptions, et d'autre part, le public n'étant pas captif, d'ouvrir la recherche sur les motivations, celles-ci ne pouvant être les mêmes que les chercheurs à l'égard du savoir scientifique.

Malgré tout, cette ouverture des études vers les motivations, vers la dimension affective qui est « légitime dans le contexte muséal » est très prudente, elle ne doit pas pour l'auteur retirer la priorité à la préoccupation pour l'appropriation des contenus. En renfort de cette préoccupation, elle doit aider à persuader les visiteurs que les connaissances scientifiques sont pertinentes dans un plus grand nombre de situations qu'ils ne le croyaient.

Par une inversion du projet marketing de répondre aux attentes, l'étude des représentations dans le contexte volontariste de la volonté de diffuser un mode de savoir plus scientifique entend ainsi aider à susciter des motivations.

Les conceptions, qui sont au départ une réduction du concept des représentations sociales à des fins d'opérationnalité dans le champ didactique, sont maintenues comme étant le concept important, les représentations sociales restant une sous-notion, permettant un enrichissement additif aux études précédentes : « en plus » de ce que les études de conceptions permettent, ou bien « à la fois ». Elles permettent « à la fois » de prendre en compte des conceptions pour la transmission des contenus scientifiques avec la possibilité de trouver dans les représentations des leviers pour susciter de nouvelles motivations, et « à la fois » de faire émerger des représentations sociales des visiteurs qui n'étaient pas *a priori* évidentes pour des muséologues : c'est là la réelle ouverture pratiquée par les représentations sociales, qui est de bousculer les *a priori* des concepteurs sur les visiteurs et d'ainsi aiguïser le sens de la communication humaine qui est en jeu, mais elle marque aussi pour

l'auteur la limite de ces études de représentations pas assez centrées sur les contenus.

2.3.2.2. L'effet déstabilisateur des représentations sociales dans la logique d'intervention éducative

Les études de représentations sociales, à la différence des études de conceptions, débordent la finalité éducative, qui est l'objectif partagé par l'institution muséale qui commande les études, et par la communauté scientifique d'où viennent les chercheurs qui font ces études, car elles s'éloignent de la finalité éducative directe, et qu'elles contribuent à déstabiliser les représentations que les concepteurs se faisaient de leurs visiteurs.

Les conceptions étant un concept qui constitue de fait les publics en cible, les auteurs ont pu logiquement avancer le fait que les représentations des visiteurs, équivalentes des conceptions, étaient implicitement considérées comme relevant de la compétence de conception.

En exprimant cette réserve et cette volonté de limiter l'apport des représentations sociales, Clément témoigne d'un problème important : lorsque l'objectif commun à l'institution et à la discipline qu'elle a suscitée (l'école et la didactique, le musée et la muséologie) est une mission sociale estimée prioritaire par rapport à la connaissance du fonctionnement social, l'institution a la liberté et la responsabilité d'utiliser, parmi toutes les connaissances et les ressources dont elle dispose, celles qui servent le mieux ses objectifs. C'est pourquoi, d'un certain point de vue, la muséologie à forte finalité éducative n'a que faire de la richesse des représentations sociales de ses publics : pour riches et intéressantes que soient celles-ci, elles n'ont pas de place prévisible dans la politique muséale¹²³, mais par contre, elles intéresseront toujours, nécessairement, la muséologie comme discipline susceptible de se développer aussi hors projet institutionnel muséal¹²⁴.

C'est pourquoi, d'un certain point de vue, le béhaviourisme a pu être un modèle particulièrement utile à la muséologie à forte finalité éducative déclarée et assumée : dans ce modèle, le fonctionnement cognitif du visiteur n'a en effet d'intérêt qu'en tant qu'il est une réaction à un dispositif donné destiné à activer l'appropriation des connaissances. Par rapport au modèle béhaviouriste input/output (qui a donné lieu aux démarches d'évaluation avec pré-test et post-test d'acquisition des connaissances), les approches plus constructivistes centrées sur les modes d'appropriation et les mécanismes cognitifs sont d'un apport certain au service de la même logique, en ce qu'elles permettent d'optimiser et d'affiner le dispositif chargé d'activer différents modes et niveaux d'appropriation selon les individus ou groupes sociaux différenciés.

Dans une perspective encore plus « sociale », mais toujours au service de la même logique éducative, il est intéressant de reconnaître que les motivations des visiteurs sont différentes de celles des chercheurs, car on peut agir sur elle et activer des réactions dès ce niveau. L'action sur les motivations peut alors être intégrée au processus d'apprentissage.

123. Les représentations sociales peuvent-elles contribuer à renouveler la politique muséale, et les finalités sociales qu'elles se reconnaît, en créant chez les concepteurs « déstabilisés » dans leur représentations du public des désirs et des volontés individuelles cumulées d'action nouvelle, hors volonté éducative initiale? Ou bien risquent-elles d'alimenter et justifier des préoccupations gestionnaires et mercantiles grâce aux opportunités offertes par le traitement des attentes et représentations, au service d'une stratégie d'optimisation de la fréquentation, assimilée bien plus que la visite elle-même à l'acte de consommation.

124. D'où une possible divergence entre les deux communautés : la muséologie institutionnelle et la muséologie universitaire, la première se sentant investie du rôle social prioritaire, et réclamant de la seconde qu'elle se rende utile à ses propres objectifs et « ne produise pas que du discours ».

Clément reste profondément attaché à la finalité commune à la didactique et à l'institution éducative, fondatrice de toute démarche issue de la didactique et de l'institution éducative. C'est pourquoi il est très cohérent lorsqu'il revendique la prérogative du chercheur :

« C'est le chercheur qui analyse ce qui, dans le système des représentations/conceptions d'un individu, ou d'un groupe de personnes, relève de catégories définies par ailleurs, par exemple par des disciplines ou écoles de la « communauté scientifique » : connaissances scientifiques ou techniques, idéologies, pensée religieuse ou philosophique, fantasme... »(Clément, 1993, p. 154)¹²⁵.

On pourrait rajouter que les objets des conceptions/représentations sont définis *a priori* et correspondent à des catégories qui ont un sens pour la communauté scientifique : on recherche les représentations de la cellule, de la digestion, de l'évolution, etc.

C'est la vocation de l'institution, et de la discipline inspirée par la vocation de l'institution, qui décide de leurs prérogatives, notamment celles qui consiste à ne choisir de s'intéresser qu'à tel aspect des représentations. Vue de l'extérieur, par d'autres chercheurs d'une autre discipline par exemple, une telle prérogative peut être examinée et discutée en tant qu'objet d'étude ou bien dans une perspective critique. Par ailleurs, « utilisée » de l'extérieur, par d'autres agents sociaux qui font partie du public, l'institution peut incarner en fin de compte prioritairement autre chose que sa vocation initialement décidée, à cause des systèmes de savoirs et de valeurs qui fondent la vision de l'institution par l'individu.

Il se trouve que la dynamique même des représentations sociales rend très difficile toute pré-détermination de ce que l'on peut en tirer à partir d'une finalité sociale qui se situerait au dessus de toutes les autres, puisque les représentations sociales sont des systèmes incluant eux-mêmes des orientations et des finalités sociales.

2.3.2.3. La contradiction entre la logique d'étude des représentations sociales et la logique d'étude des conceptions

Il y a donc à terme une réelle contradiction entre la logique d'étude des conceptions et la logique d'étude des représentations, contradiction car les premières sont inscrites dans une finalité sociale précise (la mission éducative), tandis que l'étude des secondes nécessite de ne pas pré-déterminer les finalités sociales qu'elles recouvrent.

Les conceptions sont un concept justement cadré et limité de manière à assurer son opérationnalité par rapport à la finalité éducative.

Il se trouve que cette finalité sociale de l'institution est évidemment partie intégrante d'un système de représentations sociales, et non d'un système de savoirs scientifiques : on ne voit pas comment elle pourrait tout à la fois prétendre légitimement à la prérogative d'intégrer les savoirs sur les représentations des autres dans une démarche d'optimisation du traitement des informations à des fins d'action (ce qui relève justement de la dynamique des représentations sociales!) et se situer en position de pouvoir connaître ces représentations sociales d'une façon scientifique, c'est-à-dire dans une démarche qui ne peut pas être l'optimisation du traitement des informations recueillies à des fins d'action.

Ce qui est remis en cause n'est nullement la finalité sociale d'institutions qui se donnent les moyens d'optimiser leur mission, mais bien la revendication de pouvoir étudier des représentations

125. De telles catégories ne sont cependant pas si clairement définies. Voir Sperber (1982) pour le débat sur la définition de la croyance.

sociales à des fins d'optimisation d'une action sociale décidée d'un point de vue particulier à l'intérieur de la société.

2.3.2.4. Les représentations sociales et le *potentiel scientifique et technique muséologisable* : une ouverture désignée par l'auteur

Clément propose par ailleurs un concept intéressant qui ouvre la voie à une autre articulation possible des représentations sociales et de la muséologie : il définit un « potentiel scientifique et technique muséologisable » constitué par l'intersection entre la sphère des sciences et des techniques et la sphère des musées, et dans lequel on peut puiser pour réaliser l'exposition. Ce potentiel comporte aussi bien des objets, images, que des idées, expérimentations, manipulations, etc.

Ce qui lui donne ce statut de potentiel scientifique et technique muséologisable, c'est qu'il est porteur de sens, et plus précisément, de deux types de significations :

- celles que lui donnent le monde scientifique et technique
- celles que lui donnent les muséologues quand ils l'identifient comme ayant un « sens potentiel, voire de la valeur, scientifique et muséologique » (ibidem, p. 137).

Il s'agit là de tout autre chose que du rôle de l'idéologie dans la vulgarisation des sciences et des techniques. Si l'on tire les conséquences de cette notion, ce qui est présenté est non pas un savoir transmis, fut-ce dans un dispositif qui en modifie le sens initial pour lui incorporer d'autres significations socialement intéressantes, mais comme des représentations transmises, et transmises parce qu'elles ont du sens non pas dans le monde du spécialiste, ni dans le monde de la classe, mais du sens pour plusieurs communautés différentes d'une même société¹²⁶.

La notion proposée, qui intéresse une muséologie théorique, n'est malheureusement pas développée par la suite : Clément conclut l'article en proposant une utilisation des représentations/conceptions au service de stratégies communicationnelles. Il mentionne l'essor des études préalables centrées non plus seulement sur la conception, mais sur les attentes et les idées des visiteurs sur le lieu muséal lui-même.

Malgré tout, cette ouverture des résultats possibles vers la découverte d'attentes et de représentations concernant le musée lui paraît manifestement plus difficile à prendre en compte que les conceptions centrées sur des concepts scientifiques pré-déterminés qui vont faire l'objet d'une transmission par l'exposition. En effet, si la prise en compte des conceptions est parfaitement cadrée par le projet et le contrat didactique, la prise en compte des attentes ne rencontre pas un tel cadre préalable, ni dans le projet institutionnel, ni très certainement dans le contrat musée/public du point de vue du public lui-même.

Pour illustrer cet essor des évaluations préalables des représentations/conceptions, l'auteur mentionne les études menées pour le renouvellement d'Explora à la Cité des Sciences et de l'Industrie d'une part, pour l'exposition de préfiguration de la Grande Galerie du Muséum d'autre part, ces dernières se revendiquant comme étant particulièrement représentatives des représentations sociales comme élargissement des conceptions à leur dimension sociale, grâce à leur mise en relation avec des groupes sociaux.

126. Peut-on risquer ici une définition pragmatique du patrimoine? Serait patrimonial tout objet ou savoir présentant une valeur consciemment déclarée pour plusieurs groupes sociaux hétérogènes. Le potentiel scientifique et technique muséologisable serait alors le fonds scientifique et technique « patrimonialisable »

Les études faites au Muséum nous intéressent ici grandement dans la mesure où elles révèlent la montée en puissance d'une contradiction fondamentale entre la dynamique des représentations sociales, et la puissance du cadrage que constitue la mission éducative du musée et qui « contient », et limite cette dynamique. Cette contradiction était particulièrement présente dans la communication des résultats de ces études lors du Colloque REMUS en 1991¹²⁷.

2.3.3. Entre la dynamique des représentations et le cadrage institutionnel : le cas d'une étude à la Grande Galerie du Muséum

Les évaluations menées à l'occasion de l'exposition de préfiguration de la Grande Galerie de l'Evolution et effectuées dans le cadre du projet institutionnel de création muséale, sont présentées par leurs auteurs dans un article dont le cadrage théorique annoncé est celui des représentations sociales.

2.3.3.1. Le cadrage proposé : l'espace muséal comme espace de négociation des systèmes culturels

Cette fois, par rapport aux précédents travaux de Schiele sur la question, l'accent est mis non plus sur le projet d'une analyse dissociée des stratégies communicationnelles et stratégies d'appropriation, mais sur la négociation.

La dimension communicationnelle qui s'actualise dans l'exposition est :

« régie par le principe de la négociation des représentations entre les différents acteurs sociaux intervenant réellement ou virtuellement dans l'espace muséal » (Eidelman, Samson, Schiele et Van Praët, 1993, p. 25).

Et un peu plus loin, plus clairement encore :

« Dès lors, loin d'être une instance d'imposition d'un type de culture - à l'instar de la culture scolaire auprès de son public captif-, l'espace muséal apparaît comme un espace informel et convivial de déploiement et de négociation de différents systèmes culturels » (ibidem, p. 26).

Le défi est difficile : il suppose la « symétrisation » des acteurs culturels intervenant dans l'exposition et négociant des représentations, en rupture totale avec le modèle de la transmission.

Mais en se plaçant sur le terrain même de la stratégie des acteurs (on enjambe ce faisant la construction des représentations dans leur dimension culturelle pour s'éloigner encore davantage du modèle de la transmission) on va cette fois à l'autre extrémité du balancier de la dynamique des représentations sociales, et l'on ignore le fait que l'institution exerce des prérogatives majeures dans l'accès même aux savoirs et aux représentations.

Si l'on fait comme si n'existaient pas ces prérogatives institutionnelles qui déterminent notamment l'accès aux savoirs et la mobilisation des représentations, le musée apparaît comme un marché où s'exerce une économie très libérale du libre échange des systèmes culturels.

On se place alors dans l'obligation paradoxale :

- soit de considérer comme allant de soi l'équivalence des positions des différents acteurs sociaux, et allant de soi également le déploiement et la négociation de différents systèmes culturels, comme si le type de positions et le type de relations traditionnellement fixées et attribuées par l'ins-

127. Voir Eidelman, Samson, Schiele et Van Praët (1993).

titution elle-même permettait réellement que se déploie le libre jeu de la négociation des systèmes culturels entre des individus ou groupes ayant statut d'acteurs.

- soit de s'astreindre à étudier, non pas les représentations sociales des visiteurs, mais les stratégies d'acteurs mises en oeuvre par les acteurs sociaux intervenant dans l'espace muséal.

2.3.3.2. Dans les faits : le cadrage institutionnel s'impose

Il ne peut y avoir d'entrée de jeu une pré-interprétation de l'enjeu des représentations sociales en termes de stratégies des acteurs. Pour intéressante que soit l'idée de la négociation des représentations, ce n'est pas par le biais des études qu'ils mettent en oeuvre que les auteurs peuvent l'appuyer. Et de fait, lorsque les auteurs décrivent leur recherche, le lecteur se retrouve en terrain familier : celui des études préalables des conceptions des apprenants.

Ces conceptions sont organisées en catégories qui illustrent d'ailleurs sans aucune ambiguïté l'asymétrie des positions des différents acteurs sociaux, puisque ces catégories correspondent aux intérêts des différents promoteurs d'une exposition :

- le capital de familiarité avec l'institution (qui intéresse notamment les services de communication et de programmation)

- le capital de familiarité avec le contenu (qui intéresse notamment les concepteurs scientifiques).

Une telle structuration des résultats tire évidemment son sens d'une destination de l'étude comme évaluation au service de l'optimisation de l'action des différents producteurs d'une exposition : dans la négociation entre les acteurs sociaux qu'ils posent comme principe du fonctionnement de l'exposition et qu'ils se proposent de mettre en évidence, les chercheurs ont déjà eux-mêmes appuyé la position des concepteurs (et la suprématie de leurs représentations) contre celles des visiteurs (dont les « bribes de savoirs » sont extraites des systèmes de représentations initiaux et réorganisées pour servir au mieux la transmission de celles des concepteurs).

Les résultats consacrés au capital de familiarité avec le thème sont formalisés en un « inventaire d'éléments de savoirs en vue de leur traitement opératoire aux fins muséologiques » (ibidem, p.34). Cette classification à des fins muséologiques comprend effectivement cinq classes qui sont construites dans une logique manifeste d'aide à la transmission :

- les évidences,
- les acquis,
- les surprises,
- les paralogismes,
- les obstacles.

Les éléments de savoirs recueillis sont non seulement structurés sous la forme de rubriques d'inventaire pratique aux fins de traitement muséologique (et non pas dans les logiques propres aux visiteurs qui les ont formulés) mais décrites comme relevant « d'une pensée qui demeure partiellement sauvage ». De celle-ci, elle conserve quelques structures fonctionnelles - priorité de l'intuition sensible, poids du concret - qu'elles associent à des éléments partiellement « domestiqués » par la science moderne.

Cet inventaire ou « cartographie des savoirs » proposé par les auteurs, est réalisé à propos d'un objet pré-déterminé au sein de la communauté scientifique : la théorie de l'évolution. La pertinence de cet objet et sa cohérence ne sont évidents *a priori* que pour cette même communauté scientifique. Il n'est guère surprenant de trouver, à propos d'un tel objet, un savoir par bribes associant des éléments de la science moderne à d'autres éléments intuitifs et « sauvages » : il pourrait bien ne s'agir là nullement d'une structuration de la pensée, mais d'un artefact de l'enquête.

La fixation *a priori* de l'objet des représentations que l'on étudie chez le visiteur, puis la structuration des bribes de savoirs indexés sur des variables sociologiques classiques, à des fins de traitement muséographiques : toutes ces opérations sont orientées par une volonté d'optimisation de la conception, et relèvent donc d'une étude préalable des conceptions, parfaitement légitime et dont l'efficacité en évaluation a été attestée maintes fois, mais qui ne peut se revendiquer de la démarche d'étude des représentations sociales dans un espace muséal neutre où se négocieraient les savoirs.

Dès lors, la mise en situation des personnes interrogées face aux maquettes des panneaux constitue avant tout un « levier méthodologique de mise au jour des processus socio-cognitifs de construction et de dé-construction des représentations »(ibidem p. 36). On ne saurait espérer voir se développer les conditions d'exercice de la négociation des représentations dans l'espace muséal, puisque dès l'enquête sont imposés l'objet et la nature de la situation. On perçoit bien l'intérêt de voir les représentations « en situation » mais, comme Clément le soulignait, c'est alors pour des raisons d'opportunités méthodologiques cohérentes avec l'exercice des prérogatives accordées aux membres de l'institution chargés de tout faire au mieux pour remplir leur mission de vulgarisation, et certainement pas pour créer les conditions d'étude des situations sociales dans lesquelles s'exerce la négociation des systèmes culturels entre acteurs sociaux impliqués dans l'espace muséal.

Pourquoi ne pas reconnaître une fois pour toutes que les positions respectives des membres de l'institution et des membres du public ne sont pas *a priori* celles de la négociation, mais celles de la transmission, non pas au sens théorique, mais au sens politique du terme. La recherche étant menée d'emblée pour l'intérêt de l'institution et l'accomplissement de sa mission éducative de transmission du savoir scientifique, le milieu de la recherche étant lui-même intéressé par cette mission de transmission du savoir scientifique, et la mission des musées des sciences étant publiquement annoncée comme telle et reconnue *a priori* par ceux qui entreprennent de les visiter, la situation de négociation ne saurait relever d'une stratégie *a priori* des acteurs sociaux, mais bien plutôt d'une tactique élaborée *a posteriori* et dont l'étude relève d'une démarche de recherche empirique.

A notre avis, L'hypothèse du fonctionnement de l'espace muséal comme espace de déploiement et de négociation des représentations entre des acteurs sociaux ne peut s'appuyer sur une démarche postulant soit la caractérisation de l'appropriation des savoirs par le biais de l'organisation du message (le média comme pôle de référence), soit la caractérisation des savoirs « sauvages » par rapport aux savoirs présentés (les savoirs présentés comme pôles de référence).

Il paraît difficile possible de se référer à un modèle stratégique qui serait équivalent à celui de Crozier et Friedberg (1977) pour l'analyse des représentations dans l'exposition comme espace de négociation entre les producteurs et les visiteurs, dans la mesure où la légitimité culturelle en matière culture scientifique et technique est politiquement fixée, et est au fondement même de la société occidentale issue des Lumières. Nous verrons plus tard qu'il peut être plus conséquent de parler de tactiques que de stratégies dans le cas des relations visiteurs/institutions, étant données les positions relatives des visiteurs et des producteurs culturels, qui ne participent pas à une organisation commune dans le cadre de la visite. Par contre, les visiteurs peuvent estimer, dans les entretiens préalables, faire partie d'une organisation commune à celle des producteurs, mais dans un tout autre cadre que celui du musée : le cadre de l'intervention sociale sur les problèmes proposés comme thèmes d'exposition. Dans ce cas peuvent réapparaître des raisonnements stratégiques.

Si nous revenons à l'étude pour la Grande Galerie, nous constatons que la possibilité, encore assez inhabituelle de pouvoir mettre en perspective les résultats d'évaluations préalables et ceux d'évaluations sommatives, nous permet d'approfondir le problème de cette dissymétrie, due à l'exercice des prérogatives institutionnelles qui n'a rien que de très normal au regard de sa finalité éducative.

2.3.3.3. La traduction de la dissymétrie production/réception dans la dissymétrie entre le préalable et le sommatif

Le passage des représentations/conceptions aux représentations/stratégies des acteurs sociaux enjambe une question intermédiaire : celle de la nature des processus de communication dans lesquels sont actualisées les représentations sociales des visiteurs engagés dans l'activité de visite, et que révèlent ces représentations sociales.

La partition préalable/formatif/sommatif, et l'organisation traditionnelle des évaluations en fonction de cette partition, ne fait que traduire, et masquer tout à la fois, le gouffre qui existe entre ce qui est extrait des études préalables et ce qui est extrait des études menées dans les expositions elles-mêmes : ce gouffre ne pose pas de problème, il est parfaitement acceptable dans la mesure où l'évaluation est une démarche qui se construit à partir de l'objet évalué, et non à des fins de connaissance des individus sociaux que sont les visiteurs, dans les réactions desquelles on chercherait la cohérence caractéristique de l'expression et de la vie d'individus sociaux. L'objet évalué est totalement différent selon que l'on se place avant pendant ou après, puisqu'il est défini par les objectifs de conception à chaque étape. Il se peut qu'un même concepteur, évaluateur, ou équipe-projet, souhaite vérifier l'évolution ou la permanence de certaines réactions à différentes phases, le plus souvent pendant et après. Dans ce cas, il y aura mise en continuité et cohérence entre les résultats acquis pendant et après, mais sous l'effet du protocole expérimental construit précisément dans le but d'obtenir cette continuité et cohérence.

Mais le plus souvent, les données recueillies avant la visite et les résultats qui en sont tirés, et les données recueillies après la visite et les résultats qui en sont tirés, ne sauraient être comparés. Il n'y a guère d'intérêt à le faire chez ceux qui ont demandé et ceux qui ont réalisé les études pour des objectifs qui ne nécessitaient pas une telle comparaison.

S'intéressant aux représentations sociales mobilisées dans l'exposition, les auteurs décrivent par contre un processus complet, avec des études préalables de la cartographie des savoirs, précédant l'étude sommative des modes de visite de l'exposition de préfiguration de la Grande Galerie de l'Evolution. Et pourtant, là encore, le fossé traditionnel entre la nature des résultats obtenus avant et la nature des résultats obtenus après est bien présent, mais il est particulièrement visible, et donc, analysable : c'est le fossé entre d'une part les obstacles à l'appropriation des savoirs (avant) et les stratégies d'appropriation des espaces (après).

C'est la nature des intérêts précis de la conception et de l'évaluation à un moment donné du processus qui est révélée dans cette disjonction : la pertinence des résultats des études est préconditionnée.

La négociation entre systèmes culturels en présence dont il était question dans le projet initial, se transforme en la négociation entre « les parcours topographiques et les parcours conceptuels » d'une portée toute locale, qui ne révolutionnera guère les rapports sociaux.

Qui plus est, cette négociation ne peut qu'être, dans la logique même des auteurs, fortement orientée par les règles qu'ils décrivent comme caractérisant le fonctionnement du langage spatial et conceptuel de l'exposition et sa capacité à réguler l'attention et les réactions des visiteurs : règle de

« contiguïté », règle de « sur-contrastivité », règle « d'unité arbitraire »¹²⁸.

La construction du sens par le visiteur paraît donc *a priori* pratiquement plus fortement déterminée par la structuration spatiale de l'exposition, que par le propre système culturel du visiteur.

Nous ne nous sommes appesantis sur cette analyse critique d'un article que pour réfléchir sur les contradictions manifestes qui y apparaissent, et que l'on pourrait sans peine rencontrer ailleurs : en effet, par rapport à des travaux classiques d'études des conceptions d'inspiration didactique, cet article-là révèle la tension extrême entre la vocation traditionnelle des études d'une part, et la tentative des représentations sociales d'autre part.

128. Les auteurs en viennent ainsi à attribuer au fonctionnement du langage muséographique la valorisation par les visiteurs d'une dimension historique dans l'exposition. Nous verrons plus loin que l'attribution d'une dimension historique dans l'exposition par ses visiteurs est très fréquente dès que l'exposition le permet. On a pu analyser ce type d'interprétation sans faire intervenir le fonctionnement spatial de l'exposition, qui peut évidemment jouer un grand rôle, mais qui n'est pas forcément le seul élément d'explication.

3. Les représentations sociales en muséologie : la gestion de la distance sociale, mais aussi le révélateur de cette distance.

Cette section sera une discussion du phénomène de l'usage des représentations sociales en muséologie : les représentations sociales y sont utilisées comme un moyen de renforcer la nécessaire distance sociale qui est au fondement de l'évaluation, mais dans le même temps, elles révèlent et mettent en question cette même distance sociale.

Dans les travaux pré-cités, les représentations sociales ont servi à renforcer l'approche évaluative traditionnelle en élargissant les conceptions pour les adapter au contexte de la muséologie.

Mais ce faisant, les représentations sociales n'apportent rien de différent, sur le public, que ce qu'apportent habituellement les résultats d'évaluations préalables : car la démarche d'évaluation (ou les études de recherche qui ont une dimension évaluative), est fondée sur un engagement dans une mission sociale, qui est plus forte, plus urgente, que le désir d'étudier réellement la dynamique des représentations sociales à l'œuvre au musée.

D'une manière générale, toutes les études de publics effectuées dans les musées sont supportées, ou bien rejoignent cet engagement dans la mission qui est celle de l'institution elle-même. De manière très significative, la recherche de Triquet (1993) sur les stratégies de conceptions, qui s'écartait résolument d'une perspective « d'utilité » pour la mission institutionnelle, s'écartait aussi, on l'a vu, du recours aux études de publics.

3.1. La détermination de la distance sociale : une nécessité dans le cadre de la mission institutionnelle éducative

C'est cette mission institutionnelle qui autorise, et qui commande :

- la fixation de l'objet des représentations sociales, dont la pertinence est pré-déterminée par les concepteurs, les scientifiques et l'institution

On étudie alors les représentations du cerveau, de l'évolution, du gène, etc. L'intérêt de la notion de représentation sociale est de suggérer des possibilités de comparaison entre différents contextes, de rapporter les conceptions à des variables socioculturelles, et de prendre en compte des dimensions affectives et sociales dans les motivations à l'appropriation des savoirs scientifiques et techniques. Il est aussi dans la recherche des images qui peuvent avoir un intérêt direct dans la technique muséographique.

- la fixation du contexte

L'exposition est un contexte dont la nature, sociale et communicationnelle, est pré-déterminée. Elle est un média, dont le fonctionnement est régi par des règles que l'on peut décrire, et qui orientent les réactions des visiteurs.

- Une fixation du statut du locuteur

Là encore, le statut du locuteur est pré-déterminé, d'une manière consensuelle entre l'institution et le milieu scientifique qui pratique éventuellement les évaluations : que les visiteurs soient des membres de telle catégorie sociale, ou bien des apprenants, ou bien des récepteurs, leur position est fixée avant enquête et l'enquête ne révèle jamais un défaut de pertinence d'un tel statut pré-déterminé.

La position étant fixée d'avance, elle implique nécessairement un modèle du cheminement de l'information à partir de quelque chose vers une autre chose. La capacité très paradoxale du concept des représentations sociales à renforcer le modèle d'un cheminement orienté de l'information qu'elle devrait théoriquement mettre en question, ne fait que révéler combien la psychologie sociale peut elle-même se concevoir dans un cheminement finalisé : depuis l'étude fondatrice de Moscovici plane souvent l'idée que l'utilité sociale principale des représentations sociales et le sens de leur inscription dans des processus de communication est le maintien de la structuration sociale, et des rapports entre les différentes classes sociales (classes d'âge, de sexe, ou groupes sociaux), de même que les recherches sur les attitudes sont orientées sur la transformation des attitudes conservatrices et des résistances à l'innovation.

Par rapport au modèle béhavioriste, ou à la démarche d'évaluation, préoccupés de mieux connaître les effets de telle intention, le recours à la notion de représentations sociales introduit cependant bien un changement très important : il révèle par défaut la manière dont on construit la distance sociale qui est au fondement de la démarche de transmission, et d'évaluation. C'est la distance des producteurs aux récepteurs qui est en fonctionnement dans la construction du protocole expérimental fixant *a priori* l'objet, le contexte, ou le statut de l'étude des représentations : est ainsi fixé un pôle de pertinence, un point absolu en quelque sorte, et est ainsi instaurée déjà (est ainsi catalysée au sens expérimental) la problématique du décalage qui sera souvent au centre de la recherche.

Le décalage entre savoirs scientifiques et représentations sociales, ou bien le décalage entre le langage conceptuel de l'exposition et l'appropriation spatiale est une fausse problématique, car elle masque non pas un décalage, soit une mise à distance en ce sens qu'il s'agirait d'un alignement de positions de long d'un axe référentiel (objet, contexte, statut), mais une différence dont on ne peut prétendre savoir *a priori* ce qu'elle peut être, car en dehors de l'étude empirique de la relation de communication dans laquelle est engagée le visiteur, il n'est pas légitime de fixer un pôle de pertinence *a priori*, si l'on se propose d'étudier objectivement cette relation de communication et son sens.

3.2. La dissymétrie entre les savoirs et les pratiques comme modalité de la dissymétrie production/réception

Le décalage correspond à une dissymétrie fondamentale de fait : celle qui différencie les savoirs des pratiques, qui plus est les vrais savoirs des fausses pratiques.

Les savoirs scientifiques font en effet l'objet d'une tradition épistémologique qui fait défaut aux représentations sociales. Par contre, les représentations sociales, marquées du sceau de l'utilité sociale, peuvent aisément orienter, on l'a vu, vers des analyses stratégiques. La notion de négociation vient encore masquer, en la relativisant d'emblée, cette distance qui fonde aussi la position du chercheur au service de l'institution.

Les savoirs scientifiques et leurs pratiques sont auto-référés, ou bien référés au fonctionnement de la pensée humaine. A l'inverse, les savoirs construits dans les processus sociaux hors activité scientifique sont référés à leur utilité sociale : ils semblent n'être que sociaux et même hyper-sociaux quand ils sont référés à leur utilité dans les enjeux de stratégie d'action pour le maintien ou le gain des positions d'acteurs sociaux¹²⁹.

129. Ce n'est pas la sociologie des sciences qui changera cette tendance, bien au contraire : s'intéressant à la nature profondément sociale de l'activité scientifique, les recherches qu'elle développe nous amèneraient à penser que contrairement à ce que nous croyions depuis toujours, le savoir scientifique n'est pas celui que l'on pensait car il n'est que social lui aussi...

Cette distance se manifeste par une dissymétrie dans les problématiques spécifiques du pôle production et du pôle réception de l'exposition, la production constituant une source, une origine auto-référée dans un rapport d'homologie avec la production de savoir scientifique, et la réception étant une pratique sociale qui a donc naturellement à voir avec les représentations sociales :

- dissymétrie entre « l'ensemble des informations que l'exposition offre aux visiteurs » et les « cadres d'accueil que constituent les représentations de celui-ci », qui constituent les termes de la négociation et de l'échange dans l'exposition pour Schiele et Boucher (Schiele et Boucher, 1989, p. 409).

- dissymétrie dans la référence disciplinaire même, entre d'une part l'étude du processus de diffusion que constitue l'exposition et l'étude de son traitement muséographique qui relèvent de la sémio-linguistique, et d'autre part l'étude de la construction de l'interprétation par les visiteurs, qui relève de la psychologie sociale¹³⁰.

La technique de mise en forme de l'information n'est pas homologue de la construction des savoirs sociaux par les visiteurs, ce qui suppose une différence originelle, une rupture structurante non pas entre le savoir naïf et le savoir du spécialiste, mais entre des systèmes de mise en forme naïve du savoirs, et des systèmes de mise en forme spécialisée du médiateur (qui fait partie du monde « de la classe », ou du monde « des mass-médias »).

Plus fondamentalement, la dissymétrie entre la sphère des savoirs et celle des usages est transportée dans la structuration de la recherche sur les expositions et y naturalise une distance entre les sciences du savoir et de la cognition, et les sciences des usages et des représentations (qui ont le raffinement d'être des savoirs mais de relever de l'étude des pratiques sociales), cette distance étant par ailleurs l'objet même des recherches entreprises.

La distance entre savoirs et usages est déjà là dans la distance entre le statut des sciences du savoir scientifique, héritées de l'épistémologie et de la psychologie du développement et dont l'objet est la formation initiale de l'esprit et des sciences, avec leurs exigences et leurs mécanismes structurants, et le statut de la sociologie des usages héritée de l'ethnologie et de la sociologie empirique, née de la découverte des « braconnages »¹³¹ dans l'univers du quotidien, dans l'humble recyclage des matériaux d'un savoir ou d'un art produit par ailleurs.

Les représentations sociales, prises en étau entre « mythes et usages »¹³², sont cisailées dans ces faux décalages et ces vraies distances qu'elles contribuent à révéler.

C'est peut-être du fait de cette mise en forme théorique et de cette légitimation scientifique de la distance sociale entre spécialistes et public, entre producteurs et récepteurs ou usagers, que les évaluations préalables ont reçu en France un meilleur accueil que les évaluations formatives auprès de la communauté des concepteurs muséographes, en dépit d'un fort intérêt *a priori* pour l'utilité des évaluations formatives telles qu'elles apparaissent à travers la littérature anglo-saxonne, comme étant la démarche évaluative réellement adaptée aux besoins de la conceptions.

130. La sémio-linguistique étudiant les conditions de possibilité de la production de significations communicables, elle en vient à revendiquer aussi l'analyse de la production de significations à partir des dispositifs mis en place pour créer les conditions de possibilité de cette production de significations. Pour dire autrement, elle permet de passer de l'analyse de la production à l'analyse de la position de réception à partir du dispositif étudié et de la « mécanique sémiotique » de la réception. Il se trouve que dans le cas de la muséologie, la position de réception est presque automatiquement celle du visiteur : le sémiologue se constitue lui-même visiteur.

131. Toujours l'expression de M. de Certeau...

132. Et toujours l'expression de Jean Davallon !

La différence entre les deux démarches est fondamentale : les évaluations formatives relèvent d'une démarche venant enrichir le métier du concepteur muséographe qui est un technicien de la mise en forme des concepts. Les évaluations préalables modélisent son appartenance au monde des spécialistes (et par conséquent fondent en théorie sa mission d'établir une transmission entre celui-ci et le monde tout le monde) car elles mettent déjà en forme la distance sociale entre le savoir du public et le savoir du spécialiste dont le concepteur est le représentant public. Elles réalisent littéralement, par le biais de la théorie, une relation concepteurs/visiteurs qui intéresse les concepteurs, parfois bien plus que l'apprentissage supplémentaire de techniques sur le propre terrain de leurs compétences techniques.

C'est la nature très particulière du terrain muséal dans lequel intervient l'étude des représentations sociales qui génère ce paradoxe entre la révélation progressive des relations publics/institution en tant que distance sociale, nécessaire à la mission, et le renforcement simultané de cette mise à distance, pour les besoins de cette mission. En effet, la muséologie des sciences et des techniques, utilise les représentations sociales à des fins de transmission alors même que le champ des représentations sociales nécessite la mise en question de cette distance, qui entre dans le champ de l'observation du chercheur.

Comment se fait-il dans ce cas que les représentations sociales aient pu à ce point se prêter à cette confirmation d'une distance qu'elles ont cependant pour propriété de mettre en question ?

Pour tenter de répondre à cette question, il nous faut retourner aux définitions du concept des représentations, qui porte en germe cette contradiction, au fondement des paradoxes générés par son usage en muséologie.

4. Retour aux représentations sociales : les ambiguïtés de la notion

Dans la littérature sur les représentations sociales, celles-ci font très souvent l'objet de définitions doubles. Elles sont définies positivement et négativement, par ce qu'elles sont, et par ce qu'elles ne sont pas.

Ainsi quand Jodelet propose une caractérisation de la représentation sociale sur laquelle s'accorde la communauté scientifique :

« C'est une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 1989, réed. 1991, p. 36)

Mais elle poursuit :

« Egalement désignée comme « savoir de sens commun ou encore « savoir naïf », « naturel », cette forme de connaissance est distinguée, entre autres, de la connaissance scientifique » (ibidem, p. 36).

Si la première partie de la définition implique des processus cognitifs et des interactions sociales qu'il est nécessaire d'étudier pour comprendre le phénomène, la seconde partie semble nous dire : « il suffit que vous sachiez qu'il s'agit de la pensée naïve opposée à la pensée scientifique ».

L'essentiel de la valeur opératoire du concept réside dans cette opposition à la pensée scientifique. Très nombreux sont ceux qui ont vu la pertinence du concept par rapport à ce qu'il disait de ce qui n'était pas la connaissance scientifique.

Il s'agit autant de « savoirs acquis en dehors de la science » (Bélisle et Schiele 1984, p.6), que de savoirs issus de la transformation des connaissances scientifiques au contact du fonctionnement social.

4.1. La science des représentations sociales comme science de ce qui n'est pas le savoir savant

Pour Moscovici, le phénomène des représentations sociales est un substitut des mythes, légendes formes mentales courantes dans les sociétés traditionnelles, l'anthropologie étant quant à elle une « psychologie sociale des cultures dites primitives » (Moscovici 1989, p. 83). Moscovici reprend à la suite de Piaget l'idée d'une homologie entre deux oppositions : la pensée enfantine est à la pensée adulte rationnelle ce que la pensée primitive est à la pensée civilisée, mais en insistant sur le fait que « l'homme de la rue, « Monsieur Toutlemonde : sain d'esprit, ni trop intelligent ni trop stupide, ni trop instruit ni trop ignorant » (Moscovici, 1986, p. 41) est constamment confronté dans nos sociétés modernes à un afflux d'informations en provenance de la science. Ce qu'il entreprend d'étudier à travers les représentations sociales n'est pas « le choc causé par la réalité », l'environnement de l'individu, mais « le choc culturel » (ibidem, p. 65).

La nouveauté qu'apportent les représentations collectives, selon lui, est de déplacer l'énigme que constituent les fautes de raisonnement et le phénomène des croyances irrationnelles constaté chez les enfants et dans les sociétés éloignées en les sortant du spectre de la psychologie individuelle pour les placer sous l'éclairage des phénomènes relevant du fonctionnement global des sociétés. Les systèmes de pensée en dépit de leurs inexplicables croyances et erreurs de logique, acquièrent alors une cohérence qui permet d'en rendre raison. Pour Moscovici, les représentations interviennent face au problème suivant : « comment l'irrationnel est possible? ».

« L'anthropologie et la psychologie de l'enfant visent une comparaison et une généalogie des formes cognitives, allant de la pensée mythique à la pensée scientifique, de la connaissance folklorique à la connaissance rationnelle, ou de la pensée opératrice concrète à la pensée opératrice formelle. La psychologie sociale s'efforce de saisir le mouvement opposé, qu'il se produise sous l'effet de la masse ou de la communication. Une notion ou une science qui ne reste pas l'apanage d'un individu ou d'une élite restreinte subit par sa circulation, toute une série de métamorphoses qui la font changer de contenu et de structure » (Moscovici, 1989, p. 81).

Car en dépit du fait que Moscovici considère l'homme de la rue comme un « savant amateur » beaucoup plus que comme un « savant naïf » (Moscovici, 1986, p. 65), c'est encore par rapport au savant professionnel que cet homme de la rue est caractérisé.

Dans les deux cas, c'est une même distance qui est mise en forme : celle du savant membre de l'élite au membre de la masse, équivalente de celle du civilisé au primitif, équivalente de celle de l'enfant à l'adulte. On a simplement changé la question de sens, « l'ignorant » de naguère devenant dépositaire d'un savoir social efficace, mais restant toujours la figure inversée du savant. Si son savoir est socialement justifié, il est encore psychologiquement caractérisé par des propriétés élaborées par opposition au savoir scientifique, des propriétés d'un savoir a-scientifique.

On croise alors la ligne de rupture entre le niveau social et le niveau psychologique, qui permet aux auteurs de célébrer le savoir de sens commun comme un savoir pertinent sur le plan social, tout en soulignant dans la foulée en quoi il est non-scientifique sur le plan cognitif.

C'est alors l'immense champ du savoir non savant qui s'ouvre à l'investigation, avec malgré tout la question lancinante : comment expliquer et dans une certaine mesure justifier la permanence et le dynamisme de ce savoir non savant ? La question : à quoi sert-il ?, devient alors le corollaire en forme d'hypothèse de ce questionnement fondé sur la distance initiale entre le savoir savant et le sens commun.

Nombre de recherches en psychologie sociale emboîtent le pas à cette tendance à voir dans le concept le moyen d'explorer le champ de ce qui n'est pas scientifique, ou bien de comparer la construction du savoir a-scientifique à la construction du savoir scientifique à partir des objets de ce dernier¹³³, principalement dans le secteur de la médecine. Le modèle même d'élaboration psychologique que constitue la représentation sociale est fondée sur la référence à la « fonction cognitive d'intégration de la nouveauté » (Jodelet, 1984, p. 373), (nouveauté incarnée en l'occurrence par ce qui provient de la connaissance scientifique), bien plus que sur la référence à la fonction d'interprétation d'informations, quelle que soit la nature de celles-ci.

L'objectivation est ainsi définie comme la matérialisation d'une notion, le concept devenant indicateur d'un phénomène attesté par des sujets « dans l'ignorance des conventions qui fixent le rapport du langage scientifique au réel » (ibidem, p. 368), l'abstrait devenant concret par sélection, décontextualisation des éléments de la théorie, formation d'un noyau figuratif (structure imageante qui va reproduire de manière visible une structure conceptuelle) et naturalisation des éléments ainsi figurés, qui deviennent des êtres concrets.

Les éléments de la science sont intégrés dans une réalité de sens commun qui est produite par le mécanisme même de l'objectivation.

133. Voir par exemple Ackerman et Dulong (1971), Barbichon (1972), Herzlich (1969), Jodelet (1984), Moscovici et Hewstone (1984).

L'orientation des conduites et rapports sociaux peut apparaître comme une justification du sens commun plus que comme une dimension objectivement nécessaire de la définition du concept de représentation sociale.

4.2. Le savoir scientifique comme réalité objective de la pensée du sens commun

La théorie introduit ainsi une hiérarchie pour le moins paradoxale entre des qualités de réalité : la qualité de réalité de la théorie scientifique qui n'est peut-être pas une réalité du sens commun mais qui n'en est pas moins une origine, une « pure » réalité, et la qualité de réalité de sens commun qui est le produit secondaire d'une activité cognitive sur la connaissance première.

De nombreux travaux des chercheurs en psychologie sociale sont bien évidemment orientés vers les savoirs sociaux mobilisés ou constitués dans une réalité sociale vécue en train de s'accomplir. Il n'en demeure pas moins que dès l'instant où la référence au savoir scientifique apparaît, les recherches constituent immédiatement celui-ci en pôle de référence, donc en pôle de réalité, tant il est vrai que le chercheur en psychologie sociale discutant de savoir scientifique, utilisant le langage naturel pour rendre compte de ce savoir scientifique, est lui-même nécessairement impliqué dans la constitution de la réalité sociale.

La distorsion signifiante opérée sur des éléments de savoir scientifique, donne l'impression que les individus qui en sont les agents sont eux-même dans des positions curieusement « tordues » : ils font face, pour les besoins du modèle théorique de l'élaboration des représentations sociales, au pôle de la réalité scientifique qu'ils vont transformer, tandis qu'ils sont dans leur pensée « socio-centrique »¹³⁴, mus par les besoins, intérêts et valeurs des groupes sociaux auxquels ils appartiennent. Les individus sont ainsi écartelés entre deux pôles de réalité antérieurs à leurs propres élaborations : l'antériorité théorique du savoir scientifique d'une part, et l'antériorité théorique de leurs besoins, valeurs, intérêts selon la conception classique de la sociologie qui suppose que les besoins, intérêts, valeurs, des groupes sociaux que représentent les individus constituent la charpente stable des réalités sociales.

La réalité du sens commun vécue par des individus semble se dissoudre totalement, monstrueuse élaboration coincée entre les deux pôles de réalités que sont le savoir scientifique, qui tourne le dos à cette réalité de sens commun mais à laquelle celle-ci fait activement face, et la théorie du fonctionnement social qui fait face à la réalité de sens commun, mais à laquelle celui-ci est étranger¹³⁵.

Certaines recherches montrent cependant les problèmes que peut générer le modèle de l'objectivation lorsqu'il est décrit comme s'appliquant à des situations vécues : ainsi quand Jodelet (1984) cite la représentation du viol collectif chez des jeunes éducateurs dans l'étude de Robert, Lambert et Faugeron (1974), elle évoque encore « la genèse de contenus socialement représentatifs », sous la pression de conditions normatives ou d'intérêt vital pour la collectivité ou l'individu. Dans cet exemple, on peut effectivement voir l'élaboration de la représentation comme une construction cognitive intégrant des éléments de savoirs scientifiques, mais il apparaît d'emblée qu'il est moins pertinent d'analyser à partir du savoir savant ce qui en a été intégré pour construire un savoir social, que de partir du phénomène vécu de départ, en se plaçant du point de vue des individus : la

134. Voir Piaget (1976). *Pensée égocentrique et pensée socio-centrique*, Cahiers Vilfredo Pareto XVI.

135. Il y a dans toute recherche « dévoilant » la construction du sens commun à des fins d'utilité sociale une critique implicite de la totalité du fonctionnement social comme un fonctionnement aveugle à lui-même. Aucune activité ne pouvant s'auto-penser, toute activité est nécessairement génératrice d'effets pervers. La réalité sociale est un monde d'effets pervers.

réaction est toujours urgente, et sa nécessité est continue. Un tel point de départ peut susciter une théorisation du savoir social qui ne se fait pas nécessairement par référence au savoir scientifique, même si celui-ci n'est pas un savoir comme les autres et que les informations élaborées par le milieu scientifique sont mobilisées dans ces situations vécues.

Cette théorisation du savoir social peut par contre partir de la nécessité elle-même de penser les situations et les événements. Cette condition de nécessité est particulièrement sensible dans les cas de situations et événements dramatiques qui mettent en jeu des intérêts vitaux ou qui menacent directement les liens sociaux.

Dès que ce sont les situations d'actions et de communications sociales dans lequel est mobilisé le sens commun qui sont examinées, et non les simples énoncés représentatifs de ce sens commun, de telles conditions de nécessité sont sensibles, et permettent des approches nouvelles du sens commun, affranchies de la référence à des propriétés du savoir de spécialiste.

Nous allons aborder dans le chapitre suivant comment s'affranchir de la référence au savoir de spécialiste dans la caractérisation du sens commun, c'est-à-dire du phénomène des représentations sociales.

5. Conclusion : les représentations sociales en muséologie, chronique d'une contradiction annoncée

La psychologie sociale est dans une situation complexe : dans la situation double d'être un lieu d'élaboration théorique sur la réalité sociale, et un lieu d'engagement dans cette réalité sociale, au service de la diffusion du mode de connaissance scientifique : le champ éducatif est considéré par Jodelet comme un secteur-clé de l'application des représentations sociales comme en témoigne l'organisation de son ouvrage collectif consacré aux représentations sociales¹³⁶, où les thèmes de l'éducation et de la santé occupent une large place.

Dans ce même ouvrage Jodelet (1989) propose une organisation générale de la présentation de la discipline qui suggère un positionnement de la muséologie comme relevant du champ de la vulgarisation scientifique, un secteur-clé de l'application des représentations sociales.

Rien d'étonnant donc, si les représentations sociales sont entrées en muséologie, comme nous l'avons souligné plus haut, par le biais de l'évaluation des conceptions préalables à l'action éducative, dans le contexte particulier de la muséologie des sciences et des techniques : nous avons analysé ce phénomène par la place très importante de la didactique des disciplines en muséologie des sciences et des techniques, la didactique s'étant fortement développée par l'étude des conceptions. Mais cette évolution n'a pu qu'être favorisée par la définition même des représentations sociales en psychologie sociale, ces définitions orientant la réflexion sur le décalage entre savoir scientifique et savoir de sens commun, et la psychologie sociale étant elle-même impliquée dans le champ actif de la diffusion des savoirs scientifiques. C'est ainsi que la position de Jodelet (1989) recouvre exactement celle des didacticiens qui raisonnent en termes d'obstacles : « les vulgarisateurs (...) se heurtent parfois à l'inertie ou la résistance de schèmes, de systèmes d'accueil qui empêchent l'assimilation de nouvelles connaissances »(Jodelet, 1984, p. 375) à ceci près que les didacticiens se sont constitués en discipline au service d'une mission éducative.

La didactique a gagné par les représentations sociales, on l'a vu, un élargissement de ses problématiques traditionnelles : l'enjeu de l'intervention éducative n'est plus de faire acquérir des connaissances scientifiques fondées, mais en amont, de convaincre des sujet de « transformer l'agir communicationnel » (Habermas 1987 cité par Clément 1994) pour que les conceptions conjoncturelles du sujet soient non seulement construites, acquises, renforcées, mais aussi mobilisées dans des contextes dans lesquels sont mobilisés habituellement les savoirs de sens commun, même chez des sujets ayant acquis des connaissances scientifiques mais qui ne les mobilisent qu'en contexte scolaire et universitaire. Le postulat initial est que la connaissance scientifique n'a guère de chance d'être considérée en soi comme plus efficace qu'une connaissance de sens commun, et qu'il est nécessaire de persuader le visiteur de sa pertinence dans un grand nombre de contextes¹³⁷.

Selon Clément, l'action éducative devient un processus de communication visant à transformer non pas l'individu, mais son rapport à la réalité qui s'actualise dans des rapports de communication.

Autant dire que l'intervention didactique gagne avec le concept de représentations sociale une visibilité stimulante de sa dimension sociale. Mais cette visibilité a un coût, elle déstabilise la

136. Jodelet D. (1989) *Les représentations sociales*. Paris : PUF.

137. On pourrait développer la distinction entre un savoir socialement utile, du point de vue des stratégies actives des acteurs sociaux, et un savoir pertinent, du point de vue de la communication entre interlocuteurs animés d'intentions les uns à l'égard des autres.

discipline ainsi assise dans le social puisqu'elle rend littéralement visibles et donc discutables les enjeux sociaux de la didactique comme moyen d'optimisation de l'éducation scientifique.

Cette orientation « marketing » de la didactique ainsi amenée à devoir persuader les sujets n'est pas un des moindres effets boomerang de du concept des représentations depuis l'objet d'étude vers la démarche elle-même.

Nous allons voir dans le chapitre suivant une situation inverse : la notion de représentations sociales, non revendiquée *a priori*, s'avère indispensable à l'interprétation des résultats issus de situations d'enquêtes non totalement contrôlées, dans un contexte muséal. Elle implique cependant, nécessairement, une réflexion sur la posture d'enquête et sur l'acte interprétatif, et une intégration aux données des situations d'enquêtes.

CHAPITRE 4 : L'APPROCHE EMPIRIQUE APPLIQUEE AUX REPRESENTATIONS SOCIALES EN MUSEOLOGIE : RECOURS A LA NOTION DE SENS COMMUN, ET TRAITEMENT REFLEXIF DES SITUATIONS D'ENTRETIEN

Dans les lignes qui suivent, nous aborderons le nécessaire empirisme de l'étude des représentations sociales, les représentations sociales pouvant se rattacher à une méthode, une démarche épistémologique, plus qu'à une théorie du savoir ou du fonctionnement social.

Pour cela, il faut d'abord nous affranchir de la distinction structurante savoir savant/savoir de sens commun qui verrouille l'étude des représentations en muséologie. Si nous parvenons à condamner l'accès à la notion par cette commode référence explicative, l'approche de celle-ci en tant qu'ordre de phénomènes relevant du point de vue des personnes, des « membres » au sens que donnent les ethnométhodologues à ce terme¹³⁸ devient enfin nécessaire.

L'objet, le statut et le contexte ainsi déverrouillés, peuvent également relever du point de vue des membres et entrer dans l'analyse elle-même des représentations sociales. Celles-ci, actuellement fondées en cohérence par leur constitution en réseau à l'échelle collective du fonctionnement social, peuvent alors espérer être fondées en cohérence par la réalité même dont elles rendent compte, sans qu'il soit besoin de faire intervenir l'utilité dans le fonctionnement de la société, soit un ordre de réalité savant. Les représentations sociales ainsi désolidarisées d'une théorie sociologique des savoirs, peuvent alors relever de l'empirisme.

138. Voir Jules-Rosette (1985) pour son entretien avec Harold Garfinkel publié dans la revue *Sociétés* n°5, p. 35-39.

1. L'abandon de la caractérisation des représentations sociales comme savoir non savant

Le savoir savant a une spécificité. Mais il n'est nul besoin de faire intervenir celle-ci pour fonder l'étude des représentations sociales. Pour dire autrement, il n'est nul besoin *a priori* de considérer celles-ci comme du savoir non scientifique pour leur trouver une existence et une cohérence.

1.1. La discussion du *Grand Partage* en sciences humaines

La situation actuelle de l'études des représentations sociales n'est pas sans rappeler certains débats qui ont agité l'ethnologie, et dont nous pouvons tirer leçon aujourd'hui. L'ethnologie a pareillement été hantée par une semblable démarcation : celle qui sépare « eux » et « nous ». Si une telle démarcation fondatrice a pu avoir valeur heuristique, au service de la pensée ethnologique sur l'altérité, le rapport a parfois été inversé, l'ethnologie oeuvrant pour que cette démarcation soit réaliste.

Lenclud (1992) dans un article sur « le grand partage ou la tentation ethnologique », suit l'histoire de cette démarcation, mise au jour en ethnologie, mais qui continue par contre d'inspirer en sous-main la sociologie, comme science de la société dernière née de l'évolution de « eux » à « nous ».

La sociologie née de l'ambition d'une théorie générale de la société moderne avec la philosophie positive d'Auguste Comte, a su enfouir dans ses fondations l'idéologie primitiviste, à partir du moment où la question de « l'autre » était réglée une fois pour toutes, et dès le départ, d'un point de vue théorique, comme assise permettant de penser « nous ».

L'ethnologie par contre, héritière de ce qui pourrait être décrit comme l'empirisme propre aux Lumières, et tourné vers les « autres », a continué de se pencher sur ces autres avec, sans cesse, renouvelée dans chaque expérience ethnographique, la perpétuelle énigme que constitue l'étrangeté des autres, et le cortège de problèmes que cette perception ressentie par des individus dans la singularité de leur expérience personnelle suscitait pour la discipline.

On peut se demander ici si la psychologie sociale n'a pas hérité de cette démarcation qui est en sous-basement de la sociologie et au cœur de la perpétuelle crise de l'ethnologie : la distinction entre savoir de sens commun et savoir savant ne serait alors qu'un avatar du « grand partage », qui oriente et justifie toutes les sciences humaines, soit que l'on s'intéresse à la caractérisation de cette différence, soit que l'on cherche à réhabiliter le champ du savoir de sens commun comme étant, lui aussi, bon à penser, soit que l'on cherche à dénoncer le savoir savant comme n'étant qu'un label abusif donné par un groupe social (la communauté scientifique) pour désigner un savoir qui n'est pas différent des autres et jouir ainsi des privilèges symboliques que confère sa singularité proclamée.

La psychologie sociale se pensant comme une autre modalité d'une sociologie positive inspirée par le grand projet d'une science de la société (ses propres représentants font remonter la naissance du concept des représentations sociales à Durkheim et s'efforcent aujourd'hui de faire la jonction avec la sociologie, notamment par l'intermédiaire de la notion d'*habitus*), elle n'a pas de difficultés à poser les représentations sociales comme étant le champ du savoir de sens commun.

Ce faisant en prenant pour objet réaliste un champ (le savoir commun) hérité du Grand Partage entre « eux » et « nous », de nombreuses recherches en psychologie sociale voient leur projet limité d'emblée, condamné à ne rien pouvoir bouger de la portée théorique de ces représentations sociales.

Lenclud pose le « Grand Partage » en anthropologie comme étant, plus qu'un fondement épistémologique, une servitude de la pensée réflexive. Voici comme il introduit la question du *Grand Partage* entre « eux » et « nous », « eux » les autres, et « nous » qui les regardons et cherchons à nous penser à travers eux :

« Faire de l'ethnologie, c'est au départ du moins éprouver la différence entre « nous » et « les autres ». Pourtant, au lieu de prendre acte comme au coup par coup de cette différence de position et de la rapporter au caractère nécessairement relatif et, à vrai dire, indéfinissable de toute extériorité, les ethnologues ont toujours eu la tentation de donner un contenu objectif à cette altérité entre leur propre société et non seulement la société qu'ils étudient, mais toutes les sociétés que tous les ethnologues étudient, de fonder en raison, sinon scientifique, du moins disciplinaire, cette règle du jeu méthodologique. Donnée de fait ponctuellement vécue en dernier ressort par des individus singuliers, l'altérité culturelle est transformée en principe de démarcation »(Lenclud, 1977, p. 10).

Les analyses historiques de la discipline anthropologiques font remonter celle-ci à la nécessité d'une réflexion raisonnée sur l'altérité, entreprise dès l'Antiquité car :

« Toutes les sociétés qui nous ont laissé des traces écrites de leurs systèmes de pensée se sont affrontées à la question de l'altérité culturelle. (...). Aucun groupe humain, sans doute, n'a réussi le prodige de se penser comme groupe sans penser ses frontières avec l'extérieur et ses différences avec ce qui vit au-delà »(ibidem, p. 11).

La réflexion raisonnée sur l'altérité a privilégié, non pas la pensée sur les discontinuités culturelles et la pluralité des cultures, mais a stipulé l'existence d'une « ligne de séparation entre deux genres et deux seulement de sociétés et de cultures : sociétés primitives et sociétés civilisées » (ibidem, p. 11).

Le principe cette démarcation, qui convenait si bien à la pensée occidentale, a pu être déclinée en toute une série d'oppositions binaires¹³⁹, dans les grands systèmes explicatifs. On citera notamment, outre la distinction entre sociétés simples et sociétés complexes, sociétés orales et sociétés de l'écriture, sociétés sans état et sociétés organisées autour d'un pouvoir central, l'opposition Durkheimienne, dans sa théorie du lien social, entre la solidarité mécanique (« eux ») et la solidarité organique (« nous »), liée à une opposition entre des sociétés segmentaires et des sociétés où s'affirme la division du travail et l'opposition Weberienne, dans sa théorie du devenir des sociétés entre sociétés traditionalistes, et sociétés rationalisantes.

La pensée évolutionniste, pour laquelle les sociétés sont toutes à des stades différents d'évolution sur un même axe qui conduit les plus archaïques aux plus évoluées, s'est transformée avec la naissance de la sociologie Comtienne en un opérateur de réalité qui crée dans les faits la démarcation entre les sociétés qui peuvent se prêter à l'analyse sociologique (c'est-à-dire la plus évoluée, c'est-à-dire la nôtre) et les sociétés dans lesquelles les phénomènes sociaux ne sont pas assez avancés pour permettre une telle analyse. Parmi ces systèmes d'oppositions incarnant le *Grand Partage*, l'un d'eux a eu un retentissement considérable. Il s'agit de la distinction proposée par Lévy-Bruhl (1901) entre la pensée scientifique et la pensée primitive pré-logique. Certains virent en effet dans cette distinction un moyen de prendre au sérieux la pensée primitive, puisqu'elle permettait d'éviter le postulat évolutionniste et universaliste selon lequel les sauvages ont la même pensée logique que la notre, mais commettent des erreurs.

Mais dans le même temps, cette théorie stipulait une rupture radicale entre deux modes de pensée, aggravant la démarcation, et initiant le courant relativiste, qui s'efforce de défendre que les

139. Ce faisant, les primitifs nous ont aidé à transposer dans la pensée théorique sur le fonctionnement des sociétés un système de typologies exclusives, ou d'oppositions binaires si caractéristiques du sens commun.

peuples de cultures différentes vivent dans des univers différents¹⁴⁰. Autre impact de la théorie : pensée civilisée, pensée rationnelle et pensée scientifique sont assimilées par opposition à la pensée primitive.

Comme le souligne Lenclud, l'ethnologie de la France, quant à elle, en renouant avec l'opposition chère aux folkloristes entre le « populaire » (les traditions, les mentalités) et le « savant », reproduit ainsi un avatar intra-culturel du grand partage entre « eux » et « nous ». C'est dire que chez nous, la distinction savoir de sens commun/savoir savant devient seule à supporter tout l'édifice du grand partage, décidément consubstantiel à toute pensée raisonnée sur l'altérité.

Il le supporte d'autant plus aisément qu'une tradition philosophique a fixé depuis l'Antiquité l'inversion de la valeur (et certainement pas de sens) entre théorie et pratique. Bourdieu dans son analyse de la logique de la pratique se trouve amené à examiner les fondements de cette inversion. Il rappelle que Platon dans *Théète*, exalte contre la logique pratique la liberté à l'égard des contraintes et des urgences de la pratique, liberté qui est donnée « pour la condition *sine qua non* de l'accès à la vérité » (Bourdieu, 1980, p. 47). Cette tradition offre aux intellectuels une « véritable théodicée de leur propre privilège » dans laquelle l'action est « impuissance à contempler ». C'est bien cette impuissance à contempler qui est reprochée au sens commun, et implicitement, c'est nécessairement l'action qui est condamnée. Bourdieu rappelle également que Platon dégage cependant deux propriétés de la pratique :

« la pression de l'urgence temporelle (« l'eau de la clepsydre se hâte de couler ») qui interdit de s'arrêter aux problèmes intéressants, de les reprendre plusieurs fois, de revenir en arrière, et l'existence d'enjeux pratiques, parfois vitaux (Théète 172c-173b). » (Bourdieu, 1980, p. 47).

Ces deux définitions de la pratique - la pratique comme impuissance à contempler et privée d'accès à la vérité, et la pratique comme nécessité sous la pression de l'urgence temporelle et des enjeux vitaux - conviennent tout aussi bien au sens commun.

Autant leur combinaison donne une conception quasiment désespérée des choses vécues et du sens de toute action, autant la deuxième définition, dégagée de l'attribution de valeur négative par opposition à la théorie, peut être prise comme base positive et empirique d'une analyse des conditions dans lesquelles s'élabore une logique pratique, ou un savoir de sens commun.

1.2. La sortie du *Grand Partage*...

1.2.1. ...par la réflexion sur les relations entre sens et savoir...

Revenons au *Grand Partage* : les tentatives n'ont pas manqué, et continuent de s'affirmer, pour penser l'altérité autrement : Levi-Strauss (1962) affirme nettement que la « pensée sauvage » ne s'inscrit nullement dans une démarche classificatoire destinée à dresser des typologies prédictives des cultures. Au contraire, il s'applique à montrer qu'il n'y a aucune équivalence réaliste entre les couples « eux » et « nous » d'une part, et « pensée sauvage » et « pensée scientifique » d'autre part : il y a autant de pensée scientifique en « eux » qu'il y a de pensée sauvage en « nous ». C'est pourquoi même si la psychologie sociale s'est d'emblée référée à Durkheim, c'est sans doute Levi-Strauss qui s'est avéré être le plus près de pouvoir abandonner une démarcation bien inopportune dans une réflexion qui se voudrait novatrice sur les savoirs sociaux.

140. Pour une critique de ce courant, voir Sperber (1982, p.51-85).

L'effort de Levi-Strauss a été poursuivi par des anthropologues réfléchissant sur des thèmes chers à la psychologie sociale. Augé, à propos de la maladie, approfondit la question du rapport entre sens et savoirs.

« Cette nécessité du sens est évidemment incompatible avec la constitution progressive du savoir, mais c'est la même raison humaine qui est à l'œuvre dans l'observation de la nature, l'élaboration technique, l'interprétation des aléas du corps individuel et l'organisation des rapports sociaux. Il n'est donc pas contradictoire que les acquisitions « primitives » dont la rationalité et l'efficacité sont reconnues par les spécialistes de la culture scientifique occidentales (notamment dans le domaine de la domestication de la nature) s'insèrent dans un ensemble de représentations dont ces mêmes spécialistes peuvent contester la vérité même s'ils lui reconnaissent une cohérence formelle. Cette coupure (entre l'empirico-rationnel et le symbolique pur) naît de l'observation scientifique occidentale ; mais elle n'est pas le fait des cultures païennes ; celles-ci ne distinguent pas un domaine qui serait accessible au savoir et un domaine qui ne serait accessible qu'à la foi. On peut dire au contraire simultanément à leur propos que les acquis de l'expérience s'insèrent dans la logique symbolique et que la logique symbolique ne contredit jamais l'expérience et même se fonde partiellement sur elle » (Augé, 1986 p. 81).

Augé, dans un domaine qui est celui de la science médicale occidentale, souligne le fait que certains dimensions de l'expérience individuelle et collective sont, de toutes façons, irréductibles au seul savoir scientifique :

« Or, ce double caractère n'est jamais si apparent qu'à propos des problèmes que toutes les sociétés ont à résoudre et à conceptualiser, indépendamment de leur acquis scientifiques. » (ibidem, p. 81).

Certains auteurs en psychologie sociale ont attribué aux représentations sociales la capacité d'absorber les surplus de sens. Augé inverse la position, et en se plaçant non pas du point de vue d'un système de savoirs tel que la science, mais du point de vue « des problèmes que les sociétés ont à résoudre et à conceptualiser indépendamment de leurs acquis scientifiques comme le rapport de soi à soi (qui inclut le rapport au corps), le rapport aux autres (qui l'inclut aussi) et, plus largement, le rapport à l'ordre social et au pouvoir » (ibidem, p. 82). Il remet en jeu un rapport sens/savoir : ce n'est pas le savoir qui crée le sens (et le surplus de sens)¹⁴¹.

Il est parfaitement concevable que les représentations puissent permettre d'absorber des surplus de sens générés par des savoirs scientifiquement acquis, pour les recycler dans le fonctionnement social, à condition que soit d'abord reconnue cette exigence de sens propre à toutes les sociétés et qui peut déjà et toujours susciter la mise en forme des problèmes fondamentaux du rapport à soi et aux autres, avant que ne soit constituée une science spécialisée dans la construction d'un savoir sur les choses.

Dans le domaine de la nature, il y a croisement entre la construction d'un savoir sur la nature (la nature comme objet de connaissance) et l'exigence de mise en forme du problème du rapport à la nature (la nature comme participant à la définition de soi, de l'autre, de la société) que l'on peut sans trop de mal accepter de considérer comme un de ces problèmes fondamentaux que toute société a à résoudre et conceptualiser.

141. C'est exactement l'inverse que défend Giovanni Pinna dans un article consacré aux collections de sciences naturelles dans les muséums. Pour celui-ci « c'est par la recherche scientifique que le musée peut donner du sens aux objets », « le rapport entre le musée, en tant que structure opérationnelle, et ses collections est donc différent du rapport existant entre la société et le patrimoine culturel. De plus, il la précède. Alors que le rapport entre le musée et les collections s'organise autour de la construction de sémiophores et de modèles culturels (un rapport scientifique de création de sens), le rapport entre la société et le patrimoine n'est pas créatif, il « absorbe » le sens » (Pinna, 1985, p. 15). La position de l'auteur, qui attribue au musée la production du sens par l'intermédiaire de la recherche scientifique, est un véritable caricature d'une prétention scientifique à assumer tout à la fois le savoir et le sens, et ainsi, à créer la réalité elle-même, la société ne faisant que « suivre ». Une telle prétention ne se rencontre d'ailleurs plus guère dans les milieux scientifiques eux-mêmes.

1.2.2. ...par l'approche empirique héritée des Lumières

A ce point de notre exposé, il nous faut retourner à l'analyse historique de Lenclud : développant l'idée selon laquelle l'ethnologie est précisément « prise » dans la mise en forme (au moyen dans notre cas d'une réflexion raisonnée sur les autres cultures) du problème de l'altérité qui est posé à toutes les sociétés humaines, l'auteur différencie nettement la position adoptée par l'anthropologie des Lumières, fascinée par la pluralité des états de société et de culture et par la diversité de l'Autre, et celle adoptée par la science sociale du XIX^{ème} d'inspiration Comtienne, qui pose la séparation entre « eux tous » et « nous » comme une loi du devenir humain, inscrite dans l'ordre des choses, et qui permet de penser commodément tout à la fois La société primitive et La société civilisée.

Le XVIII^{ème} multiplie les descriptions, les classifications, les comparaisons des cultures différentes. Le XIX^{ème} cherche l'ordre organisateur commun à toutes les sociétés humaines et fixant leur devenir de manière prédictive : la pensée scientifique échappe à son occurrence comme une des manifestations de la pluralité des cultures, et devient l'unique moyen valable, au dessus de toutes les cultures, pour penser les sociétés humaines.

Cette position extraordinaire nécessite évidemment que la science soit posée non seulement comme un système de savoir, mais comme le système de décodage d'un « sens réel » préexistant à toute occurrence des phénomènes naturels et culturels, ces derniers étant relégués au rang de « formes d'expressions culturelles », auxquelles on peut toujours trouver une utilité sociale, sorte d'infra-utilité, à caractère local, au regard de la trajectoire déjà déterminée des sociétés humaines vers un état plus avancé. Si ces formes d'expression culturelle produisent du sens, c'est un sens local, fonctionnel, qui aide à agir et vivre ici et maintenant faute de moyens réellement explicatifs.

La psychologie sociale se trouve elle-même héritière de cette position extraordinaire, puisqu'une partie de son effort consiste à rendre compte des distorsions opérées par la pensée de sens commun sur le « monde réel » décodé par les théories scientifiques, cette pensée de sens commun s'occupant aussi, et pareillement, d'interpréter les expériences quotidiennement vécues et les informations continuellement nouvelles qui viennent d'une réalité brute dont les « individus de sens commun », hélas pour eux, ne savent pas qu'elle est ou sera décodable en savoir scientifique, qui est la véritable réalité de la réalité.

On peut trouver sous la plume de Jodelet la proposition suivante :

« Travailler sur des contenus objectifs permet de ne pas grever la recherche de débats que l'empirie de peut trancher » (Jodelet, 1989, réed. 1991, p. 55).

Mais comment définir des contenus objectifs tels que « la forêt », « la nature », « le corps », « la maladie », « la santé » sinon par la connaissance scientifique. Dans la plupart des situations d'interactions, ce n'est pas de tels objets dont il est question, mais de représentations propositionnelles ou semi-propositionnelles dans lesquelles il est question de forêt, de nature, de corps, de santé, de maladie... Et la logique des représentations sociales exige de toutes façons que celles-ci soient moins référées à leur « contenu objectif », c'est à dire au savoir qu'elles contiennent, qu'à leur rôle dans la construction d'une vision du monde, c'est à dire dans la construction du sens des choses.

C'est bien à l'empirisme des Lumières, et non à l'ambition théorique de la science sociale du XIX^{ème}, que se rattache encore une ethnologie perpétuellement en porte-à-faux par rapport à la pensée moderne. Aura-t-on assez critiqué ses descriptions minutieuses et fastidieuses, son manque de portée théorique¹⁴², l'ajournement perpétuel du grand projet anthropologique d'une Science de

142. Voir Jorion (1986).

l'Homme alors que la discipline n'est pas même sûre de son objet, et que l'on peut être tenté de la rattacher à la littérature plus qu'à la science.

Nous allons voir cependant que l'ethnographie n'est pas vouée à une illustration de la diversité des cultures humaines, sans autre ambition scientifique.

Ainsi, après avoir discuté de la manière dont des ethnologues se sont affranchis du *Grand Partage*, et partant, de la référence à des contenus de savoirs objectifs (donc construits) comme pôle de réalité pour l'étude des représentations sociales, nous allons développer la démarche empirique, orientation des sciences humaines qui n'assume et ne revendique l'abandon des prétentions à des modèles forts en sciences humaines, que pour conduire à des innovations épistémologiques décisives : la science n'est pas orientée uniquement vers la construction de théories explicatives et prédictives.

Dans le cas des représentations sociales, la démarche semble d'autant plus indiquée qu'elles sont apparues comme un ordre de phénomènes dont la psychologie sociale n'a pas épuisé la description. On voit mal, actuellement, à moins de se greffer à des théories générales et se référer à des concepts à caractère structurels en sociologie (« dispositions sociales profondes », « forces »¹⁴³ mais aussi « habitus »), et ce faisant, renoncer à d'innombrables possibilités de connaissances, comment d'une part les représentations sociales pourraient déjà s'affranchir de l'étape empirique caractéristique du travail de découverte et de description sur le terrain, d'autre part, quel intérêt on aurait à ne pas approfondir une démarche épistémologiquement adéquate à la nature du phénomène des représentations sociales : pertinence de l'objet définie dans le point de vue des sujets enquêtés, sensibilité du phénomène aux effets de l'interaction enquêteur/enquêté, primat des choses dites sur les données d'observation, multitude des niveaux de références mobilisées (cognitives, biographiques, sociales...) et par conséquent, importance du travail d'interprétation.

143.Schwartz (1993) renvoie aux discussions de Becker et à sa critique des « dispositions sociales profondes » in Becker (1970).

2. Les orientations ouvertes par l'empirisme

Nous nous référerons largement, pour cette section, à un texte de Schwartz rédigé pour la post-face de la récente traduction française (1993) de l'ouvrage de Nels Anderson *Le Hobo : sociologie du sans-abri*, paru pour la première fois à Chicago en 1923, et très caractéristique de l'École de Chicago, qui a développé des méthodes ethnographiques et qualitatives en sociologie urbaine, et une approche empirique donnant une large place à l'observation et à la description des phénomènes.

2.1. Une tradition épistémologiquement fondée

L'empirisme est, pour la caractériser très grossièrement et globalement, une tradition de pratique ethnographique dans le champ de la sociologie : elle est ce qui rapproche la sociologie urbaine telle qu'apparue avec l'École de Chicago et l'ethnographie « endogène » qui se développe bien en France depuis les années 1970. Dans tous les cas, il s'agit d'assumer voire de revendiquer, la part d'irréductible contingence, d'approximation, les impuretés, qui entachent les données et résultats issus de la pratique du terrain, et empêchent que celle-ci puisse espérer produire des modèles forts et des théories générales. La conscience réflexive aiguë des contraintes liées à la pratique de terrain a permis non seulement que l'ethnographie ne se transforme pas en littérature ou en pratique militante, mais aussi d'ouvrir les sciences humaines à une tradition philosophique pour laquelle le savoir n'est pas un domaine spécial de l'activité de l'esprit, qui serait soutenu par la « raison pure », mais un champ de significations relevant de la culture d'un groupe humain donné.

Si cette démarche a été préférentiellement développée dans l'ethnographie endogène et la micro-sociologie des aspects les plus urbains et les plus techniques, donc les plus mouvants, de nos propres sociétés, c'est que c'est dans ces situations que la pratique de terrain ne bénéficie *a priori* pas de la distance chercheur/objet, de la prise d'écart « naturelle » à l'étude des sociétés lointaines ou passées¹⁴⁴, l'ambivalence épistémologique fondamentale de la pratique de terrain est très sensible. Ce que Schwartz appelle « *le paradoxe de l'observateur* » à la suite de Labov (Labov, 1978, cité par Schwartz, 1993, p. 271) peut se formuler ainsi : comment observer ce que font les gens quand ils ne sont pas observés, comment les écouter dire ce qu'ils disent quand on les écoute pas. Il n'est certes pas très nouveau de traiter le fait que le regard de l'observateur modifie les phénomènes observés, ni le fait que ce qui est observé n'est jamais que ce qui est observable dans les conditions d'enquête. Bourdieu, pour ne citer que lui, a suffisamment traité cette question pour que le repérage des phénomènes de résistances, de non-dits, d'auto-validation qui interviennent dans la relation entre un enquêteur et un enquêté constitue une permanente obsession du chercheur en sciences sociales. Il ne s'agit pas d'ailleurs, de « simples » problèmes de « ruses » inconscientes ou non de la part des enquêteurs et des enquêtés, ruses destinées à faire triompher les enjeux liés aux statuts sociaux respectifs du chercheur, producteur légitime de biens symboliques et du sujet, qui a intérêt à exploiter l'entretien comme mode de légitimation culturelle ou sociale, mais du paradoxe fondamental entre l'ambition ethnographique et la nature de la communication humaine telle que théorisée par Sperber et Wilson.

La théorie de la pertinence donne un éclairage tel sur le sens de la communication qu'il devient absurde de traiter des problèmes « d'impuretés » liés aux réactions, dérobades, résistances, de l'enquêté. En effet, tout processus de communication met en présence non pas tant un « questionneur » et un répondeur », que deux interlocuteurs qui vont essayer de tirer parti de façon

144. Sur les multiples questions suscitées par l'assimilation entre les sociétés lointaines et les sociétés passées, et sur la crise actuelle du mode de la prise d'écart dans le développement des sociétés occidentales, voir Paul-Lévy (1986), « A la fondation de la sociologie : l'idéologie primitiviste », *L'homme, revue française d'anthropologie*, 97-98, Paris : Navarin/le Livre de Poche, p. 299-320.

optimalement pertinente des hypothèses qui seront rendues mutuellement manifestes dans le courant de l'interaction. L'enquêté est propriétaire des enjeux de l'entretien vécu de son point de vue. Dès que l'interaction, démarre, l'enquêteur n'est pas seul à interpréter : l'enquêté lui aussi traite la situation et pose des questions (que vient faire le sociologue ? Pour quoi et pour qui travaille-t-il ? Que va t-il faire de ce que je vais lui raconter ? Et aussi : à quoi sert la sociologie ? Pourquoi s'intéresse-t-elle à tout cela ?). Non seulement l'acceptation de l'ethnographe passe par l'attribution d'un rôle qu'on lui prête, rôle rarement proposé par l'ethnographe lui-même, mais de plus, la communication avec l'ethnographe est nécessairement orientée par le savoir de l'enquêté sur l'ethnographie, savoir sur lequel l'ethnographe n'est pas à même de produire lui-même un discours acceptable¹⁴⁵.

Dès lors, on peut reprendre la question de Schwartz :

« Si ce qu'on lui dit et donne à voir dépend pour une part indéterminée de pré-représentations relatives à ce qu'il est et à ce qu'il veut savoir, et à la manière dont il faut « se faire voir » pour y répondre, quelle peut être la valeur informative de données obtenues dans ces conditions? »(Schwartz, 1993, p. 272).

Ou pour préciser un aspect de cette interrogation : qu'est ce qui se trouve en question dans le discours des enquêtés, à quel ordre de réalité renvoie-t-il ? Ou encore, pour reprendre l'interrogation centrale de Favret-Saada dans son enquête sur la sorcellerie dans le bocage : qu'est ce qui s'y trouve mis en forme ? Quelle est la valeur de référence des discours recueillis. C'est encore Schwartz qui cite une expression de Quine (1977) pour désigner le problème majeur de « l'inscrutabilité de la référence ». C'est l'intérêt de la démarche empirique que de pouvoir assumer cette *inscrutabilité de la référence*.

Par ailleurs, c'est la volonté du courant de recherche que constitue l'ethnométhodologie¹⁴⁶ que de mettre en question la pertinence de la référence au savoir spécialisé dans la caractérisation du savoir de sens commun. Cependant, le projet de Garfinkel, fondateur du mouvement, et celui de ses élèves, n'est pas une quelconque démythification du savoir spécialisé, qui serait rapproché du savoir de sens commun. Tout simplement, Garfinkel entreprend de comprendre les méthodes des acteurs depuis leur propre point de vue, et en mobilisant exclusivement des éléments de leur propre monde social. Même s'il utilise pour cela une méthodologie spécialisée, il ne se réfère pas à la nature du savoir spécialisé pour expliquer le savoir social.

Par rapport à la théorie des représentations sociales, Garfinkel se coupe de l'ambition d'une théorie générale du fonctionnement social, car il prend acte du fait que cet objectif porte en lui des déterminations fondamentales qui limitent l'étude du phénomène de la pensée sociale. Il retourne en quelque sorte à une activité descriptive et compréhensive. Ce sont les situations d'interactions sociales qui font l'objet des recherches ethnométhodologiques, et, trait capital, l'ethnométhodologie ne cherche nuelement à accéder à un *contenu* de ces interactions, qui serait accessible au-delà de leur *forme*. Pour Zimmerman et Pollner (1970) cités par Coulon (1987) « les interactions sociales sont « des accomplissements en situation, non des indices de ce qui se passe vraiment » (Coulon, 1987,

145. En effet, toute activité publique, sciences comprises, entre dans le champ du débat social collectif. Le mystère qui entoure l'activité scientifique lui a permis de se développer sans être trop perturbée par sa mise en débat. Ce qui est en train de se passer pour la biologie peut cependant fort bien se produire pour les sciences sociales. On voit à quel point la pratique du sondage est aujourd'hui publiquement discutée. Il est bien certain qu'un tel débat peut influencer la réaction de futurs sondés, quel que soit l'objet de l'enquête, et quelle que soit la relation singulière enquêteur/enquêté.

146. A partir de son étude en 1954 sur les délibérations des jurés des tribunaux; Harold Garfinkel, fondateur du mouvement, s'intéresse aux *méthodologies*, raisonnements de sociologie pratique mis en oeuvre par les jurés, puis en général, par les acteurs sociaux au quotidien. Voir Coulon (1987) pour une présentation générale du mouvement. Voir aussi le n° 82 de la *Revue Française de Pédagogie*, janvier 1988.

p.114). L'ethnométhodologie ne cherche pas à expliquer, mais à rendre compte des compte-rendus du monde social que font les membres lors d'interactions.

Les travaux de Sperber et Wilson quant à eux, intéressent également la question de la pensée sociale de sens commun, d'un autre point de vue que la psychologie sociale. Là non plus, il n'est plus fait référence à des propriétés particulières qui permettraient d'expliquer le contenu de la pensée de sens commun à travers ses occurrences formelles, en situation de communication. Sperber et Wilson s'intéressent au sens commun parce qu'ils s'intéressent à la communication humaine. Sperber et Wilson n'étudient pas la pensée sociale, ils n'étudient « que » la communication humaine, mais cette focalisation sur la communication résout *l'inscrutabilité de la référence* et même en tire parti, car elle les place au cœur du problème de la pensée de sens commun, dans la mesure où ils envisagent la communication comme un processus qui montre de la pensée en fonctionnement. Par rapport aux ethnométhodologues, ils sont moins dépendants encore d'une interprétation du sens des interactions sociales comme étant socialement justifiées en tant que « méthodes », dans le cadre de la gestion des rapports sociaux, des conflits, etc., puisqu'ils n'interprètent pas *a priori* le sens des communications sociales comme « méthodes ». De l'intérieur du processus de communication, ils tirent une conception de ce processus comme étant fondé sur un principe de pertinence : toute information communiquée est assortie d'une garantie de pertinence, « qui suffit à elle seule à expliquer de quelle façon la signification linguistique d'un énoncé et son contexte interagissent et déterminent la façon dont cet énoncé sera compris » (Sperber et Wilson, 1986, trad. 1989, p. 7).

La psychologie sociale est dans une situation plus compliquée : dans la situation double d'être un lieu d'élaboration théorique sur la réalité sociale, et un lieu d'engagement dans cette réalité sociale, au service de la diffusion du mode de connaissance scientifique, le champ éducatif étant considérée par Jodelet comme un secteur-clé de l'application des représentations sociales comme en témoigne l'organisation de son ouvrage collectif consacré aux représentations sociales¹⁴⁷, où les thèmes de l'éducation et de la santé occupe une large place.

Nous avons vu plus haut que l'approche des représentations sociales en muséologie s'était borné un carré déterminé par la fixation *a priori* de l'objet des représentations étudiées, du contexte dans lesquelles elles étaient mobilisées, et du statut de ceux qui les mobilisaient. Il n'existe nulle position légitime du chercheur d'où il puisse prétendre fixer de sa propre autorité quelle est la valeur de référence d'un discours tenu par les enquêtés. A moins d'inclure dans la pratique de recherche elle-même, sous couvert de rigueur épistémologique, le privilège de la propriété de la référence et de la pertinence dans le processus de communication (un bien symbolique s'il en est !), pour ne faire commencer le questionnement méthodologique qu'en aval de cette prise de position. Mais comme dans nombre de cas, les chercheurs prétendent précisément questionner les conditions de la production (mais aussi de la propriété) des biens symboliques et s'affranchir de sa réification en sens commun dans la perception de la réalité sociale, il paraît impensable de s'en prévaloir dans la situation d'enquête.

Nous allons dans la section suivante analyser une expérience très précoce d'évaluation préalable menée pour la projet de la Cité des Sciences en 1985, à la lumière de ce qu'aurait pu apporter une approche empirique réflexive sur des résultats qui sont restés controversés et sans portée.

147. Jodelet D. (1989) *Les représentations sociales*. Paris : PUF.

2.2. Les situations d'enquêtes préalables dans Janus : l'analyse empirique-réflexive éclairante *a posteriori*

Curieusement, c'est dans une étude destinée non pas à étudier des savoirs mais à recueillir des attentes, et sans nulle prétention ni intérêt scientifique par elle-même qu'on peut examiner un des effets du phénomène des représentations sociales en actes dans le cœur même de l'étude, qui s'est traduit par un conflit d'interprétation très intéressant de la part des personnes impliquées dans l'étude, mais qui aurait gagné à être analysé au travers d'une approche empirique n'imposant aucune pré-détermination de la référence pour l'identification des contenus produits en cours d'enquête.

2.2.1. Les évaluations préalables sur Janus, et le projet d'évaluation de ces évaluations

Il s'agit de Janus, l'exposition de préfiguration de la Cité des Sciences et de l'Industrie, qui a donné lieu à plusieurs études préalables, dont les résultats sont comparés et commentés dans le rapport de la cellule des tests et évaluations mise en place pour la création du Musée National des Sciences, des Techniques et des Industries dans le parc de la Villette, devenu la Cité des Sciences et de l'Industrie (Mayer 1983).

L'évaluation a tenu une place très importante dans la création de la Cité des Sciences : des expositions comme Janus (qui réunissait une quinzaine de présentations, durant trois mois en janvier février et mars 1983), et des présentations d'éléments d'exposition comme dans l'exposition météorologique « Fera-t-il beau demain ? » ont donné lieu à des campagnes d'évaluations « lourdes » dont l'objectif était non seulement de mettre au point des éléments d'exposition particuliers et de définir les moyens de communication à l'échelle de la Cité des Sciences, mais aussi, de tester différents modes d'évaluation afin de préparer la mise en place d'une équipe interne permanente d'évaluation dans le futur musée¹⁴⁸.

Janus a donc été évalué par trois équipes distinctes, avec pour objectif déclaré de l'ensemble du programme d'évaluation :

« comparer les réactions des publics aux intentions des concepteurs ; mesurer le plus précisément possible ce qui, du « message », est perçu, compris, assimilé, et par quelles catégories de publics ; observer les types d'attitudes des publics (le jeu, l'apprentissage, l'attitude passive ou active...); bref, mesurer les attentes des publics et notre capacité à les satisfaire et à en susciter d'autres » (Mayer, 1983, p. 27).

Les trois procédures d'évaluation mises en place ont été très différentes, elles étaient en effet, volontairement, « en situation de concurrence » afin « d'évaluer les évaluations », et de décider de la pratique à mettre définitivement en place dans un second temps.

Il vaut la peine d'examiner ce qui s'est passé avec les évaluations de Janus : en effet, elles intégraient de l'évaluation préalable, mais cette démarche n'a pas survécu à Janus et a disparu des missions de l'équipe permanente d'évaluation qui a été mise en place à l'ouverture.

Les évaluations menées ont été les suivantes :

- une évaluation menée par la Mission Musées, avec questionnaires, entretiens et observations, menés par l'équipe d'animation. L'accent a été mis sur la comparaison entre l'efficacité didac-

148. Plusieurs de ces évaluations ont l'objet d'une fiche commentée dans l'ouvrage de Gottesdiener (H.). 1987. *Évaluer l'exposition*. Paris : la Documentation française.

tique des présentations et le rapport entre l'aspect ludique, l'aspect spectaculaire et l'aspect didactique.

- une évaluation des réactions du public aux présentations, envisagées comme des produits : réalisée par l'entreprise Burke Marketing Research à l'aide d'échantillons représentant les catégories de visiteurs potentiels du futur musée (scolaires, étudiants, grand public, monde du travail)

- une évaluation réalisée par le Centre de Communication Avancée C.C.A.), filiale du groupe Havas : une journée de « chorum socio-psychologique » rassemblant cent personnes avec une première phase de recueil des attentes et d'élaboration du musée idéal, et une deuxième phase de réactions à la visite de Janus : comment la visite modifie-t-elle les perceptions *a priori* du futur musée ? La première phase est une évaluation préalable, qui correspond dans le cas présent à une démarche marketing de recueil des attentes.

La synthèse des résultats, et l'analyse comparée des trois procédés comporte une critique sévère de cette troisième évaluation : ce qui en est retenu est la déception que les visiteurs ont exprimée après visite, « en contradiction formelle avec les résultats des deux autres évaluations ». Même si « tout ce que contient le rapport sur les attentes des publics est très intéressant », ces attentes et ce qu'elles peuvent avoir d'intéressant ne sont pas détaillés par l'auteur du rapport, « elles rejoignent d'ailleurs celles des deux autres études » (ibidem, p. 35) : nul besoin donc d'évaluations de ce type.

2.2.2. Analyse de l'expérience à travers les réactions exprimées : pour une relecture des résultats à la lumière d'une approche réflexive

L'évaluation préalable a donc heurté l'équipe du futur musée. Dès lors, ses faiblesses d'interprétation ne pouvaient qu'être systématiquement repérées et soulignées : ainsi, ce sont les typologies élaborées (telle que : « utilisateurs, aventuriers, recentrés, décalés ») qui sont critiquées, perçues comme étant caricaturales par rapport à la réalité complexe des mentalités. Il est cependant évident que ce ne sont pas ces faiblesses de convenance (typologies caricaturales), parfaitement tolérées dans d'autres contextes, qui ont déterminé le rejet de l'équipe.

L'évaluation menée a heurté l'équipe parce qu'elle mettait en évidence la possibilité d'une déception face aux présentations. Les conditions dans lesquelles pouvait naître et surtout s'exprimer la déception étaient en effet idéales : solliciter l'imaginaire et les désirs pour construire le musée « idéal », puis faire réagir les personnes à l'exposition réelle. C'était là une situation artificielle qui aurait pu être une situation expérimentale particulièrement intéressante au regard de la difficulté qu'il y a à franchir la barrière de la satisfaction dans toute analyse de la réception : dans les deux autres démarches entreprises, les visiteurs réagissant à une exposition sans avoir été au préalable sollicités pour « fabriquer » des attentes, ne peuvent qu'être satisfaits de leur visite, comme le sont toutes personnes questionnées sur leurs pratiques, par effet de la situation sociale d'enquête.

Malheureusement, les évaluateurs n'ont pas cherché cela, c'est un phénomène qui est apparu malgré eux, qui n'a donc pas fait l'objet d'une analyse spécifique, et qui par conséquent a été analysé sur le même plan que les réactions du public aux présentations dans les deux autres procédures d'évaluation. La contradiction entre la déception dans un cas et la satisfaction dans les autres est apparue comme une contradiction dans les résultats, car les évaluateurs, et l'équipe du bilan, se sont toujours situés dans une logique d'obtention de résultats, jamais dans une logique de compréhension globale des situations mises en place.

Dès lors, l'analyse des trois évaluations faite par Mayer et l'équipe de la Mission Musée a buté sur cette déception face aux présentations : l'équipe du futur musée, beaucoup plus centrée sur les éléments de présentation que sur les réactions du public, est elle aussi déçue par une évaluation

qui met en cause le succès de ces éléments d'exposition.

Le commentaire des trois évaluations a en réalité beaucoup moins valeur d'analyse que de réaction, il ne porte aucunement sur l'évaluation comme étant globalement susceptible d'être analysée - notamment le décalage avant/après la visite, et surtout, le phénomène étrangement négligé de la relative résistance des attentes, leur cristallisation au cours de la visite, puis leur transformation en discours critique.

Les attentes sont très diverses, mais le C.C.A. s'attarde lui-même moins sur cette cristallisation des attentes que sur l'hétérogénéité des attentes. Se plaçant dans une perspective marketing, il en tire la nécessité d'effectuer des choix en matière de cibles prioritaires.

Vu de notre point de vue rétrospectif, chacune de ces lectures de l'évaluation menée, celle de la Mission Musée et celle du C.C.A., passe à côté du niveau pertinent de prise en compte des attentes.

L'équipe de la Mission Musée réagit à la déception des visiteurs comme étant une déception face aux présentations.

Le C.C.A. essaie de gérer le phénomène des attentes en se reportant sur des préconisations pour la prise en compte d'une multiplicité d'attentes, et pour la nécessité de définir des cibles.

Mais aucun ne s'interroge sur le phénomène d'appropriation du musée par le biais des attentes exprimées : appropriation nécessairement critique, les conditions initiales de la confrontation avant/après (artificielles certes) recréant les conditions de possibilité et de légitimité d'exercice d'un positionnement personnel et d'un jugement critique par rapport à la proposition.

Cette appropriation critique provient d'une mosaïque de « publics » agrégés, à la différence du groupe homogène constitué par Griggs (1984) dans ses évaluations préalables : c'est pourquoi la réaction immédiate du C.C.A., en termes de préconisations, est de « cibler », c'est à dire répondre à des attentes différenciées par groupes, comme si le groupe initial formé pour les besoins de l'enquête était moins concret et moins conséquent, sur le plan social, que le rattachement des individus le constituant à des groupes sociaux d'appartenance, ceux-ci permettant de faire intervenir des déterminants macro-sociaux dans l'analyse. Cette analyse passe ainsi totalement à côté du phénomène de construction d'un groupe convivial de visiteurs pour les besoins de l'enquête, au point de nier toute existence à ce groupe.

L'analyse en terme de « cibles » différenciées traduit une totale indifférence ou cécité à l'égard de l'espace critique élaboré dans les conditions de l'enquête : elle annule littéralement cet espace critique, ainsi que le phénomène réapparu dans les premières évaluations préalables menées et décrites par Griggs et Walker, de la naissance d'un groupe de visiteurs discutant.

Ni les évaluateurs, ni l'équipe du musée ne disposaient cependant d'un cadre conceptuel et d'une démarche leur permettant de s'intéresser à la situation d'enquête créée et aux réactions à la visite du point de vue de la logique de réaction des visiteurs et non pas par rapport aux présentations muséologiques.

Dans la mesure où l'exposition est une fois pour toutes identifiée du point de vue des professionnels à un dispositif produit par des professionnels, quel que soit le contexte dans lequel il est analysé, et même lorsqu'on analyse ce qu'en disent les visiteurs, pour qui l'exposition est bien évidemment toute autre chose qu'un tel dispositif, les résultats des deux autres démarches d'évaluation sont bien plus recevables et exploitables car elles produisent des résultats en termes d'effets du dispositif muséographique produit par des professionnels.

Actuellement, les attentes recueillies en préalable à des projets d'exposition, lors des évaluations préalables, sont exprimées dans un contexte fort différent, nécessairement, dans une certaine mesure d'après ce que l'on peut attendre de la Cité des Sciences et de l'Industrie au vu et au su de ce qu'elle fait déjà depuis 1986, date de son ouverture au public.

Il était certainement fort difficile, au moment des évaluations menées sur Janus, d'interpréter le contenu des attentes exprimées, et le décalage entre ces attentes et les réactions à la visite.

Actuellement, les visiteurs ont visité déjà (ou sont en train de visiter) et expriment des attentes dans le cadre d'un futur projet. Paradoxalement, et même si la Cité des Sciences et de l'Industrie existe alors qu'elle n'était alors qu'en préfiguration, la situation est exactement l'inverse de celle de Janus, où les visiteurs exprimaient des attentes et découvraient que le cadre dans lequel ils s'exprimaient était celui d'un projet déjà réalisé (même à l'état de préfiguration), alors que par la suite, dans les études préalables réalisées à partir de 1989, les visiteurs se sont exprimés dans le contexte d'un musée existant sur des projets d'expositions non encore réalisés.

Janus voit donc à la fois de début et la fin prématurée de l'évaluation préalable comme technique d'évaluation. C'est l'évaluation formative qui apparaît comme la plus utile à l'équipe chargée du rapport de synthèse, dans ses conclusions pour la mise en place de l'évaluation définitive après ouverture du musée¹⁴⁹.

Un des intérêts de Janus était précisément l'indétermination de l'objet évalué, du contexte, et du statut des personnes interrogées, et l'impossibilité de les fixer à cause du fait que l'exposition de préfiguration était tout à la fois un avant (l'exposition définitive) et un pendant. Cette indétermination a eu un effet en retour sur l'image respective de l'institution et de l'organisme d'étude, qui ont chacun défendu leur propre position menacée et accusée, par l'exercice de la critique, et par l'expertise.

Il se trouve que le C.C.A. a accentué encore cette indétermination en créant un groupe de visiteurs placé dans le même temps en situation d'anticipation du musée futur et de visite d'une exposition. Toute réaction devient fort difficile à interpréter dans ces conditions, mais il ne semble pas étonnant que les réactions obtenues dans de telles conditions ne soient pas les mêmes que celles obtenues avec les autres méthodes utilisées (c'est même là un résultat rassurant !). La création d'une situation où il n'y avait pas pour le visiteur, de toute évidence, un objet et un contexte clairement déterminé d'avance, et un statut clairement proposé ou assigné, a submergé les personnes chargées de mener l'évaluation, et celles qui ont fait l'analyse des évaluations : le différentiel d'attitudes entre les attentes portant sur le futur musée et la visite de l'exposition n'était absolument plus celui que l'on peut interpréter classiquement sous la forme d'un décalage avant/après la visite.

C'est cette surprise qui a déclenché la mise en doute de la qualité du matériau recueilli, sous le prétexte de faiblesses méthodologiques réelles, mais somme toute fréquentes dans ce type d'étude produisant des typologies, et rarement critiquées pourvu qu'elles produisent des résultats plus attendus. Il se peut qu'à la place de ce décalage avant/après, on ait eu à cause, de la méthode utilisée, une dynamique orientée vers la prise d'un statut de la part des visiteurs interrogés. Depuis la formulation d'attentes pour un musée de rêve, attentes sollicitées et donc légitimées, jusqu'aux réactions à la proposition concrète, il y a tout l'espace et le temps de cristallisation d'une responsabilité d'exercice

149. Cette équipe initiale ayant été dissoute, l'ouverture de la Cité des Sciences et de l'Industrie a vu la constitution d'un département d'évaluation très différent de ce qu'avait imaginé l'équipe initiale. Ce département s'est immédiatement attelé à la tâche de construire un outil permettant de capitaliser des informations sur le public de la C.S.I., son évolution, ses pratiques. L'évaluation au service de la conception des expositions n'est réapparue que lors du renouvellement des expositions permanentes, en 1988.

du jugement par le visiteur, et cristallisation de revendications critiques possibles puisqu'on est toujours dans l'avant, puisqu'on est dans l'anticipation de ce qui sera.

Qu'elle l'ait prévu ou pas, la méthode permet aux visiteurs d'inventer un espace social, parce qu'elle institue une durée et une épreuve, et crée aussi une appropriation personnelle de sa propre position et un point de vue réflexif sur celle-ci.

D'une certaine manière, la mise en forme des relations enquêteur/enquêté, et celle des relations enquêteur/institution, qui sont médiatrices dans la mise en forme de la relation enquêté/institution, sont cette fois-ci débordées par la relation enquêté/institution construite par les visiteurs eux-mêmes.

Ce n'est pas parce qu'on l'a voulu *a priori* que les visiteurs ont revendiqué un point de vue critique sur le futur musée, c'est parce que les conditions créées par la méthode utilisée génèrent en fin de compte ce type de position. Par contre, ce résultat, imprévu, gêne considérablement tout à la fois le bureau d'études qui s'efforce de le « réduire » par la segmentation des points de vue, et les représentants de l'institution qui ont été heurtés et incriminent la méthode, technique de critique des plus classiques.

Dans cet exemple, il n'est plus forcément pertinent de discuter de la méthode en termes de méthode, mais cela nécessiterait que les évaluateurs mettent en jeu leur propre « déroute »¹⁵⁰ et discutent du décalage entre leurs propres attentes et ce qui est apparu, plus que du décalage entre ce que les enquêtés ont exprimé avant et ce qu'ils ont exprimé après. C'est pourquoi, comme nous le verrons plus loin, dans la démarche empirique, la méthode ne relève pas forcément de la méthodologie. Elle ne relève pas non plus forcément d'épistémologie au sens d'une « méthodologie des méthodologies » (Mucchielli parle de la démarche qualitative comme orientation épistémologique plus que méthodologique¹⁵¹). Elle relève de ce qui peut par compte participer d'une épistémologie très réflexive propre aux sciences sociales :

- l'acceptation que ce que l'on trouve ne corresponde en rien aux attentes, ou aux « besoins » (la forme institutionnelle des attentes)

- l'intégration au corpus de son propre engagement, de sa propre « position de parole »¹⁵².

150. Le terme n'est pas cruel, il se rapporte à cette déroute constructive dont parle Favret-Saada en citant un des préceptes de l'anthropologie britannique selon lequel l'indigène a toujours raison : « Que l'ethnographe puisse être ainsi dérouter, que rien de ce qu'il trouve sur le terrain ne corresponde à son attente, que ses hypothèses s'effondrent une à une au contact de la réalité, bien qu'il ait soigneusement préparé son enquête, c'est là le signe qu'il s'agit d'une science empirique et non d'une science fiction. » (Favret Saada, 1977, p. 31).

151. Voir Mucchielli (1991).

152. selon une expression continuellement utilisée par Favret-Saada (1977).

3. Quatre niveaux de la démarche empirique appliquée à notre propos

En nous référant largement aux réflexions de Schwartz (1993) nous retiendrons ici quatre orientations de la démarche empirique qui s'avèrent très fécondes pour notre propos :

1. Le développement du point de vue méthodologique d'un questionnement portant sur la caractérisation des matériaux d'enquêtes recueillis. Dans notre cas, nous dissociérons le niveau des études d'évaluation proprement dites, et le niveau de la recherche d'ensemble à partir du corpus constitué par l'ensemble des études préalables.

2. Le développement d'une orientation interprétative, dans l'idée développée par Geertz en faveur d'une « herméneutique culturelle » très sensible dans ses travaux. En particulier, à l'instar de l'interactionnisme dont elle se différencie cependant d'une manière radicale dans la définition des unités d'analyse, cette orientation interprétative assume l'abandon de toute théorie générale du fonctionnement social, au bénéfice de son éclatement en cadres. Elle permet également une construction différée des objets de la recherche, ce qui permet, dans notre cas, de se libérer de la pré-détermination des objets des représentations, et de construire au contraire l'ouverture de ces objets dès lors que l'on réfléchit sur la base des cadres, plus que des objets.

3. Le développement d'un type de recherches dans lesquelles ce sont les situations d'enquêtes qui sont au centre de l'analyse, comme révélatrices des représentations et des conduites qui sont en jeu. Favret-Saada illustre particulièrement cette orientation, mais aussi Althabe (1969, rééd. 1982). L'enquête produit du réel, susceptible d'être analysé. En particulier, nous avons dans le cas de l'évaluation, la chance d'interroger des visiteurs qui éprouvent déjà dans leur visite une modalité des relations institution/public au moment où l'enquête intervient. L'enquêteur n'est pas *a priori* un chercheur, mais un membre de l'institution. Les relations enquêteur/enquêté sont cadrées, elles sont en quelque sorte endogènes par rapport au champ des relations institution/public. Elles occupent une certaine position dans l'histoire de la visite d'une part, dans la chronologie des relations au public que suit la programmation des projets d'autre part.

C'est pourquoi, par rapport à ce que Schwartz a décrit comme étant l'axe majeur de l'analyse des situations d'enquête, soit l'analyse des effets induits, révélateurs de propriétés caractéristiques du fonctionnement du groupe étudié, nous sommes dans une autre perspective. Ce qui nous intéresse dans les réactions des visiteurs à l'enquête, ce ne sont pas ce qu'elles nous révèlent de leur identité sociale, à travers les formes de légitimité qu'ils y revendiquent, les accusations éventuelles, le positionnement des membres du groupe par rapport à un représentant d'une élite culturelle, ou à un complice possible. Moins indirectement, plus superficiellement d'une certaine manière, les réactions des personnes en situations d'enquête sont avant tout des réactions de visiteurs engagés dans le lieu de la visite vers lequel ils se sont déplacés. Leurs réactions participent de leur activité de visiteur et peuvent être révélatrices d'un statut du visiteur ou d'un statut de membre du public qui est inventé par le visiteur pour s'adapter à la situation de communication directe entre lui et un enquêteur de la cité, dans l'espace public du musée.

4. C'est dans cette mesure que ces réactions donnent accès à une activité rendue possible et publiée par la situation d'enquête : l'anticipation de logiques d'usage par le visiteur auquel est soumis, lors des enquêtes préalables, le thème ou le scénario d'une future exposition. Les notions d'*usage*, et de *logiques d'usage* ont justement été au centre d'un courant de recherches empiriques

très remarquables, dans le champ des technologies de la vie quotidienne¹⁵³ et des nouvelles technologies de la communication¹⁵⁴. La notion d'*usager* a également émergé, au confluent des usages des technologies de la communication et des études de réception télévisuelle, qui ont mis peu à peu au centre de la réflexion le spectateur¹⁵⁵.

La notion de *logiques d'usage* s'articule parfaitement sur les représentations sociales comme cadres d'interprétation permettant de traiter des situations et des informations nouvelles dans le contexte d'une communication sociale, les représentations sociales étant ici abordées par l'intermédiaire de la notion de *logique d'anticipation des usages*. Les études n'ayant pas pour vocation initiale un apport à la théorie des représentations sociales, le travail de terrain ne peut raisonnablement pas, comme c'est pourtant parfois le cas, prétendre collecter systématiquement des données qui correspondent réellement à une recherche construite autour des représentations sociales appréhendées du côté du fonctionnement de la pensée, ou bien, ce qui revient presque au même, du côté du mythe. Par contre, par le biais de *l'anticipation des usages*, qui constitue l'activité même des enquêtés durant l'enquête, on a un accès à la fois local, pertinent et cohérent, un accès précisément empirique, à ce que sont les représentations sociales mobilisées dans ce contexte de communication particulier.

C'est, nous semble-t-il, l'ambition de cette thèse, que de proposer une telle approche des représentations sociales en muséologie, qui ne détermine pas *a priori* le niveau auquel sont recueillies et analysées les représentations sociales des visiteurs, mais qui utilise la situation d'entretien (habituellement le principal obstacle à la fixation de la valeur de référence des matériaux obtenus) pour au contraire faire déterminer par ces représentations sociales elle-même le niveau de pertinence du matériau ainsi recueilli. D'une certaine manière, ce faisant, on est en deçà de l'étude des représentations sociales en tant qu'objet de recherche, mais au-delà de l'étude des représentations dans le contexte classique de l'évaluation en vue de l'optimisation de l'objectif des expositions : entre-deux, dans l'entre-deux de la relation potentielle entre le public et l'institution, matérialisée par l'enquête en interaction sociale entre des représentants du public et des représentants de l'institution muséale.

Cet entre-deux est précisément l'espace des possibles dans les relations musée/public, en l'absence momentanée de toute détermination du sens de la communication. Entre le recours au public expert sollicité pour exercer sa fonction critique, et l'obtention d'informations sur les conceptions naïves du public profane en vue de les modifier et de lui transmettre des connaissances scientifiques, l'évaluation préalable peut exercer une fonction nouvelle qui la rapproche cependant nettement de la manière de Griggs : explorer les possibilités de cette machine à communiquer que constitue l'exposition, en déterminant des zones de pertinence potentielle à partir aussi du point de vue des visiteurs.

Ce faisant on se situe dans une démarche qui devient très proche du marketing (s'inspirer des attentes et des usages des consommateurs pour créer des nouveaux produits), à cela près que l'exposition n'est pas un produit et que les visiteurs ne sont pas des consommateurs, comme le confirme la construction par eux de leur propre statut. Les enjeux de la démarche d'anticipation croisée des usages potentiels de l'exposition (du point de vue des concepteurs et du point de vue des visiteurs) sont d'une toute autre portée que les enjeux marchands : nous verrons que l'exposition reste avant tout ce lieu social « vif », espace public qui ne peut pas rentrer dans un cycle d'échange et de consumma-

153. Voir notamment, à la suite de Perriault, l'ouvrage de Gras, Joerges et Scardigli (1992). Voir aussi Boullier (1992).

154. Voir notamment : Baboulin, Gaudin et Mallein (1983), Jouet (1987), Loviton (1989), Perriault (1989), Perriault (1990).

155. Voir notamment : Chambat et Ehrenberg (1993), Chambat 1993).

tion privée, et qui reste donc continuellement un espace représentationnel, monde de transactions potentielles jamais clôt par un quelconque passage à l'acte d'appropriation.

4. Conclusion de la deuxième sous-partie

Nous avons vu dans cette sous-partie comment les représentations sociales, qui sont apparues comme un moyen d'ouverture considérable en muséologie, notamment par le moyen qu'elles offraient *a priori* de développer des études de public bénéficiant d'une portée théorique réelle dans le champ même de la muséologie, et susceptibles de rééquilibrer l'accent théorique actuellement mis sur l'exposition proprement dite.

En effet, ce concept place au fondement de la circulation des savoirs, non plus la transmission, mais les usages sociaux des savoirs. Il décale donc nettement l'enjeu et la justification même des actions de vulgarisation scientifique depuis le monde des scientifiques et les institutions représentant plus ou moins le monde des scientifiques, dont l'éducation, vers les systèmes sociaux au sens le plus large.

Mais la façon dont les représentations sociales ont fait leur apparition en muséologie compromet quelque peu ces perspectives.

Les représentations sociales sont en effet apparues en muséologie essentiellement par l'intermédiaire de l'évaluation d'une part, et comme un élargissement du concept didactique des conceptions d'autre part. Elles sont donc exploitées au service de l'évaluation, où leur justification réside dans la prise en compte de la complexité des situations dans le contexte muséal, par rapport aux situations du contexte traditionnellement scolaire et du public traditionnellement enfant dans l'étude des conceptions.

Les études mobilisant le concept de représentations sociales peuvent se révéler décevantes, dans la mesure où elles semblent simplement renforcer les approches existantes.

C'est là bien évidemment une limitation certaine de la portée des représentations sociales en muséologie.

Cette limitation est due :

- pour une part au cadrage des études menées (évaluations préalables très proches des études de conceptions, ou bien antériorité trop forte des déterminations liées au dispositif exposition dans des approches plus théoriques),

- pour une autre part aux contradictions dans les définitions des représentations sociales, dans le champ de la psychologie sociale. Ce concept, qui promet l'ouverture du champ de la pensée sociale, est en effet très marqué dans beaucoup d'approches par l'interprétation qui en est faite dans le cadre très prégnant en sciences humaines, en particulier la sociologie, qui est celui du *Grand Partage* entre « nous » et « eux ».

Cette malheureuse occurrence du concept dans le champ presque exclusif de l'évaluation, permet cependant, peu à peu, de déboucher sur une situation extrêmement favorable à la muséologie, par le biais de deux caractéristiques des représentations sociales :

- elles sont issues d'une sociologie empirique qui renoue avec une approche qualitative (au sens épistémologique du terme) très proche de l'ethnographie, et elles commandent une telle approche qualitative. Or, la pratique d'évaluation peut s'avérer être le moment et le lieu privilégié d'une pratique empirique et qualitative qui amène le praticien à modifier profondément non seulement son objet de recherche, mais aussi sa propre position par rapport à son objet et son engagement person-

nel dans la recherche. On peut parvenir à un déplacement de la pratique d'évaluation sous l'action de l'approche méthodologique que l'étude des représentations sociales impose à la pratique.

- le concept lui-même ne désigne pas un niveau ou un stade de la pensée qui se situerait quelque part dans une strate entre la perception et les structures profondes de l'imaginaire. Il désigne une dynamique de la pensée entre individu et société et entre mythe et usage. Par les implications dans les usages sociaux qu'elles déterminent, les représentations peuvent éventuellement être étudiées non pas comme des représentations d'objets pré-déterminés dans le cadre de telle ou telle recherche, mais comme des anticipations d'usages.

Or, l'entretien, fréquemment utilisé comme méthode de recherche pour l'étude des représentations sociales, ouvre en lui-même une situation de communication où peuvent s'actualiser les représentations.

Il offre d'autant plus de chances de donner accès à des logiques d'usage du savoir disponibles en milieu muséal et mobilisables dans la situation de communication que constitue l'entretien comme préfiguration de l'usage social du savoir muséal. L'entretien peut s'ouvrir à d'autres possibilités que de servir de méthode de recueil de données pour mieux connaître la structuration, supposée stable, des savoirs chez les personnes ou les groupes interrogés.

Il s'avère que dans le champ de l'ethnologie et de la sociologie empirique, de nouvelles façons de penser le rapport entre sens et savoir laissent espérer le dépassement de la démarcation entre « nous » (obligatoirement les représentants du savoir savant ou de la rationalité) et « eux » (les représentants du savoir de sens commun ou de la « pensée sauvage »), importée de la distinction structurante entre notre culture et celles des autres peuples, dans la distinction structurante entre les groupes sociaux dans notre propre société. Ce sont des approches empiriques qui semblent les plus appropriées pour cet objectif.

Dans la deuxième partie, nous approfondirons successivement les quatre axes de l'approche empirique développée à la fin de cette deuxième partie, en analysant les résultats d'un ensemble d'études préalables réalisées à la Cité des Sciences et de l'Industrie, dans les phases préparatoires des projets de renouvellement des expositions permanentes et de conception des projets d'expositions temporaires.

**DEUXIEME PARTIE : LES QUATRE AXES D'INTER-
PRÉTATION DANS LE TRAITEMENT DES ETUDES
PRÉALABLES A LA CITÉ DES SCIENCES ET DE L'IN-
DUSTRIE**

INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE

La thèse n'est pas une synthèse des résultats des études préalables, ni un récit biographique de l'évolution de l'analyse au fil des études, à la manière des récits biographiques des ethnologues. Par contre, elle repose sur une analyse de l'ensemble des résultats des études préalables, et sur une analyse de l'évolution de la démarche au fil des études successives.

Ce ne sont pas les résultats de ces évaluations qui seront exposés ici en tant que résultats de recherche : les études d'évaluation dans les musées et les expositions constituent désormais un corpus suffisant pour que des résultats disponibles puissent être interprétés avec d'autres points de vue que ceux qui ont été à l'origine de la commande ou de la démarche : non seulement des études très proches de l'évaluation peuvent permettre de développer dans la durée une meilleure connaissance globale des publics et des mécanismes de réception, mais de plus, on dispose d'un corpus d'études d'évaluation devenues « discutables », l'évaluation se constituant à la longue en champ discursif. C'est pourquoi l'évaluation peut être étudiée non seulement par rapport aux missions des musées qu'elle soutient et qu'elle révèle à travers les styles successifs depuis près d'un siècle, mais aussi par rapport à son fonctionnement sous l'angle de l'opérativité symbolique de l'exposition dont elle fait aussi partie.

Nous ne reprendrons donc pas l'analyse successive de chaque étude, thème par thème, mais nous privilégierons, comme annoncé à la fin du deuxième chapitre, une présentation de l'analyse de l'ensemble des résultats obtenus dans ces études en quatre niveaux de l'analyse empirique menée.

Ces quatre niveaux sont :

- une conscience critique et méthodologique de la façon dont ont émergé les logiques interprétatives à finalité d'usage, qui constituent les résultats de cette recherche. Ont en effet contribué à la cohérence générale du système des résultats, outre les choses dites par les visiteurs lors des entretiens : la démarche qualitative elle-même, et la programmation institutionnelle des thèmes d'expositions. Ce premier aspect sera abordé dans le cinquième chapitre, consacré à la démarche adoptée.

- les thématiques pertinentes chez les visiteurs, dans le champ des représentations mobilisées pour réagir aux thématiques proposées par l'institution, c'est-à-dire le déplacement des thèmes institutionnels, à propos desquels on cherche des représentations, vers les systèmes de représentations dans lesquels les thèmes institutionnels ont quelque pertinence. Cet aspect sera abordé dans le sixième chapitre.

- le statut des visiteurs s'exprimant en tant que visiteurs lors des entretiens, et la manière dont ce statut, nécessaire à toute prise de parole ayant valeur de réalité par rapport à la situation, détermine la position de parole du visiteur s'exprimant sur des projets d'expositions. Cet aspect sera abordé dans le septième chapitre.

- l'anticipation des usages de l'exposition : anticipations des démarches pédagogiques supposées être celles prévues par la conception, et anticipations des démarches d'exploitation et d'interprétation des contenus dans l'exposition, préfigurées par la réaction des visiteurs aux propositions institutionnelles formalisées à leur intention qui sont parfois incluses dans les protocoles d'entretiens préalables. Cet aspect constituera le huitième chapitre.

CHAPITRE 5 : LE FIL DES ETUDES SUCCESSIVES : DE L'EVALUATION A LA RECHERCHE

Dans le chapitre qui suit, seront explicitées les conditions dans lesquelles ont été construites les données, notamment dans une durée et au fil d'une évolution des études successives. Nous aurons l'occasion de retracer brièvement la démarche de la cellule Evaluation de la direction des Expositions depuis sa création, et de synthétiser l'apport de chaque enquête à la réflexion générale de la cellule Evaluation sur les représentations des visiteurs. Nos données sont en effet, dans le droit fil de la tradition ethnographique, des données empiriques, un ensemble d'interprétations dont ce chapitre constitue le commentaire.

1. La constitution progressive du corpus

Nous aborderons dans les paragraphes qui suivent la constitution du corpus des interprétations construites à partir de l'ensemble des études préalables effectuées par la cellule de 1989 à 1994.

1.1. Un corpus d'interprétations plutôt qu'un corpus de données

Dans la mesure où nous souhaitons intégrer à la méthodologie tous les éléments qui fondent la conscience réflexive de l'enquêteur, les lignes qui suivent rendront compte tout à la fois des techniques utilisées, du corpus constitué, et dans le même temps, de mon engagement personnel dans cette démarche. En effet, l'usage scientifique d'une recherche empirique se fonde sur la possibilité qu'elle offre à d'autres scientifiques de pouvoir analyser la méthode utilisée. Il paraît dès lors difficile de pouvoir passer sous silence les éléments personnels qui fondent la conscience réflexive d'un individu singulier à ses propres yeux, dans la mesure où ceux-ci participent fortement de la démarche de recherche. Nous ne faisons là que transposer sur le terrain de l'utilité scientifique de la démarche, les préconisations de Sperber (Sperber, 1982, p. 15-47), concernant l'utilité scientifique des données ethnographiques.

Sperber considère que l'ethnographie, pratique interprétative, est indispensable à la constitution d'une anthropologie théorique proprement dite qu'elle ne peut prétendre être elle-même, mais qui ne peut se constituer sans données empiriques. Mais cette ethnographie interprétative n'a d'utilité scientifique que dans la mesure où elle revendique précisément son statut de pratique interprétative, fournissant des données qui sont des interprétations. Ces interprétations peuvent constituer des données scientifiques à condition d'être accompagnées d'un commentaire descriptif qui en définit le statut. Schwartz (1993) rejoint cette idée lorsqu'il propose de différencier et stratifier les données de la recherche empirique, en distinguant notamment l'existence d'une classe de « quasi-données » recueillies dans les entretiens, qui correspondent à des réalités interprétées, invérifiables, mais indispensables à la compréhension de ce qui est dit. De la même manière, nous proposons l'identification de ces quasi méthodes que sont toutes les interprétations faites par le chercheur de ses propres attitudes, de son propre engagement, de sa propre analyse de la manière dont il intègre sa singularité individuelle à sa démarche de recherche. C'est dans cette mesure, paradoxalement, que la méthode peut revendiquer une appréciation scientifique, qui est appréciation des conditions de construction des données, à défaut de pouvoir apprécier la reproductibilité de la construction des données, chose impossible dans la démarche qualitative.

1.2. Les deux niveaux d'activité de l'équipe d'évaluation permanente

Le corpus est constitué par les études préalables menées de 1989 à 1994 dans le cadre de la cellule Evaluation de la Direction des Expositions, à la Cité des Sciences et de l'Industrie. L'équipe d'évaluation a été créée au début de l'année 1989, en même temps qu'un service de programmation des expositions, lui même issu d'une mission de programmation pilotée par Martine Volf, et chargée de rédiger en 1988 le schéma directeur de renouvellement des Expositions. Martine Volf avait demandé au département Animation une analyse des performances muséologiques des éléments d'exposition et des îlots d'Explora¹⁵⁶. Cette première mission d'évaluation avait été confiée à Clotilde Bréaud et à moi-même. J'étais alors à mi-temps au département animation de la direction des Expositions, et à mi-temps collaboratrice du Services Etudes et Recherche de la Bibliothèque Publique

156. Voir Bréaud et Le Marec (1988).

d'Information (B.P.I.) du centre Georges Pompidou où Jean-François Barbier-Bouvet m'avait initiée à son approche qualitative des pratiques du public dans le cadre de mon stage de D.E.A de didactique des disciplines à Paris VII, puis confié une étude des usages des catalogues informatisés à la B.P.I.¹⁵⁷. C'est d'ailleurs la découverte de l'analyse micro-sociale des usages, auprès de Jean-François Barbier-Bouvet, qui a déterminé mon engagement durable dans le champ de l'évaluation. Cette démarche m'étant apparue comme un champ de découvertes extraordinairement riches, et surtout, comme une exploration au long cours¹⁵⁸, j'ai entrepris la mission d'évaluation à la Cité des Sciences et de l'Industrie, dans le cadre du schéma directeur, comme le début d'une longue exploration sur un terrain d'une richesse inépuisable, bien plus que comme un dossier technique à boucler dans la durée de la mission.

L'étude des performances muséologiques des éléments et des îlots d'Explora, constituée par le recueil et la caractérisation du point de vue des animateurs sur l'ensemble des éléments et expositions d'Explora, constituait une annexe du schéma directeur de renouvellement des expositions, qui se basait en outre sur une expertise architecturale d'Explora, et une expertise scientifique des contenus traités dans les expositions permanentes, les îlots d'Explora (Volf, 1988).

Ce travail fondateur, entrepris pour obtenir une appréciation du fonctionnement des expositions et des éléments plus que des informations sur les caractéristiques et les pratiques des publics, avait identifié la démarche d'évaluation comme pouvant être au service de la programmation des expositions, même si par la suite, la cellule Evaluation créée a été impliquée beaucoup plus en aval, dans les projets particuliers de renouvellement ou de reprise d'îlots existants, ou bien dans des projets particuliers de conception d'expositions temporaires, et non plus dans la programmation en amont. C'est pourquoi cette équipe a pu voir le jour alors même qu'il existait déjà à la Cité des Sciences, dans la direction du Développement et des Relations Internationales, un département Evaluation et Prospective dirigé par Michel Treuttenaere, et qui avait mis en place un dispositif de suivi de la fréquentation et des pratiques des publics, pour la cité dans son ensemble et pour chacune de ses principales composantes (Explora, la médiathèque, l'inventorium, la géode, etc.).

L'équipe initiale comportait deux membres : Clotilde Bréaud et moi-même. Elle a évolué dans sa composition (parfois quatre membres, parfois un seul), mais est restée très restreinte, et très stable dans son fonctionnement, autonome par rapport aux autres activités de la direction des Expositions (production des expositions, régie et maintenance des expositions, animation) et dans sa démarche. Celle-ci est articulée sur deux axes :

- d'une part les études effectuées en réponse aux demandes émanant de l'intérieur de la direction des Expositions et d'autres directions de la Cité des Sciences,

- d'autre part la mise en oeuvre d'études à l'initiative de la cellule Evaluation, et la synthèse régulière des résultats obtenus par l'ensemble des études, dans une réflexion continue sur les représentations et les pratiques des publics d'expositions.

157. Voir Le Marec (1989).

158. Cet engagement au long cours est particulièrement sensible dans l'ouvrage de Barbier-Bouvet et Poulain (1986). La somme des données de tous ordres, depuis les données statistiques régulières sur la fréquentation de la B.P.I., jusqu'aux comportements rares observés au hasard des passages quotidiens des chercheurs dans l'espace de la bibliothèque, a permis aux auteurs de proposer une interprétation des pratiques dont la cohérence doit moins aux techniques de recueil de données qu'à une mise en relation de tous les niveaux de données recueillies sur la durée.

Les études préalables ont représenté une partie importante de l'activité de la cellule Evaluation de 1989 à 1993, à un moment où les projets de renouvellement et de reprise des expositions permanentes se succédaient continuellement.

Chacune des études préalables menées correspond à une demande spécifique de la part d'une équipe ou d'un chef de projet à chaque fois différent, travaillant avec des méthodes et une approches différentes. Elles n'ont pas toutes été réalisées au même stade du projet, et traduisent des attentes et des relations très différentes entre l'équipe de conception et la cellule Evaluation. Elles présentent cependant une forte homogénéité dans l'approche qualitative mise en oeuvre, excepté dans les cas, exceptionnels, où la cellule Evaluation a eu recours à des sous-traitants externes pour l'ensemble des phases. La plupart du temps, les études sous-traitées pour des raisons d'urgence ont finalement été intégralement reprises par la cellule Evaluation, les entretiens relus et complétés, l'analyse et la rédaction refaites entièrement. Ce problème, qui a été constant dans le fonctionnement de la cellule, doit être rattaché aux fondements de cette thèse.

En effet si chacune des études menées a eu une portée et une validité autonome pour chaque équipe de conception à l'intention de qui elle avait été réalisée, la succession de ces études menées en interne avec une approche qualitative relativement homogène, (mode de questionnement et mode d'analyse), a très rapidement constitué un « fil » des enquêtes. Ce fil des enquêtes a été marqué par l'apparition de résultats à caractère transversal que l'on pouvait mettre en relation d'une étude à l'autre, et par l'évolution du guide d'entretien, modifié en fonction de l'apparition de ces résultats imprévus mais constamment retrouvés.

La cellule Evaluation a cherché à approfondir certaines réactions des visiteurs, régulièrement enregistrées, qui s'avéraient être fort peu liées au thème lui-même dès qu'on mettait en relation les différentes études, et qu'il fallait donc chercher à comprendre à tout prix sous peine de commettre des erreurs d'interprétation importantes. Certains prestataires ayant contribué aux études ont ainsi eu le réflexe de ranger dans les représentations de tel thème (comme l'automobile) des fragments d'un discours qui traduisait en réalité soit des préoccupations ou des aspirations profondes qui trouvaient dans le thème une occasion de s'exprimer, soit une dynamique d'usage du visiteur, anticipant lors de l'entretien la démarche possible de l'institution dans un champ de réalité recouvert par le thème. C'est dans la position de parole des visiteurs (leur statut de visiteur tel que perçu par eux) et dans la logique d'usage mise en oeuvre en tant que visiteur dès la situation d'enquête, que se trouve la clé de certaines représentations structurant le discours des personnes interrogées dans des enquêtes.

C'est aussi la mise en relation quotidienne, entre d'une part les résultats des études dites sommatives consacrées aux visites des expositions achevées, et d'autre part les résultats des études préalables de représentations, qui a permis de faire parfois sauter le verrou de la distinction fonctionnelle entre le public-substrat d'avant la visite, appréhendé sous l'angle de ses attentes et de ses représentations d'un thème donné, et le public d'après la visite, appréhendé sous l'angle de ses comportements et de ses modes de lecture.

Nous avons en effet pu parfois établir des cas où les représentations cernées avant la visite sont des anticipations qui relèvent des usages mis en oeuvre par les visiteurs, à rapprocher des pratiques étudiées dans l'exposition, et des cas symétriques où des réactions en fin de visite sont à interpréter en termes de mobilisation active des systèmes de représentations, à rapprocher d'une pareille mobilisation des représentations dans les réactions au protocole d'entretien. On rétablit ainsi, par le biais des usages en amont, et des représentations en aval, la possibilité d'une certaine cohérence dans ce qui est recueilli avant la visite de l'exposition pour laquelle est réalisée l'évaluation, et ce qui est recueilli après la visite, cohérence provenant d'un niveau de pertinence transversal des choses dites avant ou après par les visiteurs eux-mêmes. En effet, l'acte de la visite tel que vécu par le visiteur n'établit pas une rupture fondamentale entre ce qu'il pouvait en dire avant et ce qu'il peut

en dire après. Une telle rupture est une commodité fonctionnelle et institutionnelle, qui structure cependant très largement le champ de la recherche sur les publics aujourd'hui.

Il y a donc eu très rapidement deux niveaux simultanés dans le travail de la cellule, en particulier le mien, dès lors que j'avais le projet d'un engagement très durable dans l'activité, et d'une recherche personnelle. Sophie Deshayes, qui a rejoint la cellule en 1993, a également effectué des études préalables et développe une réflexion de fond sur les représentations.

- la réalisation, à la demande de membres des équipes de conception, des études préalables, se succédant au fil du programme de renouvellement des expositions dont chacune a fait l'objet d'une conception spécifique avec une équipe autonome sur son projet. La méthode mise en oeuvre obéit à chaque fois aux règles de la démarche qualitative, telle que définie, notamment, par Barbier-Bouvet (Barbier-Bouvet, 1983, 1988).

Comme toute étude d'évaluation, celles-ci intègrent dans la méthode non seulement des contraintes très fortes de temps et de productivité propre à une unité de production d'expositions, mais aussi le traitement de la demande et du rendu, et les relations avec les équipes de conception tout au long du processus d'évaluation. Ces aspects relationnels ont une importance considérable, très spécifique de la démarche d'évaluation en tant que démarche menée en interne dans une unité de production d'expositions, et donnent lieu à une certaine élaboration méthodologique.

- la poursuite continuelle d'une seule étude jamais achevée, sur les attentes et représentations des visiteurs à l'égard du type d'exposition et de discours qui peut émaner de la Cité des Sciences et de l'Industrie, et à l'égard de thèmes scientifiques ou socio-scientifiques tels que l'environnement, l'informatique, la santé, l'énergie, l'espace, la ville, l'agriculture, le littoral, l'espace automobile, à travers la succession des entretiens menés pendant quatre ans. Le passage d'un thème à l'autre et d'un questionnement à l'autre, marque alors moins un changement d'objet de recherche qu'une variation des situations d'entretien, qui donne justement l'occasion de voir apparaître des logiques de discours transversales, ou beaucoup plus justement, des logiques de réaction et de communication profondes. Celles-ci seraient demeurées invisibles si le changement de thème n'avait suscité une prise d'écart, nécessaire à l'apparition de systèmes de pensée susceptibles de fonctionner dans une diversité de situations, et nécessaire aussi à l'apparition des contours du cadre dans lequel les entretiens prennent sens pour les enquêtés.

La méthodologie de la recherche consiste en une évolution de la méthodologie qualitative des études préalables, sous l'effet d'une immersion prolongée dans ce qui est considéré comme un terrain permanent, face à un corpus d'études transformé progressivement en champ discursif, et sous l'effet d'une conscience empirique progressivement mieux armée et mieux fondée, dans l'approche simultanée des représentations sociales et des ressources de la situation d'enquête.

2. La position des évaluateurs entre visiteurs et concepteurs : l'impact sur l'opérativité sociale des enquêtes

Un second facteur a permis le développement de cette orientation de recherche personnalisée, lié cette fois au contexte institutionnel : les premières études préalables ont été menées à l'initiative presque totale de la cellule Evaluation, ses interlocuteurs des équipes de conception ayant demandé une étude beaucoup moins pour répondre à un besoin par rapport à des objectifs de conception, que par curiosité ouverte et intérêt de principe à une démarche encore très peu connue (la première étude des attentes et représentations consacrée au thème de l'environnement, et démarrée en 1988, était aussi la première du genre dans le milieu de la muséologie scientifique et technique en France)¹⁵⁹. C'est donc moins un souci d'opérationnalité par rapport à des questionnements de conception explicites, qu'un souci de créer la surprise par rapport aux représentations que l'on pouvait avoir des études préalables comme tests de connaissances ou études de marché, en dégagant des logiques de discours sur l'environnement ou l'informatique chez les visiteurs interrogés, qui a animé la cellule dans ces premiers temps. C'est donc un pari sur la gratification de la curiosité (ayant suscité la demande), par un apport de connaissances stimulant encore la curiosité, que nous avons fait à ce moment.

L'opérationnalité étant cependant constamment exigée comme étant la raison d'être de la démarche d'évaluation, il était urgent de comprendre les besoins de conception, notamment à travers des réactions aux études. Or, il a toujours été très difficile de savoir de quelle manière exactement ces études ont été prises en compte. Certains concepteurs nous ont déclaré avoir été inspirés par les études au même titre que par l'ensemble des sources et des études consultées ou commanditées pendant l'élaboration du projet, sans qu'ils puissent ou veuillent analyser explicitement la nature de cette inspiration. Il y a là sans doute une zone de partage délicate entre les prérogatives de l'évaluation et celles de la conception, qui se réserve un droit de prise en compte au niveau et de la manière qui lui conviennent, et même, rappelant pour cela la dimension créative de la conception, un droit d'interprétation personnelle de l'analyse fournie par l'évaluateur, prise à son tour comme matériau. Dès lors, l'évolution du travail d'évaluation au service de la conception a été d'autant plus sensible à l'influence des résultats obtenus étude après étude, dans l'approfondissement des lignes de force transversales aux thèmes et aux contextes dans les discours des visiteurs interrogés au cours d'entretiens peu directifs, qu'il était difficile d'intégrer au fil des enquêtes d'évaluation le « retour sur résultats » en matière de technicité muséographique¹⁶⁰.

Par ailleurs, l'impact de plus apparent des études d'évaluation, dans le milieu même de la conception, semble moins s'être situé, au niveau de chaque projet, dans la muséographie proprement dite, que dans le changement progressif mais très réel des représentations du public en circulation au niveau de la direction des Expositions. C'est là un point qui a été souligné à plusieurs reprises par le directeur des Expositions, et qui se vérifie dans l'évolution du vocabulaire utilisé par les concepteurs, qui manient de plus en plus les arguments fournis par les études, notamment dans le cas où ils sont confrontés à des partenaires de conception externes (c'est le cas des projets pour les expositions « Energies » et « Automobiles »). Ce point nécessiterait une étude approfondie, qui pourrait constituer une des suites du travail entrepris ici.

159. Voir Le Marec et Hiard (1990).

160. Pour un état des relations évaluation/conception en 1993, voir les Actes des Journées d'étude des 21 Février, 26 Mars et 24 Avril 92, organisées par la cellule Evaluation, à la Cité des Sciences et de l'Industrie. On y trouvera des prises de position des concepteurs sur l'utilité de l'évaluation au service de la conception des expositions.

C'est pourquoi les techniques qualitatives utilisées dès les premières études, ont acquis une portée tout autre que celles de méthodes adaptées à chaque étude considérée individuellement. Elle ont permis, dans la durée, de multiplier les situations d'interactions avec les visiteurs, de voir se répéter certaines réactions et situations, et de tirer de ces interactions une orientation de la pratique qui implique la familiarité au long cours et la stratification de l'interprétation des choses dites, jour après jour, par des visiteurs qui peuvent aussi devenir des informateurs : c'est en cela que l'on peut parler d'une ethnographie de la visite¹⁶¹.

Les deux niveaux d'activité de la cellule Evaluation ne correspondent alors pas uniquement à une distinction entre une orientation études d'évaluation, en réponse à des demandes, et une orientation de recherche, dans le but de construire des connaissances sur des logiques profondes de réactions des visiteurs. Ils sont aussi le reflet du partage entre deux orientations dans les situations d'interlocution dans lesquelles sont plongés les évaluateurs de la cellule¹⁶² :

- la relation aux concepteurs, créateurs ou techniciens, qui envisagent l'opérationnalité de l'évaluation sous l'angle de son apport à la création ou à la technicité des expositions. La communication avec les concepteurs est *a priori* destinée à comprendre leur démarche, pour leur apporter des éléments d'aide dans le versant technique de leur travail.

- la relation aux visiteurs, qui sont en communication avec l'enquêteur pour fournir des réponses aux questions que leur pose celui-ci, mais aussi pour exprimer des préoccupations, des aspirations, et construire un statut de parole possible face aux représentants de l'institution.

Si nous reprenons ces deux niveaux, ils peuvent être décrits ainsi :

1. la succession des études, qui traduit une ensemble de relations avec des équipes de conception engagées successivement dans des projets d'exposition à chaque fois différents.

A chaque fois, le protocole est établi en fonction des préoccupations de conception, en relation plus ou moins étroite avec une équipe-projet. D'une certaine manière, la plus grande garantie d'objectivité que les chercheurs puissent fournir à ceux-ci n'est pas dans la méthode utilisée, même si celle-ci est fondamentale. Elle est dans la disparition des traces d'une communication directe et prolongée avec les personnes enquêtées, et dans la disparition des traces de la capacité d'empathie qui est cependant au fondement des approches qualitatives¹⁶³. Elle est corrélativement dans la visi-

161. Une telle ethnographie de la visite a peu en commun avec la célèbre *Ethnographie d'une exposition*, de Veron et Levasseur, en 1985. Le terme ethnographie désignait alors la démarche qualitative d'observation des comportements utilisée pour l'étude d'une expositions du Centre de Création Industrielle du Centre Georges Pompidou. Il s'agissait de mettre l'accent sur le caractère ouvert d'une démarche ne préjugant pas du fonctionnement de l'exposition *a priori*, mais repartant d'une observation de terrain minutieuse. On ne peut cependant guère parler d'ethnographie, terme trop souvent synonyme d'approche qualitative.

162. Voir Le Marec (1995a) pour une analyse des résultats d'études comme traduisant le décalage des points de vue entre d'une part la demande des concepteurs fondée sur des nécessités liées à leur propre pratique, et d'autre part le rendu après entretiens, qui est aussi influencé par la possibilité qu'ont les visiteurs de décider de ce qu'ils jugent important de transmettre à l'institution en s'adressant à l'évaluateur.

163. Cette capacité d'empathie n'est pas cependant la même chose que l'intimité psychologique, sorte d'identification transculturelle avec l'indigène, mystérieuse capacité qui permettait d'expliquer comment les ethnologues arrivaient à se placer du point de vue des indigènes. Geertz (1986, p. 71-72), rappelle comment la publication du journal de Malinowski, révélant l'image d'un homme qui « avait des choses grossières à dire des indigènes avec qui il vivait, et des mots grossiers pour le dire » ruinait le mythe de la surnaturelle capacité d'empathie de l'anthropologue. Il s'agit plutôt de la disponibilité permanente à entrer dans le point de vue d'autrui, ressort méthodologique essentiel des recherches issues de la tradition empirique de l'Ecole de Chicago, et menées par des sociologues comme Becker, (voir Becker, 1985), Strauss, (voir Strauss, 1990), Goffman (voir Goffman, 1968), et de la plupart des ethnologues contemporains. Sperber développe d'un point de vue plus épistémologique que méthodologique, ce qui constitue la base du savoir ethnographique, soit l'expérience vécue par lui : « chaque

bilité très forte des signes de la capacité technique à transformer cette communication directe en résultats opérationnels (au service d'enjeux théoriques, ou d'enjeux de production d'expositions, etc.). Cette capacité technique est le signe même de l'identité sociale du chercheur, supposée transcender toutes les autres, fondée sur l'affranchissement des engagements affectifs classiques dans les situations de communication. Il y a transformation de la communication directe enquêteur/visiteur en matériaux opérationnels dans le champ des objectifs et des procédures de conception. De la « communication convertie » en matériaux peut alors entrer dans le champ de la « communication modélisée » qu'est un projet d'exposition à caractère scientifique et technique, la plupart du temps fondé sur une modélisation vulgarisée du modèle théorique de la communication selon Shannon et Weaver¹⁶⁴. Nous reviendrons plus loin sur ce point : la conception d'exposition tend à se rationaliser en formalisant le processus de médiation qu'elle incarne, sous formes d'étapes successives matérialisant d'une chaîne d'élaboration des éléments de la médiation depuis les contenus jusqu'aux visiteurs. Cette chaîne d'élaboration est selon nous un écho assourdi du schéma de la communication émetteur/récepteur.

C'est la succession des études qui reflète la permanence de l'identité institutionnelle de l'évaluateur-chercheur, son adhésion aux préoccupations et aux procédures institutionnelles, sa compréhension des intérêts et des démarches des équipes de production. En effet, en ayant recours à l'évaluation, l'institution accepte tacitement de se remettre en cause dans cette démarche même d'évaluation, mais dans des limites tacitement définies par elle-même et tacitement acceptées par l'évaluateur, qui sont les limites de l'action pour laquelle l'évaluation a été demandée. L'institution reste elle-même l'institution qu'elle est, quelle que soit la nature des résultats mis au jour par l'enquête. La garantie de stabilité des prérogatives respectives des chercheurs, puis de l'institution, est une garantie « d'opérationnalité » : elle permet l'action dans la mesure où cette action est possible et acceptable au sein de l'institution telle qu'elle est « avant toute évaluation » en quelque sorte.

2. le niveau de l'immersion dans le fil des études successives, qui est justement permise par le rattachement permanent de l'évaluateur-chercheur à l'institution, traduit la permanence de certaines représentations, préoccupations, ou aspirations, et l'existence d'un statut de parole, chez les visiteurs interrogés au fil des enquêtes, par-delà la diversité des personnes interrogées. Ce niveau profond est un niveau qui a une pertinence dans la communication directe avec des représentants de l'institution, bien plus qu'une opérationnalité technique au niveau de la conception des projets au cas par cas. Curieusement, par le fil de ces entretiens avec des visiteurs, on retrouve de l'extérieur, au niveau des attentes et représentations des visiteurs, une vision stable de l'institution, de son sens, de son rôle en tant qu'espace public d'expression et de communication dans la société. Une telle vision est évidemment « opérationnelle » pour qui veut bien considérer que l'opérationnalité n'est pas dé-

ethnologue vit sur le terrain une expérience unique. Certes il profite de l'expérience de ses devanciers, de l'enseignement qu'il a reçu et des instruments techniques de son métier, mais l'instrument principal de son travail c'est un ensemble de rapports personnels au moyen desquels il se branche sur un réseau culturel particulier. Cet instrument-là l'ethnologue ne l'apporte pas dans ses bagages, il n'en apporte même pas le modèle : on ne construit des rapports personnels qu'en laissant autrui participer, selon ses idées et ses sentiments, à leur construction », et aussi « sur le terrain, l'ethnologue acquiert un savoir qui ne répond à aucune question préalable et dont la pertinence tient, au contraire, aux interrogations qu'il suscite. En percevant chez autrui une autre façon d'être humain, l'ethnologue l'entreperçoit, latente, en lui-même. Et s'il ne l'entrepercevait pas en lui-même, il ne la percevrait pas chez autrui. Le travail essentiel de l'ethnologue consiste à acquérir puis à transmettre ce savoir-là » (Sperber 1982, p. 45).

164. Cet aspect nous est apparu lorsque nous avons montré nos évaluations à des muséologues actifs dans le champ des musées de société, peu habitués par ailleurs à recourir à l'évaluation. La manière dont ils sont inspirés par les études diffère profondément de celle à laquelle nous sommes habitués dans le champ de la muséologie scientifique. C'est dans le registre de l'expression muséographique directe que ces muséologues ont réagi. Guère inspirés par les modèles de la communication technicisée d'après les modèles de Shannon et Weaver, ils sont par contre très attentifs aux logiques d'expression des visiteurs.

cidée *a priori* par des opérateurs techniques de l'émission, mais qu'elle procède de la pertinence qui fonde la communication entre des membres décideurs et producteurs d'une institution, et des membres du public d'une institution. La pertinence est en jeu dans un contexte mutuel aux interlocuteurs (décideurs et producteurs d'une part, et public d'autre part) qui n'est pas décidable au nom des prérogatives techniques du personnel de l'institution, mais qui est défini par la culture et l'environnement commun que partagent les membres de l'institution, personnels et publics.

3. L'apport de chaque étude à l'émergence progressive des trois niveaux de résultats : systèmes de représentations, statut des visiteurs, et anticipations des usages

C'est dans la mesure où le corpus est constitué par le fil des enquêtes que l'on n'a pas sélectionné les études pour ne garder que les meilleures et en exclure les plus ratées (notamment la première phase de l'enquête sur le thème de la santé). C'est l'ensemble des études, y compris celles qui révèlent par défaut les contours du cadre dans lesquelles l'interrogation préalable des visiteurs prend son sens, qui constituent notre corpus.

Nous présentons donc ici quelques unes de ces études, assorties chacune d'un commentaire descriptif, et qui ont contribué à la construction progressive de l'objet de la recherche.

La première étude préalable fut réalisée à la demande du responsable de l'équipe-projet pour la création d'un îlot « L'Homme et l'environnement ». Il s'agissait de Thierry Lamirault, ancien chargé de thème pour l'îlot « Secrets du vivant » lors de la conception des expositions d'Explora avant ouverture. Cette demande avait été formulée sur proposition d'un des membres de l'équipe-projet, Virginio Gaudenzi, qui faisait également partie du service Programmation et connaissait donc le travail de la cellule Evaluation, rattachée également à ce service Programmation.

L'îlot « L'Homme et l'environnement » était le premier chantier de la campagne de renouvellement des expositions permanentes de la Cité des Sciences. Peu après la remise du rapport d'évaluation préalable (Le Marec et Hiard, 1990), cette première équipe a été dissoute et le projet confiée à une nouvelle équipe entièrement nouvelle, dont le responsable était cette fois Jean-Marc Providence, responsable du département animation et lui aussi ancien chargé de thème pour l'îlot « Agriculture » à l'origine de la Cité des Sciences. Cette nouvelle équipe a utilisé le rapport d'évaluation préalable, cité dans le pré-projet de programme. Dans ce pré-projet est également proposé un mode de conception intégrant de l'évaluation en cours de conception.

Jean-Marc Providence a demandé à la cellule Evaluation de pratiquer plusieurs tests en cours de conception, sur des éléments de graphisme. Au fil des semaines, d'autres membres de l'équipe de conception (concepteur informatique, concepteur audio-visuel) ont formulé à la cellule des demandes pour tester des éléments d'un scénario interactif, et la version initiale d'une vidéo¹⁶⁵.

Cette expérience d'évaluation formative a amené la cellule Evaluation à très fortement réviser son projet de développement, qui était initialement l'instauration d'une cycle continu et homogène d'évaluations préalables-formatives-sommatives pour chaque projet du renouvellement d'Explora : il s'avérait de manière très nette que ce schéma théorique ne s'appliquait nullement à la réalité des relations évaluation/conception. En particulier, il y a une différence profonde entre les évaluations préalables et les tests formatifs, et ces derniers ne sont en aucun cas la suite logique des premières.

Si l'évaluation préalable a pu apparaître à la plupart des auteurs après Screven comme la première étapes d'un cycle d'évaluations centrées sur l'objectif (Screven, 1976), c'est en grande partie parce que ces études préalables ont été effectivement entreprises comme des tests formatifs très centrés sur les objectifs de conception, à l'initiative d'évaluateurs qui sont très clairement et très

165. Ces évaluations ont fait l'objet de nombreux rapports internes. Voir Le Marec et Hiard (1990), Samson, Le Marec et Stephan (1991), Le Marec, Boucher, Chantefoin et Hiard (1991), Le Marec et Stephan (1991), Chantefoin et Le Marec (1991), Lacas (1991), Bréaud (1991).

explicitement « du côté » de la conception. Dès lors que l'évaluation préalable est entreprise avec une démarche ouverte de construction de connaissances sur les représentations des visiteurs potentiels, elle intéresse les concepteurs à ce titre même, en tant que démarche exogène à l'univers de la conception, alors même que l'évaluation formative requiert une intervention endogène à cet univers de la conception. Nous avons alors choisi de maintenir cette démarche exogène, développant les évaluations préalables et les analyses des expositions et des éléments, au détriment de la démarche d'évaluation formative, qui a été relativement peu développée par la cellule, excepté à l'échelle de micro-projets, à l'échelle de la conception d'éléments d'expositions et non d'expositions entières.

La deuxième étude préalable réalisée pour l'îlot « Informatique » (Le Marec, 1990) a été menée pratiquement à l'initiative de la cellule Evaluation après rencontre avec le commissaire scientifique Jean-Louis Weissberg, chercheur externe alors chargé de rédiger une proposition préliminaire pour le renouvellement de l'îlot existant. Elle n'a pas suscité de réactions explicites ou de demandes supplémentaires¹⁶⁶ de la part de l'équipe de conception de l'îlot, qui a par ailleurs été longtemps très distante, par principe, à l'égard de la démarche d'évaluation. Par contre, elle a été pour nous une étape décisive dans la compréhension des enjeux de l'évaluation préalable : face à un tel thème, c'est bien la réaction des visiteurs par rapport au fait d'être sollicités et interrogés sur un projet d'exposition, avant toute analyse des connaissances et de l'imaginaire de l'informatique, qui a été la clé de compréhension d'un discours collectif où on trouve tous les niveaux d'engagement par rapport à la « participation » à un tel projet, ne serait-ce que par un entretien de vingt minutes. Le fait que cette réaction au projet d'exposition soit bien une condition essentielle pour une interprétation pertinente de la portée des résultats obtenus est confirmé par le fait que, malgré notre insistance pour obtenir à tout prix des résultats sur des savoirs proprement dits en informatique, savoirs très peu revendiqués ou mobilisés dans les entretiens, nous n'avons rien obtenu de plus lors d'une seconde phase d'enquête axée délibérément sur la perception d'une série de notions techniques (puce, programme, langage, algorithme, hardware, software, etc.). Les résultats de la première enquête avaient en effet suscité une certaine déception de la part d'autres membres du service programmation, jugeant bien peu opérationnelle cette étude où on ne trouvait « *absolument rien sur des notions fondamentales comme hardware et software* ». Très préoccupées de nous rendre le plus utile possible, et devançant les réactions de l'équipe de conception de l'îlot « Informatique », nous avons aussitôt démarré une seconde phase d'enquête, très directive, en multipliant les contraintes d'énonciation pour les visiteurs, et en évitant systématiquement toute question se rapportant aux thèmes qui avaient été privilégiés lors des entretiens, en particulier la portée sociale de la maîtrise de l'informatique. Cette seconde phase a donné des réponses beaucoup moins riches évidemment (les visiteurs étaient moins intéressés par la discussion) mais surtout, affectés d'un réel déficit de cohérence, puisqu'on s'y éloignait des thèmes que les visiteurs avaient jugé être pertinents, pour les obliger à désormais répondre « en aveugle », à des questions dont la pertinence se situait hors du champ de la communication engagée à propos du projet d'une exposition sur l'informatique. Dans ces conditions, il fallait d'ailleurs considérer qu'il n'était plus question de communication enquêteur/enquêté, mais de mobilisation respectueuse du droit d'interroger qui est une prérogative sociale de l'enquêteur, et du devoir de répondre qui est une contrainte sociale implicite pesant sur des sujets collaborant de quelque manière à ce qui est « fait pour eux » sur le site même de l'institution où ils se sont déplacés, hors tout enjeu de communication commun à l'échelle inter-individuelle (se faire bien comprendre de l'autre). Cette étude a été le révélateur du décalage potentiel, non pas entre le savoir savant et le savoir naïf, décalage privé de toute pertinence *a priori* pour des visiteurs réagissant spontanément, mais bien plus en amont dans la dynamique sociale institution/public, du décalage entre les enjeux du traitement du thème de l'informatique du point de vue des visiteurs, et les enjeux de traitement du thème de l'informatique du point de vue de l'institution, qui considérait im-

166. Une demande d'évaluation de l'îlot réalisé a cependant été formulée par l'équipe de conception à la fin de l'été 94.

plicitement être propriétaire au nom de tous, par délégation, de ces enjeux-là. Dès lors, se révélèrent en abîme une cascade de décalages dans la communication public/institution, décalages que l'évaluation avait désormais pour tâche de mettre à plat et d'analyser avant de prétendre pouvoir améliorer les objectifs de communication de l'institution à l'égard du public. En effet, cette notion même d'« objectifs de communication » était incluse dans un autre décalage, et ne pouvait donc se poser en référence : le décalage entre ce que l'institution de culture scientifique et technique pense être la « place générale du public » à l'égard de tous les thèmes traités par elle, et relevant donc *a priori* de la culture scientifique et technique, et ce qu'est la place que s'autorise à occuper le public à l'égard de certains thèmes, qui, bien avant d'être caractérisés par le fait d'être traités dans un établissement de culture scientifique et technique dont ils sont les visiteurs-sujets, sont des thèmes par rapport auxquels ils ont déjà pris position. En effet, des thèmes tels que « Environnement », « Informatique », et plus tard « Santé », ont une portée sociale telle que les visiteurs sont déjà fortement impliqués à titre personnel, professionnel, politique, idéologique... dans la réalité déjà interprétée que recouvre de tels thèmes, bien avant que ceux-ci ne soient traités un jour par un centre de culture scientifique et technique. Par ailleurs, entretemps, ces thèmes ont déjà fait l'objet de multiples discours institutionnels, ils ont déjà été débattus dans les médias, et dans la sphère privée micro-sociale de chaque individu.

L'étude suivante, consacrée au thème de la Santé (Le Marec, Boucher et Hiard, 1991) pose une série de problèmes dans les conditions de sa réalisation, et dans l'usage de ses résultats. Réalisée dans la foulée des tests formatifs pour « Environnement », dans des délais très rapides, elle prenait place dans l'histoire du projet de conception au moment où une première équipe ayant déjà travaillé plusieurs mois sur le thème, changeait de chef de projet et de commissaire scientifique, ceux-ci reprenant le projet à zéro. Un tel contexte était difficilement maîtrisable : face à une demande à la fois pressante et très ouverte, ignorant très largement les raisons du changement d'équipe, et le travail qui avait pu être effectué par la première équipe (qui n'avait pas sollicité la cellule Evaluation), nous avons effectué une première série de 10 entretiens, avec un échantillon peu contrasté du point de vue du milieu socioculturel (informaticiens, professeurs, cadres, étudiants), et sur la base de quelques questions sur le projet même d'une exposition sur la santé à la Cité des Sciences et de l'Industrie. Il était en effet impossible de prétendre s'inscrire dans l'étude des représentations sociales de la santé : ce champ de recherche est un axe fort de la psychologie sociale¹⁶⁷, et les résultats publiés entrent dans la documentation indispensable à tout projet d'exposition sur le thème. Par contre, après une question introductive sur les définitions spontanées de la santé, dont l'analyse renvoyait à la littérature en psychologie sociale sur le sujet, l'entretien plaçait délibérément l'enquêté dans la peau du futur visiteur potentiel d'une exposition sur la santé. Les conditions d'énonciation étaient contraignantes, et limitaient d'autant la portée des entretiens, le statut de futur visiteur potentiel, apparu spontanément lors de l'enquête « Informatique » pouvant rapidement être interprété comme un statut de futur consommateur potentiel dont on sollicite abusivement l'avis sur un « produit » estimé attendu et pertinent *a priori*, dès lors qu'il était imposé dans les conditions de l'entretien. Dans les faits, les visiteurs interrogés ont réagi à ces conditions d'énonciation en acceptant de parler en tant que visiteurs, ce statut étant alors, à ce stade, défini, en négatif, par le fait qu'il doit être différent de celui de public des médias. Cette réaction, exprimée avec une fermeté inattendue, était doublement encouragée, par la nature du guide d'entretien qui laissait planer une possibilité de l'interpréter comme un moyen de recueillir des informations destinées à faire une exposition qui plaise au public, et par la nature du thème, très médiatique : comme le dira une personne interviewée : « *on est assez saoulés par les médias... Il ne faut pas médiatiser l'exposition sur tel ou tel problème. déjà une exposition sur la santé, ça fait assez médiatique... Il ne faut pas faire un genre de publicité qui présente des maladies comme un évènement médiatique* ».

167. Voir notamment Herzlich (1969), Jodelet (1984), Augé (1986), d'Houtaud et Field (1989).

La deuxième partie de l'enquête « Santé » a été réalisée quelques semaines après. Elle était destinée à recueillir, auprès d'un échantillon de 50 personnes, le niveau d'intérêt et le sentiment d'être informé pour un ensemble de thèmes :

- le cerveau,
- les gènes humains,
- les techniques de visualisation du corps,
- la procréation assistée,
- les greffes, les maladies,
- le système social de la santé,
- l'éthique,
- la médecine dans le monde.

Par ailleurs, les personnes interrogées étaient invitées à suggérer quel pouvait être le sujet général d'une exposition qui traitait tous ces aspects. C'est cette dernière question qui a suscité les réactions les plus intéressantes : c'est là encore en tant que visiteurs que les personnes interrogées ont réagi, le statut de visiteur apparaissant cette fois en positif, par une double activité d'interprétation : extraction de la « valeur », notamment pédagogique, de chaque thème, et apparition de plusieurs tactiques d'attribution d'un sujet général à partir des thèmes, tactiques s'apparentant à des tactiques de construction du sens telles qu'elles avaient été analysées par ailleurs dans des expositions achevées, comme « Vive l'eau » (Le Marec, 1991).

Deux principales tendances sont ainsi apparues :

- le choix d'un sujet très englobant et très global, qui contient tous les autres. Ce choix répond à une préoccupation quasi topologique, organisationnelle. Elle n'est pas la plus fréquente. Le titre proposé pourra être « l'homme », « la santé », « le corps humain ».

- une lecture détaillée, problématisée des relations entre les thèmes. Cette lecture sacrifie la globalité et laisse de côté certains des thèmes pour mieux mettre en valeur la portée de l'un d'entre eux. Les personnes proposeront « éthique et médecine dans le monde », « santé et nouvelles technologies », « la biologie et le social ». Cette tendance, la plus fréquente, semble renvoyer à la même sorte d'impatience que manifeste le visiteur dans l'exposition, qui cherche à lire et interpréter immédiatement ce qui lui est proposé et à optimiser d'emblée le sens possible d'un message.

C'est donc une anticipation d'une activité d'interprétation dans la visite de l'exposition qui commence à apparaître dans cette enquête.

L'étude pour le thème de l'agriculture (Le Marec et Chantefoin, 1992) plus tard, nous a mise dans la même situation que pour l'étude sur le thème de la santé : les représentations de l'agriculteur constituent l'objet direct ou dérivé de nombreuses recherches en sociologie. L'étude préalable a donc consisté en la constitution d'un dossier documentaire sur la question, et d'une enquête proprement dite, dont beaucoup de résultats convergeaient avec les résultats de la synthèse documentaire, et cela d'autant plus que les personnes interrogées ont dans beaucoup de cas spontanément orienté leur discours sur la figure de l'agriculteur. Ces conditions de départ nous ont rendue attentive au détail des logiques de discours individuels, qui se sont avérées très proches, dans certains cas, d'entretiens réalisés pour d'autres thèmes comme le littoral ou l'énergie, nous incitant à trouver ce qui

était communément en jeu dans ces entretiens proches, que ce soient des types de raisonnements suscités par la situation d'entretien et ses conditions, ou bien la présence de thématiques transversales auxquelles les thèmes de l'agriculture ou du littoral donnaient l'un et l'autre accès.

L'enquête sur le littoral (Le Marec et Kokoreff, 1992a) a ainsi permis de voir émerger un résultat fondamental : le thème du littoral n'a pas été reconnu comme le vrai thème des entretiens menés à partir du pré-programme. Il ne s'agissait lors de ces entretiens que d'un accès, soit au thème de la mer, soit au thème de l'environnement. L'évaluation dite sommative de l'exposition « Vues sur Mer » (Deshayes, 1994) a permis de constater que c'est le thème de la mer qui s'est imposé à de nombreux visiteurs, et qui a fondé la construction du sens et a suscité des attentes qui n'auraient eu aucun sens si le thème du littoral avait été effectivement perçu.

Les études préalables sur le thème de la ville, réalisées en trois étapes, en amont, au stade du pré-programme, puis au stade du programme (Le Marec et Kokoreff, 1992b; Le Marec, 1992; Le Marec, 1993a) nous ont confrontée à une modification du statut et du discours des visiteurs interrogés au fil des étapes : comme dans le cas de la santé, on est passé d'une prise de position sur un thème vis-à-vis duquel on a toujours des connaissances et des expériences, à une anticipation croissante de l'activité de visite proprement dite face à la liste des sous-thèmes des pré-programme et programme, avec corrélativement, une soumission apparente au point de vue de l'institution, mais une préservation d'une intense capacité critique et force de proposition transférée au niveau de certains sous-thèmes reconnus comme étant des champs de discussion dans lesquels on est soi-même impliqué, et devenus l'équivalent du thème de la ville proposé au tout début des entretiens.

L'étude préalable sur le thème de l'énergie (Deshayes, 1992) met aussi en évidence ce phénomène, et fait apparaître une fois de plus la puissance des préoccupations environnementales.

Dans l'étude menée sur le thème de l'espace (Deshayes et Le Marec, 1993), le caractère perçu comme absolument scientifique du thème permet d'avoir accès à un discours développé sur la science et à un positionnement du visiteur comme ignorant venu pour apprendre, face à une proposition très scientifique.

Enfin, l'étude menée sur le thème de l'automobile (Le Marec, 1994b) révèle au contraire la manière dont un thème perçu comme absolument communicationnel peut absorber toute intention spécifique de l'institution qui le traiterait, et met certains visiteurs en situation de prendre la responsabilité de prendre sur eux une orientation problématisée d'un thème authentique à partir de l'idée de l'automobile, quitte à se constituer à la fois contenus et cibles d'une exposition sur les automobilistes.

4. Les axes de l'interprétation

Les études voient émerger un statut du visiteur qui s'exprime dans les contraintes particulières à chaque enquête. Ce statut émerge sous deux dimensions : les attentes à l'égard de l'institution publique d'une part, l'anticipation de l'activité de visite d'autre part. Ces deux clés d'interprétation permettent de donner sens et cohérence à une diversité de formes très nuancées dépendant des conditions de l'entretien, des thèmes abordés, des individus interrogés.

Par ailleurs, les résultats plus « attendus » sur les représentations en tant que systèmes de savoirs sociaux, exprimées dans des entretiens sur des objets particuliers (l'environnement, l'informatique, la santé, la ville, le littoral, l'énergie, l'espace, etc.) sont évidemment recueillis dans ces enquêtes. Mais ils se structurent, au fil des études, non pas en une collection de représentations sur les thèmes de l'environnement, l'informatique, la santé, la ville, le littoral, l'énergie, l'espace, mais en un petit nombre de « questions » qui fédèrent un grand nombre d'informations, de centres d'intérêts, et de préoccupations que l'on retrouve au fil des enquêtes et qui s'expriment grâce aux thèmes proposés : les rapports de l'homme à la nature, de la science à la nature, du décalage entre l'avenir d'une génération et l'évolution de la société.

Il y a trois facteurs au moins qui nous paraissent déterminants dans l'autonomisation des systèmes de représentations dégagés par rapport à la liste des thèmes d'études.

En premier lieu les visiteurs négocient tout au long des entretiens pour replacer la discussion sur des thèmes qui leur importent plus que celui dont il est question, mais que celui-ci annonce ou dont il fait partie : la mer ou l'environnement à la place du littoral par exemple. Ce déplacement est également opéré sous la pression des conditions d'entretiens : ceux-ci sont réalisés dans le lieu muséal lui-même (et non pas au domicile ou dans un endroit calme). Le lieu est public, la personne interrogée reste durant l'entretien un visiteur parmi les centaines qui sont tout autour. On peut déplorer ces conditions comme rendant impossible l'émergence d'un discours personnel référant à une réalité privée et d'autant plus « authentique ». Mais ce faisant, on considère implicitement que le seul discours exploitable par le sociologue est celui par lequel l'individu, désarmé et enfin sincère, finit à la longue, dans l'entretien de type biographique ou apparenté (« racontez-moi ») par dire ce qu'il cache dans sa singularité propre, au-delà des masques et des rôles qu'il prend dans les interactions sociales « ordinaires »¹⁶⁸.

C'est justement par le biais de ce discours singulier et individuel que le chercheur accomplit l'exploit de reconstruire les déterminants sociaux du discours. C'est bien souvent se priver des compétences sociales des personnes, qui n'ont pas à nous livrer que de « l'authenticité » personnelle, toujours révélatrice, à leur insu, de déterminants sociaux qu'ils ne soupçonnent guère.

Les conditions de communication qui sont celles de l'entretien, dans lequel visiteur parle un moment avant de retourner à sa visite, permettent également, de faire jouer de manière intensive des compétences communicationnelles mobilisées sur le champ dans les conduites sociales que constituent les réactions aux entretiens. C'est là un phénomène que nous étions loin de soupçonner au début des études, mais qui s'est imposé comme étant une mine de savoirs potentiels, à partir non plus

168. L'empirisme est d'ailleurs fréquemment dénoncé comme étant la démarche naïve qui prend les choses pour ce qu'elles sont, au niveau où elle sont dites, à quoi s'oppose la démarche véritablement scientifique qui met en évidence ce qui est caché. Il y a fréquemment, au fondement de cette critique, l'idée (de sens commun) selon laquelle se qui se dit ordinairement révèle moins de choses cachées que ce qui est dit dans les conditions les plus ritualisées de la confrontation chercheur/enquêté, auxquelles participent notamment la modestie et l'humanité toujours heureusement surprenante du chercheur approché de tout près et reçu chez soi ou dans un café « en toute simplicité ».

seulement d'une conscience réflexive du chercheur sur sa propre pratique, mais d'une capacité à « vivre » des dimensions nouvelles de l'interaction avec la personne interrogée, dans une hyperconscience mutuelle de la situation de communication.

La théorie de la pertinence de Sperber et Wilson, mais aussi la connaissance des pratiques de visite dans le lieu public et dans le temps limité de la présence dans ce lieu, sont à ce stade les principaux outils de cette exploration sur-le-champ de dimensions intéressantes de la communication en situation d'enquête en milieu muséal.

La rapidité de l'interaction enquêteur/enquêté dans l'espace public, oblige la personne à orienter immédiatement son discours vers ce qu'il suppose être le plus pertinent au regard de ce qu'il imagine pouvoir être un enjeu commun des enquêtes, pour l'institution et pour lui-même. C'est donc directement ce niveau qui apparaît dans le discours.

C'est pourquoi les études préalables de représentations sur les thèmes de l'environnement, de l'énergie, du littoral, etc., ne sont certainement pas une bonne méthode scientifique pour connaître aux fins de la recherche de la vérité (et non pas d'évaluation) les représentations de l'environnement, de l'énergie, du littoral, etc. Mais elles permettent d'avoir accès à ce que ces thèmes représentent d'immédiatement et de publiquement pertinent du point de vue des personnes interrogées, et compte-tenu de la situation de communication. Simultanément, elles permettent d'avoir accès à ce que les personnes interrogées estiment être la signification et la portée des entretiens auxquels elles participent. Nous verrons que cela n'implique nullement que le chercheur puisse se dispenser de la « bonne analyse » au sens de l'objectivité scientifique :

« celle qui ordonne sans résidu l'ensemble des faits significatifs selon un modèle construit et impose ainsi un nouvel ordre rationnel, plus simple et plus cohérent, pour expliquer les conduites réelles des agents sociaux » (Castel, 1968)¹⁶⁹.

En second lieu, l'ensemble des thèmes proposés par la Cité des Sciences et de l'Industrie n'est évidemment pas une série aléatoire, même si ces thèmes ne sont jamais ressentis, de l'intérieur de la Cité des Sciences, comme obéissant à un discours d'ensemble planifié et programmé, ou comme à un système cohérent et explicite de « savoirs à savoir », qu'un établissement de culture scientifique et technique se propose de représenter. Même si la Cité des Sciences et de l'Industrie a revendiqué son parti-pris thématique, par rapport à l'organisation disciplinaire des expositions, collant à l'organisation disciplinaire du savoir académique au Palais de la Découverte, elle n'a jamais prétendu pouvoir proposer à l'instar du système des disciplines académiques, un univers, une structuration de la connaissance contemporaine organisée en un réseau de thèmes. Bien souvent, si un effort de justification de l'ensemble des thèmes est fait, c'est dans des documents de communication élaborés *a posteriori* et destinés à présenter synthétiquement Explora, l'ensemble des expositions permanentes. Cependant, ces thèmes n'en constituent pas moins (on le perçoit intuitivement dans leur énumération même), un faisceau de sujets « illustrant » les rapports de la science et de la société. C'est peut-être le caractère illustratif de ces thèmes, qui est ainsi mis à nu par le fil des enquêtes, ou plutôt, le dévoilement de la nature de l'ensemble des thèmes, qui est en premier lieu un ensemble de termes, donc de figures : l'informatique, la santé, l'environnement. Ceux-ci réveillent immédiatement un paysage représentant spontanément « les grandes questions de notre temps » telles qu'elles sont collectivement véhiculées dans ces termes mêmes. Paradoxalement, ces termes en forme de thèmes s'avèrent être moins des champs de savoirs sociaux-scientifiques structurés et structurant que des figures destinées à représenter le fait qu'il s'agira « des grandes questions de notre temps », lesquelles restent non nommées, implicites, et sont en fait explicitées dans les enquêtes préalables par l'effort des visiteurs pour fonder en pertinence ces termes.

169. Voir Robert Castel, dans son introduction à Goffmann (1968) pour la traduction française, p. 13.

En troisième lieu, l'analyse elle-même tend à organiser en système et en discours collectif les choses dites, disséminées dans les entretiens, et qui acquièrent force et cohérence ensemble, même si chacune de ces choses dites émane d'individus différents n'ayant aucun lien entre eux. C'est le mécanisme même de l'interprétation qui crée de la pensée sociale collective là où il n'y avait que des paroles d'individus. Il se trouve que pour réaliser cela, le chercheur doit trouver dans les choses dites le niveau auquel elles acquièrent soudain, collectivement, une cohérence et une portée dont la valeur est indiscutable. Ce niveau est précisément celui des systèmes de représentations des rapports de l'homme à la nature ou du décalage entre l'avenir de l'individu et l'évolution de la société.

La démarche qualitative ainsi détaillée ne recherche pas, rappelons-le, la représentativité des phénomènes qu'elle analyse. Dans la mesure où elle se base sur des entretiens, ceux-ci doivent être considérés avant tout comme des choses dites, et non pas comme des indices fragmentaires d'attitudes qu'il faut rapporter à la réalité, (l'espace-substrat de Thom à propos de la réalité des sciences physiques¹⁷⁰), confondue avec la vérité sociologique et psychologique, vérité au sens scientifique.

Les travaux tels que les études à partir des récits des survivants des camps d'extermination, montrent clairement comment, dans ces situations limites, les choses dites constituent avant tout un ensemble, un micro-monde irrémédiablement contingent dont il faut respecter les limites pour en dégager la cohérence et la richesse maximale (Pollak, 1990). Ces choses dites ne sauraient refléter la réalité de ce qui a été vécu dans les camps, d'autant moins que le biais inhérent à toute recherche qualitative basée sur un échantillon d'individus désireux et capables de parler, est ici dramatiquement lié à l'objet même de l'étude. Même si les auteurs procèdent à des recoupements et à des vérifications nombreuses sur leur corpus, la sélection des récits trace la limite du monde de ces choses dites en tant qu'univers de réalités discursives comportant tout à la fois l'expérience individuelle des camps, les conditions de production du discours, et la biographie personnelle avant et après l'expérience des camps¹⁷¹.

Contraint absolument de renoncer à toute théorisation « classique », le chercheur est alors autorisé de fait à pratiquer une analyse interprétative dans cet univers de réalités discursives, dans le but de « reconstruire le système de repérage du sens » (Pollak, 1990, p. 181) des documents recueillis. Ce qui est éprouvé dans cette situation-limite de recherche, c'est précisément le choix entre sens et savoir : il apparaît alors clairement à quel point certains chercheurs en sciences sociales, quelles que soient les contraintes imposées par l'objet qu'ils étudient, continuent de choisir ceux-ci en fonction de leur portée politique pour le collectif social, plus qu'en fonction des conditions de possibilités de construction d'objets scientifiques et d'élaboration de théories générales. C'est notamment pour assumer ce phénomène social des choix scientifiques que l'empirisme d'orientation critico-analytique a développé des outils d'interprétation.

Le champ des représentations sociales est évidemment concerné au premier chef par le développement de cette orientation interprétative, en particulier lorsque les thèmes sont déjà largement

170. « Les phénomènes qui sont l'objet d'une discipline scientifique donnée apparaissent comme des accidents de formes définies dans un espace donné que l'on pourrait appeler l'espace substrat de la morphologie étudiée. Dans les cas les plus généraux (physique, biologie, etc.) l'espace substrat est tout simplement l'espace-temps habituel » (Thom, 1983, p 5).

171. « L'expérience concentrationnaire résiste à toute tentative visant à obtenir une représentativité statistique, ce qui laisse planer le doute sur une interprétation générale. Qu'il s'agisse du choix des témoins à comparaître dans les procès ou devant les commissions historiques, du corpus constitué par des écrits autobiographiques ou des récits de vie recueillis quarante ans plus tard par entretiens, le « biais » principal de tout échantillon, à savoir la survie physique du témoin, radicalise à l'extrême ce problème propre à toute enquête qu'est la déperdition d'informations et surtout, de représentativité de l'échantillon par une « sélection » spontanée de la population étudiée, due aux caractéristiques de l'objet (ici, des individus placés en situation d'extermination) et non aux outils méthodologiques de l'enquête. » Pollak (1990, p. 181).

présents dans le débat social, comme c'est le cas pour « Santé », « Environnement », « Informatique », etc.

Dans la partie suivante, nous détaillerons les représentations qui structurent le discours des visiteurs au-delà même des thèmes abordés : ces représentations transcendent les thèmes, qui ne constituent souvent que des accès à quelques problématiques fondamentales. Des analyses effectuées pour ces rapports, qui constituent les documents de base, seront reprises ici sans forcément être signalées à chaque fois comme des citations. La bibliographie mentionne les auteurs et collaborateurs de ces études.

Evaluations préalables :

Date	Exposition	Enquêtes/Echantillon	stade de conception
03/90	Environnement (réalisée, permanente)	1 : 24 individus	reprise du programme initial, réécriture d'un pré-programme
07/90	Informatique (réalisée, permanente)	1 : 21 individus	premières étapes
01/02/92	Santé (réalisée, permanente)	1 : 10 individus 2 : 50 individus	reprise du programme initial définition des thèmes
02 92 à 10/92	Villes (permanente, non réalisée)	1 : 20 individus et 2 groupes 2 : 40 individus 3 : 15 individus	premières étapes pré-programme programme
04/93	Villes nouvelles (temporaire, non réalisée)	1 : 32 individus	pré-programme
04/92	Littoral (temporaire « Vues sur Mer », réalisée)	1 : 2 groupes et 10 individus	pré-programme
07/92	Energies (permanente, réalisée)	1 : 30 individus	premières étapes
07/92	Agriculture (permanente, en conception)s	1 : 30 individus	premières étapes
09/93	Espace (permanente, en conception)	1 : 20 individus	premières étapes
08/94	Automobile (permanente, en conception)	1 : 20 individus	pré-programme

Ne sont comptées ici que les études préalables. Le projet « Environnement » a donné lieu à toute une série d'évaluations formatives, qui ne sont pas comptées dans cette liste. L'exposition « Vues sur Mer » (thème du littoral) a été évaluée après sa réalisation, ainsi que certains éléments de « l'Homme et la santé ». Par ailleurs, avant toute étude, il existait une enquête sur l'ensemble des îlots et des éléments d'Explora réalisée avec le département Animation en 1988, dont les résultats ont pu inspirer les équipes-projet lors de la reprise de certains îlots tels que « Informatique », « Espace », « Energies », sans que l'on puisse là encore affirmer jusqu'à quel point et de quelle manière cette étude, qui a beaucoup circulé dans les équipes de conception, a été utilisée.

CHAPITRE 6 : ANALYSE DES REPRESENTATIONS : REDEFINITION DES OBJETS PAR LES VISITEURS

Il n'y a pas équivalence entre la valeur de tous les thèmes proposés aux visiteurs interrogés même s'il y a eu une certaine homogénéisation de la densité des résultats recueillis pour chaque thème grâce à un nombre à peu près équivalents d'entretiens de durée comparable, et grâce à une présentation dans des rapports de format également comparable. Certains (« Environnement », « Energies », « Villes », « Espace ») suscitent des intérêts et des préoccupations sensiblement plus aigus que d'autres (« Agriculture », « Automobiles »). Ils peuvent également susciter d'emblée un intérêt ou un rejet en tant que thèmes d'exposition, indépendamment de tout ce que les personnes interrogées peuvent penser par ailleurs sur le sujet (« Automobiles ») ou bien ils peuvent rester, essentiellement, des « sujets de discussion » durant l'entretien (« Villes »).

Surtout, il peut y avoir un décalage entre ce qui constitue l'objet et le cadre des entretiens du point de vue de l'institution, et ce qui est perçu comme étant l'objet et le cadre des entretiens du point de vue des visiteurs interrogés.

1. De la structuration thématique institutionnelle aux systèmes de représentations

C'est la nécessité pour l'évaluation de produire des résultats à propos de tel ou tel thème, décidé *a priori* par l'institution culturelle, qui a amené à produire des études sur ces thèmes-là.

Mais on constate à l'intérieur de chaque étude, que lorsque des structururations thématiques élaborées dans le cadre de pré-programmes ou de programmes d'exposition sont proposées au visiteurs comme trames de l'entretien sur le thème, ces structururations thématiques proposées s'avèrent parfois inopérantes, du point de vue des personnes interrogées, pour structurer leurs propres idées sur la question. C'est le cas, de manière flagrante, des catégories thématiques qui constituent les pré-programmes pour les projets d'exposition sur le littoral et l'énergie¹⁷². Dans ce cas, la cellule Evaluation développe en tant que résultat, dans chaque rapport d'étude communiqué aux équipes de conception, cette inadéquation entre la structuration thématique proposée et les systèmes de représentations des visiteurs¹⁷³.

Le même phénomène existe à l'échelle de l'ensemble des thèmes de la programmation, qui constituent aussi l'ensemble des thèmes des études préalables de représentations. Ces dernières ne fournissent pas non plus de résultats qui feraient apparaître un réseau de représentations correspondant de manière simple aux différents thèmes. En particulier, il serait impossible (ou très artificiel) d'organiser les résultats sous la forme d'une encyclopédie faisant correspondre à chaque thème des résultats sur les représentations qu'il suscite.

L'évaluation fournit cependant pour chaque étude portant sur chaque thème d'exposition, un rapport distinct destiné à l'équipe en charge du projet d'exposition sur ce thème.

L'évaluation organise en effet le sens de son activité et de sa production en fonction des besoins de la conception : elle choisit donc de produire, à cette échelle, des rapports par thème (par demande), en interrompant à ce niveau la récurrence vers la recherche d'un référent dans la structuration de ses résultats. Mais dans un cadre de recherche, qui plus est axée sur la question des représentations sociales, force est de souligner que les thèmes ne sont que les accès aux systèmes de représentations qui les traversent, surtout lorsque les visiteurs, dans le cadre de l'étude menée, ne sont pas engagés dans la réalité vécue de ces thèmes, mais « seulement » dans la réalité vécue d'un projet d'exposition sur ces thèmes.

Un des points essentiels du décalage entre l'ensemble des thèmes proposés par l'institution, et l'ensemble des choses dites par les visiteurs, réside dans le décalage entre ce qui constitue l'objet

172. Rappelons ces structururations thématiques élaborées sur la base des pré-programmes, et qui ont servi de base à la construction des protocoles d'entretien. Pour le thème de l'énergie : Principes scientifiques, notions physico-chimiques ; Sources d'énergie, matières premières ; Energie et société ; Techniques et machines ; Usages et utilisations ; Histoire et énergie. Après une question initiale sur tout ce qu'évoquait pour les personnes interrogées le mot « Energie », elles étaient invitées à classer ce qu'elles avaient répondu dans cet ensemble des rubriques, afin de confronter leur propre logique avec la logique thématique de cet ensemble de rubriques. Pour le thème « Littoral », après une série de questions sur la mer et le littoral (définitions spontanées, domaines concernés, questions suscitées, etc.), les personnes interrogées étaient invitées à réagir aux thèmes suivants : la pêche, l'aquaculture, les produits transformés, la gestion et la protection du littoral. Dans les deux cas, les sous-thèmes proposés ne sont pas structurant. Loin d'apparaître comme les différentes facettes d'un tout cohérent, ils suscitent des perceptions très inégales, certains apparaissant fondamentaux, d'autres anecdotiques. Dans le cas d'« Energie », les personnes interrogées ont beaucoup de mal à considérer les rubriques comme des ensembles distincts, et privilégient spontanément l'idée d'un discours sur l'énergie.

173. Voir Le Marec et Kokoreff (1992a), Deshayes et Le Marec (1992).

et le cadre des entretiens du point de vue de l'institution, et ce qui est perçu comme constituant l'objet et le cadre des entretiens du point de vue des visiteurs interrogés. C'est cette hypothèse sur ce qui constitue l'objet et le cadre qui fonde la présomption de pertinence sur laquelle se construit l'entretien, et le rapport à l'institution.

C'est pourquoi le thème d'entretien du point de vue de l'enquêteur peut s'avérer ne pas être l'objet de la communication pertinent du point de vue du visiteur interrogé.

Dès lors, c'est à l'intérieur des représentations mobilisées dans le discours des visiteurs qu'il faut rechercher l'objet même de ces représentations, cet objet n'étant pas forcément le thème fixé *a priori* par l'enquêteur, mais étant défini par la personne interrogée sur la base d'une présomption de pertinence sur l'enjeu des entretiens. L'objet des représentations apparaît contextualisé du point de vue des visiteurs eux-mêmes, sous la contrainte de la situation et du thème de l'enquête bien sûr, mais dans le cadre de ce qui fonde en pertinence cette situation d'enquête du point de vue des personnes interrogées.

On peut alors considérer qu'un des paradoxes méthodologiques de l'étude des représentations sociales s'est trouvé résolu grâce à la situation particulière de recherche qui était la notre.

En effet, on peut considérer comme une gageure le projet d'étudier des représentations sociales, qui ont par définition un objet, en pré-déterminant artificiellement cet objet du point de vue du chercheur dès l'instant que l'on procède par entretiens, hors de situations vécues où les objets des représentations constituent des réalités vécues qui imposent d'emblée la mobilisation des représentations recherchées. Cependant, les entretiens sont le seul moyen d'accéder au « texte » des représentations sociales tel que formulé par les personnes elles-mêmes, c'est à dire à une formalisation des représentations sociales qui donne prise à une analyse de type herméneutique de ces représentations, considérées comme des systèmes de sens plus que comme des formes du savoir.

Dans notre cas, l'examen en profondeur de la relation de communication elle-même, en partant de la conception de Sperber et Wilson, permet de restituer l'entretien comme la situation vécue, dans laquelle les contraintes imposées par l'enquêteur amènent les personnes interrogées à faire des hypothèses qui servent ensuite au chercheur lui-même à cadrer l'analyse.

Ainsi, si du point de vue de la conception, l'environnement a été un des thèmes d'exposition parmi tous les autres et par voie de conséquence, un des thèmes d'études préalables parmi tous les autres, au même titre que l'informatique, la santé, etc., du point de vue des visiteurs l'environnement est LE thème fédérateur d'un ensemble de préoccupations et de savoirs qu'impliquent différents thèmes (environnement, énergies, littoral, ville), et c'est ce thème-là qui fonde en pertinence tous ces autres thèmes.

D'une certaine manière, ce simple résultat nous révèle à quel point le cadre du projet, qui est une institution de diffusion de la culture scientifique et technique, se trouve débordé par les thèmes qu'ils propose, et qui véhiculent des enjeux plus puissants que les enjeux de la diffusion de la culture scientifique et technique.

La « soif d'apprendre » que l'on compte implicitement réveiller par la seule proposition d'une exposition à caractère scientifique - c'est-à-dire quel qu'en soit le thème pourvu qu'il soit scientifique du fait même d'être traité par une institution culturelle à caractère scientifique - se trouve être sévèrement concurrencée par les préoccupations que suscitent les thèmes proposés.

La réaction des visiteurs est celle de sujets sociaux qui fondent la pertinence d'un thème proposé non pas sur son appartenance à la famille des sujets traités par une institution culturelle à caractère scientifique, mais sur sa valeur par rapport à des préoccupations sociales collectives

puissantes, qui sont supposées mobiliser les membres de la société, dont font partie les scientifiques, et les institutions.

Ce phénomène se trouve confirmé et éclairé par deux autres réactions qui en montrent les limites, mais aussi la portée :

- d'une part par le fait que certains thèmes, apparaissant comme typiquement scientifiques (« Espace »), continuent de susciter chez les visiteurs cette « soif d'apprendre » qui est donc toujours de règle face à une initiative pédagogique scientifique, les visiteurs épousant alors *a priori* leur statut de « sujets apprenant » au point de refuser totalement de discuter sur les aspects sociaux-économiques dans le cadre de l'étude préalable,

- d'autre part par le fait qu'une fois que la proposition est ressentie comme réalisée et non plus comme projetée (ce qui se produit dès l'instant où on montre au visiteur une formalisation du projet : scénario, liste de thème, etc.), même s'il s'agissait au départ d'un thème suscitant des préoccupations citoyennes, si la proposition formalisée traite prioritairement d'aspects scientifiques et requiert implicitement une attitude d'apprenant mû par la soif d'apprendre, les visiteurs se soumettent entièrement à cette sollicitation, sans que subsiste apparemment nulle trace d'une autre lecture possible du thème.

C'est dans ces situations que l'on peut avoir accès au discours des visiteurs sur un des objets qu'ils définissent alors d'eux-mêmes comme pertinents dans les conditions particulières où il est en question : la science « en soi », comme champ de connaissance et comme champ d'activité.

Ces limitations montrent bien à quel point les réactions du public peuvent obéir à des déterminations très nuancées, avec des passages-clé dans l'interprétation du sens du contexte. Les rôles (sujet social, sujet apprenant) sont échangés d'une situation à l'autre, selon que les thèmes constituent encore potentiellement des champs de réalité, ou bien qu'ils sont déjà devenus des « sujets » traités par l'institution.

C'est dans cette mesure que dans le contexte particulier des études préalables, on peut observer la nécessaire re-négociation par les visiteurs des enjeux des thèmes discutés lors des entretiens, voire la re-détermination de ces thèmes. Nous l'avons constaté à de nombreuses reprises, le fait de se trouver interrogé dans la Cité des Sciences et de l'Industrie à propos d'un projet d'exposition de la Cité des Sciences et de l'Industrie ne pré-détermine pas *a priori* ce que l'on peut attendre de cette institution et ne crée pas, au moins, dans la situation préalable, de positionnement *a priori* culturellement « soumis » aux propositions émises. Le fait de se trouver interrogé à la Cité des Sciences et de l'Industrie à propos d'un projet d'exposition ne pré-détermine pas le cadre limité par des enjeux de diffusion de la culture scientifique et technique. Mais cela ne signifie pas que les visiteurs interrogés ne tiennent pas compte du contexte dans lequel ils sont interrogés. Tout au contraire, c'est en tant que membres du public, qu'ils déplacent l'objet et le cadre du discours à partir du thème proposé pour un projet d'exposition, pour coller à l'hypothèse qu'ils se font sur la nature possible, optimale, du sens du projet d'exposition. On accède alors ce que signifie pour les visiteurs le fait de traiter des thèmes environnementaux s'agissant une institution telle que la Cité des Sciences et de l'Industrie, et ce que sont de leur point de vue les enjeux du traitement de tels thèmes.

Par ailleurs, dans cette perspective, la soumission relative des visiteurs, effective uniquement à partir du moment où ils réagissent à une proposition formalisée, où à une exposition, acquiert une toute autre portée que s'il s'agissait d'une soumission de principe à tout ce qui émane de l'institution. Cette soumission ne peut être analysée efficacement comme étant une attitude obéis-

sant une fois pour toutes à des déterminants socioculturels, qui détermineraient le degré de légitimité des personnes interrogées¹⁷⁴ face aux représentants de la culture cultivée. Elle apparaît beaucoup plus comme pouvant être un modèle d'usage mis en oeuvre dans certains cas où le visiteur doit se positionner dans un rôle modeste, un rôle d'ignorant, pour user au mieux d'un dispositif dont il fait l'hypothèse qu'il a été conçu au bénéfice des ignorants, et se conformer ainsi aux intentions des concepteurs¹⁷⁵.

De la même manière que les thèmes de la programmation ne sont pas forcément les objets des représentations sociales mobilisées dans les entretiens consacrés à ces thèmes, la distinction entre représentations et usages n'est pas déterminée du point de vue de l'évaluation, par le moment de l'étude entre ce qui est recueilli avant la visite et pendant ou après la visite, dans la mesure où les personnes interrogées sont sollicitées en cours d'activité de visite sur le site de la Cité des Sciences. L'analyse conduite permet de ne pas prédéterminer ce qui est *usages* et ce qui est *représentations*, distinction qui relève souvent d'une commodité purement fonctionnelle. Elle permet par contre de tirer parti d'une caractérisation fondamentale du concept des représentations sociales : leur position entre mythes et usages.

C'est pour toutes ces raisons que l'étude des représentations sociales comme processus activé par la situation de communication qu'est l'entretien, apparaît comme pouvant être d'une portée fondamentale pour des institutions culturelles du type de la Cité des Sciences et de l'Industrie : non pas pour en savoir plus sur les conceptions naïves qui pourraient interférer avec les contenus scientifiques proposés, mais pour mesurer les enjeux potentiels de l'exposition du point de vue des visiteurs, dans le cadre de leurs représentations sociales, à partir desquelles ces enjeux sont appréciés.

Nous allons développer l'analyse des systèmes de représentations mobilisés dans le cadre des entretiens sur les thèmes proposés. Ces systèmes sont les suivants :

- la caractérisation du champ scientifique et de l'activité scientifique
- l'environnement et les relations homme/nature à travers les pôles suivants : d'une part le sentiment romantique de la nature, avec la tension entre l'affrontement homme/nature et l'aspiration à la fusion homme/nature, et d'autre part la pensée sur l'environnement comme pensée sur les problèmes
- la maîtrise de l'homme sur son propre destin, à travers les pôles suivants : affranchissement des contraintes naturelles/asservissement aux contraintes économiques et politiques
- l'attribution de la signification du traitement des thèmes par l'institution Cité des Sciences et de l'Industrie.

174. Une telle analyse serait une transposition des conclusions de Bourdieu sur le public des musées (Bourdieu et Darbel, 1966), sous forme d'hypothèses appliquées à l'étude des relations publics/institution culturelle au cas par cas. Cette transposition constitue en fait la base d'une conception implicite (d'une représentation) des relations publics/institution culturelle chez de très nombreux professionnels de la culture.

175. Dans certains cas, lors de la visite d'exposition ou bien face à des éléments d'exposition, certains visiteurs changent parfois leur comportement en cours d'utilisation, pour bénéficier au maximum des intentions de conception qu'ils découvrent : face à un élément interactif, on peut alors se mettre dans la peau de l'ignorant en commettant exprès des erreurs, si ces erreurs donnent accès à des contenus intéressants auxquels on n'a plus accès si l'on répond correctement. Nous y reviendrons plus largement. Voir Le Marec (1995a).

2. La caractérisation du champ scientifique

Nous abordons les représentations de la science en premier, bien qu'elles soient beaucoup moins présentes, et beaucoup moins structurantes que les représentations de l'environnement. En effet, les thèmes proposés aux visiteurs ne sont pas d'emblée associés par eux à l'idée qu'il s'agit de science, même s'ils se trouvent dans un centre de culture scientifique et technique.

Mais dans la mesure où la Cité des Sciences est une institution de diffusion de la culture scientifique et technique, il est d'autant plus important pour la compréhension et l'appréciation des résultats obtenus dans l'ensemble des évaluations préalables, de traiter d'entrée des contextes dans lesquels il s'avère pertinent de parler de la science du point de vue des visiteurs, et d'examiner de quelle manière on parle de la science dans les entretiens.

2.1. Dans quel cadre est-il pertinent de parler de science ?

Nous avons eu la chance dans l'ensemble des études préalables, de dégager au moins un thème pour lequel la science était perçue de façon radicalement différente à tous les autres : l'espace. Si nous n'avions pas eu cette occasion, nous serions certainement restée sur l'idée, confirmée au fil des études successives (« Environnement », « Energies », « Littoral », « Agriculture ») que la science était globalement perçue comme un secteur d'activité dont le sens et le développement s'inscrivaient dans le champ des préoccupations environnementales directement exprimées dans les entretiens portant sur tous ces thèmes ; un secteur d'activité sans autonomie particulière, à reverser dans le champ du social, et évalué comme tel, et un ensemble de connaissances acquises par des méthodes très spécialisées de manière désintéressée, mais dont l'utilisation revient aux acteurs économiques.

Fort heureusement, les entretiens sur le thème de l'espace nous ont surprise et nous ont amenée à réviser la conception que les visiteurs pouvaient se faire *a priori* de la science, qui pouvait désormais être perçue tantôt comme le champ de la connaissance, totalement autonome par rapport à des dimensions économiques sans pertinence dans ce cadre (« Espace »), tantôt à l'inverse comme une activité sociale soumise aux mêmes pressions que l'ensemble des activités humaines confrontées aux logiques de développement économique, et sans spécificité particulière par rapport à la réflexion sur ces problèmes. Cela nous a permis du même coup de réévaluer l'importance de l'appréciation du cadre dans lequel les personnes interrogées s'exprimaient.

Le cadre institutionnel qui est celui de la diffusion de la culture scientifique et technique, est certainement un cadre de référence pour le personnel, les concepteurs, les évaluateurs. Mais il apparaît qu'il s'agit d'un cadre de référence idéologique, au titre des objectifs et fonctions que les membres de l'institution entendent assumer dans la société globale, et non pas d'un cadre de référence déterminé une fois pour toutes, historiquement et culturellement, qui serait donc antérieur à l'institution elle-même et qui s'appuierait sur un consensus absolu de l'ensemble des membres de la société partageant cette histoire et cette culture : une institution de culture scientifique et technique serait une institution de culture scientifique et technique de la même manière qu'un chat est un chat.

Ce cadre est en effet lui-même une découpe dans l'ensemble des cadres potentiels dans lesquels peut être interprétée l'initiative institutionnelle de proposer des expositions au public. Les entretiens sur une variété de thèmes proposés par l'institution de diffusion de la culture scientifique et

techniques permettent de mettre en question la « naïveté savante »¹⁷⁶ de l'évaluateur qui consisterait à prendre le niveau d'approche et limité que constitue le discours savant ou professionnel (ce sont pratiquement les mêmes) sur la mission institutionnelle de diffusion de la culture scientifique et technique, pour analyser les interprétations spontanées que font les visiteurs du contenu des thèmes proposés par l'institution. L'évaluateur se trouve en effet, dans l'institution de culture scientifique et technique, dans une situation qui n'est pas sans rappeler celle décrite par Goffman (1968) à propos du personnel des asiles psychiatriques, détenteurs du discours universitaire savant sur le sens de leur propre pratique et sur les représentations des publics, tout en ayant partie liée avec les intérêts de l'institution.

Tant que l'évaluateur se trouve face à un discours sur la science qui se répète au fil des études, le cadre dans lequel est tenu ce discours sur la science n'apparaît pas, et sa prise en compte ne revêt aucun caractère de nécessité pour l'analyse efficace des représentations de la science chez les visiteurs interrogés. Par contre, entre le discours sur la science tenu dans des entretiens sur les thèmes de l'environnement, l'énergie, le littoral, l'agriculture, et le discours sur la science tenu dans les entretiens sur le thème de l'espace, le décalage est tel qu'il devient nécessaire de comprendre la nature de ce décalage, qui pour une fois est réellement imprévu. C'est alors que l'on peut comprendre à quel point les thèmes choisis par la Cité des Sciences et de l'Industrie (« Environnement », « Littoral », « Energies », « Agriculture », « Espace ») sont des objets qui déterminent le sens de l'institution au lieu d'être déterminés par elle.

L'inversion va beaucoup plus loin : le thème de l'environnement, s'avère ne plus être un objet, mais un cadre, et l'initiative institutionnelle d'un centre de culture scientifique et technique devient un objet discuté dans le cadre. L'environnement est ainsi un cadre dans le cas des enquêtes sur les thèmes de l'environnement, du littoral, de l'énergie, de l'agriculture.

Par contre, dans le cas du thème de l'espace, les personnes interrogées identifient parfaitement bien le choix de ce thème par l'institution, ils comprennent le cadrage qui est celui de l'institution de diffusion de la culture scientifique et technique, et auquel ils adhèrent sans la moindre hésitation. Dès lors, tout redevient simple, l'espace est discuté en tant que thème scientifique, et les problématiques environnementales liées aux dimensions économiques et sociales, si obsédantes dans les entretiens sur la quasi totalité des autres thèmes, disparaissent miraculeusement : le cadre est tout simplement réduit, ces problématiques n'y ont plus de sens. Après coup, l'évaluateur éprouve soudain le caractère extraordinairement limité mais aussi extraordinairement « acquis » et confortable de ce qui est identifié par les visiteurs comme étant le cadre de la diffusion de la culture scientifique et technique, par rapport au cadre autrement difficile de l'ensemble de la mobilisation sociale sur les problèmes de l'environnement, l'initiative institutionnelle apparaissant alors à discuter dans ce cadre, n'ayant de sens que par rapport à ce cadre, et étant « prise » dans le champ des tensions extrêmes qui habitent ce cadre.

On comprend dès lors ce que les réactions des visiteurs ont eu de réellement imprévu : le cadre institutionnel, qui se confond avec le cadre théorique de l'analyse des représentations et des conduites des visiteurs est paradoxalement beaucoup plus étroit et commandé par l'idéologie qui sous-tend à la fois la mission institutionnelle de vulgarisation et nombre de recherches sur les représentations, que ne l'est le cadre des projets tel qu'il est perçu du point de vue des visiteurs interrogés.

Or, on attribue implicitement au sens commun une propension à toujours réduire ses niveaux d'approche de la réalité, s'enfermant ainsi dans les limites et faiblesses de prémisses inadéquates aux

176. Selon l'expression de Robert Castel dans sa présentation de la traduction française d'*Asiles* de Goffman, à propos de l'analyse que Goffman fait du point de vue des psychiatres sur l'hôpital psychiatrique. Voir Goffman (1968, p. 21).

situations analysées. On est exactement dans le cas inverse ici : le fait, pour l'institution de diffusion de la culture scientifique et technique, de choisir des thèmes de type science et société comme « Environnement » ou « Energies », la place dans une situation où ce sont ses propres cadres qui s'avèrent trop limités pour apprécier la portée et le sens potentiels de ses propres actes, et cette limitation de ses propres cadres lui est révélée par l'apparition des cadres par rapport auxquels les visiteurs interrogés jugent pertinent de discuter du projet d'exposition sur ces thèmes.

2.2. La science comme élément d'un champ de réalité dans les thèmes à dimension environnementale

Pour les thèmes comme « Environnement », « Littoral », « Agriculture » (à forte dimension environnementale), la science est très rarement abordée spontanément. Lorsqu'elle est introduite par l'enquêteur comme thème de discussion, elle apparaît non pas comme un thème autonome, mais comme un champ et une activité très ambivalente, évaluée par rapport à son rôle dans les problèmes de relations de l'homme à la nature. Elle peut se laisser assujettir aux impératifs économiques et contribuer à l'aggravation des problèmes environnementaux, et c'est là l'opinion l'idée la plus fréquente. Mais elle peut contribuer aussi à la protection des milieux.

Dans les deux cas, ce rôle de la science est perçu beaucoup plus par rapport à l'utilisation des connaissances qu'elle produit, que par rapport à la démarche et à la vision du monde qu'elle incarne en tant qu'activité humaine, mode de relation au monde et choix de vie. C'est pour cela même que, dans les études sur les thèmes à dimension perçue comme environnementale par les personnes interrogées (« Environnement », « Littoral », « Agriculture ») la science est vue d'un point de vue technique, curieusement privée de vocation intrinsèque, ou de philosophie propre. Les scientifiques ne sont pas même interpellés, critiqués, défendus, comme si eux-même n'étaient pas comptables de leur propre activité, ni n'exerçaient de responsabilité réelle au sein de la société.

L'idée que les scientifiques assurent une meilleure connaissance du milieu n'apparaît que secondairement, et elle est immédiatement complétée, chez une des personnes interrogées à l'occasion de l'enquête sur le thème du littoral, par l'usage de cette connaissance, qui doit être mise au service de la protection du milieu :

« mieux connaître le milieu... pour en connaître ses fragilités et ses limites et savoir quoi faire... pour sa préservation et sa protection ».

Un mouvement alternatif fait passer le scientifique d'un rôle négatif dans les scénarios du futur (l'océan pollué, voire vidé) vers un rôle positif, opposé, dans la conservation avec la préservation de l'océan patrimoine. La science est prise dans cet étau :

« D'un côté on pousse la recherche sur ces produits, de l'autre on les détruit ».

L'activité scientifique est vue tiraillée entre son rattachement au besoin naturel de connaître, et son rattachement au service d'une logique de développement aveugle, qui est comme un autre trait de la nature des sociétés humaines, un travers, trop puissant, dans lequel on risque de tomber de toutes façons.

Le besoin de connaître, la curiosité naturelle, peu invoquée comme moteur de l'activité scientifique, sinon pour d'autres que soi (les enfants) est cependant une attitude manifestée par les visiteurs par toute une série de questions que les personnes déclarent se poser sur le littoral : certaines de ces questions, qui n'apparaissent pas dans le fil du discours sur le littoral mais qui sont exprimées sur la demande de l'évaluateur en fin d'entretien, sont en contraste frappant avec ce discours :

« Quelle est l'influence de la mer sur le climat ? », « Comment les géographes et les scientifiques voient l'évolution d'un littoral suivant la constitution de l'arrière-pays ? » « Quels phénomènes physiques peuvent arriver à modifier ces littoraux ? » « Quelles dégradations s'opèrent ? Que va-t-il se passer avec le réchauffement de la terre ? » « Comment se créent les dunes ? ».

Cette curiosité exprimée par l'énumération d'une foule de questions hétérogènes ne formant jamais système est également observée dans la visite d'exposition. Elle semble alors, pareillement, une attitude qui ne saurait s'exprimer dans un discours organisé sur le thème, ou dans une restitution organisée sur l'exposition. Cette curiosité est fondamentalement ouverte, « discontinue », éclatée, diversifiée. Elle n'est pas digérée au sein d'un système de pensée, elle manifeste précisément l'inverse, le dynamisme de ce qui n'a pas à être « pensé » ou justifié, et surtout, le dynamisme d'une pensée qui n'a pas à rendre raison de la totalité des questions qui l'occupent et des faits qu'elle rencontre de manière cohérente et sans résidus : paradoxalement, c'est là la nature même de la curiosité scientifique que de ne pas avoir à être organisée en système, au contraire du savoir « utile » de sens commun.

2.2.1. La science asservie aux logiques industrielles et économiques destructrices, et agent de ces logiques

Pour « Agriculture », le thème de la science est imposé par l'enquêteur, et vient alors s'insérer dans un entretien qui s'est le plus souvent orienté spontanément vers le problème des relations homme/nature :

« L'utilisation qu'on peut faire de la science est perverse. Dès qu'il y a une question de gains, on a toujours tendance à dépasser les limites pour gagner plus ».

C'est la chimie, avec la production des engrais notamment, qui incarne cette compromission d'une science qui prend le parti de la productivité et des enjeux économiques au détriment de la nature.

L'engrais, constamment évoqué dans les entretiens, est un thème-clé, au même titre que la pollution dans l'étude sur l'environnement. Il incarne cette intervention en force, violente, qui vise à transformer la nature dans le sens des intérêts de ceux qui en usent :

« Les moyens utilisés par l'agriculture ne sont pas des moyens naturels donc ils sont pervers, il y a quelque chose qui cloche, on ne peut pas utiliser ces moyens et avoir le résultat... (silence) ».

Dans l'étude sur le littoral, la science et les chercheurs, là encore imposés comme sujet de discussion par l'enquêteur, ne sont pas non plus un thème autonome : leur rôle est d'emblée commenté dans un entretien qui s'est spontanément orienté vers l'exploitation prochaine de l'océan, conçue comme une répétition catastrophique de l'exploitation destructrice des milieux terrestres :

« Ces chercheurs c'est très bien, mais en même temps, est-ce que ce n'est pas pour de nouveau développer certaines espèces pour en faire mourir d'autres, de nouveau polluer, de nouveau nous faire manger de la merde. Ces recherches sont intéressantes mais est-ce qu'il n'y a pas une leçon qui est tirée du passé?... et quand ce garde-manger là aussi sera vide ? »

On remarque au passage la mention des trois catégories des problèmes qui structurent continuellement la pensée sur les problèmes environnementaux à travers les études : déséquilibre, pollu-

tion, pillage¹⁷⁷. On ne peut mieux illustrer le lien implicite, très fort, entre la science et les problèmes des relations de l'homme à la nature, que par cette condensation expressive du lien entre le questionnement sur la finalité de la science et le champ total des types de problèmes environnementaux.

La citation condense également de nombreuses réflexions sur la place du scientifique, qu'on retrouve tout au long de cette enquête, et reflète aussi une méfiance presque solidifiée dans les représentations, attitude active d'une perte de confiance de principe et d'une désolidarisation face aux logiques économiques. Ainsi, à propos de ce qu'on aimerait savoir sur les recherches en cours, on réclame vite, à côté de questions comme « *le point sur les recherches en cours* », celles qui concernent « *ce qu'on nous prépare pour l'avenir* ».

Une autre personne pose le problème de la difficulté qu'il y a à dissocier le champ scientifique du champ industriel et économique :

« Il faudrait faire la part des choses entre ce qui est recherche, ce qui est industrialisation, ce qui est gadget ».

L'activité scientifique de la recherche ne se justifie pas en elle-même. Elle est soit sommée de se justifier : « *Est-ce qu'il y a une éthique ?* », soit, plus fondamentalement, de répondre directement de sa finalité : « *Des recherches scientifiques pour quoi faire ? Si c'est pour comprendre c'est très bien, si c'est pour exploiter au risque de tomber dans le travers habituel, le travers humain, c'est-à-dire développer sans conséquence, et sans voir jusqu'où on va, sans voir les effets néfastes* ». ou bien encore : « *Est-ce qu'il y a un besoin immédiat* » car « *il faut ouvrir les yeux sur l'avenir* ». Dans cette citation, curieusement, la science est mise en doute au nom même d'une attitude tournée vers l'avenir, et non pas au contraire, au nom d'un attachement au passé. La science est implicitement attachée à des *valeurs habituelles*, du passé. C'est que la notion de progrès et celle d'avenir sont découplées.

On constate dans d'autres entretiens que la notion de progrès peut être explicitement rattachée à une dynamique archaïsante et aveugle à l'avenir.

L'assimilation de la science aux techniques qu'elle utilise ou qu'elle contribue à mettre au point est sans doute un phénomène très important dans cette vision d'une activité scientifique perçue comme relevant du champ industriel et économique.

On le constate surtout dans l'idée, massive, que la science est identifiée à l'appareillage mise au point pour observer (du microscope au satellite), pour transformer (synthèse de nouveaux produits par la chimie) et pour contrôler (radars, technologie informatique). Cette dernière vocation est d'ailleurs fortement exploitée et revendiquée par les concepteurs scientifiques eux-même lorsqu'ils souhaitent mettre en valeur l'engagement actif de l'activité scientifique au service de la bonne cause, comme la médecine ou la veille écologique des milieux.

On le constate notamment dans des expositions comme « Vues sur mer », où le thème des contrôles et de la veille scientifique est très largement traité¹⁷⁸. La surveillance au service de la pro-

177. Nous y reviendrons largement plus loin.

178. Dans bien des musées le thème de la veille, du contrôle, incarne l'action positive en faveur de la protection des milieux, en contrepoint des constats souvent inquiétants sur les menaces qui pèsent sur ces milieux. On en trouve un exemple frappant dans la maison du Saumon à Brioude, où l'activité de veille vient conclure un long développement sur une situation écologique préoccupante. Cette activité de veille intervient comme une réponse rassurante à des perspectives menaçantes. La Maison du Volcan à Bourg-Murat (Ile de la Réunion) met en scène l'activité scientifique dans un audio-visuel consacré à la surveillance du Piton de la Fournaise. Si l'en-

tection de la planète peut alors devenir ce que la médecine, au service de la vie et contre la maladie et la mort, a été et continue d'être pour l'activité scientifique : un champ où elle se trouve totalement justifiée et créditée de son lien au progrès technique, au point qu'elle peut trouver intérêt à s'identifier totalement à ce lien au progrès technique.

La revendication de l'activité de surveillance, aisément représentée par l'appareillage de surveillance qu'elle met au point et utilise, peut donc pareillement renforcer, dans le discours des concepteurs eux-même, l'identification de la science au progrès technique. Mais cette identification, qui place la science dans le camp de l'idéologie du progrès et du développement, est aussi celle qui mine le plus sûrement son crédit. Par un de ces malentendus si fréquents dans l'usage des moyens de communication, ce sont les justifications mêmes que découvrent les concepteurs scientifiques en faveur de leur activité, qui introduisent dans le débat public le procès de ces justifications : la justification de la science, dès lors qu'elle est discutée publiquement par les scientifiques eux-mêmes, peut devenir discutable, apparaître comme devenant une nécessité, mais qui n'est certainement plus la seule affaire du milieu scientifique lui-même.

Cependant, c'est aussi à cause de cette identification de la science à son lien au progrès technique, que la science est perçue comme pouvant jouer un rôle très positif dans l'avenir, dans le cadre d'institutions publiques qui peuvent aussi en orienter la vocation.

2.2.2. La science source de solutions aux problèmes environnementaux : état des lieux fiables et solutions techniques

Dans la même enquête sur le littoral par exemple, la science est en jeu de manière plus positive pour « *indiquer les domaines où il se passe des choses* » et dans le même temps, « *sensibiliser à l'état du milieu* ».

C'est alors la possibilité qu'a la science d'avoir et d'offrir une vue générale sur l'état actuel, et de pouvoir anticiper le futur depuis son point de vue sur tout ce qui se fait de neuf, qui est ici mise en avant. Dans tous les cas, l'information scientifique apparaît malgré tout comme étant la seule véritablement fiable pour rendre compte objectivement des problèmes écologiques actuels.

Cet état des lieux depuis le point de vue de la connaissance sur les recherches en cours est également anticipé et attendu pour des thèmes comme « Energies ».

Pour ce thème de l'énergie, comme pour « Villes » ou « Automobile » l'identification de la science à la technique est vue positivement, comme étant la garantie d'une pensée sur les solutions aux problèmes actuels.

2.2.3. La science comme champ autonome de connaissances

Dans les entretiens sur le thème de l'espace, la science est perçue comme un champ autonome de production d'un savoir désintéressé, et comme un domaine de référence.

semble des connaissances sur les volcans, y compris des théories éventuellement controversées comme celle des points chauds, sont présentées de façon anonyme, la surveillance du volcan met en scène des acteurs scientifiques filmés et photographiés dans leur activité.

2.2.3.1. L'espace comme lieu de science

Cette perception est si aiguë que le thème de l'espace est souvent spontanément associé à l'univers scientifique lui-même. Les réponses à deux des questions posées lors des entretiens : « Parmi cette liste de termes¹⁷⁹ quels sont les trois qui vous paraissent les plus en rapport avec le domaine de l'espace ? » et « Qui sont les gens qui interviennent dans le domaine de l'espace ? Qui sont les acteurs, quels sont les corps de métiers, tous ceux qui oeuvrent dans le domaine de l'espace ? » révèlent nettement cette représentation de l'espace comme domaine privilégié de la science :

« (l'espace ?) le domaine scientifique (...) les acteurs : les scientifiques, je ne vois pas, les scientifiques... on pourrait dire l'armée mais c'est toujours par le biais de la science ».

« (l'espace rattaché) aux domaines scientifiques, toutes les sciences sont concernées par l'espace, il n'y en a pas une en particulier. Oui, au domaine scientifique dans sa totalité ».

Les scientifiques qui mènent ces recherches sont tout à la fois : « les mathématiciens », « les astronautes », « les biologistes », et « tous les gens, les techniciens, qui construisent ce matériel ».

« Il y a la physique, l'astronomie, les chercheurs, la biologie, oui, il y en a plein, les mathématiciens, tout ce qui touche aux sciences (...) entre sciences et techniques, je ne vois pas la différence, entre la recherche et l'application, c'est ça que ça veut dire ? ».

Et pour un autre visiteur, le rapport entre espace et nouvelles technologies est dans la « recherche de nouvelles technologies pour des études et pour aller plus loin dans l'espace... donc c'est l'application pour... dans l'espace ».

Dans cette logique, l'espace, le domaine scientifique, comprend aussi les « industries spécialisées » au service de la recherche. Les visiteurs interrogés ont une vision très soudée de la recherche scientifique et de ses moyens techniques qui ensemble constituent la science comme activité d'investigation.

Le domaine de l'espace est perçu comme très vaste mais investi exclusivement par des scientifiques.

« Je ne pense pas que ce soit une aventure au sens populaire du terme, c'est une aventure pour une élite sûrement, mais c'est plus de la recherche, c'est plus du scientifique qu'une véritable aventure ».

Même si « cela touche peu de personnes dans la population mondiale », il s'agit dans le domaine de la science d'un « nombre de gens incalculable » puisque toutes les disciplines scientifiques intéressent l'espace. Par contre, le domaine est fermé au public, secret, cloisonné, ce qui suscite une demande d'informations très forte sur ce qui s'y fait.

Sachant que les visiteurs interrogés ne prétendent aucunement savoir comme les scientifiques, ils expriment cependant des représentations de la science à l'occasion de ce thème de l'espace. On peut donc avoir, par ces entretiens, une idée plus détaillée que dans les autres études de ce que la « science scientifique », comme champ de savoir, représente pour les visiteurs. Il faut cependant souligner au préalable que les visiteurs ne défendent pas une seule idée de la science et du thème de

179. La liste est la suivante : le militaire - la biologie - l'industriel - les communications - la recherche - l'aventure - l'astronomie - la physique - les nouvelles technologies.

l'espace. Bien souvent, il y a plusieurs visions dans un même entretien, non pas juxtaposées, mais articulées entre elles, d'une façon qui peut être variable à chaque fois.

2.2.3.2. Les pratiques scientifiques

Il faut rappeler tout d'abord que le thème de l'espace dans les représentations des visiteurs interrogés condense de manière indissociable deux autres thèmes (traités dans des expositions différentes dans Explora) : l'astronomie, et la conquête de l'espace. Ce lien illustre dès ce niveau la très forte relation entre les sciences et la technologie du point de vue des visiteurs.

Le discours des visiteurs permet de mettre en évidence différentes « figures » de la science liées aux pratiques scientifiques :

- l'observation

Le thème de l'espace se rattache alors directement à l'astronomie. Les moyens techniques sont indispensables à cette pratique scientifique : on mentionne les lunettes et plus récemment les sondes, qui envoient des images : on voyage ainsi, non pas directement dans l'espace comme milieu concret, mais dans un domaine d'observation. Ainsi, pour un visiteur, l'espace évoque directement « *tous les engins qu'on a envoyés dans l'espace pour essayer d'en savoir plus* ».

- l'exploration (des planètes, des galaxies)

Pour certains, l'exploration ne constitue qu'un prolongement de l'observation, l'observation n'étant elle-même qu'une activité exercée dans le champ scientifique de l'astronomie. Cette définition est développée avec beaucoup de cohérence par un des visiteurs interrogés : pour lui, les domaines impliqués dans le thème sont la science et la géographie. L'exploration entre directement dans le champ de l'astronomie au service de la géographie de l'espace.

Cette pratique de l'observation intègre la conquête, qui n'est qu'un épisode récent dans une histoire des relations homme/espace remontant à l'Antiquité. La conquête est une étape nouvelle dans cette science de l'astronomie, car elle permet à l'homme d'aller voir directement : la conquête est une matérialisation directe de la démarche scientifique de connaissance par le processus de la découverte. Les techniques sont alors directement intégrées à la pratique scientifique, recherche de connaissances qui implique des techniques d'investigation telles que l'observation, puis l'exploration depuis la conquête¹⁸⁰.

- **l'expédition et la conquête**, et la découverte d'un nouveau milieu de vie pour l'homme de demain

Il s'agit alors de quitter la terre, « *s'en arracher* », grâce à l'irrésistible « *envie de l'homme de conquérir* » parfaitement figurée dans les grands voyages nés de l'humanisme à la Renaissance. Pour un autre visiteur interrogé, le début des relations homme/espace démarre « *quand on a commencé à regarder les étoiles et à se dire... qu'il y avait peut-être ailleurs...* », citation qui manifeste bien cette naissance de l'homme à lui-même, et ce mouvement d'affranchissement de l'homme par rapport à l'autorité divine (regarder vers les étoiles et se dire...) bien dans l'esprit de la Renaissance.

« *Se libérer de l'apesanteur, prendre de la distance par rapport au globe terrestre, notre habitat initial* » et plus loin : « *on est allé sur la lune, on va peut-être préparer une exploration plus*

180. On peut rappeler que l'observation était apparue comme un axe prioritaire du thème de l'astronomie dans l'analyse d'Explora par l'animation en 1988. Voir Bréaud et Le Marec (1989).

lointaine... des planètes plus lointaines et des voyages à plus longues distances, avec tous les problèmes que cela représente ».

Il s'agit aussi de l'effort (pas toujours lié au précédent) d'aller découvrir d'autres nouveaux mondes, de nouvelles formes de vie, ou bien de découvrir un autre milieu, l'espace lui-même :

« On va essayer d'aller de plus en plus loin, pour voir encore plus ».

« On va toujours plus loin... on trouvera une nouvelle vie comme sur terre, il y a eu une expérience dans le désert, on peut construire une nouvelle vie en fait... l'évolution, c'est plutôt l'adaptation de l'homme sur une autre planète ».

« A partir du moment où on aura trouvé effectivement une vie possible sur les planètes, l'idéal sera d'aller vite et de revenir assez vite aussi ».

Pour un des visiteurs la finalité ultime de l'effort de recherche est *« la vie sur une autre planète »*.

Pour d'autres, l'installation projetée n'est pas dans une autre planète, mais dans l'espace lui-même, avec les stations orbitales, qui peuvent apparaître, soit comme des étapes provisoires mais nécessaires lors d'expéditions lointaines (comme les îles sur les routes maritimes dans les expéditions maritimes) soit comme des milieux colonisés réellement, où peut se développer une vie permanente en société.

Cette vision de la conquête d'un autre milieu de vie est un hyper-positivisme, bien plus que l'avancée des progrès techniques incarnée par l'ère industrielle. Cet hyper-positivisme est dénué tout à la fois de toute dimension matérialiste, et de toute dimension spirituelle : il s'agit d'une représentation bio-sociale du devenir de l'espèce, dans laquelle la logique de survie à laquelle est vouée l'homme est transcendée pour devenir une utopie.

En effet, la science trouve toujours, elle offre des moyens de toujours résoudre les difficultés, son avancée est inéluctable et fait partie de l'évolution naturelle de l'homme. La conquête matérialise directement ce cheminement de la science, pas après pas. Les événements marquants de la conquête apparaissent en effet comme une suite de « premiers » correspondant tout à la fois aux progrès technologiques et à l'avancée dans la réalisation du grand projet initial. Celui-ci remonte à l'Antiquité, la conquête de l'espace depuis les années 50 n'étant que le passage du « rêve » à la réalité grâce à la maîtrise technologique. C'est pour cela même que la conquête apparaît comme une simple étape dans le destin de l'astronomie.

- **les expériences** (et les missions, qui sont assimilables à des expériences, qui « vont » avec les expériences).

Ainsi, à propos de ce que l'on peut faire dans l'espace :

« Un projet de station de l'espace... pour expériences scientifiques, voir s'il est possible de vivre carrément dans l'espace » et dans le même ordre d'idées, dans les attentes : *« Ce qui peut être fait dans l'espace comme expériences », « Que fait-on dans l'espace, quelles expériences, où en est la recherche, où en sont les connaissances ? »*

L'espace en tant que milieu différent est le cadre privilégié d'expérimentations pour la recherche en biologie, avec des retombées attendues pour la médecine. Il est frappant et inattendu de constater la fréquence des attentes portant sur les expérimentations en biologie *« la recherche d'in-*

dices biologiques, médicaux » pour combattre « les maladies », trouver « de nouveaux médicaments testés dans l'espace ».

L'étude du comportement de l'homme dans l'espace focalise aussi l'intérêt : *« des trucs d'endurance », « poursuivre des recherches sur l'homme, la façon dont il vit, dont il réagit ».*

Toutes ces recherches servent *« à faire avancer la médecine »* mais aussi à étudier *« l'adaptation de l'homme dans l'espace »*, pour à terme, y vivre.

Il pourrait paraître surprenant que l'intérêt et les attentes se focalisent à ce point sur les aspects particuliers de la recherche spatiale que constituent la biologie et la médecine. En réalité, ces aspects sont centraux dans les représentations des visiteurs interrogés dans la mesure où ils sont fondés sur l'objectif lointain de la recherche dans l'espace et de la science qui est de fonder ce milieu de vie de l'homme que pourrait être un territoire de vie dans l'espace. Cette exploitation scientifique de l'espace est par ailleurs en cohérence remarquable avec l'idée de la quête initiale qui apparaît fondatrice dans le thème de l'espace : *« réaliser le rêve »* de *« s'extraire de la terre »* pour aller vivre ailleurs. En dernier ressort, la quête de connaissance est ultimement au service d'une logique d'action propre à l'homme, elle s'intéresse au milieu dans cette mesure-là.

- la création

La science permet de créer des choses qui n'existent pas dans la nature : *« Alliages de métaux différents, combinaisons de molécules... créer de nouvelles protéines, des machines ».*

Cette idée de création, et donc de maîtrise complète, a son corollaire négatif dans l'idée que l'on peut déclencher des phénomènes non maîtrisables :

« Toute expérience est quand même toujours assez dangereuse jusqu'à un certain point... est-ce qu'un jour on ne va pas déranger cet espace ?... nous allons déclencher quelque chose ou produire une nouvelle abeille ou une nouvelle maladie sans nous en rendre compte ».

C'est la même personne qui évoque aussi le danger pour les astronautes qui peuvent sortir transformés de l'espace, de perdre leur humanité et constituer ainsi un danger pour l'espèce.

« Tous ces astronautes qu'on envoie dans les fusées... est-ce que avez vraiment la réponse, ces gens dans dix ans, malgré qu'ils ne voleront plus... si ces couples s'accouplent, est-ce qu'on ne va pas faire des super hommes, des fois je me pose des questions ».

Cette idée est aussi le symétrique, en négatif, de l'idée évoquée plus haut selon laquelle l'aventure spatiale est un moyen de mieux connaître l'homme (les entretiens sont truffés de références à la recherche sur les comportements, la recherche biologique et médicale, la connaissance des facultés d'adaptation, etc.) voire de mieux réaliser l'homme (par la découverte d'un milieu de vie). Comme si dans les deux cas, le milieu étrange, l'espace, permettait cette « extraction » de l'homme qui peut s'y retrouver enfin, ou bien s'y perdre.

- le mythe¹⁸¹

181. Paul Caro a développé à plusieurs reprises la manière dont le discours de la vulgarisation scientifique construit avec la science des récits mythiques sur le modèle des récits traditionnels (contes et légendes, anecdotes, fables, gestes, mythologies). C'est par ce processus que la science rentrerait dans la culture. Voir Caro (1994, p. 125-140). Pour les visiteurs interrogés, il y a parfois identification directe entre la science et le mythe, la science étant un mythe incarné, mais constamment soumis aux vicissitudes du réel.

Il s'agit alors de l'aventure et de la part de rêve de l'esprit humain, souvent explicitement formulée en opposition à « *l'utilisation industrielle* ». Un des visiteurs interrogés, fait ainsi se succéder immédiatement dans son discours la vision enchantée de la recherche dans l'espace dans la perspective de vie sur une nouvelle planète, et dans la foulée, la mention désenchantée de « *l'appropriation de produits, de matières d'autres planètes* ». Il est frappant de constater que même dans une vision qui anticipe l'accomplissement de la destinée humaine par la colonisation effective d'une autre planète, les enjeux économiques sont encore présents, comme si, en pleine élaboration utopique, les visiteurs assumaient d'avance le désenchantement obligatoire de la face d'ombre des logiques prédatrices et économiques.

Le « rêve » originel est celui de décoller, d'établir des stations orbitales dans l'espace où il y aurait des hommes, voir de vivre ailleurs, et la science est au service de ce rêve. La dimension mythique est ici présente dans son sens fort : loin de signifier la rêverie et la fantaisie imaginaire, elle supporte une vision vitale du sens de la destinée humaine, qui, assez tragiquement, est une destinée paradoxale, tout à la fois de conquête et de fuite, d'expansion et de survie.

De façon significative, la connaissance du cosmos en soi est peu de chose à côté de ce rêve : « (enjeux pour l'avenir ?) *et bien j'ai l'impression que l'on est un peu tombé sur terre. C'est-à-dire que l'on est allé voir, bon, on a acquis la connaissance du cosmos, on est allé voir sinon au bout de l'univers, du moins on sait beaucoup... et aujourd'hui on récupère ce qui est utilisable dans ces technologies, si on peut à la surface de la terre quelque chose de pas trop mauvais, mais on laisse un petit peu à l'écart cette part de rêve* » N'est-on pas dans la logique de survie dès lors qu'on abandonne le rêve initial ?

3. L'environnement comme Thème des thèmes : des relations homme/nature au cycle des relations homme/nature/homme.

L'environnement est le thème qui traverse les entretiens réalisés pour le projet « Environnement », mais aussi pour les projets « Littoral », « Energies », « Agriculture », « Villes ». Ce résultat a été difficile à percevoir du fait même qu'il existait un projet « Environnement », qui a suscité la première des études préalables censée recueillir les représentations sur l'environnement, avant passage au thème suivant. Dès lors, la caractérisation de l'environnement comme étant le système de représentations fédérateur a nécessité une perception à rebours de la signification des résultats de cette première étude par rapport aux résultats des études qui ont suivi, dans une dynamique inverse de la tendance naturelle à s'attendre à une progression de l'intérêt des études, depuis la première, coup d'essai, vers les suivantes, dont on attend beaucoup plus. Il existe l'espérance secrète d'une coïncidence entre ce que représente personnellement une étude pour son auteur dans son parcours, et l'importance « en soi » du sujet traité. Une première étude aura *a priori* une importance moins grande que les suivantes. Si le projet « Environnement » était intervenu plus tard dans la programmation, l'étude aurait été entreprise avec des ambitions toutes autres.

Mais on a constaté rapidement dans trois situations différentes, que l'environnement portait le système de représentations fédérateur :

- lors des tests formatifs effectués à un stade plus avancé du projet « Environnement », les préoccupations suscitées par le thème se sont imposées, écrasant littéralement le contenu de certains éléments testés¹⁸², dès lors que ceux-ci faisaient référence explicitement à des problèmes

- lors d'études suivantes, consacrées au littoral, à l'agriculture, à l'énergie, à la ville, la pensée sur la nature d'une part, et sur les problèmes environnementaux d'autre part, revient continuellement, faisant apparaître un socle de préoccupations et un mode de pensée sur les problèmes qui transcende la diversité des thèmes et des protocoles d'entretien

- enfin, certains thèmes ont été purement et simplement considérés comme des accès au vrai thème, celui de l'environnement. C'est le cas du littoral.

Curieusement, la sensibilité extrême aux problèmes environnementaux telle qu'elle s'exprime au fil des enquêtes, a pu inspirer à des observateurs et des lecteurs des études d'évaluation l'idée que les visiteurs interrogés régissaient ainsi à une « *sur-exposition médiatique* ». Comme s'il était impossible, pour interpréter des réactions inattendues, de quitter le refuge de l'explication en terme de déterminisme social : si les visiteurs sont si sensibles au discours sur l'environnement, c'est qu'un autre média avant nous les a influencés. Ce faisant, on transforme l'énigme d'une réaction inattendue en hyper-banalité d'une réaction qui ne devient que trop attendue. Cependant, si le discours sur l'environnement a effectivement envahi les médias à l'occasion des élections cantonales de 1992, puis du sommet de Rio, ce n'était pas encore le cas en 1988, où les thématiques environnementales revêtaient un caractère plus politique¹⁸³.

182. Dans son étude sur un audio-visuel qui met en scène le discours du sociologue Henri-Pierre Jeudy sur la perception des catastrophes, notamment la fascination qu'elles suscitent, Clotilde Bréaud (1991) met en évidence à quel point l'évocation de ces catastrophes dans les images du film est mobilisatrice et véhicule immédiatement une intention de sensibilisation qui court-circuite la réflexion sociologique véhiculée dans le commentaire sonore. On trouve le même phénomène lors du test d'une fiche de lecture sur la Mer d'Aral (Voir Chantefoin et Le Marec, 1991).

183. Les médias et la publicité ne contribuent pas peu à l'exploitation systématique des consciences et des systèmes de représentations à des fins marchandes. C'est la connaissance tacite de cet intérêt marchand qui jette malheu-

Par le thème « Environnement » est signifiée une tension paradoxale entre deux pôles très inégaux : d'une part la Nature pensée ou plutôt ressentie dans une conception héritée du Romantisme, d'autre part les problèmes causés par les sociétés humaines modernes à la Nature, laquelle peut alors inclure les hommes en tant qu'êtres vivants individuellement victimes de logiques économiques et politiques contre-nature.

3.1. Le sentiment romantique de la nature

La nature est évoquée sur la base du sentiment romantique de la nature, tel qu'inventé à la fin du XVIIIème siècle par la littérature et la peinture¹⁸⁴. Cet imaginaire apparaît dans les enquêtes « Environnement », « Energies », « Littoral », mais aussi « Villes » et « Espace ». A chaque fois, il est exprimé de façon différente, mais on retrouve les mêmes procédés rhétoriques : il ne s'agit pas de mobiliser des connaissances de type encyclopédiques, ou écologiques pour traiter d'un thème, mais d'activer un sentiment, un sens de la nature, à laquelle nous participons en tant qu'être vivants.

3.1.1. L'énumération suggestive

Parmi les réactions spontanées à la question initiale : « Qu'est-ce qu'évoque pour vous l'environnement ? » dans la première enquête, on trouve à plusieurs reprises une énumération de figures qui incarnent et résument les paysages et les éléments naturels (le thème des éléments étant fondamental dans ce sentiment romantique de la nature).

« L'environnement, c'est tout, les éléments, l'air, l'eau, l'atmosphère, les lacs, les rivières, les fleurs, la campagne, la forêt, les sources ».

Le procédé rhétorique de l'énumération cherche moins à définir qu'à susciter le sentiment de la nature par la force suggestive de ces tableaux, ces « vues » qui se succèdent avec un effet de crescendo. Dans l'enquête « Energies », à la même question (« Qu'est-ce qu'évoque pour vous l'énergie ? ») on retrouve le procédé d'énumération qui fait s'enchaîner l'évocation des ressources naturelles ou des phénomènes naturels : « *Le soleil, le charbon, l'eau, le pétrole, le gaz...* » ou encore « *les marées, les éruptions volcaniques, l'hydroélectricité, la géothermie...* ».

3.1.2. Le sentiment romantique de la nature dans les représentations de l'océan

C'est dans l'enquête « Littoral » que le thème de la nature romantique est le plus développé, et de façon la plus durable tout au long de l'entretien. L'enquêteur le suscite dans un premier temps,

reusement un soupçon sur la réalité de toute préoccupation trop médiatisée. Paradoxalement, plus ces préoccupations sont massives, plus elles sont banales ou suspectes. Il est frappant de suivre l'inflation des attaques contre les sciences humaines, ou contre la mystérieuse catégorie des intellectuels, dès lors qu'ils s'intéressent à l'environnement, aux banlieues, à la guerre en ex-Yougoslavie, thèmes dont la « banalité » ne peut que trahir des intentions publicitaires ou marchandes. Nous verrons plus loin que certains visiteurs ont parfaitement analysé ce processus d'absorption de certains thèmes par la publicité ou les médias, comme dans le cas du thème « Automobile ».

184. On pense évidemment à Rousseau, mais aussi à l'esthétique du « sublime », exposée par Kant dans sa *Critique du jugement* (1790), et commentée par Starobinski pour la peinture de paysage de la fin du XVIIIème siècle dans Starobinski (J.). (1979). *1789, Les emblèmes de la raison*. Paris : Flammarion, p. 203-212. Au XIXème siècle, nombre d'auteurs, de toute l'école romantique, vont fixer pour des générations le sentiment de la nature à travers le paysage « parlant » (montagnes, sources, forêts, rivières, mais aussi éruptions volcaniques, orages, crues, tempêtes en mer, etc.) : l'homme, infiniment fragile face aux forces de la nature, aspire à la fusion mystique avec les éléments. Ce sentiment romantique est parfaitement incarné par l'utilisation « parlante » des paysages et des éléments naturels dans l'œuvre de Chateaubriand.

avec la question initiale rituelle « Qu'est-ce que la mer évoque pour vous ? », question initiale destinée à pouvoir proposer, dès la seconde question, la distinction entre « mer » et « littoral ».

Les représentations de l'océan s'organisent en trois catégories :

- L'affrontement romantique de l'homme à la nature

L'affrontement romantique repose sur la tension héroïque entre l'aspiration mystique à la fusion de l'homme dans la nature, et le défi de la conquête et de la maîtrise de la nature par l'homme, irrémédiablement coupé de la « participation » aux éléments. Sont alors évoqués le besoin de conquête, « *besoin de l'homme d'aller plus loin et plus profond* », l'infinité l'immensité, l'impossible maîtrise : « *la mer c'est sauvage, c'est pas maîtrisable* », « *l'océan est quelque chose sur lequel on n'a pas de pouvoir* », « *c'est une force* », « *l'océan c'est le mystère, c'est la seule partie qu'on n'a pas encore entièrement explorée* ». Il en découle la figure romantique de l'homme face aux éléments, parfaitement dépeinte par ce visiteur : « *ça évoque le rêve devant l'immensité, l'infini, comme lorsqu'on est en haute montagne ; la solitude devant cette immensité, la crainte face à quelque chose qu'on ne maîtrise pas* » (montagne et mer sont les éléments privilégiés de la mise en image des sentiments romantiques de l'homme face à la nature sauvage¹⁸⁵) et dans son incarnation contemporaine « *Gérard d'Abboville tout seul ne sombre pas dans cet immense océan* ». En découle aussi l'idée du risque et le pittoresque du risque « *Il y a tout un aspect de dangerosité* » ou encore : « *la réalité de l'océan, c'est aussi que des gens en meurent? Ça semble incroyable! c'est quelque chose à montrer* ».

On trouve aussi, pour évoquer le thème de la pêche, la figure là encore typiquement romantique de l'héroïsme quotidien des travailleurs de la mer, « *des gens qui risquent encore leur peau* ».

- L'océan gardien et témoin des origines, hors échelle humaine

C'est chez les personnes mobilisant des références plutôt scientifiques qu'apparaît ce thème de l'océan comme lieu des origines, géologiques et biologiques.

- Biologiques : « *la vie est apparue dans la mer* » et un visiteur évoque les exploits des navigateurs comme un « *retour à la mer d'où tout est parti* ».

- Géologiques : les personnes interrogées, et plus tard, les visiteurs de l'exposition « Vues sur Mer » où ce thème n'est pourtant jamais abordé, parlent volontiers et avec fascination des fonds marins, des grandes failles, du retournements des océans, véritables montagnes inversées qui ont le gigantisme archaïque des origines. On évoque aussi le mouvement des plaques, les zones où la croûte terrestre est la plus fragile de la planète. Le fond des océans est le lieu des temps géologiques « *il y a des eaux très profondes, où cela met des siècles, où les masses thermiques sont très longues à se modifier* ». De ce point de vue, le fond des océans est aussi, comme l'espace, le lieu où voir plus loin signifie voir dans un autre temps, dans le passé : l'océan est le témoin et le gardien du temps des origines. C'est aussi la colossale « source » de la terre.

Curieusement, les deux aspects : temps des origines biologiques, temps des origines géologiques, se contaminent parfois au service d'une image simple et forte du grand fond, lieu des origines doublement évoqué. Ainsi, à plusieurs reprises, certains visiteurs associent de façon assez paradoxale la faune et la flore marine aux grands fonds marins, particulièrement pour déplorer les menaces de destruction. Cette perception peut surprendre puisqu'elle correspond à une figure inver-

185. L'œuvre du peintre C. D. Friedrich abonde en représentations de l'homme face à une nature romantique, dans lesquelles cet affrontement mystique est puissamment suggéré par sa mise en scène picturale.

sée de la réalité (c'est le littoral qui est biologiquement le plus riche, et le plus menacé). Comme si les fonds marins étaient les lieux sacrés d'une faune et d'une flore qui ne nous appartiennent vraiment pas, synonymes d'un état sauvage. Dans le même ordre d'idées, on retrouve à plusieurs reprises l'évocation des « *grandes failles du Pacifique, des endroits tout à fait au fond où un genre de vie se développe uniquement à partir de la présence de sources d'eau chaude... Si le soleil venait à disparaître, ce seraient les seules sources de vie qui resteraient* ». Dans ces grandes failles, passé et avenir de la vie sur la planète, temps biologique et temps géologique se télescopent dans une anticipation d'un monde sans lumière, privé de soleil, le monde des profondeurs.

- L'océan planète vierge : le nouveau monde, lieu du futur, et l'océan réservoir de la planète

L'océan est parfois vu comme une planète dans la planète, la planète vierge de la nature sans l'homme, « *le mystère, c'est la seule partie qu'on n'a pas encore entièrement explorée* ». Cette perception exprime à quel point la nature peut être sentie comme absolument extérieure à l'homme : c'est une autre planète. C'est pourquoi le sentiment romantique de la nature, qui aspire à la fusion, est désespérément cantonné à des évocations philosophiques d'un rapport très littéraire et désincarné de l'homme à la nature, tandis qu'il est totalement inopérant pour penser les relations concrètes de la société humaine à la nature, qui renvoient par contre à la gestion de problèmes innombrables.

En ce sens, il y a une différence radicale entre les expéditions maritimes et la navigation (l'homme franchit alors l'océan, milieu hostile, sans même le toucher) et la conquête possible de l'océan lui-même, c'est-à-dire de ses ressources et de ses fonds (monde inversé de montagne, failles, peuplements vivants). La perspective de cette conquête est vue comme la répétition possible de la prise de possession par l'homme de la quasi totalité des milieux terrestres, au cours d'une sorte de néolithisation des océans, par opposition à l'ère de la navigation qui fut celle des nomades des mers :

« *Ca ressemble à la conquête de l'espace terrestre, dans les temps passés, d'abord les nomades qui ont amené à exploiter la terre. Est-ce qu'on est pas en train de voir ce même phénomène se transposer à la mer?* », ou encore :

« *Je pense qu'on peut tirer de l'océan beaucoup plus qu'on n'en tire actuellement. On exploite la terre au maximum ; pour l'océan, on n'en est qu'aux balbutiements. On est au niveau où on en était quand on a commencé la chasse aux animaux sauvages sur la terre* ».

Le sous-thème « aquaculture », est perçu avec une certaine inquiétude précisément parce qu'il peut sembler confirmer ce schéma du passage de la pêche à l'élevage, annonciateur de la néolithisation prochaine de l'océan.

Parallèlement, l'océan apparaît comme un réservoir, non pas lieu de ressources supplémentaires, dans une logique de développement optimiste, mais lieu de recours en cas de pénurie, dans une logique de survie :

« *L'océan a toujours été considéré comme un lieu de survie possible, c'est-à-dire qu'à partir du moment où la terre ne produirait plus, on pourrait toujours exploiter l'océan* » et encore :

« *On parlait des algues tout à l'heure, il y a certainement beaucoup d'autres choses dans les fonds marins qui permettraient la survie de l'homme* ».

L'océan offre un formidable arrière-plan pour construire une anticipation symbolique de la logique du futur, qui est logique de survie :

- temporellement, à partir du temps zéro de la fin de l'exploitation des milieux terrestres de la conquête des océans et le début de la néolithisation de la planète-océan,
- spatialement, contre la toile de fond d'un océan encore vierge, et à partir du littoral, par la progression de l'appropriation des milieux par l'homme.

C'est alors une anticipation du futur bouclé sur lui-même qui s'impose, entre le repli sur l'océan dans une logique de survie, et la reproduction à l'identique du scénario de la conquête des milieux en vue de leur exploitation maximale, reproduction qui devient de ce fait caricature catastrophique, à vide, d'un emballement mécanique de la logique d'exploitation et de développement économique.

3.2. L'environnement comme système de représentations des problèmes

Le sentiment romantique n'est jamais durablement évoqué : il relève de dimensions mystiques et esthétiques de l'Être qu'il n'apparaît pas forcément pertinent d'évoquer à la Cité des Sciences et de l'Industrie. De plus, l'intitulé des thèmes, et le projet d'exposition qui justifie l'entretien, contribuent certainement à favoriser un centrage rerapide sur l'environnement, c'est-à-dire sur une série de problèmes graves et urgents issus de la crise des relations entre l'homme et la Nature, et sur lesquels il est prioritaire de se mobiliser.

Enfin, l'évocation du sentiment romantique de la Nature amène lui-même, par sa propre logique, au sentiment d'inquiétude, voire d'angoisse, généré par le répertoire des vues de destructions et de déséquilibres qui s'imposent rapidement, en se substituant au répertoire romantique des vues de la Nature, devenues beaucoup plus rares et abstraites que les premières pour nombre de visiteurs interrogés. Ainsi, dans l'enquête sur le thème de l'environnement, succédant à l'évocation du sentiment romantique de la nature, apparaissent dans la foulée les préoccupations concernant l'environnement : « *L'environnement c'est l'eau, l'air, la beauté, la protection de la nature, la destruction de la nature* ». Ces préoccupations s'imposent ensuite comme thème réel de l'entretien.

L'environnement lui-même signifie une série de problèmes, et la pensée sur l'environnement est une pensée sur les problèmes.

Ainsi, après l'évocation de l'océan sur le mode romantique, le thème de l'environnement identifié aux problèmes fait irruption dans les entretiens sur le littoral et s'installe comme thème central : le littoral est en effet le front de la zone domestiquée par l'homme, lieu de concentration des activités humaines, mais par voie de conséquence lieu d'une intense pollution. Certaines citations montrent l'enchaînement irrésistible des images de la pollution (des vues) depuis le littoral jusqu'au grand large : « *pollution, déchets, rejets des eaux usées, dégazages des pétroliers en mer* ».

Dans les entretiens préalables consacrés au littoral après la question initiale sur la mer, ce sont les thèmes de la pollution et de la surexploitation qui dominent. La nature telle qu'elle est évoquée dans un premier temps à propos de la mer ne revient jamais¹⁸⁶, ou bien d'une façon très vague,

186. Ceci nous a conduit à conclure le rapport d'évaluation en signalant que « *si l'océan est un vrai thème, il apparaît en revanche que le littoral est commenté à travers le thème beaucoup plus large de l'environnement* » (p. 32). Nous pensons que le thème du littoral avait de fortes chances de n'être pas identifié comme tel par les futurs visiteurs de l'exposition si le parti-pris et les objectifs ne leur étaient pas très explicitement livrés. L'exposition a eu lieu, et a été évaluée, mais si nous ne nous étions pas trompées sur le risque très important d'identification d'un autre thème que celui du littoral, ce n'est pas celui de l'environnement qui s'est imposé dans l'interprétation que les visiteurs ont fait du contenu de l'exposition, mais celui...de la mer! Cette interpré-

et très faible par rapport à l'imaginaire romantique puissamment développé dans un premier temps. On retrouve le même phénomène dans les enquêtes consacrées à l'environnement et à l'énergie.

Dans l'enquête consacrée à l'environnement, le thème des problèmes apparaît soit d'emblée « *l'environnement c'est les déchets toxiques* », soit dans la foulée de l'énumération des « vues » de la nature. Une fois installé, le thème des problèmes s'impose comme la cause qui justifie le projet d'exposition, à l'exclusion des autres dimensions initialement évoquées du thème (l'intérêt pour la nature, le milieu de vie).

De même, dans l'enquête consacrée à l'énergie, les tentatives de définition du concept d'énergie sont en contradiction avec les énumérations initiales des sources d'énergie et phénomènes naturels évoquant l'énergie à travers l'évocation des forces naturelles, comme une manifestation de ces forces. Dans les définitions, l'énergie apparaît tout différemment comme une transformation de l'état naturel des choses, une exploitation des ressources naturelles, et une action de l'homme sur l'environnement naturel : l'énergie, c'est « *la traduction pratique de l'exploitation des énergies naturelles* ». Par ailleurs, il y a un décalage important entre les premières évocations autour du mot « Energie », très positives, et les idées qui sont développées dans la suite des entretiens, et qui tournent autour de préoccupations nées de la forte sensibilité aux problèmes de la maîtrise de l'énergie : l'épuisement des sources d'énergie, les risques (effets néfastes) que fait peser l'exploitation des énergies sur la planète (notamment la pollution), et la dépendance économique de notre pays.

3.2.1. Les trois catégories de problèmes environnementaux : le bouleversement des équilibres (destruction), le pillage des ressources (violation), la pollution des milieux (souillure)

La pensée sur l'environnement est une pensée sur les problèmes de la relation de l'homme à la nature, et ce sont ces problèmes qui, en toute logique, font l'objet de l'effort maximal d'organisation de la pensée et des connaissances en système. Il existe trois grandes catégories de problèmes dans lesquelles se rangent tous ceux qui ont été abordés par les personnes au cours de l'ensemble des enquêtes :

- **le bouleversement des équilibres naturels** et de leur bon fonctionnement, générateur, à terme, de catastrophes écologiques (les pluies acides, la destruction des écosystèmes, la modification des climats). C'est typiquement le cas de la couche d'ozone¹⁸⁷ et pour le littoral, de « pathologies » du milieu comme la prolifération d'algues « *qui se sont développées de façon complètement anarchique et qui ont tendance à nettoyer toute la flore qui existait et la faune aussi* ». L'imaginaire de la maladie (prolifération pathologique, dysfonctionnements des mécanismes naturels) en ce qui concerne l'atteinte des équilibres est constamment mobilisé.

- **le pillage des ressources naturelles** qui s'épuisent rapidement, générateur à terme de problèmes directs de survie pour l'espèce. On les retrouve dans plusieurs enquêtes, dont bien sûr, « Environnement », « Energie », et « Littoral ».

En ce qui concerne l'énergie, « *l'épuisement des ressources énergétiques* » est ainsi la première préoccupation des personnes interrogées, très sensibles à la « rareté », aux « limites » des

tation a été fortement déterminée par la perception initiale du thème de l'exposition à travers son décor très maritime (titre, cris d'oiseaux, aquariums, ambiance bleue) dès l'entrée de l'exposition, et par le fait que la muséographie générale n'a pas imposé d'emblée le thème et la structure thématique de l'exposition. Voir Deshayes (1994).

187. Voir Le Marec et Hiard (1990).

sources naturelles, d'autant plus que la situation actuelle est marquée par « *l'exagération de la consommation d'énergie* », du « *volume démesuré d'énergie qu'on utilise* ». La société de consommation est directement en cause : elle gaspille, détruit, pille le patrimoine naturel et pose le problème de la « *renouvelabilité* » de la « *permanence* », des sources d'énergie. Certaines images traduisent l'atteinte à l'intégrité même de la planète au-delà du problème de renouvelabilité :

« si par exemple vous allez piocher du pétrole en quantité industrielle, à un moment ou à un autre, ça va faire un trou donc baisse le sol » (l'atteinte à l'archéologie de la planète comme figure de la destruction du patrimoine).

La dynamique du phénomène d'épuisement puis de destruction est difficile à penser, et c'est le modèle d'une accélération folle, d'un emballement, qui s'impose et fait craindre sa possible irréversibilité. Comme souvent en pareil cas, le sentiment qu'il y a accélération et globalisation catastrophique du phénomène est aussi la transposition même de la sensation d'inquiétude et de manque de maîtrise face au problème.

Dans le cas du littoral, le pillage, moins évoqué que la pollution, est cependant très présent. Là encore, ce pillage se traduit à terme par la destruction du milieu (on parle de désertification) par exploitation massive, due à une recherche irrésistible de la productivité :

« On mange certains poissons aujourd'hui qu'on ne connaissait pas il y a dix ou vingt ans. La recherche de productivité fait que l'on se pose un problème de précautions. On pêche par excès donc on détruit le biotope en employant des moyens radicaux. Les chalutiers détruisent aussi les fonds marins avec leurs filets extrêmement puissants et lourds, ils démolissent tout ».

Le fait que lors des entretiens réalisés après la visite de l'exposition « Vive l'eau » à Nantes, les visiteurs aient été profondément impressionnés par le fait que l'on puisse chiffrer le stock total d'eau douce sur la planète (9000km³) au point d'en faire un des piliers de l'interprétation de l'exposition en terme de message écologique, est fort intéressant si on l'analyse à la lumière de la représentation des problèmes environnementaux. On peut faire l'hypothèse que le véritable traumatisme généré par la découverte du fait qu'il y ait une réserve limitée en eau douce, bornée par un chiffre (qui donne aussi son prix à la ressource ainsi évaluée), vient partiellement de la portée que peut revêtir cette simple information si elle entre en résonance avec la représentation du pillage des ressources naturelles. Dans l'interprétation de l'exposition après la visite, les aspects quantitatifs sont très marquants (stock chiffrable donc limite, besoins gigantesques, partage très inégal), et orientent une perception du message général vers le thème du gaspillage plutôt que vers la pollution, même si celle-ci reste omniprésente dans le discours. Mais c'est bien l'information sur l'existence d'un stock chiffrable qui crée un choc, et qui est aussitôt réinvestie dans l'impact général de l'exposition.

- **l'accroissement des déchets** et pollutions de toutes sortes que la nature ne peut plus absorber. La pollution arrive en tête des problèmes évoqués lors de l'étude préalable sur le thème de l'environnement :

« Les problèmes, c'est la pollution, la couche d'ozone... (un temps)... c'est l'ensemble des pollutions ».

La pollution est très présente dans les enquêtes sur le littoral, lieu de la pollution par excellence pour certains :

« Le littoral c'est la plage, la plage polluée... les vacances et la pollution à l'extrême. La pollution, elle, est plus sur la plage qu'au milieu de la mer ».

On constate tout au long des entretiens une sorte d'obsession des déchets, de la pollution, des rejets : « *pollutions, déchets, rejets des eaux usées, dégazage des pétroliers en mer* ». On voit à travers cette citation déjà mentionnée plus haut un type de raisonnement qui fait s'enchaîner des images pour figurer la dynamique d'un phénomène, ici une dynamique traduite par des effets spatiaux, de la plage au grand large, avec simultanément une globalisation rapide du discours sur la pollution. En l'absence d'une connaissance claire des mécanismes de pollution, c'est par association d'images de lieu en lieu, vers le large, que le thème de la pollution est déroulé et envahit tout. Le mécanisme de la pollution est le mécanisme d'une contamination pathologique, que nous retrouverons aussi dans d'autres thèmes, comme « Informatique ».

La puissance de ce thème est là encore très perceptible dans les logiques d'interprétation mises en oeuvre lors de la visite d'exposition.

Par exemple, les éléments des expositions « Vive l'eau » et « Vues sur mer » qui sont consacrés à la pollution ont un très fort impact, et surtout, font l'objet d'un intense travail d'interprétation au bénéfice du sens général de ces expositions. En effet, aucune des deux expositions ne comporte un thème sur la pollution proprement dite. Mais dans les deux cas des visiteurs structurent spontanément le contenu de l'exposition en mentionnant une partie sur la pollution. Ce sont les éléments isolés qui traitent de la pollution (le traitement de l'eau dans l'exposition « Vive l'eau », le bac à sable dans l'exposition « Vues sur mer ») qui fixent alors la perception *a posteriori* d'une partie de l'exposition consacrée à la pollution.

On constate également, lors de tests formatifs pour le projet d'exposition « L'Homme et l'environnement », une très grande sensibilité des visiteurs interrogés au thème des déchets. Invités à réagir à un ensemble de bornes signalétiques comportant chacune un titre et une image, de nombreux visiteurs sont très frappés par l'image de la montagne des déchets, qui correspond à une concrétisation directe d'une représentation du problème de la pollution. Ils expriment des visions qui viennent s'articuler sur les représentations, dans des termes proches de ceux qui sont recueillis lors des études préalables : « *l'homme sera enseveli sous ses propres déchets* ». L'image de la montagne de déchets, également présente dans le film « Les yeux de la terre » testé dans le cadre des évaluations formatives pour cette même exposition, est d'ailleurs repérée parmi toutes les images du film et mentionnée par plusieurs des personnes invitées à commenter le film¹⁸⁸.

Dans l'exposition achevée « L'Homme et l'environnement », l'évaluation révèle que l'emplacement des bornes titres-images, disposées en ligne en façade de l'exposition, est déterminante pour leur impact respectif, les problèmes nommés dans les bornes les plus centrales étant considérés comme les plus importants, alors que les tests préliminaires par entretiens à partir de la liste des thèmes, puis des maquettes des bornes, avaient fait apparaître une autre hiérarchie dans la perception des problèmes jugés les plus importants. Seule la borne consacrée aux déchets, pourtant excentrée, constitue l'exception, puisque les visiteurs interrogés continuent à considérer ce problème comme un des plus importants, confirmant ainsi la puissance des préoccupations préalables concernant ce problème, dans la perception de l'exposition.

3.2.2. La nature comme univers de la connaissance « gratuite », l'environnement comme univers de la connaissance « utile »

D'une manière générale, on observe dans de très nombreux entretiens et sur plusieurs études, un décrochage entre l'idée de la nature, et le thème de l'environnement. Ce décrochage se manifeste

188. Voir Le Marec, Boucher, Chantefoin et Hiard (1991), Bréaud (1991).

par le passage de l'évocation peu détaillée de la nature aux problèmes très détaillés de la maîtrise par l'homme de l'impact de ses activités sur la nature (« Environnement », « Energies », « Littoral »).

Dans les cas des enquêtes sur le littoral, et sur l'énergie, les deux thèmes sont ainsi appréhendés à partir de deux registres différents :

- énumération de ressources et phénomènes naturels dans le cas de l'énergie, définition du milieu naturel, évocation de phénomènes géologiques (grandes failles), climatiques (el nino), marées, dunes, typhons, évocation assez indifférenciées de la faune et de la flore, en particulier de la faune des grands fonds et des mammifères marins, dans le cas du littoral.

- dimensions économiques et politiques de l'activité humaine (production d'énergie, commerce, pêche). La thématique environnementale est une thématique qui concerne l'impact des activités humaines à finalité économique et politique sur les milieux naturels.

L'hétérogénéité des deux registres provient entre autres de la distance entre un registre quasi poétique et expressif pour lequel un corps de connaissances précises et un mode de pensée spécifique concernant la nature (les milieux, les phénomènes) ne sont pas ressentis comme nécessaires pour soi, sinon pour la jeune génération, et le registre au contraire très rationalisant de l'opinion et la construction d'une pensée à partir de l'information et du raisonnement, qui voit s'exprimer directement le besoin de bien connaître et de bien raisonner, mais pour mieux penser les problèmes à des fins d'efficacité.

Dans le passage de l'un à l'autre registre, faute de modes de penser la relation entre les deux (toujours problématique), les personnes changent d'échelle et arrivent très vite dans le fil du discours, à un déséquilibre représentationnel entre la nature fragile et vague, pauvrement représentée, et les activités humaines envahissantes, précises, fourmillantes, richement représentées, et documentées. Ce déséquilibre est transposé dans le sentiment d'une nature globalement menacée, dans sa totalité indistincte, par les innombrables risques très précisément imaginables que comportent les activités humaines. Ce sentiment, constamment étayé par la réalité des problèmes environnementaux qui sont révélés par les médias ou bien qui deviennent manifestes dans l'expérience quotidienne, engendre évidemment le sentiment que c'est l'action, finalité du débat social, qui est nécessaire, et non pas le savoir. L'enjeu de l'exposition peut *a priori* apparaître presque automatiquement s'inscrire dans cette finalité. L'interprétation du sens de l'exposition en dépend dès cet instant, avant toute visite.

Le problème du mécanisme des effets néfastes de la dynamique de développement sur la nature est ressenti comme étant très difficile à penser. Il existe, de manière manifeste, un besoin et une attente de connaissances et de modes de raisonnement sur ces mécanismes : ce qui est explicitement demandé est, en substance, une possibilité de structuration de la pensée de sens commun, de la pensée sociale, sur ce type de problème, dont les effets échappent partiellement ou totalement aux solutions classiquement pensées. Les solutions classiquement pensées ne nécessitent pas forcément un retour sur la cause ou sur le problème lui-même, elles nécessitent le projet et la mise en oeuvre volontaire et active d'un état futur.

Les problèmes concernant des effets externes sur la nature nécessitent un « stationnement » de la pensée sur le problème lui-même, ses causes, et ses dynamiques propres, une pensée sur les problèmes. C'est cette pensée qui est en cours d'élaboration avec l'environnement en tant que système de représentations.

La pensée sur l'environnement est de ce point de vue, fondamentalement une pensée du sens commun, une pensée sociale dans la mesure où elle porte sur des problèmes, à des fins d'action. Les visiteurs ressentent et expriment des besoins de connaissances et de modes de structuration des

connaissances, dès l'instant où ils tentent de penser les problèmes sans y parvenir d'une façon satisfaisante. Mais il s'agit d'un besoin dans le registre de la pensée sociale à finalité d'action sur le cours des choses. On se trouve alors face à un paradoxe fondamental de la relation de l'institution de culture scientifique et technique à son public : celui-ci souffre du manque de maîtrise qui caractérise la relation des hommes à leur propres activités. Ce manque de maîtrise est vécu dans le temps de l'entretien, il se manifeste dans le temps de l'entretien, par une difficulté explicitement ressentie pour penser les problèmes. Les visiteurs sont d'autant plus disponibles pour se constituer cibles d'une initiative institutionnelle qui les implique dans une action sur le cours des choses, ou qui leur permet à tout le moins de progresser dans la maîtrise de la pensée sur l'environnement. Mais l'institution de diffusion de la culture scientifique et technique incarne le point de vue de la communauté scientifique et surtout, le point de vue des médiateurs qui se définissent comme « garants du contenu » et donc représentants de la pensée scientifique. Elle peut donc avoir quelque répugnance à se situer dans le registre de la pensée sociale de sens commun, tant celle-ci a pu être définie comme étant la pensée non-scientifique ou anti-scientifique.

De plus, si les visiteurs attendent des modes de penser les problèmes, ils attendent directement des solutions dans le registre de l'action. Cette action, qui est nécessaire à une échelle combien plus collective que le comportement individuel, apparaît comme étant du ressort d'instances capables de donner un contenu d'action collective à ce qui n'est, chez les visiteurs interrogés, qu'un mot d'ordre désespéré : « *il faut sauver la planète* ».

Si la nature intéresse, et suscite précisément le type de curiosité scientifique attribuée préférentiellement aux enfants, l'environnement préoccupe, il renvoie à l'impérieuse nécessité de penser en vue de l'action, ce qui en fait, par excellence le champ de la pensée de sens commun des « actifs » au sens de participants actifs à la vie sociale, c'est-à-dire le fief du sens commun au sens de pensée sociale tournée vers l'action. On voit très difficilement comment, dans cette mesure, la science pourrait apparaître d'emblée comme « intéressante » lorsqu'il est question d'environnement.

C'est pourquoi, dans les entretiens pour l'enquête « Environnement », la science et les scientifiques semblent ne pas avoir grand chose à voir avec l'environnement. Le registre privilégié est la pensée idéologique, ou bien la pensée politique au sens fort (que la politique y soit présente ou non) Lorsque la science doit être évoquée, sur demande de l'enquêteur, on la place dans le champ de tout ce qui contribue à l'activité industrielle et économique d'exploitation des ressources plus que comme une activité de connaissance.

Mais si la science est absente du discours explicite sur l'environnement, les personnes interrogées éprouvent les faiblesses et les manques de leur raisonnement, et les formulent explicitement :

- appréhender des phénomènes invisibles et dynamiques, dont les manifestations et l'évolution dans le temps échappent à la perception ordinaire. Or, l'impossibilité ressentie de penser correctement les problèmes d'environnement est éprouvée par plusieurs personnes interrogées dans l'étude préalable sur l'environnement comme une culpabilité politique : on n'arrive pas à se sentir vraiment impliqué parce qu'on ne voit pas, qu'on ne se rend pas assez compte.

- appréhender une globalité complexe : les personnes interrogées sont très mal à l'aise pour mettre en relation les diverses informations dont ils disposent grâce essentiellement aux médias. Des chaînes de causes à effets qui gouvernent des phénomènes tels que la destruction des forêts sont senties comme étant probablement plus complexes qu'on ne l'imagine. Par exemple, il peut y avoir une incrédulité railleuse à l'égard de l'influence que peut avoir l'usage domestique d'un aérosol sur un phénomène planétaire, qui se développe à haute altitude. Face à ces difficultés, les visiteurs cherchent des outils pour résoudre un type de problème dont il n'est pas spontanément pensé qu'il relève typiquement de la pensée scientifique.

Il se trouve que c'est encore le registre politique qui est mobilisé à cette fin.

Le discours politique sur les responsabilités présente en effet des caractéristiques précieuses : il rend compte de la complexité des situations, de la diversité des niveaux, de l'imprévisibilité des effets de certaines actions. Ce registre, par ailleurs, déréalise totalement l'environnement comme réalité physique (à plusieurs reprises les visiteurs passent immédiatement du phénomène simplement nommé, pollution, déchets, au problème politique et social dont il rend compte et qui, lui, envahit tout le discours), mais il réalise par contre le système de positionnements et d'actions sociales sur le thème. Il y a substitution de la réalité du système de positionnements et d'actions politiques et sociaux « inventés » par l'environnement, à la réalité physique de la nature à connaître¹⁸⁹. On voit très bien, dans l'enquête sur le littoral comment s'impose une réalité politique et sociale dans la perception des relations problématiques homme/nature. Fait significatif, la réflexion sur les problèmes environnementaux débouche souvent, dans le cas du littoral, sur les problèmes de mise en oeuvre de réglementations, de contrôles, de respect de ces réglementations, dont on a le sentiment étonnamment obsessionnel qu'elles ne sont jamais respectées, ce qui constitue le nouveau problème sur lequel il devient alors nécessaire de centrer son énergie.

Curieusement, le scientifique est pourtant profondément présent dans le discours sur l'environnement, même s'il n'est pas identifié comme « intéressant » pour l'environnement.

Les visiteurs mobilisent de nombreux concepts scientifiques : systèmes en équilibre, chaînes alimentaires, cycles naturels. Ils mobilisent aussi, de nombreuses informations issues de la veille scientifique sur l'état de l'environnement, la dégradation de la couche d'ozone étant une des plus marquantes et des plus investies par un discours moral.

Dans l'enquête sur l'agriculture en particulier, l'exploitation des possibilités ouvertes par la génétique ne date pas d'hier : il y a un fond de connaissances utilisées dans ce qui est dit concernant les produits et leur qualité, avec des concepts de races, variétés, diversité (mais pas celui d'espèce, utilisé pratiquement comme un synonyme de race ou variété) :

« C'est uniformisé, je prendrai en exemple les races de pommiers, de haricots, vous aviez des variétés locales qui répondaient aux conditions économiques locales, qui étaient en général des productions assez valorisantes, c'est-à-dire qu'au point de vue richesses, calories, acides aminés... c'était en général de bonne race » (la richesse des acides aminés apparaît ici comme une variante du thème traditionnel de la richesse en vitamines).

Les notions d'écologie interviennent aussi, notamment le bilan énergétique:

« On est dans des pays riches où on mange trop de viande, la viande est extrêmement chère en fait, quand on regarde la quantité de calories qu'il faut pour élever une vache et la quantité que rend le vulgaire beefsteak, on se rend compte qu'il y a un rendement qui est quand même déplorable ».

Mais ces notions ne sont que très rarement rattachées explicitement à du scientifique, elles apparaissent plutôt dans un contexte politico-social, comme devant être justifier ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire.

189. On pourrait voir dans cette juxtaposition des deux réalités, l'une naturelle et l'autre spécifiquement humaine, un écho du rapport entre le « monde mondial » et le « monde mondain » tels que définis par Michel Serres (1990).

Peut-être peut-on interpréter ce phénomène en examinant la caractérisation du concept d'environnement comme étant, absolument, un concept relevant de la pensée sociale de sens commun, c'est à dire, bien plus qu'une pensée non scientifique, une pensée tournée vers l'action¹⁹⁰.

On peut d'ailleurs, à la lumière de ce type de constat, voir le réflexe d'attribuer une curiosité scientifique aux enfants, en particulier pour tout ce qui touche à la nature, non seulement comme un réflexe pédagogique de la génération des adultes participant à la formation de l'esprit scientifique, pilier de l'identification culturelle et du patrimoine identitaire de l'Occident, à l'intention de la génération suivante, mais aussi comme un indice de la représentation des relations entre la science et la société.

Le savoir savant est un savoir asocial dans la mesure où il s'oppose à la pensée sociale du sens commun : au contraire de celle-ci, la pensée savante se détourne des enjeux d'action, elle naît du besoin de connaître, de la curiosité désintéressée, et elle prend tout le temps nécessaire au traitement de l'information et à la construction du savoir. Les enfants sont dans cette même situation d'être socialement « en réserve » par rapport aux contraintes d'action et de réaction optimalement performante. Ils jouissent également, pour un temps limité, de la possibilité de s'intéresser à la nature plutôt que de se préoccuper de l'environnement. Ce temps est d'ailleurs écourté, les enfants constituant actuellement la cible privilégiée de toutes les actions de sensibilisation à la protection de l'environnement et à la gestion des problèmes de la maîtrise de l'homme sur les effets de ses activités. Mais dans ce cas, les enfants sont précisément considérés moins comme des enfants que comme les futurs adultes, ceux qui devront agir demain.

Cette adhésion de principe au projet d'adaptation de la génération future à son avenir est une des clés d'interprétation de l'intérêt porté aux thèmes proposés à travers les enjeux dont ils semblent porteurs, et de la référence perpétuelle à la cible des enfants et des jeunes. Nous y reviendrons.

190. Il y a une certaine incompatibilité entre le sentiment romantique de la Nature, qui a tendu vers l'idéal d'une fusion mystique de l'individu avec les éléments, et la pensée sur l'environnement, profondément imprégnée de science en ce sens qu'elle se veut problématisante, rationalisante, systémique. Mais dans les deux cas, un même phénomène est à l'œuvre. La pensée romantique sensible se nourrit d'une pensée religieuse qu'elle peut totalement réfuter, et la pensée politique de sens commun se nourrit de la pensée scientifique à laquelle elle s'oppose pareillement.

4. La maîtrise de l'homme sur son propre destin : entre affranchissement des contraintes naturelles et asservissement aux contraintes économiques

Un des systèmes de représentations les plus structurants et les plus transversaux est certainement la pensée sur l'homme et ses relations au monde, qui engagent la maîtrise de son propre devenir. Nous verrons que cette pensée sur l'homme est une pensée complexe, fondamentalement constructive et politique dans son principe puisqu'elle implique la construction d'un monde humain qui est a-naturel dans l'ordre des choses. Le problème des rapport de l'homme à la nature vient moins d'une tragique antinomie entre l'Homme et la Nature que d'un problème de maîtrise par l'homme de son propre monde humain.

4.1. L'existence du monde humain hors-nature

C'est par les représentations du problème de la pollution et des déchets que l'on peut trouver une clé d'interprétation du problème général des relations homme/nature. Les problèmes de la pollution et des déchets sont en effet les plus développés, et leur formalisation comporte le schéma d'une boucle fermée de l'homme à l'homme, la pollution étant une production entièrement issue de l'activité des sociétés humaines modernes, néfaste pour la nature, et néfaste pour les organismes vivants parmi lesquels se rangent les êtres humains. Les problèmes de la pollution, dans leur formalisation, mettent en cause directement non plus des risques d'erreur d'appréciation dans la gestion de la relation à la nature, mais un système de contradictions mortelles dans la nature humaine, avec effet en retour inéluctable de l'activité des sociétés humaines contre nature sur les hommes en tant qu'êtres vivants naturels.

La pollution figure directement le problème de la non-maîtrise par l'homme de ses propres activités, car elle est le produit irréductible des activités humaines dans les sociétés modernes.

Cette perception est d'autant plus sensible et marquante que la pollution est un type de problème qu'il est difficile de maîtriser au simple stade de la perception, et *a fortiori*, au simple stade du « discours sur », dès l'entretien. Sa simple évocation fait en effet problème : « *la pollution, on vit avec, on ne la voit pas, on ne s'en rend pas vraiment compte* ». A l'inverse, mais exactement dans le même ordre de préoccupations, le problème des déchets se prête, on l'a vu, au surgissement de l'insupportable figure de l'humanité ensevelie sous ses propres déchets ou empoisonnée par eux.

Pour mieux comprendre la portée de cette représentation du problème des déchets comme étant un cercle mortel de l'impact des activités des sociétés humaines sur les hommes, il faut s'appuyer sur la caractérisation faite par la plupart des visiteurs du monde humain comme étant nécessairement un monde naturellement hors-nature. Mais cette idée n'est en elle-même aucunement négative, elle suppose au contraire une relation harmonieuse de l'homme à la nature. Ce sont les dysfonctionnements au sein du monde humain qui sont générateurs de problèmes graves dans la relation homme/nature.

C'est par le biais des études sur les thèmes du littoral, de l'agriculture, et surtout de la ville, que l'on accède à cette caractérisation positive du monde humain naturellement hors-nature.

Nous avons vu dans l'étude sur le littoral la figure d'une néolithisation prochaine de l'océan, nature vierge à conquérir. On trouve pour le thème de l'espace, la figure d'une hyper-application de la science dans la prise en main par l'homme de son propre avènement dans un milieu nouveau, avec une évolution et une adaptation par lui commandée. La conquête d'un milieu totalement exogène et l'adaptation à ce milieu par l'homme est une vision positive, dans le droit fil d'un pur ac-

complissement de la vocation des sciences alors même que la conquête par les hommes des milieux encore vierges sur la planète, comme l'océan, est une perversion de la vocation des sciences sous la pression d'intérêts économiques destructeurs. Autant la néolithisation de l'océan figure une vision très négative de l'avenir, une répétition terrifiante d'un processus nuisible dans laquelle la science s'est avérée asservie, autant la conquête de l'espace figure encore dans sa pureté mythique une destinée proprement humaine. L'espace est un possible milieu a-naturel, neutre, vide, promis à l'homme. On retrouve là, dans une version extrême, à quel point le milieu humain est vu comme un milieu propre, a-naturel, et au sein duquel l'homme a quelque chance de maîtriser son destin alors que les relations de l'homme à la nature impliquent tout à la fois le risque d'une destruction des milieux naturels, et le risque de la perte de maîtrise par l'homme de son propre devenir.

La ville est vue ici-bas comme le milieu spécifiquement humain. La naissance mythique de la ville est la naissance de la civilisation entendue comme milieu humain, naturellement non naturel, dans lequel la société humaine se différencie, s'organise, et se régule, en s'affranchissant des contraintes que les milieux naturels font peser sur les organismes.

L'évocation mythique de la création du monde humain avec la ville est l'évocation de la scission d'avec la nature, scission qui est un contrat, garant de l'harmonie des mondes humains et naturels.

Dans les études préalables pour les expositions sur la ville et sur les villes nouvelles¹⁹¹, lorsque les visiteurs interrogés évoquent l'apparition des premières villes, ils parlent moins de la ville proprement dite que des premières manifestations de l'organisation de la vie en société : on évoque le regroupement de personnes, l'apparition de communautés et de modes de vie en communauté avec l'organisation, la concentration et la diversification des activités. Des hommes se sont arrêtés à un moment et un endroit favorable : fleuve, vallée fertile (le temps zéro) et s'y sont installés¹⁹².

A l'inverse, la ville nouvelle contemporaine, la ville créée de toutes pièces, qui ne peut donc s'ancrer dans un avènement mythique, hors-histoire, nécessite toujours la référence à un site originel, mais celui-ci devient soit un milieu naturel particulièrement hostile incarné dans ses formes les plus sauvages (forêt, montagne, désert), soit un lieu vide, se prêtant à une création *ex nihilo* sur la table rase, « *là où il n'y avait rien, que des champs* ».

Tel qu'il est évoqué dans les deux cas (avènement mythique sur site originel favorable où s'interrompt une migration nomade, ou bien avènement moderne, avec une volonté technocratique d'imposer la ville artificielle contre les conditions de départ) le phénomène urbain est resserré sur lui-même, et son lien à l'environnement n'existe que par la phase d'installation, qui est le moment du contrat homme/nature.

Il n'y a en effet aucun besoin de se représenter la ville, pourtant vue comme fondamentalement croissante et évolutive, dans un contexte naturel particulier, si ce n'est pour la doter de ressources favorables (rivières, bonnes terres, endroit stratégique) et de liens forts à son environnement immédiat. Remparts et fortifications, très fréquemment évoqués, renforcent cette image. Ils protègent le monde humain de la nature et la nature du monde humain. La ville marque le passage d'un

191. Voir Le Marec (1992), Le Marec et Chantefoin (1993), Le Marec (1993).

192. Il s'agit d'un récit délibérément mythique de la part des personnes interrogées. Précisons en effet que lorsque ces personnes se voient demander à quelle époque sont apparues les premières villes, le temps historique revient, en totale contradiction avec le temps de l'apparition des premières villes : on évoque alors l'Antiquité, Rome, le Moyen-Age, et même le XIXème siècle. On passe ainsi d'une théorie des origines (la naissance de la vie communautaire) suscitée par le thème de l'apparition des premières villes, à l'histoire des villes, qui mobilise de toutes autres références.

état de nature à un état de civilisation par la création d'un milieu particulier, construit, artificiel. Elle marque simultanément la rupture avec un état antérieur rural, moins organisé, plus indifférencié. Dans l'enquête sur le thème de l'agriculture, on retrouve cette vision mythique de ce passage d'un état proche de la nature à un état coupé de la nature dans le contraste entre l'image du paysan traditionnel et celle de l'agriculteur contemporain. Le paysan traditionnel est isolé du reste de la société et assujéti aux cycles naturels et à leurs contraintes :

« Il faut beaucoup de patience, il faut attendre de voir une plante lever, le blé, il y a tout un processus. On vit en rythme avec la nature et moi, je n'ai pas cette patience du processus de la nature », ou encore :

« Il faut prédire les saisons, labourer, remettre en état ses terres, attendre qu'il fasse beau pour récolter, enfin, une dépendance »

Le « *gros agriculteur* » est au contraire désormais intégré à la société contemporaine en tant que gestionnaire. Le paysan traditionnel ne bénéficie pas de l'affranchissement du milieu que constitue la civilisation urbaine. Une des personnes interrogées exprime cette situation de manière très radicale en évoquant des gens « *très proches de la terre, des animaux qu'ils entretiennent, très proches du monde animal* » Il ne peut « *profiter de la vie nouvelle, c'est-à-dire s'enrichir, et pouvoir partir en vacances* », « *il n'y a pas de limites entre sa vie professionnelle et sa vie privée* » « *c'est un monde où il n'y a pas beaucoup de dialogue* ». Au fil des images, c'est une représentation de la civilisation urbaine qui est construite en creux. A travers les deux enquêtes, curieusement, le monde urbain apparaît comme un lieu stable, organisé et régulé (par la gestion volontaire) beaucoup plus sûrement que ne l'est le milieu naturel (les paysans y affluent en cas de mauvaises récoltes. Les rigueurs des saisons y sont moins sensibles, l'activité et la communication y sont intenses et permanentes, etc.).

La figure de l'agriculteur, par opposition, telle qu'elle apparaît dans l'étude préalable sur l'agriculture, est la figure d'un homme isolé, asservi à la terre, et le pêcheur « *risque encore sa peau* » en mer. L'agriculteur et le pêcheur traditionnel sont à l'interface entre le monde humain et la Nature. C'est pourquoi ils sont les victimes directes de la perte de maîtrise dans le mode de relation entre le monde humain et la Nature. Doublement contraints, par la nature elle-même dont ils ne sont pas affranchis, et encore plus, depuis peu, par les logiques incontrôlables, devenues autonomes, dont l'homme a perdu la maîtrise dans sa propre sphère d'activité, dans son propre monde.

4.2. La perte de maîtrise au sein du monde humain

Cette logique incontrôlable est la logique de développement économique, dont l'homme a perdu la maîtrise. Les visiteurs tentent de modéliser ce problème fondamental, dans des représentations de sa dynamique et de ses effets sur les relations à la Nature :

- évolution quantitative de type exponentielle catastrophique (figurée par l'accroissement des déchets, la raréfaction des ressources)

- transformations qualitatives (les fruits ne seront plus des fruits, et les hommes eux-mêmes en tant qu'individus sont appelés à s'adapter en force au monde façonné par cette logique).

C'est par ces effets sur les relations à la nature que ce problème de perte de maîtrise apparaît en effet le plus redoutable, même si les répercussions existent aussi au sein même du monde humain, notamment avec la relation de dépendance pathologique aux conditions créées par le développement économique, qui réduisent l'autonomie et font peser des menaces croissantes sur les organismes (argent, machines, engrais, réseaux, informatisation, contraintes).

Nous allons développer à présent ces différents points dans le paragraphe qui suit.

4.2.1. La logique de développement économique et l'impact sur les relations homme/nature

Le problème des relations de l'homme à la nature n'est pas dû, contrairement à ce qu'aurait pu nous laisser croire la première étude consacrée au thème de l'environnement, à une antinomie fondamentale entre l'homme et la nature. Celle-ci est effectivement au cœur de nombreux entretiens, mais ce n'est pas l'existence de cette antinomie fondamentale qui crée les problèmes : c'est la perte de maîtrise de l'homme sur son propre monde humain.

Cette perte de maîtrise est dénoncée dans pratiquement toutes les études comme étant due à une logique économique aveugle, de plus en plus incontrôlable. Elle s'incarne dans de multiples phénomènes évoqués dans les entretiens réalisés pour les différents thèmes.

Dans le cas d'« Environnement », apparaissent des êtres économiques (par exemple « *les structures* ») qui prennent le pas sur les hommes et qui les broient : « *les industriels, c'est l'économie qui les intéresse, si c'est pas rentable, ça ne les intéresse pas* ».

Or, « *l'Etat privilégie les grosses structures* ».

Mais les individus, victimes à terme sinon dès aujourd'hui, contribuent eux aussi à cette logique en tant que bénéficiaires passifs de cette logique : « *les gens sont complices, de par leur mode de vie* », « *c'est la faute de notre mode de vie, c'est l'affaire de tous* ».

Le contrôle politique et social de l'utilisation d'un savoir scientifique qui profite essentiellement aux industriels et aux structures économiques, est perçu comme un des enjeux d'une exposition qui doit servir à activer le réseau des responsabilités sociales, qui peut orienter positivement « *le progrès inévitable* ».

Dans le cas de « Energies », et de « Automobile », ce sont les excès de la consommation, dus à la toute puissance des logiques industrielles de profit qui sont dénoncés. Leur impact sur la nature se traduit par la surexploitation des ressources énergétiques, par la pollution. La naissance et le développement d'une civilisation de l'automobile est parfois même vu comme un mythe « *naturalisant* » le résultat du triomphe quasi absolu des intérêts financiers des gros industriels, soutenus par les états.

Là encore, les commentaires sur le rôle que chacun peut assumer pour le contrôle social d'une logique destructrice sont très nombreux. Le besoin d'une visibilité du réseau des responsabilités conjure aussi l'angoisse du développement aveugle à lui-même.

Par exemple, dans le cas de l'automobile, le thème d'une histoire critique du système industriel d'exploitation de la main d'œuvre et de la manipulation des consommateurs, et le thème de la responsabilité des automobilistes, sont cités comme des problématiques possibles pour le traitement du thème de l'automobile.

Dans le cas d'« Informatique », la logique de développement technique est une figure du « *progrès technique inévitable* » qui commande aussi les logiques de développement économique ou qui est commandée par elle. Le développement tentaculaire de l'industrie informatique est d'ailleurs plusieurs fois mis en relation avec la société de consommation, justifiée par une nécessité de produire et faire acheter, qui a bien plus de réalité pour le consommateur que les applications, que l'on a le plus grand mal à décrire et même imaginer.

Dans le cas d'« Energies », c'est le thème de la justification des choix énergétiques faits par les différents états qui apparaît chez plusieurs personnes interrogées.

Dans le cas d'« Agriculture » et de « Littoral » les impératifs économiques engagent la société hors du cycle des relations à la nature, dans un domaine qui constituait précisément un front des relations à la nature.

Ce sont les figures du paysan traditionnel et de l'agriculteur qui sont vues, à cause de la singularité de leur relation à la nature, comme étant actuellement les victimes directes de la logique de développement aveugle, qui produit ses effets néfastes les plus immédiats sur ces fractions de la société vivant directement des milieux naturels.

Paysans et pêcheurs sont ainsi asservis à « *la réalité politique et économique* » : « *il y a un fossé entre ces types qui risquent leur vie et la réalité économique et politique* ». Cet asservissement aux réalités économiques et politiques correspond très exactement à la perte totale de maîtrise des hommes, à l'échelle individuelle, sur leur propre activité, et sur leur propre devenir. Cette perte de maîtrise, dans la sphère même du monde humain, se traduit par une impuissance des individus menacés par les logiques de développement économique. Les effets néfastes de cette perte de maîtrise au sein du monde humain ont des effets catastrophiques sur les milieux naturels, et sur les fractions de la sociétés qui vivent en contact étroit avec les milieux naturels (agriculteurs, pêcheurs).

La figure de la scission du monde paysan en deux catégories illustre cette sortie du cycle et cette rupture à la frontière même monde humain/milieux naturels : le monde paysan, on l'a vu, est en effet scindé en deux :

- le nouvel agriculteur, gestionnaire. Les nouveaux agriculteurs ont fait des écoles, ils sont mécanisés, informatisés, gèrent de grosses exploitations, font de gros profits, sont affranchis des contraintes naturelles

- le paysan traditionnel, dont on a vu que sa proximité à la terre et aux animaux en faisait un homme menant une vie isolée, assujettie aux contraintes naturelles des cycles naturels quotidiens et saisonniers. Il est aussi celui qui subit de plein fouet l'assujettissement contradictoire, dramatique, à la spirale d'une logique économique de développement et de rentabilité :

« C'est de plus en plus une industrie, c'est plus du tout à l'échelle humaine, il est de plus en plus mécanisé ce qui l'assujettit à des impératifs de production pour pouvoir rentrer dans son chiffre d'affaire... Le drame des cultivateurs, c'est qu'ils sont obligés d'investir pour acheter des machines pour cultiver, ils sont obligés d'emprunter ensuite ils sont obligés de rembourser leurs emprunts, ils sont soumis à de terribles contraintes. J'en ai connu, je pense qu'on en sera de moins en moins proches dans la mesure où ce sont des gens qui sont de plus en plus soumis à des impératifs économiques ».

Une citation opposant « *ceux qui vivent de* » et « *ceux qui investissent dans* » est probablement la figure la plus remarquablement condensée de l'affrontement entre le mode de relation traditionnel à la nature, et le mode de relations issu de la logique de développement économique autonome.

Dans le cas de l'enquête « Littoral », la figure du pêcheur est très proche de celle de l'agriculteur, et comme dans le cas précédent, elle occupe spontanément une place centrale dans le discours sur le thème, sans que l'enquêteur ait eu besoin de l'introduire dans l'entretien.

Elle traduit directement le mécanisme de cette logique folle de la productivité maximale, dont les individus sont les agents dociles, mais sur laquelle ils n'ont plus de prise, et dont ils deviennent victimes à leur tour :

« *La pêche, c'est de moins en moins d'hommes et de plus en plus de pollution* ». Cette citation traduit dans un raccourci saisissant des associations d'idées dans lesquelles on trouve une liaison entre perte de maîtrise et accroissement de l'impact sur le milieu, qui touche directement les hommes eux-mêmes par effet boomerang.

Par rapport au thème « Agriculture », le thème « Littoral » permet de figurer spatialement et temporellement d'une manière extrêmement frappante et efficace l'impact de l'évolution incontrôlable d'une logique de développement destructrice au sein du monde humain domestiqué (le littoral), sur la nature sauvage (l'océan).

Le littoral est en effet vu comme un lieu domestiqué, mais aussi un lieu où se trahit clairement la non-maîtrise de l'homme sur l'impact de ses propres activités, par la gravité des pollutions qui marquent ce territoire. La menace gagne l'océan, menacé d'une néolithisation destructrice. La toile de fond du grand océan et du sentiment romantique de la non-maîtrise du milieu sauvage met en relief, par contraste, tout à la fois la non-maîtrise de l'homme sur son propre univers, et l'impact catastrophique sur la nature.

C'est le cycle homme/nature/nomme, et non pas les relations homme/nature, qui constitue le système des problèmes environnementaux. On retrouve d'ailleurs dans les deux cas (évolution de l'impact de l'homme sur la nature, et évolution de l'activité de l'homme) une même figure de la globalisation et de la contamination catastrophiques qui caractérise la pensée sur le problème. Au « *pollution, déchets, rejets de eaux usées, dégazages des pétroliers en mer* », qui traduisait l'extension du phénomène vers le grand large par la dynamique de contamination suscitée par les images, répond, du côté de la logique d'évolution des activités humaines de pêche, l'évocation successive chez le même locuteur des transformations de la pêche traditionnelle par l'informatisation des bateaux, puis les satellites : d'images à images (le bateau au corps à corps avec la mer, le tableau de bord informatisé, les satellites), il y a contamination sans frein, qui fait prendre immédiatement une dimension planétaire au phénomène, et rappelle que la technologie est irrésistiblement associée à une logique industrielle déshumanisante.

La pensée sur la logique de développement est une pensée sur la dynamique d'un phénomène : les visiteurs interrogés expriment des modèles de transformations qualitatives (de la nature et des êtres humains eux-mêmes) issus d'une évolution quantitative des phénomènes. On vient d'évoquer l'extension spatiale du phénomène par contamination.

Dans plusieurs entretiens sur l'agriculture ou sur le littoral, on retrouve des tentatives d'évocation de la dynamique temporelle des phénomènes liés à la logique de développement économique. C'est un modèle implicite de croissance exponentielle qui semble prévaloir, et déboucher sur la tentative de description de changements d'échelle. Ainsi, les changements d'échelle quantitatives (production massive) provoquent des transformations qualitatives (ce ne sont plus les mêmes fruits, les poissons deviennent des « *petits bâtons surgelés* »).

Mais cette transformation qualitative affecte aussi les hommes eux-mêmes : dans le cas des agriculteurs comme dans le cas des pêcheurs, la noblesse de leur rôle, soulignée d'entrée de jeu dans le début de l'apparition des figures de l'agriculteur (gardiens de la nourriture, du « *cycle naturel* » des générations, et médiateurs entre le monde social et le monde naturel) et des pêcheurs (des gens qui risquent leur vie pour nourrir les autres) disparaît pour laisser place à l'indignité de la situation où les hommes sont à la fois coupables et victimes, du « *massacre* » dans le cas de la pêche, et dé-

sormais privés de la maîtrise élémentaire de leur propre devenir : « *ils ne feraient rien sans des gens qui leur amènent des idées et de l'argent* ». Socialement les deux catégories sont donc perçues comme des victimes passives « *soumises à* », « *obligées de* », mais aussi « *obéissant à* ».

On va même jusqu'à suggérer le maintien artificiel de leur activité « *en transformation, en réduction et en difficulté* », « *sinistrée* », « *en décomposition* », « *du passé* », dans un cadre touristique : les pêcheurs et agriculteurs aidés, protégés, voire maintenus comme une « *espèce* » culturelle protégée, et la pêche transformée en loisir :

« *Je vois un avenir avec d'un côté un loisir, le plaisir, de l'autre la machine industrielle* ».

Le loisir est ici comme la « *réserve* » des activités pratiquées à l'échelle humaine. C'est là une manifestation parmi d'autres d'une désolidarisation de l'individu d'avec un avenir commandé par la pression des grands impératifs économiques. Dans cette vision, l'homme dans sa dimension individuelle et traditionnelle se met du côté de la nature menacée, il fait désormais, en tant qu'être vivant, partie de cette nature menacée.

Une citation apparemment paradoxale exprime la toute puissance des impératifs économiques : « *Il semble qu'il y ait prise de conscience du problème entre la demande de productivité et les enjeux de protection de la nature. D'où mon pessimisme sur l'avenir de la pêche* ». La « *prise de conscience* » n'est que le constat pessimiste du rapport de force entre les enjeux de protection et les enjeux de productivité, et n'engendre pas d'espoir, seulement du pessimisme.

Une autre citation exprime encore l'effet boomerang sur les hommes :

« *Il y a de moins en moins de pêcheurs, de plus en plus de chaluts, à cause des impératifs de rentabilité : perte de personnel. Quel sera l'avenir de la pêche?* ».

S'ajoute à cette disparition progressive des hommes qui sont au contact de la nature dans les fonctions fondamentales de la pêche et de l'agriculture, la perte de contact des individus survivants avec la nature :

« *Dans 20 ans, il y aura un homme devant une machine qui repèrera le poisson et on le retrouvera en petits bâtons surgelés sans que personne n'y ait touché* ».

Les visiteurs interrogés se situent spontanément, lorsqu'ils discutent du thème de l'agriculture ou du littoral, par rapport aux figures de l'agriculteur ou du pêcheur qui sont immédiatement convoquées par eux. En effet, le thème de l'analyse des responsabilités et de l'activation de la responsabilité des différents acteurs sociaux est de nouveau centrale dans la description d'un système, comme dans le cas des études sur les thèmes de l'environnement, l'énergie, l'automobile. C'est la réalité de cette notion de responsabilité qui amène les visiteurs potentiels à s'identifier fortement eux-mêmes au rôle de consommateur, pris dans la masse des victimes coupables. Toute une série de prises de position défilent, entre le sentiment « *d'être obligé de* » et l'injonction « *il faut* » (éviter d'acheter n'importe quoi au plus bas prix, payer la qualité, etc.). Mais surtout, les prises de position des futurs visiteurs potentiels manifestent le sentiment permanent d'une impuissance totale « *à leur niveau* », ce qui contribue à transférer sur la puissante institution qui les sollicite la capacité de leur donner un rôle social actif dans le cadre d'une action à laquelle ils sont invités à s'associer. On verra que cette position est déterminante dans l'interprétation *a priori* du sens des expositions dont le thème leur est soumis lors de ces enquêtes préalables, et par conséquent, du sens que peut revêtir leur visite.

Car dans le discours sur le thème, l'inquiétant sentiment de la perte de maîtrise gagne tous les niveaux, à chaque fois que les personnes interrogées peuvent trouver l'occasion de l'exprimer.

L'obsession de l'impuissance des individus et des réglementations accompagne l'idée que c'est au « système », (c'est à dire à la nature même des choses dans un monde humain commandé par les structures) qu'est transférée la responsabilité de l'impact des activités humaines. L'utilisation dans le discours du « nous » ou du « non », témoigne de la manière dont les personnes interrogées vivent, au moment même où elles parlent, ces problèmes contradictoires d'impuissance et de responsabilité. La signification du « on » renvoie plus à des situations et des structures¹⁹³, à un collectif vague, une « force » active vis-à-vis de laquelle le locuteur n'est jamais inclus à titre de personne douée de maîtrise propre:

« D'un côté on pousse la recherche sur ces produits, de l'autre on les détruit », ou encore :

« Le problème c'est qu'on ne sait pas où est la vérité en fin de compte. Par exemple, vous avez des études scientifiques qui vous expliquent qu'on vit mieux qu'avant ».

Le « nous » peut par contre créer un groupe par défaut : celui de tous ceux qui ne se reconnaissent pas dans les intérêts du « on » et qui sont à terme menacés par ce « on » :

« on va de nouveau nous faire manger de la merde » ou encore *« qu'est ce qu'on nous prépare? »*.

4.2.2. La perte de maîtrise au sein du monde humain

La pensée sur l'environnement est donc une pensée sur les problèmes. On l'a vu plus haut, il y a deux niveaux de problèmes modélisés par les visiteurs : les problèmes environnementaux proprement dit (pillage, déséquilibre, souillure) et le problème sous-jacent de la perte de maîtrise de l'homme sur la logique de développement au sein même du monde humain. On pourrait s'attendre, dans la mesure où les problèmes environnementaux apparaissent comme des conséquences indirectes de cette perte de maîtrise, à ce que les conséquences directes de cette perte de maîtrise soient perçues comme étant encore plus graves au sein même du monde humain. Or il n'en est rien.

Cette perte de maîtrise a évidemment des répercussions au cœur même du monde humain, dont il est question en particulier dans les entretiens sur les thèmes « Informatique » et « Villes », mais celles-ci apparaissent paradoxalement beaucoup plus maîtrisables que les répercussions sur les milieux naturels.

Le thème « Informatique » offre une vision rapprochée de la crise du monde humain, puisqu'à la différence des thèmes à dimension environnementale, on est toujours personnellement impliqué dans son activité même et à son échelle, dans la maîtrise des bouleversements techniques et sociaux amenés par l'informatique.

La dépendance, et l'altération des rapports sociaux, paraissent être caractéristiques d'un état artificiel de la société et des individus contraints par elle. Cet état artificiel est défini non pas par référence à la nature, mais par référence à un état naturel de la société humaine comme étant par nature coupée de la nature proprement dite. Ce sont des pathologies, exprimées comme telles.

La dynamique autonome du développement, dans laquelle s'inscrit le progrès technique, se manifeste négativement par la peur de la dépendance et par le bouleversement des rapports sociaux, mais surtout, à la différence des thèmes environnementaux elle se traduit en positif (sinon positive-

193. Voir Benveniste (1974). Voir aussi Pollak (1990, p. 239). L'auteur consacre plusieurs pages de son ouvrage à l'analyse des pronoms personnels dans les récits des déportées survivantes d'Auschwitz.

ment) par l'émergence d'un monde nouveau que certains refusent (en retrouvant ainsi la maîtrise individuelle de leur avenir, fut-ce par un suicide symbolique) mais auquel les jeunes générations auront la capacité de s'adapter, pourvu qu'elles soient formées assez tôt. Dans ce cas, la mutation des individus (la transformation qualitative de leur propre nature individuelle) n'est pas la catastrophe vécue par les agriculteurs et les pêcheurs, qui participent du monde ancien, mais elle n'est pas non plus une perspective enthousiasmante. Elle est une forme de maîtrise, et un avenir possible.

Nous allons développer ces aspects dans les paragraphes qui suivent.

4.2.2.1. Dépendance à la technique et bouleversement des rapports sociaux

Dans le cas du thème « Informatique », le danger de dépendance à la technique reste une des figures les plus « attendues » des conséquences d'une logique autonome de développement technique, dont l'homme aurait perdu la maîtrise.

Le risque de dépendance est multiple. Deux modalités principales émergent cependant :

- dépendance de l'homme à la machine après que celui-ci se soit, à cause d'elle, déshabitué (désadapté pourrait-on presque dire) des tâches qu'elle effectue désormais, et bien qu'il existe toujours le risque de défaillances techniques de la part de machines gérant des mécanismes vitaux pour l'homme. La machine peut à terme non seulement assumer des tâches, mais aussi des décisions :

« Ce qui me fait peur, c'est la perte de contrôle, la peur que la machine décide de tout un jour » ou encore :

« L'informatique manipule des informations sur les gens, elle nous rend dépendants ».

- dépendance vis-à-vis des compétences

La maîtrise de l'informatique semble exiger des compétences difficiles à acquérir, dès lors que l'on a pas eu la chance de « *prendre le train* » au bon moment, ou pendant la formation initiale. Par voie de conséquence, l'informatique accroît la dépendance de ceux qui ne savent pas à ceux qui savent, elle consacre le règne des experts dans un grand nombre de secteurs de la vie, professionnelle bien sûr, mais pas seulement, tant les applications de l'informatiques apparaissent tentaculaires.

La dépendance à la technique et le bouleversement des rapports sociaux apparaissent comme les conséquences projetées de la perte de maîtrise collective dans le domaine de l'informatique.

4.2.2.2. La mort à la civilisation nouvelle et le report de la capacité de survie sur la génération future

L'informatique apparaît clairement comme le lieu d'un clivage entre « jeunes » et « vieux », ces derniers étant jugés très peu à l'aise voire réfractaires à l'informatique (par eux-mêmes et par les « jeunes »), tandis que les « jeunes » s'y mettent beaucoup plus facilement (de leur propre avis comme celui des « vieux »). Voilà au sens propre un lieu commun de l'informatique, que ce clivage entre générations. Mais ce lieu commun mérite analyse car les raisons pour lesquelles les vieux sont réticents et les raisons pour lesquelles les jeunes s'y mettent facilement sont curieusement dissymétriques. En ce qui concerne les vieux, il s'agirait d'une difficulté à suivre des évolutions rapides, voire d'un refus volontaire de changer.

« Les personnes âgées sont assez négatives, tout va trop vite. Elle peuvent aussi douter de leur capacité à maîtriser un domaine nouveau et complexe, abstrait »

« L'ordinateur n'est pas accepté (...) ce sont les générations antérieures qui refusent, c'est trop différent, ils n'ont plus la capacité d'accepter ».

Est en jeu dans cette incapacité ou ce refus une véritable mise à mort symbolique de la génération des « vieux » qui faute de pouvoir s'adapter, ne suivra plus, et sera privée de la compréhension du monde humain de demain. Par contre, les « vieux » peuvent revendiquer de continuer à vivre « à l'ancienne » en quelque sorte :

« Si j'étais jeune, je crois que je m'y intéresserais, c'est l'avenir, regardez pour la lecture, l'information... mais pour le temps qui me reste à vivre, je préfère faire des choses que je voulais faire. L'informatique c'est le début d'une nouvelle civilisation, moi, je reste en dehors ».

Le thème de la vieillesse est alors significatif de l'assise symbolique qu'on entend donner à ce retrait du monde et à cette mort à l'informatique. Dès lors, l'écart au monde - informatique - est moins lié à un effet de génération qu'elle ne se sert de l'effet de génération pour s'exprimer. Dans notre échantillon, on trouve d'ailleurs des « vieux » de moins de trente ans. Le nombre exceptionnellement élevé de refus lors de la constitution de l'échantillon (15), est le signe direct, dès le stade d'une simple étude sur le sujet, de cette mort volontaire au domaine de l'informatique, sur lequel on ne souhaite pas s'exprimer : pour des sujets perçus comme beaucoup plus scientifiques et sur lesquels on déclare ne rien y connaître d'emblée (« Espace » par exemple), les refus resteront plus rares, même chez les plus intimidés et les moins concernés au premier abord.

Par contre, si les jeunes s'y mettent facilement, c'est parce qu'ils acceptent : *« ceux qui ont 15-17 ans aujourd'hui acceptent, ils ont toujours été dedans »*. Mais leur acceptation a un caractère moins volontaire que le refus des vieux. Ils doivent s'y faire car *« de toutes façons, aujourd'hui, il faut s'y mettre »*. Même si on leur prête parfois un comportement spécifique et un goût qui les différencie des adultes, on se réfère moins à leur adhésion enthousiaste qu'à leur malléabilité : *« Les enfants acquièrent des automatismes »*, *« il faut familiariser les petits dès l'école primaire, on a mis trop de machines dans les mains des gens sans les y préparer »*. Il semble bien en fait que, de même que l'évolution technologique est un domaine inévitable, une fatalité à laquelle il faut se faire de toutes façons, on n'attribue aux jeunes l'aisance dans le domaine informatique que pour autant qu'ils y soient conditionnés assez tôt : il s'agit de confier à la génération suivante la capacité et la responsabilité de s'adapter aux technologies nouvelles, mais aussi, bien au-delà, à l'acquisition d'une nouvelle tournure d'esprit, plus *« abstraite »*. On compte bien déléguer à la jeune génération l'effort d'adaptation, voire d'auto-mutation, face à une évolution plus subie que provoquée de la « nature » du monde humain.

En effet, s'éclairent une série d'ambiguïtés concernant un autre clivage que celui qui différencie « jeunes » et vieux » : ceux qui ont la tournure d'esprit et ceux qui ne l'ont pas. Le clivage jeunes/vieux masque un phénomène plus profond : l'existence d'une forme d'esprit adaptée à l'informatique, que l'on peut acquérir lorsque l'on est jeune si on ne l'a déjà. Cette tournure d'esprit hyper-logique, rationalisante, abstraite, s'oppose à la relation sensible et intuitive au monde et à la matière.

On retrouve le même clivage jeunes/vieux, au service de la même conception de l'adaptation au futur, dans l'étude consacrée aux villes nouvelles : l'idée, très forte, que l'exposition concernera surtout les jeunes repose non pas sur un intérêt particulier qu'on leur prêterait pour ce thème, mais parce qu'il est important de les préparer dès aujourd'hui à y vivre. L'idée de fond est qu'il faudra construire une nouvelle population pour ces nouvelles villes, avec acquisition nécessaire (sinon

souhaitée) d'une manière d'être différente pour supporter les changements. Comme dans le cas du thème « informatique », les plus âgés déclarent ne pas pouvoir se faire à cette idée de ville « artificielle » qui n'est pas de leur temps, de leur culture. Ce sont les jeunes qui devront assumer ce changement profond, et pour cela, il faut s'y mettre très tôt, car même si la ville créée de toutes pièces semble une pure fiction au début de plusieurs entretiens, elle apparaît progressivement, dans le courant de ces entretiens, comme un développement obligé de ce qui est rattaché au progrès : « *une ville créée de toutes pièces, techniquement ça doit être possible, mais humainement ça doit poser des problèmes* ».

La mort à la civilisation nouvelle et le report de la capacité de survie sur la génération future apparaissent comme les conséquences assumées de la perte de maîtrise individuelles.

4.3. La pensée sur les problèmes du monde humain et la pensée sur les problèmes de l'environnement : utopie et sens commun

L'homme, naturellement hors nature, doit se désolidariser d'un l'avenir qui se construit sans lui (« *qu'est-ce qu'on nous prépare* »), ou bien se « dénaturiser » encore pour s'adapter à son propre avenir et retrouver une maîtrise par le biais de l'adaptation. Curieusement, alors que cette perspective suppose des transformations de la nature humaine difficiles, parfois très négatives, mais en tout état de cause tangibles et vécues au sein même des relations sociales, familiales, professionnelles, elle suscite beaucoup moins d'inquiétude et d'angoisse que dans les thèmes à dimension environnementale. Comme si le fait que ces transformations étaient envisagées à l'échelle strictement sociale du monde humain en rendait la maîtrise plus aisée. « Entre nous », au sein du monde humain, les bouleversements feraient en quelque sorte moins peur que lorsqu'ils impliquent des effets directs sur le « monde mondial » et la nature. L'homme peut toujours s'arranger de ses propres transformations, même s'il les subit sous la contrainte. La nature quant à elle, ne peut pas les supporter.

Cette hypothèse est étayée par les résultats des études sur la ville et sur les villes nouvelles. On a vu plus haut que les origines de la ville en faisait un milieu « naturel » de l'homme, c'est-à-dire un cadre pour l'avènement de la vie communautaire, et un dispositif technique pour le fonctionnement de cette communauté. En particulier, il apparaît dans deux des études (« Villes nouvelles » et « Villes-troisième phase ») que c'est le travail qui caractérise au premier chef ce fonctionnement communautaire urbain.

Lors des études, les problèmes de la vie en ville sont évidemment développés (pollution, bruit, dégradations des liens sociaux, etc.) mais ils n'entament pas l'impression générale que les problèmes de la ville, ses « *mauvais fonctionnements* », sont liés à un manque de volonté, une incompétence, des mauvais choix budgétaires, une gestion douteuse : il s'agit de problèmes politiques, très maîtrisables. De ce point de vue, les problèmes et les perceptions de la ville tranchent avec ceux et celles évoqués à propos des thèmes auxquels les personnes interrogées attribuent une dimension environnementale (« Environnement », « Energies », « Littoral »). Par exemple, les mesures politiques et réglementations apparaissent dans les études sur le littoral et la ville dans des figures exactement inversées : très nombreuses, mais jamais respectées, vouées à l'échec, dérisoires et symboles de la perte de maîtrise irrémédiable dans le cas de la protection du littoral, insuffisantes mais indispensables, et potentiellement très efficaces dans le cas des problèmes urbains, notamment la pollution.

Significatif aussi le cas du bruit, problème le moins souvent cité parmi une liste de problèmes à hiérarchiser dans une des études formatives pour le projet « Environnement » est ici souvent

considéré comme prioritaire : le contexte urbain ne fait pas d'emblée partie de la thématique environnementale.

Deux facteurs combinés jouent dans la différence de perception entre l'environnement et le contexte urbain : le premier, cité à propos de l'informatique, est lié à l'idée selon laquelle l'homme dans son propre milieu s'arrange de problèmes et de transformations que ne supporte pas la nature. Le second, très lié au précédent, réside dans le fait que les problèmes humains ne sont pas rapportés à une échelle planétaire : ils sont perçus comme étant plus cernés, plus locaux, moins « contaminants » et obéissant à une logique moins spontanément systémique. Très certainement l'effet d'implication directe et la vision rapprochée que l'on a en ce qui concerne les problèmes techniques et urbains jouent considérablement dans cette perception. A notre avis, joue également le fait que le savoir de sens commun, comme savoir social, est mobilisé immédiatement, suggérant d'emblée des conduites possibles et des enchaînements vertueux, ce qui n'est pas le cas pour des thèmes comme « Environnement », « Littoral », « Energie », où le manque de connaissances disponibles et mobilisables crée directement le sentiment du manque de maîtrise, dès le premier niveau de la représentation des problèmes, et conduit à des grands enchaînements vers l'échelle de la généralité extrême¹⁹⁴.

Très significative est la réaction de plusieurs personnes interrogées, lors de la troisième phase de l'enquête pour le projet « Villes », à partir de la présentation des thèmes et sous-thèmes du programme, organisée en un organigramme graphique¹⁹⁵.

L'apparition du thème de l'explosion urbaine (incluant le sous-thèmes des mégapoles), qui traite la ville en tant que problème à l'échelle de la planète, surprend et même choque certaines personnes qui ignoraient « *qu'on en était déjà arrivé là* ». En effet, même si le thème de la ville génère spontanément de fortes préoccupations (chômage, habitat, pollution, transport, etc.), les visiteurs interrogés sont choqués par un sous-thème qui sous-entend une perte de maîtrise planétaire et généralisée sur le phénomène urbain, alors même que la ville est perçue comme le cadre idéal d'une prise en main par l'homme des problèmes liés au monde humain. Cette idée heurte frontalement l'image fondatrice de la ville comme milieu pleinement maîtrisé par l'homme, image menacée par l'évolution actuelle des villes, mais pas au point que le phénomène urbain soit lui-même converti en un problème majeur.

Le thème du futur en ce qui concerne la ville amène des attentes qui traduisent au contraire la confiance en des possibilités d'action multiples. Ces attentes sont tendues, d'une part vers la redéfinition de la ville mythique idéale, d'autre part vers l'attente de voir les solutions techniques ou sociales aux problèmes d'aujourd'hui.

194. Cela ne signifie pas pour autant que la première perception « rapprochée », et plus rassurante, soit plus vraie et moins irrationnelle que la peur globale. Car la peur globale peut également s'apparenter à une stratégie d'action rationnelle face à un phénomène mal connu, stratégie volontaire exposée très clairement par Pierre Thuillier dans un éditorial de « La Recherche » qu'il consacre à l'effet de serre : dans l'ignorance des causes exactes du phénomène, mieux vaut craindre le pire, et considérer que les rejets de l'activité humaine sont des causes possibles. Cela mène à une stratégie d'action : limiter les rejets dès maintenant, pour éviter que lorsque le phénomène sera enfin mieux connu, il ne soit déjà bien trop tard pour y remédier. Cette stratégie est un cas passionnant : on peut en effet considérer que les scientifiques auteurs, connaissant la valeur de l'action, opèrent volontairement le passage des objectifs de connaissance de la science savante vers les objectifs d'action du savoir de sens commun. *Quand il le faut*, ils décident que la priorité est moins dans la vérification des informations disponibles et la recherche de la vérité que dans le traitement optimalement pertinent des informations disponibles en vue de l'action. Voir Thuillier (1992).

195. Voir Le Marec (1993).

En premier lieu, les visiteurs interrogés expriment l'attente de voir traité le thème de la ville du futur. Cette ville devrait être un milieu équilibré et stable : une ville moyenne, ni trop peuplée ni trop étendue, respectueuse des espaces verts, soucieuse des problèmes sociaux de l'emploi. A première vue, il s'agit là d'une échelle et d'un enjeu très raisonnables et concrets : la qualité de la vie au quotidien. Mais cette ville que l'on souhaite pour le futur est trop abstraite et délocalisée pour ne pas être mythique. Elle peut s'interpréter par rapport à une vision universelle de l'utopie futuriste, mais surtout, cette ville est en fait la traduction positive des préoccupations vis-à-vis du futur qui sont exprimées dans les entretiens : trop de monde, trop de concentrations, trop de distances, trop d'écart sociaux, trop de risque de désintégration du sens et de la cohérence de la vie des individus. La crainte de la démesure, du hors d'échelle, et de la perte de maîtrise qu'elle entraîne inévitablement, sont cependant à la différence des thèmes « Informatique » et « Environnement », incarnés précisément dans une échelle individuelle qui donne prise et consistance au sentiment que les problèmes peuvent se résoudre et de gérer.

En second lieu, les attentes concernant ce thème du futur portent sur les innovations technologiques susceptibles de résoudre les problèmes de transport et dans une moindre mesure, de communication. On accorde donc sa confiance à des solutions techniques, locales, et spécifiques aux problèmes d'éloignement, de cloisonnement, de marginalisation, de désintégration des différentes sphères de la vie (habitat, travail, loisir, sociabilité).

Mais ces solutions sont en même temps vues de manière très positive, comme pouvant non seulement permettre de surmonter les problèmes actuels, très concrètement et durement vécus, mais aussi de inverser entièrement la situation et amener l'avènement de situations de rêve, qui vont bien au-delà d'un amendement des difficultés. Un rêve d'ubiquité est en germe dans le souhait de voir des modes de transports qui permettraient de « *rentrer de mon boulot, une demi-heure et je fais mon jogging dans la nature, une demi-heure et je suis avec les amis* ».

Les préoccupations pour le futur, également très fortes dans les entretiens sur le thème de l'énergie, débouchent pareillement sur des attentes concernant les solutions à la future pénurie. On veut connaître l'état des lieux, en termes de connaissances, et de techniques et technologies disponibles, mais aussi, déjà en savoir plus sur « *les énergies de demain* », « *les énergies de remplacement* », « *l'énergie de l'an 2000* » et aussi « *ce que ça va nous apporter à nous consommateurs ces trouvailles, ces recherches* ». La confiance dans l'innovation est telle que là encore, il ne fait aucun doute que les énergies actuelles, trop polluantes ou trop limitées, céderont la place à des énergies alternatives « *non menaçantes pour la vie de l'être humain et son environnement* ».

On constate le même phénomène dans l'étude sur l'automobile : si le thème l'automobile dans une institution à caractère prospectif apparaît à certains comme étant le thème des problèmes causés par l'automobile et qu'il faudra bien résoudre, l'attente d'une perspective critique, qui s'exprime dans le rejet de tout caractère positiviste ou promotionnel de l'objet-voiture, va de pair avec une attente de solutions. C'est moins de voitures du futur que l'on s'attend à voir traiter que des solutions techniques, politiques, culturelles, aux problèmes actuels que pose la voiture. A l'extrême de cette logique, l'attente classique dans les études préalables, de voir des technologies de pointe ou des technologies du futur s'applique moins à la voiture qu'aux alternatives à la voiture comme moyen de transport peut-être condamné à disparaître, exactement de la même façon que l'on attend moins, dans les entretiens sur le thème de l'énergie, les technologies du futur appliquées aux énergies actuelles, qu'incarnées dans des énergies alternatives.

« *Qu'est-ce qu'il y aura après l'automobile... On se dit que de toutes façons ça n'aura qu'un temps. Mais nous on est en plein dans cette époque de l'automobile. Mais il y aura la suite c'est obligatoire que la voiture elle va mourir. Si la population continue à croître avec de plus en plus de*

bagnoles, il n'y aura plus de champs, plus rien, il n'y aura plus que des routes et on vivra peut-être sous terre ».

Quel que soit le thème auquel on ait affaire, la préoccupation et l'intérêt pour l'avenir sont toujours très importants.

Mais selon les thèmes, ces préoccupations débouchent soit sur l'attente directe de voir présentés dans l'exposition des états des lieux et des solutions techniques envisageables, dans des visions plutôt confiantes et optimistes, soit sur l'anticipation d'une mission sensibilisatrice de l'institution, capable d'orienter une prise de conscience et une responsabilisation, dans des visions plus pessimistes. Les thèmes qui suscitent l'attente confiante des solutions techniques sont ceux qui caractérisent le monde humain (« Villes », « Energies », « Automobile »). Ceux qui suscitent l'anticipation d'une sensibilisation sont les thèmes qui caractérisent les relations de l'homme à la nature (« Environnement », « Littoral », « Agriculture », et aussi « Energies », qui est un thème mixte).

Dans les représentations des relations de l'homme au milieu naturel les problèmes, largement abstraits, sont pensés au travers d'un imaginaire sans frein qui amplifie très rapidement leur dynamique temporelle et spatiale (l'échelle planétaire arrive toujours très vite).

C'est pratiquement l'inverse dans le cadre du monde humain : ce sont alors les problèmes vécus qui sont bien réels et contenus par la vie quotidienne, tandis que les solutions techniques possibles ouvrent sur des scénarios imaginaires sans frein où non seulement les difficultés sont résolues, mais où temps et espace sont totalement maîtrisés.

Les besoins de connaissances et de modes de raisonnement pour penser les problèmes sont ressentis beaucoup plus fortement dans le cas des thèmes environnementaux de l'environnement que dans le cas des thèmes du monde « humain ».

Dans ce monde humain, monde fermé, « entre nous » où rien ne peut échapper en dernier ressort à la volonté sociale, la pensée tendue vers un futur d'adaptations et de solutions solidement soutenues par les ressorts de l'utopie comme pensée sociale structurante, a déjà doublé le besoin de maîtriser la dynamique des problèmes eux-mêmes. On y reconnaît la tradition utopique structurante par le fait que les solutions pour faire face à des problèmes graves et urgents peuvent se convertir (d'une pierre deux coups) en dynamique qui transcende totalement les situations problématiques pour ouvrir un accès vers des horizons nouveaux¹⁹⁶.

La pensée utopique en réaction à des préoccupations très forte dans le monde humain d'une part, et le besoin ressenti de structurer la pensée du sens commun à finalité d'action dans le domaine de l'environnement d'autre part, ont des conséquences directes sur l'attitude des visiteurs à l'égard de l'initiative institutionnelle. Elles contribuent fortement à l'attribution d'une signification pertinente à cette initiative.

196. L'utopie n'est pas entendue ici au sens du rêve doré d'un paradis sur terre. Elle est signifiée le processus par lequel la somme des volontés individuelles peut incarner directement la volonté collective, court-circuitant tous les mécanismes sociaux. Voir Baczko (1978).

5. L'attribution de signification au traitement des thèmes par l'institution

Autre dimension transversale, et structurante, du discours des visiteurs lors de chaque enquête préalable : leur perception du sens même de l'initiative qui consiste, pour un établissement culturel comme la Cité des Sciences et de l'Industrie, à proposer des expositions sur les thèmes annoncés. Cette dimension est d'ailleurs, encore une fois, moins structurante que « cadrante ». Elle constitue moins un ressort caché de la logique du discours qu'une détermination des limites et du sens du discours. Mais cette détermination n'est pas ici rapportée aux facteurs sociaux, professionnels, culturels, qui caractériseraient à son insu la position de la personne qu'on interroge. Elle est rapportée, beaucoup plus immédiatement et localement, à la simple compétence sociale nécessaire à la gestion négociée entre interlocuteurs (évaluateur et visiteur) de la performativité de l'interaction, c'est-à-dire à la communication au sens que lui donnent Sperber et Wilson. On abordera ici plutôt la représentation que les visiteurs se font de l'exposition dans le cadre d'une institution culturelle telle que la Cité des Sciences et de l'Industrie; puisqu'ils sont toujours interrogés alors qu'ils sont déjà visiteurs en train de visiter.

Il y a trois types d'attributions de signification à l'intervention institutionnelle que constitue le projet d'exposition sur un thème donné :

- l'exposition comme proposition de l'institution scientifique publique dans le champ médiatique
- l'exposition comme ensemble de moyens pédagogiques dans le but de diffuser des connaissances
- l'exposition comme intervention dans le champ de réalité déterminé par le thème, et destinée à orienter cette réalité ou à s'y inscrire

Dans les trois cas, c'est très largement le thème qui conditionne l'attribution de signification à l'initiative de faire une exposition : dans ces conditions préalables, on s'aperçoit que l'institution elle-même, et l'exposition comme genre particulier maîtrisé par l'institution, sont relativement indifférenciés, et sont riches d'innombrables potentialités. Il est fondamental de souligner là encore que dans ces conditions préalables, il n'y a aucune détermination générale du traitement des thèmes qui viendrait de la référence préalable obligée au cadre des missions du musée ou au cadre des objectifs des établissements de culture scientifique et technique. Les enjeux liés à la réalité des thèmes sont en quelque sorte beaucoup plus forts que les enjeux liés à la réalité muséale ou à la réalité de la vulgarisation scientifique et technique quand on traite ces thèmes-là.

Par contre, cette réalité des thèmes est concurrencée par la réalité du traitement médiatique de ces thèmes, ce dont les visiteurs interrogés sont fort conscients. C'est d'ailleurs pourquoi ils en viennent à souhaiter, par contraste, que la Cité des Sciences ne joue pas ce jeu de la fabrication d'un champ médiatique en lieu et place de la réalité recouverte par les thèmes, réalité rendue sensible par les problèmes multiples et graves qui la caractérisent.

Lorsque l'exposition ne peut être vue comme intervention pédagogique à partir d'un champ de connaissances, il y a donc deux types d'anticipations de la part des visiteurs interrogés :

- l'attribution de la signification de l'intervention dans le champ même de la réalité recouverte par le thème.

C'est cette réalité même qui est perçue comme très difficile à appréhender par les visiteurs interrogés.

Un contrat de confiance est implicitement conclu avec l'institution : celle-ci est créditée d'une capacité à traiter de la réalité vraie, même si on n'a pas toujours les moyens de reconnaître celle-ci. L'institution promet par là même de faire bénéficier aux visiteurs d'éléments de référence dans le traitement de l'information en vue de la reconnaissance et de l'action sur la réalité vraie.

- la spécificité de l'institution, par opposition aux caractéristiques du traitement par les médias typiques.

La représentation de la nature de l'institution, son rôle, ses moyens, son action, sont définis à partir des caractéristiques des médias, en prenant le contrepoint de celles-ci. C'est là, dans les conditions des études préalables, un mécanisme d'élaboration d'une représentation prise sur le vif, dans un moment et un lieu où l'institution est à la fois bien réelle, mais pensée à travers ses projets futurs, ses objectifs potentiels, sa portée optimale.

Il faut souligner que l'on retrouve parfois plusieurs de ces interprétations de la signification de l'intervention institutionnelle à propos d'un même thème, et chez le même visiteur. C'est le cas, typiquement, du thème « Automobile ». Mais certains thèmes suscitent particulièrement l'une ou l'autre. La santé suscite particulièrement l'anticipation d'un contrepoint au traitement médiatique. L'espace suscite particulièrement l'anticipation d'une initiative pédagogique de diffusion des connaissances. La ville ou l'informatique suscitent particulièrement l'anticipation d'une intervention dans la réalité même recouverte par le thème.

Par ailleurs, les conditions d'entretien peuvent modifier l'interprétation. C'est particulièrement le cas dans la série des études réalisées sur la ville, aux trois stades successifs du seul thème, du pré-programme, puis du programme. Plus la proposition de l'institution est structurée et détaillée, plus le champ des potentialités d'attributions de signification diminue, et plus le visiteur interrogé se soumet naturellement à une vocation pédagogique annoncée par la proposition, le thème perdant progressivement sa valeur de réalité. On peut passer, d'un thème comme « Villes » identifié comme champ de réalité, à un ensemble de sous-thèmes (« *de chapitres* ») immédiatement rattachés à un type de traitement didactique d'un sujet (« *un bouquin* »), à l'égard duquel il n'y a tout simplement plus lieu de prendre position.

La valeur de réalité peut alors se réfugier dans l'un des sous-thèmes, le mystère de son traitement encore non proposé permettant de lui conférer à son tour cette réalité potentielle.

5.1. L'attribution de signification par référence au champ médiatique

Lors des entretiens préalables, les références à d'autres musées ou expositions sont rares, excepté lorsque le thème lui-même les suscite, comme dans le cas d'« Automobile ».

Par contre, les références aux médias sont plus nombreuses. Là encore, la nature de thèmes tels que « Santé », « Environnement », joue évidemment beaucoup, puisque la plupart des visiteurs ont eu l'occasion de les voir traités dans des journaux ou des émissions avec précisément le type de titre très général qui constitue la référence et le rattachement à un ensemble de débats en cours (« L'Environnement », « la Santé »).

L'institution est différenciée et spécifiée dans le courant des entretiens, par rapport à ces autres médias.

Ce phénomène apparaît dans l'enquête préalable sur le thème de la santé : c'est parce que la culture médiatique sur ce thème est très importante que la santé est directement abordée par les personnes interrogées non pas sous l'angle d'un récit personnel (fréquent pour le thème de l'informatique), ou bien sous l'angle d'attentes de contenu proprement dites, mais sous la forme d'un discours au second degré sur le positionnement de la Cité des Sciences par rapport aux autres instances médiatiques qui traitent déjà de ce thème. Cette condition du discours est à la fois une faiblesse et une force :

- une faiblesse car le thème de la santé, abordé dans un contexte médiatique, a perdu toute autonomie propre : le discours sur la santé apparaît avant tout, au stade des études préalables, comme un discours sur les discours sur la santé. Les personnes interrogées sur le thème de la santé dans les espaces d'expositions de la Cité des Sciences ne le sont nullement par rapport à des expériences personnelles à travers lesquelles ont quelques chances d'apparaître les représentations sociales de la santé lorsqu'elles sont abordées dans des recherches en psychologie sociale où ces représentations sont mobilisées en situation. Au contraire, dans un espace public tel que la Cité des Sciences, il y a fort peu de chances que des personnes parlent de leur propre rapport à la maladie et à la santé, hors toute situation où ce rapport est directement en jeu. Par contre, ce qui est en jeu dans ces situations d'enquête, c'est à l'inverse le rapport de l'institution elle-même au thème, puisqu'elle y est déjà engagée, elle et non le visiteur. Or, le rapport de l'institution au thème ne saurait évidemment être un rapport de l'institution à la maladie et à la santé vécues : il ne peut être, en première analyse et pour les personnes sollicitées qui doivent obligatoirement construire un cadre dans lequel leur intervention a quelque chance de satisfaire à des exigences de pertinence, qu'un rapport à l'ensemble des discours publics, institutionnels et médiatiques, sur le thème de la santé. C'est pourquoi le thème véritable des entretiens sur la santé est la plupart du temps le thème des discours publics, officiels et officieux, sur la santé : leur sens, leur rôle, leur portée, leur usage.

- une force car à cause de ce même phénomène, à défaut d'avoir accès aux représentations sociales de la santé telles qu'elles peuvent être réellement mobilisées lorsque la santé est en jeu, on a un accès certain aux représentations du rôle et du sens de l'intervention de l'institution.

On peut également y voir une confirmation de l'hypothèse selon laquelle lorsqu'il s'agit des thèmes à dimension environnementale, les visiteurs partent du principe que les problèmes de l'environnement sont réellement en jeu, à quelque degré, dans l'intervention de l'institution, puisque cette attribution d'une valeur de réalité n'est pas systématique et ne concerne pas le thème de la santé.

5.1.1. Le modèle du discours médiatique déjà existant

L'étude préalable sur le thème de la santé a fourni le seul cas où les médias pouvaient avoir valeur de référence directe, de modèle d'usage, dans l'attribution de signification au traitement d'un thème. En effet, certains des visiteurs interrogés se réfèrent d'emblée au rôle de revues et émissions déjà connues pour anticiper le rôle d'une exposition sur la santé : comment garder une bonne santé ou l'exposition-guide de vie quotidienne.

L'exposition se moule alors dans un discours médiatique déjà existant, et tenu par des encyclopédies, revues, émissions de télévision, etc. De manière très significative, les attentes concernent en priorité les secteurs para-médicaux où est très peu engagée la parole des organismes spécialisés et des médecins, et qui sont par conséquent laissés en débat aux médias : diététique, prévention par les conditions de vie et les conditions de travail, hygiène de vie. Une version « altruiste » et pédagogique de ce type d'attente, qui est peut-être commandée par le contexte d'un musée des sciences, se manifeste chez plusieurs personnes interrogées : celles-ci se voient volontiers les soutiens et les relais d'une exposition sur la santé qui puisse enseigner aux jeunes des règles d'hygiène de vie (alimentation saine, méfaits du tabac, de l'alcool, prévention des maladies sexuellement transmissibles,

etc.) : c'est dans le cadre de la santé comme projet social plus que comme secteur d'intervention scientifique spécialisée que les visiteurs proposent alors de participer directement au discours « *la santé, un bon équilibre physique et un bon équilibre mental, c'est lié, la santé est liée à l'épanouissement physique et intellectuel de l'individu, la santé conditionne tout* ». Diététique, liens entre le corps et l'esprit, médecines douces, ostéopathie, acupuncture, secteur para-médical, sont très fréquemment cités et associés dans les attentes.

Mais plus nettement, et même dans les entretiens menés pour l'étude préalable sur le thème de la santé, ce n'est pas en vue d'une imitation qu'est mobilisée la référence au modèle d'usage d'autres médias. Tout au contraire, c'est par opposition au traitement médiatique que l'exposition, comme mode de communication d'une institution publique a-médiatique se voit attribuer un rôle spécifique dans le champ médiatique : tenir un discours vrai sur les prises de position médiatiques.

5.1.2. Le positionnement « sur » le débat médiatique

Le positionnement de la Cité des Sciences et de l'Industrie apparaît alors comme original : au même titre que les autres médias, c'est dans ces domaines qu'elle est attendue. Mais à titre d'instance publique scientifique-médiatique, elle est attendue pour tenir un méta-discours sur ces domaines, donner les moyens de démêler le vrai du faux sur ce qui est perçu comme étant des thèmes véhiculant des contradictions, des polémiques, et des discours offrant peu de garanties de vérité :

« Concernant l'alimentation par exemple, on nous dit un peu n'importe quoi, il faudrait faire une synthèse de ce qu'on entend, de tous les sons de cloche, on ne sait plus qui croire ».

L'institution doit être à la fois dans le champ médiatique para-spécialiste, et offrir des garanties de vérité dans ce champ. L'institution se voit douée de la capacité potentielle de parler de ce que disent les autres (les autres médias) et produire un discours de vérité dans les débats en cours :

« La cité renvoie à une référence institutionnelle, presque une université, ce qui est différent des émissions », ou encore : *« la cité est crédible parce qu'elle fait appel à des spécialistes ».*

La Cité des Sciences est à la fois un lieu-source du savoir, et une instance médiatique abordant des thèmes non spécialisés en faisant appel à des spécialistes, plus que des thèmes spécialisés à destination des non-spécialistes.

L'exposition sur la santé n'est pas vue d'abord comme un média, mais comme l'expression d'une institution dans le champ médiatique. C'est pourquoi, même si on attend de la Cité des Sciences qu'elle traite des questions « médiatiques », on s'attend à un caractère sobre et panoramique du traitement. Par ailleurs, on demande explicitement que la Cité des Sciences se démarque du discours « *galvaudé* » des autres médias, en particulier à propos du SIDA¹⁹⁷ et du cancer :

« On est assez soulé par les médias, on en entend tout le temps parler à la télé...il ne faut pas médiatiser l'exposition sur tel ou tel problème... déjà une exposition sur la santé, ça fait assez médiatique... il ne faut pas faire un genre de publicité qui présente les maladies comme un événement médiatique ».

197. Cela ne signifie pas que les visiteurs identifient le fait de rencontrer effectivement le thème du SIDA dans une exposition comme une démarche « médiatique ». A preuve, l'effet de surprise créé par la découverte dans le cadre de la visite de l'exposition « Vues sur mer » d'une information entièrement nouvelle et inattendue sur l'AZT, suscite chez le visiteur le sentiment d'une intense satisfaction, au point de devenir le modèle même du type de choses que l'on peut attendre de la Cité des Sciences en matière de bénéfices pédagogiques.

On retrouve ce type d'avertissement dans l'enquête préalable sur le littoral : en guise d'attentes, certaines des personnes interrogées expriment au contraire la nécessité pour l'institution de se démarquer des médias sur un thème qui, dans la mesure où il est directement assimilé au thème de l'environnement, est très revendiqué par le champ médiatique : parmi les réponses à la question, en fin d'entretien de groupe, destinée à faire dire aux participants de dire quel pourrait être, selon eux, le message de l'exposition, on attribue très largement à celle-ci un message de sensibilisation aux problèmes environnementaux, mais on en profite dans le même temps pour caractériser en négatif la spécificité institutionnelle dès lors qu'elle prend l'initiative de faire une exposition sur ce thème :

« Il ne faudrait que l'exposition ne soit pas comme les médias que nous critiquons » ou encore *« il ne faudrait pas faire Thalassa... il faudrait s'ouvrir plus, répondre à plus de questions. Thalassa c'est plus la réalité des choses. A la Villette, il faudrait traiter des grandes questions : le mouvement des eaux, les cyclones, les typhons, les marées... »*.

Dans le cas du thème de l'automobile, le thème peut lui-même apparaître comme un véritable classique de la communication publicitaire.

Il est intéressant en soi que cette dimension publicitaire du thème de l'automobile soit jugée pertinente par les visiteurs interrogés, dans le cadre de l'enquête préalable sur le projet d'une exposition à la Cité des Sciences et de l'Industrie, centre de culture scientifique et technique : le fait qu'il ne soit pas hors de propos, pour ces visiteurs, de considérer le thème de l'automobile comme pouvant être traité par un centre de culture scientifique et technique à d'autres fins que la pédagogie des techniques, ou l'histoire de la civilisation industrielle et son devenir, est déjà un résultat en soi très important.

5.1.3. L'absorption du cadre institutionnel par le thème

Mais ce qui est encore plus important pour notre propos, c'est l'identification parfois quasi totale entre l'automobile et la communication publicitaire chez certains des visiteurs interrogés, au point que celle-ci puisse apparaître, au simple énoncé du thème, comme le véritable enjeu et objet d'une exposition sur ce thème. Il y a alors déplacement de l'enjeu de l'entretien, qui revient constamment sur le problème du choix de la communication publicitaire par la Cité des Sciences et de l'Industrie.

L'automobile, pour certains, a absorbé à des fins commerciales tout à la fois le champ de la communication et l'idéologie du progrès technique : *« le problème c'est qu'on est dans quelque chose de technique où c'est vrai que la publicité se base sur une certaine philosophie du progrès technique »*. Dès lors *« tout est question de communication »*, et de maniement de symboles, l'automobile étant *« le symbole de la deuxième révolution industrielle »*.

L'automobile est devenue la communication publicitaire. C'est pourquoi toute communication sur ce thème inspire la méfiance : les personnes interrogées se situent d'emblée dans le décodage des ficelles de la communication publicitaire au moment lorsqu'on leur soumet une liste de sous-thèmes possibles : « mutations de la production », « sécurité » et « propreté » suscitent perplexité et parfois raillerie, car on rétablit immédiatement une perspective critique par simple inversion du sens de ces termes.

Ainsi pour mutations de la production : *« encore une mutation et il n'y aura plus personne sur les chaînes »*.

De même, si la sécurité renvoie à des dispositifs techniques existants (que la publicité a contribué à faire connaître et valoriser avant toute exposition, ce qui rend suspect le fait même de

les valoriser encore dans une exposition sur le thème de l'automobile), elle évoque plus fondamentalement de problème inverse du risque, et des accidents de la route, dont la portée dépasse très largement la présentation de quelques dispositifs améliorant la sécurité de modèles disponibles sur le marché.

Enfin, le thème de la propreté est de même un *mauvais début*, un terme suspect, pour aborder le problème de la pollution urbaine due à l'automobile (donc de la saleté et non pas de la propreté) qui dépasse largement les dispositifs techniques évoqués par le terme « propreté », dispositifs dont la valeur de référence culturelle sanctionnée par un musée cadrerait beaucoup trop bien avec les intérêts directs des constructeurs.

Il est dès lors particulièrement intéressant de relever que l'un des visiteurs interrogés, celui qui dénonce la voiture comme étant une affaire de communication et de maniement de symboles, refuse d'imaginer ce que pourrait être une exposition à la Cité des Sciences sur ce thème : « *je ne vois pas franchement* ». Pour lui, contrairement à la plupart des autres visiteurs, l'automobile n'est pas un thème galvaudé qu'un traitement pourrait transformer. Ce thème a absorbé ses traitements, il est tombé dans le champ de la communication publicitaire, et il est dès lors dépourvu de signification de chercher comment il pourrait être traité « autrement » qu'il est partout, avec ou sans la présence de l'objet lui-même. Ce visiteur remarque en effet que dans les campagnes publicitaires, notamment pour la Twingo, il y a eu « thématisation » de l'automobile qui disparaît en tant que telle. Il n'est guère surprenant que ce même visiteur ne manifeste pas un intérêt pour le thème lui-même, mais soit intrigué par l'initiative de l'exposition elle-même, par l'initiative communicationnelle, qui engage entièrement l'institution dans la publicité, ou plutôt, qui fait disparaître l'institution en tant que telle puisque le système de la communication dont l'automobile est le porte-étendard est entièrement à l'initiative du marché :

« Est-ce que ce sont les marques qui vont faire cette exposition? c'est important de le savoir parce que si ce sont les marques, il faut quand même qu'il n'y ait pas de distorsions entre l'image de la voiture que va produire l'exposition et l'image que les marques en donnent », et plus loin « vous allez peut-être traiter l'objet symbolique, c'est le genre de choses qui peut être intéressant pour les entreprises ».

5.2. L'attribution de signification par référence au champ de la diffusion des sciences et des techniques

C'est particulièrement le cas de thèmes comme « Espace », et dans une certaine mesure, « Energies ».

5.2.1. Le cas d'un thème absolument scientifique : « Espace »

Dans le cas d'« Espace », les visiteurs interrogés parviennent, dans les entretiens, à dissocier clairement leurs propres intérêts et préoccupations, et ce qu'il peuvent attendre d'un établissement de diffusion de la culture scientifique et technique. En effet, dans la mesure où le thème est identifié comme étant fondamentalement scientifique, les personnes interrogées se soumettent, adhèrent d'avance, à un traitement pédagogique destiné à les faire entrer dans un domaine scientifique. Même s'ils ont leur propre vision de la réalité économique et politique du thème, ils ne s'attendent pas à la voir apparaître dans l'exposition. Pour la première fois, c'est l'institution qui, à cause du caractère scientifique du thème proposé, constitue la cadre limitant, différenciant et pertinent, pour anticiper la signification de l'initiative de l'exposition sur le thème de l'espace. Les visiteurs parviennent à transcender la situation où les place l'entretien : à la fois signifier que le thème sur lequel on les interroge ne correspond pas à un centre d'intérêt personnel *a priori*, mais endosser le statut de futur

visiteur, membre d'un collectif d'ignorants qui adhèrent par principe à l'initiative de vulgarisation scientifique décidée à leur intention. De manière tout à fait remarquable, même si l'espace peut être vu comme patrimoine commun susceptible de générer des préoccupations et des attentes au même titre que le littoral, le fait qu'il s'agisse aussi d'un domaine scientifique par excellence fait prévaloir cette dernière détermination : l'institution apparaît sans ambiguïté comme étant avant tout un établissement pédagogique de diffusion de la culture scientifique et technique. *«Sortir un petit peu moins bête qu'on est entré»* exprime alors totalement tout à la fois la vocation de l'institution pédagogique, et le statut de visiteur-ignorant.

Dans ce cas, les visiteurs interrogés s'interdisent pratiquement d'anticiper quel sera le traitement du thème, cette passivité de principe participant du rôle optimalement assumé de « page blanche » disponible pour tout ce qui aura été prévu, à commencer par le commencement.

5.2.2. Le cas d'un thème technico-scientifique : « Energies »

L'énergie est un thème qui peut, comme l'espace, être identifié à un domaine très scientifique. Mais il peut également, selon les visiteurs interrogés, apparaître comme un thème environnemental, un champ de préoccupations très fortes.

Comme dans les entretiens portant sur les autres thèmes de ce type (« Environnement », « Littoral »), la science y est interpellée comme étant impliquée dans une logique de progrès aveugle générant des problèmes très inquiétants, mais elle y est aussi vue comme étant capable de produire un discours vrai sur ces problèmes : *« connaître la vérité, « avoir un état des lieux », « connaître les solutions possibles »*. Les attentes à l'égard de l'institution, très fortes, sont alors directement articulées sur ces préoccupations : il s'agit d'attentes de visiteurs-citoyens. à l'égard d'une institution publique.

Par contre, lorsque l'énergie est identifiée comme étant un domaine scientifique, on retrouve l'identification de l'institution à un établissement pédagogique de diffusion de connaissances scientifiques et techniques, et comme dans le cas du thème de l'espace, les attentes sont fortement cadrées par cette détermination : il s'agit d'une demande de connaissance. Les attentes, plus revendiquées comme telles malgré tout que dans le cas du thème de l'espace, sont cependant encore pour beaucoup des anticipations de ce que pourrait être un traitement pédagogique du thème. Il s'agit alors d'une anticipation d'une pédagogie des techniques, très proches de ce qu'on l'on trouve dans certaines attentes concernant l'automobile, plus qu'une anticipation de la pédagogie des sciences pures.

C'est sans doute la raison pour laquelle ces anticipations sont alors exprimées, alors que les visiteurs ne se les permettent pas dans le cas du thème de l'espace, considéré comme relevant de la science pure.

Ceux qui formulent ces anticipations expriment à travers elles non pas des souhaits, mais une disponibilité au statut de visiteur-ignorant, une adhésion de principe à une démarche pédagogique dont on a des représentations-types. Les attentes de contenus pédagogiques sont ainsi :

- l'histoire de l'énergie

« Du début à la fin, le passage du feu au charbon, au nucléaire... »

Outre la valeur culturelle de principe de la perspective historique, le passage d'une source d'énergie à la suivante est la représentation-clé d'un front continu du progrès, marqué par des découvertes successives et qui vont continuer bien évidemment, dans le futur (on s'attend à ce que le nucléaire cède le pas dans l'avenir à une source d'énergie meilleure).

- des cycles entiers de sources d'énergie

« *de l'extraction du pétrole à son utilisation finale sous forme d'essence* ». On retrouve dans d'autres études, comme l'automobile ou la ville, ou bien lors de l'évaluation de l'exposition sur le cuir à la médiathèque¹⁹⁸, cette anticipation d'une décomposition totale de processus, de cycles, de circuits. De telles attentes de processus en grandeur quasi-réelle sont un peu l'équivalent d'une attente d'objets vrais, dans une institution muséale à vocation pédagogique, dotée de gros moyens et disposant de surfaces permettant de faire entrer la grandeur réelle à l'intérieur de ses murs¹⁹⁹.

- des explications scientifiques de base. On veut comprendre « *ce qui se passe quand j'appuie sur un bouton et que ça s'allume* », « *le fonctionnement d'un moteur* ». Des exemples de machines, le « *comment ça marche* », « *comment ça fonctionne* ».

Nous reviendrons plus tard sur ces anticipations de ce qu'est une démarche pédagogiques à laquelle on s'attend de la part d'une institution à vocation pédagogique, lorsque nous aborderons l'anticipation des modes d'accès au savoir.

Ce qui est important à ce stade, c'est, par rapport au thème de l'espace, le fait que les visiteurs s'autorisent et même se prêtent activement à une anticipation de ce que pourra être le traitement d'un thème pédagogique comme celui de l'énergie, cette anticipation active participant du rôle d'apprenant « éclairé » que sont les visiteurs interrogés.

5.2.3. Le cas d'un thème qui peut être absolument technique : « Automobile »

Dans le cas du thème de l'automobile, on a une troisième variante de cette caractérisation du thème comme étant typiquement technique, chez certains des visiteurs interrogés. Par rapport au thème de l'énergie, la voiture incarne, encore plus qu'un thème scientifique ou technique, un thème de la pédagogie des sciences et des techniques. On va donc encore beaucoup plus loin dans l'anticipation de ce que pourrait être le traitement du thème en tant que grand classique de la culture scientifique et technique.

Le thème de l'automobile apparaît très attendu de la part d'une institution de diffusion de la culture scientifique et technique dans la mesure où il est un classique de la culture scientifique et technique. A partir du moment où le thème est évoqué, il apparaît comme une évidence que la Cité des Sciences puisse traiter un tel thème, incontournable dans la mesure où il s'agit d'un phénomène marquant de la civilisation industrielle. La Cité des Sciences, à cette occasion, est vue comme le lieu non spécialisé, le cadre historico-prospectif très large dans lequel peut se déployer la fresque de la civilisation technique et industrielle du XXème siècle.

« *Ca fait partie des évolutions technologiques qui ont changé la vie au quotidien des gens et je pense que c'est important...l'automobile fait partie de ces grandes poussées technologiques qui changent tout : l'avion, le téléphone... qui changent le monde et qui font que les gens ont envie de comprendre ce qui s'est passé et ce que ça peut représenter dans le futur* ».

« *L'automobile est un phénomène suffisamment important dans le XXème siècle pour que ça soit représenté ici effectivement. Je ne suis pas personnellement un « accro » comme on dit de l'au-*

198. Voir Le Marec (1994).

199. L'exposition « La vigne et le vin » s'ouvrait par une salle dans laquelle était plantée une vigne véritable, occupant un grand quadrilatère central.

tomobile, mais ça semble effectivement indispensable dans ce qui fait partie du XXème siècle... c'est quand même un phénomène technique assez majeur dans le siècle donc il faut en parler ».

« Bien expliquer comment l'automobile se situe dans l'histoire des techniques... ça peut être intéressant de situer ça dans l'histoire de la locomotion. J'ai encore rien vu là-dessus ».

« Ca correspond tout à fait ici. L'automobile, c'est le monde industriel. La Cité des Sciences c'est un peu la représentation de la civilisation industrielle. L'automobile c'est l'objet-symbole de la deuxième révolution industrielle ».

Dans le même ordre d'idées, des visiteurs voient l'automobile comme l'incontournable objet technique, support privilégié de discours pédagogique sur la technique elle-même. On s'attend alors à comprendre à travers une présentation efficace de la voiture des logiques techniques appliquées. La Cité des Sciences apparaît alors comme un lieu caractérisé par sa vocation à un traitement formel pédagogique, qui soit à destination de tous les publics (la définition même d'une vocation à l'éducation informelle) : on se prend à espérer qu'une exposition sur l'automobile puisse rendre compréhensible à tous ceux qui n'y connaissent rien le fonctionnement d'un moteur, le circuit de freinage, *« toutes ces grandes chaînes qui constituent l'automobile »*. On se retrouve dans le cas de figure où l'intervention institutionnelle est identifiée à une initiative pédagogique destinée à faire acquérir des connaissances.

Le fait que la voiture soit, plus qu'un thème technique, un thème-type de la pédagogie des techniques suscite des positionnements originaux de la part des visiteurs interrogés. On est bien loin de l'attitude modeste des visiteurs sollicités sur le thème de l'espace, espérant *« sortir un petit peu moins bête qu'on y est entré »*.

Les visiteurs peuvent parfois se sentir véritablement experts dans la pédagogie des techniques dans le cas de la voiture, et adopter par anticipation non plus le statut de visiteur venu pour apprendre, mais le statut du pédagogue sachant ce qu'il faut faire à destination des visiteurs-ignorants qui sont inclus dans la représentation de la pédagogie des techniques, mais auquel ils ne s'identifient évidemment pas. Il y a alors, comme dans le cas d'« Informatique », dissociation entre le statut de répondant (que l'on assume dans l'entretien) et le statut de visiteurs potentiel (dont on parle sans être soi-même engagé dans cette représentation). Cela est particulièrement remarquable dans l'évocation d'un des poncifs de la pédagogie des techniques : les moteurs en coupe ou schémas de circuits, sont ainsi attendus par ceux qui revendiquent un statut d'initié dans le domaine de la mécanique et qui estiment ce type de présentation indispensable pour ceux qui n'y connaissent rien. Mais ils sont parallèlement redoutés par ceux qui revendiquent le fait de ne pas s'y connaître dans le domaine de la mécanique et des techniques, et qui rejettent précisément ce qu'ils considèrent être un poncif de la pédagogie des techniques plus qu'un véritable contenu.

Par rapport aux thèmes de l'espace et de l'énergie, les visiteurs interrogés sur le thème de l'automobile ne s'autorisent pas seulement une anticipation active de ce que peut être un traitement pédagogique du thème : ils se constituent experts pour juger de façon critique de différents traitements possibles.

5.3. L'exposition comme intervention dans le champ de réalité du thème

Dans les entretiens consacrés à certains des thèmes, l'institution est perçue comme un lieu où peut être en jeu la vie même du champ de réalité constitué par le thème.

Le fait que l'institution propose une exposition contribue d'ailleurs à actualiser l'existence du thème comme champ de réalité.

L'initiative de l'institution, son projet de faire une exposition sur le thème, est alors un simple objet dans le champ de cette réalité dans laquelle elle s'engage et qu'elle peut contribuer, potentiellement, à orienter. On l'a vu, lorsque le thème est identifié comme scientifique ou bien comme relevant de la pédagogie des sciences et techniques, la Cité des Sciences est vue comme une institution pédagogique typique. Le thème y est un champ de connaissances et l'institution montre et diffuse ces connaissances par un discours *ad hoc*.

Mais lorsque le thème est un champ de réalité, la Cité des Sciences y est vue comme un opérateur de réalité. Ce qu'elle présente est *a priori* une parcelle de la réalité, et ce qu'elle dit est une parole qui s'inscrit dans cette réalité.

Deux types de thèmes suscitent ce type de réaction :

- Les thèmes à dimension environnementale, qui recouvrent des problèmes importants : « Environnement », « Littoral », dans une certaine mesure « Energies », « Villes nouvelles », et « Automobile ». Le projet d'exposition est considéré comme une volonté institutionnelle de faire quelque chose, et éventuellement, d'engager le public dans son initiative.

- les thèmes qui recouvrent des réalités vécues directement et intensément par des visiteurs : « Informatique », et « Villes ». Le projet d'exposition est éventuellement considéré là aussi comme une volonté de faire quelque chose, à un niveau collectif et culturel pour orienter les choses dans le bon sens. Mais surtout, ce sont les visiteurs interrogés qui peuvent directement s'approprier eux-même à intervenir dans cette réalité via l'institution qui s'y engage. Ils peuvent décider d'intervenir soit en prenant position sur le projet et en exprimant des attentes et suggestions en tant que « concernés au premier chef », usagers ou habitants dans le champ de réalités recouvert par le thème (parfois, plus rarement, en tant qu'experts et complices de l'institution dans sa stratégie pédagogique comme dans le cas d'« Automobile » ou dans sa stratégie sociale, en faveur des spécialistes ou en faveur des usagers dans le cas d'« Informatique »), soit dès les entretiens pour les études préalables, en négociant directement l'enjeu des entretiens et en faisant valoir des prérogatives de « concerné au premier chef ». Enfin, ils peuvent s'en remettre entièrement, dès l'entretien, au rôle que pourrait offrir l'institution à son public dans son intervention sur des problèmes dont la maîtrise elle-même pose problème (« Environnement », « Agriculture », « Littoral »).

5.3.1. Les thèmes à dimension environnementale, qui recouvrent des problèmes importants

Dans le premier cas, il s'agit de thèmes qui recouvrent des problèmes importants, et qui sont très débattus dans les médias. Dans la mesure où l'on attend de la Cité des Sciences qu'elle se démarque des médias « *toujours plus ou moins sérieux* », l'initiative de faire une exposition sur un thème comme « Environnement », « Littoral », ne peut être assimilée d'avance à un autre son cloche, une voix supplémentaire dans le concert médiatique. *A minima*, comme on l'a vu plus haut, la Cité des Sciences peut se positionner dans le champ médiatique pour tenir un discours sur les discours.

On attribue donc une très forte intentionnalité *a priori* au projet de faire une exposition sur ces thèmes. Si la Cité des Sciences choisit elle aussi de traiter de ces thèmes, c'est qu'elle doit avoir quelque chose à apporter.

Or, l'idée d'un traitement pédagogique de ces thèmes comme champs de connaissances scientifiques est parfois inexistante, elle est littéralement dépourvue de toute pertinence : ces thèmes signifient des problèmes, et cette réalité est autrement exigeante et mobilisatrice que la découverte d'un aspect particulier de leur réalité que serait leur dimension scientifique.

Apparaît dans les entretiens l'idée que la Cité des Sciences puisse traiter la réalité même des thèmes en question, et orienter leur évolution. Cette perception s'affirme à travers des attentes très complémentaires :

- la vérité du contenu (à travers le traitement « total » de l'axe passé/futur, ou bien à travers l'état des lieux vrais ou bien à travers la mise au jour du réseau des responsabilités)

- l'orientation prospective de l'exposition

Il s'agit là de deux attentes de base, qui traversent les entretiens réalisés pour la totalité des projets.

5.3.1.1. La vérité du contenu présenté

Il y a trois modèles mobilisés et attendus pour signifier la vérité du champ traité : il s'agit dans les trois le traitement total du thème dans un axe passé/futur, l'état des lieux et le réseau des responsabilités. Dans les trois cas, c'est par différents modalités d'une attente d'exhaustivité que la vérité est signifiée.

Il ne s'agit pas tant de la vérité au sens de l'exactitude des informations délivrées, que du sens « utile » par rapport à l'ensemble d'un collectif de référence (la société), le plus large possible. La portée de l'information doit tendre vers une portée universelle à l'intérieur de ce collectif de référence.

Par exemple, dans le cas de l'exposition « Environnement », il faudrait que celle-ci rende visible l'ensemble des responsabilités, chaque partenaire à sa place : l'Etat, les industriels, les gens. L'exposition appuierait ainsi l'engagement collectif global, modéliserait d'une certaine manière la réalité sociale du thème au sein du « monde mondain »²⁰⁰ dont il relève. Le thème souffre en effet d'une sorte de déficit de réalité qui provient de l'extrême difficulté à percevoir une réalité globale complexe.

Chaque problème particulier (la pollution des eaux, la déforestation, etc.), pour important qu'il puisse être, n'apparaît que comme un fragment illustratif d'un discours qui concerne une autre réalité encore que ce « simple » problème.

Seuls quelques problèmes-clés à dimension planétaire ou universelle comme la couche d'ozone ou les déchets constituent des réalités à penser « en soi ».

Le refuge des attentes dans des dimensions politiques et sociales du thème peut ainsi, fort paradoxalement, être interprété comme une attente profonde de « réaliser » ce thème de l'environnement, de le représenter dans ses dimensions « vraies ».

Dans le cas du littoral, cette vérité est réclamée indirectement, par l'attente d'une exposition qui se démarque radicalement « *des médias que nous critiquons* ». La vérité est alors anticipée

200. Selon l'expression de Michel Serres.

comme étant un état des lieux vrai de la situation du littoral : « *Faire voir comment sont les différentes côtes, en Italie, en France, en Allemagne, monter où c'est pollué* ».

Un autre modèle de la vérité des situations est l'explication de l'ensemble du champ auquel il est donné un sens. L'axe passé/futur est très fréquemment anticipé, quel que soit le thème, comme étant ce moyen de donner sens à l'ensemble du champ :

« *On pourrait faire un historique, montrer qu'à un moment donné la pêche était essentiellement axée sur ce type d'animaux et de poissons et qu'au fur et à mesure de cette exploitation de plus en plus industrialisée, on est arrivé à une raréfaction telle qu'on est obligé d'arrêter et d'expliquer pourquoi, en particulier pour les jeunes* ».

On est très proche des attentes formulées pour le projet « Environnement », où l'état des responsabilités est un autre système explicatif permettant de donner un sens « utile » à l'ensemble du champ.

L'axe passé/futur est également très sensible dans le thème de la ville : face aux pré-programmes, les visiteurs associent fréquemment les thèmes « l'invention des villes » et « l'explosion urbaine », le passé étant chargé de donner sens à la situation actuelle et de donner prise sur l'avenir : « *comprendre le passé et le futur des villes, ça va ensemble* ».

Enfin, comme dans le cas des projets « Energies » ou « Villes », la demande d'une exposition exhaustive est également l'envie de voir, dans un lieu précis et concret où l'on peut se rendre, tous les niveaux de perception d'un domaine particulier : l'exposition, curieusement, est perçue à ce stade préalable comme étant potentiellement l'univers entier et structuré du thème. « *complète* », « *vaste* », elle rassemble et donne sens aux informations que l'on trouve « *dispersées* » ailleurs. En un sens, l'institution se justifierait dans l'abondance des médias et des musées grâce à une vocation supplémentaire à un traitement « vrai » de l'information, anticipé comme étant un traitement total de l'information : la représentation est quasi sensible, elle transpose le sentiment d'une surabondance et d'une dispersion dans la figure d'un traitement cumulatif et intégrateur qui utilise et traite la totalité des données du champ. La non-présence d'informations y est aussi une forme de traitement de ces informations, car ces informations sont soustraites de ce qui constitue la vérité du thème.

En particulier le rôle de la science n'est pas tant de donner des connaissances, que de pouvoir donner sens à une situation présente en conférant une valeur d'authenticité à des informations diffusées par ailleurs, déjà, dans d'autres médias et éclairer les perspectives d'avenir.

L'exposition révèle une vérité : un aspect qui ne serait pas traité dans le cadre de l'exposition est *a priori* un aspect dont la portée est plus négligeable que ce qui y est traité : l'exposition réalise ce qu'elle traite et dans le même temps, dé-réalise ce qu'elle rejette hors de son contenu. La hiérarchie des informations et leur structuration « mettent en réalité » littéralement le champ dont il est question.

5.3.1.2. L'orientation prospective

L'orientation prospective combine la confiance dans les capacités des spécialistes et des scientifiques à voir déjà ce que nous ne soupçonnons pas encore, à voir devant, et la valeur d'usage toujours indéterminée de l'institution, douée d'une capacité *a priori* de produire des solutions techniques, sociales, culturelles, de créer une réalité susceptible de peser dans le champ de réalité existant. Trois types d'attentes prospectives se dégagent :

- « Qu'est-ce qu'on nous prépare pour demain ? » (« Littoral »)

Dans cette attente prospective, le monde de la recherche et le monde de l'industrie constituent ensemble le domaine d'activité où s'élaborent, à l'écart de la population, les futures conditions de vie de cette population, dictées essentiellement par des impératifs économiques. L'institution publique peut révéler ce que la recherche et l'industrie font dans le secret.

- Dans quel univers vivrons-nous ? Dans quel univers vivront nos enfants demain ? (« Villes nouvelles », « Informatique », « Automobile »)

Dans cette attente prospective, la Cité des Sciences comme institution scientifique est créditée de la capacité d'entrevoir déjà ce qui n'est pas encore communiqué au public.

- Quelles sont les solutions possibles aux problèmes actuels ?

L'attente du thème des solutions se confond fréquemment avec l'attente directe des solutions. Or, on a vu cette confusion est cependant caractéristique de certains thèmes. Dans le cas de « Santé », la possibilité même d'une telle confusion est proprement inimaginable tant la distinction entre la santé et le discours sur la santé est une exigence qui fonde tout le discours des visiteurs. C'est lorsque des problèmes sont réellement en jeu à quelque degré, dans l'intervention de l'institution, que cette confusion prend son sens. Elle devient révélatrice de la valeur de réalité de l'intervention institutionnelle à l'égard des problèmes traités.

C'est particulièrement le cas avec les thèmes de l'énergie et de l'automobile, où des solutions techniques semblent presque naturellement envisageables immédiatement. On veut connaître les découvertes, les énergies de demain, les énergies de l'an 2000, et même, ce qui remplacera l'énergie ou la voiture aujourd'hui : qu'est ce qu'il y aura après la voiture.

Dans le cas de « Villes », la préparation de l'exposition peut être interprétée comme l'indice que se prépare déjà la ville « laboratoire du social » à l'élaboration de laquelle le visiteur interrogé au stade de l'enquête est déjà appelé à s'engager, ce que certains refusent.

Enfin, dans le cas d'« Environnement » et « Littoral », si les solutions sont moins imaginables, l'exposition apparaît tout de même fréquemment comme justifiée par le recherche de solutions, qui passent notamment par l'activation générale des responsabilités « *savoir ce que l'on peut faire individuellement et à partir de là, étendre sur les collectivités, sur le pouvoir politique et au niveau légal...* ». Car la vérité est essentielle, à savoir, l'état réel des responsabilités. Les visiteurs sont quant à eux potentiellement prêts à se laisser interpeller et mobiliser au nom de leur responsabilité de consommateur ou d'utilisateur, ou bien au nom de leur responsabilité de parent, d'aîné prêt à se constituer relais auprès des plus jeunes, mais à condition de n'être pas l'unique cible d'un discours qui doit absolument être vrai à l'échelle du collectif.

5.3.2. Les thèmes qui recouvrent des réalités vécues directement par des visiteurs

Dans le cas de thèmes recouvrant des réalités vécues directement par les visiteurs interrogés, la valeur de réalité de l'exposition est également une exigence de principe, mais cette fois, les personnes interrogées s'impliquent dans le commentaire du projet, soit pour faire des suggestions visant à accroître cette valeur de réalité, soit pour se positionner par rapport à ce projet en anticipant directement la valeur de réalité de l'acte de visite.

Certains thèmes sont ainsi critiqués par des visiteurs, qui réfléchissent à ce que pourrait être le vrai thème. Nous citerons deux exemples. Dans l'étude préalable sur l'automobile, nous avons déjà noté plus haut qu'un visiteur identifiant totalement le thème de l'automobile au thème de la

communication publicitaire, refusait même d'imaginer la manière dont ce thème pouvait être traité par la cité :

« La cité doit informer mais c'est des banalités... je vous avoue que je ne sais pas trop, je ne vois pas... C'est sûr, on peut faire l'historique de l'automobile de manière interactive, mais au-delà du prisme de la communication tellement généralisée, il n'y aura pas d'originalité de toute façons. »

Par contre, il tente tout de même de faire une suggestion qui donne une valeur de réalité au projet d'exposition sur l'automobile :

« C'est sur le contenu qu'il faut mettre l'accent. Peut-être les automobilistes, à Paris, c'est dramatique ».

Cette personne propose de déplacer le thème et en propose un autre qui ne soit plus, comme la voiture, la référence automatique à la publicité. Ce faisant, elle cherche tout simplement à proposer de son point de vue un vrai thème. Celui qu'elle choisit : l'automobiliste, est intéressant à de nombreux titres.

En particulier, l'idée d'une vocation de la Cité des Sciences à une pédagogie de la responsabilité dès lors qu'elle choisit des thèmes qui sont les figures des problèmes de société (dont la voiture) rejoint des réactions rencontrées dans plusieurs études préalables. Les visiteurs interrogés sont prompts à manifester des appréciations très négatives sur la responsabilité directe des individus en tant qu'usagers ou consommateurs dans les problèmes qu'annoncent les thèmes (l'environnement, l'agriculture, l'automobile). De même que les agriculteurs, les pêcheurs sont vus comme des victimes actives, les consommateurs sont coupables. Rares sont ceux qui dénoncent comme un des visiteurs, au-delà de la logique de production ou de la recherche de la rentabilité, très désincarnées, « *les grands trusts* » qui ont favorisé « *le mal du siècle* ». Encore enchaîne-t-il directement sur la figure-victime de l'ouvrier (comme le pêcheur ou l'agriculteur) non sur celle d'autres figures de la société :

« Je serais plus intéressé par une vision plus critiques, des cadences par exemple, le système Ford, la chaîne, Citroën, c'était pas très clair. On peut apporter une vision critique sur tout cela mais bon, est-ce que ce serait encore le thème de l'automobile ».

Dans le cas du thème de l'automobile, rares sont donc ceux qui dénoncent la pression générale exercée sur les individus, y compris les usagers, dans une « *civilisation de l'automobile* ». Une telle pression génère des comportements collectifs inadaptés par rapport à la sécurité ou l'environnement, mais qui, lorsqu'ils sont jugés, sont reportés à l'échelle des responsabilités individuelles.

Cette perception va de pair avec l'attribution *a priori* d'une valeur de réalité, qui est *a priori* et du point de vue des visiteurs interrogés une possible valeur optimale, à l'exposition comme dispositif destiné à directement apporter des solutions aux problèmes qu'elle choisit de traiter. Dans la mesure où l'exposition vise des personnes, des visiteurs, le sens du dispositif que constitue l'exposition peut être de toucher ces personnes qui sont aussi des usagers de la voiture, des consommateurs. Cette attribution *a priori* d'une valeur de réalité à l'exposition comme remède contribue alors à renforcer l'attribution de responsabilité aux individus, qui constituent le public des expositions.

Ce phénomène est d'une importance cruciale : les individus, en tant qu'usagers de l'automobile, assument déjà psychologiquement, une grosse part de responsabilité dans les « *maux du siècle* » lorsqu'ils devancent le rôle que pourrait jouer une exposition.

Il est évident que si le discours de l'institution est « du côté » de la communication publicitaire, ou bien même s'il est en deçà de la position des visiteurs dans leur anticipation du lien entre

l'exposition et le public, lien fondé sur une action sociale optimalement pertinente auxquels les visiteurs se rendent disponibles par avance, le malentendu est de ceux qui à terme peuvent ruiner tout à la fois le crédit d'une institution et le sens que l'on peut avoir de son propre statut d'utilisateur de l'institution (même si on continue d'en être l'utilisateur).

La manière dont les visiteurs sont amenés à commenter la question du public de la future exposition est un indice de cette valeur de réalité de l'exposition dans le champ de réalité du thème. L'exposition sur l'automobile va ainsi toucher « *les usagers de l'automobiles* » qui sont forcément nombreux dans le public de la cité. Le fait que l'on fasse cette exposition à la Cité des Sciences peut d'ailleurs être attribué pour certains au fait que l'on puisse ainsi toucher un grand nombre d'utilisateurs et d'utilisateurs potentiels de l'automobile, plus qu'à la vocation de diffusion de la culture scientifique de la Cité des Sciences : c'est par rapport au lieu concret comme espace public réel dans lequel évoluent des parties réelles de la population que l'impact de l'exposition est anticipé, plus que par rapport à la mission pédagogique ou culturelle de l'établissement. On le sent également très fort dans les études sur l'environnement, l'agriculture, et le littoral : le public réel qui environne le visiteur interrogé est vu comme le public potentiel de demain parce qu'il comporte nécessairement un grand nombre d'individus concernés par la réalité du thème que l'institution peut ainsi toucher. Seuls les « jeunes » sont dans tous les cas de figures considérés *a priori* comme un public au sens d'une cible de l'intervention institutionnelle, approuvée et relayée par les aînés que sont les visiteurs adultes interrogés. Les visiteurs interrogés voient continuellement la quantité et la variété des autres personnes qui visitent les espaces. De plus, la taille de la Cité des Sciences atteste de sa capacité d'accueil et surtout, sa muséologie est fréquemment caractérisée par le fait qu'elle a vocation à toucher *tout le monde*.

C'est pourquoi la notion de grand public n'est pas à jeter aux orties : elle rejoint l'idée d'un collectif potentiellement universel, à l'opposé « *des publics* », notion beaucoup plus technique que sociale, qui s'impose dans les milieux professionnels.

Dans le cas de la deuxième phase de l'étude préalable sur la ville, face à la multiplicité des thèmes proposés et la difficulté à proposer d'emblée une cohérence immédiate à l'ensemble, certains y voient l'intention de « *toucher un public plus large, sûrement* », car « *la ville concerne tout le monde* ». L'intention de toucher tout le monde est alors interprétée dans le sens d'une inscription plus forte dans le champ de réalité de la ville elle-même : en effet, si le programme semble bien amener le visiteur à penser que l'exposition est destinée à s'adresser à tout le monde, ce n'est pas parce qu'elle traduirait ainsi une vocation générale de l'institution pédagogique à favoriser l'accès de tous à la culture : c'est parce que le thème lui-même concerne tout le monde, ce qui est constamment répété. Cette idée est exprimée soit directement, à titre personnel, comme dans le cas d'une famille habitant un village du Sud de la France et qui se déclare très concernée elle-même, soit indirectement, en parlant pour tous, et cela de plusieurs manières :

- beaucoup de gens sont concernés, même ceux qui ne vivent pas en ville, parce que la ville exerce une forte influence sur son environnement : elle concentre tous les services et les équipements, et assujettit toute l'économie et la vie d'une région à son fonctionnement « *il faut produire pour nourrir les citoyens* ».

C'est alors l'impact spatial du phénomène urbain qui est évoqué.

- de plus en plus de gens seront des habitants des villes dans l'avenir. Nos enfants vivront tous en ville.

C'est l'impact dans le temps du phénomène qui est évoqué.

« *Tout le monde* » est le monde des personnes qui existent au thème préalablement à l'initiative institutionnelle, et qui ont l'occasion d'être dans le lieu de la Cité des Sciences. C'est en ce lieu qu'ils peuvent croiser les intentions institutionnelles à l'égard du « tout le monde » dont ils font partie. Contrairement aux propositions structurées ou fortement pédagogiques, qui amènent les visiteurs sollicités à penser que le public visé est intégré à l'initiative institutionnelle car il est en quelque sorte propriété de l'institution (le public de telle exposition, son public), les thèmes vus comme champs de réalité concernent un public qui est une fraction de la population préalablement existante au thème, et qui sera touchée par l'initiative institutionnelle, indirectement ou via son discours sur eux-même.

D'autres études préalables effectuées dans d'autres contextes donnent des résultats très proches de ceux que nous avons obtenus, concernant le rôle potentiel de l'institution muséale.

Ainsi, l'étude menée par le LARMURAL pour la programmation d'un musée de la Chimie à Saint-Fons²⁰¹ met en évidence chez les personnes interrogées une différenciation des attentes liées au système de représentations de la chimie. Les personnes ayant travaillé dans l'industrie chimique attendent que le musée soit un lieu d'inscription de la mémoire de leur expérience de travail. Celles qui ont déjà des connaissances dans le champ de la chimie ou sur elle, ont des demandes tournées vers le champ de la vulgarisation. Mais les personnes ayant la simple expérience profane du quotidien revendiquent un droit d'être informé « sur » le savoir scientifique, plutôt que d'acquérir des connaissances en chimie. Elles revendiquent également un droit de regard sur l'univers, les activités, les problèmes de la chimie. Cette attente est aussi une revendication de participation, via le pouvoir qu'a l'institution de donner un rôle au public, à l'univers de la chimie comme champ de réalité dans le monde social.

« *Ces personnes connaissent la chimie mais elles demandent à la chimie (industrie, science, recherche) que le progrès ne se fasse pas sans transparence et que chaque citoyen puisse avoir accès à l'information* » (Davallon, 1993, p. 42).²⁰²

Cette demande trace une certaine mission pour le musée. Celui-ci apparaît non seulement comme un « *médiateur possible entre l'univers des préoccupations quotidiennes et l'univers de la chimie* » (ibidem, p. 42), mais aussi comme un champ d'action, qui court-circuite (et qui est légitimé *a priori* pour ce faire) les circuits et les rapports traditionnels du débat social.

201. voir Davallon et François (1991).

202. Davallon J. (1993) « Les figures de la chimie » *La technique masquée*, p.37-42.

6. Discussion : le rapport thème/traitement du thème : la loi du plus fort dans l'appréciation des enjeux

Dans ce chapitre, nous avons analysé le fait que les représentations mobilisées par les visiteurs lorsqu'ils évoquaient les thèmes proposés à l'entretien, étaient fréquemment, non pas des représentations de ces thèmes en tant qu'objets (l'objet « Environnement », l'objet « Informatique ») mais des systèmes de représentations dans la réalité active de ces thèmes, réalité dont les enjeux absorbent alors la démarche institutionnelle. Ces enjeux sont puisés dans le fond des préoccupations et des aspirations d'un collectif qui comprend les individus interrogés et l'institution, d'un collectif dans lequel l'institution est elle-même incluse au même titre que les individus interrogés. Ce sont ces enjeux qui déterminent alors le sens de :

- la future initiative institutionnelle de faire une exposition sur le thème,
- l'énoncé d'un commentaire des visiteurs sur ces thèmes dans le cadre des entretiens préalables
- le lien, maîtrisé par eux, entre ce commentaire et la future initiative institutionnelle de faire une exposition.

Ce ne sont ni les thèmes en eux-mêmes, ni une éventuelle vocation institutionnelle déterminante, qui servent de référence dans le discours des visiteurs interrogés sur ces thèmes. On constate dans le cas du thème « Automobile », que c'est la relation entre le thème et la possible vocation institutionnelle par rapport à d'autres institutions culturelles ou médiatiques, ou bien dans la réalité même du thème, qui détermine l'attribution de signification au traitement du thème par l'institution. Les réactions au thème, très différentes, reposent toutes sur l'appréciation des différentes significations possibles de l'appariement Automobile/Cité des Sciences, chacun des termes de l'appariement étant orienté et cadré par l'autre. L'automobile peut alors incarner soit un classique de la culture technique, soit un classique du musée de techniques, soit un classique de la communication publicitaire. Selon les cas, les attentes seront radicalement différentes.

Certains visiteurs prennent même sur eux d'aller plus loin dans l'approfondissement de la signification de cet appariement thème/institution : l'un d'eux voit dans l'automobile un thème publicitaire qui peut entièrement absorber le cadre (la Cité des Sciences) et déterminer totalement le sens, nécessairement publicitaire, de communiquer sur ce thème, au point que l'institution s'anéantisse au thème, ne puisse jouer aucun rôle spécifique possible, et soit au contraire elle-même déterminée dans sa propre signification institutionnelle par le thème qu'elle choisit de traiter. La réaction du visiteur est alors de se refuser à envisager tout traitement possible, tâche trop vaine et privée de sens. Par contre, il est amené à proposer un autre thème, qui peut être de son point de vue un vrai thème dans l'institution (les automobilistes). Il assume alors lui-même le rétablissement d'une vocation institutionnelle indépendante de la publicité, et il le fait en tant que membre du public. Du même coup, il redonne sens à sa propre intervention dans l'entretien préalable.

La méthode mise en oeuvre par les visiteurs est la recherche d'un niveau de pertinence *a priori* maximal, en faisant des hypothèses sur les enjeux qui constituent l'environnement cognitif mutuel des visiteurs comme destinataires, et de l'institution comme locuteur. Ces enjeux sont tels qu'ils peuvent être considérés *a priori* comme ayant les meilleures chances de sous-tendre à la fois le sens de l'initiative institutionnelle et le sens de l'intervention des visiteurs au stade préalable, dans un contexte où les visiteurs doivent assumer tout seuls le processus de communication initié par l'institution, en faisant toutes les hypothèses sur les intentions institutionnelles.

Dans la mesure où ces représentations énoncées le sont dans le cadre d'enjeux sociaux majeurs qui concernant un collectif dans lequel est incluse l'institution, les enjeux de l'exposition ne peuvent être anticipés comme étant du ressort de l'institution. Ils sont entièrement absorbés dans les enjeux liés aux représentations mobilisées par les thèmes.

C'est donc dans le cadre même de ces représentations, et dans le double processus de communication de l'entretien et de l'exposition, que les visiteurs interrogés attribuent une signification au traitement des thèmes par la Cité des Sciences.

Cette démarche d'attribution de signification nécessite et suscite tout à la fois une position de parole en tant que membre du public.

Nous allons aborder dans le chapitre suivant la manière dont cette position de parole, qui est liée à un statut de membre du public, est construite dès la situation d'entretien.

CHAPITRE 7 : LA CONSTRUCTION DU STATUT DE MEMBRE DU PUBLIC PAR LES VISITEURS INTERROGES

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment les visiteurs interrogés attribuaient une signification au fait de proposer une exposition sur un thème donné. L'attribution d'une telle signification contient aussi l'attribution des intentions de l'institution à l'égard du public, du collectif qu'elle veut toucher par son exposition, et nous avons donc été amenés, dès ce deuxième chapitre à parler de la manière dont le visiteur interrogé pouvait déjà anticiper sa place dans l'intervention que constitue l'exposition.

Dans ce chapitre, nous revenons sur ce point, en examinant comment l'entretien lui-même constitue une situation où le visiteur accomplit son statut tel qu'il est rendu nécessaire par l'attribution de signification. Même si ce statut tel qu'il le conçoit lui permet de critiquer, c'est toujours dans la mesure où cette critique entre dans le rôle qui est supposé être celui qui a été prévu pour le visiteur.

Ce qui est le plus remarquable est alors la conjonction d'une très grande marge de potentialités dans le statut de membre du public tel qu'il est à la fois vécu et anticipé à ce stade préalable et d'une très grande attention des personnes sollicitées aux cadres supposés, par eux, être ceux de l'intervention institutionnelle et qui déterminent strictement ces potentialités. Même si les statuts potentiels du visiteur à ce stade préalable semblent être infiniment plus nombreux que dans la réalité de la visite et parfois infiniment éloignés de cette réalité de visite, les visiteurs interrogés n'imaginent pas n'importe quoi. Ils imaginent ce qui leur semble à ce stade les possibilités les plus pertinentes possibles. Par ailleurs, ces potentialités n'en sont plus tout à fait : les visiteurs imaginent d'autant moins n'importe quoi qu'ils sont déjà en train de mettre en œuvre les statuts de visiteurs formulés au cours de l'entretien, contextualisés par la visite qu'ils sont en train de faire au moment de l'entretien.

Ce chapitre pourra donner l'impression d'être parfois redondant avec ce qui a été dit précédemment. Le point de vue choisi ici pour voir comment au sein de l'entretien le visiteur construit et même accomplit, le statut de membre du public requis pour le projet qui lui est soumis, est un peu différent du chapitre précédent, où on se centrait sur l'attribution de la signification de l'exposition.

Mais cette redondance fait partie de l'analyse menée : on s'enfonce progressivement dans l'activité effectuée par le visiteur en tant que visiteur au sein même de l'entretien, mais cette activité se traduit évidemment par la mobilisation des représentations qui constituaient le premier niveau de l'analyse et par l'attribution de signification, qui en constituait le second niveau.

1 La situation d'entretien comme base de la construction du statut de membre du public

1.1 La situation d'entretien en tant que dispositif méthodologique

Une détermination de base de ce statut de membre du public est avant tout le fait que les personnes interrogées sont toutes (à l'exception de deux des entretiens de groupe réalisés pour l'enquête « Littoral » et pour la première phase de l'enquête « Villes ») des visiteurs sollicités pendant leur visite de la Cité des Sciences et de l'Industrie et interrogés sur le site de leur visite en cours.

Cette condition a été pour nous une exigence fondamentale : même si les études avaient eu pour objectif la mise au jour des conceptions au sens didactique concernant tel thème en tant que champ de connaissances, l'importance du contexte dans lequel sont mobilisées les conceptions a suffisamment été soulignée²⁰³ pour que le contrôle de ce contexte constitue une exigence méthodologique de base. Le contexte de mobilisation des conceptions fait en effet partie de la nature de ces conceptions.

Par ailleurs, le recours exclusif aux entretiens nous a amenée à toujours travailler sur du matériau langagier oral, jamais sur du matériau écrit. Cette condition renforce encore le poids des situations dans le contenu des choses recueillies lors de l'enquête.

Nous avons donc choisi au départ un parti-pris méthodologique limitatif mais cohérent : n'interroger que des personnes en situation de visite. Ce parti-pris a pu faire l'objet de critiques : pourquoi ne pas s'intéresser à ceux qui ne viennent pas à la Cité des Sciences puisqu'un des objectifs de la cité est précisément de toucher ceux qui ne viennent pas? Partant d'une des contraintes de base de l'enquête sociologique, bien décrite par Barbier-Bouvet (1988) et selon laquelle le choix d'une méthode est dicté non seulement par ce que l'on recherche, mais aussi par ce à quoi on accepte de renoncer, nous avons construit les projets d'étude sans chercher à apporter des éléments de réponses ou des justifications à l'ensemble des objectifs institutionnels, quel que soit le niveau auquel ils sont mis en oeuvre.

Une des vocations à terme de l'institution (abolir la distance entre le savoir savant et la population à l'échelle nationale) nécessite la mise en oeuvre d'une stratégie institutionnelle globale, sans quoi les initiatives ponctuelles pouvant se réclamer de cette vocation ont toutes les chances de servir des objectifs de toutes façons différents. Il n'existe pas à notre connaissance de recherche menée auprès d'échantillons qui seraient représentatifs de la population de ceux qui ne viennent pas au musée, dans le but de réaliser quelque chose à leur intention, sans qu'il s'agisse de les faire venir au musée. Même si des études se multiplient auprès d'échantillons comportant des personnes n'étant pas forcément des visiteurs, ou plus récemment, auprès de ceux que l'on range dans la catégorie nouvelle des non-publics, il s'agit souvent d'études se donnant pour objectif lui aussi forcément limité d'accroître la fréquentation, grâce à la maîtrise progressive des freins et motivations à la visite de musées ou d'expositions.

Il n'est pas certain que l'objectif rapproché qui consiste à inciter un nombre croissant de personnes à venir dans les musées et les expositions serve plus directement la vocation globale d'abolir la distance entre le savoir savant et la population, que l'objectif rapproché qui consiste à faire des expositions dont le contenu et les enjeux soient les plus intelligibles possibles pour leurs visiteurs.

203. Voir notamment Clément (1994a).

C'est un tel objectif rapproché, à l'échelle de la direction des Expositions à la Cité des Sciences, qui a inspiré la mise en place d'une structure d'évaluation au sein de cette direction. Nous avons donc inscrit notre travail dans le champ des relations entre les visiteurs et les concepteurs, via les expositions. C'est pourquoi, rapidement une exigence méthodologique restrictive - constituer des échantillons dans la population des visiteurs visitant - est devenue un des fondements du sens des situations d'enquêtes et des relations établies entre les visiteurs et les représentants de l'institution que nous avons été. Il s'est avéré en effet qu'un des points les plus riches et les plus éclairants pour l'interprétation des représentations, était la sensibilité aiguë du visiteur à une position de parole. Celle-ci est prise au sérieux.

On peut traiter de la manière dont la personne interrogée occupe une position de parole de deux façons différentes : d'un point de vue méthodologique, et d'un point de vue à la fois social et épistémologique.

1.1.1. Le point de vue purement méthodologique

Cette prise de position apparaît souvent comme un perpétuel obstacle au recueil d'un contenu authentique. La prudence, la vigilance déployées pour capter ce que la personne pense et sait au-delà de ce qu'elle cherche à paraître dans la situation d'enquête, sont indispensables lorsque l'enquête est une situation intermédiaire, un artifice contraignant mais nécessaire, au moyen duquel on cherche à avoir accès à des réalités qui ne sont pas directement en jeu dans l'enquête, mais qui existent dans des situations auxquelles le chercheur n'a pas accès.

La crédibilité des entretiens non directifs de recherche souffre souvent, dans l'esprit du « public » des études produites, du soupçon que le visiteur va chercher de toutes façons à se mettre en valeur. On peut poser le problème de l'engagement de l'enquêté (et celui de l'enquêteur), dans une situation de sociabilité techniquement contrôlée pour la débarrasser de toute détermination sociale qui la biaiserait (anonymat, non directivité, neutralité). L'enquêté est assuré que ses paroles n'auront pas le moindre effet sur sa vie réelle, et il ne sera « contraint pas rien d'autre que les pressions émergeant de la situation immédiate du face-à-face de l'entretien » (Becker, 1970, cité par Blanchet et al., 1985, p. 176). Dans ces conditions, l'enjeu de l'interview pour l'interviewé (il ne peut exister d'activité dépourvue de tout enjeu) peut être recherché, *a priori* et en « toute simplification », dans la pure relation immédiate qui lie interviewer et interviewé : répondre ce qu'on pense être bien, valorisant aux yeux de quelqu'un de la maison.

En procédant ainsi, l'évaluation peut voir se retourner contre elle une situation qu'elle avait cependant construite pour garantir l'objectivité et la neutralité : le fait de neutraliser au maximum les conditions d'enquête peut amener à gonfler les enjeux de valorisation liés à la situation d'enquête. Or :

« on peut se demander si le fait de « sortir » ainsi les informations des contraintes sociales dans lesquelles elles vivent, de les isoler ponctuellement dans l'expérience, en « neutralisant » toutes les contraintes extérieures, n'est pas de nature à renforcer le caractère aléatoire du résultats » (ibidem, p. 176).

De nombreux travaux méthodologiques montrent l'influence de la situation d'enquête sur le résultat²⁰⁴ mais le problème de cette influence n'est pas toujours correctement posé car supposer, comme le note Howard Becker (1970), que « les sujets d'une recherche de terrain sont affectés par le biais de l'observateur, et moulent leurs actes et mots sur ce qu'ils pensent être son désir, suppose non seulement qu'ils souhaitent agir ainsi, mais qu'ils soient libres de le faire » (Blanchet et al., 1985, p. 176). Par cette remarque, Becker annonce le problème des déterminations sociales qui pè-

204. Voir notamment Blanchet (1989), Blanchet (1990).

sent sur l'entretien et qui peuvent dépasser très largement les enjeux de légitimation immédiate de l'enquêté aux yeux de l'enquêteur.

Toute l'évaluation tient sur le postulat d'une dissymétrie radicale entre la relation évaluateur/concepteur, présentée dans la littérature même comme difficile, pleine de malentendus²⁰⁵ et la relation évaluateur/visiteur, simple, transparente, indiscutée. On serait bien en peine de trouver, dans toute la littérature de l'évaluation, une remarque concernant l'explicitation du contrat évaluateur/visiteur autrement que par l'évocation très formelle des « entrées en matière », des conditions d'entretien (plus ou moins conviviales, existence ou non d'une rémunération, le thème de la tasse de café ou du petit cadeau étant devenu presque rituel), alors même que la presse s'est employée avec virulence, non sans pratiquer les mêmes erreurs et le même manque de rigueur que les sondages qu'elle critiquait, à l'exercice du dévoilement et de la démystification de la construction des données par sondages.

Comment maîtriser, en le suscitant ou en le découvrant, l'enjeu qui sous-tend l'enquête du point de vue du visiteur ?

- Le susciter ?

Peut-on assurer les visiteurs que l'enquête à laquelle ils auront contribué sera prise en compte pour améliorer les expositions? C'est là un enjeu aussi abstrait et indirect que la « demande sociale » de recherche et, qui plus est, une promesse que le visiteur aurait toutes les raisons de suspecter.

- Le découvrir ?

L'analyse des paroles du visiteur fait l'objet d'une analyse de contenu aussi fouillée qu'est dédaigné tout ce qui peut concerner la motivation de l'enquêté et sa relation à l'enquêteur. Et cette indifférence est possible parce qu'effectivement, la relation à l'enquêté ne pose ordinairement aucun problème. Les analyses telles que celles pratiquées par Favret-Saada (1977) ont été rendues nécessaires par des situations limites, où cette relation enquêteur/enquêté avait de grandes chances de ne pouvoir s'établir. Dans la plupart des cas, la facilité avec laquelle les personnes sollicitées répondent permet d'oublier cet aspect du travail pour consacrer son énergie à des tâches plus délicates, notamment l'analyse de contenu. Remettre en jeu le discours des enquêtés, cela peut signifier introduire de nouveaux facteurs de complexité dans des domaines déjà très complexes, et rendre hétérogène un discours homogène déjà difficile à analyser. Mais si l'on ne fait pas porter la totalité de l'effort sur la maîtrise totale des situations d'enquête par le chercheur et que l'on s'appuie sur la compétence sociale partagée par les enquêteurs et les enquêtés et mise en oeuvre dans toute situation de communication, on peut, par le développement de l'écoute et la restitution des capacités d'interprétation à l'enquêté, simplifier au contraire grandement le problème de la relation enquêteur/enquêté, et la rendre infiniment plus productive. C'est pourquoi, au-delà du point de vue méthodologique, on peut développer un point de vue social et épistémologique dans la réflexion sur le sens de cette relation.

1.1.2. Le point de vue à la fois social et épistémologique

La communication sociale enquêteur/enquêté, au-delà de toute détermination scientifique et quelle que soit la distance du chercheur à son objet de recherche, est une situation partagée par au

205. Voir notamment ce qu'en dit Miles dans la préface de l'ouvrage *The Design of Educational Exhibit* réédité en 1988.

moins deux individus qui négocient ensemble le sens de la situation. Par ailleurs, d'un point de vue épistémologique, le chercheur en sciences sociales ne peut entièrement prédéterminer la pertinence de ses préoccupations et de son questionnement scientifique. Dans la mesure où son rôle est aussi de comprendre le point de vue d'autrui, il doit rentrer dans ce point de vue parfois au-delà de ce qu'il a déterminé lui-même comme étant le cœur de ce point de vue. L'enquête est une situation réelle et le chercheur peut choisir de s'intéresser aux résistances et ruses que l'enquêté oppose à son propre questionnement non pas pour les contourner et les maîtriser, ni même pour traquer ce qui est en jeu dans ces résistances et ces ruses, mais tout simplement parce la personne cherche ainsi parfois à lui dire quelque chose. En particulier, la personne interrogée peut décider elle-même à quel titre elle parle et ce qu'elle dit est à interpréter d'abord à ce titre déterminé par la personne interrogée, même si l'objectif de la recherche peut être de dégager des déterminants cachés de la parole exprimée²⁰⁶.

Socialement la parole d'un individu face à un chercheur est une parole qui peut avoir un intérêt autre que celle d'être une source de données, de matériaux. Si la communication est bien, au sens que Sperber lui donne, non pas une transmission ou une appropriation, mais une co-élaboration d'un sens mutuellement pertinent, on ne voit pas pourquoi le chercheur aurait la faculté inouïe de communiquer en se soustrayant aux déterminations fondamentales de la communication. Il a au contraire tout intérêt à écouter aussi ce qui lui est dit parce que cela lui a été dit à lui. Ecouter ce qu'un individu dit en situation de communication sociale publique, sans forcément chercher immédiatement au-delà ce que cela recouvre en terme de représentations privées, n'est pas d'un intérêt mineur.

Une conscience réflexive de la communication telle que définie par Sperber peut permettre à l'enquêteur d'attribuer aux enquêtés eux-mêmes une initiative dans la détermination de pertinence de la situation d'entretien.

Avant de passer à nos propres entretiens, nous allons tenter d'illustrer le type d'interprétation rendu possible par cette conscience particulière de la situation de communication, en reprenant un fragment de corpus publié par Boyer (1986). Boyer revient sur le problème de l'indifférence des ethnologues à l'égard de la *véracité* des prédicats énoncés par leurs informateurs. Il cherche à travers des cas d'*énoncés inacceptables* à décrire l'usage traditionnel des prédicats de vérité, en examinant des énoncés qui sont dits vrais dans un contexte et ne pourraient pas être perçus comme tels dans d'autres.

Il reprend des travaux du psychologue soviétique Luria auprès de paysans ouzbeks (Luria, 1976), et poursuivie par Cole et Scribner (Cole et Scribner, 1974; Sharp et Cole, 1975; Scribner, 1975; Scribner, 1977). Des problèmes sont posés aux paysans et leurs réponses sont examinées. Les chercheurs mettent en évidence l'uniformité des réponses, au-delà des différences culturelles, par la comparaison des réponses de ces paysans et de celles de villageois mexicains.

Voici un exemple typique commenté par Boyer :

« Là où il y a de la neige, les ours sont blancs.

A Nova Zemlya, il y a toujours de la neige.

206. Le fait de court-circuiter totalement la personne interrogée dans l'interprétation du titre auquel il parle est pratiquement un réflexe de la pensée « sociologique » de sens commun : « il dit ceci parce qu'il est un ouvrier », « il dit cela parce qu'il est écologiste ». La décrédibilisation généralisée du discours vient aussi de l'exercice tous azimuts d'une interprétation qui entend toujours démystifier le discours d'autrui en lui retirant au maximum l'usage de sa propre position de parole, en dénonçant sa prétention même à occuper une position de parole.

Question .- De quelle couleur sont les ours à Nova Zemlya ?

« - Oui, il y a toutes sortes d'ours. »

« - Je ne sais pas. J'ai déjà vu des ours bruns, je n'en ai jamais vu d'une autre couleur. Un endroit blanc a des animaux blancs, un endroit jaune des animaux jaunes. »

« - On ne peut parler que de ce que l'on connaît, on ne parle pas de ce qu'on n'a pas vu » (Luria, 1976, p. 114-115).

Luria avait conclu à l'incapacité des sujets à mener la déduction élémentaire mise en jeu dans ce problème syllogistique, mais Scribner et Cole considèrent que cette explication est insuffisante, et en faisant reformuler l'énoncé du problème aux sujets, révèlent que ceux-ci le transforment et s'en font une représentation qui n'a plus rien à voir avec le genre logique des énigmes typique des problèmes scolaires, genre qui est fort artificiel. Ainsi, comme l'analyse Boyer, Scribner et Cole expliquent bien *ce que les sujets ne font pas et pourquoi ils ne résolvent pas le problème*, ce qui est un résultat suffisant par rapport à leur démarche.

Mais Boyer quitte la position des psychologues, et se demande pourquoi les sujets répondent de cette manière, quelles règles implicites ils appliquent à la situation proposée par l'expérimentateur. Boyer remarque que les sujets dévient la conversation toujours dans la même direction, à savoir une appréciation non du contenu des prémisses ni des réponses éventuelles, mais des genres de positions de parole que l'on devrait occuper pour pouvoir les énoncer : communiquer des informations sur les ours donne à penser que l'on a un accès privilégié pour le faire : les sujets ne se considèrent pas comme remplissant cette condition et renvoient fréquemment à d'autres qui pourraient éventuellement donner ces informations :

« Si un homme de soixante ou quatre vingt ans avait vu un ours blanc, et le disait, on pourrait le croire. Mais je n'en ai pas vu et je ne peux donc rien en dire ».

Boyer conclut la discussion sur cet exemple en rappelant la nécessité cruciale d'apprécier les positions de parole en ethnographie et en proposant de sortir du type de problème syllogistique, pour se pencher sur des vérités authentiquement traditionnelles.

C'est là que nous pouvons nous arrêter un instant : car Boyer, qui a rendu positive et ouverte l'interprétation des réponses des paysans après que Luria, puis Cole et Scribner n'y aient vu *que ce qu'elles n'étaient pas*, s'arrête lui aussi en chemin. Ayant rappelé que si certains paysans ne jouaient pas le jeu proposé, c'est qu'ils jouaient un autre jeu qu'il fallait découvrir, il se contente de souligner que les positions de parole sont certainement très importantes *dans ce que les réponses sont* et ce résultat lui suffit dans sa démonstration. Il lui permet de souligner les limites de ce type d'expérimentation dans l'appréciation théorique de la question de la véracité des prédicats, pour passer à l'analyse de vérités traditionnelles authentiques.

Comme Cole et Scribner, mais bien plus en aval dans la situation, il ferme l'interprétation en s'arrêtant sur un résultat montrant *ce que ne peuvent pas faire* les sujets : parler de ce qu'ils ne connaissent pas.

Quelle que soit la limitation de la communication du fait d'une position de parole qui interdit au sujet de prétendre fournir les informations attendues, il y a bien échange, et lorsque le sujet répond : « Si un homme de soixante ou quatre-vingts ans avait vu un ours blanc, et le disait, on pourrait le croire. Mais je n'en ai pas vu et je ne peux donc rien en dire », il y a bien communication d'un contenu qui n'a pas forcément pour seule signification intéressante le fait que la personne révèle ainsi ne pas être en position de parler : elle le fait d'une certaine manière, mais en disant certaines choses. En particulier, ce qu'elle répond permet que la question posée ne soit pas totalement privée

de pertinence puisque la réponse confirme qu'elle pourrait éventuellement avoir un sens (pour un autre). Même si, au regard de ce que cherche Boyer, l'expérimentation réalisée ne produit pratiquement aucun résultat intéressant et ne fait que mettre en valeur certaines inférences parfois négligées que l'on peut tirer d'un énoncé, la communication établie a eu lieu et un chercheur pourrait prendre au sérieux l'idée émise par Boyer : découvrir non pas quel jeu connu de nous les sujets ne jouent pas, mais bien quel jeu *a priori* inconnu de nous ils jouent, à condition de se limiter strictement au cadre de la communication engagée et de faire confiance aux compétences communicationnelles de son interlocuteur pour l'aider dans sa propre interprétation de la situation, de même que cet interlocuteur lui fera confiance, au moins un temps, pour que l'échange soit pertinent. Cette manière de procéder reconnaît les limites dans lesquelles s'expriment les individus, mais voit comment même dans des limites très étroites et des situations d'imposition où le sujet se voit obligé de se plier à des contraintes d'énonciation considérables, sa parole peut encore avoir une valeur de contenu dans la situation elle-même, qui mérite qu'on l'analyse.

Si nous revenons à présent à nos propres entretiens, nous pouvons mieux comprendre pourquoi leur intérêt ne se limite pas à la découverte des cadres à l'intérieur desquels se structurent les préoccupations, les centres d'intérêts, les attentes, portant sur un projet d'exposition ou sur un champ de réalité recouvert par un thème. Ils permettent aussi de comprendre la position de parole elle-même et par voie de conséquence, de voir comment le visiteur, à l'intérieur de cette position de parole de visiteur qu'il s'assigne (nous ne sommes pas dans une société traditionnelle), construit le sens de l'échange et donc, agit en tant que visiteur. C'est dans cette mesure que le fait d'avoir interrogé des visiteurs sur le site a été déterminant.

En effet, ces visiteurs interrogés réagissent au projet d'une exposition sur un site qu'ils visitent : l'entretien dans ce contexte particulier n'est pas forcément vécu comme une parenthèse dans l'activité en cours. Les situations d'entretien peuvent ainsi être vécues beaucoup plus comme « appartenant » au monde immédiat et local de la visite du visiteur et de ses intérêts qu'« appartenant » au monde différé et externe des activités de l'enquêteur et de ses intérêts, ou au monde différé et externe de l'enquêté et de ses intérêts.

1.2. La situation d'enquête dans la situation de visite

Les situations d'entretien sont en cohérence avec la situation de visite, avec le type de relation auquel on peut s'attendre sur le site, avec la nature du lieu d'exposition, lieu de la rencontre.

D'une part elles sont parfois un prolongement de la situation de visite, elles font corps avec les activités vécues à la Cité des Sciences (lors d'un entretien de groupe avec des visiteurs, l'heure de l'animation dans l'exposition « Machines à communiquer » à laquelle ils s'étaient inscrits approchant, l'un d'eux déclare « *moi je préfère continuer ici ce qu'on a commencé* » et un autre, en manière de plaisanterie : « *la communication, on la met en pratique ici directement, au lieu de se la faire expliquer* ». Dans d'autres cas, la frontière entre animation et entretien est ténue et peut être franchie au cours de l'échange : ainsi, des visiteurs interrogés sur des thèmes (« Informatique », « Environnement ») en viennent à poser eux-même des questions et ces questions portent sur la Cité des Sciences, le projet de la future exposition, la conception d'une exposition, la prise en compte des entretiens préalables, etc.

Dans d'autres cas enfin, l'entretien après la visite d'une exposition ou la pratique d'un élément d'exposition est l'occasion pour le visiteur de prolonger et conclure son activité en reformulant et en formalisant sur le champ son expérience. Cet entretien relance d'ailleurs parfois une visite d'exposition qui était achevée lorsque le visiteur a été sollicité et qui est prolongée après l'entretien. Dans tous ces cas, l'entretien est absorbé dans la situation, il n'est pas hétérogène à l'activité exercée dans le site. A l'inverse, comme nous le verrons dans le huitième chapitre, dans certains entretiens

réalisés pour le thème « Villes », la compétence de visite, acquise en dehors des musées dans l'intelligence quotidienne des situations urbaines, dépasse largement la simple compétence de visite d'exposition. Cette compétence de visite est alors parfois fortement réinvestie dans des entretiens sur le thème qui sont des visites dont la dynamique se reflète dans l'organisation du discours sur le thème.

1.3. La situation d'enquête comme situation de communication

L'entretien n'est pas hétérogène non plus avec le type de relations développé dans le site, lieu profondément social, espace d'occasions de rencontres pour toute une fraction de jeunes visiteurs, espace où il est attendu de voir et de rencontrer des « spécialistes », des animateurs, des scientifiques, des professionnels et où les « gens qui travaillent ici » sont nombreux et repérés.

Sur le site même, les refus sont très rares (contrairement à d'autres méthodes de recrutement, à domicile ou dans les abords du site). Il existe un fort intérêt pour répondre à un enquêteur. Ce point mérite plus de commentaires que la traditionnelle analyse de la capacité de l'enquêteur à établir une relation de confiance à l'enquêté, ou bien, *a contrario*, que le soupçon d'une soumission de principe dans un rapport de force qui est en la faveur du représentant du pouvoir et du savoir savant.

On peut rappeler ici le problème de l'absence initiale de demande d'entretien de la part de la personne interrogée, problème que Blanchet rappelle et qu'il s'efforce de déplacer :

« On considère généralement l'entretien non directif de recherche comme un dérivé de l'entretien thérapeutique à qui il manque toujours l'élément structurant de la demande (du patient, ici de l'interviewé). Cette définition « par défaut » oublie l'existence d'une « demande sociale » de recherche qui pour être médiatisée par une institution - le plus souvent gouvernementale -, et donc indirecte, n'en est pas moins constitutive de la situation d'entretien » (Blanchet et al., 1985, p. 172).

Le problème posé est fondamental, mais la réponse est malgré tout décevante, puisqu'elle nécessite le recours à une commode « demande sociale » externe à la situation particulière d'entretien.

Dans le cas de la situation muséale, on peut cependant bénéficier très directement d'une réciprocité dans la situation enquêteur/enquêté : les visiteurs du musée ne sont pas « demandeurs » d'entretiens, mais l'entretien est souvent cohérent avec une demande de recours ou de dialogue, confirmée dans l'activité de visite elle-même par la sensibilité des visiteurs aux intentions particulières des auteurs, absents mais réels, qui ont voulu dire et faire quelque chose à travers leurs éléments d'exposition.

L'entretien se déroule moins dans un espace public que dans un lieu tiers, partagé entre les visiteurs et les professionnels qui y ont installé les expositions et organisé les activités. Ce lieu est un espace de rencontre au sens fort : comme l'ont démontré nombre d'études sur les éléments interactifs, cette caractéristique joue de façon très importante dans la pratique du visiteur, à la recherche des intentions de ceux avec qui il partage l'espace « habité » par leur activité différée. L'ouverture de l'exposition marque l'effacement de la foule des professionnels qui livrent les lieux encore « chauds » de leur travail à des visiteurs profondément sensibles à cette forte présence anonyme.

Si la situation de l'entretien est cohérente avec le type d'activité et de relation attendu dans la Cité des Sciences, la nature de l'enquête, qui porte sur des projets d'expositions à venir concrétise véritablement la nature et la vocation de cet espace tiers, où la communauté des professionnels et la communauté des visiteurs se cherchent dans un dialogue toujours nécessairement médiat et différé. Le visiteur étant continuellement à la recherche des intentions « qu'a t-on voulu me dire, qu'a t-on voulu me faire faire? », il ne peut que comprendre le principe de l'enquête préalable, où on cherche à savoir ce qu'il pense et comment il pratique, puisque cette logique est précisément celle que lui-

même met en oeuvre²⁰⁷ vis-à-vis de ses interlocuteurs cachés. Le fait qu'il s'agisse d'entretiens portant sur des thèmes de futures expositions est très important : il actualise dans une relation effective l'existence du contrat tacite qui fonde la relation entre l'institution et le public présent ici et maintenant. Il le dit et il l'implique nécessairement.

Le contrat de confiance qui lie l'enquêté et l'enquêteur devient modalité ou bien mise en oeuvre du contrat entre le public et l'institution.

Les lecteurs des études de la cellule Evaluation sont souvent frappés par le sérieux des visiteurs interrogés lors des enquêtes préalables, par la gravité de leurs préoccupations. Ce ton tranche avec celui des enquêtes menées pour comprendre la perception générale qu'ils ont du site et des expositions, où les visiteurs interrogés (surtout ceux qui viennent visiter pour la première fois) semblent se laisser véritablement porter par l'immensité, la surprise, le jeu, dans leur découverte d'Explora, et ne plus rien manifester des préoccupations pourtant massivement exprimées dans les études préalables.

Une situation intermédiaire existe : l'entretien en fin de visite d'une exposition particulière. Les visiteurs développent alors un effort souvent très important pour extraire de l'exposition ce qui répond à leurs préoccupations, ce qui est cohérent avec leurs systèmes de représentations. Cependant, nous le verrons, le décalage existe encore entre ces entretiens après la visite, et les entretiens préalables. Si l'exposition présentée a trop peu à voir avec les attentes suscitées par le thème dans les enquêtes préalables, ces attentes sont tout simplement hors de propos et n'émergent plus. La force du réel, du dispositif concret de l'exposition, devient la condition préalable qui fonde l'exploitation que le visiteur en fait. Cette exploitation est toujours, nécessairement une adaptation à ce qui lui est présenté. Il n'a plus l'initiative entière face à tout ce qu'il serait possible de faire au moment où l'exposition est encore à l'état d'idée, discutée. L'initiative a été prise par l'institution. Le visiteur s'y adapte.

207. D'autant plus profond et douloureux est le malentendu effectif, fréquent entre concepteurs et visiteurs : le concepteur se demandera fréquemment « qu'attend le public ? » et « que fait le public ? » alors que le visiteur se demandera « que veut-on me dire ici ? » et « que veut-on que je fasse ? ». L'évaluation met au jour ce type de malentendu au bénéfice du concepteur, mais elle peut contribuer aussi à faire exister le malentendu en posant des questions aux visiteurs et en fournissant des résultats aux concepteurs, qui sont en décalage avec l'attente de chacun d'eux.

2. La position de parole et son contenu

Nous développerons dans les sections qui suivent les résultats les plus saillants qui ont émergé des situations d'entretiens, concernant la prise de position de parole adoptée par la personne interrogée et ses implications dans ce qui est dit. Pour certains thèmes d'enquêtes, la position de parole est stable et donc peu « visible » *a priori*, même si elle s'avère nécessaire sur la durée pour expliquer des permanences dans les réactions des visiteurs. Mais dans quelques cas, la position de parole des visiteurs devient fluctuante, et donc très apparente.

Seront ainsi analysés :

- le cas de positions de parole stables durant l'entretien, très largement déterminé par la nature des thèmes des entretiens, ou plutôt, par les enjeux qui sont sous-jacents à la nature de ces thèmes, du point de vue des visiteurs. La nature de ces thèmes fait l'objet d'une appréciation pratiquement unanime et non ambiguë, soit qu'il s'agisse d'un champ de connaissances (« Espace ») face auquel le visiteur interrogé se constitue en cible de l'action pédagogique attribuée à l'institution, soit qu'il s'agisse d'un champ de réalité (« Informatique ») face auquel les visiteurs interrogés prennent position en tant qu'acteurs au sein de ce champ de réalité.

- le cas de positions de parole qui se transforment durant l'enquête sur un même thème, soit sous l'influence du protocole adopté dans des phases successives (« Villes »), soit sous l'influence de la dynamique de l'entretien lui-même, dans le fil d'un raisonnement qui évolue sur le sujet proposé (« Villes nouvelles »).

Nous avons choisi de traiter les cas les plus extrêmes et les plus clairs, bien qu'ils soient loin de représenter toutes les positions de parole possibles. Ainsi, nous n'évoquerons malheureusement pas les cas beaucoup plus complexes, que nous n'avons pas approfondi dans les limites de cette recherche, dans lesquels la situation est mixte. Le thème peut alors être un champ de réalité et le visiteur peut aspirer à en devenir un acteur qu'il souffre de ne pas être assez (« Environnement », « Agriculture »), mais cette attente personnelle à l'égard du thème se traduit par des attentes très complexes à l'égard de l'exposition, que celle-ci soit vue comme un moyen d'impliquer le visiteur dans le champ et dans ce cas on s'en remet à l'institution pour décider des modalités de cette implication et on se constitue disponible, ou qu'elle soit un moyen d'intervention dans le champ qui mobilise moins un rapport au public qu'un rapport au champ des forces sociales dans un lieu public (désignation et activation générale des responsabilités).

Par contre, nous aborderons le décalage entre la position de visiteur potentiel et la position de visiteur visitant, qui constituent ensemble deux dimensions nécessaires à la compréhension du statut de visiteur membre du public, puisque ce statut ne se définit pas seulement à travers l'activité de visite, mais aussi à travers l'activité de commentaire préalable comme activité exercée au titre de son statut de membre du public.

2.1. Les positions de parole stables

Nous aborderons dans la section qui suit le cas des positions de parole stables, massives, unanimes, qui apparaissent pour certains thèmes. Il peut s'agir de positions de paroles totalement distinctes : les visiteurs peuvent s'exprimer en tant que cibles de l'action pédagogique, ou bien en tant qu'acteurs dans le champ de réalité concerné. C'est la nature du thème qui est déterminante dans cette stabilité et cette unanimité de la position de parole, non pas la nature de cette position de parole.

2.1.1. La prise de position des visiteurs interrogés en tant que cibles de l'action pédagogique

Dans le cas d'un thème identifié sans ambiguïté à un champ de connaissances scientifiques et techniques, il y a concordance entre la position de départ de l'enquêteur et celle de l'enquêté : l'institution est le cadre, et le thème est l'objet de la discussion et de l'enquête. Ou plutôt, il y a reconnaissance et adaptation immédiate du visiteur au point de vue de l'institution pédagogique que représente l'enquêteur. Le statut de membre du public est lui aussi pratiquement pré-déterminé du point de vue de l'institution, et le visiteur interrogé se fonde sur ce statut pour formuler des attentes à partir de que l'on attend usuellement d'un sujet exposé à l'action pédagogique : à partir du moment où l'on choisit de venir, on vient pour apprendre et acquérir des connaissances nouvelles, ou découvrir des choses que l'on ignorait, ou confronter ce que l'on pense avec le savoir de référence des spécialistes. Le statut de visiteur interrogé, le statut de visiteur potentiel de l'exposition sont pratiquement pré-déterminés l'un l'autre et se recouvrent parfaitement, tant l'usage a déjà construit le statut de l'apprenant.

On l'a vu, dans le cas du thème « Espace », on perçoit très bien le fait qu'il s'agisse d'un champ de connaissances par des citations nombreuses dans lesquelles les visiteurs, sollicités pour parler de ce thème, prennent la précaution de signaler leur incompetence :

« je me sens très incompétente parce que je ne suis pas scientifique ».

En fait, un champ de connaissances tel que « l'Espace » est ni plus ni moins un domaine de réalité occupé par les scientifiques. Ce domaine de réalité est fermé au public, mais celui-ci accède à un champ de connaissances produit de l'intérieur de ce domaine de réalité scientifique.

« (à plus long terme) ce sera peut-être plus ouvert à plus de gens, ce ne sera plus réservé seulement aux scientifiques mais plus à d'autres types de publics (...) on organisera des voyages ».

La plupart des visiteurs adoptent l'attitude modeste et confiante du visiteur-ignorant dont les attentes, loin d'être exprimées comme des exigences ou des prérogatives, ou même des envies, personnelles servent encore à signifier une adhésion de principe à ce que l'institution a prévu pour eux. Le savoir des savants étant par définition incommensurable à leur propre savoir ordinaire dans un domaine scientifique comme l'espace, les visiteurs interrogés ne se sentent guère le droit d'avoir des attentes précises sur un thème scientifique. C'est pourquoi on se borne à s'attendre à acquérir des connaissances nouvelles : les visiteurs attendent de connaître ce que l'on fait dans l'espace, où en est la recherche, quelles sont les découvertes, les expériences. Il est remarquable que toutes les connaissances historiques dont peuvent faire état les visiteurs interrogés, sont constamment désignées par eux comme étant des références collectives. Elles sont ainsi soigneusement différenciées du savoir scientifique, et reversées dans l'univers du bagage médiatique commun. C'est à ce titre qu'on s'autorise à y faire référence, tout en les accompagnant d'un commentaire pour les disqualifier en tant que savoir et se déclarer ainsi disponible à l'acquisition du savoir vrai, qui est nécessairement secret :

« Le cliché, c'est le premier pas sur la Lune »,

« Les étapes classiques : le premier qui a été mis sur orbite, le premier qui a marché sur la lune, les sondes envoyées dans l'espace, tous les premiers, toutes les premières choses qui ont été faites »,

« Certainement d'envoyer des gens dans la lune, cela nous a beaucoup frappés tous ».

Un visiteur souligne la référence à un cliché collectif tout en se permettant de bien la contraster avec une position personnelle plus vigoureuse :

« le cliché c'est le premier pas sur la Lune (et immédiatement après relance) il y a un truc que je trouve extraordinaire, les images qu'on peut recevoir des sondes, par exemple Saturne, ça c'est assez exceptionnel ».

L'événement qu'il mentionne ne fait pas partie des références collectives, mais il ne fait pas partie non plus du savoir scientifique : il fait partie des impressions émotives et esthétiques, à valeur strictement personnelle, ce qu'il prend bien soin de préciser. De même, cet autre visiteur qui est très prudent dans l'expression de ce qui est très proche d'un événement historique, mais dont il précise la portée individuelle et subjective :

« Certainement d'avoir envoyé des gens sur la Lune, ça nous a beaucoup frappés tous, moi ce qui m'a frappé, et je pense qui est quand même... c'est le satellite. »

Il s'avère dans la suite de l'entretien que l'inflation de l'usage des satellites le préoccupe en tant que citoyen.

Il est par contre fort intéressant que des jeunes visiteurs puissent exprimer l'attente de voir ces images des événements marquants tels que le premier pas sur la lune : mais lorsqu'ils se permettent d'exprimer ces attentes précises, c'est en se mettant exactement au même niveau que les visiteurs plus âgés qui l'évoquent comme un fait marquant de leur génération : il ne s'agit pas pour eux d'acquérir un savoir « objectif » sur la conquête, mais de pouvoir partager et vivre à leur tour un patrimoine de références identitaires qui a compté.

Les attentes qui peuvent être exprimées sont alors beaucoup moins des attentes proprement dites que l'expression d'une disponibilité au rôle d'apprenant que l'on est naturellement d'accord *a priori* pour assumer la totalité de l'initiative revient à l'institution à qui on s'en remet, confiant dans sa capacité à faire accéder son public à des connaissances nouvelles.

Lorsque des attentes précises sont détaillées dans ce registre, il s'agit beaucoup plus d'anticipations de la démarche pédagogique à laquelle on se prête d'avance²⁰⁸, ou bien de centres d'intérêts liés aux représentations de l'espace comme prolongement de l'environnement de l'homme, et de la science celle-ci étant l'aspiration à la conquête et à la découverte de sa propre nature humaine.

S'il existe quelques attentes de type « citoyen », des revendications sur l'initiative elle-mêmes, il s'agit des demandes d'informations sur ce qui se passe dans un domaine scientifique qui est fermé au public, mais qui lui a déjà été ouvert autrefois, et sur lequel il a donc acquis antérieurement un droit de regard, un droit à l'information :

« (ce qui vous intéresserait ?) c'est de connaître un petit peu comment ça va évoluer, savoir ce que cela va donner (...) ; c'est vrai que l'on en parle moins maintenant c'est justement rentré de nouveau dans le domaine scientifique, on a plus trop d'informations là-dessus, sur ce qui s'y fait ».

Lorsque des visiteurs interrogés prennent position au cours de l'entretien en tant que citoyens sur les dimensions politiques et économiques des activités dans l'espace, souvent pour les critiquer fortement, ces prises de position ne se traduisent jamais en termes d'attentes vis-à-vis de l'exposition. Elles sont en effet exprimées explicitement hors statut de membre du public. Ce sont des apartés qui témoignent du fait que les personnes interrogées sont par ailleurs sensibles à d'autres réalités

208. On y reviendra largement dans le huitième chapitre.

que la réalité scientifique. Mais quand elles sont sollicitées pour formuler des attentes, même les personnes les plus véhémentes et les plus critiques se remettent dans la peau du public-cible, disponible pour acquérir des connaissances comme si, à partir du moment où c'est le thème de l'espace qui avait été choisi, il fallait respecter la spécificité scientifique du thème, même si par ailleurs, l'entretien préalable a donné l'occasion d'exprimer le fait qu'il existe des thèmes plus intéressants, ou qui correspondent à des enjeux plus importants de leur propre point de vue.

C'est là un point essentiel : contrairement à d'autres thèmes, les visiteurs eux-mêmes refusent absolument le mélange entre leurs idées propres et le projet d'exposition. Ils rejettent totalement un usage de leur discours qui consisterait à injecter ce qu'ils pensent eux-mêmes, à titre personnel, des aspects économiques et politiques du thème dans une exposition perçue comme ayant vocation scientifique. Même si le thème ne correspond pas à un intérêt ou une préoccupation prioritaire chez le visiteur, c'est là une condition acceptée, des rapports entre les maîtres ou spécialistes et les publics, dans le cadre de la vulgarisation scientifique.

Le visiteur interrogé parvient ainsi, dans le courant de l'entretien préalable à dissocier les différents cadres qui se croisent dans la situation où il est placé. Il utilise l'entretien pour revendiquer une possibilité de s'exprimer en tant qu'individu-citoyen, hors statut de public de l'exposition, sur le thème de l'espace, mais il se soumet parallèlement, au statut de public ignorant exposé à l'initiative institutionnelle éducative à partir de la compréhension de la logique spécifique du thème, et cela dès l'entretien préalable.

Il parvient à signifier à la fois que le thème sur lequel on l'interroge ne correspond pas à un centre d'intérêt personnel, mais qu'il accepte cependant, temporairement, d'adopter un type d'attente cohérent avec le rôle qui est le sien dans la relation savant/ignorant. Cette relation est acceptée d'emblée, car elle est classiquement reconnue et assumée par l'ensemble des partenaires impliqués.

Il est remarquable que le visiteur interrogé cherche ainsi à rétablir l'ordre des initiatives et des responsabilités institution/public, ordre quelque peu brouillé par un entretien préalable ouvert. Mais il utilise cependant la situation pour s'exprimer en tant qu'individu-citoyen. Il y a une sorte d'exploitation optimale des sens de la situation d'entretien, y compris en tant que public, au nom de l'institution elle-même, puisque lorsque le visiteur interrogé se soumet à l'initiative institutionnelle, il se met dans la peau de l'institution et rappelle celle-ci à sa responsabilité civilisatrice et à ses prérogatives dans l'exercice des pouvoirs. Il assume donc les deux positions de parole d'une communication à venir un peu particulière qu'il est pour le moment tout seul à représenter : la sienne, et celle supposée de l'institution.

Seul un visiteur choisit, en l'annonçant dès le début de l'entretien, de dénoncer en tant que citoyen le projet d'exposition, et dès lors, de faire valoir son point de vue personnel. Il le fait en avertissant de son intention de prendre le pouvoir sur la situation, dès le stade de l'entretien, en réorientant celui-ci « en force » :

« Moi, je vais couper court tout de suite. Je trouve que depuis 20-25 ans, les Russes ont été les premiers à envoyer quelqu'un, les Américains ont envoyé quelqu'un aussi. A l'époque actuelle nous vivons une crise économique, tous, même sur le continent américain : je trouve qu'on devrait ralentir un peu... je trouve qu'il y a des choses plus urgentes, c'est mon point de vue. »

On se retrouve dans le cas familial où le thème est un champ de réalité dans lequel est inclus dans l'exposition. Mais le paradoxe de cette prise de position est évident : c'est au nom d'un état d'urgence collectif, universel, que ce visiteur s'autorise à transgresser la règle du jeu et à faire entendre par dessus tout un point de vue personnel d'individu citoyen. Il s'interdit le recours au collectif intermédiaire auquel la situation d'entretien lui fournit l'occasion de se référer - le public - et préfère assumer seul sa position de « sortie de cadre ». Bien qu'il ne puisse le savoir, il se trouve

que les autres entretiens lui donnent raison de penser que son initiative est extraordinaire et nécessite une justification.

2.1.2. La prise de position des visiteurs interrogés en tant qu'acteurs dans le champ de réalité concerné

Dans l'enquête sur l'informatique, on a le cas de figure remarquable où la quasi totalité des personnes interrogées constituent une communauté dans le champ de réalité du thème, communauté structurée selon un axe de positions dans ce champ de réalité. Sur cet axe se situent les trois positions externes (revendiquant ou non leur position externe par rapport au champ de réalité)/usagers (revendiquant le plus souvent ce statut)/informaticiens (revendiquant ce statut par opposition aux non informaticiens).

Le statut de membre du public est totalement absorbé par des statuts préalablement constitués et organisés selon cet axe. Seul le statut d'aîné pédagogue, que l'on retrouve dans la quasi totalité des enquêtes, permet à la personne interrogée de forger un statut de visiteur-cible à l'intention des enfants ou des jeunes, sans être soi-même directement pris dans la communauté concernée.

Rappelons que l'entretien était très ouvert, avec une entrée en matière « la Cité prépare une exposition sur le thème de l'informatique. Je travaille ici, je participe à l'élaboration du projet, notamment en discutant de ce thème avec des visiteurs » et d'une question initiale « qu'est ce qu'évoque pour vous l'informatique? » suivie par des relances en fonction du déroulement de l'entretien, avec, si besoin était, une question sur « qu'est ce que vous pensez du projet de faire une exposition sur l'informatique ? ».

L'ensemble des personnes interrogées se définissent d'emblée par rapport au statut d'informaticien, et surtout, définissent aussi les autres visiteurs potentiels par rapport à ce statut : il y a une convergence et une homogénéité remarquable chez toutes les personnes interrogées sur le recouvrement total entre les enjeux potentiels de l'exposition et les enjeux liés à l'existence d'une frontière entre informaticiens et non-informaticiens, ou plutôt, entre ceux « qui en sont » et ceux « qui n'en sont pas ». Cela ne signifie pas que la population des visiteurs interrogés est structurée autour du clivage informaticien/non-informaticien, mais que ce clivage est collectivement structurant dans l'élaboration d'un discours sur l'informatique et d'un discours sur le projet d'une exposition sur l'informatique. Cette distinction informaticien/non-informaticien n'est pas une donnée objective de la structuration professionnelle de l'échantillon, elle reflète l'existence d'une frontière à l'univers informatique dont l'importance est ressentie également par ceux qui se sentent être à l'extérieur et ceux qui se sentent être à l'intérieur de cette frontière. Cette frontière est donc révélatrice d'une attitude collective bien plus que de différences. En particulier, les uns et les autres répugnent à parler de questions scientifiques et techniques et le thème de la dépendance et de la peur de l'informatique est développé par tous. C'est l'indétermination et le caractère fluctuant de cette frontière qui apparaît comme un problème dangereux, voire insupportable : elle condense en effet l'indétermination et l'invisibilité du développement de l'informatique, et l'indétermination des repères sociaux et professionnels dans un monde en pleine mutation, où la perception de son propre niveau socioculturel ne coïncide pas avec un statut socioprofessionnel reconnu. L'exposition apparaît comme le moyen pour les uns et les autres de contribuer, soit à la fixation une fois pour toutes de cette frontière (il faut réserver certaines choses aux professionnels, il faut montrer qu'être informaticien ce n'est pas tapoter un peu) ou bien la suppression de cette frontière en tant que structuration pertinente du domaine (il faut montrer que les usagers ont leur propre puissance de travail sous la main, il faut aider les gens à prendre le train en marche).

D'une certaine manière, il y a déjà ré appropriation du projet d'exposition par les personnes interrogées, dès le stade de l'entretien, car il y a une très forte mobilisation des enjeux possibles de

l'exposition dès l'entretien, de la part des deux parties opposées qui « attendent » l'exposition : les usagers et les informaticiens, et qui attendent justement de l'exposition qu'elle appuie leurs positions respectives, les unes par rapport aux autres.

Il se trouve d'ailleurs que contrairement à des thèmes spécifiquement scientifiques tels que l'espace, l'informatique se caractérise justement par le fait qu'elle suscite une forte revendication de la part ceux qui ne s'y connaissent pas encore ou de ceux qui sont simples utilisateurs. Ils souhaitent faire valoir leur point de vue, et en particulier, abattre la frontière entre ceux qui « en sont » et ceux « qui n'en sont pas ». Les entretiens offrent un spectre continu d'attitudes et de définitions de la frontière à l'univers informatique, depuis l'extérieur jusqu'au cercle des initiés. En cohérence immédiate avec ces attitudes, on découvre un spectre continu d'attitudes à l'égard du projet d'exposition. Ces attitudes sont développées dans les sections qui suivent :

2.1.2.1. Le refus

Du simple refus de répondre à l'enquêteur, à l'acceptation de l'entretien comme alternative à l'impossibilité d'assumer le refus comme position de parole, le refus s'avère souvent être une prise de position qui engage la personne interrogée dans la réalité même du thème concerné, tout autant qu'une réaction à la sollicitation de l'enquêteur.

Nous avons déjà noté que les visiteurs ayant refusé de répondre étaient exceptionnellement nombreux pour cette étude (15). A la lumière des résultats obtenus auprès de ceux qui ont répondu, on peut faire l'hypothèse que ces refus de réponses, justifiés le plus souvent par un « *je n'y connais rien* », ou un « *ça ne m'intéresse pas du tout* », « *c'est plutôt mon fils que ça intéresserait* », concernent beaucoup plus le thème lui-même que la situation d'enquête. Dans le cas d'un thème comme « espace », même si beaucoup de personnes annonçaient ne rien connaître au domaine, elles osaient rarement rompre d'emblée, se rendant malgré tout, en dépit d'une certaine appréhension, disponibles pour ce qui allait suivre, ou bien se soumettant à la situation.

Parmi ces refus, certains émanent de personnes qui se sentent totalement extérieures au domaine, et qui n'iraient certainement pas voir une exposition sur l'informatique.

D'autres ne refusent pas de participer à l'entretien, mais prennent soin de se situer constamment à l'écart de la cible supposée, en revendiquant leur singularité individuelle face au thème, mais en défendant l'intérêt éventuel d'une telle exposition pour d'autres qu'eux. Le fait de participer à l'entretien, même si l'on est « contre » l'informatique (ou volontairement en dehors) témoigne très paradoxalement de la quasi impossibilité de tenir cette position personnelle négative dans la situation qui est celle de l'entretien d'enquête (et non de la conversation intime) : on répond alors pour préciser que c'est à titre personnel que l'on est contre, mais que l'exposition peut être intéressante pour son public. On répond parce qu'il est difficile de refuser l'entretien sans usurper une position de parole qui serait ce refus même. En effet, on refuse l'informatique à titre personnel, on ne prétend pas représenter quiconque, ni parler au nom d'un collectif, mais on sait que l'enquête s'adresse aux représentants d'un collectif et non aux individus singuliers.

Certains peuvent ainsi se situer résolument et explicitement à l'écart du domaine tout en étant non impliqués (non spécialistes ou non intéressés) mais ils le font toujours en précisant que c'est à titre personnel que l'on revendique une telle position à distance. En effet, si l'on n'est pas soi-même acteur dans le champ de réalité que peut constituer le domaine, le projet d'exposition apparaît alors comme inclus dans une réalité sur laquelle on a peu de droit. Dans de très nombreux cas lors de nos études, la responsabilité d'une position distante ou critique est assumée personnellement : le statut de membre d'un collectif, le public, est un statut de bénéficiaire d'une action institutionnelle de service public (à l'égard des jeunes en particulier, ce qui constitue une sorte de redoublement de

la cause publique). Pour émettre une critique directe ou se situer à distance sans être spécialiste, le visiteur interrogé doit se situer également à distance du collectif. Il n'a généralement pas la possibilité d'être critique ou distant à l'égard du projet au nom d'un collectif qui serait le public ou une partie de celui-ci. Le public est en quelque sorte propriété de l'institution, puisque l'on est extérieur.

Ce qui est important est alors que cette position volontairement extérieure au domaine, loin de déboucher sur une position volontairement extérieure à l'entretien, peut tout au contraire nécessiter une prise de position dans l'entretien.

Certains de ceux qui nous ont répondu se situent à l'extérieur du domaine, et le revendiquent à titre individuel, mais peuvent défendre l'intérêt du thème parce qu'il est perçu comme lourd d'enjeux pour l'avenir, donc pour les jeunes :

« l'informatique c'est le début d'une nouvelle civilisation, moi je reste en dehors... si j'étais jeune je m'y intéresserais, c'est l'avenir, regardez pour la lecture, l'information... mais pour le temps qui me reste à vivre, je préfère faire des choses que je voulais faire ».

On peut alors se prêter à l'intention de toucher les jeunes et participer à ce niveau, en tant que partenaire de l'institution dans l'effort mutuel des individus et des structures aînées à l'égard des enfants et des jeunes. Ainsi un architecte ne se sent pas concerné à titre personnel par un domaine qui ne l'intéresse pas, mais va plus loin qu'une simple approbation de principe à l'égard d'une exposition qui toucherait plutôt les jeunes, en proposant un projet éducatif élaboré, avec sa profondeur utopique :

« l'ordinateur peut être utilisé pour aider à la structuration de la tête de l'enfant... apporter à l'enfant les moyens d'assembler les éléments qui gravitent autour d'eux.. apprendre une méthode pour disséquer, comprendre comment tout se structure, et construire, construire un esprit ».

Pour lui, cette capacité de construire un esprit va de pair avec la capacité de visualiser l'objet dans sa globalité et dans sa structure :

« arriver à construire un objet rêvé qui peut devenir un objet réel, visualiser sa structure ».

Il poursuit avec une proposition pour une exposition qui partirait d'un schéma de structure :

« on doit assembler des éléments constitutifs et aboutir à un résultat visualisé, mais accessible uniquement après un travail constructif ».

Il comprend le projet éducatif à l'intention des visiteurs-cibles comme étant destiné aux enfants et il participe à cette intention en tant que père et qu'aîné pédagogue. Il participe à l'entretien en manifestant ainsi très clairement qu'il ne parle pas en tant que visiteur, tout en s'associant en tant que membre du collectif social à l'intention institutionnelle probable de faire quelque chose pour les jeunes. On se réinscrit ainsi dans un collectif, conformément à la règle implicite de l'enquête.

Seuls deux visiteurs, mari et femme, résolument extérieurs à l'informatique et revendiquant cette extériorité à titre personnel, offrent le cas incroyable de la réintégration spontanée de la position de parole intime, par l'oubli pur et simple du contexte de l'enquête en cours de route, en dépit de l'entrée en matière et de la présence du magnétophone. Cet oubli autorise la prise d'initiative (proposition cordiale pour boire un café, utilisation du prénom lorsque l'un des deux parle de l'autre) et leur permet de transformer à leur propre initiative l'entretien d'enquête en conversation interindividuelle privée, dans laquelle l'extériorité revendiquée au domaine ne pose plus aucun problème. Mais en fin d'entretien, l'enquêteur reprend l'initiative avec une question qui les renvoie au statut imposé de membres d'un collectif constitué pour l'enquête (questions rituelles sur le domicile, l'âge,

la profession, assorties d'un commentaire embarrassé pour rappeler le contexte de l'enquête). L'enquêteur se montre ainsi résistant au mode d'échange interindividuel instauré par ses interlocuteurs, il continue à préférer le mode d'échange initial. Ceux-ci réagissent par une surprise hostile qui invalide de leur point de vue la pertinence de ce qu'ils ont dit dans un contexte dont ils n'avaient pas été informés (« *ah ! c'est pour une enquête ? Dommage* ») et attaquent implicitement une enquête dont ils ne peuvent plus extraire ce qu'ils ont dit (« *qu'est-ce que vous allez faire de tout ça ?* »). Ce genre de situation où l'interviewé est amené à la confiance réservée à l'échange interindividuel est souvent vue comme un moyen d'accéder - enfin - à ce qui est vraiment pensé derrière les écrans des positions de parole publiques socialement marquées. Mais on peut tout aussi bien considérer que les positions de parole socialement marquées sont précisément celles qui accordent aux personnes une capacité de parole publique : c'est ce que le visiteur dit en connaissance de cause qu'il choisit de dire, qu'il considère comme valant la peine d'être dit.

On peut poursuivre cette réflexion avec quelques hypothèses : il semble que les individus aient le plus grand mal à exprimer publiquement des opinions énoncées à titre personnel, comme si celles-ci n'avaient aucune valeur ou légitimité dans un contexte public. Pour que leur parole publiquement énoncée aient une telle valeur, il leur faut gagner une représentativité en joignant un collectif (parti, syndicat, etc.). Les enquêtes sociologiques peuvent faire émerger la richesse insoupçonnée des paroles privées, mais elles contribuent aussi à confirmer leur éternelle relégation dans la sphère du privé : pour devenir publiques, ces paroles doivent en effet passer par le traitement scientifique. Ou plutôt, c'est la parole retravaillée par le scientifique qui devient publique.

Les situations d'enquête préalable dans le contexte muséologique ont ceci de particulier qu'elles exigent de la part des visiteurs une position de parole au nom d'un collectif potentiel et non pas effectif (le public), collectif dont ils prennent eux-même en charge la représentation. C'est cette parole possiblement publique au nom d'un collectif représentationnel qui est intéressante.

2.1.2.2. Le droit d'être ignorant, « simple usager »

On peut revendiquer le fait de ne pas être du domaine de l'informatique, mais être précisément pour cette raison du public des usagers de l'informatique.

Dans le cas du thème « Informatique », existent justement des personnes non spécialistes qui revendiquent un statut d'acteur dans le champ de réalité qu'est l'informatique. Ce qui est original dans ce cas est leur attente active de voir l'initiative institutionnelle approuver cette légitimité de l'ignorant, avant toute anticipation d'un contenu destiné à l'information de l'ignorant. L'entretien préalable vient alors donner des raisons supplémentaires d'assumer cette position, dans un lieu tiers où ce ne seront pas des « *informaticiens purs* », ceux qui « *cherchent à impressionner le client* », qui « *utilisent un maximum de termes techniques, du jargon* » qui « *gardent le mythe de l'informatique* » qui auront la parole.

On revendique en effet l'intérêt d'un champ de savoirs dans le champ de l'usage, différent du savoir des spécialistes, mais légitime lui aussi :

« je ne veux pas me coltiner le basic... je ne veux pas faire de la saisie de données, je veux faire des projets, pas les taper... j'ai plutôt envie de jouer le rôle de réalisateur : je sais ce que je veux, je ne veux pas le faire, je le donne à faire à un technicien »,

« l'informatique ne m'intéresse que dans la mesure où ça permet de gagner du temps, de faire des choses bien, où ça facilite les choses »,

« j'attends de l'informatique qu'elle soit le plus simple possible à l'utilisation... je ne suis pas

du tout informaticien, l'informatique m'intéresse au niveau utilisation ».

L'imaginaire de l'informatique entretient cette revendication très originale d'un savoir d'usager, un savoir d'ignorant, car l'informatique est précisément une technologie du service qui sert « à tout faire pratiquement », l'ordinateur « fait tout ce qu'on lui demande de faire », « il ne fait que ce qu'on lui demande », « il ne fait que ce qu'on a mis dedans », « c'est un esclave idiot ».

Ce savoir d'usager se différencie du savoir de spécialistes et se ramifie indépendamment de lui, ce que traduit une figure d'inversion entre les deux types de savoirs, savoir de spécialiste et savoir d'usager : « plus la technologie est avancée, complexe, plus l'emploi devient facile ». Par contre, le champ de l'utilisation, en s'autonomisant, se densifie à son tour : « Macintosh l'a bien compris, une utilisation très simple pour faire des choses très complexes ».

Dès lors, les attentes à l'égard de l'exposition recourent les attentes à l'égard de l'informatique. Ou plutôt, l'exposition doit être un moyen de médiation entre l'usager et l'univers de l'informatique, en prenant pied dans ce terrain du savoir de l'usage, contre le pouvoir des informaticiens, c'est-à-dire, contre l'hégémonie du savoir des spécialistes.

Pour ce faire, on attend tout à la fois :

- une démythification de l'informatique par un accès à la programmation : « être initié à la programmation ça démythifie complètement ». Dans ce cas, on est dans l'ordre du rêve éveillé : on déroule le scénario de cette traversée de la frontière à l'univers informatique dans le théâtre de l'exposition, lieu de la mythique démythification, lieu du dévoilement et la conversion des pouvoirs.

- une légitimation de l'usager : « il faut essayer de faire passer dans l'exposition que ce n'est qu'un outil... il y a beaucoup de réactions de peur, l'exposition devrait essayer de faire comprendre que ce n'est qu'un moyen, un bel outil » ou encore « il faut démythifier, ça fait peur, il faut que vous disiez que ce n'est qu'un outil, on remplace le crayon par un autre outil ».

Dans ce cas, on est dans l'ordre de la revendication d'un droit de représentation dont on se sent déjà investi, avant toute exposition.

Cette attente peut être une exigence : certains se sentent les représentants de la catégorie des non-informaticiens, simples usagers, et revendiquent l'exposition pour les intérêts de cette catégorie. L'exposition est vue comme un moyen de modifier le champ de réalité constitué par l'informatique, en y incluant la sphère des usages et en mettant en jeu la frontière de l'univers informatique entre les « informaticiens » et les usagers non-informaticiens.

- une structuration du savoir d'usager, à deux niveaux : un niveau purement discursif, avec la maîtrise de l'informatique comme élément de savoir dans la culture générale et la vision du monde « voir comment l'informatique touche les différents secteurs », « refaire un peu le parcours » au moyen d'une présentation historique et un niveau technique, avec la maîtrise de l'usage de l'informatique comme champ de savoirs : « voir les utilisations possibles ».

2.1.2.3. Les experts du thème

On peut être de l'informatique et, précisément pour cela, ne pas être du public de l'exposition mais revendiquer un droit de parole public sur la pertinence de l'exposition dans le cadre de l'entretien.

Chez des personnes qui se disent « informaticiens », c'est-à-dire qui se situent à l'intérieur de la frontière de l'univers informatique, existe également la conscience forte du statut d'acteur vérita-

ble dans le champ de réalité que constitue l'informatique. C'est en vertu de ce statut que le projet d'exposition suscite une certaine méfiance, car comme les « *non-informaticiens* », les « *informaticiens* » identifient spontanément l'exposition à une initiative située hors du champ des spécialistes et dont la légitimité est ainsi suspecte : certains sont pratiquement en position de refus de parler.

« *vous savez, vous n'apprendrez rien de nous, l'informatique est notre pain quotidien* ». Dans cette citation apparemment paradoxale (ce sont précisément de ceux qui savent que l'on peut apprendre quelque chose), la personne interrogée (« *informaticienne dans la gestion financière* ») exprime indirectement, en même temps que son refus de parler, l'idée selon laquelle l'enquête est destinée à apprendre de ceux qui ne savent pas, dans la même logique que l'idée selon laquelle l'exposition est hors du champ des spécialistes. Certains prennent position activement, par des mises en garde sur le contenu de l'exposition, qui ne doit pas gommer les frontières de réalité de l'univers informatique :

« *il faut laisser les langages de la programmation, la programmation aux spécialistes. Il n'y a qu'eux qui en ont besoin* ».

La mise en garde entre dans un discours général à l'encontre de tout ce qui serait susceptible d'entretenir « *la jungle* » qui règne dans le domaine de l'informatique : « *c'est la panique, tout le monde y touche* ». L'argumentaire est étayé par une prise de position sur ce qui serait réellement nécessaire dans le domaine de l'informatique (en opposition à l'initiative de l'exposition) : une structuration du champ par fixation une fois pour toutes de la frontière de l'univers informatique :

« *il faudrait mettre de l'ordre dans tout ça... celui qui tape deux lignes se dit informaticien... on dit : « l'informatique je connais », il faut rationaliser, c'est la pagaille, ça va devoir se figer un peu* ».

2.2. Les positions de parole fluctuantes

Dans certains cas, on peut suivre l'évolution et la transformation de la position de parole en situation de parole. Un tel phénomène peut survenir sous l'influence des protocoles d'entretien, ou bien par la dynamique du raisonnement personnel du visiteur interrogé.

2.2.1. Variations de la position de parole sous l'influence des protocoles d'entretien

L'enquête sur le thème « Villes » est l'occasion pour de nombreux visiteurs interrogés d'exprimer le statut de visiteur comme étant un prolongement de leur statut d'acteur dans le champ de réalité que constitue la ville et dont fait partie l'exposition. Mais cette expression n'est effective que dans des conditions particulières. La modification du protocole d'entretien à chacune des trois phases de l'enquête (d'abord très en amont, puis au stade du pré-programme, puis au stade du programme), a permis de voir comment les contraintes imposées pouvaient déterminer la position de parole et orienter les visiteurs vers une plus ou moins grande initiative en fonction de ce qu'ils percevaient être leur rôle possible, à travers ce qu'ils pouvaient inférer non seulement du thème, mais aussi des contraintes de l'entretien. C'est surtout le passage de la deuxième à la troisième phase d'étude qui est éclairant de ce point de vue. Le statut de répondant face à la proposition institutionnelle fait place au statut d'acteur dans le champ de réalité que constitue le thème.

2.2.1.1. Le statut de répondant face à la proposition institutionnelle

Lors de la deuxième phase de l'étude²⁰⁹, les visiteurs ont été sollicités pour réagir à un panorama des sous-thèmes, puis à chacun de ces sous-thèmes. Nous voulions établir un nouveau type de relations avec les visiteurs à la lumière de leurs réactions dans des études comme « Informatique », et susciter frontalement des commentaires face à ce qui était présenté comme une étape d'un projet d'exposition, ce que nous n'avions jamais encore fait jusqu'à cette étude. Pour la première fois, les visiteurs étaient mis, sinon en situation d'experts tout en moins en situation de critiques, autorisés à s'exprimer sur une élaboration conceptuelle d'un projet « de la maison ».

Mais les visiteurs interrogés ont très largement refusé ce rôle : ils ne se sentaient guère fondés à commenter un contenu dès lors qu'il était mis sous forme de proposition élaborée. Celle-ci suscitait donc une approbation de principe, presque machinale. Ils se déclaraient satisfaits, sans commentaires. Il s'est avéré que la situation dans laquelle nous les avons mis a été décodée par eux comme sollicitant leur avis concernant une proposition qui leur apparaît comme étant du ressort de l'institution : au pire une quête de la satisfaction, le plus souvent un test de compréhension. La proposition est elle-même perçue comme chronologique et didactique : il n'y a pas lieu de commenter un tel parti-pris, classique, culturel et pédagogique.

Seul un visiteur parvient pas à se dégager de la structure imposée et préconise la réduction du projet à une confrontation entre le thème de la naissance des premières villes et celui de la mondialisation. Cette idée de la contraction passé/futur apparaît à d'autres reprises dans d'autres entretiens, sur d'autres thèmes : il s'agit à chaque fois d'un procédé de problématisation directe d'une proposition chronologique neutre.

Pour la plupart, la solution réside dans le passage au commentaire des sous-thèmes, ou l'inversion de rôle, le visiteur posant à son tour des questions « *quelle est la différence entre « acteurs »* »

209. La deuxième phase comportait deux grands volets :

1. Recueil des représentations associées à quelques thèmes-clé du pré-programme :

- la naissance des premières villes et l'évolution à partir de ces origines
- les villes du tiers monde
- la ségrégation sociale
- les mégapoles
- les villes dans le futur

2. Hiérarchisation et regroupements logiques au sein d'une liste de 18 thèmes. Quels sont ceux qui n'évoquent rien ? quels sont les plus importants et pourquoi, comment pourrait-on les regrouper ?

- apparition des réseaux (eau potable, égouts, gaz, électricité)
- transports
- flux et déplacements dans les villes
- ségrégation sociale
- technologies de la communication (téléphone, fax)
- pôles
- extension de la ville industrielle
- formes urbaines
- ville verticale
- friches industrielles
- relations entre périphérie et centre
- espaces publics et espaces privés
- pratiques sociales
- aménagement du territoire
- acteurs dans la ville
- gestion de la cité
- citoyenneté
- habitat

et « *pratiques sociales?* » : on échappe ainsi à la situation de jugement sur une proposition, en reprenant l'initiative tout en restant en cohérence avec la modestie implicitement exigée du visiteur interrogé (la demande d'éclaircissements et d'explications comme manifestation d'une compréhension du rôle attendu du visiteur : comprendre ce dont il est question). Le visiteur reprend son rôle « naturel » d'apprenant, c'est-à-dire de questionnant, face à une proposition qui le situe implicitement comme cible d'un discours culturel et pédagogique classique déjà formalisé. Le rôle de répondant est quant à lui très nettement assumé comme un rôle artificiel.

Dans la troisième phase de l'enquête, menée à partir du programme, les visiteurs ont été sollicités pour réagir à un programme, comportant la liste des sous-thèmes accompagnés d'un bref descriptif du contenu²¹⁰. Mais cette fois, l'ensemble du programme n'est présenté qu'en fin d'entretien, l'enquêteur faisant apparaître progressivement les sous-thèmes qui le constituent, sous forme de fiches : ce qu'ils ont sous les yeux en fin d'entretien n'est pas un nouveau document achevé, complexe, mais l'ensemble des thèmes qu'ils ont commentés un à un.

De même que dans la deuxième phase, l'ensemble des thèmes en fin d'entretien déclenche très peu de réactions fortes, ni enthousiasme ni rejet, alors même que le thème de la ville, puis les différents sous-thèmes, ont pu déclencher des commentaires passionnés²¹¹. Tout au contraire, face à la liste des thèmes, le commentaire se mue chez certains en exercice, en test de la capacité du visiteur à déjà s'approprier la logique institutionnelle, mais avec d'autres moyens que la conversion en rôle docile de questionnant, observée au stade du pré-programme : la proposition intéresse plus qu'au stade du pré-programme, lors de la deuxième phase. Plus riche, elle se prête à une extraction de sens qui engage le visiteur interrogé dans une activité de visiteur recherchant le sens de la proposition.

Quatre visiteurs proposent ainsi d'enrichir encore la liste avec des thèmes supplémentaires : au-delà de l'acceptation de principe de la proposition institutionnelle, il y a même soumission active à celle-ci. Les propositions de thèmes supplémentaires sont moins des attentes, des suggestions critiques, qu'un test de leur propre capacité à comprendre et à éprouver la logique institutionnelle perçue.

210. Voici quel était le document-support de l'entretien, élaboré à partir du programme fourni par l'équipe de conception :

L'invention de la ville

Quand, où, comment apparaissent les premières villes. Comment se développent-elles au départ? Quels sont les modèles urbains?

Les formes urbaines

La grammaire des formes urbaines : les modes d'organisation (lotissements, grands immeubles...) et les composants du tissu urbain (rue, parcelle, bâtiment...). Comment lire dans une ville actuelle son évolution passée?

La ville-système

Réseaux : qu'est-ce qu'un réseau? Comment organisent-ils l'espace, les pratiques? Comment sont-ils gérés, utilisés? Comment fonctionnent-ils?

Transports : le problème du transport urbain, innovations et scénarios pour le futur

L'armature urbaine : Comment les villes se répartissent-elles sur un territoire? Leurs relations - Aménagement du territoire

L'explosion urbaine

Le phénomène actuel du gigantisme et des grandes mégapoles du Nord et du Sud

Vivre dans la ville

Comment et pourquoi vit-on en ville? Relations entre l'espace et la structure sociale, pratiques individuelles et collectives, sensations et images dans la ville

Les acteurs de la ville

Comprendre les logiques en présence dans la gestion de la ville. Se mettre dans la peau des maires, des habitants, des promoteurs, pour comprendre les mécanismes de décision

211. Les commentaires face aux thèmes seront détaillés plus loin.

Un autre visiteur cherche dans la vision d'ensemble des thèmes une information supplémentaire par rapport à la succession des thèmes abordés un par un. Cette information supplémentaire correspond à une attente : celle de la découverte de l'intention, du message, de la raison d'être de l'exposition. L'ensemble doit avoir un sens en tant qu'ensemble, et s'il n'apparaît pas d'emblée, c'est sa propre responsabilité qui est en cause. C'est pourquoi il ne fait pas état de sa difficulté manifeste à énoncer un message global, mais cherche à tirer parti de cette même difficulté dans la proposition du message supposé lui-même. C'est alors la référence à la complexité qui est mobilisée comme méthode destinée à intégrer la difficulté dans le contenu même: il doit s'agir de montrer « *que la ville est une résultante de choses complexes* ».

Ce visiteur, fort de l'élaboration cohérente qu'il a développée face à chacun des thèmes, est au bord de la critique lorsque l'ensemble lui est soumis :

« il y a tellement de modes d'approche possibles. Oui bien sûr... il faudrait peut-être choisir, en développer plus amplement quelques unes... ».

Mais aussitôt, revient la réaction caractéristique face à ce qui est perçu comme la proposition institutionnelle déjà construite : l'effort n'est plus à discuter, mais à comprendre pour en tirer le parti prévu par l'institution, et donc, à en rechercher le sens et la cohérence, en tant que visiteur en activité d'interprétation :

« ... mais il faudrait peut-être ne pas en oublier, montrer que la ville est une résultante de choses complexes ».

De même, si certains considèrent également qu'un seul des thèmes (« formes urbaines », « vivre en ville ») mériterait une exposition en soi, ils prennent soin de préciser que ce thème suffirait « *pour moi personnellement* ». Ils ne veulent certainement pas qu'à cause d'eux en quelque sorte, l'exposition soit pervertie par un point de vue individuel car « *il en faut pour tout le monde* ».

Il y a donc changement de position de parole et donc de statut entre le moment où le visiteur interrogé commente les thèmes un à un et le moment où il réagit à l'ensemble de la proposition. Mais ce qui est fondamental, est le fait que c'est ce changement qui assure la continuité et la cohérence du statut de visiteur, par passage du statut de membre du public à celui de visiteur visitant.

Paradoxalement, les visiteurs qui maintiennent le même type de discours, engagé et passionné, de la réaction aux sous-thèmes à la réaction à l'ensemble, le font au prix d'une « désobéissance » à la tâche proposée face à l'ensemble des sous-thèmes. Sollicités pour réagir au programme dans son ensemble, certains décollent de la tâche proposée, trop en rupture avec la dynamique générale de l'entretien, et préfèrent continuer en approfondissant leur propre cheminement mental. Ils échappent alors à la contrainte de l'entretien et prennent la situation en main : la phase terminale de l'entretien amène alors la poursuite de leur propre raisonnement et leur propre conclusion, bien plus que la réaction à la proposition institutionnelle proposée comme conclusion par le représentant de l'institution.

Cette conclusion peut être une proposition cohérente avec la logique perçue des thèmes plutôt qu'avec la logique perçue de la liste des thèmes. La logique perçue des thèmes, problématique, engagée dans le champ de réalité, est en effet concurrentielle de la logique perçue de la liste des thèmes, exhaustive et neutre, à laquelle elle est préférée :

« l'exposition devrait en tout cas véhiculer un message : que nos villes ont un futur, mais seulement si on y travaille, si on a des solutions, pour la pollution par exemple ».

Seul un des visiteurs interrogés réagit en commentant la proposition sur le plan de son orga-

nisation formelle. Sa réaction est très proche des réactions professionnelles ou para professionnelles à la visite même de l'exposition, que nous évoquerons dans le quatrième chapitre. La logique d'expert, à tout le moins celle de l'amateur averti (un peu à la manière du cinéophile, si ce n'est que les « expophiles » sont encore très rares parmi les personnes que nous avons rencontrées dans le public), est très atypique et ne représente pas la logique d'activité du visiteur d'expositions²¹².

Cette personne attribue un genre à la structuration formelle du programme telle qu'elle apparaît en fin de compte à travers la liste des thèmes du programme. Dès lors, il devient hors de propos de rechercher une intention ou un message particulier et ce visiteur en est déçu, d'autant plus que chaque thème promettait une approche problématique :

« on dirait un ensemble de chapitres de bouquin, chacun a son titre, on va aborder ça puis ça puis ça, c'est assez scolaire ».

2.2.1.2. Le statut d'acteur dans le champ de réalité

Bien plus que la phase finale d'entretien portant sur l'ensemble du thème, c'est la phase préliminaire de réaction aux sous-thèmes un à un, tout à fait homologue de la phase de réaction aux thèmes d'exposition dans les phases très en amont des projets (comme dans le cas d'« Informatique ») qui détermine l'absorption de l'exposition dans la réalité du thème de la ville et qui par conséquent, ouvre considérablement la marge d'initiative dans le type d'implication des visiteurs interrogés dans l'entretien et la richesse des rôles de visiteurs imaginés à ce stade.

Si le thème est un champ de réalité qui constitue le cadre du discours, l'initiative institutionnelle n'étant qu'un objet dans ce cadre, il y a une inversion entre les positions de parole du visiteur et celle de l'enquêteur : celui-ci a tendance à tenir pour acquis que le cadre institutionnel de son action est aussi un cadre de parole pour le visiteur qu'il interroge. Or, celui-ci part précisément de la certitude inverse : dans le champ de réalité recouvert par le thème sont déjà ancrées et organisées des préoccupations, des activités, des intérêts, des connaissances personnelles, qui précèdent l'exposition et son éventuelle visite. Celles-ci ne sont pas encore entrées dans le champ de réalité, et elles sont subordonnées à cette réalité préexistante. Le visiteur interrogé lors des études préalables, bien qu'il soit en train de visiter, réagit à cette initiative en la commentant à la lumière de son engagement préalable dans le champ de réalité que recouvre le thème : en tant que visiteur, il prend position sur le thème à partir de la réalité et des enjeux préexistants dans lesquels l'institution va s'engager et il imagine des possibles rôles et situations de visite en rapport avec la réalité et les enjeux préexistants, d'une manière très ouverte et très active.

Le statut du visiteur effectif, enrichi tout à la fois par les situations de communications effectives fournies par l'enquête et par l'anticipation de ce que pourrait être le statut du visiteur dans la future exposition, est extrêmement ouvert, et contient potentiellement de multiples rôles sociaux imaginés par les visiteurs interrogés, qui du même coup, ouvrent leur propre statut de visiteur effectif à des rôles effectifs dans le cadre de l'entretien d'enquête. Les visiteurs engagent déjà l'institution dans le champ de réalité constitué par le thème, dès l'enquête. En un sens, le champ de réalité recouvert par le thème et les multiples rôles sociaux qui s'y sont déjà effectivement structurés sont bien trop forts pour que le simple objectif de transmettre le savoir scientifique sur le thème puisse faire le poids et rester structurant dans la perception du rôle de l'institution. Qu'elle le veuille ou

212. Cette logique est par contre manifeste dans les évaluations d'éléments d'exposition, tels que les interactifs, qui se prêtent particulièrement bien à la naissance d'une telle culture du média réinvestie dans la pratique. Voir Le Marec (1993b).

non, par ses visiteurs potentiels, celle-ci est déjà engagée dans le thème comme champ de réalité et non comme champ de connaissances.

C'est la présence de thèmes à caractère social qui déclenche l'identification du thème à son champ de réalité : ces thèmes à caractère social (notamment « vivre en ville », « les acteurs de la ville ») donnent le ton à l'ensemble, et suscitent l'initiative et l'engagement des visiteurs qui expriment des préoccupations, des aspirations, des réflexions propres en tant que contenus se rapportant à ces thèmes. Ceux-ci promettent l'idée d'une exposition dans laquelle c'est l'avenir de la ville qui est en jeu. Dès lors, les réactions aux thèmes et à leur logique sont des amorces de participation à l'expérimentation sociale à laquelle est implicitement identifiée l'exposition :

« c'est à dire que si l'on ne veut pas tomber dans le risque de la grande mégalopole invivable, il faut absolument voir en amont tous les plans présentés dans l'exposition future qui permettent de penser la ville autrement ».

La ville, comme monde humain est à construire : les problèmes actuels sont abordés parce qu'ils sont un moyen de trouver des solutions pour la ville de demain.

Il peut même y avoir une inversion de réalité entre la ville et l'exposition. La ville est alors un moyen de lecture des problèmes de société (une exposition de ceux-ci), et l'exposition est un des moyens réels mis en oeuvre pour contribuer à la résolution de ceux-ci (l'exposition comme partie de la ville-laboratoire du sociale).

Les visiteurs s'engagent ou non dans cette entreprise. Le refus de s'engager manifeste bien la valeur de réalité de l'initiative institutionnelle, dès le stade de l'entretien préalable. Ainsi, deux d'entre eux manifestent une réserve marquée pour l'idéologie qui sous-tend le choix de la ville comme thème de l'initiative :

« la ville est un sous-problème de toutes façons... le fond du problème c'est l'individualisme ».

La critique ne porte pas sur l'intérêt du thème, mais sur l'illusion entretenue par le choix de la ville comme « problème » à régler : c'est bien comme initiative, comme action, comme manifestation que l'exposition est critiquée. D'ailleurs, un de ces deux visiteurs déclare : *« moi personnellement je n'irai pas à cette exposition »*, se désengageant de cette action et de l'analyse qui la sous-tend.

La même position de parole, avec une attitude différente à l'égard de la ville, est adoptée par une famille de visiteurs. Ils sont sur la défensive, très embarrassés face à l'apparition des premiers thèmes « l'invention de la ville », « les formes urbaines », « la ville-système », « l'explosion urbaine ». C'est le chef de famille qui parle :

« je ne vois pas, montrez-nous quelque chose... il faudrait avoir en tête tout ce qu'on a déjà vu comme expositions... je n'en pense rien, rien du tout, je ne sais rien... ».

Leur attitude change soudain avec l'apparition du thème « vivre dans la ville » dont le titre les fait rire : *« il y en a qui y vivent, mais pas moi heureusement »*. L'enquêteur alors décide de poser la question de la dernière chance : *« Mais est-ce que vous vous sentez concernés? »*, qui amène alors enfin la relation de confiance, sur le terrain qui leur est propre. Chacun des membres va alors faire des suggestions sur ce qu'il faudrait faire pour améliorer la ville, ou présenter sa vision de la ville idéale (*« des petites places sympathiques où on se retrouve, avec les enfants qui jouent au milieu de la rue »*).

Loin de s'écarter de l'enjeu de l'entretien, qui est la réalisation de l'exposition, par la dérive du discours sur la ville, ils y entrent au contraire par le lien entre cette construction imaginaire et individuelle de l'avenir et le dispositif réel que sera la future exposition et qui peut donner sens à ces constructions imaginaires. L'exposition, quant à elle, prend également et enfin un sens comme dispositif potentiel permettant de « réaliser » (non pas au sens de les mettre oeuvre, mais au sens de les inscrire dans la réalité) ces idées auxquelles ils tiennent et comme dispositif réel sur lequel ancrer leurs idées et en justifier l'expression dans l'espace public.

Dans le même temps, leur pensée sur les rôles possibles de l'exposition s'ouvre aussi à des dimensions pédagogiques et culturelles plus classiques, comme si le fait de s'être approprié l'idée d'une exposition par le biais de son impact possible dans le cadre d'enjeux de vie réels, leur permettait du même coup de se tourner vers l'exposition et de découvrir aussi les potentialités du dispositif, en décollant du thème lui-même.

On demande ainsi :

- de présenter des « *indicateurs négatifs de la ville sur l'être humain* », d'où : « *faire prendre conscience aux gens : une exposition qui mobilise* ».

- puis plus tard : « *mais que ce soit pas que ça non plus, qu'on explique des choses. C'est vrai qu'il y a des structures qu'on ne connaît pas bien, que ce soit là (« les acteurs de la ville ») ou là (« l'invention des villes »), c'est des choses qu'on ne domine pas toujours, je trouve ça bien d'apprendre, ce qui m'intéresse aussi dans les expos, c'est découvrir* ».

- et un peu plus loin : « *et je trouve que ce serait bien que les gens puissent s'exprimer... s'il y a vingt cinq mille personnes qui disent la même chose, on va bien finir par en tenir compte* ».

- et enfin : « *il faudrait une exposition qui explique bien la vérité vraie des choses, qui sont les décideurs, si on croyait les urbanistes! Il y a aussi les organismes différents qui interviennent, qui vont serrer des mains, qui sont en relations avec la ville, les architectes, les grosses sociétés... il y a les projets, les plans et après les gens, ils ne savent plus où ils sont* » et encore: « *une exposition, plus elle est complète, plus elle est (silence). L'histoire, ça comprend la culture de la ville, les gens, leurs modes de vie, leurs besoins... il faudrait avoir des interventions où on demande aux gens qu'ils s'expriment, sur leurs besoins, leurs envies, comment ils voient les choses... c'est enrichissant. je pense que c'est enrichissant, parce que c'est ces gens-là qui vivent leur ville... la ville est aux gens* ».

Dans l'entretien avec cette famille, les attentes se diversifient et se multiplient et on finit par retrouver là encore une attente d'exhaustivité (« *une expo plus elle est complète plus elle est (silence)* ») mais qui cette fois résulte d'une démarche de ré appropriation massive de l'exposition comme lieu partagé par les intentions institutionnelles classiques (faire apprendre) et les expressions des gens concernés. L'appropriation de l'exposition est une appropriation *a priori* de toutes ses potentialités, à condition qu'y soit incluse d'abord la mise en valeur publique du point de vue des gens à qui appartient la ville. La fonction de la Cité des Sciences comme lieu public d'expression publique, amorcée par la dynamique de l'entretien, éclate ici avec le thème de la ville qui appelle et réalise cette vocation.

Au fur et à mesure qu'ils développent leur discours, ces visiteurs adhèrent à l'idée d'une exposition. Ils multiplient les suggestions qui elles-mêmes sont une concrétisation et une légitimation dans l'espace public de leurs propres attentes. Cette attitude est réinvestie dans la suggestion d'une exposition où les gens très nombreux pourraient faire valoir leur point de vue, comme eux sont en train de le faire dans l'entretien, dont ils font un modèle d'usage pour l'exposition. A la base de cette prise de parole (et dans sa conclusion) il y a eu le déclic : vivre la ville, être concerné, c'est à dire

trouver une place dans un projet qui est en continuité avec la réalité vécue.

Il faut noter que cette réaction ne traduit nullement une perception très naïve des possibilités du média exposition, qui se verrait doté, contre toute raison, de la capacité d'agir sur la réalité de problèmes sociaux importants. Les personnes ne sont pas focalisées *a priori* sur l'exposition, à tel point que le début de l'entretien ne suscite que méfiance et désintérêt. Elles sont focalisées sur les enjeux dans la réalité du thème, elles sont préoccupées et aspirées par la question de la ville. C'est à partir du moment où l'enquêteur, pratiquement pas hasard, redémarre l'entretien en le tournant vers la ville que l'exposition, qui n'est pas *a priori* créditée d'un intérêt particulier, prend un sens, mais elle ne le prend qu'à condition de signifier quelque chose au regard des enjeux liés à la ville même, qui sont essentiellement le fonctionnement démocratique de la cité et la maîtrise collective de l'évolution du phénomène urbain.

Cette assertion, pour tautologique qu'elle paraisse, est au fondement de la naissance d'un statut de visiteur qui vaille la peine d'être assumé.

Il y a une sorte de double niveau de médiation entre les visiteurs interrogés et le projet : l'exposition leur apparaît comme un mode de médiation possible entre leurs aspirations et la réalité et l'entretien est exploité comme un mode de médiation entre leurs aspirations et le dispositif de l'exposition.

A travers les réactions aux sous-thèmes proposés, on voit clairement à quel point la ville s'impose à l'exposition, comme champ pré-déterminant le sens de l'initiative de faire cette exposition. Pour ces personnes, c'est dans la mesure où l'exposition est découverte comme ayant un sens dans la réalité de la ville, que peuvent ensuite être perçues, dans un second temps seulement, les potentialités de l'exposition comme média, indépendamment de la ville.

Nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, comme dans le cas d'« Informatique » ou de thèmes à dimension environnementale, la réalité aiguë des problèmes liés à un thème comme la ville suscite l'idée que l'exposition s'inscrit d'abord, évidemment en quelque sorte, dans le champ de réalité de ces problèmes.

L'initiative institutionnelle est alors pertinente dans la mesure où elle contribue de quelque manière à la recherche et à l'application de solutions. Nous allons passer en revue des solutions, déjà évoquées au précédent chapitre, mais en les ordonnant cette fois selon le degré d'implication qu'elles exigent des publics, voire des visiteurs interrogés.

1. Ces solutions peuvent ne pas engager directement le public : c'est le cas de l'objectif de promotion et la diffusion de solutions techniques (les transports, l'habitat de demain) très fréquemment imaginées comme la contribution possible de l'exposition.

2. Elles peuvent engager un public dont on ne fait pas partie, mais qui est un élément de l'action institutionnelle. Il s'agit du public-cible, propriété de l'institution. Les jeunes notamment, sont plus des jeunes en tant que cibles de l'action institutionnelle qu'en tant que membres du monde social existant actuellement au thème.

L'objectif de sensibilisation des jeunes générations qui seront des acteurs sociaux demain est très fréquemment anticipé dans la plupart des études, en particulier pour les thèmes « Informatique » comme on l'a déjà vu, mais aussi « Villes nouvelles » et « Automobile ».

Citons, dans le cas du thème « Automobile », un visiteur parmi bien d'autres :

« c'est surtout pour les jeunes générations... je crois qu'il y aurait surtout à faire au niveau

de la formation concernant l'utilisation de l'automobile, concernant le comportement. Je trouve qu'à la limite c'est plus facile de conduire une auto, une voiture, que de savoir se comporter avec intelligence sur la route ».

3. Elle peuvent engager des publics existant à la réalité du thème : usagers (de l'automobile), habitants (des villes et des villes nouvelles), consommateurs (de produits agricoles) touristes (sur les littoraux) dont on fait partie. On est alors engagé dans l'exposition non pas sur le champ, en tant que visiteur d'exposition, mais potentiellement, à travers son existence à la réalité du thème. L'objectif de l'exposition peut fréquemment être anticipé comme étant une pédagogie des acteurs sociaux actuels, citadins, automobilistes, que sont beaucoup des personnes touchées par la Cité des Sciences : comment vivre en ville dans le cas du thème « Villes », comment conduire civiquement dans le cas du thème « Automobile ».

Dans le cas du thème « Automobile », plusieurs visiteurs partent du principe qu'à travers le public, ce sont les usagers et les futurs usagers de l'automobile qui sont visés par une exposition dont la justification est une pédagogie de l'usage : *« Disons qu'il y a beaucoup d'usagers de l'automobile ici ou de futurs usagers ».*

4. Certaines personnes s'engagent bien plus à fond comme instruments et non plus cibles de l'action institutionnelle : c'est le cas de personnes qui réclament une exposition sur les automobilistes plutôt que sur l'automobile. Cette dernière idée, repose sur une attitude fréquente des visiteurs, toujours prompts à se sentir déjà désignés comme ayant une responsabilité importante dans les problèmes que recouvrent les thèmes et disponibles pour se constituer instruments de l'intervention de l'institution.

Un visiteur qui se méfie du thème de l'automobile, thème entièrement absorbé par la communication publicitaire, ne veut pas anticiper quel pourrait être le traitement du thème. Par contre, il finit par proposer un autre thème, qui lui semble pertinent, un vrai thème : les automobilistes, *« à Paris c'est dramatique »*. Le thème est déplacé dans un « vrai » champ de réalité où l'initiative institutionnelle a quelque chance de jouer un rôle. Pour cela, le visiteur y met du sien : il propose d'apporter le thème de la responsabilité des automobilistes. Il est certain que ce type de réaction, où les visiteurs en tant qu'automobilistes assument une grosse part de responsabilité dans *« les maux du siècle »* pour donner d'emblée un sens à l'initiative institutionnelle, montre à quel point les attentes à l'égard de l'institution sont sérieuses et reposent sur un contrat déontologique exigeant.

A contrario, les visiteurs supportent difficilement que l'on puisse ne pas prendre au sérieux leur propre statut, et que l'on puisse jouer avec la réalité des responsabilités. Face au thème « les acteurs de la ville », où est suggérée la possibilité de s'identifier à des maires, à des promoteurs, pour comprendre les mécanismes de décision, les réactions sont très vives et tranchées. Deux sont ainsi caractérisées par une « prise au sérieux » du sens de l'identification proposée au visiteur. Tout enjeu ludique est exclu, et c'est une information et une explication qui est attendue :

« Actuellement, se mettre dans la peau des maires, ça devient difficile (rires). Ce sont des gestionnaires et je trouve qu'en ce moment ils ont les coudées un peu trop franches. Par contre l'explication de leur rôle est important ».

« Ca concerne la participation du citoyen, celui qui vit dans la ville. Donc il faut plutôt informer sur les logiques de décision. Si on décide en fonction d'influences ou en fonction de l'intérêt général ».

Pour trois autres des visiteurs interrogés, l'identification seule est inutile, voire inopportune, pour traiter le thème : si la participation est bien un fort enjeu du thème, elle passe par une affirmation des rôles vrais, et notamment, par la revendication d'une information qui exige de prendre du

recul. On repère par là, dans cette capacité des visiteurs à évaluer la pertinence d'un traitement muséologique dès lors qu'ils sont impliqués dans le traitement, un intérêt pour la valeur de réalité du thème et pour la vérité du traitement de l'information et des situations. C'est là un point sensible : les citoyens se sentent trop « trompés » pour ne pas être soupçonneux et repérer tout risque de tromperie à leur égard. Curieusement, une chaleureuse adepte de cette possibilité d'identification y voit justement, non pas un moyen d'informer sur les mécanismes de décisions, mais un moyen de « mouiller » les sceptiques en développant l'impact affectif du procédé! donnant par là même raison aux sceptiques quant à leur soupçon sur les intentions de manipulation liées aux procédés d'identification :

« C'est sûrement très intéressant. Je pense que c'est très difficile de prendre une décision pour tout le monde. Je ne sais pas comment on doit réagir. Toute gestion d'une ville, je pense que c'est très compliqué et très difficile. J'admire les personnes qui le font parce qu'elles sont vraiment critiquées. Des fois avec raison, mais on ne peut pas faire plaisir à tout le monde. Si on a des décisions à prendre nous-mêmes, comme ça il y aura moins de critiques pour ces hommes qui font leur possible ».

La possibilité de s'identifier est vue comme un procédé pour faire taire les critiques. On se trouve dans une perspective diamétralement opposée à la précédente, mais parfaitement cohérente avec elle dans sa logique.

5. Ces solutions peuvent également passer directement par l'engagement de l'institution dans un processus collectif de construction de l'avenir, par lequel elle engage son propre public (« *l'exposition devrait en tout cas véhiculer un message : que nos villes ont un futur, mais seulement si on y travaille* »). C'est dans cette mesure que l'engagement démarre dès l'entretien préalable. Les visiteurs interrogés sont d'emblée actifs par rapport aux enjeux perçus de l'exposition et peuvent donc se positionner dans le courant de l'entretien pour ou contre une participation de leur part à l'initiative institutionnelle.

Ainsi, on l'a vu, si certains se rendent disponibles à une telle intention, d'autres rejettent cet engagement potentiel, comme deux des visiteurs interrogés lors de l'enquête sur le thème de la ville : ils déclarent qu'ils n'iront pas la visiter, faire une exposition sur le thème de la ville ne leur paraissant pas pertinent au regard du véritable problème de notre société : l'individualisme.

On a des positions très similaires et plus systématiques, dans l'enquête sur les villes nouvelles où les enjeux de l'exposition et l'attitude par rapport au projet de visite sont quasi homologues des enjeux des villes nouvelles : il est encore temps de refuser le phénomène, de ne pas composer avec, et le fait de visiter ou non l'exposition peut apparaître comme un usage de cette possibilité d'exercer encore un choix à cet égard. Si les visiteurs interrogés (à l'exception de ceux qui vivent déjà dans des villes nouvelles) sont unanimes à déclarer ne pas vouloir vivre dans des villes nouvelles, on trouve chez eux des attitudes distinctes vis-à-vis du projet d'exposition : ceux qui voient dans les villes nouvelles une menace à combattre (elles concurrencent les villages qui disparaissent, ou absorbent l'énergie qu'il faudrait consacrer à des banlieues déshéritées) peuvent voir l'entretien sur le projet d'exposition comme une possibilité d'agir au moins à ce niveau, ne serait-ce qu'en déclarant ne pas compter visiter l'exposition.

La neutralité à l'égard du projet de visiter l'exposition participerait en effet de l'acceptation passive généralisée, faute d'occasions d'exprimer une attitude de refus actif. Le refus de visiter peut alors être une refus militant :

« qu'est ce qui pourrait vous attirer dans une exposition sur les villes nouvelles ? » réponse : *« qu'on nous paie cher, on vit trop bien dans nos milieux »*. Dans cette réponse, il y a à la fois l'assimilation, fréquente dans d'autres enquêtes, entre l'exposition et son objet, et l'idée d'une opposition

de principe (il y aurait quelque chose comme une corruption à envisager de visiter).

Mais on trouve le symétrique exact de cette attitude, qui se trouve donc justifiée en pertinence, chez une personne qui habite Cergy : celle-ci défend sa ville et trouve aussi dans le projet d'exposition un moyen d'exprimer une attitude militante. Elle s'implique notamment très fortement dans l'appréciation du projet, allant jusqu'à proposer des idées pour mieux promouvoir sa ville :

« quel intérêt verriez-vous à une exposition sur ce thème à la Cité des Sciences ? », réponse : « voir des photos de certains quartiers, pour donner l'envie d'aller voir. A Cergy il y a plusieurs quartiers, il y a Port Cergy, où vous avez une architecture très particulière avec l'eau, les bateaux... puis les différents quartiers, l'horloge, on a le faisceau laser... à Cergy il y a la plus grande horloge d'Europe ».

Cette personne se place peu à peu dans le registre de la visite guidée et met en valeur la ville par ses monuments et sites, stratégie excellente pour faire apparaître Cergy comme une ville véritable compte-tenu des représentations de ce qu'est la vraie ville, dotée d'une histoire à lire, chez les visiteurs interrogés dans les études sur les villes nouvelles et les villes.

Un visiteur va loin dans cette conscience de l'exposition comme dispositif cadrant une construction de sens qui est de la responsabilité et du ressort du visiteur : il tente d'anticiper l'exposition comme dispositif suscitant et incluant la réflexion et l'apport personnel propre du visiteur en tant que contenu de l'exposition, individualisé pour chacun d'eux. Pour ce faire, il se saisit du modèle d'usage pertinent qui est immédiatement disponible, l'entretien lui-même :

« Ce qui me paraît important, c'est comment l'individu qui visite l'exposition se situe lui-même par rapport à la ville... les deux premiers thèmes (« l'invention de la ville » et « formes urbaines ») n'y répondent pas... je verrais très bien une mise en introduction de celui qui visite c'est à dire qu'il y aurait à la limite, comme dans l'intro, heu pardon, l'entretien, le questionnement que vous me posez, il devrait se situer par rapport à la ville ».

2.2.2. Variations de la position de parole dans le fil du discours

La position de parole peut également être fluctuante chez un même visiteur interrogé, dans le courant d'un même entretien.

On trouve dans certaines études des positions de parole par rapport au thème perçu tantôt comme champ de réalité, tantôt comme champ de connaissances.

Il peut s'agir de thèmes qui recouvrent à la fois un champ de réalité problématique et un champ de connaissances classiquement scientifiques ou techniques, ou tout au moins, comportant des aspects classiquement considérés comme tels : « Energies », « Automobile ».

Il peut également s'agir de visiteurs qui prennent l'initiative de changer eux-même d'avis dans le fil de leur discours, lorsque leur propre perception du thème change. Ainsi, dans le cas des thèmes « Environnement » et « Villes nouvelles », on retrouve des situations où des personnes interrogées tentent de rendre compte elles-mêmes du champ de réalité couvert par le thème, alors même qu'elles ne sont pas directement impliquées dans cette réalité. Lorsqu'elles échouent, lorsque des contradictions leur apparaissent, au sein de leur propre discours, ou bien lorsque celui-ci se met ressembler à « des idées reçues », les personnes intéressées peuvent ressentir elles-mêmes un manque de connaissances qui les empêchent d'exercer une maîtrise discursive (comme action) sur le thème en tant que champ de réalité. Elles se tournent alors vers la vocation pédagogique de l'institution.

Dans le premier cas, celui de thèmes mixtes, comme « Energies » et « Automobile », à côté des attentes fortement ancrées sur les préoccupations suscitées par ces thèmes (attentes d'un discours vrai, d'un état des lieux, de solutions) on trouve des anticipations de ce que peut être une exposition à caractère scientifique et technique, dans lesquelles on réinvestit soit ses propres connaissances en matière de démarche pédagogique (l'expérience scolaire en a fait acquérir beaucoup) soit sa culture muséographique et particulièrement des reformulations de ce qu'est la muséographie typique de la Cité des Sciences (manipulations, expériences, audio-visuels, simulations, etc.). Nous y reviendrons en détail dans le chapitre suivant.

Le deuxième cas, celui où le visiteur peut modifier lui-même sa perception du thème, est bien illustré par l'étude préalable pour le thème « Villes nouvelles ». Il existe une forte ambiguïté sur la nature même du thème, qui amène un changement de discours dans le fil de certains entretiens. Avant tout, le phénomène des villes nouvelles est très mal connu par les visiteurs, sans que ceux-ci s'en aperçoivent immédiatement.

Soit la ville nouvelle apparaît comme l'idée très abstraite d'une ville créée de toutes pièces, soit certaines villes nouvelles sont bien mentionnées dans les entretiens, mais associées à d'autres villes « nouvelles » : les banlieues. Evry, Cergy, Saint-Quentin, Villeneuve d'Asq sont citées aux côtés de Créteil, les Minguettes, la Défense, Tremblay les Gonesses, Roissy en France, Sarcelles.

Seuls deux visiteurs du même groupe familial donnent une définition de la ville nouvelle, mais perçue comme un concept se rattachant à l'idée irréaliste de ville créée d'un seul coup et de toutes pièces :

« je pense que c'est une ville où on aurait planifié par avance les activités et les logements, où on pourrait concilier les choses qui sont très mal conciliées dans les villes anciennes parce qu'on ne les avait pas prévues à l'avance ; à mon avis c'est quelque chose qui aurait été pensé à l'avance pour pouvoir faire quelque chose de plus harmonieux et de plus confortable pour les gens qui y vivent ».

Et pour une personne du même groupe familial interrogé :

« c'est ça, c'est harmoniser les différentes conditions de vie entre travail, loisirs et déplacements, de manière à ce que les gens ne perdent pas de temps, ne courent pas dans tous les sens, aient un cadre de vie agréable, organisé sans pour autant être un carcan, qu'il y ait un brassage social, qui puisse aller contre les exclusions ».

Il faut noter que ce même visiteur avait auparavant cité Brasilia, les villes de Sibérie comme exemple de villes artificiellement créées : il n'y a pas de lien immédiat, pour lui, entre le concept abstrait de ville nouvelle et les exemples concrets des villes créées de toutes pièces, qui restent étrangères, et extravagantes. Il s'agit du seul cas où la définition de la ville nouvelle prend appui sur une image abstraite de la ville idéale (harmonieuse). Ce même visiteur va cependant faire suivre sa définition théorique d'un commentaire à propos de Saint-Quentin, et le ton va passer de la vision abstraite et idéale à une vision désenchantée des tentatives de réalisations, qui sont ni plus ni moins que des satellites de grosses villes :

« j'ai beaucoup de mal à y croire parce qu'à chaque fois qu'on a voulu faire le bonheur des gens malgré eux, on y arrive jamais... on a forcé les gens à venir de Paris... au lieu d'en faire des centres de vie agréables, on a décongestionné les grosses capitales ».

Pour lui comme pour les autres personnes interrogées, les villes nouvelles telles qu'elles existent actuellement sont des « banlieues pour gens aisés ».

C'est la banlieue qui devient très rapidement pour l'ensemble des visiteurs interrogés le thème véritable, comme champ de réalité sur lequel l'institution peut éventuellement intervenir. C'est elle qui incarne l'actualité du développement urbain et qui supporte une problématique véritable : la banlieue est à l'opposé de la ville idéale traditionnelle. Telle qu'elle est vécue, la banlieue incarne une rupture traumatisante par rapport à ce qui est perçu comme le modèle de la ville idéale. Celle-ci incarnait une rupture constructive avec la nature, par une création harmonieuse de la nature de l'homme. La banlieue incarne une rupture destructrice d'avec cette nature même de l'homme. Nombre des caractéristiques des villes nouvelles, qui suscitent préoccupations et prises de position, sont celles des banlieues : proximité de Paris ou de métropoles d'où l'on est refoulé vers une ceinture urbaine qui n'a d'autre vocation que d'en absorber le surplus, migrations quotidiennes du logement au travail, lieu de transit où l'on est contraint de s'installer provisoirement à cause du travail et du prix du logement et d'où l'on a tôt ou tard l'intention de partir.

Mais surtout, il existe au moins une caractéristique qui transforme les banlieues en anti-villes par rapport à la vraie-ville, mythique : elles n'ont pas une population authentique fondée sur des liens sociaux forts et une identité partagée, mais un groupement de personnes ne partageant rien, qui vivent pratiquement toutes leurs activités au-dehors. De façon frappante, l'homogénéité socio-démographique de la population des villes nouvelles, le caractère artificiel de ce peuplement sans diversité (« *des cadres moyens de 30 à 50 ans avec deux enfants* ») et le fait que leur travail, leurs pratiques de sociabilité et leurs loisirs, soient très éclatés, les rapprochent des autres banlieusards plus que la différence de revenus et de statut social ne les en différencient.

Cependant, parmi les personnes interrogées, nombreuses sont celles qui ont une expérience indirecte de la ville nouvelle : on habite pas loin, on connaît quelqu'un qui y habite, on a traversé un jour l'une d'elles. Ces personnes sont donc amenées à tempérer leur image fondamentalement négative des villes nouvelles en signalant des différences, positives, que présente la ville particulière qu'ils connaissent un peu. Les différences avec Sarcelles, les Minguettes, sont alors ce qui est visible, impressionnant, parfois spectaculaire : un équipement très développé (transports, loisirs, espaces verts) un niveau de vie élevé (« *une population à fric* »), un habitat de meilleure qualité, individuel plus que collectif, une architecture « *spéciale* ». Pourtant la vie qu'on s'imagine être celle des habitants n'offre apparemment aucune différence avec celle de toute banlieue.

Ainsi, ce ne sont pas des cités-dortoirs parce qu'« *il n'y a pas de tours* », mais elles en sont tout de même parce qu'on n'y travaille pas, on n'y revient que le soir, après une heure et demie de trajet « *les gens s'enferment chez eux et ne ressortent plus de la soirée* ».

Il faut avoir les moyens d'y vivre mais on ne choisit pas vraiment d'aller y habiter, on y est contraint.

Elles sont très équipées (sports, transports, loisirs), mais on n'y fait pas grand chose.

Elles ont beaucoup d'espaces verts, mais ne sont pas pour autant perçues comme des « villes à la campagne », intégrées à leur milieu. La liaison de la ville nouvelle à l'extérieur est toujours évoquée non pas par une intégration au milieu environnant, mais par des voies de communication qui la relient à d'autres villes, routes, aéroports, RER.

Il en résulte un collage qui met les visiteurs interrogés fort mal à l'aise face à leur propre discours. Certains tentent de préserver la cohérence en développant le commentaire critique sur ces « *banlieues pour gens aisés, pour nantis* ». Ses qualités se transforment en faiblesses sur le plan social et humain : sélection par l'argent qui ne fait que déplacer et aggraver le problème des banlieues démunies ou des villages ruraux menacés et sous-équipés, et trop grande homogénéité de la population. Les aspects positifs se convertissent en aspects négatifs et la cohérence de ton est maintenue, et même radicalisée vers une prise de position « contre » les villes nouvelles et, par consé-

quent chez certains, contre l'exposition.

Mais d'autres se retrouvent en situation de dire spontanément qu'ils ont des idées reçues. Le « problème » des villes nouvelles devient alors leur propre problème de perception du thème. L'*accountability*²¹³ au sens où l'entendent les ethnométhodologues n'est plus assurée : les personnes n'étant plus en mesure de défendre leur position sur les villes nouvelles, ne peuvent plus tenir leur position active dans le champ de réalité que recouvre le thème. Leur discours ne peut plus être cette activité qui est en même temps la méthode destinée à la rendre rationnelle, « scientifique ». Le cadrage de l'action qu'est la prise de parole sur les villes nouvelles dans le champ de réalité des villes nouvelles ne peut plus être en même temps le support de la rationalisation optimale de ce discours. La description des villes nouvelles n'est plus une action engagée, elle devient un exercice difficile, qui met en valeur des lacunes dans le raisonnement. A la question : « *Quel intérêt verriez-vous à une exposition sur ce thème à la Cité des Sciences?* », la réponse d'un visiteur est la suivante : « *vu mes opinions, l'intérêt serait de me prouver que j'ai tort, que ce que je crois n'est peut-être pas forcément vrai... montrer aux gens que ce qu'ils pensent c'est totalement vrai ou partiellement, qu'il ne faut pas se donner de fausses idées de choses que l'on ne connaît pas... j'irais voir une exposition sur les villes nouvelles pour essayer de voir la vérité parce que je ne connais pas vraiment la vérité, je n'y suis allée qu'une fois* ».

Dans le cas du thème « Environnement », on a pareillement chez les personnes interrogées, des manques profondément ressentis dans la construction d'une vision exacte de la situation, des processus et une disponibilité très grande à se voir proposer des moyens de raisonner correctement sur les problèmes environnementaux. Mais il y a déjà anticipation du type de connaissances qu'il serait indispensable d'acquérir à cette fin : voir l'invisible (les changements d'états avant/après), se rendre compte, saisir les seuils, les échéances, les effets. C'est une connaissance efficace qui est attendue, une connaissance qui permette tout à la fois la maîtrise de représentations conceptuelles (voir, prévoir) des problèmes et des phénomènes et qui appuie l'engagement vers la résolution des problèmes. En aucun cas il n'est question, comme dans le cas de « Villes nouvelles », de s'en remettre à la nécessité de modifier ses connaissances, au point de remettre en cause le fait que ce qui est en jeu avant tout dans l'exposition, c'est l'état de l'environnement lui-même.

Il apparaît dans le cas des thèmes « Energies » et « Environnement » comme dans le cas du thème « Villes nouvelles », qu'il existe dans le discours des visiteurs une zone de recouvrement entre les attentes concernant le traitement d'un thème comme champ de réalité et les attentes concernant le traitement d'un thème comme champ de connaissances : il s'agit de l'attente de savoir la vérité. La vérité est à la fois la connaissance la plus scientifique, et la plus opérationnelle²¹⁴.

213. Le terme, proposé par Garfinkel, est parfois traduit par « réflexivité ». Il s'applique à la manière dont les membres exercent et décrivent dans le même temps leurs activités quotidiennes. Ces activités sont exercées de telle manière qu'elles sont aussi les méthodes qui les rendent rationnelles et descriptibles à toutes fins pratiques par les membres. Voir en particulier : Coulon (1990, p. 37-38), Quéré (1984).

214. Nous allons dans le quatrième chapitre préciser encore la manière dont les visiteurs peuvent s'engager dès l'entretien préalable dans une anticipation de l'activité de visite dès lors que l'enquêteur soumet ce qui est identifié à une proposition que le visiteur doit comprendre. Au-delà des représentations sociales des contenus thématiques, on accède, parce que la personne interrogée est un visiteur en visite sur le site même des expositions en projet, à des représentations très activement mobilisées de processus d'accès à la connaissance, supposés être les processus utilisés par la conception et au-devant desquels on va déjà.

2.3. Le décalage entre la position de visiteur en entretien et la position de visiteur visitant

Dans cette section, nous allons développer la portée des résultats obtenus sur la position de parole du visiteur interrogé en préalable aux expositions, en examinant le lien entre la nature des prises de parole avant la visite des expositions au stade où celles-ci sont en projet, et la nature des prises de parole après la visite des expositions. En effet, il existe un décalage considérable entre la nature des choses dites avant et la nature des choses dites après et ce décalage n'est pas uniquement du au type d'enquête menées dans chacune des situations, ni à la spécificité des expositions qui constituent à chaque fois des cas particuliers.

Un des décalages les plus remarquables est certainement la disparition des attentes revendiquées très caractéristiques de la phase préalable, mais qui semblent pratiquement absentes des réactions des visiteurs *a posteriori*.

Le passage de la situation d'entretien préalable à la situation de visite suivie d'entretien implique en effet un changement de la nature de la communication engagée.

2.3.1. La disparition des attentes

La situation dans laquelle est plongée le visiteur sollicité lors d'une étude préalable sur un projet d'exposition fait apparaître la manière dont il conçoit potentiellement le rôle que peut jouer l'exposition et le statut du public de cette exposition, lorsque l'initiative d'imaginer ce rôle et ce statut lui est laissée. C'est essentiellement d'après le thème lui-même, que ce rôle et ce statut sont construits dans la phase préalable.

Les rôles traditionnellement affichés des expositions et le statut traditionnellement proposé aux publics des expositions interviennent très secondairement. Ils ne s'imposent guère comme modèles de référence, ils ne déterminent nullement les représentations préalables des visiteurs interrogés sur leur propre statut.

On est frappé par le caractère très ouvert des attentes et anticipations, par l'engagement très fort dans un statut de visiteur « agissant », et par les potentialités utopiques de l'exposition, constamment entretenues et exprimables sur le lieu même de l'exposition et au cours de la visite, jamais annulées par les rapports effectifs entre le public et l'institution.

Or, la conviction dominante au sein des institutions culturelles est au contraire que ce sont toujours les institutions elles-mêmes qui maintiennent l'innovation et l'ouverture du système. Le public est en général considéré comme résistant à l'innovation, attaché à des références d'usage traditionnelles, et favorable à la fermeture.

Au mieux, ou au pire, lorsque le visiteur est moteur dans l'innovation, c'est en tant que client, consommateur, susceptible de choisir d'aller ou non à l'exposition et auquel il convient donc d'assurer un service réel pour éviter sa désaffection et encourager sa pratique. La quasi totalité des démarches qui visent actuellement à mettre le visiteur au centre de la conception partent de cette idée qu'il faut prendre en compte les besoins, les attentes des visiteurs, pour leur assurer un meilleur service. Ce faisant, on se contente de surimposer au statut classique de visiteur/apprenant le statut moderne de visiteur/client, le modèle du consommateur étant actuellement au sein des institutions culturelles l'archétype de la « modernisation » du visiteur converti en acteur social, doté du pouvoir et de la liberté d'investir ou pas son temps et son argent.

Comment se fait-il que les résultats des études préalables que nous avons effectuées mettent

en évidence des attitudes des visiteurs si contradictoires avec les représentations dominantes que l'on se fait de ceux-ci au sein des institutions culturelles ?

Le fait que nous ayons mené ces études dans une seule institution, la Cité des Sciences et de l'Industrie, ne suffit évidemment pas à expliquer le décalage, d'autant moins que des études réalisées dans de tous autres contextes, comme à Saint-Fons, montrent des résultats similaires.

Une raison majeure est que ce type de réactions des visiteurs n'apparaît plus dans les études dites sommatives.

L'attribution à l'exposition du rôle possible d'intervenant dans le champ de réalité du thème et l'anticipation du statut de visiteur comme acteur dans le champ de réalité, sont des potentialités essentielles dans le stade préalable, mais peuvent sembler ne pas laisser de traces dans la visite même de l'exposition achevée. On peut donc se demander quel est l'usage possible d'une connaissance de représentations si volatiles. Ou plutôt, puisque l'on n'est pas directement comptable d'une « utilité » des résultats dans le cadre de cette recherche, quels sont les enjeux possibles d'une telle connaissance.

On peut rappeler dans le corpus des études, plusieurs situations déjà décrites dans lesquelles s'observe cette volatilisation apparente des attentes et anticipations :

- lorsqu'on passe de thèmes comme « Villes », « Environnement », qui constituent le cadre ou le champ de réalité dans lequel est discuté l'objet que constitue le projet d'exposition, à un thème comme « Espace » qui est identifié à un sujet ou à un champ de connaissances, support des initiatives pédagogiques qu'est l'exposition, il y a déjà chez les visiteurs sollicités un refus volontaire d'engager des attentes de prise en compte des dimensions sociales ou politiques pour l'exposition, alors même qu'ils peuvent parfaitement prendre position sur les dimensions sociales politiques du thème de l'espace dans le cadre de l'entretien.

- lorsqu'on passe d'entretiens ouverts sur le thème à des stades très précoces des projets, à des entretiens portant sur des propositions détaillées (listes de thèmes et sous-thèmes du pré-programme ou du programme), il y a parfois changement d'activité entre les deux phases d'entretien : d'une prise de position et de l'expression d'attentes par rapport au thème on passe à une recherche de la position de conception, et à l'expression d'anticipations de la logique déjà décidée, qui sous-tend l'embryon de proposition fourni par l'enquêteur. Les personnes interrogées sont déjà en position de se demander ce que l'on attend d'elles en tant que visiteurs potentiels. Le phénomène est particulièrement évident dans le cas du thème de la ville, lors de la troisième phase d'enquête, où l'apparition de la liste des sous-thèmes déclenche une approbation de principe, et corrélativement, l'effort de compréhension et de justification de la logique de la proposition.

Par contre, les prises de position et les attentes ne disparaissent pas, elles sont réinvesties dans certains des sous-thèmes qui supportent ou incarnent des fortes préoccupations et attentes chez les visiteurs sollicités. Ainsi, ce sont les thèmes tels que « vivre dans la ville », « acteurs de la ville », qui condensent des attentes et préoccupations que les visiteurs avaient spontanément exprimées dans la première phase d'entretiens ouverts sur le thème de la ville.

Le plus souvent, il y a également au stade de la réaction à une proposition, une censure volontaire pour l'expression d'attentes à titre personnel, même lorsque la proposition ne correspond pas à des centres d'intérêts du visiteur. L'exposition s'incarne dans une initiative que l'institution destine à un public large, dont on ne peut se constituer représentant à titre personnel.

D'une certaine manière, si la capacité de proposition est intacte, et très développée, au stade précoce où tout est encore possible, la capacité critique que nécessite le maintien ou la confrontation

de ces propositions face à la proposition de l'institution est absente, elle s'avère pratiquement impossible à assumer. Les visiteurs, exceptionnels, qui exercent leur capacité critique face à une proposition détaillée de l'institution, sont obligés soit de revendiquer un point de vue professionnel, soit de se mettre hors jeu « *moi, je vais couper court tout de suite* », hors du cadre pré-déterminé de l'enquête auprès du public : ceux-là s'excluent préalablement du public pour s'autoriser une parole critique à titre personnel.

Pour dire autrement, lorsqu'on fait parler un visiteur sur des thèmes d'exposition, on exige de lui différentes positions de parole qui s'avèrent n'être pas toutes possibles compte-tenu de ce qui lui est soumis.

2.3.2. Le passage de la situation d'entretien à la situation de visite

On le voit très bien dans le décalage entre l'enquête préalable sur le thème du littoral, et l'évaluation de l'exposition « Vues sur Mer ».

- lorsqu'on passe de l'évaluation préalable à l'évaluation sommative, on observe en effet très clairement que le changement de discours des visiteurs est un changement d'activité et non pas un changement d'avis ou un changement de position. Si changement de position il y a effectivement, c'est d'abord celui de l'institution à l'égard du visiteur, selon qu'elle le sollicite au préalable lorsque la situation est totalement ouverte, ou bien qu'elle lui présente un état plus ou moins achevé de l'exposition. Le changement de position du visiteur découle de celui-là, et la transformation de son discours est parfaitement cohérente avec le changement de position de l'institution elle-même à son égard.

L'ensemble des évaluations dites sommatives menées par la cellule Evaluation de la direction des Expositions à la Cité des Sciences révèlent constamment à quel point l'activité première du visiteur visitant l'exposition est d'essayer de comprendre ce dont il s'agit, dans une reconstruction du sens par exploitation immédiate et optimale de tout ce qu'il rencontre dans son cheminement.

L'économie de visite se fonde tout à la fois sur une hypothèse et sur une contrainte : l'hypothèse que rien dans l'exposition n'est gratuit et la contrainte du temps de visite, pratiquement toujours très insuffisant par rapport au contenu de l'exposition. Le visiteur en visite n'évalue pas continuellement ce qui se présente à lui. L'idée d'une telle évaluation n'a même aucun sens par rapport à la situation de visite, excepté lorsqu'il s'agit de visiteurs-experts.

C'est parce que le visiteur ordinaire actuel est pratiquement par définition un non-spécialiste, un « naïf », que le processus dans lequel il est engagé ne peut être qu'un processus de construction de sens relevant de la communication inférentielle et non un processus scientifique de construction de connaissances par évaluation de leur pertinence.

De plus, dans le procès de communication, le facteur temps est décisif : on vise une optimisation de la pertinence. Or, les informations, lors de la visite, sont accessibles peu à peu, elles se succèdent et ne sont pas toutes d'emblée disponibles. Le visiteur traite très sélectivement les informations qu'il découvre en faisant des hypothèses sur la production de pertinence dont il peut bénéficier en traitant préférentiellement tel phénomène plutôt que tel autre. Mais aussi, il a tant intérêt à produire de la pertinence qu'il y met beaucoup du sien.

Partant du principe, défendu par Sperber et Wilson, que les êtres humains visent automatiquement à maximiser l'efficacité de leur traitement de l'information, c'est à dire maximiser la pertinence de l'information traitée, le visiteur ne peut certainement pas remettre en cause ses mécanismes cognitifs face aux informations disponibles dans l'exposition. Bien au contraire, il est

amené à leur accorder une confiance maximale, dans les conditions de l'exposition.

On rejoint ainsi une perspective ethnométhodologique : la plupart des interprétations et des conduites apparaissent en fait comme des réponses cohérentes et pertinentes aux conditions dans lesquelles les visiteurs, par définition non-spécialistes, sont plongés dans les expositions et les musées. L'exposition nécessite absolument le processus de communication inférentielle et la logique de sens commun, pour permettre l'exploitation optimale de la quantité d'informations et de situations qui s'y trouvent. C'est pourquoi, dans nombre de cas, contrairement aux professionnels experts, les visiteurs réagissent au déficit de pertinence non pas en évaluant et en critiquant, mais au contraire, en colmatant avec leur propres représentations et leurs propres hypothèses.

De cette façon, les attentes et exigences exprimées en préalable peuvent sembler se volatiliser lors de la visite d'exposition.

En réalité, les systèmes de représentations dont participent ces attentes sont mobilisés intensivement, mais dans la construction du sens de l'exposition. Elles n'ont plus lieu d'être formulées en tant qu'attentes ou exigences.

2.3.2.1. « Vues sur Mer » : les attentes réinvesties dans la construction du sens

Ainsi, dans l'exposition « Vues sur Mer » - comme dans toutes les autres - les visiteurs cherchent avant toute chose, et dès le début de la visite, le parti-pris de l'exposition.

Deux mécanismes sont en jeu dans cette identification. D'une part l'allure de l'exposition (aquarium, graphisme et sonorisation évoquant une ambiance très maritime) telle qu'elle se présente dès l'entrée rencontre immédiatement une des représentations-cadres repérées dans l'évaluation préalable : la mer, le grand large, bien plus que le littoral. Dès lors, c'est cette hypothèse de base qui est structurante dans l'exploitation des éléments d'exposition rencontrés au fil de la visite. Ces éléments, dont beaucoup sont consacrés aux activités humaines sur le littoral, semblent alors confirmer rapidement une orientation problématique de l'exposition à la fois construite et perçue par la majorité des visiteurs interrogés : « *l'exploitation de la mer* ».

A défaut d'un dispositif exprimant explicitement la problématique de conception dès l'entrée, celle-ci est construite à partir d'une hypothèse fondée sur le contact initial avec l'exposition et « défendue » le plus longtemps possible, nourrie par tous les éléments qui la confortent et l'enrichissent lors de la visite²¹⁵. Les préoccupations environnementales, très importantes dans les attentes, ressortent assez peu dans les commentaires sur l'exposition en fin de visite, ce qui laisse à penser que ces attentes volatiles, incapables de résister à la visite, ne valaient donc pas la peine d'être prises en compte.

En réalité, ces attentes n'ont pas forcément lieu d'être maintenues, ou plutôt d'être exprimées en tant qu'attentes, dès lors le visiteur en visite s'attache avant tout à comprendre la proposition qui lui est présentée, à structurer les contenus, à identifier la problématique sous-jacente.

Ainsi, pour de nombreux visiteurs, l'allure générale de l'exposition dans les premiers moments ayant conduit à une identification immédiate de celle-ci comme étant consacrée au milieu marin, tout l'effort de la visite est consacré à un effort de traitement de l'information en partant de

215. Rappelons que le programme de l'exposition se structure autour des activités humaines développées sur le littoral. L'exposition est construite autour d'un axe central de circulation (qui supporte en même temps la thématique du milieu-littoral) de part et d'autre duquel des alvéoles présentent les sous-thèmes « pêcher », « naviguer », « cultiver », « transformer », « veiller-gérer ».

l'hypothèse qu'il s'agit prioritairement du milieu marin dans son ensemble. Les systèmes de représentations repérés dans l'étude préalable se retrouvent mobilisés dans la visite : fascination pour les grands fonds « *j'ai lu quelque chose, qu'il y a des corps, je ne connais pas le nom, qui survivaient à 300 °C au fond de la mer* », représentation de l'océan comme « *milieu originel* », comme dernier espace inviolé de la planète : « *la mer c'est la chose la plus mystérieuse qu'on connaisse aujourd'hui. Il y a encore beaucoup de choses sous les eaux qu'on ne connaît pas* », comme milieu de survie, garde-manger de la planète : « *le futur ce n'est pas la terre, le futur c'est la mer parce que sur la terre tout est déjà tellement exploité* ». Ces représentations viennent nourrir une interprétation des contenus fondée sur l'hypothèse que c'est le milieu marin qui est traité dans l'exposition. Si des attentes sont exprimées, elles le sont désormais dans le cadre du thème reconnu. Elles participent de l'activité de visite, de l'effort d'interprétation consenti pour maximiser la pertinence dans le cadre du thème perçu. Ces attentes reposent alors sur un malentendu sur le sujet même de l'exposition :

« Vous ne présentez pas vraiment la mer, de la surface jusqu'à ce qu'il peut y avoir au fond ; alors de la surface on peut trouver effectivement des bancs d'anchois mais au fond il y a tous les nodules et notamment les métaux (...). Donc toutes les strates de l'eau et il y a une différence fondamentale assez importante qui peut exister entre la surface, enfin, la strate où s'effectue la pêche et puis les eaux profondes, les fosses, les abysses ».

La découverte progressive des contenus de l'exposition, qui concernent surtout les activités développées dans la frange littoral, remet rarement en cause la perception initiale du thème du monde marin, mais les visiteurs peuvent alors commenter de façon critique le parti-pris d'une exposition sur la mer qui laisse peu de place à la découverte du milieu et du vivant, très largement attendu dans une exposition supposée consacrée à la mer :

« par contre je suis un peu surprise par la vie marine, ce qui est animaux. Je pensais qu'il y avait plus sur la disparition de certaines races, la vie plus intime de la mer. Là, on voit le côté industriel, l'exploitation... ».

La plupart du temps, un effort majeur est consacré à l'effort de reconstruction du sens au service du thème identifié « la mer », à partir des éléments existants. Les éléments « ferme aquacole » et « techniques de pêche » sont ainsi réinvestis dans le thème de la connaissance du vivant, avec par exemple une attention portée aux caractéristiques des espèces marines présentées pour illustrer les activités de pêche et d'aquaculture. Les zones thématiques de l'exposition « Cultiver » et « Pêcher » sont, d'une manière générale, très exploitées au service de l'attente de la découverte du vivant suscitée par l'hypothèse que l'exposition est consacrée à la mer : ces thèmes servent aux visiteurs qui essaient de proposer leur propre découpage thématique en fin de visite, à identifier « *un chapitre sur les poissons* », de même que des éléments évoquant la pollution, même dispersés dans l'exposition, servent à reconstituer un thème pollution pour certains visiteurs.

Les attentes exprimées dans l'enquête préalable, très marquées par la sensibilité aux problèmes d'environnement, peuvent en effet elles-mêmes être réinvesties dans une sorte de problématique implicite de l'exposition, fondée sur l'hypothèse que les préoccupations environnementales font partie de l'environnement cognitif mutuel implicite qui donne sens à la communication institution/public. Ainsi par exemple, pour un des visiteurs, le parti-pris de l'exposition est « *l'exploitation de la mer et assez peu la prévention* ». Un autre voit dans l'exposition un constat, qui suscite une réflexion sur l'avenir, à partir de la représentation de la mer comme milieu alternatif déjà fortement exprimée lors des entretiens préalables. Le futur, on l'a vu lors des entretiens préalables, est lui-même un axe majeur des attentes, presque implicitement obligatoire dans l'attribution de pertinence au sens des expositions :

« Le futur, ce n'est pas la terre, le futur, c'est la mer, parce que sur cette terre, tout est déjà

tellement exploité (...). Cette exposition, cela démontre toute l'exploitation qu'il y a ici de la technique (...). On pourrait voir une autre exploitation de l'énergie de la mer ».

Cette problématisation est ensuite précisée, par la présence du thème de la pêche, sous un angle social et humain. Des attentes et critiques sont alors exprimables dans la mesure où l'exposition est supposée s'être inscrite dans cette problématique sociale implicite :

« Il y a une lutte entre le maillage pour les petits pêcheurs qui est plus petit pour les grands pêcheurs. Cela a donné une grève, et je n'ai pas compris (...). C'est un problème qu'ici ils²¹⁶ n'abordent pas dans l'exposition (...); on écoute seulement de petites choses mais le problème n'est pas posé, on voit le problème des bateaux qui sont brûlés mais on ne dit pas combien de petits pêcheurs restent sans travail tandis que la production reste aux grands patrons de la mer. On va défendre les poissons mais on ne défend pas les gens qui vivent avec les poissons ».

Toute cette citation est exemplaire, car la critique s'appuie non pas sur le regret d'une absence de problématique celle-ci étant pratiquement implicitement obligatoire compte tenu de la thématique abordée (la pêche). Au contraire, elle est rendue possible par l'hypothèse que l'exposition est fondée sur une problématique, mais qui séparerait trop le problème humain du problème naturel, supposé être privilégié (« *les gens qui vivent avec les poissons* »). Voilà qui nous ramène aux représentations de la relation entre la nature et les hommes.

Un autre visiteur a une réaction très proche, avec l'expression de critiques et d'attentes, mais qui s'inscrivent dans la problématique supposée de l'exposition, au service de la construction du sens de l'exposition :

« Surtout en ce qui concerne la protection de la mer, toutes les techniques mises en oeuvre ; et ça, ils n'en parlent pas²¹⁷, je trouve que c'est très limité, ils nous ont montré ces algues qui prolifèrent à Monaco et ils ne parlent pas de ce qu'on peut faire pour les... pour protéger l'environnement (...) on n'a pas de détails là-dessus et je pense que là-dessus, dans la Cité des Sciences, ça aurait sa place ».

Autre type de réinvestissement des attentes fondées sur des préoccupations environnementales : la survalorisation des éléments d'exposition qui véhiculent cette dimension. L'impact du « bac à sable », élément prioritairement destiné aux enfants, n'aurait pu être anticipé *a priori*. Constitué d'un bac à sable clos accessible par des gants inclus dans la paroi transparente, il permet au jeune visiteur de rechercher des déchets enfouis dans le sable. L'élément supporte l'intention d'une responsabilisation à la protection. Il offre un rôle au visiteur, qui étend le contenu interprété de ce seul élément à un thème de l'exposition. De même « Pavillons bleus » suffit à ce que le thème de la pollution soit identifié dans l'exposition. La critique devient là encore possible, mais parce qu'elle s'inscrit dans la construction du sens de l'exposition qui est créditée d'intentions informatives répondant à des attentes majeures :

« Bon, vous avez un petit truc sur l'anti-pollution, pourquoi ne pas présenter un véritable bateau Pelikan, les bateaux poubelles? ».

216. Noter que le visiteur ne dit pas « que l'exposition n'aborde pas » mais « qu'ils n'abordent pas ici dans l'exposition ». On vérifie continuellement dans les évaluations la référence à des concepteurs qui s'expriment et s'engagent dans leurs expositions et leurs éléments. C'est la recherche des intentions informatives qui fonde la communication, et par conséquent, le processus de la communication ostensive-inférentielle.

217. Voir la note précédente sur la référence à l'interlocuteur

D'une manière générale, les résultats de l'analyse des pratiques de visite dans l'exposition « Vues sur Mer » rejoignent fortement les résultats de l'analyse des pratiques de visite dans d'autres expositions telles que « La vigne et le vin » « Vive l'eau », ou « Questions de peaux, questions de cuir »²¹⁸. Dans tous les cas, on a pu constater deux ressorts majeurs de l'interprétation des expositions :

- l'effort immédiat d'identification des intentions informatives.

Cet effort constitue une méthode d'interprétation privilégiée dans l'économie de la visite d'exposition. Elle entraîne une séquence de visite dans laquelle les premiers moments sont décisifs et amènent la construction d'hypothèses sur la nature de ces intentions. Dans le courant de la visite, les visiteurs cherchent à conforter ces hypothèses, et en élaborent d'autres, dans le but de maximiser la cohérence de l'exposition et la pertinence des contenus.

- la forte mobilisation des systèmes de représentations propres (et non leur remise en cause).

Les systèmes de représentations propres permettent de donner une valeur aux informations nouvelles. Dans certains cas, les visiteurs sont surpris par la nature des informations communiquées. Dans ce cas, il y a non seulement remise en cause perceptible de ce que l'on pensait avant, mais construction ou renforcement d'une modélisation de l'acquisition du savoir scientifique ou de l'impact de l'exposition, à partir de cet effet de surprise. La puissance des systèmes de représentations est donc sensible non seulement par la reconnaissance de ces représentations à l'œuvre dans l'interprétation des contenus, mais aussi par leur valeur de méthode, de cadre structurant consciemment reconnus en tant que tels par les visiteurs²¹⁹.

2.3.2.2. La communication dans le passage avant/après la visite

Ce que nous apporte la théorie de Sperber et Wilson est une compréhension de ces deux ressorts de l'interprétation comme étant des mécanismes obligatoirement requis par la visite de l'exposition.

En effet, la visite d'exposition est du point de vue des visiteurs, l'engagement dans un processus de communication dont ils sont les destinataires (et dont les locuteurs sont les « ils » toujours présents dans les discours), impliquant des mécanismes de compréhension inférentielle.

Le visiteur ne saurait attendre la fin de l'exposition pour décoder un programme. Il doit d'emblée faire des hypothèses sur les intentions sous-jacentes, avec tous les indices disponibles.

La force et la résistance de ces hypothèses de départ sont fondées sur une confiance forte accordée aux locuteurs.

Certaines attentes qui apparaissent dans la visite sont des attentes suscitées par la communication, et exploitées pour cette communication.

Pour être le plus pertinents possibles, les contenus interprétés doivent susciter le maximum d'effets contextuels, au sens que Sperber et Wilson donnent à ce terme²²⁰ Pour ce faire, puisqu'il

218. Voir Le Marec (1989b), Le Marec (1991c), Le Marec (1994a).

219. Voir plus loin, dans la partie consacrée à l'anticipation des méthodes d'accès au savoir, des exemples de ce type d'effets de surprise.

220. « Une déduction utilisant comme prémisses l'union d'informations nouvelles *P* et d'informations anciennes *C* est une contextualisation de *P* dans *C*. Une telle contextualisation peut donner lieu à ce que nous appelons des

sont dans un processus de communication, les visiteurs sont mis dans l'obligation de s'appuyer dans une large mesure sur leur savoir de sens commun, et c'est nécessairement dans le cadre de ce savoir de sens commun que la communication joue son rôle : implications contextuelles, renforcements d'hypothèses déjà présentes, ou bien contradictions entraînant l'effacement de certaines prémisses du contexte.

Ces deux mécanismes (recherches des intentions, et mobilisation de ses représentations) sont ordonnés et hiérarchisés par l'orientation de la communication, dont les visiteurs ne peuvent être que destinataires durant leur visite. Le rapport de base est un rapport de confiance nécessaire dans la pertinence des intentions des locuteurs, qui sont celles pour lesquelles on vient (on ne vient jamais explicitement défendre son propre point de vue dans une exposition, à moins d'être un expert, soit dans le domaine traité, soit en médiation).

Ce que nous apporte la confrontation des études préalables et de l'analyse sommative dans un cas comme celui de l'exposition « Vues sur mer », c'est une compréhension des effets que produit sur la mobilisation des attentes le passage d'une communication dans laquelle le visiteur potentiel peut éventuellement prendre un statut de locuteur pour exprimer la représentation qu'il se fait de ce que peuvent être des intentions de conception, à une communication dans laquelle il ne peut être que destinataire et où ce qu'il a de mieux à faire est de chercher à comprendre ce que sont des intentions de conception qui existent.

Dans la situation préalable, le statut de locuteur n'est cependant pas assumé à l'initiative du visiteur sollicité, il est une contrainte. C'est pourquoi, à côté de quelques visiteurs choisissant de s'approprier ce statut et de s'exprimer dans un contexte qu'ils décident eux-mêmes de fixer, la plupart sont des locuteurs-destinataires, qui s'efforcent de se représenter les intentions institutionnelles pour fixer le cadre dans lequel ils prendront parole. Ce faisant, ils répondent « à la vraie », c'est à dire en contournant le caractère artificiel de leur statut de locuteur, pour ré attribuer celui-ci à l'institution en se plaçant eux-même du point de vue de l'institution pour prendre leur rôle de visiteur. Ils assument donc parfois simultanément le statut de locuteur au nom de l'institution et le statut de destinataire pour eux.

Le visiteur se porte ainsi garant de la responsabilité communicationnelle de l'institution. On est alors face à des attentes qui sont remarquablement contextualisées et documentées par les visiteurs eux-même, pour assurer un caractère de réalité à leur prise de parole, et s'assurer ainsi que les enjeux de cette prise de parole sont bien réels.

Le moment de l'entretien est une situation très riche et paradoxale. Le représentant se constitue réellement destinataire de ce que va lui dire le visiteur interrogé, tout en incarnant le rôle communicateur de l'institution dès l'instant qu'elle lui soumet une proposition. Le visiteur accepte le rôle de locuteur mais en définit lui-même le cadre, fondé sur son statut de destinataire de la future initiative de communication. Son rôle de locuteur est cadré par son rôle de destinataire, tandis que le rôle destinataire de l'institution apparaît au visiteur comme cadré par son rôle de locuteur. En d'autres termes, le statut de locuteur du visiteur le temps de l'entretien n'a de valeur réelle que s'il s'inscrit dans le cadre du rapport réel qui le lie à l'institution en tant que destinataire, et si l'institution est provisoirement destinataire dans le cadre de son rôle de locuteur. Cette situation assise sur un croisement de représentations constitue un contrat de réalité. Toute manipulation *a posteriori* des matériaux d'entretiens décontextualisés de ce contrat, est une affirmation du pouvoir qu'a l'institution, pouvoir social, pouvoir scientifique tout à la fois, de décider elle-même du statut de ses destinataires.

effets contextuels » . (Sperber et Wilson 1986, trad. 1989, p. 168). Les auteurs montrent ensuite comment la pertinence peut être caractérisée en termes d'effets contextuels.

res-visiteurs, et de la transformation artificielle de ce statut, *a posteriori* en tout autre qu'elle jugerait elle-même pertinent par rapport à ses propres intérêts pour l'usage de la parole prononcée (« *il dit ceci parce qu'il est client, parce qu'il est chef d'entreprise, parce qu'il est adolescent* » ou bien encore « *les visiteurs avaient la possibilité d'exprimer des critiques ou des exigences mais ils ne l'ont pas fait et c'est que ce que nous leur proposons les satisfait* »).

Dans la situation de visite, à moins d'être un expert (c'est à dire de jouir d'une légitimité et d'une représentativité) il n'y a le plus souvent pas lieu d'exprimer des attentes ou exigences en dehors de l'activité de communication elle-même, qui est vécue comme une activité d'interprétation par le destinataire²²¹. Mais on constate par la confrontation de l'évaluation préalable et de l'analyse sommative que les attentes exprimées en préalable sont réinvesties dans les représentations qui structurent l'interprétation et la construction du sens, quitte à susciter des attentes encore, mais à l'intérieur de la communication elle-même. Elles sont parfois si fortes qu'elles interviennent très fortement dans la construction des hypothèses initiales sur la nature des intentions. Mais si ces intentions s'avèrent ne pas correspondre à des attentes exprimées en préalable : en effet, celles-ci n'ont plus lieu de s'exprimer en tant qu'attentes, elles n'existent tout simplement pas à ce stade.

2.3.2.3. La dissymétrie dans le rapport de communication

La dissymétrie dans les statut respectifs du visiteur et de l'institution, cadrée et contractualisée dans le moment de l'entretien, va malheureusement bien au-delà d'une distribution des rôles mutuellement manifestes entre les destinataires et les locuteurs.

Elle porte sur un malentendu fondamental qui affecte la nature du rapport institution/public : si la visite est pour le visiteur un acte de communication à son égard qu'il doit interpréter avec ses capacités inférentielles (il n'a guère le choix d'ailleurs, de procéder autrement), l'exposition du point de vue institutionnel est moins un acte de communication que la concrétisation de la formalisation théorique de l'acte de communication. Cette caractéristique résulte d'une condensation du pouvoir social et du pouvoir scientifique de l'institution.

L'exposition à caractère scientifique et technique, quoique continuellement proclamée comme relevant de l'éducation informelle, est bien souvent implicitement conçue comme étant un système formel, sorte de modélisation formelle du processus de compréhension chez le visiteur. Comme dans tout système formel, l'ensemble des décisions (du visiteur) y sont préparées²²². L'exposition est un plan, un programme conçu d'avance, et dont le plan spatial et le programme constituent justement des formalisations majeures. L'exposition n'est donc nullement, du point de vue de la conception, un dispositif de communication. L'effort de rationalisation de la conception, dont Schiele montre qu'il s'est développé avec l'effet structurant de l'école des communications (Schiele, 1993, p. 77) est précisément un moment essentiel dans la constitution de l'exposition comme dispositif formel s'appuyant sur une modélisation du processus de communication théorisé par Shannon et Weaver. C'est en effet ce modèle lui-même qui est totalement remis en cause dans une conception de la communication telle que celle développées par Sperber et Wilson.

C'est avec l'appréciation de l'activité de communication comme processus informel que l'on peut se placer du point de vue du visiteur qui n'a pas sous la main une modélisation de son propre processus de compréhension. L'exposition comme dispositif de communication est une conception qu'il est nécessaire de remettre en cause profondément. Mais ce n'est pas parce que l'exposition ne

221. La visite à plusieurs peut modifier les choses, mais dans le cadre de la communication entre les visiteurs de groupe, et au bénéfice de celle-ci.

222. Voir à ce sujet Sperber et Wilson (1986, trad. 1989, p. 146).

« marche pas » comme dispositif de communication que cette remise en cause est nécessaire, mais parce que concepteurs et visiteurs sont loin de partager l'objectif de toute communication, qui est la communication elle-même²²³. Paradoxalement, les études montrent en effet que si les visiteurs mettent bien au principe de leur activité de visite la communication elle-même, c'est-à-dire la reconnaissance de l'intention informative du communicateur, les concepteurs mettent au principe de leur activité de conception la construction de dispositifs formels modélisant des processus théoriques de compréhension. L'exposition met les concepteurs en situation de se référer à des modèles ou représentations théoriques de la communication lors de sa longue élaboration, mais elle met ensuite les visiteurs dans l'obligation d'interpréter sur le champ les stimuli dont ils savent qu'ils sont adressés à un public dont ils décident de faire partie. A partir du moment où le visiteur est sur place, sur le site des expositions, il prend l'initiative de se constituer destinataire d'une communication qui va s'actualiser dans le temps présent de sa visite. L'absence des communicateurs rend difficile la communication, mais le visiteur ne peut douter, à partir du moment où il s'est constitué destinataire, que le stimulus soit pertinent. Il y a automatiquement, nécessairement, présomption de pertinence, même si la communicateur est loin. Plus encore, compte-tenu de l'effort demandé au visiteur (il s'est déplacé, a payé son billet, etc.) celui-ci peut s'attendre à un niveau de pertinence très élevé, et il est disposé à fournir un effort important pour traiter l'information. Comme le soulignent Sperber et Wilson :

« lorsque des destinataires sont déçus dans leur espoir de pertinence, il est rare qu'ils expliquent cette déception en supposant que le communicateur n'a pas même essayé d'être optimalement pertinent. Cela reviendrait à supposer que le prétendu communicateur ne s'est pas vraiment adressé à eux, ou même qu'il ne cherchait pas vraiment à communiquer » (Sperber et Wilson, 1986, trad. 1989, p. 239).

Selon la situation sociale dans laquelle sont impliqués le communicateur et le destinataire, selon les rapports qu'ils entretiennent entre eux, un déficit de pertinence sera attribué à au fait que le communicateur aura échoué, ou au fait que le destinataire a échoué. Dans le cas de l'exposition, le visiteur peut éventuellement en conclure qu'il n'est pas compris dans les destinataires auxquels s'est adressé le communicateur. L'importance des situations sociales et des rapports sociaux dans l'effort et l'attente respectifs du destinataire et du communicateur n'est certes pas l'objet de la thèse de Sperber et Wilson. Ils l'évoquent cependant :

« Un conférencier est censé faire de gros efforts pour être pertinent ; un étudiant a le droit - il arrive même qu'on l'y encourage - de communiquer sans trop redouter de ne pas être pertinent. Le maître peut dire ce qu'il veut à son serviteur et tenir pour acquis que ses propos sont suffisamment pertinents du seul fait qu'ils émanent de lui ; le serviteur doit s'être assuré que ce qu'il va dire à son maître a suffisamment de pertinence intrinsèque » (ibidem, p. 240).

L'apport du visiteur à la construction de la situation de visite, son engagement dans cette construction, va jusqu'à y compris l'effort déployé pour maintenir l'hypothèse qu'il est dans une situation de communication, ce qui lui permet d'y réagir avec ses capacités inférentielles, notamment en faisant des hypothèses sur les intentions informatives des locuteurs cachés.

A l'inverse, les prérogatives de l'institution vont jusqu'à y compris la transformation de ses actes de communication directs réels avec les visiteurs, en matériaux dont la pertinence est évaluée hors situation de communication, au nom de la construction d'un savoir autonome sur des bases scientifiques, pour entrer en cohérence avec le processus formel de conception.

Ce que permet l'exploration des situations d'entretiens préalables, c'est une ouverture sur la portée d'un changement de représentations de l'institution et des chercheurs qui la représentent auprès des publics, quant à la nature de leur activité et de leur relation aux publics. Ce changement de

223. Ibidem, p. 243.

représentations passe par un examen strict de ce qui est revendiqué au nom des prérogatives scientifiques au bénéfice de prérogatives sociales, il repose sur une nécessité d'assumer publiquement le cadrage général des relations au publics, c'est-à-dire soit une vision politique d'un lien de communication à une population, soit la vision scientifique et technique d'une efficacité de la diffusion des connaissances.

3. Discussion : l'activité de membre du public et l'activité de visiteur

Dans ce chapitre, nous avons abordé la manière dont les visiteurs s'expriment dans les entretiens préalables à partir d'une position de parole très spécifique et cohérente avec le sens qu'ils attribuent à l'initiative de faire une exposition et leur rôle dans cette initiative à travers leur intervention dans l'entretien préalable.

Cette position de parole est spécifique au sens où elle n'est pas déterminée *a posteriori* par les enquêteurs à l'aide de modèles qui servent à interpréter le cadre dans lequel est tenu le discours des enquêtés, comme le modèle des attitudes du consommateur, ou le modèle des attitudes des apprenants. Elle est déterminée par les visiteurs sur la base de l'hypothèse selon laquelle l'entretien et l'exposition sont des processus de communication. C'est dans ce processus même qu'ils tirent les éléments de construction de la position de parole, et non pas en se référant à ce que devraient être en principe le visiteur, ou l'exposition, comme objets sociaux posés en référence antérieurement à toute prise de parole. C'est pourquoi ce sont des enjeux et des préoccupations sous-tendus par les thèmes proposés qui sont essentiels dans cette construction de la position de parole.

Nous avons également abordé la manière dont les visiteurs anticipent la place du public dans la future exposition : ils imaginent soit un public appartenant à l'initiative institutionnelle en tant que cible (le public des jeunes), soit un ensemble de personnes déjà engagées dans la réalité du thème traité (automobilistes, habitants des villes), qui se trouveront faire partie du public de la Cité des Sciences, c'est à dire des personnes touchées par les actions institutionnelles, soit une catégorie sociale (d'usagers, d'automobilistes) devenue instrument de l'action institutionnelle. Les visiteurs interrogés peuvent eux-même se voir dans ce public de l'action institutionnelle (en tant qu'apprenants cibles de l'action pédagogique, en tant que citoyens accédant à des informations, en tant que membres du collectif public engagé dans l'initiative institutionnelle dont le sens ultime est de faire bouger le cours des choses). Ils peuvent enfin se voir déjà engagés par l'entretien lui-même dans l'action institutionnelle, et refuser, ou bien participer activement à cet engagement.

Ce dernier cas, nous révèle nettement que le statut de membre de public est assumé au travers d'une activité qui n'est pas celle de la visite, mais celle du commentaire à ce stade préalable. Ce commentaire est tout aussi caractéristique du statut du visiteur en tant que membre du public, que le fait de visiter.

Or, de très nombreuses prises de position exprimées en préalable semblent disparaître dans la visite de l'exposition, où l'activité change, car le cadrage est totalement modifié : ce n'est alors plus le thème qui détermine la position de parole, mais la proposition institutionnelle.

Cependant, loin d'en conclure que les évaluations préalables ont moins d'intérêt puisqu'elles mettent en évidence des attentes et des anticipations qui disparaissent dans la visite effective, donc apparemment liées à un effet, un artéfact de l'enquête, nous en tirons au contraire l'hypothèse que c'est la caractérisation du statut de membre de public par la visite effective de l'exposition qui est un artéfact du mode de relation institutionnel classique. En effet, on peut observer que les attentes et représentations mobilisées dans le stade préalable ne trouvent plus à s'exprimer en tant que telles dans la visite effective, mais qu'elles sont réinvesties dans l'activité de construction de sens qu'est la visite.

Par contre, la situation d'évaluation préalable dégage bien un espace de communication dans lequel on peut apercevoir une dimension latente de l'activité du public et de son statut, en tant que public.

Nous allons voir dans le chapitre suivant un phénomène symétrique de celui-ci : des activités de visite proprement dite sont effectives longtemps avant celle-ci, au stade des entretiens.

La frontière de la visite effective dans la détermination du statut de membre du public apparaîtra donc particulièrement poreuse puisque d'une part le statut de membre de public est assumé à travers d'autres activités que la visite effective de l'exposition, et que d'autre part, la « visite » comme ethno-méthode d'interprétation et de construction du sens est pratiquée bien avant la visite effective de l'exposition, au stade des entretiens préalables.

CHAPITRE 8 : ANTICIPATIONS DES MODELES D'USAGE DE L'EXPOSITION

Dans ce dernier chapitre, on s'attachera à dégager des liens entre les représentations et les usages, que l'on peut établir à partir des entretiens préalables.

Le lien entre représentations et usages y apparaît plus direct et plus simple à établir que le lien entre représentations et savoirs, dès lors qu'il est effectif du point de vue même des visiteurs interrogés eux-mêmes.

C'est l'usage qui permet de réaliser la continuité et la cohérence entre les visiteurs des études préalables et les visiteurs des études sommatives.

Usuellement, la mise en relation des études préalables et des études sommatives est envisagée en termes d'effets de l'exposition²²⁴. Ce n'est pas une cohérence entre les visiteurs tels qu'ils sont dépeints avant, pendant ou après la visite qui est recherchée, puisque la plupart du temps, les études sont centrées sur des opérations de programmation ou de conception pour lesquelles seul un type particulier de données concernant les publics est *a priori* intéressant.

En général, on étudie en amont des conceptions naïves et des attentes, et on étudie en aval des comportements, des attitudes, et des acquisitions. L'étude des représentations peut apparaître comme une possibilité très intéressante tout à la fois d'étudier la vision du monde des visiteurs préalable à la visite et le processus même du traitement de l'information dépendant de cette vision du monde au cours de la visite, réalisant ainsi une continuité psychologique et une continuité sociale entre la personne du visiteur qui émerge de ce qui en est étudié avant la visite effective, et la personne du visiteur qui émerge de ce qui en est étudié pendant et après la visite.

La permanence de certains traits caractéristiques du statut du visiteur qui transcenderaient le moment de l'analyse (avant, pendant ou après) et l'objet de l'évaluation (tel thème, telle exposition) permettraient un contrôle de la pertinence des hypothèses de base qui sous-tendent toute la communication à l'égard des publics, et par voie de conséquence, l'évaluation elle-même. Il se trouve que la mobilisation de modèles d'usage (anticipations d'usages et interprétations d'usages) est une activité de visiteur qui se retrouve dans les entretiens réalisés avant et après la visite.

224. Cette mise en relation a d'ailleurs été beaucoup plus un horizon de l'évaluation qu'une réelle orientation de celle-ci. C'est bien la problématique de l'impact (la différence avant/après) qui est au cœur de l'évaluation, mais pour autant, l'organisation des activités d'évaluation, leur positionnement dans le cycle des tâches muséales, rend difficile la tâche souvent reportée de construire un protocole d'évaluation spécifiquement consacré à la comparaison entre l'avant et l'après.

A tel point que ce n'est pas l'activité de visite comme déplacement dans l'espace même de l'exposition qui caractérise l'activité du visiteur visitant, mais bien la mobilisation continuelle d'ethno-méthodes de traitement d'une situation de communication en l'absence du locuteur, que l'on se place avant, pendant, ou après la visite proprement dite.

On abordera donc dans ce dernier chapitre les modèles d'usages mobilisés par les visiteurs dans trois situations successives :

- lors des entretiens préalables sur les thèmes,
- lors des entretiens préalables face à des propositions formalisées,
- dans l'exposition elle-même.

Dans ce dernier cas, nous ne nous attacherons pas à détailler la totalité des résultats portant sur les pratiques de visite mais uniquement, à partir d'un exemple précis, la façon dont des usages potentiels continuent d'être anticipés dans le courant même de la visite, dans le cadre de la stratégie d'optimisation de la pertinence de l'exposition comme processus de communication.

1 Les modèles d'usage mobilisés au stade le plus précoce, à partir des seuls thèmes

Nous aborderons ici l'anticipation par les visiteurs des modèles techniques du traitement des thèmes (des modèles de la conception) et des modèles techniques de décodage des intentions (des modèles de la visite), ces deux modalités de l'anticipation étant en réalité très imbriquées et pratiquement impossibles à dissocier la plupart du temps, puisqu'elles construisent ensemble le modèle de la communication représentée.

En effet, dans la mesure où le visiteur anticipant les techniques de traitement cherche par là même à construire d'avance les techniques de décodage de l'intention, il va au-devant de ses propres hypothèses dans le but, précisément, de réaliser lui-même l'espace de la communication, c'est-à-dire l'environnement cognitif mutuel des deux partenaires de la communication. Etant seul au moment de la visite, c'est à lui que revient de restituer par la mobilisation maximale de ses compétences communicationnelles (qui sont des compétences de traitement de l'information dans le registre du sens commun), les hypothèses qui constituent l'environnement cognitif mutuel. Il n'a dès lors aucun intérêt, bien au contraire, à dissocier ce qu'il imagine être du ressort de l'institution et ce qu'il imagine être de son propre ressort.

La visite comme mode d'implication dans un espace signifiant ne peut pas être anticipée, car elle ne peut pas être vécue d'avance²²⁵. Le langage muséographique d'une l'exposition expressive ne peut être imaginé d'avance, à moins d'être un simple procédé déjà vu. Ce sont beaucoup plus des modèles de référence cognitifs, en vue de traitement de l'information en situation de communication, qui sont anticipés activement par les visiteurs dans le cadre d'une méthode qui consiste à aller au-devant de ce qui leur est proposé par le locuteur. Cette méthode intègre le fait que le locuteur d'adresse à un collectif : le destinataire étant le public, soit une entité purement représentationnelle dont il doit assumer la représentation lui-même.

C'est pourquoi nous allons dans un premier temps aborder brièvement l'anticipation des situations de visites et des présentations muséographiques, avant de traiter plus longuement des modèles de traitement des informations.

1.1. L'anticipation des situations de visite

La visite ne peut pas être anticipée mais il existe des tentatives d'anticipation du type d'activités et de situations « attendues » dans la visite. Ce sont aussi des anticipations du traitement muséographique type « Cité des Sciences ». Pour imaginer ce que sera concrètement l'activité de visite dans l'espace d'exposition, les visiteurs peuvent soit assumer l'impossibilité d'imaginer ce que peut être l'exposition, mais en exprimant corrélativement ce qu'ils n'aimeraient cependant pas que soit l'exposition, soit évoquer une variété de supports muséographiques, qui sont autant de points de condensation de l'activité de visite imaginable.

225. A moins d'avoir affaire à une exposition dans laquelle la muséographie n'est aucunement une technique de l'expression, mais uniquement une technique d'organisation des objets dans un espace, ce qui est malgré tout assez fréquemment le cas. C'est ainsi qu'un concepteur nous a donné sa définition de l'exposition sous forme d'une boutade particulièrement significative : « *une exposition est un ensemble d'objet disposés dans un espace limité au moyen d'un budget limité et dans un temps limité* ».

1.1.1. La mobilisation de références muséographiques

Les visiteurs interrogés déclarent souvent explicitement ne pas pouvoir imaginer ce que sera l'exposition. Il n'existe pas de modèles de référence qui s'imposent pour préfigurer la mise en oeuvre muséographique²²⁶. Alors même que la référence aux médias est permanente (notamment la télévision), la référence spontanée à la visite de précédentes expositions ou musées est extrêmement rare lors des entretiens préalables, mise à part l'exception notable du Palais de la Découverte.

Elle existe cependant pour un des thèmes : l'automobile. Mais on l'a vu plus haut, elle constitue alors un modèle repoussoir, servant à indiquer ce qui est déjà classique et qu'il ne servirait à rien de reproduire. C'est alors « *la collection de voitures anciennes* », « *l'histoire de l'automobile* », « *une exposition où il y aurait de belles voitures* », « *une exposition de prototypes* », « *un truc où on va exposer des modèles* » qui sont très souvent mentionnés. On cite spontanément « *pas mal d'endroits où on traite déjà le sujet* » : « *le Salon de l'auto* », « *des musées* », « *le Pub Renault* », « *le musée du Mans* », mais comme des modèles de référence contre lesquels l'exposition prévue doit s'inscrire :

« je pense qu'il ne faudrait pas rentrer dans un type de musée ou dans un type Salon, avec l'historique, ou la présentation des modèles actuels »

« ça ne serait pas intéressant de faire comme on fait d'habitude une exposition de voitures, des voitures comme ça, de l'extérieur »

« je pense qu'il ne faudrait pas rentrer dans un type de musées ou dans un style Salon, ou la présentation de modèles actuels ».

Par contre, il est difficile de proposer une alternative. Ce sont alors des sortes de modèles d'alternatives qui apparaissent, destinés à appuyer encore l'opposition à la présentation de collections : l'attente de voir des objets désossés, ou de voir l'intérieur des choses, « *comment ça fonctionne réellement* ».

Cette dernière attente est d'ailleurs très fréquemment exprimée, pour plusieurs thèmes. Elle cumule un caractère alternatif par rapport à la présentation simple d'objets, le caractère pédagogique de l'exploration du dedans des choses, et la promesse symbolique d'une accessibilité à ce qui reste hors de visibilité ou de hors de portée habituellement : les sous-sols de Paris, la matérialisation des réseaux informatiques.

La perspective critique développée à partir des références muséographiques externes dans le cas d'« Automobile », se prolonge alors dans le commentaire critique de la muséographie type Cité des Sciences, ce qui est pourtant extrêmement rare dans les études menées à propos des autres thèmes. C'est alors la difficulté à se diriger dans les expositions de la Cité des Sciences, très souvent exprimée lors des études générales des pratiques de visite sur Explora²²⁷, mais presque jamais dans

226. Si l'on fait un parallèle avec le cinéma, il existe une culture de cinéphile qui permet aux amateurs de s'attendre à certains types de traitements de certains thèmes, sans forcément présumer de ce que pourra être un film qu'ils se préparent à aller voir, mais dont ils s'attendent à pouvoir cependant décoder les références cinématographiques le moment venu. Il n'en est rien pour l'exposition : il n'existe pas encore de types de traitements qui mettent en scène un état de la muséographie, sur la base d'une connivence avec le public.

227. Voir en particulier le rapport du Département Evaluation et Prospective (1993). *Explora, orientation spatiale et conceptuelle dans le contexte de la première visite*. Paris : Cité des Sciences et de l'Industrie, direction du Développement et des Relations Internationales, rapport interne.

les entretiens préalables, qui est ici analysée par les visiteurs interrogés et réinvestie par eux dans une anticipation de ce que ne devrait pas être la future exposition :

« J'ai l'impression que c'est une immense usine de connaissances, on vous les met en vrac et c'est « tu te démerdes » il n'y a pas d'encadrement... Faites des expositions qui soient fléchées et que les gens puissent découvrir progressivement, qu'ils soient dirigés dans leur découverte... qu'ils passent d'une découverte à l'autre »

« On pourrait faire une salle qui soit bien encadrée, où il y ait des exposés, des personnes de la sécurité routière, des pouvoirs publics, même des forces de police et tout qui expliquent, expliquent, que ce soit le passage obligé pour déjà conditionner les gens à appréhender ce qui va suivre et passer après sur le côté des technologies et de ce qu'on peut faire ».

Cette dernière citation formule explicitement de manière très frappante le problème des premiers instants de la visite, très sensible dans les comportements et les perceptions relevés lors des analyses d'exposition, bien qu'il fasse rarement l'objet d'un commentaire conscient des visiteurs interrogés à la fin des expositions. Les premières étapes de la visite correspondent à un moment-clé où sont simultanément recherchés le mode d'emploi de l'exposition, et le sens général de l'exposition, à travers les indices disponibles ce stade, qui engagent ensuite durablement l'interprétation des visiteurs, parfois pour toute la visite. Ce visiteur exprime tout cela parfaitement, dans l'idée d'une prise en charge initiale massive pour « conditionner » les visiteurs à « appréhender ce qui va suivre ». Cette prise en charge massive par de nombreux professionnels et personnels d'encadrement est la transposition remarquable de la mobilisation massive et simultanée d'un grand nombre de compétences nécessaires, qui sont exigées des visiteurs dans les premiers instants de la visite.

Plus couramment, pour la plupart des thèmes, les visiteurs anticipent de possibles situations de visite à partir d'une culture muséographique naissante qui consiste en la possibilité de citer une variété de supports muséographiques additionnés. Les techniques audio-visuelles, et interactives sont très fréquemment citées, puisqu'elles apparaissent comme des caractéristiques du traitement type Cité des Sciences.

« Que ce soit comme vous faites ici d'habitude, des vidéo, des maquettes, des simulations... »
(« Automobile »)

« Des écrans », « du visuel », « des diapos, des films des cassettes sonores, les technologies de pointe appliquées à une exposition », « des appareils sophistiqués » (« Energies »)

« Pour ce qui est de la présentation elle-même, peut-être des systèmes hologrammes, des conceptions assistées par ordinateur pour montrer comment on travaille, comment à l'aide de l'informatique on développe une maquette d'abord en dessin... voir éventuellement des espèces de cabines d'essai pour avoir une idée de ce que ça donnera plus tard, des tableaux de bord, des projections... les nouveaux systèmes de communication avec les satellites qui donnent la route, les informations, des trucs comme ça » (« Automobile »).

Dans cette dernière citation, le thème des nouvelles technologies et le traitement par les nouvelles technologies se télescopent : le visiteur attend dans la foulée tout à la fois des nouvelles technologies dans le secteur de l'automobile (communicateurs, informatique embarquée, gestion de la circulation par satellite, etc.) et des nouvelles technologies de présentation du thème. L'innovation technique est une sorte de méta-thème qui est porté à la fois par les présentations muséographiques et par les objets (machines) illustrant certains thèmes :

« voir les nouvelles technologies, les cultures hors-sol, les cultures sous-abri », « voir ce qui

se fait, par exemple ce travail nouveau avec le clonage » (« Agriculture »).

Les attentes pour des technologies d'exposition sophistiquées apparaissent comme un désir de voir mettre en oeuvre tous les moyens pour faire au mieux les expositions, les techniques étant les représentations les plus concrètes des efforts mis en oeuvre. On le constate dans les entretiens suivant la visite de certaines expositions, comme celle de « Vive l'eau » dans sa version itinérante : certains éléments sont repérés et continuellement cités, notamment un petit théâtre combinant des automates et de la vidéo dans cette dernière exposition, alors même que le commentaire en était parfois inaudible à cause de l'environnement très sonore. La complète indifférence au contenu vient en effet d'une focalisation extrême de l'intérêt pour la présence d'une technologie sophistiquée au service de la conception d'un élément « parlant » : celle-ci témoigne d'un effort important de conception qui est en l'occurrence vue comme un effort de communication. Même si l'élément est inaudible à certains moments de la journée, l'essentiel de ce qui en est tiré est en quelque sorte la qualité perceptible de l'effort de communication. *A contrario*, la réaction aux pannes sur Explora, qui déclenchent une intense frustration et amènent le sentiment que « rien ne marche », même si ces pannes ne touchent le plus souvent qu'une fraction très faible des éléments de présentation, peut être interprétée dans cette même perspective : c'est non pas la panne des éléments en eux-mêmes, mais le soupçon d'une insuffisance perceptible de l'effort de communication, qui peut permettre d'expliquer la nature des réactions à ces pannes. Dans le cas du théâtre « la carpe et le castor », même inaudible, il fonctionne et donne à voir ce qu'il souhaite transmettre, ce qui n'est pas le cas des écrans noirs et vides d'un interactif ou d'une présentation vidéo en panne.

Parfois la référence au support vidéo permet plus particulièrement d'anticiper l'exposition comme étant un programme grâce auquel un contenu est traité du début à la fin. Le film devient un modèle de référence spontané pour évoquer les principales caractéristiques de l'exposition du point de vue du spectateur-visiteur : suivre une séquence progressive et dynamique où se dévoile peu à peu le contenu.

Les visiteurs interrogés s'attendent fréquemment à voir des choses en grandeur réelle ou bien à grande échelle :

« voir des maquettes grandeur nature », « des machines en réel », « voir des cycles entiers de l'extraction du pétrole à son utilisation finale sous forme d'essence » (« Energies »), *« voir des squelettes de baleines », « montrer toutes les machines qui servent à exploiter les mers, nettoyer, récolter, abîmer »* (« Littoral »), *« voir les plantes, les machines »* (« Agriculture »).

Ils s'attendent aussi à pratiquer des activités authentiques, fut-ce par la simulation :

« faire un petit tour dans la lune » (« Espace »), *« pouvoir toucher », « manipuler », « faire des expériences »* (« Energies »), *« programmer »* (« Informatique »), *« que les enfants puissent toucher »* (« Littoral »), *« donner la possibilité de faire des choses », « on veut faire plein d'expériences », « tout voir, tout toucher, se rendre compte de ce que l'on ne perçoit pas quand on est au volant »*(« Automobile »).

Cette attente se retrouve très nettement dans l'interprétation de l'activité effectuée lors de la consultation des éléments interactifs (Le Marec, 1993) : il peut y avoir surinvestissement de l'activité effectuée comme étant une « vraie » activité de raisonnement, analogue à celle du chercheur, ou *a contrario*, rejet explicite d'activités-prétextes qui ne servent qu'à faire progresser un scénario dont la fonction se résume à distiller des informations séquencées sur un sujet.

Parallèle à l'idée selon laquelle l'exposition est un lieu du réel, avec de la grandeur réelle, de vrais processus et des activités qui engagent réellement les visiteurs, revient continuellement l'at-

tente d'interactions sociales qui soient effectives, l'attente de rencontrer des gens :

« dialoguer avec des spécialistes », « assister à des débats contradictoires » (« Energies »), « avoir l'avis des habitants » (« Villes nouvelles »), « mieux connaître ces gens-là » (« Agriculture ») « avoir des interventions où on demande aux gens qu'ils s'expriment sur leurs besoins, leurs envies, comment ils voient les choses » (« Villes »), « un secteur où les gens seraient invités à se réunir par groupes, où ils pourraient déjà parler de leur manière d'être vis-à-vis de l'automobile et vis-à-vis des autres » (« Automobile »).

Les expositions apparaissent comme étant potentiellement de véritables forums sociaux court-circuitant les contraintes habituelles des conditions d'accès aux spécialistes ou aux fractions de populations les plus concernées. C'est l'exposition comme étant potentiellement un espace public appartenant à la communauté, zone sociale franche, espace tiers voué à des formes d'inter-relations et d'action collectives directes, qui apparaît ici. C'est également un indice très fort de la valeur de réalité de l'exposition comme intervention sociale collective, valeur de réalité que nous avons largement évoquée précédemment.

Dans les deux cas (grande échelle, activités très impliquantes) il s'agit beaucoup moins d'anticipations d'un traitement du thème, que de l'anticipation optimisée d'une expérience de visite à laquelle on peut s'attendre à la Cité des Sciences : être véritablement immergé dans un univers autonome lors d'une visite qui n'est pas vue *a priori* comme une incitation ou une introduction à autre chose, mais comme une activité autonome et suffisante.

Cette dernière modalité rejoint un autre type d'anticipations de situations de visites rencontrées dans les entretiens : dans le même ordre d'idées, mais à l'extrême inverse, certaines situations de visite sont anticipées à partir de situations vécues qui font partie de la culture de certains thèmes comme la ville. Nous allons développer ce point dans le paragraphe qui suit.

1.1.2. La mobilisation de méthodes liées à la culture du thème

Certains thèmes comme l'automobile et la ville, mais aussi l'informatique, comportent un tel répertoire de situations vécues en tant qu'utilisateur, ou habitant, que ces situations constituent une véritable culture du thème dans laquelle les personnes interrogées puisent pour construire des approches formelles du traitement des thèmes.

De telles approches formelles peuvent effectivement, dans le cas du thème de la ville, réaliser une intégration affective et cognitive, un sens de la mise en scène et de la concrétion du sens qui sont parfois le but recherché par des muséographes. Il s'agit d'ethno-méthodes d'exposition directe du sens du point de vue même des acteurs, qui se passent parfois de la verbalisation et de la rationalisation des contenus.

La ville est vécue et lue directement par des visiteurs qui n'expriment pratiquement jamais le besoin explicite d'une réflexion rationalisée sur le thème. Une des réactions de l'équipe de conception face à la première étude réalisée pour le thème était la surprise et une certaine incrédulité face à « l'absence totale de culture » des visiteurs interrogés sur le thème. Il apparaît à l'inverse que c'est une culture vécue de la ville qui s'exprime avec une aisance étonnante dans les entretiens. Simplement, les visiteurs interrogés « questionnent » moins la ville qu'ils ne la lisent et l'interprètent. C'est de manière caractéristique la figure de l'écart maximal entre le savoir savant, dont la plupart des visiteurs interrogés ne soupçonnent pas même l'existence et le savoir de sens commun, extraordinairement fécond pour ce thème, mais qui n'est pas reconnu comme tel par les spécialistes, qui est au cœur du décalage entre les entretiens et les réactions de l'équipe de conception.

Ainsi, les visiteurs sont à l'aise face à une ville foisonnante, chargée de sens, multisensorielle, à la fois impossible à appréhender dans une globalité et fourmillante de repères et de signes. Cette perception s'exprime dans une attention aiguë des visiteurs pour le détail significatif. Pour décrire ce qui a changé entre la ville d'hier et d'aujourd'hui, on mentionne les marchands des quatre saisons, les hirondelles, les uniformes, le pittoresque de la rue. Pour rendre compte de la ville-enfer, New-York, un visiteur cite « *une voiture pendue à un balcon* ». Les énumérations, expressives et riches, nous ramènent au souvenir du rapport romantique à la nature transposé dans le cadre urbain : « *la rue c'est la féerie des vitrines, la publicité partout, les lumières, tout le trafic, les gens le mouvement* ». De remarquables mises en scène du sens intégrant l'exploitation de l'espace et du parcours (la posture du visiteur) sont évoquées, qui rappellent parfois l'expression romantique des états du spectateur en écho à des état du paysage :

« on peut montrer un éventail de choses, comme quoi la ville peut être à la fois très sereine, vous avez le XVIème arrondissement, ça vous paraît assez banal comme ça quand vous rentrez dans l'immeuble vous avez des cours sur l'arrière, des parcs, des courts de tennis, des piscines... vous avez l'impression de ne pas être en ville et pourtant vous êtes au cœur de la ville. Extérieurement c'est la ville mais intérieurement on découvre... à l'intérieur des remparts de la rue, on est presque à la campagne, des arbres... alors qu'on peut chercher ça derrière les mêmes remparts des banlieues on ne les trouvera pas, on trouvera des parkings bruyants, des mômes qui ont du mal à jouer entre les voitures ».

Avec ces parkings bruyants derrière les remparts des banlieues opposées à la campagne cachée derrière les murs des quartiers riches, on a une stupéfiante concrétion de sens, rassemblant dans une même mise en scène de nombreuses représentations exprimées par d'autres visiteurs interrogés : les voitures, le bruit, ennemis des piétons habitants (qui plus est des enfants, vulnérables) qui envahissent l'âme des quartiers pauvres, figures de la dépossession totale, enfer des villes, contre le luxe opposé : le cœur de la ville idéale qui donne accès à la nature²²⁸.

Dans son discours sur la ville, ce même visiteur mobilise précisément une compétence, jugée par lui vitale pour la population, tout à la fois de mise en scène expressive, et de visite :

« on peut dire qu'il y a des villes où on peut lire son passé, et puis d'autres dans lesquelles on ne peut pas. Je pense par exemple aux villes modernes bien sûr et à toutes ces banlieues... j'habite à Aubervilliers, il y a des quartiers où on peut sentir un passé relativement proche, et d'autres quartiers où on a tout rasé. Et là, il ne nous reste plus rien à lire, ce qui fait partie de ce syndrome des banlieues... quand on ne peut plus lire dans le passé. Quand on n'a pas de grenier... Ils ne peuvent plus s'accrocher à quelque chose qui a existé avant eux ».

D'autres visiteurs évoquent également l'activité de visite pratiquée dans le milieu urbain lui-même :

« on peut repasser plusieurs fois au même endroit, ce n'est jamais la même chose que l'on découvre », « toujours repasser au même endroit et y découvrir des choses différentes, quelque chose qu'on n'avait pas vu avant ».

228. Remarquons que cette mise en scène est présente dans *Métropolis*, le célèbre film de Fritz Lang. Là aussi, la nature, qui a disparu de l'univers des plus pauvres, entièrement, est au cœur de la cité des maîtres, dans des jardins magnifiques où les enfants des maîtres s'amuse. Par contre, la machine a entièrement contraint l'univers des plus pauvres.

Cette hyper-compétence dans l'activité de lecture par la visite peut jouer dans la compréhension du programme de l'exposition, et compromettre la reconnaissance même du savoir distancié et rationnel, nécessitant l'abstraction de la réalité vécue, qui lui est sous-jacent. Pourtant un tel savoir est parfaitement reconnu et admis pour tous les autres thèmes, il est même la forme canonique du savoir échangé. Mais dans le cas de la ville, certains sous-thèmes peuvent apparaître à certains comme totalement dépourvus de pertinence du point de vue de leur compétence d'habitants. Ainsi, dans la mesure où l'exposition doit « *apprendre à vivre ensemble* », « *apprendre à découvrir la ville* », dans le même ordre de compétence que la capacité de vivre en ville, un visiteur ne voit pas l'intérêt des thèmes « transports » et « formes urbaines », puisqu'on connaît mieux que quiconque la question du transport pour en être l'utilisateur quotidien, de même que l'on connaît mieux que quiconque la question de l'habitat puisqu'on affronte tous les jours les problèmes liés aux formes d'habitat.

On retrouve la compétence de mise en scène du sens issue de la culture du thème dans le cas des thèmes « Automobile » et « Informatique », mais combinée avec l'attente de dispositifs de présentation de type Cité des Sciences. Ainsi, l'anticipation d'une exposition sur l'automobile qui serait consacrée à une pédagogie de l'usage débouche sur un grand nombre d'idées de simulations de situations dans lesquelles les comportements de conduite, normaux ou extrêmes, seraient vécus hors contexte, à distance des conditions habituelles, et deviendraient ainsi analysables.

Les visiteurs mobilisent ainsi une conception intéressante du musée comme espace où peuvent être décontextualisées et patrimonialisées non plus des objets, mais des situations quotidiennes vécues par eux, susceptibles d'enrichir une culture collective du thème.

Les idées de simulations de situations sont très nombreuses :

- simulations de conduite pour les plus jeunes qui ne peuvent pas conduire

- simulations de situations de conduite extrême pour les autres : conduite de formule 1 pour « *la sensation de vitesse* », conduite de véhicules exceptionnels, ou de véhicules du futur (ce thème croise celui d'une vision prospective de l'automobile), très nombreuses suggestions de situations d'accidents, simulateurs de tonneaux, crash-tests, simulations du fonctionnement des dispositifs de sécurité.

Certains visiteurs développent l'intérêt de la simulation qui est de « *mettre les gens en situation... et on leur pose des questions pendant qu'ils sont en train de conduire : qu'est ce que vous faites à ce moment-là?* » ou encore « *l'idéal serait de faire devenir acteur le visiteur, le faire monter dans une cabine par exemple, le mettre en situation en simulant un accident* ».

Ce qui est fondamental dans ce type de commentaire, c'est la manière dont les visiteurs souhaitent ériger en référence leur propre vécu habituellement limité et banalisé, aveugle à lui-même en quelque sorte, pour « *toucher du doigt ce qu'est réellement la conduite* ». Grâce à la possibilité qu'offre le musée de mettre en objet l'expérience, le visiteur se charge lui-même de l'interprétation directe, et de la construction d'une culture de l'usage distanciée.

Un visiteur propose dans le même ordre d'idées que le public de l'exposition, nécessairement constitué en grande partie d'utilisateurs de l'automobile ou de futurs utilisateurs, puisse être sensibilisé à ses propres comportements, au moyen de forums, d'animations s'appuyant sur un questionnement des visiteurs participant mis dans des situations variées. Les visiteurs-automobilistes seraient utilisés comme ressources muséographiques par l'animation, à des fins de prise de conscience individuelle ou semi-collective, à l'échelle de l'exposition, du phénomène de la conduite :

« un secteur où les gens seraient invités à se réunir par groupes...où ils pourraient déjà parler de leur manière d'être vis-à-vis de l'automobile et vis-à-vis des autres et après savoir ce qu'ils découvrent... et après savoir ce qu'ils savent au niveau connaissance technologique d'une voiture et après voir comment ils conduisent une voiture et leur faire voir ce qu'on peut faire au niveau technologique. Au lieu de leur mettre tout de suite des voitures face à eux ».

Contrairement au thème de la ville, la pratique de l'automobile apparaît comme un réservoir de situations qu'il est nécessaire de mettre à distance et de rationaliser par le discours, bien plus que comme un mode d'analyse directe d'un univers de signes.

Dans le cas de l'informatique, enfin, le thème apparaît à ceux qui revendiquent le statut d'usagers de l'informatique, comme se prêtant à la légitimation et à la mise en scène d'une culture de l'usage qui reste naissante mais qui est revendiquée dans son principe. Comme dans le cas de l'automobile, si les initiés revendiquent pour les non-initiés un apprentissage technique (les grands circuits, le moteur dans le cas d'« Automobile », le fonctionnement de l'ordinateur dans le cas d'« Informatique »), les non-initiés revendiquent leur ignorance et redoutent précisément de se voir infliger des explications techniques sur les objets que sont l'automobile ou l'ordinateur. Par contre, ils réclament une légitimation du statut d'usager dans l'exposition, et une initiation à la programmation, sommet de la maîtrise dans l'usage de l'informatique.

1.2. L'anticipation des intentions de communication et des techniques de traitement du thème

Si les situations de visite restent malgré tout assez difficiles à imaginer d'avance, les intentions de communication et les modes de traitement des thèmes qui leur correspondent font par contre presque obligatoirement l'objet d'anticipations développées. En effet, les visiteurs interrogés ont tout intérêt à anticiper des intentions et à aller au-devant des techniques de traitement. Cette activité participe de la relation de communication qui s'amorce dès l'instant que l'institution publie son projet.

Une première distinction s'opère entre deux types d'intentions liées soit aux thèmes qui recouvrent des enjeux de société soit aux thèmes qui sont plus classiquement des champs de connaissances scientifiques et techniques. Nous aborderons successivement les deux cas.

1.2.1. Le cas des thèmes de société : la révélation ou la sensibilisation

L'anticipation des techniques de traitement des thèmes de société reste difficile : on l'a vu, ces thèmes étant parfois identifiés à des champs de réalité dans lesquels l'institution intervient par son initiative, le champ des interventions possibles est immense. Il semble que l'exposition se caractérise précisément par l'ouverture continuellement possible des possibilités de traitement des thèmes au service d'objectifs eux-mêmes continuellement re-déterminables. L'exposition, intervention à venir dans un espace public dans lequel se joue partiellement la réalité même de ce qui est traité, apparaît comme régénérant perpétuellement le projet culturel d'un avènement de la volonté collective. Dans cette mesure même, il peut être hors de propos d'anticiper des techniques et des modèles pré-existants, puisque l'exposition constituera un inédit dans le champ de réalité concerné.

Nous décelons malgré tout dans le discours de nombreux visiteurs deux techniques de traitement des thèmes de société : la transformation radicale de la « vision du monde », d'une part, et la sensibilisation d'autre part. Ces deux techniques appellent de la part des personnes des attitudes totalement différentes.

1.2.1.1. La transformation de la vision du monde

L'exposition apparaît à certains comme le moyen de modifier de transformer la vision du monde, de « bouger » quelque chose entre un avant et un après, sur le mode de la révélation. Il est intéressant que cette conception de l'impact de l'exposition, qui a structuré si fortement la réflexion en muséologie des sciences et de la techniques, surtout dans le domaine de l'évaluation, soit en fin de compte un objectif particulièrement « attendu » par les visiteurs, et qui correspond parfaitement à une logique du sens commun, tournée vers l'efficacité auto-évaluable d'une intervention décisive : si l'on se sent transformé, c'est que l'intervention a été efficace.

L'exposition est dotée par les visiteurs interrogés d'ambitions de principe potentiellement illimitées. Par ailleurs, on peut constater dans les analyses des expositions, à quel point la visite est une activité pratiquée dans un lieu et un temps entièrement voués à un engagement bref mais intense du visiteur.

Il n'est donc guère étonnant de rencontrer au stade préalable l'idée que l'exposition puisse agir sur les visiteurs de manière radicale. Dans ce cas, l'attitude adaptée à cette intention anticipée est une disponibilité maximale et une confiance accordée par principe, c'est-à-dire un état où le visiteur joue à devenir la fameuse « page blanche » dont n'osent pas rêver les pédagogues et fait ce qu'il faut pour cela. Il se refuse alors à anticiper quoique ce soit, et ce refus d'anticiper constitue en soi cette technique de disponibilité maximale à la transformation.

Lors des études préalables, c'est particulièrement lorsqu'on se trouve face à des difficultés ou des contradictions dans la pensée sur les problèmes, difficultés et contradictions conscientisées dans l'entretien, que les visiteurs interrogés préfèrent se garder de toute anticipation des techniques de traitement qui pourraient être mises en oeuvre, et s'en remettre d'avance à ce que l'institution aura prévu pour eux.

Se garder de toute anticipation est alors une technique même d'anticipation d'un type de traitement de thème inédit, qui exigera une disponibilité et un éveil neufs.

On a déjà évoqué le cas de l'étude préalable sur les « Villes nouvelles », à propos de la transformation de la position de parole du visiteur dans le courant de l'entretien, depuis un statut d'acteur dans le champ de réalité, jusqu'à un statut d'apprenant potentiel.

Si certains visiteurs démarrent l'entretien en étant persuadés que le thème des villes nouvelles est un accès aux enjeux de la question des banlieues, champ de réalité vécue par tous, ils en viennent rapidement à remettre cette hypothèse en question dans le courant de l'entretien. On l'a vu dans le précédent chapitre, ils ont en effet des difficultés pour maintenir en cours d'entretien la cohérence entre l'identification du thème des villes nouvelles au thème des banlieues, et les expériences ou perceptions sensibles (lors d'une visite ou d'un passage dans une ville nouvelle particulière) qui sont fort éloignées des perceptions habituelles des banlieues. Ces difficultés les amènent à douter de leur propre raisonnement. Ils se prennent en défaut, et se voient en train d'avoir des difficultés pour penser sur les villes nouvelles, alors même qu'ils ont beaucoup d'éléments mobilisables pour en parler.

On a alors un changement d'attitudes face à un thème qui s'avère mal maîtrisé : on se met dans le rôle d'apprenant potentiel.

A ce stade de l'analyse, on peut commenter la façon dont ils anticipent alors le traitement du thème. Ils ont une attitude d'apprenant, mais avec un passé immédiat d'erreurs, un passif d'idées

reçues. Ils se tournent alors vers le projet d'exposition à venir comme vers un recours à cette situation doublement caractérisée, par un rôle d'apprenant, mais avec un passif d'idées reçues :

« vu mes opinions, l'intérêt serait de me prouver que j'ai tort, que ce que je crois n'est pas forcément vrai... montrer aux gens que ce qu'ils pensent c'est totalement vrai ou partiellement, qu'il ne faut pas se donner de fausses idées de choses que l'on ne connaît pas... j'irai voir une exposition sur les villes nouvelles pour essayer de voir la vérité parce que je ne connais pas vraiment la vérité, je n'y suis allé qu'une seule fois ».

Contrairement à l'attitude face à des thèmes très scientifiques, pour lesquels des visiteurs déclarent « *ne rien savoir* » et attendent une exposition dont on sorte « *un petit peu moins bête* » qu'on n'y est entré, on est ici face à des thèmes pour lesquels on vient de se prendre en flagrant délit de croire savoir alors qu'on savait mal. On attend alors une exposition dont on sorte avec des idées transformées. En effet, cette future transformation est un prolongement et un développement de la propre transformation que l'on vient de vivre dans l'entretien. La transformation des représentations préalables ne peut être anticipée que dans la mesure où l'on est soi-même en train de vivre consciemment une telle transformation.

Dans le cas d'autres thèmes, on a une variante de cette anticipation : il s'agit de thèmes face auquel on se prend en flagrant délit d'avoir des idées reçues, mais non pas par une révélation de l'erreur d'appréciation de la nature du thème comme dans le cas de « Villes nouvelles », sinon par la reconnaissance dans son propre discours de formulations trop caricaturales ou trop banales. Dans ce cas, il n'y a pas passage au statut d'apprenant face à un thème qui s'avère être un champ de connaissances inconnues, mais besoin nouveau d'avoir un retour sur ses propres idées, sans transformation de la nature du thème lui-même.

On trouve une telle réaction dans l'étude préalable sur le littoral : lors d'un entretien de groupe, lorsque le discours devient très pessimiste, au plus fort des scénarios les plus sombres surgit le rappel qu'« *il faut parler de la beauté dans l'exposition* ». C'est lorsque les personnes interrogées se voient construire une représentation qui leur apparaît soudain caricaturale qu'elles formulent ce type d'attentes, comme un moyen de conjurer le piège du stéréotype.

Il en est de même dans l'enquête sur le thème de l'agriculture : lorsque l'image du paysan « *tout seul sur son tracteur toute la journée* », « *rivé à sa terre* », voire « *proche du monde animal* » se dessine trop fortement, trop caricaturalement, elle est reniée. On évoque alors la nécessité de combattre les idées reçues, d'aborder la modernisation de la vie agricole, l'existence des formations supérieures spécialisées, la nécessité de compétences techniques fortes.

Face à leur propre production d'images fortes véhiculant les préoccupations, les visiteurs interrogés détectent le caractère non réaliste de cette expression, en enchaînant volontairement sur l'agriculteur moderne. La préoccupation se dédouble : à la préoccupation pour les problèmes de société incarnés par la figure de l'agriculteur, se joint la préoccupation pour le stéréotype qui les menace eux-mêmes personnellement dans leur capacité à construire leur propre vision du monde en se fondant sur la vérité des choses. Ils en appellent pour cela à l'exposition.

Là encore, le rôle de l'exposition comme moyen de bouleverser les idées reçues apparaît parce que ces idées apparaissent comme telles dans la situation d'entretien où les visiteurs se voient raisonner.

On rencontre en effet dans les expositions des réactions caractéristiques de la perception vécue d'un changement avant/après, perception valorisée avec une intensité extraordinaire chez cer-

tains.

L'exemple le plus significatif vient de l'analyse de l'exposition « Vues sur Mer ». Une des zones de l'exposition, traitant du thème « transformer », comporte des éléments dont certains sont destinés à surprendre le visiteur. Ainsi « Où est la mer? » montre une variété d'objets à la fabrication desquels sont intégrés des produits marins. La question est posée pour chaque objet, sur un volet mobile qu'il faut soulever pour lire la réponse.

Les visiteurs exploitent au maximum les éléments proposés dans cette zone, et en tirent un potentiel qui bien va au-delà de son contenu spécifique. On retrouve ainsi fréquemment l'impact de cette zone dans les commentaires généraux sur l'exposition :

« on a l'impression que l'on connaît déjà un peu, même si en réalité on ne connaît pas grand chose à ce qu'on voit (...); et là on n'est pas du tout découragé, même si en fait il y a des choses extrêmement techniques là-dedans (...); les différents emplois de la mer dans des trucs où on n'aurait jamais pensé que... »

« elle est enrichissante (l'exposition) je trouve (...); on trouve quand même pas mal de choses que l'on ne connaissait pas et qu'on apprend (...); des choses que l'on apprend comme ça, qu'on connaissait vaguement quoi (...); et on a pas vraiment l'idée de tout ce que l'on peut sortir de la mer ».

(le sujet de l'exposition ?) *« c'est la mer, la vie, la pollution, tout ce qu'on peut avoir de la mer, c'est-à-dire aussi bien la nourriture, mais j'ai vu aussi les médicaments, j'étais même surpris sur l'AZT (...). Je pensais que c'était seulement chimique alors que c'est...la base est retirée de... Surtout l'AZT, cela m'a surpris, je pensais que c'était plus chimique et, bon, cela vient du poisson, cela m'a surpris franchement ».*

Mais ce visiteur-là interprète cet effet bien au-delà de l'intérêt de l'information reçue : comme une découverte d'un mode de savoir. Il aura suffi d'un effet de surprise intensément vécu pour catalyser la naissance émerveillante d'une représentation de ce que peut être un mode d'accès au savoir scientifique :

« C'est instructif, surtout instructif je dirais (...). il y a la science, c'est ce grand mot, la science, c'est la découverte, c'est apprendre à découvrir ».

L'adoption consciente de cette représentation offre un bénéfice affectif très important : le partage de l'aventure de la science elle-même, dans le cadre d'un thème familier dont on découvre des dimensions inédites.

Nous verrons dans le cas de l'anticipation des méthodes pédagogiques que la découverte-révélation est un impact attendu dans le cas des thèmes scientifiques.

Mais cet impact par la découverte dans le cas de thèmes sociaux est d'autant plus valorisé qu'il apparaît, à travers l'effet de surprise, comme étant un moyen de transformer la vision du monde, et ainsi, de réenchanter les choses dans des champs de réalité qui semblaient exclusivement relever d'un monde social, très désenchanté : l'exploitation industrielle des dérivés marins, la lutte contre le SIDA.

Cet impact, encore une fois, ne peut pas être anticipé dans des étapes préalables, si ce n'est lorsqu'on a soi-même déjà entrevu ce processus. A tout le moins, on peut dans les étapes préalables se mettre en disponibilité d'être surpris. Cet impact par la découverte émerveillante apparaît égale-

ment comme une sorte de réponse aux injonctions préalables du type « *il faut parler de la beauté de la mer* ».

1.2.1.2. La sensibilisation

Les techniques de sensibilisation, détaillées par les visiteurs interrogés sont anticipées comme étant prévues soit à l'intention de fractions du public dont ils s'excluent (les enfants, les indifférents) mais à l'égard desquelles ils peuvent se constituer potentiellement relais des objectifs de sensibilisation (manifestant ainsi leur accord avec l'intention même s'ils se mettent personnellement à distance), soit à leur intention propre.

Dans le cas des thèmes environnementaux, l'intention de sensibilisation sous-tend à tel point la présomption de pertinence que l'idée d'acquérir un savoir scientifique est pratiquement absente des anticipations. Le changement de représentations auquel on se prête d'avance est moins une acquisition de connaissances que l'acquisition d'un mode de pensée ou d'agir utile à l'environnement.

Cette attitude mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle est totalement en porte-à-faux par rapport aux missions naturelles que se donne la Communication Scientifique Publique dans le contexte des débats de société, telles qu'elles ont été largement débattues aux Etats Généraux de la Culture Scientifique et Technique. André Giordan a formulé ces missions de manière très claire et très synthétique : « *Pour maîtriser tant soit peu ces évolutions et faire des choix personnels fondés, qu'ils soient éthiques ou de consommation, un optimum de savoirs paraît indispensable pour chaque individu* » (Giordan, 1993, p. 3).

L'idée selon laquelle c'est le savoir qui permettrait d'accroître la maîtrise des individus sur la transformation de nos sociétés ne va nullement de soi en réalité. Les visiteurs d'un centre de culture scientifique et technique ne peuvent se prêter à ce projet que s'il constitue une évidence du savoir de sens commun. Pour ce que nous pouvons en juger, ce n'est guère le cas. Face à l'urgence ressentie des problèmes, ce n'est pas l'engagement individuel dans un processus long et ardu d'apprentissage de notions scientifiques qui apparaît comme le rôle social auquel s'attend à devoir se prêter le visiteur des expositions consacrées à des thèmes science et société. Par contre d'autres intentions sont facilement anticipées, comme la sensibilisation.

Trois modèles de sensibilisation sont évoqués par les visiteurs dans les entretiens préalables :

- Voir le milieu ambiant dans toute sa beauté pour apprendre à l'aimer

C'est là une conception très minoritaire, mais elle s'exprime régulièrement. Elle se rattache à la mobilisation du sentiment romantique de la nature, qui est le sentiment d'appartenance éternelle du monde humain à la nature, aujourd'hui menacée.

Ce modèle est d'ailleurs anticipé non tant pour soi que pour le jeune public. Ainsi propose-t-on, dans les entretiens préalables sur le littoral de « *montrer le côté positif, la beauté de la mer et les littoraux, pour sensibiliser les plus jeunes* »²²⁹.

Ce modèle peut être complété par l'impact émotionnel d'un message en deux temps contrastés : émerveiller et inquiéter dans la foulée :

229. Signalons que cette méthode de sensibilisation est souvent effectivement explicitement choisie et mise en oeuvre. On pense aux des panneaux d'entrée du musée d'Histoire Naturelle de Bruxelles

« apprendre que le littoral est quelque chose de très riche et de très fragile, et puis attirer l'attention sur les dangers ».

C'est un véritable système de sensibilisation par états successifs du visiteur qui est suggéré comme étant un des mécanismes de l'exposition.

Cette anticipation d'un modèle de sensibilisation peut effectivement s'avérer devenir un des ressorts de l'interprétation lors de la visite d'expositions. Ainsi, dans le cas de l'exposition « Vive l'eau », en fin de visite, des visiteurs ont interprété le sous-thème de l'exposition « l'eau nature », consacré à l'eau dans l'univers et au rôle de l'eau dans l'apparition de la vie sur terre, comme porteur d'une forte intention de sensibilisation au problème de l'eau. Le caractère unique et précieux d'une substance que la planète Terre est la seule à posséder à l'état liquide dans tout le système solaire, le caractère limité et rendue potentiellement rare de cette ressource par le chiffage de la quantité totale d'eau douce, le rôle de l'eau dans l'apparition de la vie, tous ces contenus apparaissent comme puissamment sensibilisateurs parce qu'émerveillants. L'ensemble de l'exposition, assez neutre et encyclopédique dans sa conception, devient alors le cycle d'une sensibilisation qui conduit les visiteurs de l'émerveillement à la mise en garde menaçante, puis à la responsabilisation. Les différents thèmes ou éléments de cette exposition fondamentalement encyclopédique servent à certains visiteurs à construire un message écologique délivré au terme d'un parcours ordonné de sensibilisation. Il est remarquable à cet égard que les visiteurs interrogés en fin de visite dans cette exposition reconstituent leur parcours non pas en se fondant sur la succession spatiale des différentes parties visitées, mais en mobilisant l'ordre de la séquence de sensibilisation : ceux qui ont été sensibles au caractère écologique de l'exposition commencent leur récit de fin de visite par « l'eau nature » qui se trouvait cependant à l'extrémité de l'axe central de l'exposition.

- Alarmer, pour prédisposer à l'action

C'est alors la catastrophe, celle qui s'est déjà produite, ou celle qui risque de se produire, qui est anticipée comme étant un contenu probable.

« Commencez par les catastrophes » suggère une des personnes interrogées dans l'enquête préalable sur le littoral.

En situation de « visite » lors du test de l'adéquation texte/image du film « les yeux de la terre » en cours de réalisation pour la future exposition « L'Homme et l'environnement », puis lors du test d'une fiche de lecture consacrée à la Mer d'Aral, le contenu perçu par les visiteurs sollicités enjambe littéralement les propos précis de ces éléments, qui ne sont plus que des indices d'une intention de sensibilisation. Or, dans les deux cas, le propos des concepteurs était tout autre, eux-même refusant tout « catastrophisme » dans l'exposition. Mais le fait que ces catastrophes soient des réalités constitue en soi une sorte de contenu prioritaire absolu, dont l'impact est infiniment plus fort que celui de tout discours qui peut être tenu à partir de ces catastrophes, en vue d'expliquer des mécanismes intéressant la recherche sociologique sur les attitudes collectives (le désir de catastrophe). Une telle intention ne peut pas même être perçue : elle n'a pas de sens. Au pire, elle peut, si elle est reconnue, heurter profondément des personnes choquées par des images de catastrophes bien réelles, qui se voient incompréhensiblement soupçonnés de n'être choquées par ces images que par un effet de leur propre fonctionnement psycho-social.

Il est vrai que ce mode de sensibilisation par l'alarme peut en effet être suspect aux yeux des visiteurs : les médias ont trop érigé en procédé la manipulation des sentiments de peur et de culpabilité. C'est un autre modèle qui peut être reconnu dans le traitement de la catastrophe : celui du traitement médiatique de l'information, traitement en dents de scie qui « monte en épingle » et « passe sous silence » des problèmes importants. Dans l'enquête préalable consacrée à la santé, un visi-

teur exprime nettement le rejet de ce procédé dont il soupçonne le recours possible, notamment à propos du SIDA : « *Il ne faut pas médiatiser l'exposition sur tel et tel problème. il ne faut pas faire un genre de publicité qui présente la maladie comme un évènement médiatique* ».

- Montrer l'état des lieux et la vérité

C'est là un modèle de sensibilisation qui implique le plus une des représentations fréquemment rencontrées lors des études préalables du rôle social de la collectivité scientifique et de l'activité scientifique.

L'institution Cité des Sciences et de l'Industrie est elle-même aux yeux des visiteurs interrogés liée de manière assez floue et mystérieuse, mais indubitable, à ce monde scientifique

C'est aussi le modèle de sensibilisation dont se sentent directement destinataires la plupart des personnes interrogées alors que la sensibilisation par les états du spectateur est anticipée plutôt pour d'autres que pour soi (les enfants, les vacanciers irresponsables).

Celle-ci joue moins sur des états affectifs que sur des capacités d'exercice de la raison et du jugement, et sur un statut de membre responsable dans un collectif.

On ne peut s'étonner que cette modalité « austère » de la sensibilisation soit privilégiée par les visiteurs dans les étapes préalables, à un moment où ceux-ci sont précisément mis en situation austère de membres sollicités pour réfléchir et verbaliser leur point de vue, et où ils mobilisent et éprouvent leurs propres mécanismes cognitifs sur les sujets abordés. A l'inverse, un certain nombre de situations ou d'états qui sont vécus par les visiteurs dans la visite de l'exposition, et qui sont parfois très fortement exploités par lui en fin de visite, ne sont pas modélisés et n'apparaissent pas dans les anticipations *a priori* des procédés de communication mise en oeuvre dans l'exposition à son intention.

L'attente d'un état des lieux vrai, exhaustif, apparaît en particulier dans les enquêtes sur « Environnement », « Energies », « Littoral », « Agriculture ».

On réclame ainsi « *une description réaliste de ce qui est sans valoriser le progrès* » (« Agriculture »), « *un état des recherches en cours* » et une mise à plat de ce qui est « *recherche industrie, et gadget* », « *qu'est-ce qui se fait, quels sont les domaines où il se passe des choses, quelle est la part de ce qui est recherche, gadget et industrialisation* » (« Littoral »), « *savoir où on en est* », « *quels sont les choix des différents pays* » (« Energies »).

L'effet mobilisateur est anticipé comme résultant d'une confrontation entre l'état des lieux actuel et des états antérieurs (« Littoral », « Agriculture »), travail d'anamnèse nécessaire à la réflexion sur l'avenir, ou entre l'état des lieux actuel et des projections prospectives. Lors de l'évaluation préalable réalisée pour le thème de la ville, les visiteurs se voient soumettre plusieurs thèmes successivement. Le sous-thème « l'invention des villes », identifié comme étant l'histoire des villes, thème neutre par nature. Mais lorsque ces mêmes visiteurs interrogés sont invités dans un deuxième temps à effectuer des regroupements à partir de la liste complète des sous-thèmes, ce même thème est parfois regroupé avec « l'explosion urbaine » : la mise en relation des deux sous-thèmes fait naître une intention sensibilisatrice et mobilisatrice potentielle, explicitée par les personnes qui argumentent sur leurs regroupements.

Dans le cas de la ville, le rapprochement entre l'évolution passée et les scénarios prospectifs est peut-être plus sensibilisateur encore qu'un état des lieux, puisqu'il comporte presque nécessaire-

ment une vision problématique du rapport de l'homme à son milieu de vie.

1.2.2. Le cas des thèmes scientifiques : l'anticipation des techniques d'accès au savoir

Lorsque, dans les enquêtes générales, une des motivations majeures et un des acquis majeurs est « apprendre »²³⁰, on peut réellement se poser la question de ce qui est en jeu dans cette notion : acquisition de savoirs ou usages du dispositif ?

Nous choisissons ici d'explorer au sein même des représentations ce que peut être l'acte d'apprendre pour les visiteurs interrogés. La notion n'est pas saisie par le biais d'un test pratiqué après coup sur la base d'un objectif pédagogique préalablement défini. Elle est saisie avant toute limitation et contrainte externe au visiteur, dans le processus de communication lui-même. Une telle possibilité nous est fournie par les caractéristiques mêmes de la communication enquêteur/enquêté lors des entretiens préalables : la présomption de pertinence, et le mouvement très fréquent des visiteurs, à cause de cette présomption de pertinence, qui consiste à aller au-devant de ce qui est supposé être pertinent, et donc à anticiper ce qui est attendu d'eux et ce qu'ils attendent eux-même de l'échange public/institution.

De la même manière que l'on a pu examiner au sein des représentations, les hypothèses faites par les visiteurs concernant la signification du traitement des thèmes par l'institution, on peut également examiner au sein des représentations les hypothèses faites par les visiteurs concernant d'une part ce que l'institution va mettre en oeuvre pour leur « apprendre » des choses (modèles d'accès au savoir) et d'autre part ce qu'ils pensent que l'institution attend d'eux en tant que visiteurs, usagers de l'exposition et usagers de l'information (et notamment ce qu'ils pensent que l'institution attend d'eux pour qu'ils « apprennent » ce qui leur est présenté).

Certains thèmes (« Espace » et pour certains visiteurs, « Energies », « Automobile ») peuvent incarner spontanément des intentions pédagogiques. L'anticipation des intentions pédagogiques, comme dans le cas de l'anticipation d'intentions de sensibilisation, amène le visiteur à proposer plusieurs modèles de référence au devant desquels il va dans son propre travail d'interprétation, lors des entretiens préalables. Deux grands types d'anticipations de l'accès au savoir apparaissent :

- L'organisation des informations dans un modèle explicatif

Dans ce premier type de modèle, l'accès à la science se fait par le biais d'une pédagogie scientifique qui est vue comme un équivalent de la démarche scientifique : il s'agit de « refaire » le chemin, même simplifié, au moyen d'un processus de construction de la connaissance et de l'utilisation de modèles explicatifs.

- Le franchissement des obstacles à la construction du savoir

Dans ce cas, les modèles pédagogiques sont vus non pas comme des équivalents de la démarche scientifique, mais comme des moyens de conjurer des difficultés majeures dans la compréhension des phénomènes, grâce à des procédés de vulgarisation qui sont perçus comme tels par les

230. Selon les résultats de l'enquête baromètre de fréquentation et de satisfaction réalisée par le département Evaluation et Prospective de la direction du développement et des Relations Internationales de la cité des Sciences et de l'Industrie auprès de 4 200 visiteurs âgés de 12 ans et plus (1989).

visiteurs qui les anticipent, ou grâce au contournement du processus de construction du savoir scientifique par un recyclage direct des problématiques scientifiques dans la pensée sociale.

1.2.2.1. Les modèles explicatifs

L'organisation des informations dans une structure qui les met en relation pour leur donner un sens explicatif est le plus fréquemment un modèle linéaire d'enchaînement progressif des idées l'une après l'autre. Ce modèle linéaire est historique ou chronologique, mais il peut également être finaliste, avec la forte représentation d'un début décisif qui permettrait de reconstituer significativement l'ensemble d'une situation jusqu'à son occurrence actuelle. Ce dernier modèle, correspond pratiquement plus à une pédagogie thérapeutique qu'à une pédagogie culturelle, dans une vision qui n'est pas sans rappeler la méthode psychanalytique : la remontée aux origines donne la clé tout à la fois de la connaissance des états actuels, et le moyen de leur maîtrise.

- L'approche historique

Celle-ci est :

- soit proposée au visiteur qui y reconnaît inmanquablement une intention pédagogique

- soit anticipée par lui dans sa représentation de la mise en forme possible d'un contenu pour un thème identifié à un champ de connaissances

Le premier cas se rencontre particulièrement dans les entretiens menés pour le projet « Villes ». Le sous-thème « l'invention des villes » proposé en début d'entretien, amène *a posteriori* un sentiment d'évidence. L'approche historique s'impose comme allant de soi :

« Oui, la naissance, comment apparaissent les premières villes, bien sûr, ça me paraît complètement indispensable »

« C'est toujours intéressant d'avoir un peu d'histoire, de connaître un peu comment s'élabore historiquement et géographiquement une île... heu... une ville ».

« C'est intéressant » est le quasi leitmotiv de ces réponses. C'est forcément intéressant en quelque sorte, puisqu'il s'agit d'histoire, de culture.

Proposé en cours d'entretien, le thème « l'invention des villes » déclenche deux types de réactions très fortes : chez les visiteurs intimidés ou ceux que les premiers thèmes ont laissés perplexes ou réticents, celui-ci déclenche une réaction de soulagement et de reconnaissance : le caractère évident, évidemment didactique et donc accessible de cette approche historique (qu'elle soit comprise comme l'histoire des villes ou bien comme l'histoire d'une ville) s'impose soudain :

« Ca c'est intéressant! Montrer une ville au départ, et maintenant l'évolution ».

« Ah, ça me paraît plus intéressant parce qu'on apprend de quelle manière, pourquoi une ville comme Paris, devient une grande métropole... Ça peut intéresser beaucoup plus de visiteurs ».

Cette réplique est celle d'un jeune visiteur par ailleurs très méfiant sur le projet d'une exposition sur la ville, idéologiquement suspect selon lui de se substituer à des problèmes de société fondamentaux comme l'individualisme. Le registre de ce thème historique lui apparaît alors comme étant celui d'une approche désintéressée, classique et attendue mais au-dessus de tout soupçon en quelque sorte par rapport à des thèmes techniques et sociaux qui brouillent les choses et cachent les

problèmes de fond.

D'ailleurs, un des visiteurs interrogés propose en fin d'entretien de regrouper les thèmes en deux grandes catégories :

« je vois deux grandes parties distinctes : tout ce qui est histoire et culture, et ensuite, en fait, tout ce qui est complexe »

Dans de nombreux cas, les visiteurs interrogés lors des entretiens préalables menés très en amont des projet, anticipent eux-mêmes l'approche historique.

Ainsi, dans le cas du thème « Informatique », un des visiteurs qui revendique une dimension culturelle à un domaine qui lui est cher, se plaît à penser que l'institution puisse garantir cette dimension culturelle, et avance immédiatement l'approche historique à l'appui de ses idées.

Dans les entretiens sur le thème de l'automobile, la situation est l'inverse de celle qui prévaut pour l'informatique : le thème a été « culturalisé » depuis longtemps, et l'approche historique est devenue très banale, au point qu'elle est anticipée comme étant de toute façon déplacée à la Cité des Sciences. Le thème de l'automobile, parmi ceux qui sont proposés au visiteur, est souvent classé parmi les moins intéressants :

« L'histoire de l'automobile, il y a d'autres musées qui font ça très bien ».

On trouve pourtant chez un visiteur une mise en avant spontanée de l'approche historique, mais pour des raisons exactement comparables à celles d'un visiteur interrogé sur la ville.

Très réticent envers l'idée d'une exposition sur l'automobile, thème relevant obligatoirement de la communication publicitaire, il n'imagine pas un type de traitement de ce thème qui pourrait être spécifique de la Cité des Sciences, mais finit par se réfugier dans l'idée minimale de traitement qui garantit la neutralité, mais sans aucune illusion, uniquement pour « sauver la face en quelque sorte :

« la Cité doit informer, mais c'est des banalités... je vous avoue que je ne sais pas trop, je ne vois pas... C'est sûr, on peut faire l'historique de l'automobile de manière interactive, mais au-delà du prisme de la communication tellement généralisée, il n'y aura pas d'originalité de toutes façons. ».

Cette citation condense le caractère doublement automatique de la référence à l'histoire (comme traitement pédagogique neutre) et à l'interactivité (comme traitement muséologique typique de la Cité des Sciences et de l'Industrie).

L'approche historique peut apparaître non plus comme l'archétype de l'approche qui garantit la dimension culturelle, mais comme une approche particulièrement adaptée à des contenus scientifiques et techniques, puisqu'elle incarne le déroulement linéaire et continu d'une évolution dont on peut comprendre les lois : « l'évolution du moteur », pour l'automobile symbolise ce phénomène.

Dans le cas des thèmes « Energies » et « Espace », une approche historique de ce type est très largement anticipée.

Dans le cas du thème « Energies », lorsque l'enquêteur sollicite des réactions à une partition de quatre catégories structurantes : techniques-technologies/usages-utilisation/société/histoire, l'histoire et la société sont très liées, dans une vision chronologique qui fait passer d'un mode d'organisa-

tion de la société à un autre par l'intermédiaire des découvertes successives de nouvelles sources d'énergie (« *du feu au charbon, au nucléaire* »). C'est pourquoi les attentes prospectives sont si fortes pour ce thème : l'état actuel va naturellement évoluer avec l'apparition indubitable de nouvelles sources d'énergie meilleures. Il est probable qu'une institution liée aux milieux scientifiques comme l'est la Cité des Sciences puisse apporter des informations sur ce qui se prépare, car le modèle chronologique que la science maîtrise en tant que structure et plus seulement en tant que récit, lui permet de devancer l'avenir.

Dans le cas du thème « Espace » le thème étant presque purement identifié à un domaine scientifique, l'histoire des relations homme/espace est pratiquement une épistémologie incarnée, bien plus qu'une histoire à proprement parler.

L'histoire telle qu'elle est imaginée et anticipée de la part de l'exposition apparaît d'une part comme orientée par l'inlassable curiosité de l'homme qui scrute les étoiles, d'autre part par la progression continue des moyens d'observation, qui sont des moyens d'investigation scientifique. La conquête n'est autre qu'une réalisation d'une aspiration qui est celle des astronomes : aller voir là-bas en personne. L'histoire de la conquête apparaît comme étant potentiellement la matérialisation merveilleuse de la dynamique scientifique elle-même. L'homme s'est toujours tourné vers l'extérieur et a aspiré de tout son être, à s'y mouvoir. La conquête de l'espace s'inscrit dans une perspective historico-épistémologique qui est comme une fusion de la démarche pédagogique et de la démarche scientifique.

Dans la visite même des expositions, on peut en effet constater l'usage de l'approche historique dans l'interprétation du sens de la séquence de visite, même lorsque l'exposition n'est pas chronologique. Dans l'exposition « Vive l'eau », à côté des visiteurs reconstituant un message écologique avec des éléments de l'exposition, on en trouve qui prennent appui sur certains éléments pour identifier *a posteriori* une approche historique. « L'eau des planètes », vidéo située au milieu de la salle, devient le thème des origines, porteur de l'approche chronologique, et catalyse *a posteriori* la condensation de différents éléments de l'exposition autour de cette logique chronologique : l'eau et le vivant avec l'apparition de la vie, puis la conquête des milieux terrestres, puis l'eau et les hommes avec une carte du tracé ancien des fleuves en France, une maquette de péniche du XIX^{ème} siècle, et tous les autres éléments, qui traitent du contemporain. Cette approche chronologique apparaissant malgré tout comme une potentialité plus que comme un vrai fil du discours (et pour cause puisque tel n'est pas le parti-pris de l'exposition), son identification fait naître l'attente de la voir renforcée :

« *Il faudrait partir des planètes, comme ici, mais faire un historique sur l'eau et les hommes* ».

- L'approche chronologique

Dans l'exposition « Questions de peaux, questions de cuirs » qui présente une collection de cuirs à toucher différant par l'origine, les traitements, les usages, après une introduction encyclopédique par panneaux et vitrines, un visiteur identifie une « *rétrospective du cuir* », « *un panorama* » précise-t-il. C'est le rôle organisateur de la chronologie, comme offrant une lisibilité optimale d'un contenu déployé en panorama qui est ici projeté sur l'exposition, en prenant appui sur les quelques éléments qui autorisent cette lecture chronologique.

A l'intérieur même des quelques unités thématiques de l'exposition, l'approche chronologique est parfois perçue et anticipée, dans une curieuse condensation de réactions qui sont habituellement différenciées dans les évaluations en deux catégories : d'une part les modes de réception (évaluations sommatives), et d'autre part les attentes (évaluations préalables). Le thème du

traitement du cuir étant très attendu mais présenté de façon très allusive dans l'exposition, par des petites séries d'échantillons de cuirs très peu légendés illustrant les différentes étapes du traitement - ces petites séries étant cachées dans des séries plus grandes - certains visiteurs s'appuient sur quelques panneaux pour repérer la présence potentielle du thème des étapes du traitement.

La façon dont ils exploitent ces panneaux pour identifier la présence du thème est très intéressante : alors que l'ensemble de l'exposition a privilégié la diversité des cuirs (provenances animales multiples, usages multiples, modes de tannage multiples) l'idée du traitement du cuir comme chaîne technique d'étapes successives est plus forte que l'absence d'impact effectif de ce thème dans l'exposition telle qu'elle est présentée. C'est une représentation non pas de ce qu'est le cuir, mais de ce qu'est la démarche pédagogique, qui concurrence directement le parti-pris de l'exposition. Plusieurs visiteurs identifient la présence d'un thème du traitement « *avec toutes les étapes de l'animal jusqu'à l'usage* ».

De manière caractéristique, un des visiteurs dissocie spontanément le registre de la réception et le registre des attentes en ayant recours à l'idée d'une autre exposition sur le cuir, qui pourrait être « *une grande exposition à l'étage* » (sur Explora). Par rapport à celle-ci, on pourrait y voir plutôt la chaîne des étapes, le séchage, etc., mais en grandeur réelle.

La plupart des autres visiteurs expriment également des attentes de voir réalisée l'approche chronologique dont l'exposition sur le cuir porte le principe, incarné dans quelques panneaux évoquant le traitement. C'est, comme dans le cas de « Vive l'eau », l'idée du film qui vient le plus souvent à l'esprit, support spontanément approprié à la mise en scène d'une chaîne séquentielle d'étapes ordonnées vers un résultat.

Très intéressante est également la réaction des visiteurs à la vitrine historique présentant des objets en cuir du musée de Saint-Denis, issus de fouilles archéologiques. Cette vitrine est par contre interprétée dans une représentation du cuir cette fois : il s'agit d'illustrer « *l'extraordinaire longévité du cuir* ». Curieusement, la vitrine historique ne représente nullement pour les visiteurs l'approche chronologique, qui est portée beaucoup plus par le thème du processus technique, ici le traitement du cuir.

- Le thème des origines

Cela nous amène à une autre modalité de l'approche pédagogique anticipée par les visiteurs, qui se manifeste là encore à l'occasion du dispositif expérimental imprévu que constitue le test d'un programme constitué de sous-thèmes : l'exploitation du thème des origines, ou des unités originelles (le très petit, le très loin), comme thème ayant littéralement vocation explicative. Cette idée peut être une variante de la représentation de l'approche historique.

Pour la santé en l'occurrence on souhaite plusieurs fois voir un déroulement où il s'agirait de « *tout reprendre depuis le début jusqu'à la fin dans plusieurs domaines* ». Ce début temporalisé part d'ailleurs d'un début spatialisé avec l'idée qu'il s'agit de partir d'unités élémentaires.

Il y a une sorte de correspondance naturelle entre le processus de compréhension séquentiel qui se développe à partir d'un point de départ originel, et les mécanismes physiques et biologiques qui se développent à partir de briques élémentaires.

Rien de plus naturel dans cette idée que la logique de progrès scientifique par passage de l'anatomie à la biologie moléculaire (qui est la logique induite sinon explicitement proposée dans l'exposition « L'âme au corps », et qui était aussi en amorce dans l'exposition « Fabrique de la pensée »). Connaître le comment et le pourquoi c'est, de la même manière qu'aller voir très loin en as-

tronomie, aller voir dans le très petit en biologie.

Chez les visiteurs interrogés, il y a correspondance entre l'idée de base, des origines, et l'idée de la plus petite échelle : c'est une sorte de sur-détermination de l'idée de démarrage qui est ainsi exprimée. Ce qui se manifeste clairement par le biais de cette demande d'un « *commencement par le commencement* », c'est une attente forte de comprendre des mécanismes, la recherche de l'idée initiale très concrètement associée à une interrogation initiale chez celui qui veut savoir.

L'idée du micro-cellulaire comme échelle vient spontanément à l'esprit d'un visiteur :

« on connaît le comment et le pourquoi, l'origine, comment arrive une maladie, quels facteurs jouent à la base, qu'est-ce qui se passe au niveau micro-cellulaire ».

Dans une phase suivante des études faites pour la projet d'exposition sur la santé, quelques semaines plus tard, d'autres visiteurs se voient proposer une série de sous-thèmes²³¹. Le thème du gène est manifestement crédité d'une forte valeur explicative, et semble prendre le relais, du point de vue de sa fonctionnalité explicative, du thème de la cellule qui avait été spontanément avancé par les visiteurs interrogés lors de la première phase de l'enquête. Ce thème de la cellule n'étant pas proposé dans la liste des sous-thèmes lors de la deuxième étape, c'est le thème du gène proposé dans la liste qui prend le relais et incarne le thème de la plus petite unité du vivant, qui recèlerait le secret du vivant. A l'idée d'une base de compréhension se superpose l'idée d'une échelle élémentaire des objets appréhendés dans le processus de compréhension. Commencer à partir des thèmes de la cellule ou du gène peut apparaître comme une variante de l'approche historique du point de vue du mécanisme d'accès au savoir. Repartir de zéro pour « *refaire le chemin* » à partir d'unités élémentaires qui sont moins des concepts de base que des petits objets concrets de connaissance apparaît comme étant un modèle de méthode pédagogique forte.

Le gène cumule deux dimensions à vocation explicative :

-le tout petit

-le dedans (il est « *au plus profond de nos cellules* »)

L'accès à l'échelle microscopique (unités élémentaires) et à l'intérieur des choses est un accès au secret des origines, qui est « naturellement » explicatif. Le thème du cerveau, également proposé lors de la seconde phase de l'enquête incarne, de manière assez proche du thème des gènes, le territoire du dedans dans lequel se cache le secret de la spécificité humaine. Les deux thèmes sont d'ailleurs associés spontanément par un visiteur, pour cette parenté explicative : « *la clé de voûte de l'être humain, c'est le cerveau et les gènes* ».

231. La liste des sous-thèmes est la suivante :

- le cerveau
- les gènes humain
- les techniques de visualisation du corps
- la procréation assistée
- les greffes
- les maladies
- les médicaments
- le système sociale de la santé
- l'éthique
- la médecine dans le monde

Dans le thème de la ville on retrouve cette attribution de principe d'un fonctionnalité explicative au thème du moment originel de la création :

« *Pourquoi des gens vivent ensemble dans un lieu, et pourquoi ça se développe* » et encore « *comment se forme une ville, qu'est ce qui amené les gens par le passé à se regrouper, à former la ville* ».

Ce type de questionnement est une sorte de modèle d'un questionnement pertinent dans le champ de la connaissance scientifique.

Il y a une équivalence sensible entre un processus « naturel » d'accès au savoir, processus pédagogique d'apprentissage qui lui-même reprend la logique de la découverte scientifique transposée dans l'explication, et un processus naturel d'organisation des choses à partir du commencement, du très petit, du très profond, ou du très loin.

1.2.2.2. Le franchissement des obstacles à la construction du savoir

Il y a chez pratiquement tous les visiteurs que nous avons interrogés une attente exprimée d'accessibilité de l'information, et une confiance très grande dans les intentions institutionnelles à cet égard. Continuellement, le traumatisme de l'échec est sous-jacent au rejet explicite des explications incompréhensibles, des « *schémas techniques auxquels on ne comprend rien* » (« Automobile »), des sujets « *qui ne sont pas pour moi* » (« Informatique »). La Cité des Sciences est fréquemment caractérisée par un souci de « *toucher tous les publics* », et par la volonté « *que ce soit accessible* ».

L'attente est telle, que lors des études d'usage des expositions et éléments d'expositions, on constate continuellement des modes d'interprétation des situations destinés à tirer le parti maximum, à tout prix, de la visite²³². L'intense effort de construction du sens doit être interprété dans ce sens. Ce type de résultats ne rentre cependant pas dans le cadre de cette thèse : nous nous bornerons ici à examiner au stade préalable à la visite quelques types d'anticipations de modes d'accès au savoir par franchissement de type d'obstacles classiquement intégrés aux représentations du savoir scientifique et de la pédagogie des sciences.

La pensée sur l'accès à la connaissance et la pensée sur les obstacles à la compréhension ou à l'accès à la connaissance ne sont pas symétriques chez les visiteurs interrogés. Si l'accès peut être modélisé dans des formes assez détaillées, qui peuvent permettre aux visiteurs de se préparer et d'aller au-devant de leur interlocuteur dans la relation de communication, même différée, qui les lie aux concepteurs, l'obstacle est quand à lui très difficile à formaliser, bien qu'il soit un risque omniprésent en matière de savoir scientifique et technique.

Le risque de l'obstacle génère des modèles d'accès au savoir non pas « comme » les scientifiques, tels que les modèles explicatifs, mais des sortes de modèles thérapeutiques qui suppriment le traumatisme de l'obstacle et permettent de penser des phénomènes, même si ce n'est pas comme les scientifiques.

- La visualisation du non-visible

232. Même confrontés à l'échec continu face à un scénario interactif sur les bases de l'anatomie comparée, des visiteurs en tirent un contenu tiré de cet échec même : « *On voit bien à quel point ce que ces types faisaient était difficile* ». Voir Le Marec (1990).

Une des difficultés majeures dans la construction de la vision du monde, qui donne une de ses justifications à l'activité scientifique est l'invisibilité des phénomènes, synonyme de non maîtrise :

« la radioactivité on n'a aucune prise dessus puisqu'on ne voit rien ».

Dans ce cas, il y a décrochage entre l'accès au savoir par les scientifiques et l'accès au savoir chez les néophytes par l'explication scientifique. Les procédés de visualisation sont clairement, pour les visiteurs, des techniques qui permettent d'éclairer le néophyte grâce aux résultats acquis de la recherche scientifique. La visualisation n'est pas un processus d'accès au savoir homologue de la recherche scientifique, elle est souvent, pour les visiteurs interrogés, une technique pédagogique de construction de représentations à l'usage du néophyte.

C'est le thème de la pollution, notamment, mais aussi celui de la radioactivité, celui de l'informatique également, qui permettent aux visiteurs d'exprimer directement cette difficulté. Des attentes directes s'expriment pour visualiser des situations à différents stades à l'aide d'images (la forêt avant/après pour appréhender le phénomène des pluies acides), visualiser la pollution (« Environnement »), voir des cartes qui montrent *« jusqu'où le littoral est touché »* (« Littoral »).

On attend donc des procédés de présentation, des images, des modèles de visualisation un tant soit peu codifiés : *« faire des cartes pour montrer comment où c'est pollué »* De fait, à travers l'analyse des usages de l'interactif « Europe à la carte » (Bréaud, 1992), on s'aperçoit que la simple présence de cartes géographiques détermine immédiatement l'attribution d'un genre à cet élément : le genre didactique. On peut faire l'hypothèse qu'y est reconnu un mode de visualisation dont le formalisme est collectivement acquis en classe.

On attend également une démarche didactique d'interprétation des phénomènes visualisés. C'est la comparaison qui est très souvent anticipée comme étant un modèle de référence en la matière.

Corrélativement, le besoin se fait jour, notamment lors des analyses d'usages des interactifs, de pouvoir interpréter la relation entre les images et la réalité. Face à la simulation graphique de la croissance d'une plante dans le jeu « phyto-flip » (Le Marec, 1991), les visiteurs demandent *« si ça correspond à la réalité »*.

Dans le cas d'« Informatique », c'est l'avancée *« tentaculaire »* d'un phénomène invisible qui suscite le sentiment aigu de ne plus rien comprendre :

« c'est une révolution... mais je ne me rends pas compte », ou bien *« les gens savent qu'il y a un progrès mais ils ne savent pas comment... comme on ne connaît pas, ça fait peur »,* et encore *« c'est tentaculaire, ça évolue dans tous les domaines mais on ne sait pas où ».*

Les attentes sont alors logiques : *« il faut montrer comment l'informatique touche les différents secteurs ».*

La très forte attente de voir des applications dans le secteur de l'image participe également de ce redoublement de la démarche de visualisation du phénomène de l'informatique.

L'exploitation intensive des procédés de visualisation des phénomènes est effectivement constatée dans l'interprétation d'éléments d'exposition.

On a constaté lors des tests d'éléments d'exposition pour l'exposition « Environnement » un

surinvestissement du sens des images qui sont parfois interprétées pour ce qu'elles montrent et non pour ce qu'elles illustrent.

En particulier, dans le cas d'un élément consacré au cyclone tropical (Lacas, 1991) qui comporte une table avec des texte illustrés de photographies et de maquettes, le cyclone est défini dans le titre même comme un phénomène climatique.

Pourtant, certains visiteurs recherchent la définition du cyclone dans les images de ses effets : « *un cyclone c'est du vent, de la pluie, des énormes vagues* ». Dans ce cas, les effets concurrencent directement la possibilité de lire et comprendre le cyclone en tant que phénomène climatique. Une fois encore, la réalité des effets, des manifestations tangibles des phénomènes, est beaucoup plus puissante et conséquente qu'une définition savante²³³. Dans l'économie de l'accès au savoir et d'une pensée tournée vers l'action, les effets sont aussi le trait pertinent des concepts présentés puisque ce sont eux qui affectent le monde dans lequel se déroulent nos existences, les effets sont la réalité qui compte en quelque sorte, et le problème de l'invisibilité comme obstacle à l'accès au savoir est encore une fois redoublé et contaminé par le problème de l'exigence de la visibilité des effets, dans une pensée engagée vers l'action. L'exigence de visibilité des effets apparaît alors comme résolvant d'un seul coup les problèmes d'accès au savoir scientifique dans une perspective pédagogique, et les problèmes d'accès à l'information dans une perspective politique.

- L'information « sur » le savoir scientifique.

L'obstacle à l'accès au savoir scientifique peut être contourné par l'expression d'attentes d'informations sur ce savoir. On ne prétend pas « savoir comme », on se met à distance dans un positionnement de citoyen ou de curieux.

Les attentes de type épistémologiques sont souvent une anticipation spontanée du traitement de l'obstacle que constitue la possibilité même de formuler des attentes sur des contenus scientifiques. Se poser des questions pertinentes sur des contenus scientifiques constitue déjà un savoir qu'il est difficile d'acquérir. « Savoir sur » est un moyen de conjurer la difficulté de « savoir comme », tout en permettant un accès réel à l'univers scientifique. C'est à l'interface du social et du scientifique, et non au cœur du scientifique, que les visiteurs anticipent la possibilité d'exprimer des attentes d'informations accessibles à eux, et utilisables dans leur propre univers.

C'est pourquoi la plupart des attentes exprimables pour un thème comme l'espace sont des demandes généralistes d'information sur ce qui se passe dans l'espace :

« (ce qui nous intéresserait?), *c'est de connaître un petit peu comment ça va évoluer, savoir ce que cela va donner (...); c'est vrai que l'on en parle moins maintenant, c'est justement rentré de nouveau dans le domaine scientifique, on n'a plus trop d'informations là-dessus, ce qui s'y fait* ».

Lorsque les demandes se font plus précises, elles concernent des thèmes qui constituent la représentation même de l'univers de la recherche scientifique : les recherches biologiques et médicales dans l'espace, l'espace n'étant en l'occurrence que le lieu physique où la science exerce son activité le plus scientifiquement possible.

233. Cela a des conséquences également dans la réception d'éléments consacrés à des phénomènes physico-chimiques, comme dans le cas des propriétés de l'eau présentées dans quatorze expériences plus ou moins automatisées. Le phénomène est ce qui se manifeste, et il contient l'évidence attestée de son existence effective (par opposition à une existence abstraite dans le monde des concepts). Voir Le Marec 1991.

2. Les modèles d'usage mobilisés face à des propositions formalisées

On a déjà abordé à plusieurs reprises le fait que lorsque les visiteurs se trouvent face à des propositions formalisées, leur perception de la situation d'entretien change totalement : démarre immédiatement l'activité qui consiste à décoder la logique sous-jacente et à l'exploiter bien plus qu'à la commenter. C'est l'activité même de la visite comme engagement dans un processus de communication différée, qui est mise en oeuvre.

Nous dégagerons à travers deux exemples (« Santé » et « Ville ») deux types de mise en oeuvre de modèles d'exploitation des hypothèses que constituent les propositions formalisées soumises en cours d'entretien. Il s'agit véritablement de techniques interprétatives destinées à optimiser la « rentabilité » de l'information contenue dans la formalisation de la proposition, dans le temps très réduit de l'entretien (pratiquement homologue de la contrainte de temps qui caractérise la visite), avec le minimum d'hypothèses, et surtout, avec le minimum d'informations disponibles sur le contexte cognitif mutuel sur lequel se fonde la communication visiteur/concepteur.

2.1. L'interprétation du contenu global de la proposition

Dans le cas de « Santé », l'enquêteur propose aux visiteurs interrogés une liste de thèmes et leur demande quel peut être le sujet qui les fédère. La liste des thèmes proposés se prête à une exploitation dans laquelle certains des visiteurs essaient délibérément de faire intervenir le moins possible leurs propres « savoirs » sur la santé et le plus possible une technique d'exploitation optimale du contenu présenté, ce contenu se limitant à la liste des sous-thèmes. La tâche imposée par l'enquêteur (proposer un sujet fédérateur pour tous les sous-thèmes²³⁴) oriente certes la réponse des visiteurs vers l'effort d'interprétation du contenu. Il n'empêche que dans cet effort, le visiteur tend vers l'usage de l'exposition, puisqu'il met en oeuvre une méthode rationnelle d'extraction immédiate du contenu majeur, qui prend évidemment appui sur ses représentations, mais précisément dans le but de comprendre et respecter au maximum les intentions supposées de l'exposition. Les représentations sont mobilisées pour aller au-devant de ces intentions, et elles sont sollicitées dans le cadre d'une méthode d'extraction du contenu pertinent émergent de la liste des sous-thèmes.

Un certain nombre de visiteurs proposent des titres très généraux, « englobants » qui coiffent tous les thèmes : « *le corps humain* », « *la santé* », « *l'homme* », « *la médecine et la santé* », « *les progrès de la médecine* ». De ce type de réaction, il y a peu à dire, dans la mesure où le visiteur répond *a minima*. Il répond pour répondre en quelque sorte, de telle manière que sa réponse ne puisse pas ne pas être acceptable, tant elle se situe à un niveau de généralité qui lui garantit au moins un caractère d'évidence, sans qu'il y ait apport d'information ou d'hypothèses par rapport à la

234. Rappelons à nouveau à liste des sous-thèmes :

- le cerveau
- les gènes humain
- les techniques de visualisation du corps
- la procréation assistée
- les greffes
- les maladies
- les médicaments
- le système sociale de la santé
- l'éthique
- la médecine dans le monde

sollicitation initiale. Un tel type de réponse se situe dans une mécanique de la réponse comme réaction, plus que dans un processus de communication.

Mais ce qui est plus intéressant est un autre type de réaction : de nombreux visiteurs interrogés choisissent des titres « problématisants » qui articulent différents thèmes pour laisser émerger un propos essentiel : c'est ce surplus de sens qui témoigne de la nature de l'effort fourni par le visiteur sollicité pour trouver un propos fédérateur. Non pas un test pour deviner le titre éventuel de l'exposition, mais déjà l'exploitation optimalement pertinente d'une information fournie, en tant qu'hypothèse à traiter. C'est bien une logique d'usage qui est mise en oeuvre.

Les titres problématisants hiérarchisent et articulent des sous-thèmes pour en tirer un propos majeur. Il peut s'agir d'une mise en relation de deux aspects émergeant secondairement des thèmes. Ce sont les cas les plus fréquents : « *santé et nouvelles technologies* », « *médecine et biologie* », « *éthique et médecine dans le monde* », « *technique et santé* », « *recherche et médecine moderne* », « *la biologie et le social* ».

Ce sont souvent « médecine » ou « santé » qui sont mis en relation avec d'autres aspects qui leur sont subordonnés et qui définissent l'orientation.

Mais parfois, le propos se décolle véritablement des thèmes et devient une proposition authentique, un message que le visiteur s'est efforcé de décoder dans le jeu des relations possibles entre les thèmes. Cette relation est alors explicitée et constitue le propos :

« *biologie et médecine : une osmose s'annonce* »,

« *les progrès de la science en matière de santé et leur implication sociale* ».

Cette lecture problématisée d'un message émergent des contenus (toujours insuffisants en eux-mêmes dans la situation de communication différée auquel le visiteur doit faire face, pour déterminer entièrement le sens de cette communication sans l'intervention massive des hypothèses et présomptions de pertinence des visiteurs), se retrouve dans les expositions elles-mêmes, de manière fréquente. Elle renvoie tout à la fois à une impatience du visiteur pressé d'optimiser sur le champ, avec ce qui se présente, son activité de visite, et à une économie de la visite qui se fonde sur une exploitation maximale d'une sélection de contenus les plus significatifs.

Seule une des propositions « *tout part du cerveau* », reflète bien plus des représentations initiales qu'une démarche de traitement d'informations à partir de la liste des sous-thèmes. Elle fait écho à de très nombreux commentaires sur le thème du cerveau, recueillis dans la deuxième partie de l'entretien, dans lesquels le cerveau apparaît comme étant une entité puissante, autonome, un territoire qui incarne la spécificité humaine : le cerveau est le siège de la spécificité humaine de l'homme et l'horizon de ses découvertes, son dedans le plus intime et son dehors le plus mystérieux. La proposition du visiteur s'appuie sur la conviction préalable que le cerveau est un thème autonome du point de vue de sa valeur scientifique et de sa valeur pédagogique, un thème nécessaire et suffisant en quelque sorte, dès lors qu'on s'attend à une exposition typiquement scientifique. La proposition formulée « *tout part du cerveau* » est un véritable programme qui reflète sa conviction. Cette formulation est un commentaire, tautologique de la nature même du thème « cerveau » par rapport au projet d'exposition.

Enfin, deux visiteurs saisissent l'occasion de la question pour déjà exprimer un intérêt pour un thème qu'ils sélectionnent au détriment de tous les autres : « *médecine dans le monde* » et « *éthique* ». Dans les deux cas, il est intéressant de constater qu'il s'agit de thèmes qui correspondent à des préoccupations de société très fortes. Ces préoccupations s'imposent pour déterminer une sorte

de pertinence absolue : à partir du moment où ces thèmes sont envisagés, ce sont eux qui doivent être traités. On est alors très proche de l'identification de ces sous-thèmes comme des champs de réalité dans lesquels l'institution peut intervenir. On avait déjà évoqué à propos du thème « Ville » comment certains sous-thèmes pouvaient prendre le relais du thème pour incarner la portée sociale attendue d'une exposition comme intervention dans un champ social. Dans le cas présent, si le thème de la santé n'était guère identifié *a priori* comme un champ de réalité (bien plus comme un champ médiatique) animé par des préoccupations fortes, les deux sous-thèmes proposés dans la deuxième phase des études semblent déclencher cette nouvelle caractérisation du thème comme étant ancré sur des préoccupations de société qui nécessitent une intervention. C'est parce qu'à ce titre, ils sont d'une autre nature que tous les autres thèmes, qu'ils entrent en concurrence avec eux et s'imposent à deux visiteurs comme étant nécessairement prioritaires. C'est aussi parce que la recherche de cohérence maximale prévaut dans la construction *a priori* du sens de l'exposition que les deux visiteurs écartent délibérément tous les autres thèmes pour préserver et mettre en valeur la pertinence intrinsèque de ces deux thèmes, leur spécificité, pendant qu'il en est encore temps en quelque sorte, à un stade où la position de parole de ces deux visiteurs leur permet encore de ne pas avoir à s'adapter à la proposition institutionnelle. La relation entre ces deux thèmes propose un sens plus fort que la logique de l'ensemble proposition institutionnelle.

Le cas des entretiens réalisés à partir de la liste des thèmes du programme « Ville »²³⁵ nous met également en face de méthodes de traitement de l'information portées par des sous-thèmes, qui sont considérés comme des hypothèses de contenus par certains visiteurs.

On retrouve dans certains cas, de la même manière que pour la liste des thèmes « Santé », la priorité accordée à certains thèmes, qui incarnent la prise en compte de préoccupations sociales : « vivre dans la ville », « les acteurs de la ville », « les transports » (initialement un des sous-thèmes de « la ville-système », mais qui s'autonomise dans le discours des visiteurs) :

« c'est à propos de gens qui vivent ensemble. Ça semble être une exposition plutôt sociale, sociologique », ou encore :

235. Rappelons quel était le document-support de l'entretien, élaboré à partir du programme fourni par l'équipe de conception :

L'invention de la ville

Quand, où, comment apparaissent les premières villes. Comment se développent-elles au départ? Quels sont les modèles urbains?

Les formes urbaines

La grammaire des formes urbaines : les modes d'organisation (lotissements, grands immeubles...) et les composants du tissu urbain (rue, parcelle, bâtiment...) Comment lire dans une ville actuelle son évolution passée?

La ville-système

Réseaux : qu'est-ce qu'un réseau? Comment organisent-ils l'espace, les pratiques? Comment sont-ils gérés, utilisés? Comment fonctionnent-ils?

Transports : le problème du transport urbain, innovations et scénarios pour le futur

L'armature urbaine : Comment les villes se répartissent-elles sur un territoire? Leurs relations - Aménagement du territoire

L'explosion urbaine

Le phénomène actuel du gigantisme et des grandes mégapoles du Nord et du Sud

Vivre dans la ville

Comment et pourquoi vit-on en ville? Relations entre l'espace et la structure sociale, pratiques individuelles et collectives, sensations et images dans la ville

Les acteurs de la ville

Comprendre les logiques en présence dans la gestion de la ville. Se mettre dans la peau des maires, des habitants, des promoteurs, pour comprendre les mécanismes de décision

« l'idée générale ce serait que la ville est un endroit pour vivre, je crois, et même dans les mégapoles on peut, je crois, vivre bien, aimer la ville en dépit de toutes les difficultés », et encore :

« Tous ces thèmes, je crois, appartiennent au même ensemble, pour comprendre la ville, c'est les relations sociales, culturelles, le transport, les contacts sociaux ».

Là encore, l'apparition des thèmes sociaux déclenche la mobilisation des préoccupations, aspirations, réflexions propres, dont la prise en compte est promise par la présence de ces thèmes. Ces thèmes, à partir du moment où ils sont présents, déterminent la pertinence de l'exposition. Ils correspondent à des préoccupations collectives d'une puissance telle que leur pertinence intrinsèque annule la pertinence potentielle d'un programme au sein duquel ils ne sont que des sujets parmi d'autres.

2.2. Le cheminement propre constitué en contenu

Lorsque l'enquêteur propose aux visiteurs interrogés les thèmes un à un plutôt que l'ensemble des thèmes, on se trouve face à un type d'anticipation de l'usage de l'information véhiculée par cette séquence de thèmes qui est très différent de la réaction constatée face à la liste globale des thèmes (comme dans le cas des entretiens réalisés à partir du programme de l'exposition sur la santé).

Les visiteurs interrogés peuvent alors mobiliser intensivement leur propre cheminement pour donner sens à la succession, de manière volontaire et explicite, contrairement aux réactions constatées face à la liste des sous-thèmes du programme « Santé ». Cette mobilisation de leur propre cheminement est en effet légitimée par la situation elle-même qui les invite à suivre une séquence progressivement dévoilée, et qui radicalise donc de façon extrême la logique d'économie de visite fondée sur une exploitation optimale et immédiate de toute ce qui se présente. En cela, on se rapproche d'ailleurs des conditions de la visite elle-même.

Lorsque les visiteurs, après avoir commenté tous les thèmes, découvrent l'ensemble et sont sollicités pour y réagir, cette nouvelle tâche peut être interprétée, en rupture avec la discussion préalable, comme une invitation à adhérer à la proposition soumise par l'institution (la forme canonique d'un traitement exhaustif qu'ils cherchent à justifier ou bien qu'ils rejettent en bloc dans la mesure où il constitue déjà la proposition, à laquelle ils s'adaptent ou non en tant que visiteurs) bien plus que comme une invitation à commenter la liste des thèmes de la même manière qu'ont été commentés les thèmes un par un.

Mais certains désobéissent à cette tâche pressentie pour prolonger l'activité engagée avec le commentaire des thèmes un par un : ceux-là prennent prétexte de cette dernière tâche pour contempler leur propre cheminement mental à l'issue de l'entretien. Cette phase de l'entretien pressentie comme terminale, amène leur propre conclusion plus qu'une interprétation du sens de la proposition. Ainsi, pour l'un d'eux :

« l'exposition devrait en tout cas véhiculer un message : que nos villes ont un futur, mais seulement si on y travaille, si on a des solutions, pour la pollution par exemple ».

Un autre va plus loin dans cette logique : *« Ce qui me paraît important, c'est comment l'individu qui visite l'exposition se situe lui-même par rapport à la ville... les deux premiers thèmes (« l'invention des villes » et « formes urbaines » en l'occurrence) n'y répondent pas... je verrais très bien une mise en introduction de celui qui visite, c'est-à-dire qu'il y aurait à la limite, comme dans l'intro, heu, l'entretien, le questionnement que vous me posez, il devrait se situer par rapport à la*

ville ».

Ce visiteur avec une acuité étonnante, exploite la situation de communication développée dans l'entretien comme un modèle d'usage possible, une anticipation possible de l'activité de visite, et met en avant une attente qu'il découvre et formule au cours de l'entretien : le plaisir de se voir réfléchir, à l'aide du miroir que constitue la proposition. L'exposition commencerait directement là où l'amènent ses propres conclusions. Il ne réagit alors plus par rapport à des thèmes, mais par rapport à la mise en situation possible du visiteur telle qu'il l'a expérimentée lors de l'entretien. C'est d'ailleurs pourquoi il s'autorise des revendications si précises, puisqu'il parvient à conserver sa position de parole en se projetant dans le cadre même de l'exposition imaginée.

Par cette possibilité de se voir réfléchir sur un thème qu'ils connaissent forcément de quelque manière, certains découvrent l'usage potentiel de l'exposition non seulement comme dispositif de communication (c'est là une hypothèse de base pour l'écrasante majorité des visiteurs) mais comme lieu d'un dialogue enchanté, hyper-réel, entre le visiteur qui réfléchit et les spécialistes qui l'accompagnent *a posteriori*, avec le cadre qu'ils ont construit. A cet égard, un entretien avec un abonné s'avère extraordinairement significatif²³⁶.

L'apparition des premiers thèmes (« l'invention de la ville » et « les formes urbaines ») l'a amené à évoquer les contradictions entre la nécessité de préserver des traces de la ville historique et les besoins de faire évoluer l'habitat dans la ville à vivre.

Le thème suivant présenté par l'enquêteur est alors « vivre en ville », très longuement commenté.

Puis « la ville-système » surgit ensuite, en rupture dans un premier temps avec le fil du discours. Ce visiteur revient alors à une idée précédemment exprimée pour intégrer ce nouveau thème : l'idée initiale du site d'implantation est reprise sous la forme du territoire. Il discute du réseau des villes, à partir de quoi il parle des villes gigantesques.

L'enquêteur propose alors le thème « explosion urbaine » : « *Voilà, bien sûr, voilà... alors là bien sûr, on est dans le cadre de la résistance à ce genre de choses* ». Ce visiteur aborde alors les déséquilibres dans les villes, les problèmes d'échelle, de gestion de plus en plus difficile du temps. Il propose des solutions, vient à parler des « *compromis et tiraillements idéologiques* » qui caractérisent la gestion de ces problèmes.

Le thème présenté ensuite « les acteurs de la ville » vient alors se caler comme une pièce de puzzle dans sa réflexion.

Ce qui est préfiguré dans cet entretien, aux yeux du visiteur, c'est alors le sentiment que sa propre réflexion est déjà écoutée dans ce qui a été prévu, c'est-à-dire une maîtrise de sa propre réflexion grâce au retour sur cette réflexion. sa perception finale du projet est évidemment très positive, le visiteur ayant été surpris de pouvoir « suivre » de si près et d'une façon si autonome les suggestions du programme. Dans ce cas, il y a rétablissement d'une symétrie, allant jusqu'à la fusion entre le mouvement du visiteur qui se projette pour aller au-devant de ce qui sera proposé, et le mouvement (suscité par l'enquêteur) inclus dans un programme projeté vers la réflexion du visiteur.

236. Il est important de noter que cet abonné est cheminot de son métier. L'intensité de la réflexion, l'initiative dans la situation d'entretien, l'engagement dans cette situation, ne sont pas l'apanage des représentants de la culture cultivée.

Si ce cas de figure est exceptionnel, lié à un déroulement de l'entretien qui s'est adapté au cheminement du visiteur (rétablissant ainsi une symétrie visiteur/institution) alors que celui-ci dans l'exposition, verrait apparaître les thèmes dans un tout autre ordre, il est très significatif d'une interactivité anticipée : rencontre entre une vision personnelle unique et fortement individualisée et une vision savante anonyme.

On trouve à l'occasion de l'analyse de l'élément interactif « Phyto-Flip », une réaction très similaire de certains utilisateurs de l'interactif. L'utilisateur de « Phyto-Flip » doit faire pousser une plante verte. Toutes les quinze jours pendant un an, il peut, selon le niveau de difficulté sélectionné au départ, soit l'arroser, soit l'arroser et/ou lui apporter de l'engrais, soit l'arroser et/ou lui apporter de l'engrais et/ou la repoter. Le jeu est destiné à faire découvrir des paramètres qui commandent la croissance d'une plante, et faire saisir ainsi les aspects quantitatifs de la dynamique d'un système vivant, les possibilités d'intervention dans cette dynamique, et les risques de déséquilibres avec leurs causes.

Il apparaît à travers les réactions des visiteurs que la technique pratiquée lors du jeu est celle de la résolution d'un problème, autant que celle du jardinage. Cet apprentissage se fait par approximations, essais/erreurs, et, comme le souligne un visiteur, par « conscientisation » de ce que l'on fait spontanément. L'interactif permet de rendre intensément perceptible dans un court laps de temps, le raisonnement et les intuitions que l'on met en oeuvre. Pour un visiteur, l'objectif perçu du jeu est en fin de compte de « voir ce que l'on fait ». Le visiteur, obligé de formuler et de rationaliser une séquence de raisonnement qui porte à conséquence à chaque choix, est mis face à une décomposition et une visualisation de son propre raisonnement et de la modification de son raisonnement, en vue d'obtenir des effets souhaités. Il est fort intéressant que certains visiteurs aient explicité cette caractéristique comme ayant pu être l'objectif même du jeu.

3. Les modèles d'usage anticipés par les visiteurs dans l'exposition elle-même

Nous n'aborderons pas dans les limites de cette thèse le champ beaucoup trop vaste des logiques d'usages développées par les visiteurs dans le courant même de la visite. Nous avons simplement mobilisé certains résultats des études d'exposition dans les paragraphes précédents, lorsque ces résultats s'articulaient très directement avec des anticipations d'usage dans des stades préalables à la visite.

Ce que nous développerons dans ce dernier paragraphe, c'est un point de vue qui fait écho à l'idée abordée ci-dessus selon laquelle le visiteur est déjà en activité de visite dès qu'il se trouve face à une proposition formalisée porteuse d'intentions et de contenus, au stade des entretiens préalables.

Cette idée est que le visiteur continue à anticiper des usages potentiels alors même qu'il est en train de visiter l'exposition et de l'utiliser.

L'usage effectif de l'exposition se nourrit d'ailleurs de cette continuelle mobilisation d'anticipations d'usages potentiels, l'exposition continuant à être considérée comme la préfiguration d'une autre intervention potentielle qui reste à venir.

C'est ce croisement paradoxal de résultats attestant de l'activité de visite à un stade où le visiteur n'est pas encore dans l'exposition, et de l'activité d'anticipation au stade de la visite effective de l'exposition, qui illustrera le mieux le caractère arbitraire et rigide de la pré-détermination traditionnelle des dimensions pertinentes pour la caractérisation du visiteur selon qu'on l'examine et qu'on le prenne en compte avant qu'il ne soit dans l'exposition ou après qu'il l'ait visitée. C'est l'immense intérêt de l'étude des représentations que de contribuer à faire éclater ce cadre pré-déterminé, tout en permettant une caractérisation des statuts de membre du public et de visiteur qui soit arrimée aux enjeux des situations étudiées elles-mêmes plus qu'à des déterminants externes à la communication elle-même (caractérisations macro-sociales des pratiques, études comparatives des états du savoir avant/après, etc.) : son propre point de vue de membre, assumé et explicite.

Parmi la quantité de résultats disponibles dans les études des expositions, nous retiendrons pour illustrer notre propos ceux qui sont issus de l'analyse de l'une d'entre elles : « Questions de peaux, questions de cuir », présentée à la médiathèque de la Cité des Sciences en Novembre 1993, déjà mentionnée plusieurs fois plus haut.

Cette exposition de taille réduite (110m²) se décomposait en :

- une introduction encyclopédique, avec des vitrines illustrant des aspects très variés du thème : provenance animales, définitions et terminologie, qualités de cuirs, signification du matériau dans différentes cultures, conventions internationale pour la réglementation du commerce des peaux.

- une façade interne comportant des échantillons à sentir, écouter, toucher et voir.

- une collection très riche d'échantillons de cuirs brièvement légendés, à toucher : la scyothèque. Il s'agit de cuirs de provenances animales multiples, de cuirs à différents stades de traitement, de cuirs ayant subi différents types de traitements, et de cuirs destinés à des usages multiples.

La partie axiale comporte également des plaques mobiles sur lesquelles sont exposés au regard et au toucher, des cuirs très différents, dont la provenance animale, souvent très surprenante, est révélée lorsqu'on retourne la plaque.

Sur les parties latérales, des échantillons de cuirs, différant par le traitement, l'étape de traitement, ou la provenance animale, sont agrafés en très grand nombre sur une main courante en bois à 1 m de hauteur environ.

- des panneaux didactiques expliquant les différentes phases du traitement du cuir
- des vitrines présentant des objets en cuir datant du Moyen-Age, provenant de fouilles archéologiques.

Parmi tous les résultats de l'étude, on analysera ici ceux qui concernent l'impact de certaines zones de l'exposition sur la perception générale en fin de visite. Quand on analyse dans le détail des entretiens la reconstruction de sens de l'exposition à travers le commentaire détaillé du contenu et de la muséographie on peut constater que les zones, qui nécessitent de la part des visiteurs des comportements de visite très différents, génèrent effectivement des impacts très différents. Entrée et partie axiale sont les plus exploitées et laissent des traces beaucoup plus fortes et plus nombreuses dans le commentaire en fin de visite que les vitrines historiques et les parties latérales.

Or, l'ensemble de l'exposition est commenté sur un mode très global et indifférencié, dans lequel domine l'idée d'un traitement homogène, soit sensoriel, soit encyclopédique, sans que les visiteurs (à l'exception de deux experts : un sociologue et un muséologue) ne jugent nécessaire de distinguer plusieurs parties dans l'exposition.

On peut proposer deux hypothèses pour expliquer ce phénomène de contraste entre la perception générale homogène exprimée en fin de visite et les comportements très différenciés observés par zones.

L'exposition est de taille réduite, et quel que soit le point de départ de la visite, on peut l'embrasser d'un seul coup d'œil : aucun contenu n'est caché, d'autant moins qu'il n'y a aucune console interactive ou audiovisuelle. Dans ces conditions, plus simples que dans la plupart des autres expositions, avec un seul niveau de discours apparent, l'impression globale dure et prime sur la variété des situations rencontrées et donc des comportements observés.

De plus, la surprise et l'adhésion parfois enthousiastes générées par le parti-pris sensoriel de l'exposition lors de la visite elle-même couvrent dans le souvenir immédiat des visiteurs toutes les nuances et les distinctions entre les différentes parties.

L'entrée, qui a vocation d'introduction générale, sur un mode encyclopédique, à l'univers du cuir, a un double impact sur l'interprétation générale du sens de l'exposition.

En premier lieu, conformément à un principe d'économie de visite très souvent constaté dans l'analyse des expositions et des éléments interactifs, mais aussi lors des enquêtes préalables, l'entrée joue un rôle considérable dans la mesure où les visiteurs n'attendent pas que se révèle à eux le sens émergent de l'ensemble de l'exposition qu'ils visitent. Ils démarrent immédiatement l'interprétation du sens général, des objectifs, des intentions, qui leur permettront de suivre toute la visite à partir d'hypothèses élaborées dans les premiers moments. Ces objectifs supposés de l'exposition, qui guident la visite, et la construction du sens général, ont suscité des attentes pour que soient développés ces contenus, selon le même processus que dans l'exposition « Vues sur Mer ».

Ainsi, les visiteurs réinvestissent massivement des contenus présentés dans l'introduction, pour rendre compte du contenu général :

- la classification des cuirs présentés dans l'entrée, distinguant la provenance animale « *de la*

terre, des mers, et des airs », est reprise textuellement par de nombreux visiteurs.

- la définition du cuir présentée dans un panneau introductif est également réinvestie par un visiteur pour rendre compte du contenu général de l'exposition : « *c'est toutes les étapes pour rendre le cuir imputrescible* ».

- le panneau consacré à la réglementation du commerce du cuir et à la protection des espèces menacées prend en charge une dimension écologique qui est une préoccupation latente constante. Les visiteurs reconnaissent et valorisent la présence de cette dimension au point de trouver parfois, en fin de visite, que l'exposition est « *avant tout écologique* » !

- la présence d'un panneau consacré aux simili cuirs déclenche de la même façon la reconnaissance d'un contenu potentiel parfois érigé lui aussi en objectif de l'exposition : « *savoir distinguer le vrai du faux* »

Ces principes perçus sont renforcés par la redécouverte au sein de l'exposition, d'un système de classement des cuirs par provenance animale, dans la zone axiale, très fortement réinvesti par les visiteurs dans le sentiment d'avoir accédé à une approche typologique : « *j'ai appris quelque chose au niveau de l'exposition, c'est les cuirs qui proviennent de différents types d'animaux, les bovins, les reptiles, les poissons, les porcs* ». Cette typologie émergente est elle-même un bricolage condensant des catégories typologiques présentes dans l'exposition (les bovins), des découvertes surprenante qui occupent par leur impact un rang de catégorie générale dans la construction typologique fraîchement construite (les poissons), et des catégories classiques préalablement connues mobilisées pour l'occasion (les porcs, les reptiles).

De même, la chronologie des phases de traitement développée sur quelques panneaux renforce l'identification des phases de traitement comme étant un contenu très important : l'exposition « *montre tout le travail qu'on fait sur les peaux* », « *elle porte sur la genèse du cuir, de la peau, tous les traitements* », « *j'ai l'impression d'avoir un peu mieux saisi le cheminement de la peau de la bête morte jusqu'à l'utilisation qu'on fait du cuir aujourd'hui* » et aussi celui qui génère le plus d'attentes : « *voir avec une personne comment est travaillé le cuir* », « *avoir des images de chaque métier* », « *on a mis en avant le produit fini, ce serait intéressant de voir la chaîne qui entraîne le produit* », « *j'attendais un peu naïvement de voir des gens travailler le cuir* », « *j'aurais aimé une visualisation réelle dans un atelier... ce qui manque comme toujours c'est la réalité* », « *voir le travail, les étapes du travail, une démo ou un atelier, avec des photos, tout ce qu'il y a entre l'origine et le résultat* ».

Enfin, dans la zone axiale encore, les effets de surprise et la mise en scène de la transformation des idées reçues ou des ignorances en savoirs neufs inattendus sont également spectaculairement réinvestis dans la perception générale de ce que l'exposition a permis d'apprendre : « *j'avoue que je ne savais pas qu'on pouvait utiliser toutes ces choses-là* », « *les cuirs de poissons j'étais complètement ignorant en la matière* », « *j'ignorais complètement qu'on pouvait travailler des peaux de poissons* », « *pour moi, le cuir c'était la peau d'un veau, d'un porc, d'une chèvre... je savais qu'il existait du galuchat sans trop savoir... j'ai noté les peaux de serpent, de grenouille* ».

On retrouve là, de manière très significative une sensibilité aux méthodes d'accès au savoir qui sont les contenus acquis dans cette exposition. Ces modèles pédagogiques collent particulièrement aux représentations que s'en font les visiteurs, dans les entretiens réalisés en amont de la réalisation des expositions : outre le système classificatoire, non repéré en amont, on trouve l'approche chronologique, et la mise en scène de la transformation radicale entre l'avant des idées reçues et des croyances et l'après du savoir neuf et inédit, qui est à son tour un principe d'un autre savoir poten-

tiel.

En second lieu, c'est le principe encyclopédique lui-même (l'ambition encyclopédique) qui est extrait de l'introduction et exploité comme modèle d'usage dans la visite elle-même. Mais dans la mesure où ce principe est purement potentiel, l'interprétation de l'exposition devient alors l'anticipation de ce qu'elle pourrait être en tant que dispositif de mise en oeuvre de l'approche encyclopédique. Dans ce sens, l'exposition est au même titre que les premières formalisations de programme proposées dans les entretiens préalables, l'occasion de mettre en oeuvre une activité d'interprétation, tout en continuant à anticiper les usages potentiels de ce qui est encore à venir. Il faut tout d'abord remarquer qu'un visiteurs spécialiste, muséologue, repère immédiatement l'approche encyclopédique de l'entrée et la pédagogie sensorielle amorcée dans la façade interne. Mais il constate rapidement que l'exposition proprement dite véhicule autre chose que ce qui est proposé à l'entrée (il identifie le reste de l'exposition, à raison, à la présentation d'une collection).

D'autres visiteurs repèrent également explicitement une approche « pluridisciplinaire » selon le terme d'un sociologue, mais ils cherchent alors continuellement à appliquer les suggestions de l'entrée à l'exposition. Le sociologue cherche par exemple tout ce qui a trait « *au volet civilisation* », et pour finir, déçu de ne pas pouvoir y parvenir, développe un discours critique sur l'exposition. « *on a l'impression dans l'entrée que le cuir est quelque chose de riche et complexe, on ne le retrouve pas assez dans l'exposition* ».

Les autres visiteurs interprètent de même la partie introductive comme une promesse, un mode d'organisation qui est aussi un mode d'emploi proposé de l'exposition, basée selon eux sur « *une approche pluridisciplinaire du cuir* » ou bien sur « *l'évolution du cuir depuis l'animal (nature) jusqu'à ses imitations (culture)* ». Ce parti-pris entraîne l'adhésion du visiteur, il laisse une impression très positive et durable. Le visiteur reste parfois en fin de compte avec une frustration qui se traduit soit par une critique : « *Je suis un peu déçu de ne pas avoir retrouvé cette bonne progression de l'entrée, c'est moins diversifié une fois qu'on est dedans* », soit plus fréquemment par de nombreuses attentes, l'essentiel de ce qu'ils ont tiré de cette exposition étant précisément ces attentes, vécues très positivement, de manière constructive, comme l'anticipation d'autres visites qui auraient été possibles, et à laquelle celle-ci a ouvert la voie.

Le muséologue est dans un processus d'évaluation, et n'est pas engagé dans les objectifs de l'exposition. Il en est autrement des autres visiteurs. Ils sont en effet dans un processus de communication, qui leur interdit partiellement le recours à la critique. Celle-ci se transforme en attente. Le sociologue est dans une situation intermédiaire, visiteur « ordinaire » en situation de communication durant le temps de sa visite, le recours à la démarche d'évaluation critique lui est autorisé par sa tradition professionnelle si cette communication échoue.

Les visiteurs mettent nécessairement beaucoup de leur pour ainsi adopter une démarche constructive à partir d'un contenu plus potentiel que réel. Ils investissent beaucoup de leur représentations pour optimiser la conversion des contenus potentiels en anticipations, soit dans des attentes, très nombreuses et précises, soit dans des impacts très personnalisés, qui sont une anticipation de ce que l'exposition peut modifier dans leurs propres représentations, par la mobilisation maximale du rapport que le visiteur entretient personnellement avec le cuir, la plupart du temps un vêtement.

Les attentes portent surtout sur le développement des thèmes du traitement, des aspects humains, et des usages : l'impact individualisé est un retraitement de la multitude d'aspects abordés dans l'exposition non pas dans l'idée d'un traitement encyclopédique ou pluridisciplinaire du matériau, mais dans l'idée qu'il s'agit de voir « *tout ce qu'il y a derrière un blouson en cuir* » : « *souvent on utilise des objets dont on ne connaît pas le cheminement* » et plus précisément : « *ce qui m'a sur-*

pris c'est que pour faire ce vêtement on n'utilise qu'un petit morceau, on ne pense pas qu'il y a autant de travail derrière », « on a voulu montrer que ce n'était pas aussi simple que ça de faire un objet en cuir », « pour l'enfant et même pour l'adulte des villes, redécouvrir les choses qu'on n'a plus l'habitude de sentir ou de toucher autour de nous », « on ne pense vraiment pas que c'est ça derrière un blouson ».

Un visiteur crée ainsi littéralement son propre impact, authentique, ni simple satisfaction, ni attente, mais rapport concrètement nouveau à ses propres objets : *« l'exposition m'a donné envie de me dire : tiens, est-ce que je pourrais faire quelque chose pour le conserver (mon blouson), dans de meilleures conditions? Essayer de trouver des produits pour le nettoyer ».*

La seconde partie de l'introduction à l'exposition : l'initiation à une pédagogie sensorielle, au verso de la façade encyclopédique, génère exactement les mêmes réactions que la première, mais très amplifiées : la permission de toucher est déjà très appréciée et fortement réinvestie dans l'impact positif de l'exposition : *« on peut toucher, c'est surprenant », « je suis surpris par le fait que l'on puisse toucher, toucher et avoir des explications à chaque fois ».*

Elle est d'ailleurs également réinvestie fortement dans des usages de l'exposition qui débordent largement les limites réservées par la conception : certains actes de vandalisme sont en réalité la mise en oeuvre immédiate de la permission de toucher, exploitée au-delà des limites implicitement acceptables.

Une adolescente face aux peaux tendues sous le titrage « Toucher » caresse la peau avec le bout des doigts. Elle découvre, ravie, la trace inattendue, ténue, de ses ongles. Elle renouvelle l'opération en appuyant légèrement les ongles sur la peau et constate de nouveau fascinée cette fois, la trace profonde qu'elle a laissée. Aucune volonté préméditée de laisser un graffiti ou d'abîmer le matériau, sinon la découverte et l'expérimentation imprévue d'un effet, grâce à la permission qui lui est faite de toucher le matériau, la priorité n'étant plus au objets, mais à sa propre expérience.

Mais plus que la permission de toucher, c'est la pédagogie du toucher, c'est-à-dire un principe méthodologique d'accès à un mode de connaissance, qui est un contenu potentiel particulièrement marquant de l'exposition. Cet objectif potentiel s'autonomise au point d'éclipser totalement parfois le thème du cuir : *« l'exposition te dit que tu as des doigts, un sens du toucher fin, ça donne envie de se servir de son toucher, de ses sens ».*

Mais dans la plupart des cas, l'impact du toucher dans l'exposition reste tout virtuel, il est entrevu et désiré par le visiteur pour lequel *« l'exposition apprend à faire la différence par le toucher entre les peaux ».* Dans les faits, lorsque les visiteurs sont sollicités pour proposer des classements au toucher, on constate que cet acquis reste potentiel *« il y a les durs, les mous, les moyens ».* Il s'agit d'un acquis anticipé comme possible, et qui constitue en tant que tel un acquis en forme d'attente.

L'optimum d'impact réel du toucher se situe en-deçà, entre la joie surprise suscitée par la permission de toucher, et la promesse d'apprendre à se servir du toucher : c'est le sentiment de la complexité, ressentie grâce à l'amplification d'une complexité théorique (les provenances animales, les traitements, les usages) par une complexité sensorielle, qui est la limite exacte de l'acquis effectif de l'exposition, dont rend compte un visiteur : *« Il y a les différentes origines, les reptiles, les requins, les crocodiles... on perçoit des différences sur des petits présentoirs : la gradation du plus simple au plus rugueux, du plus épais au plus fin, du plus lisse au plus granuleux ».*

Si certains visiteurs sont frustrés dans leur attente d'une pédagogie sensorielle dont ils ont entrevu la merveilleuse possibilité, paradoxalement, il créditent l'exposition de la possibilité qui

semblait leur en être offerte et prennent sur eux le fait de ne pas avoir réalisé cette possibilité. A l'échelle d'une exposition de taille réduite (mais une exposition doit être nécessairement de taille réduite) la frustration est étroitement liée... à la satisfaction !

Là encore, la réaction est inverse dans le cas du muséologue qui « refuse » de prendre en charge les difficultés d'interprétation et les frustrations et qui en recherche la cause dans le dispositif d'exposition lui-même. Selon lui, l'exposition hésite entre le projet de cette pédagogie sensorielle amorcée à l'entrée, qui aurait pu être développée beaucoup plus à l'intention des visiteurs, et la présentation de la collection de cuirs « *qui intéresse évidemment les professionnels, les gens qui ont du savoir-faire, des connaissances, cette collection peut intéresser aussi le grand public, mais en tant que collection, pour la diversité des cuirs, des textures, des traitements* ».

Entre la perception de la diversité, effective et la perception des distinctions, promise avec la pédagogie sensorielle, il y a un saut dans l'exigence et l'ambition potentiellement contenue dans l'exposition.

Le toucher des objets et des matériaux peut revêtir de multiples significations de principe dans une exposition tant cette possibilité est rarement exploitée et même tolérée habituellement dans les expositions et les musées.

La jonction entre cette exploitation de l'approche sensorielle et le contenu est cependant opérée par certains visiteurs. Elle correspond à deux types d'impacts :

- lorsque les visiteurs exploitent l'activité sensorielle comme un moyen de ressentir la complexité du matériau, déjà illustrée par la variété des entrées thématiques (origines, traitements, civilisation, etc.) l'exposition atteint son impact effectif maximum, et sa limite;
- lorsque l'exposition induit l'attente d'une pédagogie sensorielle qui permettrait de distinguer, de comparer, de décrire les caractéristiques tactiles des cuirs, sur le modèle de ce qui est ébauché et comme promis dans la zone d'entrée, l'impact potentiel est plus intéressant pour le visiteur que l'impact effectif et c'est cet impact potentiel converti en anticipation d'un mode d'usage possible, qui est le contenu effectif majeur de l'exposition.

L'exposition a des effets très paradoxaux : satisfaction liée à la frustration, mais aussi sentiment global d'un fort impact, alors que la restitution effective porte plus sur des « principes » de contenu que sur des contenus réels. L'effet de surprise suscité par l'approche sensorielle en tant qu'il promet des acquis très marquants, et une forte rentabilité cognitive de l'exposition, génère un impact global très positif par principe. Cependant, le contenu de l'exposition reste très virtuel pour de nombreux visiteurs.

En un sens, la satisfaction est une frustration, mais « positivée », le visiteur se projetant dans une autre situation potentielle. De ce point de vue, l'exposition fait écho à sa perception lors des entretiens préalables : à l'annonce de chaque exposition en projet peut renaître la possibilité utopique, exprimée dans les entretiens préalables, de l'avènement d'une intervention (pédagogique, sociale, politique) optimalement efficace, qui répond à des ambitions et des attentes que les expositions déjà existantes et déjà visitées ne parviennent pas à étouffer sous le poids d'une pratique de référence.

Même si l'exposition n'a guère fait acquérir de contenus effectifs, elle a donné raison en quelque sorte à l'ampleur des ambitions et des attentes potentielles, en faisant acquérir des principes de contenus et en permettant d'anticiper des principes d'accès au savoir qui sont d'un intérêt remar-

quable.

Comme dans le cas de « Vues sur Mer », cette anticipation se trouve à la fois préfigurée et confirmée par les type d'acquis effectifs, fondés sur un effet de surprise qui met en scène de manière très spectaculaire non pas les informations découvertes (très ponctuelles, comme l'existence de cuirs de poissons par exemple), mais plutôt la portée de ce système d'acquisition de savoir par conscientisation directe de la transformation avant/après du visiteur.

4. Discussion : pour une mise en question de la discontinuité entre les figures de visiteurs construites avant et après la visite de l'exposition

L'analyse de l'anticipation des modèles d'usage par les visiteurs interrogés permet de lier les résultats d'études préalables et d'études sommatives, en partant du point de vue des visiteurs eux-mêmes.

En effet, il ne s'agit pas de comparer les deux situations (avant et après), ni de confirmer ou infirmer « après » ce qu'on aura pressenti « avant ». Par contre, les liens croisés entre les deux situations permettent d'éclairer la signification des réactions observées en préalable ou *a posteriori*, à l'aide des réactions observées dans la situation inverse. En particulier, le fait de constater la mise en oeuvre de techniques de visite en préalable, et de techniques d'anticipations dans le courant de la visite, permet de réviser la structuration fonctionnelle des études entre l'avant et l'après-visite. Dès l'instant que l'on ne se centre plus sur l'exposition proprement dite, mais sur le visiteur lui-même, on peut interpréter le sens des situations de communication dans lesquelles il est engagé sans se caler sur un objet qui pré-détermine ce sens, comme l'exposition. C'est le passage du statut de membre du public au statut de visiteur qui est déterminant dans l'avant/après, cet avant/après étant lui-même un passage, réversible, et qui ne correspond pas forcément au passage effectif dans l'exposition. Ou plutôt, l'exposition commence dès que la personne se trouve face à une proposition formalisée que lui propose l'institution et face à laquelle elle doit mobiliser des compétences communicationnelles en l'absence du locuteur. Mais dans l'exposition elle-même, le visiteur peut s'échapper du lieu objectif pour reprendre un statut de membre du public dans l'interprétation de la situation comme étant l'indice d'une proposition potentielle à venir.

C'est en ce sens que représentations et usages sont étroitement liés dans le contexte de la pratique muséale. Cette liaison est fondée sur un continuum de positions du visiteur à l'égard de la proposition institutionnelle.

5. Conclusion de la deuxième partie

L'analyse menée dans toute la deuxième partie nous a permis d'articuler différents niveaux, bien distincts, mais qui s'impliquent mutuellement dans l'interprétation du sens des situations dans l'évaluation préalable en muséologie :

- La programmation thématique

L'institution propose des thèmes d'exposition interprétés par les visiteurs en tant qu'indices leur permettant de faire des hypothèses sur la pertinence optimale d'expositions sur ces thèmes. C'est sur la base de ces hypothèses qu'ils mobilisent des systèmes de représentations dont les objets ne coïncident pas avec les thèmes proposés.

- Les systèmes de représentations mobilisés révèlent alors les enjeux dans lesquels s'inscrit du point de vue des visiteurs, l'initiative de faire une exposition sur ces thèmes. L'institution peut constituer le cadre de l'entretien et de la future exposition, en tant que centre de culture scientifique, lorsque le thème signale sa vocation à constituer un thème de vulgarisation en tant que champ de connaissances à vulgariser (« Espace », et dans une certaine mesure « Energies », « Automobiles »). Mais le thème lui-même peut constituer de fait le cadre, en tant que champ de réalité dans lequel s'inscrit l'initiative de faire une exposition, lorsque ce thème véhicule des préoccupations et des enjeux beaucoup plus pertinents *a priori* (d'une portée bien plus grande) que ceux de la vulgarisation des connaissances scientifiques (« Environnement », « Littoral », « Automobiles », « Energies »). C'est nécessairement une position de parole des personnes interrogées, dans le cadre supposé être optimalement pertinent, qui détermine ce choix d'interprétation.

- Le statut de parole de la personne interrogée doit en effet être inférée par elle, en l'absence du locuteur, pour lui permettre de dire quelque chose dans le cadre de la communication engagée. C'est ainsi que le statut de membre du public apparaît, en cours de construction dans l'entretien lui-même, avec ses implications et sa richesse : depuis ce statut, certaines positions sont impossibles ou très difficiles à assumer par le visiteur interrogé : ainsi le commentaire critique est pratiquement impossible à tenir dans la mesure où l'individu peut rarement prendre la responsabilité de se constituer spontanément représentant du collectif « public » dont il fait partie. Par contre, l'expression des attentes est une possibilité très exploitée d'exercer son statut de membre du public, ces attentes étant cependant toujours très soigneusement cadrées par l'appartenance à ce public représentationnel : le niveau auquel elle s'exprime témoigne toujours d'une volonté de se situer dans la zone de pertinence optimale du sens de l'initiative institutionnelle de faire une exposition. Il ne s'agit jamais d'attentes au sens de préférences en tant qu'individu-consommateur potentiellement propriétaire de ce qui lui est destiné, mais toujours d'attentes au sens de participants à une initiative publique à laquelle on est convié à s'associer en tant que membres.

-L'anticipation des usages, est une mobilisation des capacités communicationnelles du visiteur face à la proposition institutionnelle : elle puise aux mêmes types de compétence que la mobilisation pertinentes des systèmes représentations dans le courant de l'entretien sur le thème. L'expression d'attentes cède le pas à l'effort d'anticipation des usages de la proposition institutionnelle dès lors que la personne interrogée est confrontée à une proposition formalisée qui n'est plus une simple intention. Le statut de membre d'un public représentationnel « idéal » se transforme en un statut de

visiteur visitant engagé dans la construction du sens de ce qui lui est proposé. A l'inverse, dans l'exposition elle-même, et notamment lorsque le commentaire critique serait justifié, le visiteur visitant peut reprendre son statut de membre du public représentationnel pour « attendre » autre chose que ce qu'il visite et qui est suggéré et impliqué par ce qu'il visite comme pouvant être plus pertinent que ce qu'il visite.

Ces différents niveaux s'articulent entre eux et surtout, ils s'impliquent mutuellement. Ils concourent ensemble à faire apparaître, du point de vue du visiteur, l'entretien préalable et la visite de l'exposition, comme des situations de communication analysables au sein du fonctionnement de l'espace muséal comme espace public. En particulier, on voit très bien comment la fonction de commentaire critique qui caractérisait le fonctionnement de l'espace public au moment du Salon, et qui était recherchée par Griggs dans les évaluations préalables qu'il a menées, s'exerce ici, dans la phase préalable, sous la forme des attentes. Une fois dans l'exposition, cette fonction critique n'a plus lieu d'être exercée car elle est une position de parole pratiquement intenable compte-tenu du statut des visiteurs. Les situations d'entretiens préalables rétablissent en quelque sorte, dans l'univers représentationnel de ce qui est encore à venir, depuis le statut de membre du public représentationnel, le fonctionnement de l'espace public potentiel qu'est encore l'exposition.

CONCLUSION GENERALE

Parvenus au terme de notre cheminement, il nous reste à nous interroger sur la signification des résultats dégagés dans cette recherche, depuis notre propre point de vue, dans le champ de la muséologie.

Tout d'abord, il nous fait signaler les limites principales du travail effectué.

L'une d'elles est manifeste, elle tient à la nature même de ce travail : il s'agit de la limite de l'étude de cas. Les entretiens ayant été pratiqués à la Cité des Sciences et de l'Industrie, les résultats concernant le statut de visiteur et l'attribution de signification à l'initiative institutionnelle sont fortement liés au contexte. En particulier, le fait que la Cité des Sciences et de l'Industrie soit comme beaucoup de centres des sciences, un lieu qui n'appartienne pas à une famille muséale ou culturelle à laquelle il pourrait être référé (les musées d'histoire naturelle ou les musées techniques par exemple), compte certainement beaucoup dans le fait que les références à des modèles pré-existants y soient si peu déterminantes dans l'attribution de signification potentielle. Mais cette caractéristique même est précieuse, puisqu'elle permet de voir une représentation-projet d'institution culturelle. Elle permet également de constater que contrairement à ce que l'on pourrait croire, la réaction au nouveau ou au complexe n'est pas une résistance à l'innovation par le maintien de modèles d'usages traditionnels limitant l'exploitation des possibilités de l'innovation telle qu'elle a été conçue. Ce résultat ressemble beaucoup à celui qui a été obtenu dans certaines études des usages des nouvelles technologies de la communication, qui montrent à quel point les usagers peuvent au contraire être gênés dans la compréhension d'une technique, par l'anticipation d'une nouveauté supposée être bien plus radicale que ne l'est en réalité la « nouvelle technologie » dont il s'agit²³⁷.

Une deuxième limite réside dans le fait que les entretiens ont été réalisés dans le cadre d'évaluations préalables pour des projets et des équipes toutes différentes. Les protocoles d'entretiens, et les rendus, ont donc changé à chaque fois. Bien que ces variations aient précisément permis la constitution de situations de communication imprévues qu'il n'aurait sans doute pas été possible de faire émerger de force, à travers des protocoles homogènes, il reste que l'analyse résultante met l'accent sur cette variété de situations, et produit donc une variété de rubriques de l'analyse, au détriment de l'approfondissement de chacune de ces rubriques. La thèse est en quelque sorte extensive de ce point de vue : elle résulte d'une exploration systématique des situations de paroles. Ces situations sont repérées pour permettre la compréhension du système général qui les sous-tend, mais elles ne sont pas analysées dans le détail. Ce travail là reste à mener, au moyen notamment de techniques d'analyse des interactions et du langage utilisé.

Une troisième limite, symétrique de la précédente, réside dans la constitution d'un corpus d'entretiens avec des visiteurs qui ne forment pas dans la thèse un ensemble de personnes caractérisées par les critères d'appartenance socio-démographique précisés (âge, sexe, profession, niveau d'étude, résidence, etc.), même si nous avons constitué des échantillons contrastés et que nous connaissons donc ces caractéristiques pour chacun des visiteurs que nous avons interrogés.

Les choses dites par les visiteurs ne sont pas rapportées à des conditions externes qui en ont permis l'énonciation. Là encore, la thèse est une mise en relation des situations et des choses dites

237. La logique de consultation des catalogues informatisés à la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Georges Pompidou, étudiée en 1989, repose ainsi sur l'idée que les bornes de consultation permettent l'accès à des services personnalisés : c'est l'adoption d'une attitude adaptée à cette représentation, avec l'abandon des techniques de recherche documentaire traditionnellement adaptées à la consultation de catalogues imprimés, qui peut dans certains cas mettre en difficulté l'utilisateur. Voir Le Marec (1989).

pour une analyse de leur sens en faisant intervenir le minimum d'hypothèses externes. C'est là un type d'analyse des significations. Il y en a d'autres, mais les limites que nous nous sommes données permettent, dans le cadre de la thèse, de maintenir le plus clairement possible le parti-pris de cette analyse et donc la rigueur de la démarche dans ses propres limites. En effet, ce ne sont pas quelques annotations biographiques ou sociographiques venant apporter l'apparente sécurité d'une ancrage de l'analyse sur des référents externes à elle-même, qui pourraient modifier le fait que nous n'avons pas, dans le cadre de ce travail, abordé le lien entre les caractéristiques sociographiques et biographiques des visiteurs et ce qu'ils disent et font. Le *public* à travers notre analyse est un public purement représentationnel, et qui fonctionne bien comme tel. Il n'est pas relié *aux publics* tel que définis et étudiés à partir de la caractérisation objective des visiteurs sur la base des critères d'appartenance aux différents niveaux de la structuration macro-sociale (âge, sexe, profession, etc.), critères structurant l'approche des sciences sociales.

Ou plutôt, nous n'avons pas voulu que le *public* représentationnel de notre analyse puisse être rapporté à une image des publics construite par les analyses sociographiques, image qui risquerait d'interférer avec la nature de ce *public* représentationnel qui existe bel et bien de façon autonome indépendamment *des publics*.

Il reste cependant qu'une mise en relation des deux serait une recherche en soi, qui reste à mener. Mais le prolongement le plus logique, par rapport à notre approche, serait l'approfondissement du lien entre ce public représentationnel et les parcours biographiques d'individus particuliers.

En ce qui concerne les apports de la thèse de notre point de vue, cinq questions du champ muséologique nous semblent plus particulièrement concernées :

- la question des relations entre évaluation et recherche
- le système de l'exposition : pour une méthodologie de la communication
- les implications du choix des thèmes de société par les institutions culturelles
- de la capacité critique à la capacité d'attente : à la recherche du public comme collectif social
- les usages et anticipations de l'usage : la caractérisation de l'activité du visiteur

1. La question des relations entre évaluation et recherche

Les résultats de ce travail sont-ils de nature à apporter des éléments nouveaux dans le cadre de la pratique d'évaluation elle-même, ou bien tout au contraire, mettent-ils en cause cette pratique d'évaluation ?

La thèse est en effet issue d'une pratique d'évaluation, qui a rendu possibles des types de situations et d'interactions au cours desquelles les résultats ont été obtenus, mais elle se démarque simultanément de cette pratique dans la mesure où celle-ci est irrémédiablement définie par rapport à des objectifs institutionnels, et se revendique essentiellement comme étant une activité de service, et un outil technique efficace, qui n'a que faire d'hypothèses théoriques et de réflexivité critique systématique.

Ces caractéristiques de l'évaluation ont été fortement dénoncées par l'Ecole britannique des *cultural studies* dès l'instant où elle s'est penchée sur ce qui se passait dans les musées. Lawrence

(1991) développe ainsi une critique massive de l'évaluation, qui en est restée, selon elle, à des conceptions positivistes et fonctionnalistes dans l'étude du phénomène de la visite, alors même que ces conceptions sont depuis longtemps très attaquées dans le champ des sciences sociales, notamment avec la critique très forte de la méthode d'enquête, et l'influence décisive de l'interactionnisme symbolique et de la phénoménologie. Les mouvements issus de cette critique radicale de l'objectivisme empirique en sociologie, qualifiés de « sociologies interprétatives », mettent désormais la construction des significations au centre de leurs problématiques, en prônant un « pluralisme méthodologique », en réaction aux techniques classiques d'enquêtes jugées inaptes à la compréhension des phénomènes sociaux.

Lawrence reconnaît l'existence d'une réflexion en faveur d'une évaluation « soft », moins centrée sur des objectifs pré-établis et plus interprétative, avec Munley (1987) Guba et Lincoln (1989)²³⁸, mais lorsqu'elle cite des études d'évaluation qui mettent en pratique ces nouvelles orientations des sciences humaines, elle remarque qu'aux mains des évaluateurs, ces techniques potentiellement subversives et radicales, ont une tendance à se mouler sur le modèle de communication sous-jacent à l'ancien style d'évaluation, apportant de l'eau au moulin d'une pratique qui par ailleurs ne réforme guère ses hypothèses théoriques.

Mais surtout, elle se demande pourquoi le monde du musée se voit proposer, et pourquoi il accepte, des pratiques d'évaluation fondées sur des hypothèses fonctionnalistes que les chercheurs en sciences sociales mettent en cause et rejettent. Elle propose des réponses qui invoquent d'une part les intérêts de nombreux consultants qui ont intérêt à défendre une sociologie positiviste plus facile à vendre sur le marché, et d'autre part les intérêts des élites qui trouvent dans cette sociologie des informations leur permettant de garder le contrôle social. L'évaluation traditionnelle sert ces intérêts (ceux des administrateurs notamment) mieux que les nouveaux mouvements. Outre que ce type d'arguments, depuis Latour, peut toujours être utilisé à l'encontre de ceux qui les utilisent (quels intérêts les approches critiques servent-elles le mieux?), il nous semble qu'on peut invoquer d'autres raisons pour expliquer le maintien dans la pratique d'évaluation des hypothèses fonctionnalistes. Certaines de ces raisons peuvent d'ailleurs apparaître explicitement dans une citation de Miles, utilisée par Lawrence à l'appui du constat de l'absence de mouvement critique dans l'évaluation après les années 70, alors même que l'approche critique a pourtant touché de plein fouet l'éducation :

« La recherche en évaluation...s'intéresse habituellement à des questions pratiques indépendantes de la théorie »(Miles, 1988, p.164)²³⁹.

L'évaluation n'est pas une science. Il y a dès lors quelque injustice à traquer chez Miles des arguments pour montrer l'absence de réflexivité critique sur les hypothèses théoriques en évaluation, en prenant précisément une citation où il déclare que l'évaluation n'a pas de prétention scientifique.

Si l'analyse de Lawrence nous paraît parfaitement juste quant à l'absence remarquable de réflexivité critique de l'évaluation sur ses propres bases théoriques, alors même que l'ensemble des sciences humaines, et notamment les études de média, ont fortement évolué en ce sens, il nous semble que la critique radicale de la démarche d'évaluation qu'elle en tire est discutable, puisqu'elle fait reproche à l'évaluation de n'être pas ce qu'elle ne peut être.

238. L'école française d'évaluation, qui n'est pas citée ici, a également bien développé des évaluations qualitatives et compréhensives centrées sur la construction du sens par les visiteurs. Voir notamment Barbier-Bouvet et Poullain (1986), Le Marec (1989b).

239. « Evaluation research...is usually concerned with practical issues independent of theory ».

Peut-être cette absence remarquable de réflexivité critique nécessite d'être analysée et comprise plus que d'être immédiatement critiquée : elle est en soi un phénomène intéressant. Celui-ci est à notre avis très fortement lié au fait que l'évaluation n'est pas une science.

Dans le même temps, l'âpreté des critiques adressées à la démarche d'évaluation comme étant fonctionnaliste et positiviste mérite également d'être elle-même comprise.

Examinons tout d'abord le premier point.

Le tort de l'évaluation ne saurait être de ne pas être une science. Il peut être celui, très réel, de revendiquer, avec une satisfaction triomphante parfois insupportable, le fait d'être une science (c'est d'ailleurs cette revendication abusive de l'évaluation qui constitue le point de départ de l'article de Lawrence). Mais son tort ne peut pas être d'être une démarche fonctionnaliste et centrée sur des objectifs, à moins de mettre en cause la totalité des démarches orientées vers l'action dans le monde social, ou plutôt, la totalité des démarches orientées vers l'action qui utilisent des méthodes et des hypothèses empruntées à la science.

L'évaluation comme pratique au service d'une logique d'action peut être discutable du point de vue des implications sociales et culturelles de cette action et des implications sociales et culturelles des moyens qu'elle utilise. Mais elle ne peut faire l'objet d'une critique en tant que démarche centrée sur des objectifs. De même, le dévoilement des intérêts des producteurs à qui profite la démarche à travers la dénonciation de la référence à des objectifs de production, ne peut être un élément participant à l'approche critique de l'évaluation qu'à la condition que ces intérêts soient camouflés. S'ils ne le sont pas, s'ils sont au contraire revendiqués, la critique ne peut pas porter sur la faiblesse scientifique d'une démarche d'évaluation incapable de s'affranchir de la référence à ces intérêts, mais sur la légitimité et le bien-fondé publics de ces intérêts, dans le cadre d'une critique politique plus que scientifique.

Hooper-Greenhill (1991), dans un article immédiatement voisin de celui de Lawrence, dit très bien comment des approches fondamentalement critiques du média exposition (notamment, dans le cas de son article, l'analyse sémiotique telle que développée par Barthes, destinée à révéler les fonctions idéologiques cachées des expositions et des musées), pour fondamentales qu'elles puissent être, ne suppriment pas les besoins liés à la logique d'action. Hooper-Greenhill est profondément sensible à l'analyse des significations cachées, elle ne peut nier que les expositions, bien que conçues pour communiquer des messages intentionnels, véhiculent également des valeurs et des idéologies, mais elle continue malgré tout de souhaiter communiquer des messages intentionnels :

« Les expositions sont élaborées avec des idées qu'elles essaient de transmettre. Les panneaux et les étiquettes présentent délibérément des fragments d'informations particuliers et des images spécifiques. Oui, ils contiendront aussi des messages idéologiques cachés, puisque nous vivons et que nous sommes construits dans et par des idéologies. Il n'est pas possible de vivre dans un monde social sans prendre part à ce monde social, et il n'y a pas de vérité définitive au-delà des distorsions idéologiques » (Hooper-Greenhill, 1991, p.52-53)²⁴⁰.

Elle continue donc également de revendiquer le besoin de savoir comment utiliser à des fins pratiques d'action les résultats de ces analyses d'exposition. Intéressée par les problématiques cen-

240. « Exhibitions are evolved with specific teaching points and ideas that they intend to convey. Museum posters or leaflets deliberately present particular bits of information and specific images. Yes, they will also have hidden ideological messages, as we live within and are constructed through ideologies. It is not possible to live in a social world without partaking of that social world, and there is no finite truth « beneath » an ideological « distortion » .

trées sur les significations, elle se demande comment l'analyse de la construction des significations culturelles peut être mise au service de la pratique. On a là exactement la raison pour laquelle Lawrence a trouvé que les études de Wolf, bien qu'elles adoptent des méthodes nouvelles et des démarches ouvertes, ne révolutionnent rien au fait que l'on en attende toujours des résultats en termes d'impact de l'exposition, puisque ces études, réalisées en interne au sein du musée, sont irrémédiablement au service d'une logique d'action : il ne s'agit pas d'un vice épistémologique honteux, mais de la nature et de la condition même de la pratique.

Hooper-Greenhill montre ensuite de quelle manière un type particulier de recherche sémiotique (et non d'évaluation) répond à ses attentes et lui offre une aide dans son travail même : il s'agit de la sémiotique de la communication, par opposition à la sémiotique de la signification, toutes deux étant selon Mounin (1985) issues des ouvertures théoriques pratiquées par Saussure. Selon Mounin toujours, si la sémiotique de la signification s'attache essentiellement aux logiques cachées ou non-intentionnelles des systèmes de signification, et vaut ainsi par le pouvoir révélateur de ses hypothèses, la sémiotique de la communication s'intéresse aux systèmes de communication conventionnels et intentionnels. La sémiotique de la communication se fonde sur la différence entre les indices, soit des faits observables porteurs d'information sur d'autres faits non observables, et les signes, soit des indices artificiels produits par un émetteur avec l'intention de communiquer de l'information sur des faits non observables. La sémiotique de la communication se donne ainsi les moyens de faire une distinction méthodologique entre ce qui a du sens par ce qu'un émetteur a eu l'intention qu'il en soit ainsi, et ce qui a du sens parce qu'un observateur établit des relations entre lui-même et ce qu'il observe. Hooper-Greenhill est alors amenée à réfléchir à sa propre pratique de communication muséale, qui comprend selon elle des messages intentionnels et des indices susceptibles de devenir significatifs grâce à l'interprétation : les idées développées par Mounin ont un impact sur sa manière de penser sa pratique. Elles servent sa logique d'action, mais d'une toute autre manière que l'évaluation classique, puisqu'elle en tire parti pour l'élaboration d'une pensée réflexive dans le cadre de la logique d'action, et d'un modèle de communication.

Un nouveau modèle de communication pour les musées (ibidem, p.59)

team of communicators -----> meanings media meanings <----- active meaning-makers

Dans ce schéma, le « communicateur » est remplacé par une équipe incluant les intérêts du conservateur, du concepteur, du public. Le « récepteur » est reconnu comme un constructeur actif de significations, grâce à une démarche d'interprétation mobilisant ses connaissances préalables, ses attitudes et ses valeurs. Le « média » est redéfini comme étant le terrain médian entre les communicateurs et les interprètes, dans lequel un grand nombre de significations contradictoires sont élaborées. Ce média comprend non seulement l'exposition, mais tous les éléments communicatifs du musée, y compris son architecture, sa cafétéria, etc.

Il est intéressant de constater que c'est le concept de pertinence, abordé par Mounin, qui devient la clé de la logique pratique du modèle, qui devient un modèle relationnel et non plus théorique. Avec ce modèle, elle a toujours en vue une finalité fonctionnelle qui est le succès de l'action de communication mise en oeuvre, mais elle voit le succès de cette action de communication dans la relation dynamique entre l'expression (qui est du ressort des communicateurs) et l'interprétation (qui est du ressort des visiteurs). Les implications sur son travail sont intéressantes : si les musées opèrent en tant que systèmes de communication intentionnelle susceptibles d'être socialement appris, ce système de communication peut être étudié, analysé, amélioré, modifié, appris :

« Les professionnels des musées devraient tirer un bénéfice de telle études » (ibidem, p. 60)²⁴¹.

Elle mentionne la possibilité d'une co-élaboration par le musée et son public du système de communication, et revendique le besoin de savoir comment les visiteurs interprètent les expositions, pour mieux maîtriser, en tant que professionnelle, le système de communication des expositions.

A ce point de notre parcours, reprenons tous les arguments développés.

1. L'évaluation n'est pas critiquable pour sa résistance à toute réflexivité critique sur les hypothèses théoriques positivistes et fonctionnalistes qu'elle continue d'utiliser, car son orientation positiviste et fonctionnaliste n'est pas un choix épistémologique, mais la condition même de toute démarche ayant une finalité de décision et d'action.

Elle n'est pas critiquable non plus de recourir à des méthodes issues du champ scientifique qui est celui des sciences sociales. Il s'agit de techniques de recueil et de traitement de l'information qui sont des outils élaborés dans le champ des sciences sociales, mais qui ont également des possibilités d'usage dans d'autres domaines, comme celui de l'action sociale.

2. Par contre, sont critiquables les courants d'évaluation qui revendiquent le fait que l'évaluation soit une science, au simple prétexte qu'elle utilise ces techniques de recueil et de traitement issues du champ scientifique. C'est le fait de revendiquer d'être une science sans en assumer les exigences, et tout en continuant à s'inscrire dans une logique pratique au service de l'action sociale, qui peut générer des soupçons quant au caractère purement stratégique et idéologique de telles revendications. En effet, ces revendications témoignent à tout le moins d'une ignorance des exigences de la recherche et d'une confusion entre les techniques et la démarche, et au pire, d'une volonté délibérée de tirer parti tout à la fois des bénéfices de l'activité de service, et de la crédibilité du scientifique.

Est critiquable également, par voie de conséquence, le fait pour certains courants d'évaluation, de s'en tenir à un outillage méthodologique et des concepts ultra-classiques, sans chercher, au titre même d'une pratique à finalité d'action, à renouveler ces concepts et méthodes, confondant innovation méthodologique et variantes de détail dans les techniques employées. Il faut cependant mettre au crédit de la plupart des courants d'évaluation actuels l'effort inverse, à savoir un fort dynamisme et une créativité réelle dans la mise en oeuvre des techniques et la mobilisation de concepts nouveaux.

3. L'évaluation n'est pas une science. Cependant, comme nous le faisons remarquer au début de cette thèse, dans le cas où l'action sociale au service de laquelle s'effectue l'activité d'évaluation est la diffusion de la culture scientifique, l'activité de service qu'est l'évaluation peut s'inscrire dans l'activité scientifique elle-même, pour des raisons qui relèvent de la finalité culturelle de la science dans nos sociétés. Dans ce cas, c'est sur la science elle-même que se reporte l'interrogation sur son accord ou son soutien à des orientations théoriques pourtant fortement discutables. Intervient ici, directement, la relation problématique entre les sciences de la nature et les sciences humaines, dans la mesure où la culture scientifique diffusée est une culture des sciences de la nature, alors que l'évaluation de la diffusion de cette culture relève des sciences sociales : les orientations fonctionnalistes et positivistes peuvent encore apparaître, du point de vue des sciences de la nature et de quelques courants des sciences sociales, comme étant un stade d'évolution encourageant dans les sciences sociales. Les récentes orientations délibérément interprétatives, pour novatrices qu'elles soient, n'ayant pas résolu, loin de là, le problème de leur assise méthodologique, l'approche critique

241. « Museum workers would benefit from such studies ».

radicale des orientations traditionnelles devient une manière défensive de revendiquer et d'assumer malgré tout, face à l'ensemble de la communauté scientifique, des approches qui sans cela pourraient être elles-mêmes très fragilisées par leur apparent renoncement à une scientificité tant appelée.

4. Les milieux muséaux professionnels (tout au moins certains d'entre eux), éprouvent un fort besoin de retour sur ce qu'ils font et un fort besoin d'information sur les publics auxquels ils destinent leurs messages. Ils entretiennent donc, de manière parfaitement justifiable au regard de leur responsabilités et de leur action, des activités d'évaluation dont ils tirent parti. Ce parti est attendu et partiellement pré-déterminé par des questionnements et des objectifs classiques de conception.

5. Mais ces milieux muséaux peuvent également découvrir que des approches scientifiques dépourvues de finalité technique directe au service de la conception, peuvent intervenir de façon importante dans leur pratique, parce qu'elles modifient leurs propres représentation de ce qu'ils font. Il ne s'agit pas d'aide à la conception, mais de transformation de la vision que l'on a de la conception. Un tel effet ne peut évidemment être attendu par ceux qui le vivent. Il ne peut être que découvert *a posteriori*. La manière dont Hooper-Greenhill analyse l'apport de la sémiotique des communications à sa propre vision du musée est à cet égard particulièrement intéressante.

Fort intéressante est également, à travers la série de questions qu'elle en tire sur une pratique professionnelle dont sa représentation a été modifiée, l'irrésistible traduction de cette transformation de la vision de sa pratique et son intégration à des questionnements de conception « antérieurs », en des besoins d'évaluation nouveaux :

« Comment pouvons-nous rendre le musée pertinent pour nos publics? Pouvons-nous intéresser de nouveaux publics en trouvant de nouveaux moyens d'approche pour les collections, de nouvelles questions à poser, de nouveaux indices susceptibles de devenir signifiants? Comment pouvons-nous savoir qu'un indice potentiellement signifiant est devenu signifiant si nous n'interrogeons pas? Comment les réponses peuvent changer le système de communication intentionnel? » (ibidem, p. 62)²⁴².

Le changement, non attendu, de la vision de la pratique professionnelle à partir des idées développées dans le cadre de la sémiotique des communications, engendre des besoins pour une pratique d'évaluation dont les questionnements sont modifiés, mais dont la finalité doit être nécessairement, en dernier ressort, constructive (sinon positiviste) et fonctionnaliste.

C'est dans le contexte ainsi dessiné que se situe à notre avis l'apport de la thèse.

Celle-ci n'est pas une thèse en évaluation, car il ne saurait y avoir de thèse en évaluation proprement dite. La thèse se démarque en effet de la pratique d'évaluation puisque cette dernière est obligatoirement, du fait de sa vocation d'aide à l'action, un instrument de la gestion de la relation au public, à partir d'un modèle nécessairement pré-déterminé pour conduire l'action institutionnelle. Or la thèse met justement en question ce modèle pré-déterminé de la relation au public, par l'exploration d'un point de vue des publics qui fait apparaître d'autres visions de la relation institution/public, fonctionnant dans les conditions de l'expression même de ce point de vue.

Elle n'est pas pour autant une thèse « contre » l'évaluation, tout au contraire.

242. « How can we make the museum pertinent to the lives of audiences ? Can we interest new audiences by finding new ways of approaching ? ».

En effet, si son apport possible peut être envisagé aussi dans le champ de la pratique muséale, nous espérons qu'elle puisse permettre aux professionnels de musée une réflexivité constructive sur leur propre pratique, en particulier, pour vivre différemment la relation qu'ils entretiennent avec les visiteurs, et les responsabilités qui sont les leurs dans cette relation : nous envisageons donc des prolongements dans une évaluation efficace, non pas directement, mais comme suite à une modification du modèle de relation visiteur/institution qui constitue la base de l'action institutionnelle.

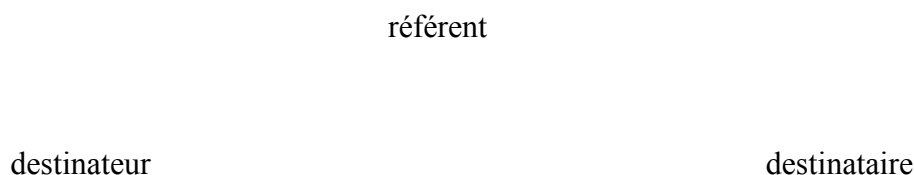
2. Le système de l'exposition : pour une méthodologie de la communication

L'exposition a été analysée par plusieurs auteurs (en particulier Schiele, et Davallon) comme étant de nature communicationnelle. Comme telle, est elle décrite soit en tant que processus (Schiele et Boucher 1987), soit en tant que dispositif médiatique (Davallon 1993).

C'est le schéma de circulation du message classique hérité de Shannon et Weaver qui a inspiré très tôt les muséologues : émetteur -> média -> récepteur

Cameron l'adapte à la muséologie dans un article célèbre, daté de 1968 : « A view point : the museum as a communication system and implications for museum education », en lui rajoutant une boucle de feed back récepteur -> récepteur : la boucle de l'évaluation.

Schiele et Boucher s'écartent de ce schéma linéaire en proposant en 1987 un processus triangulé de la communication :



Ce schéma triangulé annonce la caractérisation de l'exposition non plus comme un moyen de faire cheminer des messages, mais comme un système de communication composé des trois sous-systèmes : le savoir à transmettre, l'exposition comme moyen, et le visiteur comme destinataire (Davallon et Le Marec, 1996, à paraître). Ce fonctionnement en trois systèmes structure la recherche en muséologie, l'accent étant mis alternativement sur l'un ou l'autre. La distinction entre stratégies communicationnelles et stratégies d'appropriation chez Schiele et Boucher reflète un mode de liaison entre les sous-systèmes qui repose sur la gestion de cette distinction structurante.

Hooper-Greenhill, dans le schéma cité plus haut, part d'un point de vue différent, qui reflète son engagement à l'intérieur même du système : le média n'y existe pas en dehors de son fonctionnement, qui se traduit par la production des significations dans la rencontre entre logiques d'expression et logiques d'interprétation. Le système de communication se concrétise dans un système relationnel, et le média y devient un lieu (« a ground »).

Davallon développe l'étude non plus du processus, mais du dispositif (du média proprement dit), celui-ci étant un espace social dans lequel des opérations techniques (présentation et usage) mobilisent, créent, et internalisent à nouveau des relations sociales qui sont recyclées dans le savoir réfèrent.

La thèse, par les modes de communication qu'elle a générés et dont elle s'est nourrie dans l'espace muséal lui-même d'une part, et par les résultats qu'elle a produits sur les représentations que se font les visiteurs de la relation public/institution comme étant une relation de communication effective d'autre part, s'inscrit à son tour directement dans une vision communicationnelle de l'exposition, et plus largement de l'institution culturelle. Cette vision communicationnelle a permis de réintégrer dans le corpus les situations de communication générées par les entretiens, dans l'espace de communication qu'est l'espace muséal.

Elle a donc permis de relier l'évaluation, non pas à la conception et aux hypothèses théoriques qui la fondent en tant que démarche professionnelle, mais au fonctionnement de l'espace muséal directement. C'est pourquoi l'évaluation n'y fonctionne pas comme une émanation de la mise en oeuvre du modèle théorique de la relation aux visiteurs (par la transmission ou l'émission/appropriation) tel qu'il est plus ou moins explicitement internalisé dans les opérations de la conception, mais comme un sous-espace de l'espace social du musée, interprété comme espace de communication par les visiteurs qui y mettent en oeuvre des hypothèses et des processus d'interprétation basés sur l'hypothèse qu'ils sont destinataires de messages. C'est cette conception qui permet d'expliquer les situations où le visiteur qui se voit donner la parole lors des entretiens, la prend en tant que destinataire, chargé de décoder des intentions, et actif producteur de pertinence.

C'est en ce sens que la thèse s'inscrit à la fois dans l'élaboration théorique du média par l'étude du fonctionnement du milieu muséal comme dispositif médiatique, et dans l'expérimentation sociale d'un type de relations au visiteur à partir des conditions dans lesquelles celui-ci est plongé et qui indiquent quel mode de relation l'institution peut, ou ne peut pas envisager, avec le public. Les visiteurs interrogés, en tant que membres du public, y assument au nom de l'institution la position de force de celle-ci dans le rapport de communication, et indiquent clairement quelles sont les limites, et la profondeur, de leur propre situation d'interprète, et quel est le champ des intentions potentielles de l'institution (à travers leurs propres aspirations et les hypothèses qui fondent la pertinence potentielle du rapport de communication). Surtout, les visiteurs interrogés indiquent par les exigences du rôle qu'ils assument, ce que n'est pas la communication institution/public, ce qu'elle ne peut pas être : un processus distancié et théorique élaboré en dehors de leur propre situation, qui trouverait dans l'exposition un modèle en trois dimensions dans laquelle leur place en creux aurait été définie en dehors d'eux.

A partir du moment où les visiteurs sont engagés dans cette situation intense et éphémère de visiteurs (qui les amène notamment à être sollicités par un enquêteur), ils sont projetés dans un processus de communication qu'ils vivent à partir d'hypothèses qu'ils doivent faire eux-mêmes. Cette situation est donc vécue, et génère des exigences de réactions propres à une situation vécue, même si la nature de cette situation est largement interprétée, « jouée » donc, par un visiteur qui tout à la fois assume son rôle et infère celui de son interlocuteur.

Le film *Délivrance*, de John Boorman, met parfaitement en scène cette situation qui est celle du visiteur qui vit et joue son rôle dans une situation dont il assume lui-même l'hypothèse qu'elle est communicationnelle. Un groupe de touristes, au cours de la descente sportive d'une rivière, se voit plongé dans une situation violente (le viol d'un des membres par un résident de la région). Cette situation initiale est communicationnelle, puisque une personne a voulu agresser l'un d'eux intentionnellement. Par la suite, pratiquement toutes les situations qu'ils affrontent comportent des indices qui leur permettent d'inférer des intentions violentes d'interlocuteurs qui restent soigneusement invisibles. Ils y répondent sur la base de présomptions de pertinence, qui les amènent à commettre un meurtre. Le spectateur est placé du point de vue des touristes, et est amené à réagir sur le champ au fil des événements, ce qui l'amène à comprendre le caractère inévitable du meurtre, sa pertinence. Mais du fond de son fauteuil, disposant *a posteriori* de tout le temps nécessaire pour évaluer

les hypothèses, il découvre le terrible soupçon que l'ensemble de ces hypothèses reposait sur l'hypothèse initiale que la succession des situations dans lesquelles étaient plongés les touristes étaient communicationnelles. C'est à partir de cette hypothèse que les indices ont été interprétés. Cette même hypothèse quant à la nature communicationnelle de la situation était elle-même, sur le champ, la plus productrice de pertinence.

L'ensemble de la situation communicationnelle a été jouée par les touristes, qui ont assumé à la fois leur rôle de destinataires et celui de leurs interlocuteurs. Elle n'en a pas moins été vécue, avec des exigences dramatiques.

Les visiteurs se trouvent pareillement dans une situation certes plus confortable et moins conséquente, mais dans laquelle, à partir de l'hypothèse que l'exposition est de nature communicationnelle, ils se trouvent amenés à prendre des positions à la fois cadrées par les exigences communicationnelles de leur rôle, et malgré tout, même si ce rôle est entièrement construit par eux, lourdes de conséquences effectives sur la nature de l'expérience vécue.

C'est pourquoi un des prolongements de la thèse nous paraît être une orientation particulière de la réflexion et de la pratique sur la nature communicationnelle de l'exposition : de la part des producteurs et des muséologues, le développement non pas de la maîtrise des stratégies communicationnelles (analyse du langage, maîtrise technique du média, gestion des représentations) et de la connaissance des stratégies d'appropriation, mais le développement de la maîtrise réflexive des relations communicationnelles dans laquelle ils sont impliqués « pour de vrai », à l'instar des visiteurs, dans le cadre d'un environnement social collectif ouvert qui les comprend tous les deux.

En un sens, c'est un peu un développement de la maîtrise commune du sens commun caractéristique de la communication sociale qui nous paraît indispensable, tant chez les producteurs que chez les visiteurs. C'est cette logique du sens commun, qui est de toute façon la logique d'économie et d'optimisation nécessairement mise en œuvre par les visiteurs des expositions compte-tenu des exigences des situations dans lesquelles ils sont plongés. De la part des producteurs, c'est la reconnaissance de l'exigence du recours à la logique de sens commun dans une situation sociale qui peut permettre, paradoxalement, une diffusion réelle de la culture scientifique et notamment des dimensions fondamentales de la pensée scientifique qui s'extraient justement de la logique de l'économie communicationnelle.

C'est l'étude des représentations sociales elle-même qui peut déboucher, à terme, sur une épistémologie de la communication sociale dans le champ de la muséologie, à cause de l'implication mutuelle des professionnels et des visiteurs dans un système communicationnel qui est un système relationnel.

La nature relationnelle du système communicationnel de l'exposition rend les positions des producteurs et des visiteurs plus symétriques qu'elle n'ont pu être vues jusqu'ici, puisque le cadrage social de cette relation les implique tous ensemble activement en tant qu'individus de même « espèce » communicationnelle et culturelle : il n'y a pas d'un côté des producteurs pratiquant une communication modélisée et technicisée, théorique, via le média, et de l'autre des visiteurs pratiquant une communication « simplement » sociale.

Par contre, elle rend également ces positions plus dissymétriques qu'elle n'ont pu apparaître jusqu'ici puisque les visiteurs sont fortement dépendants de la nature communicationnelle de l'exposition, et ils sont fortement dépendants des intentions des producteurs, dans l'exercice de leurs propres prérogatives sociales, puisqu'ils sont voués à l'interprétation, et non pas à l'expression. Il n'y a pas de symétrie car il n'y a pas de feed-back : les visiteurs ne s'expriment pas en direction des producteurs, qui sont absents. L'évaluation telle que pratiquée actuellement propose un feed-back,

mais par transformation d'une expression des visiteurs en vue de son adaptation au modèle de la communication théorique rationalisée, hors d'un système relationnel tel que vécu par ces visiteurs et dans lequel les évaluateurs sont eux-même impliqués en leur nom propre.

3. Les implications du choix des thèmes de société par les institutions culturelles

Un des résultats de la thèse réside dans la mise en évidence du fait que les visiteurs interrogés ont une autre vision que l'institution de la relation institution/public.

Ce fait est en soi déstabilisant pour l'exercice serein des prérogatives institutionnelles, puisque tôt ou tard, le problème de la soumission du public à la vision de l'institution, ou bien, éventuellement la soumission de l'institution à la vision du public (sous la pression de l'idéologie du marché), est nécessaire à la dissipation des malentendus dans cette relation. Mais là n'est pas l'essentiel : ce décalage de vision est finalement assez attendu, plus ou moins géré déjà, de manière implicite, car il est potentiellement destructeur de toute possibilité de relation institution/public.

Ce n'est pas la question du décalage entre la vision institutionnelle des relations institution/public et la vision des visiteurs interrogés qui est la principale implication de l'exploration de cette vision des visiteurs interrogés. Une telle implication serait encore prisonnière d'une vision critique postulant elle-même un sens caché ultime dans le fonctionnement du champ culturel vu en termes de confrontation institution/public : soit le conflit de classe et la stratégie des élites pour le maintien du contrôle social, soit le triomphe de l'idéologie du marché et la négociation des représentations pour l'accumulation des biens symboliques.

L'exploration de la vision qu'ont les visiteurs interrogés de la relation institution/public a d'autres implications. Cette vision, qui est, rappelons-le, construite, préalablement à la naissance effective du projet d'exposition, découle en effet d'une contextualisation de l'action institutionnelle dans le champ de problématiques fondamentales telles que les relations homme/nature, et telles que la maîtrise par les hommes de leur propre destinée face à la puissance de logiques de développement aveugle. L'institution et les publics ne sont pas « simplement » affrontés dans un cadrage qui serait celui du musée existant *a priori* comme lieu de la représentation de ce qui se joue ailleurs, ou comme lieu de la reproduction des mécanismes de la structuration sociale.

Ils n'existent pas même en tant que *institution* et *public* d'une manière qui serait indépendante de ces problématiques : ils sont déterminés ensemble par ces problématiques au même titre que l'ensemble des institutions, et des individus. Leurs positions respectives et leurs responsabilités respectives sont *a priori* déterminées par la nature des sujets traités par l'institution, porteurs d'enjeux fondamentaux. Ceux-ci conditionnent la pertinence *a priori* de l'action institutionnelle, et le mode de relation institution/public qui découle de cette pertinence.

Ce que les visiteurs disent des relations potentielles institution/public dessine l'existence potentielle d'un espace réel où sont activés les fondements anthropologiques non pas de l'imaginaire, mais de la réalité, grâce à la création potentielle d'un collectif dans un espace de la cité, collectif qui prend son sens et sa vocation à ce niveau-là, au-delà de son existence « simplement » sociale. On retrouve ici l'expression de ce que Zaki Laïdi, à propos de la mondialisation, caractérise comme étant l'attachement spécifiquement français à « une prise en charge symbolique de l'avenir » (no-

tamment par le politique) et la préoccupation du fait de « la perte de sens collectif »²⁴³, qui fait que l'on ne peut se satisfaire de la description d'un phénomène comme celui de la mondialisation comme étant une somme de contraintes et d'opportunités. Il en est de même ici : un phénomène comme celui de l'environnement ne saurait se limiter à être un thème d'exposition, prétexte à ce que soit à nouveau rejouée pour la millième fois la comédie des rapports sociaux et des « enjeux » de diffusion des sciences et des techniques. Il est potentiellement un champ de réalité pour lequel de nouveaux collectifs doivent être constitués. Il est potentiellement tel non pas parce que les visiteurs au stade préalable des entretiens sont d'incorrigibles naïfs, ou bien des agents sociaux désireux de mettre en valeur la noblesse de leurs aspirations, mais parce que l'institution apparaît potentiellement comme étant une zone sociale franche, encore et toujours à l'état de projet, dès lors que les thèmes qu'elle propose activent le besoin d'une prise en charge symbolique de l'avenir par un collectif nouveau, et que l'institution elle-même apparaît comme le moyen inédit et disponible pour assurer cette prise en charge non assumée par le fonctionnement social classique.

C'est pourquoi la portée des actions mises en oeuvre par les professionnels des musées est potentiellement considérable. C'est pourquoi aussi leur responsabilité est elle-même potentiellement considérable. Le fait même de choisir de traiter des thèmes comme « environnement » implique une prise de responsabilité qu'il faut pouvoir assumer.

Si jamais des institutions muséales en venaient à choisir des thèmes tel qu'« environnement » en fonction de leur « succès » médiatique, avec l'objectif principal de faire grimper les chiffres de fréquentation et de multiplier les retombées médiatiques, une erreur d'appréciation serait commise, car non seulement l'institution ne saurait répondre aux aspirations suscitées par un tel thème, mais bien plus, l'institution muséale se trahirait comme ayant, elle aussi, perdu sa spécificité sociale et culturelle, pour être à son tour absorbée dans le marché. Une telle trahison serait également celle des visiteurs, qui se verraient de nouveau endosser le rôle du consommateur y compris au musée, alors même, comme en témoignent continuellement les entretiens menés, que le rôle de consommateur n'est jamais revendiqué.

Tout au contraire, l'institution culturelle est vue comme une zone franche, libre des contraintes subies dans l'ensemble du monde humain sous la pression de la logique du marché.

Mais il est très probable que les effets d'une telle erreur d'appréciation n'auraient malheureusement aucune répercussion sur les échelles de satisfaction/insatisfaction (d'une part la satisfaction et l'insatisfaction ne sont en aucun cas des attitudes de même nature, et d'autre part la satisfaction et l'insatisfaction ne sont certes pas des critères pertinents pour saisir un investissement des aspirations ou bien la volatilisation de ces aspirations), ni sur l'absence de critique, et peut-être pas même sur la fréquentation (le décrochement entre l'accroissement d'une consommation télévisuelle désenchantée, et la baisse généralisée du crédit d'un média télévisuel dont les usagers n'attendent plus grand chose, est un phénomène bien connu dans les études de média). Par contre, les effets de cette erreur sur le crédit accordé aux musées, sur la nature de ce que l'on peut en attendre, et plus largement la réduction de l'espace public où peut encore s'envisager une maîtrise de l'homme sur des problématiques anthropologiques, seraient très certainement considérables. Mais bien que ce type d'effet puisse être considérable, il ne peut pas forcément trouver l'occasion de se traduire par une expression des visiteurs.

243. Zaki Laïdi (1995) « Le malaise de la mondialisation » *Le Monde*, Jeudi 13 Août.

4. De la capacité critique à la capacité d'attente : à la recherche du public comme collectif social

En effet, et c'est là le troisième volet de notre conclusion, on a pu constater deux phénomènes :

- en tant que visiteurs, les visiteurs interrogés sont engagés dans une activité d'interprétation et non d'évaluation. Le décalage entre les attentes exprimées face au thème, et l'abandon apparent de ces aspirations une fois que le visiteur est face à une proposition formalisée, est caractéristique de cette condition de la visite qui nécessite une acceptation préalable de la proposition en l'état, pour pouvoir l'interpréter et en tirer le maximum, ce qui nécessite de l'interpréter en comprenant sa logique propre. L'activité critique du visiteur en visite ne peut guère concerner que les conditions d'accès et d'usage du dispositif.

Seuls les visiteurs experts peuvent se permettre une activité d'évaluation critique dans la visite proprement dite.

- en tant que membres du public, les visiteurs interrogés sont dans une logique d'expression potentielle, celle-là même qui révèle la nature du système de communication relationnel dans lequel ils se sentent engagés. Mais cette expression est essentiellement soit une anticipation des logiques possibles de traitement (une anticipation du statut de visiteur), soit une expression des préoccupations et des attentes, dans le cadre des systèmes de représentations liés au thème, au projet, et à la position de parole.

C'est à ce point qu'intervient la question de l'absence remarquable d'expression critique en général. Interrogés sur le projet, les visiteurs en tant que membres du public se projettent dans ce qui serait possible, et ne se réfèrent pratiquement pas à ce qui a déjà été fait (si ce n'est pour la caractérisation de la Cité des Sciences par rapport aux médias ou à la réalité du thème). Dans cette vision, l'institution est elle-même en projet perpétuel, et le public lui-même est un collectif à venir, doué potentiellement d'une capacité d'action considérable. La dimension utopique est très forte, au point que dans certains cas, comme celui de la ville, des préoccupations très fortes, et un pessimisme marqué, s'articulent directement sur des visions qui mettent en scène non seulement la résolution des problèmes actuels, mais le dépassement radical de la logique de problèmes. L'institution culturelle comme zone sociale franche est non seulement potentiellement douée de la capacité d'intervenir activement dans des champs de réalité préoccupants, mais elle est également potentiellement douée de la capacité de court-circuiter les limites et les contraintes de la structuration des réseaux sociaux et de l'action collective, même si cette capacité s'exerce dans le lieu restreint de l'institution.

Nous faisons l'hypothèse que cette capacité d'attente est liée, entre autres, à la conjonction de deux facteurs au moins :

- d'une part le décalage entre l'ampleur des préoccupations ressenties et des enjeux perçus (relations homme/nature/homme, maîtrise de la logique de développement aveugle) et la carence de projets et de cadres d'action collectifs face à ces préoccupations : l'institution culturelle apparaît peu touchée elle-même par des logiques destructrices qui semblent broyer les individus et coloniser les domaines d'activité (travail, consommation), et l'expression de telles logiques de projets et d'action collective y semble pertinente et non hors sujet.

- d'autre part la perte de la capacité critique des publics dans l'exercice de l'activité de visite, depuis l'attribution de cette capacité critique au milieu professionnel lui-même. La capacité critique

qui définissait le public lui-même dans l'émergence de l'espace public au XVIIIème siècle, serait en réalité convertie en capacité utopique, celle-ci étant éventuellement plus lourde de conséquences à terme, pour l'institution culturelle, que la critique.

L'évaluation préalable a pu un temps être explicitement organisée par Griggs comme un moyen de restituer une capacité critique à un public trié sur le volet, pour aider les professionnels des musées. En effet, cette capacité critique externe au musée devient indispensable avec l'émergence de la muséologie thématique, ou muséologie de points de vue, laquelle prend en charge la dynamique de construction des représentations sociales et non pas seulement l'exposition des choses et des faits.

Avec l'étude des représentations justement, l'évaluation préalable s'est trouvée en situation d'ouvrir un espace d'expression, à un stade de projet en amont des expositions. On y constate la réactivation de l'existence du public au sens d'élément de l'espace public, avec l'exercice intense d'une capacité expressive qui est une capacité critique inversée : on exprime des attentes et des aspirations.

Actuellement, le public est à l'état de projet de collectif dans les représentations et les attentes des visiteurs. Ce public ne saurait être confondu avec « les publics » comme concept issu de la gestion rationalisante des cibles potentielle et des visiteurs effectifs du point de vue des stratégies communicationnelles des institutions.

On pourrait à terme envisager une réflexion sur l'ouverture du musée comme espace restituant la capacité critique au visiteur visitant en tant que membre du public. Une telle capacité critique ne peut évidemment pas être gérée par l'évaluation actuelle, celle-ci étant précisément un élément du dispositif institutionnel qui incarne la métamorphose de la critique dans la pratique professionnelle elle-même. Cependant, elle peut être éventuellement ouverte à partir de l'évaluation, celle-ci étant considérée non plus comme un élément du dispositif médiatique, mais comme un espace de relations.

5. Usage et anticipations de l'usage : la caractérisation de l'activité du visiteur

Les visiteurs interrogés peuvent exercer l'activité de visite dès les entretiens, mais ils peuvent aussi continuer à anticiper des usages lors de la visite.

Ce croisement des activités pratiquées rompt avec la distinction entre le visiteur comme répondant lors de l'évaluation en amont, et comme récepteur de l'exposition en aval. Elle permet de caractériser le visiteur par l'exercice d'une compétence de visite, et par son effort d'anticipation des usages à partir de sa compréhension de la visite comme étant une situation communicationnelle.

Un prolongement de la thèse pourrait être l'approfondissement de l'étude de cette compétence sociale et communicationnelle qu'est la visite, comme mode d'usage dont la valeur ne se limite pas à l'analyse de telle exposition, mais qui permet de contribuer à l'analyse du système de communication qu'est l'exposition via une compréhension du phénomène de l'usage dans un contexte qui n'est plus celui de l'évaluation, et qui permet de lier la muséologie à la sociologie des usages par un autre biais que l'analyse des pratiques développées sur les machines à communiquer installées dans les expositions.

BIBLIOGRAPHIE

Les références précédées de * sont des documents non publiés

Ackerman (W.) et Dulong (R.). 1971. « Un nouveau domaine de recherche : la diffusion des connaissances scientifiques », *Revue Française de Sociologie*, 12, p. 378-405.

Adam (J.-M.). 1993. « Si : sous la condition de subordination, un opérateur de construction du monde », p. 51-72, in *Si...Regards sur le sens commun/* sous la direction de J. Hainard et R.Kaehr. Neuchâtel : Musée d'ethnographie.

Althabe (G.). 1969. *Oppression et libération dans l'imaginaire : les communautés villageoises de la côte Est de Madagascar*. Paris : La Découverte, rééd. 1982.

*ARCmc. 1987. *Comportements et attitudes des visiteurs à l'égard de l'exposition permanente de la cité des Sciences et de l'Industrie*. Paris : département Evaluation et Prospective, direction du Développement et des Relations Internationales, Cité des Sciences et de l'Industrie. Document interne.

Augé (M.). 1986. « L'anthropologie de la maladie », p. 77-90, in *L'homme, revue française d'anthropologie*, 97-98. Paris : Navarin/le Livre de Poche.

Bachelard (G.). 1938. *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : J. Vrin, rééd. 1986.

Baboulin (J.-C.), Gaudin (J.-P), Mallein (P.). 1983. *Le magnétoscope au quotidien? Un demi-pouce de liberté*. Paris : Aubier Montaigne & INA.

Baczko (B.). 1978. *Lumières de l'utopie*. Paris : Payot.

Barbichon (G.). 1972 . « La diffusion des connaissances scientifiques et techniques », in *Introduction à la psychologie sociale/sous la direction de S. Moscovici*. Paris : Larousse.

Barbier-Bouvet (J.-F.). 1983. « Le visiteur dans tous ses états », p. 1-20, Introduction à Veron (E.) et Levasseur (M.). 1983. *L'espace, le corps, le sens : Ethnographie d'une exposition*. Paris : BPI, Centre Georges Pompidou.

Barbier-Bouvet (J.-F.), Poulain (M.). 1986. *Publics à l'œuvre : pratiques culturelles à la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Pompidou*. Paris : BPI, Centre Georges Pompidou.

Barbier-Bouvet (J.-F.). 1988. « La fin et les moyens : méthodologies des enquêtes sur la lecture », p. 215-237, in *Pour une sociologie de la lecture : lectures et lecteurs dans la France contemporaine* sous la direction de M. Poulain. Paris : éditions du Cercle de la Librairie.

*Bastide (F.), Guedj (D.), Latour.(B.), Stengers (I.). 1988. *Le résistant objets des films scientifiques : analyse de quelques traits des audio-visuels scientifiques par le Club « Scientifiction »*. Document interne. Paris : Cité des Sciences et de l'Industrie.

Bazin (G.). 1967. *L'âge des musées*. Bruxelles : Desoer.

Becker (H). 1985 pour la traduction française. *Outsiders : sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

Bélisle (C.), Schiele (B.) eds. 1984. *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes - Recherches sur les représentations*. Paris : CNRS.

Benveniste (E.). 1974. *Problèmes de linguistique*. Paris : Gallimard

Bitgood (S.). 1989. « Evaluation des musées du point de vue de la conception sociale », p. 87-106; in *Faire voir, faire savoir* sous la direction de B. Schiele. Québec : Musée de la civilisation.

Blanchet (A.) et al. 1985. *L'entretien dans les sciences sociales*. Paris : Dunod.

Blanchet (A.). 1989. « Les relances de l'interviewer dans l'entretien de recherche : leurs effets sur la modalisation et la déictisation du discours de l'interviewé », *L'Année Psychologique*, 89, p. 367-391.

Blanchet (A.). 1990. « L'influence non directive », *Psychologie Française*, 35 (3), p. 216-226.

Boltanski (L.). 1969. *Prime éducation et morale de classe*. Paris : Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales/La Haye : Mouton.

Borun (M.). 1989. « Naive Notions and Science Learning » *ASTC Newsletter* March/April, p. 135-138.

Boullier (O.). 1992. « La vie sans mode d'emploi », p. 157-167, in *Technologies du quotidien. La complainte du progrès*. Paris : éditions Autrement.

Bourdieu (P.), Darbel (A.). 1966. *L'amour de l'art, les musées européens et leur public*. Paris : éditions de Minuit.

Bourdieu (P.). 1971. « Le marché des biens symboliques », *L'année sociologique*, p. 62-125.

Bourdieu (P.). 1980. *Le sens pratique*. Paris : éditions de Minuit.

Bourdieu (P.). 1979. *La distinction*. Paris : éditions de Minuit.

Boyer (P.). 1986. « Tradition et vérité », p. 347-372, in *L'Homme* 97-98. Paris : Navarin/le Livre de poche

*Bréaud (C.), Le Marec (J.). 1988. « Analyses des performances muséologiques de l'exposition permanente par l'animation » in Annexe 2 du schéma directeur pour le renouvellement des expositions/sous la direction de M. Volf. Paris : direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Bréaud (C.). 1990. Audiovisuel « les yeux de la terre », évaluation formative. Paris : cellule Evaluation, direction des Expositions, cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Bréaud (C.). 1992. Interactif « Europe à la carte », évaluation muséologique. Paris : cellule Evaluation, direction des Expositions, cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

Callon (M.). 1988. *La science et ses réseaux*. Paris : la Découverte

Calver (H.N.), Derryberry (M.), Mensch (I.H.) 1943. « Use of ratings in the evaluation of exhibits » *American Journal of Public Health*, 33, p. 709-714.

Cameron (D.) 1968. « A view point : the museum as a communication system and implications for museum education » *Curator*, XI, 1, p. 33-40.

Cet article a été traduit par René Rivard sous le titre : « Un point de vue : le musée considéré comme système de communication et les implications de ce système dans les programmes éducatifs muséaux » in *Vagues 1*, p259-270.

Cameron (D.). 1971a. « Problems in the language of museum interpretation », in *Actes de la neuvième conférence générale de l'ICOM*, Grenoble, p. 89-99.

Cet article a été traduit par René Rivard sous le titre : « Problèmes de langage en interprétation muséale » in *Vagues 1*, p. 271-288.

Cameron (D.). 1971b. « The museum, a temple or the forum », *Curator*, 1971, XIV, 1, p. 189-202.

Cet article a été traduit par René Rivard sous le titre : « Le musée : un temple ou un forum » in *Vagues 1*, p. 77-98.

Caro (P.). 1994. « Les procédés littéraires du récit dans la vulgarisation scientifique écrite et télévisée » p. 125-140, in *Science en Bibliothèque.*, sous la direction de F. Agostini. Paris : éditions de cercle de la librairie.

Certeau (M. de). 1980. *L'invention du quotidien*. Paris : Union générale d'éditions, collection 10-18.

Chambat (P.), Ehrenberg (A.) 1993. « Les reality shows, nouvel âge télévisuel? », *Esprit*, 188, p. 5-12

Chambat (P.) 1993. « La place du spectateur. De Rousseau aux Reality shows ». *Esprit*, 188, p. 54-81.

*Chantefoin (C.), Le Marec (J.). 1991. Fiche de lecture « Mer d'Aral ». évaluation formative. Paris : cellule Evaluation, direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

Clément (P.). 1993a. « Représentations, conceptions, connaissances », p. 7-38, in *Conceptions et connaissances* sous la direction de A. Giordan, Y. Girault et P. Clément, Berne, Peter Lang.

Clément (P.). 1993b. « La spécificité de la muséologie des sciences, et l'articulation nécessaire des recherches en muséologie et en didactique des sciences, notamment sur les publics et leur représentations/conceptions » p. 128-159 in *REMUS 91 : Actes du 1er colloque sur la muséographie des sciences et des techniques., 12 et 13 décembre 1991*. Dijon : OCIM.

*Coulaud (P.). 1985. « Fera-t-il beau demain? », évaluation d'une exposition de vulgarisation scientifique. Paris : Centre Georges Pompidou.

*Coulaud (P.). 1987. Explorations d'Explora (1ère phase). Paris : département Evaluation et Prospective, direction du Développement et des Relations Internationales, Cité des Sciences et de l'Industrie. Document interne.

*Coulaud (P.). 1988. Explorations d'Explora (2ème phase). Paris : département Evaluation et Prospective, direction du Développement et des Relations Internationales, Cité des Sciences et de l'Industrie. Document interne.

*Coulaud (P.). 1989. Evaluation de l'exposition Hermès « cuir toujours ». Paris : département Evaluation et Prospective, direction du Développement et des Relations Internationales, Cité des Sciences et de l'Industrie. Document interne.

*Coulombe (L.). 1993. *Etude préalable au projet d'exposition : Bonheur et liberté : la quête de la modernité au Québec de 1945 à 1960*. Québec : musée de la Civilisation.

Coulon (A.). 1987. *L'ethnométhodologie*. Paris : PUF.

Crow (T.-E.). 1972 rééd. en 1985. *Painters and Public Life in Eighteenth-Century*. Paris, New-Haven, London : Yale University Press

Crozier (M.) et Friedberg (E.). 1977. *L'auteur et le système*. Paris : Le Seuil.

Curran (J.). 1993. « La décennie des révisions. La recherche en communication de masse des années 80 », *Hermès*, 11-12. Paris : CNRS éditions, p. 47-72.

Davallon (J.) éd. 1986. *Claquemuser pour ainsi dire tout l'univers*. Paris : CCI. Centre Georges Pompidou.

Davallon (J.). 1986. « Avant propos » in *Claquemuser pour ainsi dire tout l'univers*/sous la direction de J. Davallon. Paris : Centre G. Pompidou.

Davallon (J.). 1992. « Le musée est-il vraiment un média? », *Publics et Musées*, 2., p. 99-124.

Davallon (J.). 1994. « Cultiver la science au musée aujourd'hui? » in *Actes du colloque de Montréal : Quand la science se fait culture*. Avril 1994. Montréal : éditions MultiMondes.

*Davallon (J.), François (E.). 1991. « Etude détaillée des représentations de la chimie » in *Etude en vue de l'élaboration d'un Cahier de Programmation muséale*. Lyon/Saint-Fons : LARMURAL/Ville de Saint-Fons.

Davallon (J.), Le Marec (J.) 1995 (à paraître). « Exposition, représentations et communication ». *Recherches en communication*, 4. Louvain La Neuve.

Delarge (A.). « L'exposition : un voyage dans le sens », *Publics et Musées* 2, p. 150-160.

Denèfle (S.). 1992. « Le lave-linge ou le propre et le sale », p. 46-56, in *Technologies du quotidien : la complainte du progrès*/sous la direction d'A. Gras et C.A. Moricot. Paris : éditions Autrement.

*Deshayes (S.), Le Marec (J.). 1992. « Energies ». évaluation préalable. Paris : cellule Evaluation, direction des Expo-

sitions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

* Deshayes (S.), Le Marec (J.). 1993. « L'espace ». évaluation préalable. Paris : cellule Evaluation, direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

* Deshayes (S.). 1994. Evaluation sommative - Vues sur Mer. Paris : cellule Evaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

Desvallées (A.). 1992. « Présentation » in *Vagues 1 - une anthologie de la nouvelle muséologie*. Mâcon : W.M.N.E.S, p. 15-39.

Desvallées (A.). 1993. « Le droit à l'existence pour des musées différents : et si on reparlait de la nouvelle muséologie » Entretien pour *Publics et Musées*, 3, p. 138-145.

Detienne (M.), Vernant (J.P.). 1974. *Les ruses de l'intelligence : la métis des Grecs*. Paris : Flammarion.

D'Houtaud (A.), Field (G.). 1989. *La santé : approche sociologique de ses représentations et de ses fonctions dans la société*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.

Doise (W.). 1986. « Les représentations sociales : définition d'un concept », p. 81-94, in *L'étude des représentation sociale*/sous la direction de W. Doise et A. Palmonari. Lausanne : Delachaux et Niestlé.

Donnat (O.). 1993. « Les publics des musées en France », *Publics et Musées*, 3, p. 29-43.

Durkheim (E.). 1901, réed. 1983. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF,

Eidelman (J.). 1992. « Qui fréquente les musées à Paris? », *Publics et Musées* 2, p. 19-48.

*Eidelman (J.), Schiele (B.). 1990. *Evaluations d'audience de la Galerie de l'Evolution (1ère phase)*, Paris, CNRS/CREST/MNHN.

Eidelman (J.), Samson (D.), Schiele (B.), Van Praët (M.). 1993. « Conception et évaluation », p. 24-44, in *REMUS 91 : Actes du 1er colloque sur la muséologie des sciences et des techniques*, 12 et 13 Décembre 1991. Dijon : OCIM.

Favret-Saada (J.). 1977. *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.

Fishbein (M.) et Ajzen (I.). 1975. *Beleif, attitudes, intention and behavior. An introduction to theory and research*. Addison : Wesley Publishing Company.

Gabus (J.). 1965. « Principes esthétiques et préparation des expositions didactiques », *Museum* XVIII, 1-2, p. 32-54 et 65-81.

Ce texte est republié dans *Vagues 1*, p. 337-386.

Geertz (C.). 1986 « Du point de vue de l'indigène : sur la nature de la compréhension anthropologique, p. 72-90, in Geertz (C.) 1986. *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*. Paris : PUF.

Georgel (C.) ed. 1994. « Catalogue de l'exposition » *La jeunesse des musées - les musées en France au XIXème siècle*, 7 février-8 Mai 1994. Musée d'Orsay. Paris : RMN.

Gilman (B.I.). 1916. « Museum fatigue », *Scientific Monthly*, 12, p. 62-74.

Giordan (A.), De Vecchi (G.). 1987. *Les origines du savoir : des conceptions des apprenants aux concepts scientifiques*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.

Giordan (A.) et Martinand (J.L.). 1988. « Etat des recherches sur les conceptions des apprenants à propos de la biologie », *Annales de Didactique des Sciences*, 2. Rouen : publication de l'Université de Rouen, p. 11-63.

- Giordan (A). 1993. « Savoir et citoyenneté », *Lettre du CECSI*. Juin 1993.
- Goffman (E.). 1968 pour la traduction française. *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : éditions de Minuit.
- Goffman (E.). 1974 pour l'édition française. *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : éditions de Minuit.
- Gonseth (M.O.). 1993. « L'ordinaire et son ombre », in *Si...Regards sur le sens commun*/sous la direction de J. Hainard et R. Kaehr. Neuchâtel : musée d'ethnographie.
- Gottesdiener (H.).1987a. *Evaluer l'exposition.Définitions, méthodes et bibliographie sélective et commentée d'études d'évaluation*. Paris: la Documentation Française
- Gottesdiener (H.) 1987b . « Comportement des visiteurs dans l'espace des expositions, *Psychologie Française*, 32 (1-2), p. 55-64.
- Gottesdiener (H.). 1992. « La lecture des textes dans les musées d'art », *Publics et Musées* 1, p. 74-89.
- Gottesdiener (H.) et Boyer (J.). 1992. Self-testing Raphaël ; or How a Computer Game Stimulates Visitors in an Art Exhibition. *ILVS Review a Journal of Visitor Behaviour*, 2 (2), p. 165-180.
- *Gottesdiener (H.), Davallon (J.). 1992. *Représentations et attentes des visiteurs du musée national des techniques*. Lyon : Expo-média international. Rapport non publié.
- Gras (A.), Joerges (B.) et Scardigli (V.) eds. 1992. *Sociologie des techniques de la vie quotidienne*. Paris : l'Harmattan.
- Griggs (S.). 1984. « Evaluating exhibitions », p. 412-428, in *The Manual of Curatorship - A guide to museum practice*/sous la direction de J.-M.-A. Thompson. London : The Museums Association.
- Grize (J.-B.). 1989. « Logique naturelle et représentations sociales », p. 152-168, in *Les représentations sociales*/sous la direction de D. Jodelet. Paris : PUF.
- *Guichard (J.). 1990. Diagnostic didactique pour la production d'un objet muséologique. Thèse de doctorat. Université de Genève.
- Guichard (J.). 1993. « Visiteurs et conception muséographique à la Cité des Enfants », *Publics et Musées* ,3, p. 111-134.
- Habermas (J.). 1962. réed. 1978 *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris : Payot.
- Harless (J.).1970. *An ounce of analysis (is worth a pound of objectives)*. Mc Lean, VA : Guild Publications.
- Hayward (J.). 1989. « Visitor research for exhibit development : an overview of options in formative evaluation », *The Exhibitionist*, print. 1989, p. 5-7.
- Heinich (N.). 1986. *Les immatériaux au Centre G. Pompidou en 1985 - étude de l'évènement exposition et de son public*. Paris : Expo-Média.
- Herzlich (C.). 1969. *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*. Paris : Mouton.
- Hooper-Greenhill (E.). 1991. A new communication model for museums, p. 47-62, in *Museum language : objects and texts*/ sous la direction de G; Kavanagh. Leicester : Leicester University Press.
- Innis (H.). 1951. réed. 1971 *The Bias of Communication*. Toronto : University of Toronto Press.
- Jacobi (D.) 1989. « Les formes du savoir dans les panneaux des expositions scientifiques : une introduction à l'analyse formelle », p. 129-144, in *Faire voir, faire savoir*/sous la direction de B. Schiele. Québec : musée de la Civilisation

sation.

Jacobi (1993). « Les documents scripto-visuels affichés dans l'exposition : quelques repères théoriques », p. 42-72, in *L'écrit dans le média exposition*/sous la direction de A. Blais. Québec : musée de la Civilisation, p. 42-72.

Jodelet (D.). 1984 a. *Folie et représentations sociales*. Paris : PUF.

Jodelet (D.). 1984 b. « Les représentations sociales : phénomènes, conceptions et théories », in *Psychologie sociale*/sous la direction de S. Moscovici. Paris : PUF.

Jodelet (D.). 1984b. « A propos des attitudes à l'égard de la science », in *Images de la science/sous la direction de Tubiana, Y. Pellicier, A. Jacquart*. Paris: Economica.

Jodelet (D.).1989. rééd. 1991 « Représentations sociales : un domaine en expansion » p. 31-61 in *Les représentations sociales*/sous la direction de D. Jodelet. Paris : PUF.

Jodelet (D.), Ohana (J.). 1992. « Bibliographie générale sur les représentations sociales », in *Les représentations sociales*/sous la direction de D. Jodelet. Paris : PUF.

Jorion (P.). 1986. « Reprendre à zéro », p. 335-346, in *L'homme, revue française d'anthropologie*. N°97-98. Paris : Navarin/le Livre de Poche p.335-346.

Jouet (J.). 1987. *L'écran apprivoisé : télématique et informatique à domicile*. Collection Réseaux. Issy les Moulineaux :

Kapferer (J-N.). 1978. *Les chemins de la persuasion*. Paris : Gautiers-Villars.

Karp (I.), Mullen Kreamer (C.) et Lavine (S.-D.) eds. 1992. *Museums and Communities : The Politics of Public Culture*. Washington-Londres : Smithsonian Institution Press.

Kaufmann (J.-C.). 1992. « Les deux mondes de la vaisselle », p. 36-45, in *Technologies du quotidien : la complainte du progrès*/sous la direction d'A.Gras et C. Moricot. Paris : éditions Autrement.

*Lacas (M.). 1991. *Maquette de l'élément « Cyclone tropical ». évaluation formative*. Paris : direction du Développement et des Relations Internationales, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

Laïdi (Z.). 1995 « Le Malaise de la mondialisation », *Le Monde*, jeudi 19 août.

Latour (B.) et Woolgar (S.). 1988. *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*. Paris : la Découverte.

Lawrence (G.). 1991. « Rats, street gangs and culture : evaluation in museums », p. 9-32, in *Museum Languages : Objects and texts*/ sous la direction de G. Kawanagh. Leicester : Leicester University press.

Le Marec (J.). 1989. *Dialogue ou Labyrinthe? La consultation des catalogues infomatisés par les usagers*. Paris : BPI/Centre Georges Pompidou.

*Le Marec (J.). 1989b. *La vigne et le vin, analyse de l'exposition*. Paris : cellule Evaluation, direction des expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie.

*Le Marec (J.). 1990 *L'informatique. évaluation préalable*. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.). 1990. *Le jeu des naturalistes, évaluation muséologique*. Paris : cellule Evaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.). 1991a.. *Phyto-Flip, évaluation muséologique*. Paris : cellule Evaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.). 1991b .. « L'eau cent qualités » : analyse d'un filot de l'exposition « Vive l'eau ». Paris : cellule Evalua-

tion direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.). 1991c. « Vive l'eau à Nantes » évaluation muséologique. Paris : cellule évaluation, direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.). 1992. La ville (pré-programme). évaluation préalable. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.). 1993a. La ville (programme). évaluation préalable. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

Le Marec (J.). 1993a. « L'îlot Environnement, Cité des Sciences et de l'Industrie », p. 89-96, in *Actes des Journées d'étude muséologique des 21 Février, 26 Mars et 24 Avril 1992*. Paris : cellule Evaluation, direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie, p. 89-96.

Le Marec (M.). 1993b. « L'interactivité, rencontre entre visiteurs et concepteurs », *Publics et Musées*, 3, p. 91-110.

*Le Marec (J.). 1994b. Automobile. évaluation préalable. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.). 1993. Questions de peaux, questions de Cuirs; évaluation muséologique. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

Le Marec (J.). 1995a. « L'approche qualitative en évaluation muséologique », p. 17-22, in *Actes du Symposium franco-canadien sur l'évaluation des musées, 8-9 décembre 1994*. Québec : Musée de la civilisation

*Le Marec (J.). 1995b. Apprendre à Voir. Evaluation d'un interactif de l'atelier multimédia du Musée d'Orsay. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.), Hiard (S.). 1990. « L'homme et son environnement ». évaluation préalable. Paris : cellule Evaluation, direction des expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie.

*Le Marec (J.), Boucher (J.), Chantefoin (C.), Hiard (S.). 1991. Les bornes « environnement et société ». évaluation formative. Paris : cellule évaluation, direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.), Boucher (J.), Hiard (S.). 1992 L'homme et la santé. évaluation préalable. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.), Chantefoin (C.). 1992. Agricultures. évaluation préalable. . Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.), Kokoreff (M.). 1992a . Le littoral. évaluation préalable. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.), Kokoreff (M.). 1992b. La ville. évaluation préalable. Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

*Le Marec (J.), Chantefoin (C.). 1993. Villes nouvelles. évaluation préalable. . Paris : cellule évaluation direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.

Lenclud (G.). 1992. « Le grand partage ou la tentation ethnologique ». p. 9-38, in *Vers une ethnologie du présent/sous la direction de G. Althabe, D. Fabre, G. Lenclud*. Paris : éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

*Le Tirant (D.). 1991. *Interactivité et sociabilité*. Paris : cellule Evaluation, direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie, rapport interne.

Lévi-Strauss (C.). 1962. *La pensée sauvage*. Paris : Plon

- Levy-Bruhl (L). 1910. réed. 1951 *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris : Puf..
- Lewis (B.-N.) et Alt (M.-B.). 1982. « Evaluation : its nature, limitations and dangers », in *The Design of Educational Exhibits*. sous la direction de R. Miles. London : Georges Allen and Unwin.
- Loviton (C.) 1989. *La vie à distance*. Paris : Belfond.
- Mac Donald (S.) et Silverstone (R.). 1990. *Food for Thought - The Sainsbury Gallery : some issues involved in the making of a science museum exhibition*. London : Center for Research into Innovation, Culture and Technology - Brunel University
- Mac Donald (S.). 1993. « Un nouveau « corps des visiteurs » : musées et changements culturels », *Publics et Musées*, 3, p. 13-28.
- Mac Luhan (M.). 1967. *The Medium is The Message*. New York : Random House.
- Mac Luhan (M.). 1968. *Pour comprendre les média*. Montréal : éditions HMM.
- Mallein (P.) et Toussaint (Y.). 1990. *Apport pour la prospective de l'analyse micro-sociale de la diffusion des N.T.C.* CERAT, IRIS, Université Paris-dauphine.
- Mayer (M.). 1983. *Janus, bilan des réactions des visiteurs-Tome 1- De Janus à l'Atelier d'essai et d'évaluation*. Paris : Etablissement Public du Parc de la Villette. .
- Mattelart (A.). 1995. « Les nouveaux scénarios de la communication mondiale », *Le Monde Diplomatique*, Août 1995, p. 24-25.
- Mensch (P. van). 1987. « Musées en mouvement : point de vue dynamique et provocateur sur interaction muséologie-musées », p. 25-28 *ICOFOM Studies 12*, *Museology and Museum*/sous la direction de V. Sofka.
- Merlin (H.). 1994. *Public et littérature en France au XVII^e siècle*. Paris : Société d'Editions Les Belles Lettres.
- Miles (R.). 1982. *The Design of Educational Exhibits*. London : Georges Allen and Unwin Ltd.
- Miles (R.). 1989. « L'évaluation dans son contexte de communication », p. 145-155, in *Faire voir, faire savoir*/sous la direction de B. Schiele. Québec : musée de la Civilisation.
- Moles (A.). 1973. *La communication et les mass-média*. Paris/la Haye : Mouton et cie.
- Moscovici (1961). réed. 1976 *La psychanalyse, son image et son public*. Paris : PUF.
- Moscovici (1983). « The phenomenon of social representations » in *Social representation*/sous la direction de M. Farr et S. Moscovici. Cambridge : Cambridge University Press.
- Moscovici (S.). ed. 1984. *La psychologie sociale*. Paris : PUF.
- Moscovici (S.), Hewstone (M.). 1984. « De la science au sens commun », in *Psychologie sociale*/sous la direction de S. Moscovici. Paris : PUF.
- Mosovici (S.). 1989. réed. 1991 « Des représentations collectives aux représentations sociales », p. 62-86 in *Les représentations sociales*/sous la direction de D. Jodelet. Paris : PUF.
- Mucchielli (A.). 1991. *Les méthodes qualitatives*. Paris : PUF.
- Musées et Visiteurs - un observatoire permanent pour les publics*. 1993. Paris : Direction des Musées de France.
- Natali (J.P.) et Martinand (J.-L.). 1987. « Une exposition scientifique thématique...est-ce bien concevable? », *Education Permanente*, p. 115-129.

- Nicosia (F.M.). 1971. *Processus de décision du consommateur*. Paris : Dunod.
- Niquette (M.). 1994. « Quand les visiteurs communiquent entre eux. La sociabilité au musée », *la Lettre de l'OCIM*, 36, p. 20-28.
- Palmonari (A.) et Doise (W.). 1986. « Caractéristiques des représentations sociales », p. 12-33, in *L'étude des représentation sociale*/sous la direction de W. Doise et A. Palmonari. Lausanne : Delachaux et Niestlé.
- Pan Kowski (K.). 1990. « Interpreting the unfamiliar : object, based frat and evaluation », in *Visitor Studies 1990. Theory, Research and Praticel*/ sous la direction de S; Bitgood, J. Ruper et A. Benafield. Jacksonville, AL : Center for Social Design, p. 222 à-224.
- Passeron (J.C.) et Pedler (E.).1991. *Le temps donné aux tableaux*. Marseille : Documents du CERCOM.
- Perriault (J.). 1989. *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*. Paris : Flammarion.
- Perriault (J.) ed. 1990. *Usagers de l'enseignement à distance, Usagers des machines à communiquer*. Actes d'un séminaire 1989-1990. Vanves : CNED.
- Piaget (J.). 1947. réed. 1993. *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris : PUF
- Piaget (J.). 1976. *Pensée égocentrique et pensée socio-centrique*, Cahiers Vilfredo Pareto XVI.
- Pinna (G.). 1995. « Quelle valeur, quel sens les muséums doivent-ils donner à leur collections de sciences naturelles », *La Lettre de l'OCIM*, 39, p. 12-15.
- Poli (M.S.).1992. « Le parti-pris des mots dans l'étiquette : une approche linguistique », *Publics et Musées* ,1, p. 91-106.
- Pollak (M.). 1990. *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris : Métailié
- Poulot (D.). 1993. « Bilan et perspectives pour une histoire culturelle des musées », *Publics et Musées* 2, p. 125-148.
- Poulot (D.). 1994. « Le musée et ses visiteurs » in *Catalogue de l'exposition La jeunesse des musées - les musées de France au XIXème siècle, Musée d'Orsay 7 février - 8 mai 1994*, p. 332-350.
- Providence (J.-M.). 1993. « Le renouvellement des expositions permanentes : quelle(s) problématique(s) de conception? », p. 63-66, in *Actes des Journées d'étude des 21 Février, 26 Mars et 24 Avril 1992*. Paris : cellule Evaluation, direction des Expositions, cité des Sciences et de l'Industrie.
- Reich (C.-J.) 1988. « Visitor Evaluation from the Director's Viewpoint » « , *Visitor Studies 3 : Theory, Research and Practice*, p.33-39.
- Rubinstein (R.). 1988. « The use of focus groups in audience research » in *Visitor Studies 1988-Theory, Research, and Practice*/sous la direction de S. Bitgood, J. Roper et A. Benefield. Jacksonville, AL : Center for Social Design, p.180-188.
- Rubinstein (R.). 1990. « Focus Groups and Front-End Evaluation » in *Visitor Studies 1990-Theory, Research, and Practice*/sous la direction de S. Bitgood, J. Roper et A. Benefield. Jacksonville, AL : Center for Social Design, p. 87-93.
- *Samson (D.), Le Marec (J.), Stephan (A.). 1991a. Titres des bornes « environnement et société ». évaluation formative. Paris : cellule évaluation, direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.
- *Samson (D.), Le Marec (J.), Stephan (A.). 1991b. Panneau « écologie des populations ». évaluation formative. Paris : cellule évaluation, direction des Expositions, Cité des Sciences et de l'Industrie. Rapport interne.
- Samson (D.), Schiele (B.). 1989. « l'évaluation : perspectives historiques 1900-1970 », p. 106-127, in *Faire*

voir, faire savoir/sous la direction de B. Schiele. Québec : musée de la Civilisation.

Samson (D.). 1993a. « L'évaluation muséale dans le contexte nord-américain, de 1900 à nos jours », p. 45-61, in *Actes des journées d'étude muséologique des 21 février, 26 Mars et 24 Avril 1992*. Paris : Cité des Sciences et de l'Industrie, cellule Evaluation de la direction des Expositions.

Samson (D.). 1993b. *Etude préalable au projet d'exposition : La mort*. Québec : musée de la Civilisation.

Samson (D.), Thibodeau (P.). 1995. « L'utilisation d'une trame narrative en évaluation préalable », p. 73-88, in *Symposium Franco-Canadien sur l'évaluation des musées, Mars 95*. Québec : musée de la Civilisation.

Sansot (P.). 1991. *Les gens de peu*. Paris : PUF

Schiele (B.) ed. 1989. *Faire voir, faire savoir*. Québec : musée de la Civilisation.

Schiele (B.). 1992. « L'invention simultanée du visiteur et de l'exposition », *Publics et Musées*, 2, p. 71-95.

Schiele (B.), Perraton (C.), Boucher (L.). 1987. Ciel, une exposition! Approche de l'exposition scientifique, *Expo Media* (3).

Schiele (B.), Boucher (L.). (1989) « L'exposition scientifique : une manière de représenter la science », p. 406-424, in *Les représentations sociales*,/sous la direction de D. Jodelet. Paris : PUF.

Schwartz (O.). 1993. « L'empirisme irréductible », p. 265-309, in *Le hobo : sociologie du sans-abri*. Paris : Nathan.

Screven (C.). 1976. « Exhibit evaluation : a goal reference approach », *Curator*, 19(4),p. 271-290.

Cet article a été traduit par Joëlle Le Marec sous le titre :

Screven (C.). 1994. « L'évaluation des unités d'exposition : une approche centrée sur l'objectif » (1976), p.171-203, in *Vagues 2 : une anthologie de la nouvelle muséologie*. Mâcon : éditions W.- M.N.E.S.

Screven (C.G.). 1990. « Uses of evaluation before, during and after exhibit design », *ILVS Review*, 1(2), p. 36-66.

Scrive (M.). 1989. « Le film d'exposition scientifique : un choc entre deux cultures », *Aster*, Paris : INRP, p. 69-84.

Serres (M.). 1990. *Le contrat naturel*. Paris : François Bourin.

Sperber (D.). 1982. *Le savoir des anthropologues*. Paris : Hermann

Sperber (D.). 1982. « Ethnographie interprétative et anthropologie théorique », p. 15-48, in D. Sperber 1982. *Le savoir des anthropologues*. Paris : Hermann.

Sperber (D.). et Wilson (D.). 1989 pour la traduction française. *La pertinence - Communication et cognition*. Paris : éditions de Minuit.

Sperber (D.). 1989. « L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives », p. 115-130, in *Les représentations sociales*/sous la direction de D. Jodelet. Paris : PUF.

Starobinski (J.). 1979 pour l'édition française. *1789 Les emblèmes de la raison*. Paris : Flammarion.

Stengers (I.). 1993. *L'invention des sciences modernes*. Paris : éditions la Découverte.

Strauss (A.) 1992. *La trame de la négociation*. Textes réunis par I. Baszanger. Paris : l'Harmattan.

Taylor (S.) ed. 1991. *Try it! Improving Exhibits through Formative Evaluation*. Washington : ASTC.

- Thom (R.). 1983. *Paraboles et catastrophes*. Paris : Flammarion.
- Thomas (R.) et Alaphilippe (D.). 1983. *Les attitudes*. Paris : PUF.
- Thuillier (P.). 1992. « L'humanité saisie par l'effet de serre », *La Recherche* 23 (243), p. 515-516.
- Triquet (E.). 1993. *Analyse de la genèse d'une exposition de science - Pour une approche de la transposition médiatique*. Thèse de doctorat. Université Claude Bernard, Lyon 1.
- Triquet (E.) et Davallon (J.). 1993. « Le public, enjeu stratégique entre scientifiques et concepteurs », *Publics et Musées* 3, p. 67-90.
- Uzzell (D.). 1992. « Les approches socio-cognitives de l'évaluation des expositions », *Publics et Musées*, 1, p 107-124.
- Vagues 1 - Une anthologie de la nouvelle muséologie*. 1992. Mâcon : W-MNES.
- Vagues 2 - Une anthologie de la nouvelle muséologie*. 1995. Mâcon : W MNES.
- Van Praët (M.), Eidelman (J.). 1993. « La Galerie de l'Évolution : une évaluation intégrée », in *Actes des journées d'étude muséologique des 21 février, 26 mars et 24 avril 1992*. Paris : cellule Evaluation, direction des Expositions, cité des Sciences et de l'industrie.
- Varine (H. de). 1991. *L'initiative communautaire*. Mâcon : éditions W/MNES.
- Veron (E.), Levasseur (M.). 1983. *L'espace, le corps, le sens : ethnographie d'une exposition*. Paris : BPI-centre G. Pompidou.
- Vitalis (A.) ed. 1994. *Médias et nouvelles technologies : pour une sociopolitique des usages*. Rennes : éditions Apogée.
- *Volf (M.). 1988. Schéma directeur de renouvellement des expositions. Paris : Cité des Sciences et de l'Industrie. *Rapport interne*.
- Volf (R.L.). 1980. « A naturalistic View of Evaluation » *Museum News*, 58(6), p. 39-45.
- Walker (E.). 1989. « Front-End Evaluation for the Royal Ontario Museum », *ASTC Newsletter*, mars-avr., p. 139-144.